



Université Sorbonne Paris Cité Université Paris Diderot

École doctorale Sciences du Langage - ED 132

Unité de recherche Laboratoire d'Histoire des Théories linguistiques - UMR 7597

Thèse présentée par **Angela DUVIVIER-SENIS**

Soutenue le **18 novembre 2016**

En vue de l'obtention du grade de docteur de l'Université Sorbonne Paris Cité
Université Paris Diderot

Discipline **Sciences du Langage**

Spécialité **Histoire et épistémologie des sciences du langage**

John Rupert Firth **Historien de la linguistique** **et fondateur de la “London School”**

Thèse dirigée par Sylvie ARCHAÏMBAULT

Composition du jury

<i>Rapporteurs</i>	Joan BEAL Frédéric LAMBERT	Université de Sheffield Université Bordeaux-Montaigne
<i>Examinateurs</i>	Nicholas RIEMER Nicolas BALLIER	Université de Sydney Université Paris Diderot
<i>Directeur de thèse</i>	Sylvie ARCHAÏMBAULT	Université Sorbonne Nouvelle président du jury



Cette thèse a été préparée au

**Laboratoire d'Histoire des Théories linguistiques -
UMR 7597**

UFR Linguistique
Bâtiment Olympe de Gouges
rue Albert Einstein
Paris 13e
6e étage

Site <http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/>



A mon mari et mon fils qui, plus qu'un soutien sont ma force et mon courage au quotidien.

J'adresse mes plus sincères remerciements à ma Directrice, Madame Sylvie Archaimbault, qui m'a accueillie au sein du laboratoire d'Histoire des Théories Linguistiques (UMR 7597 CNRS - Université Paris VII, Denis Diderot / Université Sorbonne Paris Cité), qui a accompagné avec patience et bienveillance mes premiers pas dans cette formidable discipline qu'est l'histoire des idées linguistiques.

Je souhaite également remercier chacun des membres de mon jury de me faire l'honneur d'examiner mon travail. Un grand merci à Monsieur Frédéric Lambert et Madame Joan Beal qui ont gentiment accepté d'endosser le rôle de rapporteurs et le travail supplémentaire que cela implique. Mes profonds remerciements à Nicolas Ballier ainsi qu'à Nick Riemer qui a accepté de prendre part à ce jury malgré dix-sept mille kilomètres qui nous séparent.

J'ai eu le privilège d'être accueillie par laboratoire d'Histoire des Théories Linguistiques (UMR 7597 CNRS). J'y ai découvert des linguistes aux profils très variés (anglicistes, comme moi, mais aussi slavistes, sanskritistes...) réunis autour d'une passion commune pour l'histoire des idées linguistiques. Le laboratoire HTL et ses membres constituent pour moi une véritable famille intellectuelle. J'ai pu à maintes reprises remercier ses membres ponctuellement mais c'est ici l'occasion de leur faire part de ma reconnaissance pour leur accueil, leurs conseils et leur soutien, pour nos échanges si enrichissants, pour m'avoir donné accès à des ressources formidables, et enfin pour la confiance qui m'a été accordée de porter haut les couleurs du laboratoire dans divers colloques et publications.

*Enfin je voudrais remercier toutes les personnes, famille, amis, collègues et étudiants qui croient en moi. J'espère que les recherches que je présente ici seront à la hauteur de la confiance qu'elles me témoignent chaque jour !
A tous, MERCI !*

If I speak in the tongues of men or of angels, but do not have love, I am only a resounding gong or a clanging cymbal.

Première lettre aux Corinthiens,
chapitre 13:1

Table des matières

Table des matières	vi
Avant-Propos	xvi
Introduction générale	1
Cadre théorique	2
Actualité du sujet	4
État de l'art et traitement des sources	5
Problématique et enjeux	7
Méthodologie rédactionnelle	9
Justifications thématiques et chronologiques	10
I John Rupert Firth : contexte biographique, historique et scientifique	14
Introduction	15
1 Des questions méthodologiques	18
1.1 Autobiographie	19
1.1.1 Le matériau autobiographique	19
1.1.2 Le problème de l'authenticité des matériaux	22
1.1.2.1 Altérations autobiographiques (la main de Firth)	22
1.1.2.2 Les altérations (extra-)autobiographiques	23

1.1.3	Synthèse	25
1.2	Biographies directe et indirecte	26
1.2.1	Biographies directes	26
1.2.1.1	Des documents qui ne constituent pas des biographies en soi	26
1.2.1.2	Synthèse	28
1.2.2	Biographies indirectes : autobiographies croisées et correspondance . .	28
1.2.2.1	Autobiographies croisées	28
1.2.2.2	La correspondance	29
1.2.3	Synthèse	30
1.3	Métabiographie	31
1.4	Conclusion	32
2	Au commencement : la langue, l'histoire et la déculturation	34
2.1	Bilinguisme et expériences linguistico-culturelles	34
2.2	L'influence de sa formation académique : la place de l'histoire	36
2.3	Expérience indienne et influence orientale : la déeuropéanisation de Firth . .	38
2.3.1	Une première période marquante (1913-1920)	39
2.3.2	Deuxième période marquante (1923-1927)	41
2.4	Une carrière académique fondamentale pour la discipline linguistique	47
2.4.1	Un consensus sur l'existence de deux périodes distinctes mais plusieurs interprétations quant au découpage chronologique	47
2.4.2	Des débuts jusqu'à 1951, année charnière : une théorie en voie de développement	48
2.4.3	1952-1959 : la maturité intellectuelle	50
2.4.3.1	Le problème de l'interprétation <i>a posteriori</i> chez Firth	51
2.4.3.2	1952-1955 : une période à part	53
2.4.3.3	1956, année de la retraite « officielle »	55
2.4.4	Une difficulté à formaliser ses pensées aggravée par la maladie	56

2.4.4.1	Une santé vacillante	56
2.4.4.2	Quelques écrits de « nature quasi-delphique »	58
2.4.5	L'influence sur son entourage	66
3	Horizon de rétrospection	68
3.1	Rétrospective terminologique	69
3.1.1	Le terme le plus récent : la linguistique	69
3.1.2	Avant la linguistique : la philologie	71
3.1.3	De la grammaire	72
3.2	Antiquité	73
3.3	Moyen-Âge et Renaissance	75
3.3.1	Ælfric d'Eynsham (c. 955 –c. 1010)	76
3.3.2	Thomas d'Erfurt (XIVe siècle)	77
3.4	The English School of Phonetics	80
3.4.1	Sir William Jones (1746-1794), “The greatest orientalist”	81
3.4.1.1	L'homme de tous les superlatifs	81
3.4.1.2	Des origines communes du Sanskrit, et de langues européennes	82
3.4.1.3	Plus qu'une référence, un modèle	83
3.4.2	Henry Sweet (1845-1912)	86
3.4.2.1	Le rôle de Sweet dans l'École Phonétique de Londres	86
3.4.2.2	Apport de Sweet selon Firth	88
3.4.2.3	Sweet : un modèle pour Firth, mais également pour Jones, Wrenn et bien d'autres	94
3.4.2.4	Henry Sweet : un modèle...mais qui a ses limites.	98
3.4.2.5	Henry Sweet et Sir William Jones	99
3.4.2.6	Synthèse	105
3.5	Bronislaw Malinowski (1884-1942)	107
3.5.1	La démarche de Malinowski	108

3.5.2	L'approche linguistique	109
3.5.3	Malinowski : sens et contexte de situation	109
3.5.4	Synthèse	117
Conclusion		119
II De la recherche du sens à la morphosyntaxe		122
Introduction		123
1 A la recherche du sens du sens		126
1.1	Sens vs. signification	126
1.2	Définir le sens	129
1.3	Le sens comme but ultime de la linguistique	130
1.4	Une notion subjective	133
1.5	Le sens, une question de réseaux et non de dualismes	134
1.5.1	« Modes of meaning » (1951b) un article clef dans la définition du sens chez Firth	136
1.5.2	Sens et fonctionnalisme	139
1.6	Rapport langue/sens	144
1.7	Traduction	145
1.8	Le sens indéfectible du contexte de situation	146
1.9	Synthèse	148
2 Le contexte		150
2.1	Le contexte de situation	152
2.1.1	Aux origines du concept	152
2.1.1.1	La Situationstheorie de Wegener (1848-1916)	153
2.1.1.2	Bronislaw Kasper Malinowski (1884-1942)	156

2.1.1.3	Sir Alan Henderson Gardiner (1879-1963)	158
2.1.1.4	Charles Bally (1865-1947)	160
2.2	Les premiers pas du contexte de situation	162
2.3	Contexts of experience vs. Contexts of situation	163
2.3.1	Context of experience	163
2.3.1.1	« Speech » (1930)	163
2.3.1.2	Ecrits publiés entre 1930-1935	164
2.3.2	Context(s) of situation, à compter de 1935	168
2.3.2.1	Malinowski	170
2.3.2.2	C. K. Ogden (1889-1957) & I. A. Richards (1893-1979) . . .	173
2.4	Les contextes, définition	175
2.5	Utilisations particulières	176
2.5.1	Le contexte dans les « Restricted languages »	176
2.5.2	La récurrence de sons en contexte particulier	178
2.6	Synthèse	179
3	Collocation et colligation : « You shall know a word by the company it keeps »	181
3.1	Etymologie et origines des concepts	181
3.1.1	collocation : des origines floues	181
3.1.2	La colligation : un concept firthien	185
3.2	La collocation	186
3.2.1	La place du concept au sein de la pensée firthienne	187
3.2.1.1	Définition : fréquentation, statistique et réciprocité.	188
3.2.1.2	Une définition par la négative	189
3.2.1.3	Une définition par l'illustration	191
3.2.2	La collocation en phonétique : la phonesthésie	194
3.2.3	Dans la langue courante	197

3.2.4	Collocation et « restricted languages »	198
3.2.5	Langue décrite, langue de description et langue de traduction.	204
3.2.5.1	Langue décrite vs. langue de description	204
3.2.5.2	Traduction et langue de traduction	206
3.2.6	Les collocations étendues	209
3.2.7	Evolution et contradiction	211
3.2.7.1	Un problème de normalité	211
3.2.7.2	Une évolution dans la segmentation de l'objet en collocation et de son champ d'application	212
3.2.7.3	Collocation et grammaire	214
3.3	Au niveau grammatical : la colligation	215
3.3.1	Collocation et colligation	217
3.3.1.1	Les points communs	217
3.3.1.2	Les spécificités de la colligation	217
3.3.2	Bref historique du concept de colligation	219
3.3.3	La colligation, une collocation grammaticale ?	221
Conclusion		224
III Phonétique et Phonesthésie		227
1 Phonétique et phonologie		228
1.1	Le problème de la traduction	228
1.2	Speech : le discours / la parole	230
1.3	Unité de segmentation	232
1.3.1	Le choix du mot comme unité de parole	232
1.3.2	Le mot : davantage une unité de langue qu'une unité de parole	237
1.4	Le phonème	239

1.5	Un concept adopté par la communauté scientifique	243
1.5.1	L'École de Kazan : Jan Baudouin de Courtenay et Nikolaj Kruszewski .	243
1.5.2	L'École de Prague	244
1.5.3	L'approche américaine	246
1.5.4	L'École de Londres	247
1.6	Définition firthienne du phonème	249
1.6.1	Définition par contraste	250
1.6.2	Définition par l'illustration : unités fonctionnelles	251
1.7	Utilisations du concept de phonème	253
1.8	Limites et rejet du phonème	254
1.8.1	Un manque d'universalité ou l'incompatibilité de la notion de « phonème » au sein des langues syllabiques	255
1.8.2	Un rapport à la lettre qui biaise la représentativité du phonème	258
1.8.3	Le manque de prise en charge du contexte	260
1.8.4	Phonème et sens	262
1.8.5	Le phonème : un manque de consensus scientifique	264
1.9	Conclusion	268
2	Phonesthésie	269
2.1	Introduction	269
2.2	Le phonesthème : un signe qui fait sens ?	281
2.2.1	Le phonesthème et l'arbitraire du signe	281
2.2.2	Wilhelm von Humboldt et Otto Jespersen, les références de Firth	283
2.2.3	La synesthésie de Roman Jakobson	286
2.3	Formalisation	287
2.3.1	Les phonesthèmes de type anaphorique (« sonnante », « chiming ») . . .	288
2.3.2	Les phonesthèmes de type « final » ou « en rime » (« rhyming »)	289
2.4	Phonétique : les phonesthèmes articulatoires	290

2.5	Sémantique : la phonesthésie, un « niveau de sens »	291
2.5.1	De la valeur métalinguistique, inhérente au verbe	291
2.5.2	Une valeur sémantique tantôt objective, tantôt subjective	293
2.5.3	Une valeur plus subjective, plus diffuse	294
2.5.4	Synthèse	295
2.6	Les phonesthèmes : des séries d'analogies et d'oppositions	298
2.6.1	Les correspondances phonesthésiques	299
2.6.1.1	Les phonèmes proches d'un point de vue articulatoire	299
2.6.1.2	Les phonesthèmes hétérogènes phonétiquement mais proches sémantiquement	301
2.6.1.3	Équivalences avec des langues autres que l'anglais : une comparaison linguistique mais également culturelle	302
2.6.2	Les contrastes phonésthésiques	303
2.6.2.1	KL-/ KR- vs STR	303
2.6.2.2	ICK-/IP vs. -UMP (superficialité, légèreté/ pesanteur)	304
2.6.2.3	IRL/-URL vs -RAWL/ -OOP (mouvement plutôt ascendant vs. Descendant)	305
2.6.3	Les combinaisons de phonesthèmes	306
2.6.4	Le problème de l'unité minimale de sens	307
2.7	La relation phonesthème/locuteur d'une langue à l'autre	309
2.7.1	Principalement dans les langues gothoniques.	309
2.7.2	Diverses utilisations	311
2.7.2.1	Application à la recherche : origine et parentés des langues .	311
2.7.2.2	Application à la recherche : dynamique lexicale de la langue	312
2.7.3	Application à l'enseignement	313
2.7.4	Application à la traduction	313
Conclusion		315

IV L'héritage firthien	320
Introduction	321
1 Les firthiens et néo-firthiens	325
1.1 Le point de vue interne	327
1.1.1 Terence Frederick Mitchell	327
1.1.2 David Crystal	328
1.1.3 James Monaghan	330
1.1.4 Synthèse	331
1.2 Avis extérieurs : qui sont les firthiens et néo-firthiens ?	332
1.2.1 Selon P. H. Matthews	333
1.2.2 Selon D. T. Langendoen	335
1.2.3 La réponse de M. A. K. Halliday à Peter Matthews	336
1.2.4 Tony McEnery et Andrew Hardie	337
1.2.5 Une étiquette délicate	338
1.3 Synthèse	342
2 L'histoire des idées linguistiques	344
2.1 Les conséquences directes	345
2.1.1 Une nouvelle discipline : la linguistique générale et descriptive	345
2.1.2 Les Sociétés savantes	350
2.1.3 Des écrits dévolus à l'histoire de la langue et à l'histoire des idées linguistiques	352
2.2 Époque contemporaine	353
2.2.1 Synthèse	355
3 L'approche prosodique de la phonologie	357
3.1 L'analyse prosodique firthienne (APF)	358

3.2 L'Analyse Prosodique Firthienne après Firth	359
3.3 La phonologie autosegmentale comme résurrection de l'APF	361
3.4 Bref aperçu de la phonologie autosegmentale de Goldsmith	363
3.5 L'héritage de l'Analyse Prosodique Firthienne	366
3.5.1 Firth et la segmentation	366
3.5.2 La caractérisation des segments	367
3.6 Quand Goldsmith évoque Firth	369
3.7 Synthèse	372
4 La linguistique de corpus : Collocation et études de corpus	373
4.1 La collocation : approches lexicographique et contextualiste	374
4.2 Vers une linguistique de corpus	375
4.3 Les études de corpus «corpus driven» de Sinclair	376
4.4 Synthèse	380
Conclusion	383
Conclusion générale	389
Bibliographie	395
A Généalogie	411
B Organigramme de la London School	413
C Éléments de terminologie firthienne	415
Table des matières	426
Table des figures	437
Liste des tableaux	439

Avant-Propos

Au fil des années que nous avons passées au sein du Département des Pays Anglophones à étudier la linguistique, une question essentielle a pris forme, à savoir : d'où vient la linguistique générale ? Cette interrogation a donné naissance à bien d'autres, telles que : qui fut le premier, particulièrement en Grande-Bretagne, berceau de la langue anglaise ? Pour formuler les choses autrement, de manière plus formelle, peut-être : y a-t-il eu un linguiste qui a marqué les débuts de la linguistique en Grande-Bretagne ? Qui est-il ? Comment en est-il venu à s'intéresser à la langue ? A quelle(s) langue(s) ? Pour résumer, il s'agit là de quantité de questions liées à l'épistémologie des sciences du langage en Grande-Bretagne.

Alors que les questions s'accumulaient, les réponses, elles, tardaient à se manifester. Quand le nom de Michael Alexander Kirkwood Halliday (1925–) a été évoqué, nous avons entrepris des recherches personnelles afin de l'inscrire dans une généalogie permettant de recontextualiser ce linguiste au sein de ses pairs. C'est dans ces conditions que le nom de John Rupert Firth (1890–1960) est apparu.

Le lien initial

A nouveau, nous nous sommes lancée dans quelques investigations afin de connaître ses maîtres à penser, ses travaux, ses domaines de prédilection... Le manque de renseignements directement disponibles à son sujet n'a fait que piquer notre curiosité. Alors qu'Halliday était connu et cité de nos pairs, Firth, dans les cas minoritaires où nos interlocuteurs connaissaient ce nom, semblait entouré d'un flou généralisé. Pour reprendre les termes de phonologues avec qui nous avons échangé à l'occasion des treizièmes rencontres du Réseau Français de Phonologie (Bordeaux, juin 2015), Firth semblait « relever davantage du mythe », même pour les phonologues. C'est également ce à quoi Rebori (2002, p. 166) fait allusion lorsqu'elle évoque « *la mythologie entourant J. R. Firth* ».

C'est dans ces conditions que notre chemin a « croisé » celui de Firth. C'est à la fois une curiosité insatiable et un besoin de comprendre d'où viennent les choses. Cette envie de remédier à nos propres lacunes et simultanément de remettre sur le devant de la scène scientifique un grand nom de la linguistique générale qui y a toute sa place, tout en tentant de comprendre pourquoi et comment il avait pu s'en éloigner : Firth, le scientifique à avoir occupé la première chaire de Linguistique Générale en Grande-Bretagne en 1944.

A cela il faut ajouter une nécessité, pas toujours consciente initialement, de situer dans l'his-

toire comme en témoignaient déjà nos travaux de Master¹ rédigés dans une perspective diachronique. Cette nécessité de recontextualiser, à mesure que Firth se dévoilait à nous, trouvait une résonance à la fois dans sa formation académique d'historien et dans son « contexte de situation ». Ces découvertes ont été très stimulantes et ont créé un lien initial avec Firth.

L'histoire des idées linguistiques

Cette mise en abyme de la dimension historique opère à plusieurs niveaux. Dans un premier temps, elle correspond à un besoin personnel de situer Firth, à la fois en termes de chronologie et d'interrelations avec les autres scientifiques. Lorsque nous avons eu connaissance de la formation d'historien de Firth, il s'est agit de comprendre comment on peut passer du domaine historique au domaine linguistique, d'identifier à quel point ces deux disciplines sont compatibles ou non, à quel degré elles peuvent interagir et finalement dans quelle mesure cette formation d'historien a pu influencer le système théorique initié par Firth, dans son ensemble.

Si cette thématique historique correspond à notre sensibilité intellectuelle ainsi qu'à des éléments biographiques de Firth, il est apparu dès son premier ouvrage, « *Speech* » (1930), que ce point de vue constituait une approche centrale tout au long de ses publications, et ce à plusieurs niveaux. L'histoire et la langue, chez Firth, s'entremêlent à la fois dans une approche historique de la langue elle-même ainsi que dans une approche historique des sciences qui lui sont consacrées, constituant les bases d'une épistémologie des sciences du langage.

Cette thématique s'est donc imposée à nous comme une évidence au point de devenir un des fils conducteurs de nos propres recherches. Nous avons procédé à notre tour à une double perspective historique. Nous avons choisi d'adopter la thématique historique comme fil d'Ariane tout au long de nos recherches et d'inscrire résolument ces travaux dans le domaine de l'histoire des idées linguistiques. Cette discipline pourrait également être désignée ici par l'expression « histoire des théories linguistiques » puisque nos travaux ont ici pour ambition de présenter une synthèse du système théorique firthien qui caractérise ce que nous appellerons la « London School » ou « Ecole de Londres de Linguistique générale ».

Autre aspect très stimulant de ces recherches, la découverte en décembre 2000 et l'exploitation [Rebori, 2002] d'archives de la SOAS relatives à Firth confèrent à nos recherches un caractère éminemment actuel. La publication en 2006 par John Coleman d'un article de Firth de 1937 (intitulé « *The Phonetic Structure of a Cypriot Dialect* »), que l'on pensait perdu, contribue également à ancrer ce sujet dans les recherches linguistiques contemporaines.

1. Angela Senis [2001]. *La négation et le « négatif » dans le syntagme nominal : prospections synchroniques et diachroniques et essai d'étude contrastive Anglais/Allemand*. Mémoire de Master. Département des pays anglophones, Université Bordeaux-Montaigne.

Au-delà des linguistiques indo-européennes pour mieux y revenir

Bien que les sources primaires de Firth soient limitées à quatre publications, « *Speech* » (1930), « *The Tongues of men* » (1937), *Papers in linguistics : 1934–1951* (1957a) et *Selected Papers of J.R. Firth* (1968), elles constituent un ensemble complexe et extrêmement dense.

Firth y dévoile une culture extraordinaire qui force l'admiration. Il manie des références précises et pertinentes de l'antiquité greco-latine au début du XXe siècle, dénotant également une connaissance scientifique contemporaine aigüe. Et, chose plus rare, cette culture est aussi étendue dans le temps que dans l'espace puisque Firth fait référence à des faits de langues dans des langues indo-européennes comme dans des langues indiennes, ou encore en japonais, en chinois... Ces références montrent les connaissances pointues des langues dont il est question. Si ce savoir est lié à des éléments autobiographiques, ses lecteurs sont parfois bien en peine de suivre ses raisonnements, que ce soit au sujet de ces langues ou que ce soit dans l'analyse de l'anglais tant son approche idiosyncratique est marquée par ce qu'il nomme lui-même sa déeuropéanisation [Firth, 1954/2002, p. 171].

Cette difficulté majeure, vécue dans un premier temps comme une frustration a été la source d'un épanouissement personnel, comme un conseil que nous aurions reçu de Firth lui-même et que nous avons embrassé. Il nous a renvoyé à notre propre histoire et notre propre connaissance du monde. En particulier les années que nous avons passées en Afrique, au Cameroun, ont constitué un autre lien fort avec Firth. Certains échanges, certaines observations linguistiques, bien qu'adolescente à l'époque, ont pris une saveur toute particulière, comme ces langues purement orales qui ne s'inscrivent pas dans la scripturalité contrairement à toutes celles que nous avons pratiquées en Europe.

Néanmoins, un manque a fait jour rapidement afin d'approcher Firth : notre culture du monde oriental étaient bien (trop ?) défaillante. A défaut d'avoir accès aux langues indiennes, nous avons entrepris l'apprentissage du japonais, langue à laquelle Firth fait de nombreuses références [Firth, 1948a/1969, p. 125 ; Firth, 1946/1969, p. 104–105 ; Firth, 1950/1969, p. 182 ; Firth, 1956b/1968, p. 110 ; Firth, 1957b/1968, p. 191] notamment lors de sa prise de position contre le phonème. Il a également enseigné cette langue durant la Deuxième Guerre Mondiale en tant que « *restricted language* » [langage restreint] afin de participer aux renseignements pour la Royal Air Force. Alors qu'une licence nous laissait sur un goût de « trop peu », le Master obtenu lors de ce cursus parallèle a constitué un déclic. Le fait de se lancer dans des recherches sur la langue japonaise² et de devoir à la fois prendre ses distances et revenir sur sa propre langue indo-européenne dans une analyse contrastive a nécessité une remise en question et une déculturation à un niveau que nous n'avions pas soupçonné. Ainsi, ce double cursus a constitué un double apport : les connaissances linguistiques ont permis d'appréhender plus efficacement les propos de Firth, sur les langues syllabiques, sur les organisations syntaxiques (...); les recherches, pour leur part, ont apporté une méthodologie, une logique de l'approche, particulièrement éclairante afin d'appréhender le système théorique firthien.

Le « *Firth Day* » organisé à Londres le 17 juin 2010 commémorant le cinquantenaire du

2. Angela Senis [2012]. « Négation et négatif : analyse contrastive français-japonais ». Mémoire de master II. Bordeaux : Département des Etudes Extreme-Orientales (Spécialité Japonais), Université Bordeaux-Montaigne

décès de Firth nous a permis d’aller à la rencontre des spécialistes les plus éminents travaillant sur Firth. Alors au début de nos recherches, il nous est apparu curieux que bien que Firth soit parfois présenté comme un orientaliste (Cf. Beaugrande (de), 1991, p. 8.4 ; Léon, 2008, p. 29), notamment eu égard à la localisation à la SOAS de sa chaire, personne n’ait développé cette perspective orientale qui nous semble caractériser son approche linguistique.

De là est née cette conviction que cette double perspective à la fois historique et orientale de la théorie firthienne pouvait constituer notre apport personnel, en toute humilité, aux sciences du langage dans le but de proposer une étude qui rendrait accessible cette période incontournable de l’histoire des idées linguistiques en Grande-Bretagne.

Introduction générale

Il est difficile d'évaluer objectivement l'apport d'un individu à la science. Néanmoins, certains marquent leur époque et leur nom transcende les décennies, ce n'est pas le cas de John Rupert Firth.

Aujourd'hui, en 2016, Firth est singulièrement absent des enseignements, des manifestations scientifiques et des publications. Pourtant ses concepts, tels que la collocation, sont toujours largement utilisés, voire féconds puisqu'ils sont l'origine de tout un pan des sciences du langage : la linguistique de corpus (Ch. 4.2 page 375). Ce paradoxe invite au questionnement. Dans un premier temps, nous nous sommes interrogée sur l'apport réel de Firth pour les sciences du langage ainsi que sur la nature de cet apport.

Firth a occupé une place et un rôle charnière dans les sciences du langage. Il fait partie de cette génération du début du XX^e siècle qui a été formée auprès de philologues allemands (Ch. 3.1.2 page 71), enseignement qu'il a dépassé afin de se consacrer à ce qu'il a appelé la *linguistique générale*. Les études philologiques classiques constituent un enseignement majeur en cette première moitié du XX^e siècle, notamment dans des universités prestigieuses telles que Cambridge. Les *Classical tripos*, nom donné aux études classiques au sein de l'université de Cambridge, s'y dressent telle une forteresse des études classiques et c'est, non sans une certaine fierté, que Firth décrit le coup de force de W. S. Allen qui a réussi à intégrer la linguistique générale à ce cursus, dans une lettre au Recteur de l'Université d'Edimbourg en 1958 [Plug, 2008].

L'attitude de Firth a eu des répercussions tant scientifiques qu'institutionnelles. Sur le plan scientifique, il est très attaché à ce qui touche aux langues classiques et aux origines des langues comme le prouve « The Tongues of men ». On retrouve également chez lui ce rapport à l'oral, dans la recherche et l'enseignement, prioritaire par rapport à une formalisation écrite de sa pensée dont beaucoup critiquent l'absence ou le manque de clarté : voir Robins, 1961, p. 198 ; N. C. Scott et Robins, 1961, p. 414 ; Bazell et al., 1966, p. vi ; F. R. Palmer, 1968a, p. 2 ; Mitchell, 1975, p. 2... A l'instar d'autres chefs de file, comme Ferdinand de Saussure par exemple, ce sont finalement ses étudiants qui ont apporté cette formalisation (Halliday, 1961 ; F. R. Palmer,

1970 ou encore [Mitchell, 1975]). Outre le contenu à proprement parler scientifique de la théorie de John Rupert Firth, ce dernier s'est illustré sur le plan institutionnel. Il est à l'origine de cette discipline, de ce « *sujet qui alors ose tout juste avouer son nom ('la linguistique')*³ » comme l'écrit Quirk (2002, p. 241). Cette approche, et surtout le contraste qu'elle offre avec la phonétique de Daniel Jones, est assez emblématique de la vision firthienne, très globalisante, et du monisme scientifique dont Firth se réclame [Firth, 1956e/1968, p. 90].

Palmer n'attribue pas moins à Firth que la naissance de la linguistique générale en Grande-Bretagne :

It is not easy to assess Firth's contribution to linguistics except to say that it was enormous. He and he alone pioneered the subject in Britain [F. R. Palmer, 1968a, p. 1]

Il n'est pas aisément d'évaluer la contribution de Firth à la linguistique si ce n'est en disant qu'elle a été énorme. Lui et lui seul a défriché le sujet en Grande-Bretagne.

A cela il faut ajouter le rôle de Firth dans la reconnaissance de cette discipline au niveau académique, couronnée par la création de la première chaire de linguistique générale en 1944, dont il avoue :

The establishment of such a Chair has been the aim of my work for many years, whether I were so fortunate to sit in it or not. [Firth, courrier du 4 janvier 1945 à H. Claughton, Université de Londres, (dossiers personnels de la SOAS)]

L'établissement d'une telle chaire a été le but de mon travail depuis plusieurs années, que j'aie la chance de l'occuper ou non.

Ces éléments constituent des signes objectifs d'un apport majeur pour la science et légitiment à eux seuls les interrogations subséquentes concernant le problème de la pérennité de son œuvre et du nom même de Firth. Ces réflexions nous ont poussée à nous demander pourquoi et par quel processus la symbiose entre les deux a été brisée au fil du temps. Dans ce but, nous avons entrepris de nous familiariser tant avec la théorie linguistique de John Rupert Firth que le contexte qui l'a entourée afin de saisir la teneur réelle de son apport aux sciences du langage, tout particulièrement au regard des axes thématiques que nous avons dégagés.

Cadre théorique

Ces recherches de doctorat s'inscrivent résolument dans le cadre de l'histoire des idées linguistiques, ce qui a fait du Laboratoire d'Histoire des Théories Linguistiques (HTL, UMR 7597 CNRS) créé en 1984 un cadre idéal pour les mener à bien.

3. « With the college back in Bloomsberry, I discovered I could tap into phonetics with Daniel Jones and (just down the road at SOAS) into a subject then just daring speaking its name ('linguistics') with J. R. Firth » [Quirk, 2002, p. 241]

La Première Conférence Internationale sur l’Histoire des Sciences du Langage organisée par Konrad Koerner (1998, p. 14) a eu lieu à Ottawa en août 1978. Anticipant cette date-clef pour la discipline, Sylvain Auroux, alors affilié au CNRS et à l’Université de Lille III, a créé la Société d’Histoire et d’Epistémologie des Sciences du Langage (SHESL) en janvier 1978 [Léon, Colombat et Lazcano, 2015]. C’est cette date qui marque véritablement l’acte de naissance des études en histoire des idées linguistiques, en France d’une part, mais aussi finalement au niveau mondial. La SHESL est une société toujours active, à laquelle nous sommes adhérente. Elle organise un colloque annuel international et publie la revue *Histoire Epistémologie Langage* (HEL, créée en 1979) qui fait suite au Bulletin de l’association mis en place dès juin 1978 et dont la qualité des publications est reconnue dans les classements internationaux. Cette revue a également été lauréate en 2014 du prix Brunet décerné par l’Académie des Inscriptions et Belles-Lettres⁴.

Cette première Conférence Internationale sur l’Histoire des Sciences du Langage de 1978 revêt un rôle tout particulier au sein de nos recherches. Non seulement constitue-t-elle un pas décisif vers l’institutionnalisation de l’histoire des sciences du langage et par extension de l’histoire des théories linguistiques, mais son instigateur, K. Koerner, se trouve également à la croisée des chemins puisqu’il fait partie du comité de lecture international de la revue HEL⁵ et qu’il est à l’origine de la fondation de la Société Henry Sweet en 1984 [Koerner, 1998, p. 15 ; Salmon, 1998, p. 19–20]. Sa position est également singulière puisqu’au fil de ses écrits il établit une généalogie de l’histoire des idées comme discipline, remontant jusqu’à la contribution de J. R. Firth comme instigateur de ce domaine d’étude. Il désigne ainsi Firth comme le « grand-père » et Robins comme le « père » [Koerner, 2004, p. 202] de l’histoire des idées linguistiques et s’inscrit *de facto* dans cette filiation. Koerner a en effet préparé son doctorat sous la supervision de Geoffrey Leslie Bursill-Hall qui avait lui-même préparé le sien auprès de Robins, étudiant de Firth. [Embleton, John Earl Joseph et Niederehe, 1999, p. xvi].

Ces recherches semblent donc d’autant plus pertinentes qu’il s’agit ici d’étudier grâce à une perspective historicisante comment cette même perspective a vu le jour, ce qui a pu motiver sa mise en place (comme une vision qui se veut plus globale de par la déculturation opérée lors d’un séjour en orient), par qui et dans quel contexte. D’autres questionnements découlent de ces premières interrogations : le concept d’« histoire des sciences du langage » a-t-il été pensé par Firth de la même manière que nous l’interprétons aujourd’hui ? Au vu des éléments que nous apportons dans cette étude, il semble que cela ne soit pas complètement le cas. Nous nous sommes également demandé dans quelle mesure nous pouvions ouvrir la boîte de Pandore et parler d’influences (terme délicat à manipuler) de l’héritage firthien sur la linguistique contemporaine, tant

4. Ces informations figurent sur la page de présentation de la revue, consultée le 6 juillet 2016 à l’adresse : <http://htl.linguit.univ-paris-diderot.fr/hel/presentation>.

5. Information fournie par le site internet de la revue HEL, consulté en août 2015 à l’adresse : <http://htl.linguit.univ-paris-diderot.fr/hel/HELO.html>

sur le fond que dans la forme.

Actualité du sujet

Firth étant né en 1890 et décédé en 1960, on pourrait croire que ce sujet concerne avant tout une époque révolue, liée à la première moitié du XX^e siècle. Cependant, des découvertes récentes ont remis la thématique firthienne à l'ordre du jour. Au début des années 2000, Victoria Rebori a découvert des archives contenant des éléments personnels et professionnels de Firth [Rebori, 2002], [Coleman, 2006]. Les documents qu'elle a choisi d'exploiter ont donné lieu aux travaux qu'elle a publiés en 2000. Par la suite, d'autres travaux ont été publiés, notamment une réponse et une biographie par Leendert Plug (Plug, 2004 ; Plug, 2008) qui s'appuient très largement sur les documents ainsi retrouvés.

Nous citerons également la mise en place d'archives numériques avec le portail Internet dédié aux Archives Phonologiques Firthiennes. Le site Web offre une présentation succincte de cette facette de la théorie qui caractérise la London School. Quelques documents authentiques des archives de la SOAS (telles que des notes de cours des étudiants de Firth) y sont reproduits ; des biographies des principaux protagonistes de cette école y sont présentées (Firth, Carnochan, Henderson, Sprigg, Whitley, Hill et Mitchell) ; enfin une bibliographie assez conséquente est proposée. Cette dernière est organisée en trois parties majeures : la première correspond aux collections d'articles de Firth lui-même mais aussi de certains de ses collègues et amis qu'il a dirigés, la deuxième est constituée de « matériaux classiques » et correspond aux publications de la London School jusqu'aux années 60 (donc du vivant de Firth) ; la dernière, est composée de « matériaux modernes choisis » et correspond à des publications datées des années 1990 et 2000. Des ouvrages susceptibles de constituer des sources secondaires sont également mentionnés en fin de page. Les « matériaux constituant un arrière-plan », notamment historique, y figurent, complétés par des commentaires sur l'Analyse Prosodique Firthienne (APF). Cette source d'information précieuse de par la quantité et la qualité des informations que l'on peut y trouver l'est également dans une perspective plus large puisqu'elle offre une fenêtre dynamique, actuelle et aisément accessible sur la théorie firthienne.

Nous avons également eu le plaisir d'échanger quelques courriers électroniques avec Richard Ogden, Professeur au département de Langue et Science Linguistique de York. Contacté initialement par le biais du site Internet dévolu à l'APF. Le Professeur Ogden a répondu à chacune de nos questions de manière rapide et efficace, guidant éventuellement nos pas vers d'autres interlocuteurs si besoin, nous lui en sommes très reconnaissante.

Enfin, parmi les éléments qui font également de Firth un sujet actuel, nous citerons la décou-

verte et la publication d'un de ses articles de 1937 qui avait disparu et qui avait été « oublié », pour reprendre le terme de John Coleman que nous avons rencontré à l'occasion du Firth Day 2010. Coleman a publié un article intitulé « 'The Phonetic Structure of a Cypriot Dialect' : A Rediscovered Paper by J. R. Firth » en 2006⁶. Cet article apporte des indices précieux permettant de compléter non seulement la compréhension que nous avons de la théorie firthienne mais également de l'homme qui en est à l'origine. Cet article a donc un double statut : il constitue à la fois une source primaire et une source secondaire. Il est certes signé de la main de Firth mais le co-texte qui l'entoure et les choix éditoriaux tels que l'introduction recontextualisante ou encore l'agencement du texte pose la question de la qualité des sources et du traitement qui doit leur être appliqué. Ceci est d'autant plus important que notre travail repose sur une part biographique dont les sources sont très variées.

État de l'art et traitement des sources

Nous avons pris le parti de diviser nos sources en trois catégories principales, elles-même subdivisées, méthodologie que nous avons présentée lors du colloque « Entre vie et théorie » (Amiens, décembre 2015) et qui fera l'objet d'une publication prochaine intitulée *Autobiographie, biographies et métabiographie : Le cas de John Rupert Firth* [Senis, 2016c]. Nous revenons en détail sur la méthodologie adoptée en préambule de la première partie (Cf. 1 page 18).

Cette approche répond à un besoin que nous avons très tôt ressenti dans nos travaux. Au-delà de la dichotomie naturelle biographie / autobiographie, les informations concernant Firth et auxquelles nous avons eu accès étaient réparties en des catégories bien plus subtiles. A titre d'exemple, l'article de Victoria Rebori (2002), qui est une ressource récurrente dans les publications sur Firth, présente des éléments qui se veulent autobiographiques mais dont Firth n'a pas dirigé la publication. Dès lors se pose le problème de l'authenticité des sources qui ne peuvent recevoir le même traitement que des données produites et figées dans la publication par Firth lui-même.

L'intervention de tiers (le biographe [Rebori, 2002 ; Plug, 2008 ; Honeybone, 2005b], l'exécuteur littéraire désigné [F. R. Palmer, 1968a] ou non [Coleman, 2006]...), le fait que les auteurs aient directement côtoyé Firth ou non, ou encore la nature-même des publications (autobiographie [Firth, 1954/2002], hommage [Turner, 1956]...) ont amené à une catégorisation minutieuse, induite par le traitement des données concernant Firth. Nous avons choisi dans plusieurs cas de qualifier cette littérature de *directe* ou *indirecte*. Cet adjectif permet une sous-catégorisation que nous jugeons nécessaire et qui nous aura été d'une grande aide tant pour l'étude présente

6. John Coleman [2006]. « 'The Phonetic Structure of a Cypriot Dialect' : A Rediscovered Paper by J. R. Firth ». In : *Transactions of the Philological Society* 104.3, p. 297–317

que dans les publications qui s'en inspirent. Cependant, cette classification présente plusieurs limites. Parmi celles-ci réside tout d'abord la difficulté que nous avons rencontrée à classifier certains documents. Par exemple, les autobiographies croisées présentes dans l'ouvrage de Brown & Law (2002) relèvent à la fois des caractéristiques de publications liées à l'autobiographie et sont en même temps extérieures à la sphère propre de Firth. Ces catégories ne sont donc pas étanches. Une autre limite concerne les documents dans lesquels alternent plusieurs types d'approche. Ainsi, l'article de Rebori relève de la biographie mais comporte des notes écrites de la main de Firth, publiées pour la première fois et qui se réclament du genre de l'autobiographie.

Enfin, cette méthodologie nous a bien-sûr amenée à remettre en perspective notre propre approche que nous avons qualifiée de métabiographique. Nous avons composé ce mot par analogie avec le terme métalinguistique. Firth écrit à plusieurs reprises du langage qu'il est « *turned back on itself*⁷ ». Il met en avant, à travers cette expression, la caractéristique réflexive du langage sur lui-même qui au sein de la linguistique est à la fois le moyen de description et l'objet décrit. C'est cette relation qui transparaît dans le terme *métalangage* souvent utilisé de nos jours. Dans le même esprit, la métabiographie est donc, pour nous, la biographie (dans son acception la plus scientifique qui soit) tournée sur elle-même, c'est-à-dire l'utilisation de techniques similaires dans les investigations et la mise en perspective des différents documents biographiques et autobiographiques afin de dégager les éléments pertinents à une thématique de recherche. Cette démarche a donné lieu à de multiples questionnements tels que : Pourquoi Firth est-il présenté ainsi ? Quels sont les biais adoptés par les scientifiques ? pourquoi ? Qu'est-ce que cela peut indiquer sur Firth comme sur l'auteur secondaire ? Qu'est-ce que cela implique pour le traitement du texte en question ? Se pose également le souci de la vérité historique et du degré de véridicité qui varient en fonction des sources mais dont, finalement, la variation même est significative, porteuse d'informations tant sur Firth que le scientifique qui publie à son sujet.

Les recherches présentées ici portent donc sur la place de John Rupert Firth au sein de l'histoire des idées, notamment à travers la London School qu'il a fondée, et plus spécifiquement par rapport à la double approche de l'histoire et de l'Orient comme influences décisives dans sa conception si particulière du langage. Nous nous appuyons sur une littérature existante, à laquelle nous espérons contribuer, afin de donner une perspective à la fois historique au regard de cette double approche mais également plus actuelle en terme de dernières découvertes et de retentissements de l'œuvre de Firth dans la linguistique contemporaine.

La vision adoptée par Beaugrande (1991) se veut très éclectique, et elle constitue un travail particulièrement intéressant de synthèse et de repérage minutieux dans l'œuvre firthienne. Néanmoins, de par sa date de publication, elle ne saurait prendre en compte les nouvelles données sur le sujet et tout particulièrement la découverte des archives de la SOAS concernant Firth qui permettent non seulement de remettre cet auteur au cœur de l'actualité scientifique mais également

7. « tourné sur lui-même » Firth, 1951b/1969, p. 190 ; Firth, 1950/1969, p. 181

de jeter un nouveau jour sur ses travaux et ses accomplissements de manière plus générale.

Les travaux de Rebori (2002) et Plug (2008) prennent en compte ces découvertes auxquelles ils ont participé mais s'attachent à une dimension biographique de manière quasi-exclusive. Bien qu'ils constituent une source inestimable pour nos recherches, les aspects techniques de la théorie linguistique firthienne ne font pas partie de leur domaine d'étude. Or il nous semble fondamental d'envisager l'œuvre intellectuelle de Firth au regard de sa biographie et, réciproquement, que ce dialogue fasse jour sur les événements académiques qui ont bouleversé sa vie, ne serait-ce que parce que Firth préconise lui-même cette approche [Firth, 1954/2002]. Si le travail de l'historien des sciences invite à la prudence, comme nous l'expliquerons plus bas, cette double mise en perspective nous apparaît comme incontournable.

Enfin, les publications de Koerner et Léon sont particulièrement pertinentes et utiles à nos recherches de par la perspective d'historien des idées adoptée par leurs auteurs. Certaines de ces publications ont eu lieu avant la découverte des archives, d'autres sont plus récentes ; certaines correspondent à des thématiques ciblées, comme la contribution de Firth à la linguistique de corpus (Koerner, 1999 ; Léon, 2007 ; Léon, 2008⁸), d'autres sont plus générales (Koerner, 2001 ; Koerner, 2004⁹). Ces différentes publications sont régulièrement reprises et discutées dans cette étude qui, nous l'espérons très modestement, apportera à son tour sa pierre à la discipline, en développant une perspective très peu ou pas envisagée jusqu'alors, concernant John Rupert Firth, son œuvre, son originalité et sa place réelle au sein des sciences du langage.

Problématique et enjeux

Les deux perspectives adoptées ici, la place de l'histoire et l'influence orientale dans les travaux de Firth prennent leurs racines dans la biographie de Firth, dans son cursus universitaire puis dans ses premières expériences professionnelles comme enseignant en Inde, entrecoupées par son affectation en Afrique puis en Asie durant la Première Guerre Mondiale. Se pose alors la question de la place que doit tenir la biographie dans l'analyse d'une théorie linguistique. Quelle importance doit-on accorder à ces expériences ? Quel crédit également ?

8. E. F. K. Koerner [1999]. « J. R. Firth and the Cours de linguistique générale ». In : *Linguistic historiography : Projects & prospects. Studies in the History of the Language Sciences*. Amsterdam : John Benjamins, p. 155–166

Jacqueline Léon [2007]. « Meaning by collocation. The Firthian filiation of Corpus Linguistics ». In : *Proceedings of ICHoLS X, 10th International Conference on the History of Language Sciences*. Sous la dir. de D. Kibbee. Amsterdam : John Benjamins Publishing Company, p. 404–415

Jacqueline Léon [2008]. « Aux sources de la ‘Corpus Linguistics’ : Firth et la London School ». In : *Langages* 171, p. 12–33

9. E. F. K. Koerner [2001]. « R. H. Robins, J. R. Firth and linguistic historiography ». In : *Henry Sweet Society Bulletin* 36, p. 5–11

E. F. K. Koerner [2004]. *Essays in the History of Linguistics*. 104. Amsterdam : John Benjamins

Dans le cas de Firth, cette question est d'autant plus importante que Firth lui-même préconise une lecture biographique des théories linguistiques, y compris de la sienne, comme en témoignent les documents retrouvés par Rebori (2002, p. 171). Ainsi non seulement se posent des questions concernant les éléments biographiques mais également autobiographiques. Quand Firth fournit lui-même des informations en vue d'orienter la lecture de ses travaux par ses étudiants, une objectivité est-elle réellement possible ? Si cela paraît difficile et que nous nous exposons à une réécriture par Firth de son propre passé, il y a également matière ici à étudier ce qui s'apparente à une métabiographie, à savoir l'utilisation de faits biographiques objectivement attestés (par des documents officiels, des sources multiples, etc.) en contraste avec les éléments autobiographiques avancés par Firth. Le choix même des données et la saillance de certaines qui prévalent à ses yeux sur d'autres constituent une première étape qui doit être complétée par une étude de la véracité des propos et de la raison de leur altération le cas échéant. C'est à ces questionnements que nous ferons face dès le premier chapitre de cette étude, nous efforçant à travers une recontextualisation en adéquation avec l'exigence d'objectivité et l'enjeu véridictionnel exigés par notre rôle d'historien des sciences du langage, de déterminer la pertinence du détail (auto)biographique en histoire des idées linguistiques en regard de ces interrogations afin de déterminer le contexte biographique et scientifique qui a entouré la contribution de Firth.

Cette mise en perspective des éléments biographiques et de la définition de la contribution de Firth au sein des sciences du langage est un des enjeux majeurs de cette étude. Cependant, elle ne peut aboutir sans se livrer à une véritable introspection de la théorie linguistique firthienne, ce à quoi nous nous livrerons dans les deuxième et troisième parties, gardant en mémoire les deux fils conducteurs que sont la perspective historique et l'influence orientale.

Cette double approche permet de lier les différents aspects de cette théorie linguistique polysystémique et d'en saisir l'unité. Son idiosyncrasie ainsi que les conditions particulières qui entourent Firth et sa théorie sont autant de spécificités qui auraient pu assurer une visibilité scientifique de Firth et de la London School. Cependant, la littérature ne semble pas abonder dans ce sens, ce qui pousse à se demander dans quelle mesure la mise en perspective entre le bilan de l'apport de la London School dans les sciences du langage et plus particulièrement celui de Firth, et l'absence de ce dernier dans la littérature scientifique contemporaine est réellement déséquilibrée. L'exploration de facteurs mis en cause dans la littérature, complétés et mis à jour par nos recherches, vise à expliquer les origines de cette situation et à rétablir la place qui devrait être celle de Firth dans l'histoire des idées linguistiques.

Méthodologie rédactionnelle

Dans notre lecture de l'œuvre de Firth, se dégagent trois axes principaux qui correspondent peu ou prou à l'analyse proposée par Bazell & al. (1966, p. v-vi) : l'histoire de la langue et de son épistémologie avec un accent particulier sur l'importance de l'orient ; la théorie contextuelle du langage ; ainsi que la dimension phonologique et le développement de la phonologie prosodique. Afin d'en faciliter la lecture, nous proposons en annexe (p. 415), un lexique dont les définitions simplifiées sont basées sur des extraits choisis de l'œuvre de Firth. Il pourra constituer une référence, nous l'espérons précieuse, pour le lecteur, lui offrant un repère terminologique et conceptuel stabilisé facilitant ainsi l'accès à la déconstruction de la théorie firthienne.

Le premier de ces axes d'étude concerne l'histoire de la langue et de la linguistique perçue dans un continuum allant de l'Antiquité à l'Europe moderne, et passant par chacun des continents avec une importance capitale de l'Inde perçue comme un berceau culturel et plus particulièrement la « mère-patrie de la phonétique¹⁰ » [Firth, 1954/2002]. C'est ce premier axe qui est à l'origine des deux fils conducteurs de notre étude, la place de l'histoire dans la conception linguistique de Firth et le rôle de l'Orient dans son approche. Ces perspectives permettront d'aborder les deux autres axes propres à Firth d'un point de vue particulièrement en adéquation avec la logique firthienne et offriront une double lecture visant à affirmer la place due à ce linguiste au sein de l'histoire des idées linguistiques en Grande-Bretagne.

Le deuxième axe d'étude concerne la théorie contextuelle du langage de Firth. Comme son nom l'indique, la place attribuée au contexte, et même aux contextes comme nous le verrons, est primordiale et opère à des niveaux d'analyse fonctionnelle complémentaires organisés en réseaux interactifs dont le but ultime est l'extraction d'un sens linguistique ; autant de notions que nous nous efforcerons de définir dès la deuxième partie. Nous nous attacherons également aux nouveaux concepts et à la terminologie introduits par Firth, notamment en ce qui concerne la collocation, la colligation, les langages restreints. Il s'agira de déplier le processus historique de ces concepts afin d'en discuter la formation, les influences et parfois même la paternité, de les définir autant que faire se peut puis d'en étudier l'articulation au sein même de la théorie firthienne et enfin de décrire les applications envisagées par Firth.

Enfin la troisième thématique concerne l'approche phonétoco-phonologique de Firth, domaine qui lui aura peut-être donné le plus de visibilité sur la scène scientifique internationale. Élaborée principalement durant la première moitié du XX^e siècle, elle est concomitante avec la propagation du concept de phonème en Europe. Pour des raisons que nous présenterons au cours de cette troisième partie, et qui sont notamment liées au caractère inadapté du phonème aux langues syllabiques orientales, Firth a émis des réticences à ce sujet dès 1934. Cette po-

10. « *India the home of phonetics* » [L'Inde comme mère-patrie de la phonétique], notes de Firth datant de 1954 retrouvées et publiées par Rebori (2002, p. 171)

sition a eu au moins deux conséquences importantes : elle a marqué l'acte de naissance de la phonologie prosodique [F. R. Palmer, 1968b, p. 8] et celui de la facette phonesthésique de la théorie firthienne. Ces deux facettes de sa théorie parfois controversées sont représentatives de la position à contre-courant qui caractérise Firth et de sa vision de la langue. Cet aperçu de la théorie firthienne permettra donc de mieux situer le linguiste et sa logique dans son rapport à la fois à la langue et à son épistémologie.

Néanmoins, l'histoire de Firth et de son (r)apport aux sciences du langage ne s'arrête pas le 14 décembre 1960 avec son décès. En effet, ses collègues et amis qui avaient adhéré à sa vision scientifique, ont poursuivi ses recherches ; ils ont véhiculé et développé cet apport majeur, principalement en Grande-Bretagne mais également au-delà. Cette diffusion, de même que la reprise des idées de Firth, nous le montrerons, n'a pas toujours été revendiquée (était-elle toujours consciente ?) mais témoigne de leur importance, y compris plusieurs décennies après son décès.

Nous avons donc fait le choix de présenter nos recherches en quatre grandes parties : la première consiste en une mise en perspective, à la fois biographique et historique, la deuxième au développement de l'approche morphosyntaxique en perspective avec les axes de recherche que nous souhaitons développer ; la troisième concerne l'approche phonético-phonologique dans cette même perspective ; et pour finir, la quatrième partie traite de l'héritage firthien.

S'il nous paraissait important de préserver cet ordre logique, il faut avouer que chaque partie est assez conséquente. Les subdivisions en chapitre qui facilitent la lecture et permettent de mettre en exergue la logique de notre approche suivront tantôt une approche thématique, tantôt une approche chronologique justifiée par notre rôle d'historien des idées. La ligne directrice concernant l'importance de l'histoire dans la logique firthienne opère tel un pont rapprochant les deux perspectives puisqu'elle appartient aux thèmes tout en s'appuyant sur des éléments méthodologiques liés à la chronologie.

Justifications thématiques et chronologiques

Bien que le plan ait déjà été partiellement dévoilé dans la justification qui vient d'être proposée des grandes lignes directrices de nos recherches, il s'agit ici d'en annoncer les subdivisions et leur articulation afin de permettre au lecteur de se familiariser avec le déroulement logique de notre exploration avant même d'y accéder. Ces recherches sont donc divisées en quatre parties principales qui suivent une progression chronologique, allant de la vie de Firth et ses débuts académiques à son héritage intellectuel à l'ère contemporaine.

La première partie est dévolue à une recontextualisation qui vise à affirmer l'importance

capitale de la perspective historique et de l'influence orientale à travers des éléments historiques et biographiques. Celle-ci opère à plusieurs niveaux : tout d'abord il s'agira de replacer John Rupert Firth dans son contexte historique, c'est-à-dire dans la première moitié du XX^e siècle si riche en développements pour les sciences du langage. Cette démarche s'appuie également sur des données biographiques, comme un contexte familial prédisposant, qui sont nécessaires à la compréhension de l'orientation de sa théorie linguistique. Outre sa formation académique qui l'ancre définitivement dans le domaine historique, sa première expérience professionnelle en Inde ainsi que sa mobilisation en Afrique et en Asie pendant la Première Guerre Mondiale constituent des éléments fondamentaux afin de comprendre la logique qui anime cet auteur, avec les enjeux méthodologiques liés à la biographie, l'autobiographie et la métabiographie présents en arrière-plan des éléments exposés.

La deuxième partie de notre étude, forte des éléments développés dans la précédente, visera à définir les caractéristiques morphosyntaxiques et sémantiques de la théorie linguistique de Firth. Le problème du sens est un argument central chez lui mais sa définition pose différents problèmes à la fois en elle-même et dans la difficulté qui peut apparaître à traduire les éléments (tels que *language*, *meaning* et bien d'autres) d'une théorie pensée et écrite en anglais et dont nous essayons de rendre compte ici en français avec toute la délicatesse que cela presuppose. Outre ces considérations générales, il sera ici question d'apports concrets : d'une terminologie et de concepts-clés primordiaux dans cette théorie et dont la pérennité par-delà Firth tend à prouver l'importance pour les sciences du langage en général.

Il sera donc question de *collocation*, de *colligation*, de *langage restreint*... autant de concepts que Firth présente, en insistant régulièrement sur leur appartenance à un continuum scientifique historique. Il les met lui-même en pratique, à la fois dans ses recherches et dans le cadre de son enseignement, que ce soit celui de l'anglais en Inde, à son retour au sein de l'UCL, ou encore lors de l'enseignement du japonais comme « langage restreint » pour les services de renseignement de l'armée de l'air britannique.

En cherchant à comprendre d'où viennent ces concepts, leur développement et leurs utilisations, il apparaît que, plutôt qu'un ensemble hétéroclite, ils participent d'une logique cohérente propre à Firth. Ils s'articulent les uns avec les autres au sein de cette théorie polysystémique qui doit être analysée dans sa globalité, dans la mesure où les différents aspects qui la caractérisent, et ce, malgré des domaines d'applications très variés, relèvent d'un seul et même raisonnement que ce soit en morphosyntaxe, en sémantique, en phonétique ou en phonologie.

Cette partie sera, par conséquent, à mettre en perspective avec la troisième, dévolue aux aspects phonétiques et phonologiques de la théorie firthienne, qui vient compléter notre étude. Nous avons choisi de traiter cet aspect dans un chapitre séparé dans la mesure où Firth est désigné comme un phonologue par la plupart de ses pairs. De plus, nous affirmons que sa prise de

position contre le phonème, notamment étayée par l'inadéquation de ce concept en regard des langues syllabiques comme les langues indiennes et le japonais, est le catalyseur qui l'a poussé à développer sa propre théorie. Les conséquences à moyen et long termes (le développement de son système théorique et plus particulièrement concernant la phonologie et la phonétique, de sa facette phonesthésique ainsi que la naissance de l'analyse prosodique comme modèle phonologique), confirment l'existence d'une motivation et d'une logique pérennes à travers ses publications puisque des parallèles peuvent être établis d'un domaine à l'autre (comme entre collocation et phonesthésie par exemple). Cette logique réside principalement dans cette approche historicisante grandement influencée par une perspective orientale.

Cette double perspective fait l'originalité de la pensée firthienne qui a nourri plusieurs générations de linguistes en Grande Bretagne puis dans quelques universités étrangères dans lesquelles Firth et ses disciples ont pu se rendre.

Évaluer la contribution d'un homme à la science est souvent délicat et nous rejoindrons Palmer (1968b, p. I) pour affirmer que c'est particulièrement vrai concernant John Rupert Firth. Ceci provient du fait que tout son héritage n'est pas quantifiable ni même matérialisable. Certes, ses publications et leur contenu permettent d'identifier une théorie linguistique originale, cependant, cette dernière aurait pu rester « une parmi tant d'autres » sans l'activisme scientifique qui a caractérisé Firth [Robins, 2002, p. 254]. La reconnaissance de la linguistique comme discipline académique à part entière en Grande-Bretagne constitue son œuvre majeure [F. R. Palmer, 1968a, p. 2]. Il semble donc naturel que Firth ait occupé la première chaire de linguistique générale de Grande-Bretagne dès 1944. A cette reconnaissance, il faut ajouter la création d'une nouvelle sous-discipline des sciences du langage liée à son approche si particulière : l'histoire des langues mêlée à leur épistémologie notamment à travers une perspective historique, a pavé la voie vers la discipline que l'on connaît de nos jours sous l'appellation « histoire des idées linguistiques ».

Cet aspect de l'héritage firthien est d'autant plus pertinent pour cette étude que celle-ci se réclame pleinement de cette approche. Enfin, les travaux du maître ont été repris d'une part par les héritiers de Firth (voir la frise chronologique proposée en annexe A page 411 et l'organigramme de la London School en annexe B page 413), désignés par les termes « firthiens » et « néo-firthiens » avec toute la difficulté qu'implique une telle dichotomie, mais également de manière moins attendue par des linguistes revendiquant d'autres courants de pensée tels que John Goldsmith en phonologie. L'extension de la théorie firthienne, que ce soit en phonologie avec l'analyse prosodique et la phonologie autosegmentale, ou encore en lexicologie et en syntaxe à travers l'utilisation de la collocation dans la linguistique de corpus, tendent à prouver que Firth a (eu) une influence bien plus étendue et plus actuelle que la littérature existante ne semble le montrer à première vue.

Ainsi Firth contribue-t-il pleinement à la linguistique dite « contemporaine » et les recherches présentées ici visent à rétablir une certaine injustice intellectuelle en revalorisant son nom souvent oublié. Il s'agit, pour ce faire, de l'associer à ses contributions directes, que ce soient des concepts ou des disciplines, tout en pointant du doigt le caractère singulier de son approche qui tire son inspiration de sa formation académique d'historien et de son expérience personnelle et professionnelle orientale.

Première partie

John Rupert Firth : contexte biographique, historique et scientifique

Introduction

John Rupert Firth est une figure incontournable de la linguistique britannique. Il n'est pas moins que le premier titulaire de la chaire de linguistique britannique ouverte en 1944 à la School of Oriental and African Studies de Londres (SOAS). Paradoxalement, sa notoriété semble être très limitée, principalement restreinte aux linguistes du Royaume-Uni. Ceci n'est pas un phénomène nouveau puisque lors de la réédition couplée de *Tongues of Men* et *Speech* en 1964, Peter Strevens affirmait déjà en introduction que ces ouvrages étaient « *presque inconnus des linguistes formés dans la tradition américaine* » et en règle générale des linguistes formés après 1945 [P. D. Strevens, 1964, vii]. Ceci est certes dû à la non-réédition des ouvrages mais également au manque de diffusion des idées de Firth. Les facteurs sont multiples et pour beaucoup liés à des facteurs biographiques et historiques ainsi qu'au contexte scientifique international.

L'enjeu n'est pas ici de prétendre dresser un historique et une biographie exhaustive de John Rupert Firth. D'autres [Rebori, 2002 ; Plug, 2008] s'en sont déjà acquittés en dépit du nombre limité de sources à disposition¹, et ont reconstruit et étayé des biographies fournies, principalement grâce aux trois nécrologies Robins, 1961 ; N. C. Scott et Robins, 1961 ; Carnochan, 1961 publiées en 1961² ainsi qu'à la constitution puis l'exploitation depuis les années 80 des archives de la SOAS et de l'Université de York, notamment celles découvertes en décembre 2000, accompagnées de documents présents dans plusieurs bibliothèques³... Il s'agit dans un premier temps de mettre à jour la complexité du personnage dont il est ici question, complexité qui transparaît dans son approche des sciences du langage. Malgré plusieurs biographies et les multiples documents susmentionnés, la personnalité de J. R. Firth reste caractérisée par de nombreuses parts d'ombres. C'est le sentiment que l'on retrouve chez Rebori [Rebori, 2002, p. 165] dès les premières pages de son article et qu'elle explicite lorsqu'elle parle de « *la présence de plusieurs mystères entourant sa vie et ses écrits*⁴ ». C'est également l'impression qui a semblé dominer le rassemblement intitulé « Firth Day » le 17 juin 2010 à la SOAS, commémorant les 50 ans de

1. V. Rebori [Rebori, 2002, p. 165] utilise à plusieurs reprises l'adjectif « *scanty* » [restreint, limité] ou le substantif « *scarcity* » [rareté], tant pour décrire les informations biographiques disponibles sur Firth que ses publications.

2. V. Rebori [Rebori, 2002, p. 165] affirme que ce sont là les sources premières de ses investigations.

3. V. Rebori mentionne [Rebori, 2002, p. 166] : les archives et la bibliothèque de la SOAS, les archives de prosodie firthienne de l'Université de York, la British Library ainsi que la bibliothèque de l'University College de Londres (UCL)

4. « the presence of several mysteries surrounding his life and writings. » [Rebori, 2002, p. 167]

la mort de Firth en présence de ses deux petits-enfants.

Dans ce contexte, cette étude se donne pour but d'éclairer deux axes principaux qui conditionnent à la fois l'approche, la logique et le processus herméneutique engagé ici de la linguistique firthienne : la dimension historique, et l'influence orientale qui correspondent dans un premier temps à des périodes-clefs de sa vie avant de converger et de constituer cette double approche du langage qui caractérise à la fois son enseignement et ses recherches.

La biographie établie par Rebori (2002) en particulier est une source formidable de renseignements, notamment par la mise en perspective qu'elle opère entre les divers témoignages (dont les trois hommages publiés en 1961 par R. H. Robins, N. C. Scott et J. Carnochan) et les documents originaux contenus dans les archives. Ces derniers se composent principalement d'articles, de notes de cours et autres documents plus personnels. C'est tout particulièrement la dernière partie de son article, intitulée « déeuropéanisation », qui constituera un des points de départ de notre réflexion.

Nous avons donc choisi d'établir un parallèle entre des éléments historico-biographiques et une approche scientifique. Cette démarche nous semble prendre toute sa justification et sa signification dans la mesure où elle a été justifiée et même encouragée par Firth lui-même. C'est l'argument que développe également Rebori (2002, p. 173) à partir des fragments retrouvés dans les archives. Ces derniers opèrent à plusieurs niveaux : ils sont les témoignages de la référence autobiographique par Firth afin d'ancrer la linguistique dans une réalité significative pour les étudiants d'une part, et d'autre part, l'identification par Firth « *de son histoire personnelle avec l'histoire de sa propre pensée linguistique* ⁵ ».

Il s'agira donc ici d'établir le contexte à la fois biographique et historique qui a fait de Firth le porteur d'un nouveau regard sur la linguistique occidentale du XXe siècle.

Le recours à une perspective biographique mettra en exergue les étapes-clefs et événements suffisamment marquants pour avoir un retentissement jusque dans l'intimité de son raisonnement linguistique et qui contribuent finalement à élaborer ce que nous appelons aujourd'hui « la théorie firthienne du langage » ou encore par métonymie « l'École linguistique de Londres ».

Ces éléments personnels seront replacés ensuite dans un rappel chronologique de l'évolution terminologique des sciences du langage qui mettra en lumière la fluctuation de certains enjeux scientifiques jusqu'à la nomination de Firth à la première chaire de linguistique.

Une fois ce contexte dressé, une reconstitution historique bâtie à partir des références évoquées, ou presque même invoquées, par Firth lui-même permettra de construire un horizon de

5. « Firth identified his personal history with the history of his own linguistic thought » [Rebori, 2002, p. 173]

rétrospection⁶ personnel puisque reprenant à la fois les références mais aussi la méthodologie firthienne. Très large et avant tout notionnel dans ses premiers développements, il se précisera au fil de l'avancée chronologique et des époques sur des notions et des événements de plus en plus précis jusqu'à l'époque contemporaine de Firth.

Cette reconstitution permet de cerner dans quelles circonstances la théorie firthienne du langage a vu le jour et donc de mieux en comprendre les motivations et implications qui seront développées dans les chapitres suivants.

6. L'horizon de rétrospection [Auroux, 1987] qui sera ici privilégié, concerne l'ensemble des éléments antérieurs qui ont eu une incidence sur Firth dans son élaboration de sa théorie linguistique et ce dans une perspective historique.

Des questions méthodologiques

John Rupert Firth¹ (1890-1960) est à l'origine de ce qui a été désigné comme « la théorie contextuelle du langage » et qui a caractérisé la *London School*, dans un premier temps, puis la première chaire de Linguistique Générale de Grande-Bretagne (créeée à la SOAS en 1944). Le contexte, ou les contextes, dont il est ici question, occupent une place majeure dans son rapport à la langue, participant à la mise en abîme d'un contexte plus personnel dont il revendique lui-même l'influence sur son approche scientifique, ses écrits académiques et son rôle d'enseignant [Firth, 1954/2002, p. 171].

Cela soulève des questions méthodologiques majeures quant au traitement des données recueillies. En effet, le cas de Firth fait apparaître cinq niveaux d'analyse, chacun constituant un prisme mettant en péril la Vérité historique scientifique, et qu'il convient donc de déconstruire et de mettre en perspective afin de procéder à une analyse historiographique :

1. Le premier niveau regroupe les éléments autobiographiques livrés par Firth. Ces derniers sont de deux types : certains ont été publiés par Firth lui-même, au fil de ses ouvrages ; d'autres proviennent de notes, personnelles et professionnelles, de courriers, principalement retrouvés dans les archives de la SOAS et publiés à titre posthume par des tiers.
2. Les éléments biographiques directs constituent le deuxième niveau d'analyse. Ils correspondent aux témoignages publiés par ses proches, élèves et collègues, tels que les nécrologies et autres hommages (par exemple Robins, 1961 ; Carnochan, 1961 ; N. C. Scott et Robins, 1961 ; Turner, 1956 ainsi que la nécrologie officielle publiée par la SOAS et certainement rédigée par J. R. Bracken en 1960)
3. Parmi les sources, nous avons choisi de rassembler en un troisième ensemble des docu-

1. Ce chapitre a servi de base pour une communication lors du colloque « Entre vie et théorie : la biographie des linguistes dans l'histoire des sciences du langage » organisé à Amiens en décembre 2015 et doit faire l'objet d'une publication indépendante à venir qui a pour titre : *Autobiographie, biographies et métabiographie : Le cas de John Rupert Firth* [Senis, 2016c].

ments biographiques plus indirects comme les autobiographies de personnes ayant interagi avec Firth (tels que Robins (1997a) ou encore celles des principaux protagonistes de la *London School* rassemblées dans le recueil publié par Brown & Law (2002)). A ces dernières nous ajoutons sa correspondance personnelle (notamment avec Turner, Plug (2008, p. 352) ou encore Jespersen [Rebori, 2002, p. 177]), tout du moins la partie écrite par ses interlocuteurs, ses courriers propres appartenant à la dimension autobiographique.

4. Le quatrième niveau concerne la mobilisation de ces informations de première main dans le but d'établir des biographies (telles que celles de Rebori (2002), Plug (2004, 2008) mais également celles qui ont été publiées au sein de recueils dédiés à l'histoire des théories linguistiques tels que les articles de Honeybone (2005b, p. 80-86) in Chapman & Routledge (2005); [John E Joseph, Love et Taylor, 2001, p. 57-71])
5. Enfin, le dernier niveau est dévolu à l'analyse, voire la métá-analyse de l'historien des sciences, position que nous avons choisi d'adopter ici.

1.1 Autobiographie

1.1.1 Le matériau autobiographique

Firth ne se dévoile que très peu dans ses écrits. Cependant, il livre çà et là quelques détails autobiographiques généralement liés à ses fonctions académiques :

When I was consulted by the Air Ministry on the outbreak of the war with Japan, I welcomed the opportunity of service for the Royal Air Force because I saw at once that the operating of reconnaissance and fighter aircraft by the Japanese could be studied by applying the concept of the limited situational context of war, the operative language of which we needed to know urgently and quickly. [Firth, 1950/1969, p. 182]

Quand le Ministère de l'Air m'a consulté alors que la guerre éclatait avec le Japon, j'ai accueilli favorablement l'opportunité de servir la Royal Air Force parce que j'ai immédiatement vu que les opérations des avions de reconnaissance et des chasseurs japonais pouvaient être étudiées en appliquant le concept du contexte situationnel limité de la guerre, domaine dans lequel nous avions un besoin urgent et rapide de connaître le langage utilisé.

Les rares allusions plus personnelles ne sont pas développées plus que nécessaire et ne servent qu'à justifier ou mettre en exergue des compétences particulières, comme lorsqu'il évoque sa langue maternelle, le Wharfedale, dialecte du Yorkshire :

In Yorkshire dialects interesting forms like 'fɔ?ti occur. [Firth, 1948a/1969, p. 132]

Dans les dialectes du Yorkshire, on trouve des formes intéressantes telles que 'fɔ?ti

C'est la découverte et l'exploitation d'archives de la SOAS par Rebori en 2000 qui permet véritablement de faire le lien entre la dimension autobiographique et la théorie linguistique fir-

thienne. Ces archives comprennent des notes personnelles (Firth 1954) publiées par Rebori dans son article « The legacy of J. R. Firth : A report on recent research », p. 171 :

1. *I am a traditionalist –I do not mind seeking such wisdom as is bequeathed by the Ancient Indians and Greeks. There is a long continuity for me in the study of language, even right back to Genesis. There is no new movement, only an advance of knowledge.*
2. *Autobiographical.*
3. *I have two languages –Wharfedale and English. In early years, learnt Sweet's Current Shorthand. Then steadily de-Europeanised myself.*
4. *1. The great turning-point came between 1913 and 1920, 1923 and 1927 when in India. Went out as a teacher. Effect of meeting Indians trained both indigenously and westernised. India the home of phonetics.*
5. *18 months spent in Africa –here saw the importance of a language without a literature.*
6. *1923-27 - back in Europe. Geneva—de Saussure studied. 1928-39 : London under Daniel Jones. Oxford —Indian Institute.*
7. *1945 to present day —at SOAS. First to hold the title of Prof. of General Linguistics in this country*
8. *2. Importance of the contribution of the non-European materials to one's thought. Abandonment of western dualism —this penetrates all linguistic statements. Characteristic of the West. Haas and the 'new view of language'. Firth bracketed with Wittgenstein.*

[Firth, 1954/2002] in [Rebori, 2002, p. 171]

1. Je suis un traditionaliste. Cela ne me dérange pas de chercher une sagesse telle que celle que les Grecs et Indiens Anciens nous ont léguée. Il y a une longue continuité pour moi dans l'étude du langage, remontant même à la Genèse. Il n'y a pas de nouveau mouvement, seulement une avancée de la connaissance.
2. Autobiographique.
3. J'ai deux langues –le wharfedale et l'anglais. Dans mes jeunes années, ai appris la Current Shorthand [Sténographie Courante] de Sweet. Puis me suis progressivement déseuropéanisé.
4. 1. Le grand tournant décisif est arrivé entre 1913 et 1920, 1923 et 1927, alors en Inde. Suis parti comme enseignant. Effet de rencontrer des Indiens formés à la fois localement et occidentalisés. L'Inde, la mère- patrie de la phonétique.
5. 18 mois passés en Afrique –y ai vu l'importance d'une langue sans littérature.
6. 1923-27 - retour en Europe. Genève—de Saussure étudié. 1928-39 : Londres sous Daniel Jones. Oxford —Indian Institute.
7. 1945 à nos jours —à la SOAS. Premier à détenir le titre de Prof. de Linguistique Générale dans ce pays.

8. 2. Importance de la contribution des matériaux non-Européens pour la pensée. Abandon du dualisme occidental —ceci transparaît dans toutes les affirmations linguistiques. Caractéristique de l'Ouest. Haas et le 'new view of language'. Firth associé à Wittgenstein.

Ces notes constituent un apport inestimable pour notre étude et, plus largement, selon nous, à l'histoire des théories linguistiques en Grande-Bretagne. Elles se veulent autobiographiques et le deuxième point semble montrer l'importance que revêt aux yeux de Firth une telle interprétation. Il prépare en quelque sorte à l'avalanche de détails autobiographiques qui font suite et qui, donc, devraient constituer autant de clefs afin d'interpréter son œuvre. Cependant, si l'interprétation biographique de la théorie linguistique de Firth est une nécessité aux yeux du linguiste lui-même, il convient de s'interroger sur la marge de manœuvre réelle pour l'historien des sciences du langage et le danger de manipulation que la situation implique.

Rebori (2002, p. 171) affirme que ce document a été utilisé lors de l'introduction d'un cours de linguistique générale. Ce sont donc, en théorie, des informations orales et éphémères (*verba volant, scripta manent*) qui ne sont pas vouées à être gravées dans le marbre, ni à être discutées. La nature même de ces notes est donc la porte ouverte à des approximations ou des demi-vérités.

Cependant, dans la rubrique nécrologique que Robins a écrite suite au décès de Firth en 1961, nous retrouvons l'affirmation suivante :

He [Firth] liked to think of himself as a traditionalist, and he strove to communicate to his pupils a sense of the continuity of their work with that of a long line of predecessors.
[Robins, 1961, p. 193]

Il [Firth] aimait à se penser comme un traditionaliste, et il s'efforçait de communiquer à ses élèves un sens de la continuité de leur travail avec une longue lignée de prédécesseurs.

L'utilisation du mot spécifique « traditionaliste » ne peut être imputable à une simple coïncidence. Or en 1954, Robins n'est plus un étudiant de Firth. Sur les conseils de son mentor, il est devenu maître de conférence en linguistique à la SOAS depuis 1948 ([Robins, 2002, p. 254]). Cela signifie que les notes de Firth vont plus loin que Rebori ne le suppose ([Rebori, 2002, p. 171]) et dépassent le cadre *stricto sensu* de la salle de classe. Ces données autobiographiques ont été partagées non seulement avec ses étudiants mais de manière plus étendue avec son environnement académique, ce qui leur confère une valeur et une pérennité plus large que celle que Rebori semble leur accorder.

1.1.2 Le problème de l'authenticité des matériaux

Ce document, central à notre étude, soulève plusieurs questions majeures et en premier lieu : peut-on faire confiance au scientifique qui encourage une interprétation biographique de sa théorie et en donne lui-même des clefs ? Qu'en est-il des sources qui se veulent primaires mais qui n'ont pas été publiées par leur auteur ? Doivent-elles recevoir un traitement particulier ? Celui-ci est-il fonction du statut de l'éditeur par rapport à l'auteur ?

1.1.2.1 Altérations autobiographiques (la main de Firth)

Les notes ne sont pas complètement superposables aux autobiographies écrites sur Firth pourtant adossées à des documents officiels qui permettent d'établir une certaine vérité historique. Se pose alors également la question de la raison des différentes altérations et peut-être même de celle d'un gradient qualitatif les concernant. Ces changements peuvent être anodins au sens où ils n'ont pas réellement d'incidences (principalement scientifiques, pour ce qui nous concerne). La carrière de Firth s'étendant de 1914 avec son départ en Inde à 1960, date de son décès. Certaines inexactitudes dans la rétrospection au fil de ces 46 ans sont compréhensibles. Néanmoins, les limites d'une telle tolérance sont également délicates à évaluer : existe-t-il une limitation qualitative ou quantitative ou encore une limite temporelle à partir de laquelle de tels écarts ne sont plus excusables ?

Il est certain que lorsque Firth regarde rétrospectivement le début de sa carrière à Londres (il intègre le département de Phonétique de Daniel Jones à l'UCL en 1928), 26 ans se sont écoulés par rapport à la date de rédaction de ces notes, ce qui est propice à des inexactitudes fortuites ou des oubliés. Ainsi, selon les notes retrouvées par Rebori, le « grand tournant décisif » dans la carrière de Firth a eu lieu entre 1913 et 1920 lorsque Firth enseigne en Inde. La manière dont il présente les faits insistant sur la nécessité pour tout bon linguiste de se déeuropéaniser semble indiquer un choix conscient et volontaire de sa part.

Or, selon Plug (« The early career of J. R. Firth », p. 470-472 « J. R. Firth : a new biography », p. 340), si le désir de départ pour « l'Inde ou les colonies » est confirmé par le témoignage d'un ancien professeur, il semblerait que l'enseignement de l'anglais (et l'approche linguistique en général) soit davantage lié à un aléa académique (confirmé par [Rebori, 2002, p. 173]) puisque Firth souhaitait enseigner l'histoire (diverses candidatures allant dans ce sens ont été retrouvées dans les archives). Par conséquent il ne s'agit pas réellement d'une déculturation pratiquée afin d'envisager sa langue maternelle sous un autre angle puisque la langue ne constituait pas un objet d'enseignement privilégié à ce moment de sa carrière.

Dans cette perspective, Plug, après étude d'un CV de Firth datant de 1939, écrit :

In a curriculum vitae of 20 Apr. 1939 (SOAS pf), Firth claims to have also taught phonetics at Leeds, but no other evidence of this remains. Firth's self-authored CVs are, in fact, demonstrably inaccurate on several points. [Plug, 2008, p. 340]

Dans un curriculum vitae du 20 avr. 1939 (dossiers personnels de la SOAS), Firth affirme avoir également enseigné la phonétique à Leeds, mais il ne demeure aucune autre preuve de cela. Les CV écrits de la main de Firth sont, en fait, manifestement inexacts sur de nombreux points.

Ceci vient confirmer la tendance à la réécriture que nous avons noté chez Firth au fil de nos lectures et sur lesquelles nous reviendrons dans notre étude. On observe ainsi une variation dans la présentation des événements dans les documents autobiographiques, évoluant en fonction des objectifs de Firth et pouvant mener à l'omission pure et simple de certaines personnes ou certains événements majeurs. C'est, par exemple, le cas pour la paternité intellectuelle du concept de *collocation* qu'il n'hésite pas à s'attribuer (« Modes of meaning », p. 194, « Descriptive linguistics and the study of English », p. 106) alors qu'il a connaissance des travaux antérieurs de Jespersen (*Language*, p. 376) et Harold E. Palmer (« Second Interim Report on English Collocations », p. 7) (Cf. 3.1.1 page 183 pour une étude plus détaillée de l'apparition du concept chez Firth et de la place de H. Palmer). Que cette tendance soit consciente ou non, la propension à la reconstruction rétrospective de son passé par Firth incite donc à la prudence.

1.1.2.2 Les altérations (extra-)autobiographiques

Concernant les notes autobiographiques publiées par Rebori, un autre problème se fait jour : celui de la main de l'éditeur qui prend en charge la publication du matériau autobiographique d'un tiers. Afin d'introduire les extraits, Rebori écrit :

Here I present the contents of a short excerpt of these notes ; the invaluable contribution of these is in furnishing documentary evidence regarding the turning points of Firth's own thinking. The excerpt is made up of the introductory remarks of his lectures on general linguistics in 1954. The paragraphs have been indexed in order to facilitate the subsequent discussion. [Rebori, 2002, p. 171]

Je présente ici le contenu d'un court extrait de ces notes, leur contribution inestimable consiste à fournir une preuve documentaire concernant les grands tournants de la pensée propre à Firth. Cet extrait est composé des remarques introducives de ses cours de linguistique générale de 1954. Les paragraphes ont été indexés afin de faciliter la discussion subséquente.

Cette citation laisse transparaître plusieurs éléments. Tout d'abord, Rebori précise clairement qu'elle a fait un choix, celui de privilégier tel extrait plutôt que tel autre, considérant que c'est celui-ci qui caractérise le mieux les tournants de la pensée firthienne. Cela s'est fait au détriment d'autres extraits et dénote *de facto* un parti pris scientifique. Par conséquent, ces informations

sont transmises au lecteur à travers un double prisme : celui de l'auteur des notes, Firth, et celui du chercheur qui choisit ce qui doit être publié et diffusé par opposition à ce qui ne le sera pas, et même peut-être jamais, en fonction de l'orientation de ses recherches.

Ensuite, l'organisation typographique numérotée, bien que justifiée par des choix méthodologiques liés à la présentation des recherches, n'est pas anodine. En effet, outre le sens de hiérarchie qu'elle peut induire dans l'esprit du lecteur, il apparaît que Firth lui-même avait numéroté certains paragraphes, numérotation qui passe au deuxième plan tant celle de Rebori prend le dessus graphiquement en tant que premier signe de la ligne. Ainsi, le paragraphe (4) porte le numéro 1 chez Firth, et le deuxième paragraphe firthien correspondant au paragraphe (8) chez Rebori. Cela signifie que les items (1), (2) et (3) constituent un premier bloc, telle une introduction aux deux parties suivantes ; ensuite les paragraphes (4), (5), (6) et (7) participent, pour Firth, d'une logique similaire, suffisamment pour constituer une seule et même partie. La main de Rebori, prive donc le lecteur d'un ordonnancement logique d'une part (intro puis 2 parties) ainsi que des liens d'identité thématique ou non qui unissent certains paragraphes. Ce type d'altérations typographiques (numérotation, césure, paragraphes) qu'elles soient nécessaires ou non à l'extrapolation et à l'exploitation des données, n'est donc pas sans conséquences. Elles peuvent même constituer un obstacle majeur à des interprétations subséquentes.

Ainsi, les notes publiées par Rebori et leur agencement posent également le problème de l'orientation de la lecture des documents autobiographiques lorsque ceux-ci ne sont pas publiés par leur auteur originel. C'est d'autant plus important concernant Firth que son deuxième recueil d'articles a été compilé et publié par son exécuteur littéraire, Frank Robert Palmer, avec tous les choix d'édition que cela a impliqué :

But at his death he had not only published many more articles but also had left behind no less than seventeen folders containing materials in various stages of preparation. (...) I have omitted only a few small passages that seemed largely irrelevant or obscure. [F. R. Palmer, 1968a, p. 2]

Mais à sa mort, il avait non seulement publié plusieurs autres articles mais il avait également laissé derrière lui pas moins de dix-sept dossiers contenant des matériaux dans des états de préparation variés. (...) Je n'ai omis que quelques courts passages qui ne paraissaient pas du tout pertinents ou qui étaient obscurs.

Bien que Palmer ne concède que des altérations mineures dans la présentation générale de ce travail d'éditeur, force est de constater dans son descriptif détaillé des articles dont certains ont nécessité une véritable reconstruction, notamment « The languages of linguistics » [Firth, 1953/1968] dont il écrit :

It is, however, in a completely unfinished state and has required considerable editing, especially with regards to decisions about including handwritten emendations and additions. [F. R. Palmer, 1968a, p. 3]

Il est, cependant, dans un état complètement inachevé et a nécessité une réécriture

considérable, particulièrement en ce qui concerne les décisions d'inclure ou non les modifications et additions manuscrites.

Il est donc indéniable que, dans ce cas, la matière mise à la disposition du public n'est pas complètement une matière première. Elle est potentiellement orientée, que ce soit au sujet des éléments autobiographiques instillés par Firth dans ses écrits ou dans le contenu scientifique de ces documents.

1.1.3 Synthèse

Pour résumer, nous avons ici plusieurs traces de réécritures : autobiographiques et extra-autobiographiques (le recours à une succession de préfixes *a priori* antinomiques fait particulièrement écho à la difficulté de traiter ces informations enchevêtrées). Elles ont en commun de porter sur des événements anciens (20 à 30 ans) puisque Firth les a écrites dans la dernière décennie de sa vie (années 1950) et il est difficile, voire impossible, de déterminer un taux objectif d'inexactitudes « admissible » en fonction des années écoulées. De plus, toutes ces altérations n'ont pas les mêmes raisons ni les mêmes conséquences.

Le fait que Firth ne précise pas son désir premier d'enseigner l'histoire et non la langue anglaise en Inde, que cela soit fait consciemment ou non, relève davantage de l'omission. Cependant, Plug (2008, p. 340) évoque des « inexactitudes manifestes » et récurrentes dont Firth avait à tirer profit par le biais de son CV. Ce bénéfice est perceptible dans l'omission délibérée de certaines sources, qui lui permet notamment de s'octroyer la paternité intellectuelle du concept de *collocation*.

Quelle que soit la nature de l'altération (consciente ou non, donc) les réécritures du passé mentionnées ici servent deux buts distincts. Dans un cas, il semble que l'objectif pour Firth ait été la recréation, la réécriture, d'une histoire plus valorisante parce que plus en adéquation avec son profil académique du moment. En ce qui concerne la collocation, le cas est légèrement différent puisqu'on assiste à une appropriation illégitime de la paternité intellectuelle du concept. Cela implique donc, dans la perspective d'historien des sciences que nous avons choisi d'adopter une lecture d'autant plus minutieuse et critique que les variations, si infimes soient-elles seront significatives.

Le cas de l'autobiographie pose donc un problème majeur auquel le lecteur pouvait *a priori* espérer échapper avec ce type d'écrit : un souci véridictionnel. Comme nous l'avons illustré ici, les détails autobiographiques de Firth, qu'ils soient publiés par leur auteur en personne ou rapportés par un biographe ne sont en aucun cas un gage d'authenticité historique et sont au contraire à envisager à travers un ou plusieurs prismes de lecture souvent intimement entrelacés

(comme le montre typographiquement le problème de la numérotation des paragraphes par Firth et Rebori) et qu'il convient de déconstruire dans un premier temps afin de les analyser isolément.

1.2 Biographies directe et indirecte

Cette séquence de déconstructions successives est encore plus marquée dès lors que le biographe sort du cadre de la reproduction pour pénétrer celui de l'interprétation. C'est automatiquement le cas dès lors que l'on sort de la dimension autobiographique pour se pencher sur les documents biographiques puisque la transmission des faits de vie de l'intéressé se fait par le biais d'un regard intermédiaire. Nous avons pris le parti de classer les biographies selon deux catégories majeures : les biographies directes écrites par des personnes qui ont directement côtoyé Firth et les biographies indirectes rédigées par ceux qui n'en ont pas eu l'occasion, souvent parce que la rédaction s'est faite à distance temporelle de Firth.

1.2.1 Biographies directes

Parmi les biographies directes, écrites par les proches de Firth, tant sur le plan personnel que professionnel, une autre dichotomie se fait jour. En effet, si certains de ces documents sont publiés en tant que biographie et se réclament pleinement du genre, pour d'autres la biographie n'est pas un but en soi. Ce sont généralement des hommages à l'homme ou au scientifique dont le but n'est pas de raconter et / ou d'entretenir la mémoire de J. R. Firth. Ils sont publiés par des personnes ayant connu Firth en personne, à divers degrés d'intimité, allant des collègues aux amis. Les éléments biographiques qui y sont cités ne le sont que pour transmettre un message qui les dépasse ou plus souvent encore dans le but plus pragmatique de présenter ses respects, d'afficher sa considération, son admiration etc.

1.2.1.1 Des documents qui ne constituent pas des biographies en soi

Le premier document du genre, chronologiquement, est signé de Ralph Turner, ami et collègue de Firth. Cet article est publié dans le bulletin de la SOAS que Turner dirige, en 1956. Il s'intitule « Professor J. R. Firth » et constitue un hommage à Firth lors de son départ à la retraite. Bien que les détails consignés concernent en grande partie la carrière académique de Firth, certains éléments plus personnels sont mis en perspective notamment en ce qui concerne ses origines et son caractère à travers des allusions, par exemple, à sa « franchise venue du Yorkshire » [Turner, 1956, p. 31]…

Le décès de Firth constitue également un événement propice à la rétrospection. Quatre nécrologies ont été publiées à son décès : trois par ses anciens étudiants et collègues (Robins, 1961 ; N. C. Scott et Robins, 1961 ; Carnochan, 1961) et une nécrologie officielle publiée par la SOAS, certainement rédigée par J. R. Bracken en 1960. Ces documents constituent également des sources considérables tant dans les informations qu'ils apportent que dans la manière dont celles-ci sont présentées.

Cependant, ce type de document pose deux problèmes. Tout d'abord, on notera une dimension apologétique inhérente au genre. Ensuite, ces écrits, qui ont pour vocation de rendre hommage, n'ont pas tout à fait la même contrainte véridictionnelle qu'une publication académique classique. Ainsi, Plug (2008) relève une approximation dans la notice nécrologique rédigée par Robins :

Firth had moved from London to Lindfield after his retirement in 1956; source : change of address card, 20 Dec. 1956 (SOASp). Robins (1961) erroneously states that Firth lived in Lindfield, Surrey in his later years. [Plug, 2008, p. 366, note 99]

Firth avait déménagé de Londres à Lindfield après sa retraite en 1956 ; source : carte de changement d'adresse, le 20 décembre 1956 (fichiers personnels de la SOAS). Robins (1961) affirme de manière erronée que Firth vivait à Lindfield dans le Surrey dans ses dernières années.

La confusion entre le Sussex et le Surrey semble anecdotique, d'autant que les témoignages concordent à affirmer que Robins s'est rendu chez Firth à plusieurs reprises ([Robins, 1961, p. 198]). Il savait donc pertinemment où se trouvait la résidence de son mentor. L'erreur est donc certainement imputable à une approximation entre les deux comtés limitrophes, plutôt qu'à une véritable erreur.

Cependant, cette erreur devient davantage problématique lorsqu'elle est reprise par Honeybone (2005b) dans la biographie qu'il propose de Firth au sein de l'ouvrage de Chapman et Routledge dévolu à l'histoire des idées linguistiques. Deux documents s'opposent en la matière : une version de l'article consultable sur Internet² et la version finale qui a été publiée sur papier :

Firth died suddenly on 14th December 1960 in Lindfield, Surrey. [Honeybone, 2005a]

Firth est décédé de manière soudaine le 14 décembre 1960 à Lindfield dans le Surrey

Firth died suddenly on 14th December 1960 in Lindfield, Sussex. [Honeybone, 2005b]

Firth est décédé de manière soudaine le 14 décembre 1960 à Lindfield dans le Sussex

La contradiction présente dans ces deux versions de l'article de Honeybone ne revêt pas les mêmes enjeux que l'article de Robins³. Ceci est principalement lié au contexte d'écriture et aux

2. Cette version a été consultée pour la première fois en 2014. En 2016, elle est toujours disponible sur le site de l'Université d'Édimbourg à l'adresse : <http://www.lel.ed.ac.uk/homes/patrick/firth.pdf>

3. A noter que Honeybone corrige l'erreur de Robins entre Surrey et Sussex dans les notes de cette version qui

objectifs respectifs des articles. La publication de Robins se veut avant tout un hommage alors que celle de Honeybone, même si la variante *virtuelle* semble reprendre cette information de Robins lui-même, constitue un apport d'informations autobiographiques de nature scientifique. De par ces objectifs divergents, l'approximation ou même l'erreur semble inacceptable et implique un traitement différent.

1.2.1.2 Synthèse

Chacune des sources évoquées ici a donc été rédigée dans des circonstances particulières, propices, parfois, à une interprétation psycho-affective des événements, que ce soit lors du départ à la retraite de Firth ou à l'occasion de son décès. Ceci est d'autant plus important que les auteurs ne se veulent pas biographes, ils ne sont donc pas liés, comme nous l'avons évoqué, par le même contrat moral d'objectivité que des biographes « officiels » (entendons par là des auteurs d'articles qui se veulent biographiques par nature).

Ainsi la rédaction, motivée par des raisons personnelles et non plus strictement scientifique est biaisée et le lecteur sait qu'il doit s'attendre à ce qu'elle soit orientée positivement. A-t-on jamais vu quelqu'un se lancer dans un *festschrift* ou hommage quel qu'il soit pour dénigrer quelqu'un ou encore évoquer ses défauts ?

Par contre, comme évoqué avec le cas de l'article de Honeybone, le biographe, lui, à partir du moment où il se lance dans l'exercice académique ne peut bénéficier de la même tolérance du lecteur, envers qui il a un devoir d'impartialité et de vérité inconditionnelle. C'est ce contrat implicite entre l'auteur et ses lecteurs qui définit en partie la marge d'erreur acceptable. Réci-proquement cela signifie que l'historien des idées qui va se baser potentiellement sur les deux types d'écrits ne peut adopter la même attitude ni même en proposer le même traitement. Plus encore, il lui incombe de relever, comprendre et éventuellement interpréter ces altérations.

1.2.2 Biographies indirectes : autobiographies croisées et correspondance

1.2.2.1 Autobiographies croisées

Ces sources que nous avons décrites comme plus ou moins objectives sont à mettre en perspective avec les biographies indirectes, et plus particulièrement ce que nous appelons les autobiographies croisées. Il s'agit de textes autobiographiques concernant des personnes ayant

semblent avoir été ajoutées *a posteriori* puisque dans le corps de son article, il maintient l'allusion à « Lindfield, Surrey ».

interagi avec Firth et pour qui Firth a joué un rôle tel, qu'il apparaît de façon prépondérante et /ou récurrente au sein de leur récit qui fourmille ainsi d'éléments biographiques.

Ceci est particulièrement saillant au fil de l'ouvrage *Linguistics in Britain : Personal Histories* [Brown et Law, 2002]. Ce recueil d'autobiographies condense les récits des principaux protagonistes de la *London School* encore vivants au tournant du millénaire. Firth étant LA figure centrale de cette École, il est cité dans 16 récits sur 23. Les sept auteurs qui ne le mentionnent pas (Aitchison, Crystal, Gazdar, Morpurgo Davies, Smith, Trudgill et Wells) sont des auteurs nés entre 1938 et 1950, et qui ont validé leur Master autour de l'année 1964, soit huit ans après le départ de Firth et quatre ans après son décès. Plus de la moitié d'entre eux a également fait ses études, au moins en partie, à l'Université de Cambridge et non dans les établissements londoniens, éloignés donc d'une possible influence firthienne. Ils constituent en cela une génération « à part » de linguistes, concernant notre sujet.

Concernant ces autobiographies, les apports sont multiples en ce sens que si la relation est à la base de nature professionnelle, certains collègues et étudiants de Firth ont fini par nouer des liens plus personnels, ouvrant la voie à des commentaires tant sur sa vie professionnelle que privée. Le point de vue externe (par rapport à Firth) implique également une richesse qui n'apparaît pas dans les autres types de sources, à savoir, elle renseigne sur la manière dont Firth était perçu par son entourage, informations particulièrement utiles afin d'analyser certaines attitudes adoptées lors d'articles plus *scientifiques*.

1.2.2.2 La correspondance

A ces autobiographies croisées, il faut ajouter une autre source à mi-chemin entre l'autobiographie et la biographie indirecte. Il s'agit de la correspondance de Firth. Cette dernière provient principalement des documents trouvés dans les archives de la SOAS dont certains ont pu être publiés. Ce sont tantôt des références à des éléments présents dans les courriers [Plug, 2008] tantôt des courriers dont le texte-même est reproduit et publié au sein de l'article, comme le courrier de Jespersen à Firth datant du 1er octobre 1922 [Rebori, 2002, p. 177] ainsi que celui du premier secrétaire honoraire de la Société Linguistique Indienne du 11 avril 1928 [Rebori, 2002, p. 179]. Ces éléments sont difficiles à classer. Il contiennent une part d'autobiographie (bien qu'indirecte puisqu'elle n'a pas cette vocation initialement) lorsque les détails proviennent de Firth, et une part de biographie indirecte de la part de ses correspondants.

De plus ces courriers varient selon un spectre assez large : du courrier plutôt formel (courrier de Jespersen) à une correspondance plus personnelle (notamment avec Turner), jouant également sur une certaine hiérarchie sociale qui transparaît dans les choix lexicaux et syntaxiques, autant d'éléments susceptibles de biaiser les informations. Cette correspondance, néanmoins, outre les

détails biographiques qu'elle apporte, permet d'explorer l'état d'esprit de Firth, comme lorsqu'il confie à Turner qu'il est « au bord de l'épuisement » (Cf. [Plug, 2008, p. 354]).

Ainsi ces correspondances personnelles n'ont pas une vocation (auto)biographique mais regorgent de détails (professionnels et personnels) au point que l'historien des sciences ne peut faire l'économie de leur étude en tant que document biographique indirect. Ils nous ont ainsi permis, par exemple, d'avoir accès aux conditions d'installation de Firth en Inde⁴ à l'état d'esprit de Firth alors qu'il y enseignait⁵, aux conditions réelles d'enseignement qu'il vivait et ses efforts afin de remédier à la situation⁶, à la manière dont il était perçu par les linguistes indiens⁷ ou encore aux conditions chaotiques de son retour en Grande-Bretagne⁸.

1.2.3 Synthèse

Chaque type d'analyse biographique, directe ou indirecte, est caractérisé selon son auteur et selon sa relation à Firth, s'il est un témoin direct ou indirect. Certains documents ont été rédigés dans des circonstances particulières propices à une interprétation psychoaffective des événements, que ce soit lors de son départ à la retraite, de son décès... Ceci est d'autant plus prégnant chez les auteurs qui ne se veulent pas biographes, et qui ne sont donc pas liés par le même contrat moral d'objectivité que des biographes qui écrivent en tant que tels.

Le facteur temps constitue une variable de taille dans l'absolu de par la distance entre Firth et les publications qui le concernent : plus elles sont proches, plus la dimension affective est importante. Il marque également le passage des générations susceptibles chacune d'ajouter un niveau d'interprétation aux éléments (auto)biographiques.

La variété des sources s'accompagne d'une autre difficulté particulièrement présente dans ce que nous avons appelé *les sources biographiques indirectes*. En effet, il s'agit ici de distinguer dans un premier temps ce qui relève de l'autobiographie ou de la biographie, c'est à dire d'éléments proclamés « vrais » et « objectifs » par l'intéressé, que cela soit le cas ou non, ou du commentaire (vérification, déduction, interprétation) du biographe qu'il se déclare comme tel ou non. Ces éléments souvent étroitement liés, sont identifiés au regard d'indices contextuels objectifs afin d'adapter le traitement des informations ainsi recueillies.

4. Lettres du Bureau de l'Éducation à Firth, 29 Oct. 1914, et du Trésorier Général du Pendjab à Firth, Avr. 1915 (JRFC, boîte 9) in [Plug, 2008, 341, note 14]

5. Lettre de Jones à Firth, 30 Sept. 1927 (JRFC, boîte 9) in [Plug, 2008, 344, note 37]

6. Memorandum de Firth au Directeur de l'Instruction Publique, Le Pendjab, 12 Fév. 1916 (JRFC, boîte 9) in [Plug, 2008, 341, note 16] et [Rebori, 2002, p. 176]

7. Lettre personnelle de Gauri Shankar à Firth, 11 Avr. 1928. collection de la SOAS in [Rebori, 2002, p. 179]

8. Série de courriers de Jones à Firth entre septembre et novembre 1927 servant de base à l'analyse de Plug (2008, p. 344)

Cependant, comme évoqué avec le cas de l'article de Honeybone (2005b), le biographe, lui, à partir du moment où il se lance dans l'exercice académique ne peut bénéficier de la même tolérance à l'approximation, ou même à l'erreur, de la part du lecteur à cause de ce devoir d'impartialité et de vérité. C'est donc ce contrat implicite entre l'auteur et ses lecteurs qui définit en partie sa marge d'erreur acceptable. Réciproquement cela signifie que l'historien des idées linguistiques qui va se baser potentiellement sur les deux types d'écrits est, de par le caractère scientifique de sa perspective, astreint au même contrat moral que le biographe. Son rôle est, du reste, très proche, ne différenciant de celui du biographe que de par le niveau d'analyse supplémentaire ou plutôt de méta-analyse qui caractérise son point de vue.

1.3 Métabiographie

Notre rôle d'historien des sciences a donc impliqué de déconstruire ces éléments, les événements liés à J. R. Firth mais également les conditions dans lesquelles les diverses (auto)biographies directes et indirectes ont été produites (contexte particulier, parti-pris potentiel des auteurs, accès à certains documents) afin d'en extraire le matériau propre à être utilisé et de déterminer jusqu'à quel point il a une pertinence dans le cadre que nous construisons de l'épistémologie des sciences du langage. Cette déconstruction permet de faire jour sur le processus herméneutique qui entoure la naissance d'une théorie linguistique, en l'occurrence celle de John Rupert Firth.

C'est cette double opération de déconstruction-reconstruction que nous appelons ici *métabiographie*. La *métabiographie* est à la biographie ce que le métalangage est au langage : une étude réflexive sur l'objet en utilisant ses propres propriétés dans son analyse. A titre d'exemple, dans les rubriques nécrologiques Firth est décrit de manière positive quasi-exclusivement, en dépit d'un caractère difficile, voire « *tyrannique* » ([Rebori, 2002, p. 167, 169]; [F. R. Palmer, 2002, p. 232]). Tout au plus Scott et Robins (1961, p. 416) évoquent-ils le fait que Firth « *n'avait pas toujours raison* », ou qu'*« Il prenait un certain plaisir dans ses extravagances émotionnelles qu'il ne voyait aucun intérêt à contrôler*⁹ ». Il est presque idéalisé dans les divers hommages. Les inexactitudes présentes dans les rubriques nécrologiques sont ainsi à analyser en termes d'émotion, notamment d'affection, voire d'admiration.

Concernant les altérations autobiographiques répétées dans les CV auxquelles nous avons fait allusion, elles reflètent d'une part un intellectuel prêt à manipuler sa propre histoire et à s'autoriser quelques entorses à la vérité pour arriver à ses fins (il est décrit comme un fin stratège politique par [N. C. Scott et Robins, 1961, p. 416]. Ces changements, évoquent également une conscience aigüe à la fois de la réalité scientifique de son temps et de ses propres lacunes. Cet

9. « He took a certain satisfaction in his emotional extravagance, and saw little virtue in controlling it. » [N. C. Scott et Robins, 1961, p. 416]

aspect ne se borne pas à sa personne : Firth est capable d'adopter la même lucidité envers ses pairs dans l'analyse de leur théorie scientifique. Ceci transparaît dans l'épistémologie des sciences du langage qu'il offre régulièrement dans ses publications et c'est donc en lien direct avec sa place au sein de l'histoire des théories linguistiques telles que Koerner a pu l'identifier :

As a result it seems to me that if we regard Robins as the 'father of the History of Linguistics in Britain' today, we should perhaps call Firth the grandfather of this field of human curiosity about language and the manner in which it has been treated and used in the past 2,500 years (Cf. Robins 1997a :187). [Koerner, 2004, p. 202]

Par conséquent il me semble que si l'on regarde Robins comme le 'père de l'Histoire de la Linguistique en Grande-Bretagne' aujourd'hui, nous devrions peut-être appeler Firth le grand-père de ce domaine de la curiosité humaine au sujet du langage et de la manière dont il a été traité et utilisé dans les 2500 dernières années.

1.4 Conclusion

Le cas de Firth permet d'aborder plusieurs problèmes majeurs à travers des sources variées dont l'enjeu méthodologique est apparu très rapidement. Tout d'abord, peut-on faire confiance au scientifique qui encourage une interprétation biographique de sa théorie et en donne lui-même des clefs ? Les altérations plus ou moins conscientes (notamment l'absence d'une référence à Harold Palmer lorsqu'il est question de collocation) de la part de Firth, la potentielle reconstruction rétrospective d'un passé davantage en adéquation avec sa carrière académique (son expatriation en Inde pour enseigner l'anglais plutôt que l'histoire présentée comme volontaire alors que [Plug, 2008, p. 340] la décrit comme un aléa académique) incitent à la prudence. Les notes retrouvées par [Rebori, 2002, p. 171] illustrent, quant à elles, le cas complexe des éléments autobiographiques publiés par autrui et le souci d'authenticité inhérent. Enfin les différents types de biographies s'articulent en fonction du but initial (scientifique, témoignage, hommage...) de leur auteur et sont soumis à des exigences différentes selon leur origine.

Ces documents de sources et de formes diverses ont chacun nécessité des vérifications comme toute donnée scientifique. Aucun ne saurait se prévaloir d'une vérité absolue, au contraire, nous avons montré l'existence de différents points de vue subjectifs qui les déforment.

Cependant, ils offrent un intérêt supplémentaire au-delà du souci de Vérité historique. L'exploitation de cette historiographie partielle en vue d'une *métabiographie* a permis de dégager plusieurs niveaux d'analyse, celui de l'auteur et celui de son objet d'étude, de connaître l'homme, ses inquiétudes, ses aspirations, ses traits comportementaux, la manière dont il est perçu et l'influence qu'il a exercée...en regard de sa théorie scientifique. A travers ces différentes facettes, nous accédons à une image en plusieurs dimensions. Appliquées à sa théorie scientifique ce sont là autant de clefs qui permettent de mieux en appréhender à la fois les rouages particuliers

et la logique générale. Cependant, si l'interprétation biographique de la théorie linguistique de Firth est une nécessité aux yeux de Firth, de ses amis et collègues ainsi que de ses biographes, nous nous sommes également interrogée sur la marge de manœuvre réelle pour l'historien des sciences...

Ce rôle que nous avons choisi d'endosser a donc impliqué un processus (sans fin ?) de déconstruction de ces éléments, des événements liés au scientifique mais également des conditions dans lesquelles les diverses (auto)biographies ont été produites (contexte particulier, parti-pris potentiel des auteurs) afin de déterminer jusqu'à quel point ils ont une pertinence dans le cadre de l'épistémologie des sciences du langage que nous nous sommes ensuite efforcé de reconstruire. Cette double opération de déconstruction-reconstruction métabiographique a donc impliqué l'étude du contexte afin d'en extraire le matériel propre à être utilisé dans notre étude. L'implication du contexte nous a semblé d'autant plus pertinente et intéressante qu'elle s'applique ici à J. R. Firth, auteur de la théorie contextuelle du langage. Cette démarche métabiographique s'est révélée un outil méthodologique des plus précieux mais, comme évoqué plus haut, elle nous a également amené à nous interroger longuement sur le rôle d'historien des sciences du langage qui nous incombe. Ainsi nous sommes arrivée à la conclusion que le rétablissement de la Vérité historique ne constituait qu'une étape et que la mise en perspective de cette Vérité avec la véridicité (c'est à dire le souci de vérité ou non affiché par un auteur accompagné, éventuellement, de l'identification et/ ou de la justification d'erreurs probables) devait constituer un élément fondamental de nos recherches.

Enfin, cette perspective ne serait pas complète sans la mise en abîme de nos propres recherches qui s'inscrivent dans ce processus sans fin de déconstruction / reconstruction. Si le processus de déconstruction se révèle globalement objectif celui de reconstruction est malgré tout soumis au crible inconscient de notre propre interprétation subjective.

Chapitre 2

Au commencement : la langue, l'histoire et la déculturation

2.1 Bilinguisme et expériences linguistico-culturelles

L'enfance de Firth est la période comportant le plus de zones d'ombres. Or, si cette époque paraît éloignée du futur Professeur de Linguistique générale, de nombreux aspects semblent avoir façonné Firth dès le plus jeune âge.

Le premier, et peut-être le plus fondamental d'entre tous, concerne sa naissance à Keighley, dans l'ouest du Yorkshire en 1890. A cela, il faut ajouter les multiples déménagements liés aux changements de profession de son père William Firth ([Plug, 2008]). Ceci devient pertinent si on le place en regard des notes retrouvées par Victoria Rebori (2002, p. 171) dont l'extrait pointe l'importance des éléments autobiographiques et plus particulièrement sur l'affirmation :

I have two languages –Wharfedale and English. In early years, learnt Sweet's Current Shorthand. Then steadily de-Europeanised myself. (Firth 1954¹)

J'ai deux langues –le wharfedale et l'anglais. Dans mes jeunes années, ai appris la Current Shorthand [Sténographie Courante] de Sweet. Puis me suis progressivement déeuropéanisé.

Outre la dimension didactique que peuvent revêtir les détails autobiographiques dans l'introduction d'un cours, Rebori affirme que « *Firth identifiait son histoire personnelle à l'histoire de sa propre pensée linguistique.* ² » Dans cette perspective, cet extrait éclaire plusieurs éléments qui ont une importance capitale pour Firth dans son cheminement intellectuel et scientifique.

1. [Rebori, 2002, p. 171] Extrait des notes retrouvées dans les archives du SOAS et que Rebori identifie comme des remarques introducives d'un cours de linguistique générale donnés en 1954.

2. « *Firth identified his personal history with the history of his own linguistic thought.* » [Rebori, 2002, p. 173]

Tout d'abord, Firth possédait deux langues : le wharfedale et l'anglais. La première renvoie au parler local d'un comté du Yorkshire. Ce n'est pas anodin si Firth les mentionne dans cet ordre précis. Ce dialecte, parlé dans son quotidien, notamment dans le cercle familial, a certainement fait figure de langue maternelle et constitue déjà une forme d'acculturation vis-à-vis de l'anglais. Ceci lui aura permis de prendre suffisamment de recul par rapport à la langue nationale afin de l'observer d'un œil critique et plus objectif, notamment en comparaison avec sa langue première. Ces connaissances refont surface dans les articles de Firth où elles contribuent à ses démonstrations, comme dans « Sounds and Prosodies » [Firth, 1948a/1969, p. 132] où Firth évoque les « formes intéressantes » des dialectes du Yorkshire³.

L'apprentissage du « Current Shorthand » mentionné dans l'extrait et qui fait suite dans la logique de Firth à son bilinguisme dénote d'une conscience du moyen d'expression qui semble être survenue assez tôt chez lui. Il ne la date pas précisément mais il paraît justifié de parler d'une sensibilité dès l'enfance pour les langues et pour les moyens d'expressions divers (oral, écrit, de même que le problème de la transcription phonémique soulevé par le système de Sweet et qui a marqué les débuts de la phonétique en Grande-Bretagne au XIXème siècle). Bien que Firth ait choisi une formation académique différente, cette prédisposition semble de son propre aveu avoir refait surface et même pris le dessus à l'âge adulte.

Dans cette histoire autobiographique que Firth établit en ces quelques lignes, le dernier élément, la déseuropéanisation est également primordiale. Rebori, en faisant allusion aux extraits où Firth mentionne ses expériences indienne et africaine, présente cette attitude comme simultanée à l'acquisition de la sensibilité linguistique évoquée plus haut :

These must be read together as stating the main facts contributing to Firth's de-Europeanisation, a process which ran in parallel with his increasing interest in linguistic problems. [Rebori, 2002, p. 175]

Celles-ci doivent être lues ensemble comme établissant les faits principaux qui ont contribué à la déseuropéanisation de Firth, un processus qui a évolué en parallèle avec son intérêt grandissant pour les problèmes linguistiques.

Bien que cette affirmation ne permette pas de dater les événements précisément, dans la séquence proposée par Firth, cette déseuropéanisation semble faire suite aux autres mouvements et n'arriver que dans un troisième temps. Le style télégraphique qu'il adopte perturbe quelque peu la lecture, cependant, la présence du « *then* » [alors] prend d'autant plus d'importance dans l'idée d'une suite séquencée dans le déroulement que les adverbes sont généralement exclus de ce style. Néanmoins, si l'acculturation a fait suite à une sensibilité pour la chose linguistique, les deux problématiques se sont certainement nourries l'une l'autre au fil des ans et des découvertes.

C'est ce dernier mouvement dans l'enchaînement présenté par Firth qui explique l'intérêt

3. Firth in « Sounds and Prosodies » [Firth, 1948a/1969, p. 132] : « *In Yorkshire dialects interesting forms like 'fɔ?ti occur.* » [Dans les dialectes du Yorkshire, on trouve des formes intéressantes telles que 'fɔ?ti]

pour l'Orient qu'il développera. Or pour lui, cette acculturation n'est que la conséquence des premiers éléments, à savoir son bilinguisme et son intérêt pour différents modes d'expression. Dans les premières années de vie de Firth, déjà, les bases de sa vision de la langue sont jetées. Elles ont été encouragées par l'accès aux livres lié aux fonctions de son grand-père et de ses oncles et tantes (métiers du livre ou de l'enseignement), comme le signale Plug [Plug, 2008, p. 339], mais ceci ne semble pas revêtir la même importance pour Firth qui n'en fait pas mention dans la liste des événements autobiographiques significatifs présente chez Rebori. [Rebori, 2002, p. 171].

2.2 L'influence de sa formation académique : la place de l'histoire

L'extrait des manuscrits de Firth a été scindé en paragraphes numérotés de (1) à (8) par Victoria Rebori [Rebori, 2002, p. 171]. Cette indexation correspond à un ordre séquentiel de la part de Firth. Il commence par une phrase courte et percutante, développée ensuite afin de présenter cette caractéristique autobiographique fondamentale aux yeux de Firth lui-même :

I am a traditionalist—I do not mind seeking such wisdom as is bequeathed by the Ancient Indians and Greeks. There is a long continuity for me in the study of language, even right back to Genesis. There is no new movement, only an advance of knowledge. [Firth, 1954/2002] in [Rebori, 2002, p. 171]

Je suis un traditionaliste. Cela ne me dérange pas de chercher une sagesse telle que celle que les Grecs et Indiens Anciens nous ont léguée. Il y a une longue continuité pour moi dans l'étude du langage, remontant même à la Genèse. Il n'y a pas de nouveau mouvement, seulement une avancée de la connaissance.

Firth se place d'emblée dans la tradition. Il entend par là s'ancrer dans une continuité, dans l'Histoire. Si ce paragraphe est premier, c'est parce que la logique exposée ici va finalement se retrouver en trame de fond de la plupart des démonstrations de Firth. C'est d'ailleurs ce qu'il fait en évoquant entre les lignes une histoire des sciences du langage. Le principe historique est premier et doit encadrer à la fois les connaissances mais aussi les personnes qui en sont à l'origine, leurs modes d'acquisition, leur évolution dans le temps...

Il n'est donc pas étonnant que les documents retrouvés par Rebori (2002), montrent que lors de l'année universitaire 1954-55, l'un des premiers sujets enseignés par Firth est de nature historique. Il concerne « la continuité de l'étude de la langue depuis les époques de la Grèce et de l'Inde ancienne ». Victoria Rebori écrit, lorsqu'elle analyse ce passage :

In Firth's case, history is not only his first formative academic experience and interest, but it is also a source of orientation throughout his life. [Rebori, 2002, p. 172]

Dans le cas de Firth, l'histoire n'est pas seulement sa première expérience de formation ou son premier intérêt académique, mais c'est aussi une source d'orientation tout au long de sa vie.

Il faut garder à l'esprit que cette autoanalyse de la part de Firth est rétrospective et qu'il est toujours tentant de réinterpréter les événements *a posteriori*. Elle est formulée en 1954, après la publication de plusieurs ouvrages et articles liés à l'histoire des langues ou des sciences du langage⁴, à un moment où sa position académique est à son apogée puisqu'il est Professeur de linguistique générale depuis dix ans et où il a su faire de la contextualisation au sens large (y compris historique) l'une des spécificités de l'École linguistique de Londres.

Néanmoins, mu par une telle logique, il paraît donc tout à fait cohérent que Firth se soit dirigé vers un cursus universitaire d'histoire en dépit de son inclination linguistique. Il obtient sa licence d'histoire à l'université de Leeds en 1911 avec les honneurs et son master deux ans plus tard. Rebori apporte une précision supplémentaire quant à son objet d'étude : la Révolution française (1789-1791). Firth aurait pu choisir un sujet plus proche de sa propre histoire et lié à son pays natal mais c'est un événement majeur de l'Histoire de France qui fait l'objet de ses recherches. Bien que cela paraisse anecdotique à première vue, cela peut être analysé comme participant au processus de déculturation évoqué plus haut. C'est dans ces conditions que John Rupert Firth fait ses premiers pas dans l'enseignement.

4. Parmi les plus notables se trouvent : « The word phoneme » [Firth, 1934c]; « The Tongues of men » [Firth, 1937/1966]; « The English School of Phonetics » [Firth, 1946/1969]; « Atlantic linguistics » [Firth, 1949/1969]; « Philology in the philological society » [Firth, 1956f/1968]

2.3 Expérience indienne et influence orientale : la déeuropéanisation de Firth

Rebori impute le procédé de déeuropéanisation de Firth évoqué plus haut à de « *fortes expériences de la vie causées par des circonstances historiques* »⁵, faisant allusion à la Première Guerre Mondiale notamment. Nous divergeons ici de l'analyse de Rebori tant il nous semble, de par les indices que Firth laisse tout au fil de ses articles, qu'il n'ait pas uniquement subi ce processus mais qu'il l'ait également recherché. Bien-sûr, se pose, encore une fois, le problème d'une réécriture de son histoire *a posteriori*, mais la fierté qui se dégage des extraits où il est question d'une « *déeuropéanisation* » ou d'une « *désanglicisation* » laissent penser qu'elle a été délibérément entretenue, même si les conditions de sa naissance et ce que Rebori appelle « *les événements de la vie* » ont certainement eu leur part dans ce processus. Firth va jusqu'à en faire une condition sine qua non du scientifique occidental :

A western scholar must de-europeanize himself, and, in view of the most universal use of English, an Englishman must de-Anglicize himself as well. [Firth, 1956b/1968, p. 96]

Un scientifique occidental doit se déeuropéaniser, et, dans la perspective de l'utilisation la plus universelle de l'anglais, un Anglais doit tout autant se désangliciser.

Dans son analyse, Rebori privilégie une interprétation particulière de la citation de Firth traitant de ce sujet. Elle choisit de relier la citation de Firth issue du troisième paragraphe : « *Then steadily de-Europeanised myself.* » [Puis me suis progressivement déeuropéanisé.]⁶ in [Rebori, 2002] aux paragraphes suivants (4) et (5) dévolus aux expériences indienne et africaine. Cependant, Firth a délibérément choisi de faire figurer ce phénomène d'acculturation dans chacun des paragraphes à compter du troisième. Il semble donc plus probable qu'il ait lui-même envisagé son bilinguisme et son intérêt pour le *Shorthand* de Sweet comme les premiers pas de sa prise de distance culturelle. Dans cette perspective, nous interprétons son séjour en Inde comme la conséquence d'une acculturation déjà entamée et non comme ce qui aurait pu la motiver. La candidature volontaire de Firth auprès des Services de l'Éducation Indien en 1914, alors qu'il est issu d'une famille installée en Grande-Bretagne, est la preuve de cette prise de distance et n'en marque somme toute que la consommation qui met en exergue l'« *importance de la contribution des matériaux non-européens pour sa propre pensée* » et qui culmine dans l'« *abandon du dualisme occidental* »⁷.

5. « The de-Europeanisation mentioned can be ascribed to Firth's strong experiences in life caused by historical circumstances, i.e. World War I and his army service. » [Rebori, 2002, p. 175]

6. Extrait des notes retrouvées dans les archives du SOAS et que Rebori identifie comme des remarques introductives du cours de linguistique générale donné en 1954.

7. Firth (1954) in [Rebori, 2002, p. 171] : « *Importance of the contribution of the non-European materials to one's thought. Abandonment of western dualism* »

2.3.1 Une première période marquante (1913-1920)

Firth termine donc ses études d'histoire à l'Université de Leeds en 1913. Il s'agit ici d'une date clef qu'il identifie lui-même comme « *un tournant* » dans sa vie dans le quatrième paragraphe de l'extrait cité par Rebori :

The great turning-point came between 1913 and 1920, 1923 and 1927 when in India. Went out as a teacher. Effect of meeting Indians trained both indigenously and westernised. India the home of phonetics. [Firth, 1954/2002] in [Rebori, 2002, p. 171]

Le grand tournant décisif est arrivé entre 1913 et 1920, 1923 et 1927, alors en Inde. Suis parti comme enseignant. Effet de rencontrer des Indiens formés à la fois localement et occidentalisés. L'Inde, la mère-patrie de la phonétique.

Le premier des deux intervalles dont il est ici question (1913 à 1920) s'étend de la fin du cursus universitaire de Firth à ce que Plug [Plug, 2008, p. 341] identifie comme son transfert de Sanawar à l'université du Pendjab, en tant que Professeur d'anglais, après la démobilisation de la Première Guerre Mondiale (Novembre 1919). Néanmoins, Plug identifie la nouvelle affectation comme le « tournant décisif » présent dans l'extrait cité par Rebori [Rebori, 2002, p. 171] alors que Firth fait clairement allusion à la période passée à Sanawar dans sa globalité. A cette dernière il faut ajouter sa mobilisation en Inde et en Afghanistan ainsi qu'en Afrique, au Kenya et au Tanganyika [Plug, 2008, p. 341][Rebori, 2002, p. 176], que Firth décrit ainsi :

18 months spent in Africa –here saw the importance of a language without a literature.
[Firth, 1954/2002] in [Rebori, 2002, p. 176]

18 mois passés en Afrique –y ai vu l'importance d'une langue sans littérature.

Le primat de la tradition orale sur la transmission écrite est une nouveauté pour Firth, tout particulièrement en contraste avec la forte tradition littéraire européenne et les études « classiques » associées à la philologie. Les modes de transmission et d'expression renversent ici les usages auxquels il avait été habitué depuis son plus jeune âge car si le wharfedale est d'une tradition plutôt orale en tant que dialecte, l'anglais écrit (et éventuellement oral) est omniprésent en parallèle dans le quotidien européen. Firth s'est donc peu ou prou retrouvé dans une situation où la moitié de son système d'expression est inexistante. Par ailleurs, il est ici sensibilisé à une situation qu'il rencontrera à nouveau auprès de Malinowski, en proie à des problèmes de transcription et de traduction de langues exclusivement oralisées.

C'est donc bien cette première expérience africaine et orientale dans son ensemble qui constitue une étape décisive dans la formation intellectuelle et scientifique de Firth. Cela constitue le point d'orgue de sa « déeuropéanisation ».

Cette déculturation correspond également à un changement de trajectoire académique : lors de son enrôlement auprès des Services de l'Enseignement Indiens (Indian Educational Service), il assure la formation (dans des matières diverses) des enseignants des écoles européennes à

Sanawar (Pendjab), mettant entre parenthèses sa formation d'historien. Il ressort des documents cités par Rebori (2002) et Plug (2004, 2008) que Firth s'est alors confronté à une difficulté de terrain : celle d'enseigner et donc de transmettre en faisant face à une barrière linguistique, la métalangue utilisée, en l'occurrence l'anglais, n'étant pas maîtrisée par les futurs enseignants. Il évalue la connaissance de l'anglais et la culture générale moyenne des apprenants à peine au niveau Ce2/Cm1⁸.

Ceci a poussé Firth à alerter les autorités :

Good, sound educational work cannot possibly be done under present conditions, which are deplorable. Firth (1916) in [Plug, 2008, p. 341]⁹

On ne peut pas faire un travail correct et sain dans les conditions actuelles qui sont déplorables.

Cette réalité fait prendre conscience à Firth de la nécessité d'un enseignement de l'anglais de qualité dans les colonies mais aussi de la maîtrise de la métalangue afin d'accéder à la connaissance. Il prône ainsi une formation en langue anglaise avant tout autre enseignement (en histoire, mathématiques...) qui fait à ce moment défaut selon lui. Ceci fait écho aux questions de la langue et des diverses modalités d'expression qui l'avaient stimulées dans sa jeunesse et a en cela constitué un « tournant » dans ses préoccupations professionnelles, le ramenant de manière décisive vers le domaine linguistique.

Ce revirement s'accompagne d'une découverte que Firth résume par : « *India the home of phonetics* » [L'Inde, mère-patrie de la phonétique] [Firth, 1954/2002]. Plug et Honeybone [2005b, p. 80] font en effet remonter à cette époque « *son intérêt pour la phonétique des langues indiennes, dans les travaux des anciens érudits indiens tels que Panini et Bhartrhari* ¹⁰ ». Cette curiosité semble recouper tous les centres d'intérêt majeurs qui définissent la personnalité de Firth telle qu'elle est mise en lumière dans cette étude : la participation à la déculturation à travers l'engouement pour des scientifiques orientaux s'exprimant sur une langue orientale, pré-supposant une altération des points de vue et une remise en question de ce qui est tenu pour vrai dans sa culture d'origine ; l'intérêt linguistique que cela représente en soi ; et la connaissance

8. Plug (2004) cite un passage (autre que celui cité dans Rebori, p. 176) du Mémorandum que Firth a adressé au Directeur de l'Instruction Publique indien daté du 12 février 1916 :

Students whose command of English and General Knowledge would scarcely do credit to a fourth or fifth form boy at home, cannot profit much by attempting the Study of Psychology, Logic, and the Principles of Education. (Firth (1916) in [Plug, 2004, p. 472])

Les étudiants, dont la maîtrise de l'anglais et la Culture Générale ne feraient que difficilement honneur à un garçon en Ce2 ou Cm1 à la maison, ne peuvent réellement tirer profit de l'Étude de la Psychologie, de la Logique, et des principes de l'Éducation.

9. Cet extrait est issu d'un mémorandum de Firth à l'intention du Directeur de l'Instruction Publique, Pendjab, le 12 février 1916

10. « his interests in the phonetics of Indian languages, in the works of ancient Indian scholars such as Pāṇini and Bhartṛhari » [Plug, 2008, p. 342]

de faits et de personnes historiquement significatives –Panini (560-480 av. J.-C.) et Bhartrhari (VIIe siècle) ainsi que de l'évolution des connaissances à travers l'histoire. Ces trois éléments permettent à Firth de faire ses pas dans l'histoire de la langue et l'histoire des idées linguistiques.

Lorsque Colombat, Fournier et Puech définissent la tâche qui incombe à l'historien des sciences, ils écrivent :

Il s'agit non de faire l'histoire du vrai qui en effet n'en a pas, mais celle de la connaissance du vrai, c'est-à-dire des procédures, des stratégies qui ont conduit à la connaissance du vrai, ce qui correspond à la mise en œuvre de deux projets :

1. *la description des formes sous lesquelles les différents états de connaissance ont été représentés (...)*
2. *la description du changement théorique, c'est-à-dire du fait que l'on passe historiquement d'un état de connaissance de l'objet à un autre, d'une représentation de la connaissance à une autre.*

[Colombat, Fournier et Puech, 2010, p. 15]

On reconnaît à travers ces quelques lignes la démarche adoptée par Firth : la recherche des procédures et des stratégies qui ont conduit à la connaissance ; la description des différentes représentations et cette déculturation désirée afin de tendre vers une objectivisation du travail descriptif; enfin la description des changements de ces états de connaissance au sein d'un continuum dans lequel Firth lui-même s'inscrit. Cette perspective est particulièrement saillante dès son ouvrage de 1937 (« The Tongues of men ») et restera, jusqu'à la fin de sa carrière au moins en arrière-plan de toutes ses publications.

Ce faisceau d'événements a donc amené Firth vers une deuxième période charnière qui l'a définitivement ancré dans la problématique de la langue, dans une perspective didactique afin de faire face à des nécessités pratiques mais également en soi et pour soi.

2.3.2 Deuxième période marquante (1923-1927)

La deuxième période marquante mentionnée par Firth s'étend de 1923 à 1927 et correspond à plusieurs allers et retours entre l'Inde et l'Europe. Du curriculum vitae que Firth a écrit en avril 1939, Plug détermine que ses intentions, lors de son premier retour en Europe, étaient de faire de la « Linguistique Générale¹¹ » avec un intérêt particulier pour les travaux de Ferdinand de Saussure. La boîte 9 de la collection « John Rupert Firth » du SOAS contient, toujours selon Plug, des éléments propres à l'organisation logistique de ce périple européen, relatant des séjours à « Paris, Genève, Lausanne, Berne, Zurich, la Haye, Copenhague, Oslo » ainsi que Hambourg et

11. « *He went with the aim of 'doing General Linguistics'* »[Il est parti avec l'idée de faire de la 'Linguistique Generale'] [Plug, 2008, p. 342] (Cf. Curriculum Vitae du 20 avril 1939 (notes personnelles du SOAS))

Londres. A ces destinations, Rebori ajoute 3 capitales : Bruxelles, Berlin et Stockholm [Rebori, 2002, p. 177]. C'est à cette occasion qu'il devait rencontrer Daniel Jones dont il allait rejoindre l'équipe à l'UCL à son retour en Grande-Bretagne (1928).

Le commentaire de Firth « *when in India* » [alors en Inde] est assez ambigu. Il laisse planer le doute sur ce qui a réellement constitué un événement marquant : sont-ce spécifiquement les périodes passées en Inde, à l'exclusion des séjours en Europe, ou la période dans sa globalité, dans la mesure où il se considère domicilié et en fonction en Inde et où il inclut ses séjours en Europe comme faisant partie de son expérience en Inde ?

Bien que Firth n'ait pas laissé de publications de cette époque, il semble avoir accumulé un certain nombre de connaissances et de matériaux sur les langues indiennes, qui lui ont permis de publier des articles scientifiques tels que « *Alphabets and phonology in India and Burma* » (1936), « *Phonological features of some Indian Languages* » (1936). Ces données ont été complétées par son séjour de 1937-1938¹², donnant lieu à de nouveaux articles dont « *A practical script for India* » (1938) publié avant même son retour en Europe et « *Specimen :’Kashmiri’* » (1939). Ces articles lui ont valu une reconnaissance scientifique telle, qu'il est intervenu dans les publications d'autres auteurs comme *The problem of a national script for India* [D. Jones, 1942], *Colloquial Hindustani* [Harley, 1944/1970], *Teach Yourself Urdu* [Bailey, Firth et Harley, 1956] culminant dans la responsabilité qui lui a été offerte d'écrire un article intitulé « *Indian Languages* » pour l'*Encyclopedia Britannica* (1956).

Concernant l'expérience de Firth en Inde et en Afrique, finalement peu de documents sont exploitables. Comme le fait remarquer Victoria Rebori [Rebori, 2002, p. 175], la reconstruction des événements liés à cette période est d'autant plus difficile qu'à la rareté des documents s'ajoute le caractère plus qu'élusif des trois notices nécrologiques [Carnochan, 1961; Robins, 1961; N. C. Scott et Robins, 1961] sur cette période, bien qu'elles constituent les principales ressources biographiques. Robins décrit la période concernée en ces termes :

He achieved a considerable personal and academic reputation in Lahore. [Robins, 1961, p. 191]

Il acquit une réputation personnelle et académique considérable à Lahore.

Aucun autre détail ne sera donné sur cette période, Robins enchaînant immédiatement sur l'arrivée de Firth à l'UCL.

Il paraît donc difficile d'évaluer exactement l'importance académique de Firth en Inde. Néanmoins, certains indices laissent penser qu'il était un linguiste reconnu et qu'il a œuvré, dès son séjour en Inde pour la reconnaissance de la linguistique comme une discipline à part entière, notamment dans le rôle qu'il a joué dans la fondation de la Linguistic Society of India

12. Chapman et Routledge évoquent une bourse de recherches de 15 mois qui a permis à Firth de se rendre à nouveau en Inde avant d'intégrer le SOAS en 1938. [Honeybone, 2005b, p. 83]

(Société Linguistique d'Inde). Outre « le zèle du Professeur Firth pour la linguistique indienne » et « son esprit progressiste »¹³, les louanges sont sans équivoques :

I am sending herewith a copy of the Proceedings of the first meeting of the Linguistic Society of India of which you are the real founder. The first meeting was a success. We missed you very much. I have dispatched the Proceedings to [...] Jones. (Lettre personnelle de Gauri Shankar à Firth, 11 avril 1928, Collection du SOAS, reproduite dans [Rebori, 2002, p. 179])

Je joins une copie des Actes de la première assemblée de la Société Linguistique d'Inde dont vous êtes le fondateur réel. La première rencontre a été un succès. Vous nous avez beaucoup manqué. J'ai transmis les Actes à [...] Jones.

C'est ici explicitement à Firth qu'est attribuée la réelle fondation de la Linguistic Society of India. Pourtant, sur le site Internet de l'association, il n'est nullement fait mention du linguiste britannique, y compris dans la rétrospective historique, même si très peu de documents sont disponibles en ligne. Cette société savante dévolue à « l'avancement de la linguistique indienne » et « l'étude scientifique des langues indiennes » selon son site Internet¹⁴, a connu des fusions avec d'autres instances (comme l'Association Philologique Indienne en 1955) et plusieurs déménagements de Lahore à Calcutta, puis à Pune. Parallèlement à des publications de 1931 à 2014, elle organise des conférences annuelles internationales connues sous le sigle ICOLSI (International Conference of the Linguistic Society of India). Sa création a constitué un premier pas dans la reconnaissance de la discipline linguistique. Firth a posé les bases d'un édifice dont la construction incombe aux membres de la Société. L'analyse de Palmer sur les accomplissements de Firth en Grande-Bretagne semble trouver une première illustration avant même le retour sur les îles britanniques. Il semble que ce soit une manière de procéder récurrente chez Firth et que la description de Palmer soit particulièrement pertinente :

[Firth] and he alone pioneered the subject [of linguistics] in Britain. For years he was, like Henry Sweet (with whom he liked to be compared), a voice crying in the wilderness¹⁵. His greatest achievement was perhaps simply that of making people think again and refuse merely to accept traditional approaches to language. [F. R. Palmer, 1968a, p. 1]

[Firth] et lui seul a ouvert la voie dans le domaine [de la linguistique] en Grande-Bretagne. Pendant des années, il a été comme Henry Sweet (avec qui il aimait être comparé), une voix criant dans le désert. Son plus grand accomplissement a peut-être simple-

13. « *That the Society records its sincere appreciation of Professor Firth's zeal for Indian Linguistics and hopes to be benefited by his progressive spirit in spite of his absence from the country.* »[Que la Société entérine son appréciation certain du zèle du Professeur Firth pour la Linguistique Indienne et qu'elle espère profiter de son esprit progressiste en dépit de son absence du pays.] [Rebori, 2002, p. 179] Ce commentaire concerne la résolution du Dr Varma au cours de l'assemblée inaugurale de la Linguistic Society of India le 1er avril 1928 à laquelle Firth n'a pas assisté.

14. Site Internet consultable à l'adresse <http://www.lsi.org.in>

15. Sans le préciser, Palmer fait ici directement référence à la préface de la pièce de Bernard Shaw intitulée Pygmalion (que Firth mentionne dans *Speech* [Firth, 1930/1966, p. 203]) et dont le personnage est basé sur Henry Sweet. On peut y lire : « There have been heroes of that kind crying in the wilderness for many years past. »[Il y a eu des héros de ce genre criant dans le désert depuis de nombreuses années] [B. Shaw, 1916/1931, p. 195]

ment été de faire à nouveau penser les gens et leur faire refuser les approches traditionnelles de la langue.

De l'aveu de Gauri Shankar, Firth est vu comme le fondateur de la Société Linguistique, un pionnier dans l'avènement des sciences du langage comme discipline à part entière. Il semble, avec la création de cette institution, avoir non seulement ouvert la voie mais également encouragé une réflexion pérenne, puisque toujours féconde, sur les langues indiennes et les langues en général.

Rebori [Rebori, 2002, p. 179], qui est à l'origine de la reproduction de cette citation, note à juste titre que Daniel Jones avait conscience de cette renommée, ce qui aura pu contribuer au recrutement de Firth au sein de l'UCL. Néanmoins, on imagine aisément les difficultés qui ont pu naître de cette propension chez Firth à partir d'une table rase pour fédérer les scientifiques et les amener à se dépasser dans un milieu déjà dirigé par un scientifique aguerri comme Daniel Jones qui entend garder sa position de meneur et dont les idées ne convergent pas toujours avec celles de Firth (Cf. le problème du phonème, chapitre 2). C'est ce que Plug [Plug, 2008, p. 348] évoque sous le sous-titre « *unease at UCL (1935-1937)* » [malaise à l'UCL (1935-1937)].

Si la déeuropéanisation a marqué une première étape décisive, elle semble s'être prolongée au fil de son séjour en Inde et avoir été rejoints par exacerbation de sa sensibilité linguistique. La fonction d'enseignant de Firth l'a amené à réfléchir sur les difficultés de communication liées à un bilinguisme théorique mais non pratique auquel il a fait face. Cet intérêt et ce questionnement ont constitué une véritable formation pratique jusqu'à promouvoir les sciences du langage véritable objet de ses recherches universitaires.

C'est la conjonction de cette double problématique (à la fois linguistique et celle de la place de l'Orient) qui l'amènera à critiquer une vision européocentrale par trop limitée et à en prôner le dépassement :

The main stream of linguistics during the nineteenth century flowed in the channels of comparative grammar; Indo-European at that, and restricted as it was to historical phonology within the framework of morphology , its limitations were severe.(...)

The rise of Asia and Africa entails the responsibility of regarding language from a world point of view, and of considering other forms of writing, other systems of grammar, and other philosophies of language than those of Western Europe and America. [Firth, 1949/1969, p. 171]

Le principal courant de la linguistique du dix-neuvième siècle suivait le cours de la grammaire comparée, indo-européenne qui plus est, restreintes, comme elle était à la phonologie historique dans le cadre de la morphologie, ces limites étaient sévères.

L'émergence de l'Asie et de l'Afrique comporte des responsabilités en ce qui concerne le langage d'un point de vue mondial, et la prise en considération d'autres formes d'écriture,

d'autres systèmes grammaticaux, et d'autres philosophies du langage que ceux de l'Europe occidentale et de l'Amérique.

Dans cet article qui se veut initialement un état des lieux de la linguistique occidentale, le jugement de Firth exprimé en conclusion est sans appel. Il se base sur cette expérience en Inde afin d'y exposer la nécessité de transcender un point de vue désormais obsolète. La vision très réductrice de la linguistique du XIX^e siècle doit dépasser les frontières nationales ou continentales. C'est cette ouverture au monde, selon Firth, qui permettra d'avoir une vision à la fois plus globale et plus juste du langage. Cette position justifie à ses yeux l'établissement de la première chaire de Linguistique Générale à la SOAS :

In London the chair of General Linguistics is tenable at the School of Oriental and African Studies, which all to the good. [Firth, 1949/1969, p. 171]

A Londres, la chaire de Linguistique Générale se trouve à l'École des Études Orientales et Africaines, ce qui est une bonne chose.

Cette localisation constitue un garde-fou pour les linguistes, leur rappelant sans cesse l'importance des continents africains et asiatiques dans leur domaine. Elle est à mettre en perspective avec la linguistique de terrain telle que pratiquée par Malinowski. Cet ethnologue, avec qui Firth a travaillé à la London School of Economics au début des années 1930, a apporté une vision plus pratique de la linguistique à travers la collecte de données sur le terrain dont l'importance est tant quantitative que qualitative après huit années passés en Mélanésie. Malinowski, bien qu'il ait un intérêt particulier dans cette étude de par la relation et l'influence¹⁶ qu'il a exercée sur Firth (Cf. [Firth, 1930/1966, p. 149-150]), n'est pas un cas isolé. Cette approche anthropologique des langues est significative durant la première moitié du XX^e siècle comme en attestent les travaux des anthropologues américains qui lui sont contemporains : Boas (1858-1942), Sapir (1884-1939) et Whorf (1897-1941). Firth cite Sapir à plusieurs reprises¹⁷, il avait donc connaissance de leurs travaux et conscience de l'importance de l'étude sur le terrain de langues très diverses, parfois rares en termes de locuteurs. Leur travail a été d'une telle importance qu'il est parfois devenu le témoignage d'une langue éteinte comme le Pochutec (langue de la côte ouest du Mexique) dont la monographie de Boas ([Boas, 1917]) demeure l'un des rares vestiges. Ainsi, Firth semble opérer un partage tacite du globe : l'Amérique du Sud serait le terrain d'étude des anthropologues américains et il réserveraient aux scientifiques européens les continents Asiatique et Africain comme en témoigne cette citation :

The needs of the Asian and African peoples constitute a call to all those in a position to promote or carry out a useful language work. Let this call be loudly heard so that we may see a certain amount of declassification both in East and West. This is bound to follow the waking up of linguistic scholarship. [Firth, 1957c/1968, p. 135]

Les besoins des peuples d'Asie et d'Afrique constituent un appel à tous ceux qui sont

16. Voir 3.5 page 107

17. Des références à Sapir sont présentes dans « Speech », p. 149-150, « The technique of semantics », p. 24, « Atlantic linguistics », p. 167, 171, « Structural linguistics », p. 37, 43, « Applications of General Linguistics », p. 129

en position de promouvoir et de mener un travail utile sur le langage. Que cet appel soit clairement entendu afin que nous puissions voir une certaine déclassicisation à la fois à l'Est et à l'Ouest. Cela fera suite sans aucun doute à l'éveil des études linguistiques.

Ainsi cette chaire dénote d'une véritable (r)évolution institutionnelle puisque cette approche a pour but une « déclassicisation » nécessaire à « l'éveil des études linguistiques ».

Bien qu'il soit bon de mentionner que Firth a à nouveau séjourné quelques mois en Inde avant son intégration au SOAS en 1938, il quitte ce pays en 1928. Or les extraits cités précédemment datent de 1949 et 1957. Cela signifie que plus de vingt ans après, il est encore marqué par cette expérience (comme il le restera toute sa vie) au point d'y voir à la fois les origines de sa théorie de linguistique générale¹⁸ et le salut de cette même science.

18. « *The theory of general linguistics here presented in outline, has some of its roots in India but it also has links with the laboratory of today* » [La théorie de linguistique générale, dont les grands lignes sont esquissées ici, prend certaines de ses racines en Inde mais elle a également des liens avec les recherches d'aujourd'hui.] [Firth, 1957b/1968, p. 168]

2.4 Une carrière académique fondamentale pour la discipline linguistique

La carrière universitaire de Firth commence bien avant son retour en Grande-Bretagne et, comme il l'a été observé, c'est certainement son implication en Inde qui a facilité son retour et son intégration à l'UCL dans le département de Daniel Jones. Néanmoins il s'agit ici de discuter la carrière européenne de John Rupert Firth, d'évaluer son parcours et ses contributions tout à fait originales à la linguistique générale à la fois en Grande-Bretagne mais également son rayonnement international avec toutes ses limites. Par ailleurs, son héritage ne sera pas abordé dans cette partie, un chapitre entier étant dévolu à ce thème.

2.4.1 Un consensus sur l'existence de deux périodes distinctes mais plusieurs interprétations quant au découpage chronologique

Les auteurs qui ont écrit sur Firth (biographes, étudiants, collègues, détracteurs...) s'accordent à partager sa carrière académique en deux périodes dans leurs commentaires. Ceci démontre qu'il y a eu une évolution dans sa pensée, parfois émaillée de contradictions. Cependant, la date choisie comme tournant varie d'un auteur à l'autre. Langendoen [Langendoen, 1968, pp. 37-75] base toute son exposition des idées de John Rupert Firth dans deux chapitres intitulés « *The early views of J. R. Firth* » [Les premières idées de J. R. Firth] [Langendoen, 1968, p. 37] et « *The later views of J. R. Firth* » [Les idées plus tardives de J. R. Firth] [Langendoen, 1968, p. 49]. Il décide de découper la carrière académique de Firth en 1944, ce qui correspond à sa nomination à la tête de la première chaire de linguistique générale à la SOAS.

Plug, dans la biographie qu'il a publiée en 2008, établit clairement une période à l'UCL puis une période à la SOAS [Plug, 2008, p. 351], consacrant un chapitre de sa biographie au déménagement de l'un à l'autre¹⁹ et faisant de la période 1937-1938 une étape clef dans la carrière de Firth.

De même, dans sa nécrologie, Robins [Robins, 1961, p. 191] évoque le retour de Firth en Grande-Bretagne et son intégration à l'UCL et met en lumière l'importance de l'année 1938 qui correspond à son arrivée à la SOAS. Assez logiquement, la nécrologie écrite conjointement par Robert Henry Robins et Norman Carson Scott [N. C. Scott et Robins, 1961, p. 413] développe peu ou prou le même argumentaire, mentionnant 1938 comme une date clef et mettant un soin particulier, en fournissant plusieurs dates, pour décrire la période entre l'arrivée de Firth à la SOAS (1938) et son obtention de la première chaire de Linguistique Générale (1944).

19. « *Move to SOAS (1937-1938)* » [Déménagement à la SOAS (1937-1938)] [Plug, 2008, p. 351]

2.4.2 Des débuts jusqu'à 1951, année charnière : une théorie en voie de développement

Dans le cadre de cette étude, c'est une autre perspective qui sera adoptée. La première partie de carrière sera entendue jusqu'à 1951. Cela se justifie à plusieurs niveaux. Le premier, le plus évident, semble venir de Firth lui-même. Lors de la publication de son recueil d'articles en 1957, Firth choisit de borner chronologiquement ce dernier qui sera publié sous le titre : *Papers in Linguistics 1934-1951*. D'autres articles avaient déjà été publiés entre 1951 et 1957 (ou 1956 si on prend en compte l'année nécessaire à la compilation de ces articles qui avaient déjà été publiés dans diverses revues et la date portée sur l'introduction rédigée par Firth) et c'est délibérément que Firth ne les a pas inclus dans ce premier recueil. Cela tend à corroborer la thèse qu'il y a bien pour lui un tournant dans sa carrière à cette date. Dans les premières lignes de l'introduction datée donc de 1956, année de son départ à la retraite, Firth présente son recueil comme suit :

In these selected papers, which have appeared over a period of twenty-five years, a developing theory is presented. [Firth, 1957a/1969, Introduction p.xi]

Dans les articles sélectionnés, qui couvrent une période de vingt-cinq ans, est présentée une théorie en cours de développement.

Cette publication couvre en réalité une période de dix-sept ans et non vingt-cinq puisque les articles qui y sont publiés s'étendent de 1934 (« The Word Phoneme ») à 1951 (« General linguistics and descriptive grammar »). Elle a pour but la présentation d'une théorie « *en cours de développement* ». C'est la thématique de cette première partie de carrière, choisie par Firth lui-même en contraste avec sa deuxième partie de carrière, correspondant davantage à la mise en pratique de cette même théorie.

L'année 1951 marque la fin de ce recueil, mais elle marque également la fin d'une période de publication. Si l'on considère la période couverte par ce recueil (1934-1951), seules les années 1940 et 1943 n'ont pas été ponctuées par la publication d'écrits par Firth. Outre les articles reproduits dans le recueil, les publications de Firth entre 1938 et 1945 sont principalement dévolues à la linguistique indienne, et paraissent dans des revues spécialisées ou constituent des interventions dans les livres signés par d'autres auteurs (D. Jones, A. H. Harley).

Cette période correspond à la Deuxième Guerre Mondiale (1939-1945) et elle est assez peu commentée dans les différentes sources. Elle est notamment passée sous silence dans les extraits cités par Rebori puisque où Firth écrit :

1928-1939 : London under Daniel Jones. Oxford –Indian Institute.

1945 to present day –as SOAS. [Firth, 1954/2002] in [Rebori, 2002, p. 171]

1928-1939 : Londres sous Daniel Jones. Oxford –Indian Institute [Institut Indien].

1945 jusqu'à présent –à la SOAS.

Il passe ainsi directement de la période d'avant-guerre à la période d'après-guerre. En ce qui

concerne l'année 1940, Plug évoque, en note, un courrier de la Senate House (centre administratif) de l'Université de Londres à l'intention de Firth en date du 21 novembre 1940. Ce courrier²⁰ informait Firth de sa promotion à la tête du Département de Phonétique et de Linguistique de la SOAS avec effet rétroactif au 1er octobre 1940. Firth succédait ainsi à Lloyd James après avoir assumé la fonction de « Maître de Conférences en Linguistique et Phonétique Indienne » à partir de 1940 [Plug, 2008, pp. 353-354]. Cette promotion est la trace d'un investissement académique qui peut expliquer l'absence de publication.

De même, le silence éditorial de 1943 peut s'expliquer par l'implication de Firth dans l'enseignement de « la linguistique opérationnelle » [Plug, 2008, p. 354] et tout particulièrement celui du japonais comme « *restricted language* » [langage restreint très spécialisé, en l'occurrence une utilisation militaire du japonais] durant la Deuxième guerre mondiale [Firth, 1950/1969, p. 182]. Cet investissement sera reconnu et salué par le titre d'Officier de l'Ordre de l'Empire Britannique (O.B.E.) en 1946.

A cela il faut ajouter des « problèmes domestiques grandissants, aboutissant à la séparation de Firth et de sa femme » [Plug, 2008, p. 354], Firth conservant la garde de ses deux enfants²¹. Dans un courrier à Turner (que Plug semble dater du 17 octobre 1942 bien que la date ne soit pas explicitée) Firth, désormais quinquagénaire, fait part de son épuisement [Plug, 2008, note 64, p. 354]. Ceci ne l'empêche pas, néanmoins, de reprendre un rythme de publication d'articles à raison d'au moins un article par an (et même trois articles pour les années 1948²² et 1950²³).

Par ailleurs, 1951 correspond à la publication d'un article fondamental pour sa théorie : « Modes of Meaning ». Ce dernier est très souvent cité comme fondamental pour la théorie firthienne comme l'ont été avant lui « The technique of semantics » (1935) et « Sounds and prosodies » (1948). Bien que ces articles soient très denses et touchent à divers aspects de la linguistique, le premier, comme le titre le laisse transparaître, concerne majoritairement la sémantique. Parallèlement à une contextualisation historique et une tentative de définition du concept, Firth en décrit l'application dans les divers domaines de la linguistique posant notamment des prémisses de la collocation [Firth, 1935b/1969, pp. 10,13]. « Sounds and Prosodies » (1948a), traite principalement de phonétique et de phonologie, posant les bases de l'analyse prosodique, et précise la position de Firth concernant la théorie du phonème [Firth, 1948a/1969, p. 122].

20. Courrier de la Senate House de l'Université de Londres à l'intention de Firth en date du 21 novembre 1940 ; Collection de John Rupert Firth à la SOAS, boîte 9 ; information relayée par Leendert Plug [Plug, 2008, note 62, p. 354]

21. Plug mentionne pour source un échange épistolaire entre Firth et Ralph L. Turner, directeur de la SOAS de 1937 à 1957 ; ainsi qu'un courrier de Turner au bureau de l'assesseur d'un tribunal arbitral, assurance-chômage en date du 27 juin 1943 [Plug, 2008, note 63, p. 354]

22. Firth (1948) : « The semantics of linguistic science », « sounds and prosodies » et « Word palatograms and articulation »

23. Firth (1950) : « Improved techniques in palatography and kymography » ; « Introduction [on spelling and pronunciation] », in T. Grahame Bailey : *Teach Yourself Hindustani xi-xli*, Londres ; « Personality and language in society » in *Sociological Review* 42, pp.37-52

« Modes of meaning » (1951b) est consacré au sens dans sa symbiose avec le contexte de situation. Firth y expose les différents niveaux d'analyse du langage dans lesquels le sens est disséminé et décrit la démarche qui permet au linguiste de le recouvrer afin de reconstituer un spectre sémantique. Cette démarche l'amène notamment à développer plus avant les concepts de « collocation » et de « phonesthésie » [Firth, 1951b/1969, p. 194].

Bien que relevant davantage d'une vulgarisation à destination d'un public non-académique [Honeybone, 2005b, p. 80], la première publication de Firth, *Speech* [Firth, 1930/1966], sera intégrée à cette période, telle une préface, dans la mesure où cet opuscule introduit déjà des thèmes chers à Firth et constitue ainsi un premier contact avec l'approche firthienne du langage.

2.4.3 1952-1959 : la maturité intellectuelle

La période qui caractérise cette deuxième partie de carrière suit la même logique que précédemment : c'est le deuxième recueil *Selected Papers of J. R. Firth 1952-59* (publié à titre posthume en 1968 par F. R. Palmer [Firth, 1968]) qui servira de base au bornage chronologique. Le titre annonce la couverture de la période de 1952 à 1959 mais celle-ci peut être elle-même subdivisée en 2 périodes. La première s'étend jusqu'en 1955 et correspond à sa période d'activité officielle à la SOAS, la deuxième phase, à partir de 1956, correspond à la période allant de sa prise de retraite à 1959, une année avant son décès.

Cet intervalle de 1952 à 1959 correspond à une partie bien plus courte de sa carrière que la précédente (1934-1951) puisqu'elle couvre sept années. Elle prend fin un an avant le décès de Firth, en décembre 1960, à l'âge de 70 ans mais trois ans après son départ à la retraite, ce qui dénote une activité universitaire bien après son départ de la SOAS [Robins, 1961, p. 198].

Dans son introduction, F. R. Palmer, décrit cette période comme une époque faste pour Firth, une apogée de sa renommée et de son influence :

The years during which [these papers] were prepared were largely co-extensive with those years in which his [Firth's] influence was greatest. [F. R. Palmer, 1968a, p. 1]

Les années pendant lesquelles [ces articles] ont été préparés coïncident largement avec les années pendant lesquelles son influence était à son apogée.

Il ajoute également que cette période voit s'épanouir d'autres objectifs que la découverte de nouveaux concepts et qu'elle correspond davantage à une mise en pratique des différents aspects de la théorie mise au point dans la première période d'activité évoquée précédemment (1934-1951) :

It was a period of consolidation rather than of discovery. The exciting new ideas, context of situation, the spectrum of meaning, prosodic analysis, collocation, had come before. But Firth was not merely prepared to develop his views, but was also turning his

attention to their application to new fields and in particular to translation, to the description of English, and to language teaching. [F. R. Palmer, 1968a, p. 1]

C'était une période de consolidation plutôt que de découverte. Les nouvelles idées excitantes, le contexte de situation, le spectre de sens, l'analyse prosodique, la collocation étaient déjà apparus. Cependant Firth n'était simplement pas prêt à développer sa perspective, mais tournait plutôt son attention à son application dans de nouveaux domaines comme en particulier la traduction, la description de l'anglais, et l'enseignement de la langue.

Cette différence d'attitude confirme la nécessité d'entrevoir la carrière de Firth sous deux aspects différents qui correspondent aux périodes délimitées par les bornages chronologiques affichés lors de la publication des deux recueils rassemblant ses articles. S'ensuivent deux perspectives d'analyse différentes et donc une difficulté majeure d'interprétation liée à l'évolution des concepts, que ce soit en lien avec la maturité de Firth ou les changements provoqués par cette confrontation pratique à des domaines différents.

2.4.3.1 Le problème de l'interprétation *a posteriori* chez Firth

Alors que les aspects théoriques seront traités dans les chapitres subséquents, il s'agit ici d'établir le contexte général qui entoure la pensée firthienne liée à cette époque. Celle-ci soulève une problématique lourde, celle de l'interprétation, présente chez la plupart des auteurs, mais plus saillante encore chez ceux qui, comme Firth, laissent peu d'ouvrages, à plus forte raison lorsque ceux-ci sont décrits comme peu clairs, ainsi que le laisse entendre le doux euphémisme employé par ses étudiants :

He was not, however; it must be admitted, the clearest of the writers, and one regrets the absence of a major book from him setting out in full and in detail his standpoint and his methods. [Bazell et al., 1966, vi]

Cependant il n'était pas, il faut l'admettre, l'auteur le plus clair, et on regrette l'absence d'une œuvre majeure de sa part qui aurait présenté sa position et sa méthodologie dans leur intégralité et en détail.

Déjà en 1961, dans sa rubrique nécrologique, Robins, pourtant ancien étudiant, collègue et ami de Firth, observait à ce sujet :

During his most active period, from the late 1930's to his retirement in 1956, he put out numbers of articles, all readable and all stimulating, but programmatic rather than definitive, often allusive rather than explicit, and sometimes infuriatingly obscure on points obviously vital to the theory he was expounding. [Robins, 1961, p. 198]

Durant sa période la plus active, de la fin des années 1930 à son départ à la retraite en 1956, il a publié de nombreux articles, tous lisibles et stimulants, mais plus programmatiques que définitifs, souvent plus allusifs qu'explicites, et parfois, de manière tout à fait exaspérante, obscurs sur des points visiblement vitaux de la théorie qu'il exposait.

F. R. Palmer, en tant qu'exécuteur testamentaire littéraire de Firth, publie ce dernier recueil en 1968. Il y reprend des articles que Firth lui-même avait choisi de publier, et qui l'avaient parfois déjà été²⁴; des articles en cours de rédactions dont Palmer a rassemblé les fragments pour les présenter en un ensemble cohérent²⁵; mais également des articles que Firth, de son vivant, n'avait pas jugé bon de publier²⁶ ou d'autres encore pour lesquels il n'avait apparemment pas laissé d'information précise²⁷. Sur les douze articles ainsi compilés, cinq articles (soit près de la moitié) n'ont pas été rédigés de part en part de la main de Firth. Ce travail d'anthologie est donc à appréhender avec recul et discernement et le lecteur est en droit de se demander à quel point ce deuxième recueil reflète fidèlement la pensée et la logique de John Rupert Firth. Ce sentiment est renforcé par les désaccords sur l'interprétation de certains textes entre R. H. Robins et F. R. Palmer qui incitent à la prudence :

There are several excellent accounts of Firth's theories by R. H. Robins, but I do not always find myself in agreement with what Robins says. I intend therefore to discuss briefly the chief aspects of Firth's beliefs as I myself understood them with a few comments on their relation to linguistic approaches, both at the time they were written and now. (Palmer, Introduction aux Selected Papers of J. R. Firth 1952-1959) [F. R. Palmer, 1968a, p. 4]

Il existe quelques très bons comptes-rendus des théories de Firth par Robins, mais je ne suis pas toujours en accord avec ce qu'il dit. J'ai donc l'intention de discuter brièvement les principaux aspects des opinions de Firth telles que moi, je les ai compris avec quelques commentaires sur leur relation aux approches linguistiques, à la fois maintenant et à l'époque où ils ont été écrits.

Plusieurs éléments transparaissent dans cette citation, le premier étant l'honnêteté intellectuelle affichée par Palmer. Malgré cela, une certaine lucidité l'oblige à reconnaître la difficulté d'interpréter plusieurs aspects de la théorie firthienne. Trois éléments ressortent en la matière. Tout d'abord l'usage du mot « *beliefs* » [opinions] est délicat car Palmer présente la théorie firthienne davantage comme une somme d'impressions et de croyances que comme une démonstration scientifique objective. Cela peut faire planer un doute quant à la légitimité scientifique de la théorie linguistique prônée par Firth.

D'autre part, Palmer semble indiquer deux facteurs parasitant l'interprétation de cette der-

24. « Structural linguistics » (1955, p. 34–52) précédemment publié dans les *Transactions of the Philological Society*; « Philology in the philological society » (1956f, p. 53–73) précédemment publié dans les *Transactions of the Philological Society*; « Linguistic analysis and translation » (1956d, p. 74–83) précédemment publié dans *For Roman Jakobson*, La Haye, Ed. Mouton; « Applications of General Linguistics » (1957c, p. 127–136) précédemment publié dans les *Transactions of the Philological Society*; « Ethnographic Analysis and Language » (1957d, p. 137–167) précédemment publié dans *Man and Culture : an Evaluation of the Work of Bronislaw Malinowski*, Londres; « A synopsis of linguistic theory 1930-55 » (1957b, p. 168–205) précédemment publié dans *Studies in Linguistic Analysis de la Philological Society*; « The treatment of language in general linguistics » (1959, p. 206–209) précédemment publié dans *The Medical Press*

25. « The languages of linguistics » (1953, p. 27–34); « A new approach to grammar » (1956a, p. 114–125)

26. « Linguistic Analysis as a Study of Meaning » (1952, p. 12–26)

27. « Linguistics and translation » (1956e, p. 84–95) initialement une communication orale; « Descriptive linguistics and the study of English » (1956b, p. 96–113)

nière. Il y a à la fois un facteur humain et un facteur temporel. Concernant le premier, il apparaît explicitement que les avis de Palmer et Robins divergent. Ils étaient pourtant très proches de Firth puisqu'ils ont été ses étudiants puis ses collègues et, après la retraite de Firth, ils entretenaient même une relation amicale avec lui, allant parfois à son domicile [Robins, 1961, p. 198]. Or malgré cette proximité, leurs avis divergent. Il est aisément d'imaginer dès lors qu'une connaissance moins directe de Firth et de ses travaux pourra être la source d'interprétations différentes supplémentaires accentuant la difficulté à cerner la théorie firthienne.

Pour finir, Palmer introduit un autre facteur : le temps lorsqu'il évoque la mise en perspective de la théorie firthienne avec les approches linguistiques qui étaient contemporaines de Firth (des années 1930 à 1950 incluses) et celles qui prévalent lors de la publication de ce recueil (1968). Il laisse de fait entendre que celles-ci ont pu à ce point évoluer que les publications de Firth peuvent nécessiter une recontextualisation et des analyses différentes. Cela ne peut qu'alerter le chercheur qui espère pouvoir comprendre Firth presque un demi-siècle plus tard ! Comprendre Firth pose donc des difficultés multiples liées à une certaine subjectivité, et à une modification profonde de l'organisation des recherches en sciences du langage. La fragmentation actuelle de la discipline en hyperspecialisations différentes (telles que la syntaxe, la phonologie, etc...) implique la nécessité de maîtriser plusieurs domaines afin d'accéder à des théories antérieures aussi complexes que celle de Firth.

2.4.3.2 1952-1955 : une période à part

Le début de cette deuxième phase dans la carrière de Firth marque une rupture. C'est une période de trois ans (de 1952 à 1955) sans réelle publication. En effet, l'article de 1952 (« Linguistic analysis as a study of meaning ») et celui que Palmer date de 1953 « The languages of linguistics » ont en commun de ne pas avoir été édités par Firth. De plus la période d'écriture, du premier au moins, est antérieure à la période en question, les conditions de rédaction du second restant incertaines.

Concernant le premier article, dans une note de bas de page, Palmer précise :

Apparently prepared for publication in 1952 or 1953, but never published. « Linguistic Analysis as a Study of Meaning » [F. R. Palmer, 1968b, note p. 12, p.25]

Apparemment préparé pour publication en 1952 ou 1953, mais jamais publié.

Palmer affirme que l'article est une conséquence du Colloque de Nice en 1952. Ce colloque de sémantique sponsorisé par la Société Linguistique de Paris, était organisé et présidé par Emile Benveniste. Cependant l'article n'a pas été publié à sa rédaction en raison de l'état de santé de Firth :

Firth published noting in the years 1952-55 for, for most of that time, he was a sick man. [F. R. Palmer, 1968a, p. 1]

Firth n'a rien publié durant les années 1952 à 1955 car la plupart du temps, il était malade.

En fait, la santé de Firth semble avoir commencé à réellement se détériorer dès 1950 selon Plug ()2008, p. 362) avec le diagnostic d'un ulcère duodénal qui l'aurait contraint à s'arrêter plusieurs mois en 1950 et à nouveau en 1952. Cela aurait eu, selon Plug toujours, un impact non négligeable sur sa vie professionnelle, menant à l'annulation de déplacements et ralentissant sa production et sa publication aux dires de Palmer. Firth lui-même semble avoir établi un lien entre sa santé et ses obligations professionnelles lorsqu'il évoque ses problèmes de santé :

I suppose I've tried to do about three men's work, and am now being punished. I like the work—but I hate this. Letter from Firth to M.B., 6 Mar. 1950 (SOASpf) in [Plug, 2008, p. 363]

Je suppose que j'ai tenté de faire le travail d'à peu près trois hommes, et que j'en suis à présent puni. J'aime le travail —mais je déteste ceci.

Cependant, si l'article était prêt en 1952 ou 1953 au plus tard, Firth pouvait tout à fait le reprendre et le joindre au premier recueil d'articles qu'il a publié en 1957, à plus forte raison que cet article recèle selon Palmer d'éléments inédits [Firth, 1968, p. 2] de la théorie firthienne. Or Firth ne l'a pas inclus à ce premier recueil, et ce délibérément.

Cette période correspond au seul moment de toute sa carrière où Firth ne publie pas pendant plus d'un an. Pour les raisons susmentionnées, il semble difficile de l'expliquer par ses seuls problèmes de santé comme le fait Palmer. Ce changement de rythme brutal vient donc confirmer l'idée d'un tournant s'opérant en 1951, d'une rupture entre une phase de développement de concepts linguistiques que Firth a tenté de rassembler en une théorie à la fois complexe et la plus cohérente possible et l'application de ces éléments conceptuels.

Après la période dont il est ici question, les premières publications de Firth arrivent en 1955, il s'agit des articles « Joseph Wright the scholar »²⁸, « Structural linguistics »²⁹, auxquels il faut ajouter « An approach to linguistic analysis »³⁰. Ces articles repris par Palmer montrent l'implication de Firth au sein de sociétés savantes telles que la « *Yorkshire Dialect Society* » [Société du Dialect du Yorkshire]. L'impact de ses origines linguistiques et comment l'importance de celles-ci n'a jamais diminué chez ce linguiste abouti, justifient encore une fois la nécessité

28. a tout d'abord été publié dans les *Transactions of the Yorkshire Dialect Society*, Volume IX, Partie LV publié en 1956 : 22-33

29. initialement publié dans les *Transactions of the Philological Society* Volume 54, 1ère édition, Novembre 1955 : 83-103.

30. Peu de renseignements sont accessibles au sujet de « An approach to linguistic analysis ». Palmer fait suivre le titre de la mention « Summer School, Oxford, 1955 ». Difficile, cependant, de savoir si ce texte correspond à une communication orale lors de cette université d'été ou si ce titre cache un texte écrit et donc davantage rédigé et structuré.

d'une approche biographique. « Structural linguistics » et « An approach to linguistic analysis » tendent, quant à eux, à illustrer cet « après 1951 », avec une nécessité de rassembler les différents concepts mis au point pendant sa première partie de carrière et de les présenter en une théorie globale et homogène afin d'en proposer une application, d'une part, mais également et surtout de la faire reconnaître par ses pairs.

2.4.3.3 1956, année de la retraite « officielle »

Firth publie à nouveau à un rythme régulier après 1955, et participe à diverses conférences et universités d'été (Oxford 1955, Congrès de la Philological Society 1956). Il est également invité à plusieurs reprises par des universités dépendant de l'Université de Londres (Birkbeck College 1956 ; Bedford College 1956, 1957), mais également par d'autres universités, britanniques (Université d'Edimbourg 1958 [Robins, 1961, p. 193]) ou étrangères (Pakistan 1957 [Firth, 1957c/1968, p. 133] repris par [Robins, 1961, p. 193] et [Plug, 2008, p. 365]). Ceci témoigne d'une reconnaissance scientifique qui fait en quelque sorte figure de consécration de sa carrière.

Ainsi, même si Firth prend officiellement sa retraite de la SOAS en 1956, il reste pleinement actif et présent sur la scène scientifique internationale. Cette période marque du reste la publication de son recueil *Papers in linguistics : 1934–1951* en 1957a. Cette publication intervient vingt ans après « Speech » (1930) et « The Tongues of men » (1937) qui seront finalement réunis en 1964 dans un seul et même opus.

Outre ses interventions orales et ses publications, Firth reste également disponible pour ses collègues et ses étudiants. Robins, dans sa notice nécrologique, décrit des visites régulières à Firth dans sa maison de Lindfield dans le Surrey :

Not only on personal grounds is his sudden death a loss to his friends, both colleagues and pupils - and we all were his friends in a very real sense, and most of us recall the pleasure he obviously had from the visit of any of us to his house at Lindfield in Surrey after his retirement, when he remained as alert mentally and as involved in his subject as ever. [Robins, 1961, p. 198]

Son décès soudain n'est pas seulement une perte personnelle pour tous ses amis, à la fois collègues et élèves - et nous étions tous ses amis au véritable sens du terme, et la plupart d'entre nous se souviennent de son plaisir évident lors de la visite de n'importe lequel d'entre nous à son domicile de Linfield dans le Surrey après sa retraite, alors qu'il était toujours aussi alerte mentalement et aussi impliqué dans son sujet qu'il l'avait toujours été.

Plug (2008, p. 366) mentionne un lien épistolaire entre Firth et la SOAS ainsi que les visites évoquées par Robins. La note de bas de page numérotée 100 renvoie aux dossiers personnels de Firth contenus dans les archives de la SOAS. Il y est fait allusion à deux courriers écrits par

Firth : le premier, adressé à M.B.³¹ et daté du 30 décembre 1959 évoque la visite de Frank R. Palmer, de Robert H. Robins et de Eugénie J. A. Henderson ; dans la deuxième lettre datée de juillet 1960 (soit 6 mois avant son décès) Firth s'enquiert d'un rapport de la SOAS, ce qui tend à prouver que, malgré sa retraite, il reste préoccupé par la vie académique de l'institution.

2.4.4 Une difficulté à formaliser ses pensées aggravée par la maladie

2.4.4.1 Une santé vacillante

Firth décède le 14 décembre 1960 d'un infarctus après des années de maladie et de souffrance. Sa dernière année semble avoir été particulièrement pénible si on en croit la nécrologie écrite par N. C. Scott :

After a long illness in 1959, when he spent many weeks in hospital, Firth was compelled to husband his strength, but his mental agility and his enthusiasm for the things that interested him were undiminished, and on the day of his sudden death, 14 December 1960, he was to have come to London for a three-day conference. [N. C. Scott et Robins, 1961, p. 412]

Après une longue maladie en 1959, et alors qu'il avait passé plusieurs semaines à l'hôpital, Firth a été contraint d'économiser ses forces, mais son agilité mentale et son enthousiasme pour les choses qui l'intéressaient n'étaient en rien diminués, et le jour de sa mort subite, le 14 décembre 1960, il aurait dû venir à Londres pour une conférence de trois jours.

Ces problèmes de santé semblent avoir pris une très grande part du quotidien de Firth dans les dernières années de sa vie, et sont très présents dans les divers documents à son sujet, que ce soient les biographies ou les nécrologies écrites par ses anciens étudiants. Beaucoup de détails sont fournis en la matière et Scott (1961) laisse sous-entendre que l'état de santé de Firth était un sujet de conversation récurrent :

I find myself forgetting that for many years Firth suffered from ill health. But this is not strange; for though we heard a great deal about his symptoms and his doctors and his diets, as we did about most things in his life, it was not really possible to think of him as a sick man. [N. C. Scott et Robins, 1961, p. 417]

Je me prends à oublier que pendant plusieurs années Firth a souffert d'une mauvaise santé. Mais ce n'est pas étonnant ; car bien que nous ayons beaucoup entendu parler de ses symptômes, de ses docteurs et de ses régimes, comme nous entendions parler de la plupart des choses concernant sa vie, il n'était guère possible de penser à lui comme à un homme malade.

D'après les différents témoignages, il semble que la santé de Firth ait commencé à se dégra-

31. Bien que ces initiales figurent à plusieurs reprises dans la biographie proposée par Leendert Plug (2008), il ne semble pas être explicité. L'auteur a donc été directement contacté afin d'obtenir ce renseignement.

der au point d'avoir un impact sur sa carrière universitaire à partir de 1950³². Outre des congés réguliers pour maladie, ces problèmes de santé ont limité ses possibilités de déplacement comme le souligne Plug (2008, p. 362), l'obligeant à annuler des déplacements en Australie ou en Nouvelle Zélande. Il [Plug, 2008, p. 362] mentionne également un courrier qui concerne l'annulation d'une université d'été sponsorisée conjointement par la « *Linguistics Association of America* » [Association Linguistique d'Amérique] et la « *Philological Society* » [Société Philologique]. Or ce courrier est daté de 1948, ce qui laisse sous-entendre que les problèmes de santé de Firth aient pu avoir un retentissement bien avant 1950. Cependant aucun autre élément confirmant cette hypothèse n'est mentionné dans les divers documents auxquels nous avons pu avoir accès.

Lorsque Robins évoque la maladie de Firth, il affiche également une certaine pudeur, et il paraît difficile d'évaluer les phases de rechutes et surtout leur impact sur le travail de Firth tant les dates et la nature des difficultés restent floues :

Firth was always good company, and his love of life seemed in no way diminished by several periods of illness in his later years that necessitated operations and fairly severe dietary restrictions. [N. C. Scott et Robins, 1961, p. 198]

Firth était toujours de bonne compagnie, et son amour de la vie ne semblait en rien entamé par les diverses périodes de maladie de ses dernières années qui ont nécessité des opérations et des restrictions alimentaires assez sévères.

Les seuls éléments de réponse proviennent des courriers personnels de Firth se trouvant dans les archives notamment de la SOAS, dont certains ont été reproduits par Plug (2008, p. 362). Rebori ajoute à cela une information qu'elle attribue à Palmer selon laquelle Firth aurait subi une ablation de la vésicule biliaire et ne s'en serait jamais complètement remis.

La dernière décennie de la vie de Firth semble donc avoir été assez perturbée par ses « accès de mauvaise santé » et pourtant les divers témoignages décrivent un homme alerte qui refuse de faire rimer retraite avec inactivité :

Consequently, and despite increasing bouts of ill health, he faced a life of retirement reluctantly. [N. C. Scott et Robins, 1961, p. 193]

Par conséquent, en dépit des accès de mauvaise santé de plus en plus fréquents, il abordait sa retraite à contre-cœur.

Cette citation présente également des renseignements sur l'état d'esprit de Firth. Il semble qu'il n'ait pas pris sa retraite de son propre chef malgré son état de sa santé. Ceci est confirmé par Ralph L. Turner dans l'article intitulé « Professor J. R. Firth » et publié en 1956, année de la retraite de Firth, dans un numéro du Bulletin de l'École des Études Orientales et Africaines (vol. 18, n°3) :

32. Plug [Plug, 2008, p. 362] cite en note une série de lettres de Firth datées de mars / avril 1950, destinées à Ralph Turner ainsi qu'au secrétariat de la SOAS. Il y évoquerait le diagnostique d'ulcère duodénal déjà évoqué ainsi qu'un séjour dans une maison de repos à Falmouth (Cornouailles). Ces courriers font partie des fichiers personnels de Firth archivés à la SOAS.

For, though he has ceased to hold the Chair of General Linguistics, his retirement was one enforced by a University regulation which places the age limit well below the allotted three score and ten and takes no account either of the lengthening span of life or of an individual scholar's undiminished vigour. [Turner, 1956, p. 410]

Puisque même s'il a quitté la Chaire de Linguistique Générale, sa retraite a été de celles qui sont contraintes par la régulation d'une université qui place la limite de l'âge très tôt au cœur de l'espérance de vie et qui ne prend en compte ni l'allongement de celle-ci, ni la vigueur individuelle intacte d'un scientifique.

Turner et Firth entretenaient des liens étroits, preuve en est la relation épistolaire régulièrement mentionnée par Plug (2008) suite à la quantité de lettres retrouvées par ce dernier en 2005. Ces courriers illustrent une véritable amitié entre les deux hommes, que Plug date des années 1930 [Plug, 2008, p. 352], relation confirmée par Coleman qui met en avant les points communs qui ont pu rapprocher les deux hommes [Coleman, 2006, p. 315]. Il paraît donc légitime d'envisager que Turner se fasse ici le porte-parole de son ami, pour lequel la retraite a été vécue comme une contrainte plutôt que comme une récompense pour toutes ses années de bons et loyaux services. Ceci explique la vigueur avec laquelle Firth s'est attaché à publier à compter de 1957, prouvant de facto que ses capacités académiques n'étaient pas amoindries.

Néanmoins, il faut tempérer ce sentiment exprimé par Firth et transmis par Turner. En effet, Rebori (2002, p. 170) s'appuie sur les nécrologies et l'introduction de Palmer aux *Selected Papers* (1968) pour affirmer que l'ablation de la vésicule biliaire chez Firth (dont elle ne précise malheureusement pas la date) a constitué un événement majeur dont il ne s'est jamais complètement remis et à partir duquel sa santé n'a fait que se détériorer³³.

2.4.4.2 Quelques écrits de « nature quasi-delphique »

Firth a une présence et un charisme particulièrement efficaces à l'oral. Cette prévalence de l'oral sur l'écrit est évoquée dans *English Teaching Abroad and the British Universities* [Wayment, 1961], ouvrage qui reprend les actes de la conférence sur l'*Enseignement de l'anglais à l'étranger et les universités britanniques* à laquelle Firth devait participer du 15 au 17 décembre 1960. Dans son introduction, Bullough évoque son décès et lui rend hommage :

John Rupert Firth was a pioneer in his subject and not only a great teacher but the inspirer of a school of linguistic experts which has had worldwid influence. His mind worked by flashes of intuition and he loved to start an argument. Like Bacon he was against the premature con solidation of observations into a written system, but the range of his

33. « Prof Palmer report that Firth had his gallbladder removed but never recovered his health ; Firth died from a heart attack. »[Le prof. Palmer indique que Firth a subi une ablation de la vésicule biliaire et ne s'est jamais remis ; Firth est décédé d'une crise cardiaque] [Rebori, 2002, note 11,p. 170]

acquaintance with problems of west and east and the farsightedness of his ideas were apparent in his conversation as well as in his writings. [Bullough, 1961, Avant-propos p.5]

John Rupert Firth était un pionnier dans son domaine et non seulement un très bon enseignant mais l'instigateur d'une École d'experts linguistiques qui a eu une influence mondiale. Son esprit fonctionnait par flashes d'intuition et il adorait initier un débat. Comme Bacon, il était contre la consolidation prématuée d'observations dans un système écrit, mais l'ampleur de sa connaissance des problèmes occidentaux et orientaux ainsi que la clairvoyance de ses idées était apparente tant dans sa conversation que dans ses écrits

Les réticences à l'écrit, dont il est ici question, et une difficulté sous-jacente à formaliser (Cf. *The neo-Firthian tradition and its contribution to general linguistics* (1979, p. 187) où Monaghan affirme que le travail de formalisation des idées de Firth a été principalement mené par son étudiant M. A. K. Halliday, notamment dans « Categories of the theory of grammar » [Halliday, 1961]), constituent des critiques unanimes, y compris parmi les collègues et étudiants de Firth, et sont à prendre en considération au même titre que les problèmes de santé évoqués par N.C Scott (1961, p. 193) et Robins (1961, p. 417) et la dévotion académique [Turner, 1956, p. 414]. Elles donnent lieu à deux sortes majeures de reproches : ceux d'ordre quantitatif et ceux d'ordre qualitatif.

2.4.4.2.1 Un problème quantitatif

Une première critique récurrente concerne l'absence d'un ouvrage cohérent et abouti représentant les différents aspects de l'approche du langage de Firth. Nombre de linguistes en font le constat, avec en tout premier lieu ses étudiants, collègues et amis, parfois même du vivant de Firth : Turner 1956, p. 414 ; Bazell 1966, vi ; Robins 1961, p. 196, 198 ; 19 ; Palmer 1968, p. 2 mais également, en règle générale, les personnes qui ont souhaité en savoir davantage sur Firth ou sur son approche de la langue, comme des universitaires contemporains qui ont opéré un véritable travail d'histoire des idées linguistiques tels que Anderson 1985, p. 179 ; de Beaugrande 1991, p. 187 ; Joseph 2001, p. 57 ; Rebori 2002, p. 165 ; Léon 2007, p. 6 ; Honeybone 2005b ; Coleman 2006 ; Plug 2008, pour ne citer que ces auteurs.

En effet, sa bibliographie se compose de deux courts ouvrages « Speech » (1930) et « The Tongues of men » (1937) que Robins décrit comme :

His only two books, Speech and The tongues of men, both brief, popular, nontechnical works, were published relatively early in his career. [Robins, 1961, p. 198]

Ses deux seuls livres, Speech et The tongues of men, tous deux des œuvres courtes, populaires et non-techniques, ont été publiés relativement tôt dans sa carrière.

Ces ouvrages sont donc plutôt dédiés à la vulgarisation d'une approche historique à la fois

de la langue et des sciences du langage. De plus Robins laisse sous-entendre qu'ils ne rendent pas compte de la vision firthienne du langage telle qu'elle s'est constituée au fur et à mesure de sa carrière académique.

A cela il faut ajouter un premier recueil compilé par Firth lui-même en 1957, regroupant divers articles de linguistique, pour la plupart ayant déjà été publiés dans des revues³⁴ diverses telles que : *Le Maître Phonétique*, les *Transactions of the Philological Society*, *English Studies*, le *Bulletin of the School of Oriental Studies*, *Lingua*, *Archivum Linguisticum*, *The Sociological Review*, *Essays and Studies*. La diversité de ces revues illustre l'étendue des connaissances de Firth et des domaines de recherches auxquels il s'est intéressé. Une œuvre qui organiserait cette pensée afin de l'exposer à la communauté scientifique en paraît un exercice d'autant plus difficile mais ô combien nécessaire.

Le dernier recueil est une publication posthume, dont l'éditeur est Frank Palmer en sa qualité d'exécuteur testamentaire littéraire. Comme le précédent, il est composé d'articles ayant déjà été publiés (sept) et de cinq articles inédits. A ces publications, il faut ajouter d'autres articles qui n'ont pas été repris dans ces recueils tels que « Linguistics and the functional point of view » (1934) mais qui ont été publiés dans des revues, ainsi que des interventions dans les publications d'autres auteurs tels que Daniel Jones [Firth, 1942a], A. H. Harley [Firth, 1944]... Enfin, il faut également ajouter un article intitulé « The phonetic structure of a cypriot dialect » mis au jour par John Coleman en 2006 [Coleman, 2006].

Robins (1961) et Palmer (1968) évoquent le projet de Firth d'un ouvrage majeur reprenant les différents aspects de sa théorie du langage :

It was believed in his years of retirement that he was busy preparing a book entitled Principles of Linguistics which was already advertised in the booksellers' catalogues and that he was also thinking about a grammar of English. But among the papers left at his death, there was not one sheet that belonged to either of these projects. [F. R. Palmer, 1968a, p. 2]

On a cru que durant ses années de retraite, il était occupé à préparer un livre intitulé Principes de Linguistique dont on avait déjà fait la publicité dans les catalogues des libraires et qu'il pensait également à une grammaire de l'anglais. Cependant, parmi les papiers laissés à sa mort, il n'y eut pas une feuille qui appartint à l'un ou l'autre de ces projets.

Robins (1961, p. 198) donne quelques précisions à ce sujet. Il affirme que les Principes de Linguistique étaient « *dans un état d'avancement certain* » [in a fairly advanced state] et que la grammaire de l'anglais, dont il est question dans la citation de Palmer, devait être basée sur

34. Le deuxième article de ce recueil, intitulé « The principles of phonetic notation in descriptive grammar » (1934) que Firth a choisi de décrire par « Congrès International des Sciences anthropologiques et ethnologiques » et qui constituait vraisemblablement une communication orale initialement a été publié dans les Actes du colloque : « Congrès International des Sciences anthropologiques et ethnologiques : compte rendu de la première session à Londres 325-8 »

des éléments issus de ses diverses communications. Cependant, alors que Palmer affirme que pas une feuille n'a été retrouvée étayant ces affirmations, Rebori (2002, p. 170) met en avant au contraire l'existence d'un cahier vert intitulé *Language. General Introduction to Study –Prep. for English*. Ce dernier serait rempli de l'écriture manuscrite de Firth et constitueraient selon elle les premières esquisses d'un livre dévolu à l'étude de la langue Anglaise. Plug met à mal cette hypothèse :

A section heading ‘History of English’ is followed by ‘Principles apply to Urdu!!!’ between brackets, and a section on Modern English contains paragraphs such as ‘The Danger in India. The ambitious student who wishes to speak correctly and speak well, and who has not heard easy, natural, Polite Spoken English, and has not mixed in circles where this kind of English is current, invariably imitates books and talks a queer dialect.’ [Plug, 2008, note 107, p.368]

Une section intitulée ‘Histoire de l’anglais’ est suivie de ‘Les principes s’appliquent à l’Urdu !!!’ entre parenthèses, et une section sur l’anglais moderne contient des paragraphes tels que ‘Le danger en Inde. L’étudiant ambitieux qui souhaite parler correctement et parler bien, qui n’a pas entendu d’anglais parlé poli, naturel et courant, et qui n’a pas fréquenté de cercles où cette variété d’anglais est usuelle, imite invariablement les livres et parle un dialecte très étrange.

Selon Plug, certains indices tendent à prouver que les notes dont il est ici question constituaient les prémisses d’un ouvrage plutôt destiné à un lectorat indien de par ses multiples allusions à des symétries ou dissymétries avec des dialectes de cette région ou encore à l’attitude des apprenants en anglais. Plug finit par trancher sans équivoque :

It is now almost certain that no substantial drafts of any book-length treatise by Firth remain to be discovered. [Plug, 2008, p.368]

Il est désormais à peu près certain qu’aucun brouillon substantiel d’un traité de la longueur d’un livre de la main de Firth ne reste à découvrir.

Le dernier document mis à jour est l’article intitulé « The phonetic structure of a Cypriotic dialect » qui date de 1937 mais n’avait jamais été publié. Coleman le présente en 2006 dans les *Transactions de la Philological Society* comme faisant partie des documents découverts en décembre 2000. Ces dernières dates (2000, 2006) semblent très proches de l’année de publication de Leendert Plug (2008). Aussi, même si la découverte d’un travail de l’ampleur d’un livre et dans un état déjà avancé n’est que peu probable, cela ne semble pas complètement impossible à nos yeux, d’autant que Coleman explique très clairement que le document présenté a été retrouvé dans le désordre et en plusieurs copies miméographiées (système de duplication par pochoir) [Coleman, 2006, p. 301].

Quoi qu’il en soit, cela laisse finalement une quantité de traces écrites accessibles très limitée afin de dérouler et décrypter la théorie firthienne du langage. Palmer [Firth, 1968, ?] affiche des divergences d’opinion par rapport à l’interprétation de Robins quant à cette théorie et il n’hésite

pas à affirmer que la tendance est générale :

Firth was, as is very well known, misunderstood and largely ignored by almost all his contemporaries except those in his immediate circle, and, alas, he was misunderstood by some of these too. [F. R. Palmer, 1968a, p. 2]

Firth était, comme chacun sait, mal compris et largement ignoré par la plupart de ses contemporains à l'exception de ceux qui appartenaient à son cercle immédiat, et, hélas, certains parmi ces derniers l'ont tout aussi mal compris.

Cela semble d'autant plus surprenant que des personnes telles que Palmer et Robins, par exemple, ont été très proches de Firth et certainement parmi les scientifiques les mieux placés afin d'en saisir la teneur, de par cette intimité avec leur auteur. C'est qu'à cela vient s'ajouter un problème d'un autre ordre : le manque de clarté et même parfois la contradiction qui caractérise le style de Firth.

2.4.4.2.2 Un problème qualitatif

Aux critiques qui pourront être qualifiées de quantitatives s'ajoutent donc des critiques davantage d'ordre qualitatif. Tout comme les précédentes, elles apparaissent tel un leitmotive autant chez les détracteurs de Firth que chez ses amis et collègues.

Elles sont principalement de deux ordres : une critique générale sur le style et une qui est davantage liée aux problèmes d'évolution de la théorie à travers le temps pouvant éventuellement aboutir à des contradictions.

Si on peut aisément comprendre les difficultés d'appréhender un auteur, il est cependant surprenant de lire des critiques sur la qualité de son écriture par un ami qui a eu pour charge justement de décrypter, de comprendre et d'organiser les documents que Firth a laissés après sa mort dans un état d'achèvement tout à fait inégal. C'est pourtant la démarche de Palmer dans l'introduction des *Selected Papers*. Cela ne donne que plus de crédit à un jugement parfois sévère comme celui qu'il porte sur « A synopsis of linguistic theory 1930-55 » :

Yet it is a most disappointing paper. It is less easy to read than many of his other articles and though Firth himself assured me on one occasion that he had carefully weighed every single sentence in it, it looks today even less coherent and consistent than de Saussure's Cours de linguistique générale. [F. R. Palmer, 1968a, p. 4]

Cependant c'est un article particulièrement décevant. Il est moins facile à lire que bien d'autres de ses articles, et bien que Firth lui-même m'ait assuré à une occasion qu'il avait pesé soigneusement chacune des phrases qui le composent, il semble aujourd'hui même encore moins cohérent et consistant que le *Cours de linguistique générale* de Saussure.

Anderson (1985, p.179) va même plus loin dans son commentaire, se basant particulièrement

sur le style adopté dans deux articles de périodes différentes : « Sounds and Prosodies » [Firth, 1948a/1969] et « A synopsis of linguistic theory 1930-55 » [Firth, 1957b/1968]. Pour lui :

Firth's writings on general linguistics (and on phonology in particular) are nearly Delphic in character. Even the papers one might most expect to present systematic exposition of his theoretical position, such as Firth (1948a, 1957b), are full of obscure and allusive references and completely unclear on essential points. His students were perfectly aware of this characteristic of his writing : indeed they often seem to take a perverse pride in Firth's very lack of clarity. [Anderson, 1985, p. 179]

Les écrits de Firth en linguistique générale (et en phonologie en particulier) sont presque delphiques par essence. Même les articles dont on pourrait espérer qu'ils présentent une exposition systématique de sa position théorique, tels que Firth (1948a, 1957b), sont remplis de références obscures et allusives et manquent complètement de clarté sur des points essentiels. Ses étudiants étaient parfaitement conscients de cette caractéristique de ses écrits : en effet ils semblaient souvent tirer une fierté perverse dans le manque de clarté de Firth.

Rebori (2002, p. 170, note 10) déclare que John Kelly, dans un entretien personnel, aurait qualifié le style utilisé par Firth de « *Jumping style* » faisant ainsi allusion à la propension qu'avait Firth de passer du coq à l'âne et mettant en exergue le manque de connexion logique entre les différents thèmes abordés par Firth dans ses écrits. Selon Rebori, cette attitude serait imputable à la personnalité de Firth :

Beside the lack of copious written work, to accompany the high purposes of his theory, there is a tendency to relate this failure [in academic production] to his vigorous but difficult personality. [Rebori, 2002, p. 169]

En dehors de l'absence d'œuvre écrite conséquente, afin d'accompagner les buts élevés de sa théorie, il y a une tendance à établir un lien entre cet échec [dans la production académique] et sa personnalité vigoureuse mais difficile.

Plug (2008) ne semble pas aller dans ce sens car pour lui la carence n'est apparente qu'à l'écrit :

Firth was an inspiring public speaker and teacher, but as a writer he fails to set out his principles comprehensively and explicitly. [Plug, 2008, p. 368]

Firth était un orateur qui suscitait l'inspiration de son public, mais en tant qu'écrivain, il échoue à exposer ses principes de manière compréhensible et explicite.

Cette dernière affirmation de Plug ne semble cependant pas coïncider avec les différents témoignages de ses étudiants, notamment ceux de John Bendor Samuel (2002, p. 45) et de Geoffrey Leech (2002, p. 156) parmi d'autres, rassemblés par Keith Brown et Vivien Law dans *Linguistics in Britain : Personal Histories* (2002) auxquels on peut ajouter le témoignage de Jack Carnochan recueilli par Victoria Rebori ([Rebori, 2002, p. 169, note 9]). Tous témoignent de la difficulté de suivre les cours de Firth.

Carnochan [Rebori, 2002, p. 169, note 9] explique également l'importance du temps passé

avec Firth après le cours afin de lui poser des questions. A cela Rebori ajoute que nombre de personnes entendues ont évoqué des classes de soutien, comme un tutorat, animées par Robins qui avait alors pour mission de clarifier ce que Firth avait dit durant son cours. Tous ces éléments tendent à prouver que la difficulté d'expression qui caractérisait Firth ne se résumait pas à l'écrit. Elle aura, quoi qu'il en soit, très certainement contribué à réduire drastiquement sa portée scientifique que ce soit en termes d'enseignement ou de partage de ses recherches scientifiques.

Robins, qui semble donc avoir servi d'interface entre les étudiants et leur enseignant porte un jugement moins sévère sur son mentor dans sa notice nécrologique et commente ainsi ses publications :

During his most active period, from the late 1930's to his retirement in 1956, he put out numbers of articles, all readable and all stimulating, but programmatic rather than definitive, often allusive rather than explicit, and sometimes infuriatingly obscure on points obviously vital to the theory he was expounding. [Robins, 1961, p. 198]

Durant sa période la plus active, de la fin des années 1930 à sa retraite en 1956, il a produit de nombreux articles, tous lisibles et tous stimulants, mais programmatiques plutôt que définitifs, souvent allusifs plutôt qu'explicites, et parfois, de manière exaspérante, obscurs sur certains points de toute évidence vitaux à la théorie qu'il était en train d'exposer.

Selon Robins, seuls certains écrits semblent frustrants de par leur côté « abscons » mais il se garde bien d'en faire une généralité stylistique. Bien au contraire, il qualifie les ouvrages de « lisibles », prenant le contre-pied des critiques récurrentes au sujet des œuvres de Firth. Le caractère-même de la publication est naturellement à garder à l'esprit puisque cette citation est tirée de la rubrique nécrologique et que, par définition, elle est vouée à écrire l'éloge du défunt. Elle doit être tempérée par cette citation issue de l'introduction de *In memory of J. R. Firth* dont Robins est l'un des éditeurs aux côtés de Bazell, Catford et Halliday :

He was not, however, it must be admitted, the clearest of the writers (input) He lives best in the work of those whom he inspired and stimulated, and the present volume, dedicated to his memory, is intended as a tribute to him from those who, as pupils, colleagues, or associates, at some time fell under his influence. [Bazell et al., 1966, 1970 ; p. vi]

Cependant, il n'était pas, il faut bien l'avouer, le plus clair des auteurs (input) Il transparaît mieux dans les œuvres de ceux qu'il a inspirés et stimulés, et le volume présent, dédié à sa mémoire, a vocation d'hommage à son égard de la part de ceux qui, comme élèves, collègues, ou associés, a quelque moment ont connu son influence.

Cela vient confirmer le rôle primordial qu'ont pu avoir et ont parfois encore les personnes qui ont côtoyé Firth de très près. Cependant, deux ombres viennent obscurcir le tableau. La première, réside dans le désaccord qui peut exister entre ces personnes lorsqu'il s'agit de l'interprétation de la pensée firthienne (Cf. supra), la deuxième fait écho à la citation d'Anderson [Anderson, 1985, p. 179]. Il se crée de fait une situation « perverse » où les proches de Firth ont finalement le quasi-monopole de son interprétation. Sans aller forcément, jusqu'à affirmer, comme le fait

Anderson, que ces proches de Firth tirent partie des difficultés de Firth à l'écrit en terme de fierté ou autre, il faut avouer que la situation n'a pas été propice à la diffusion des idées de Firth dans le monde et contribue très largement au manque de pérennité de sa théorie qui est principalement connue aujourd'hui à travers ce courant désigné sous l'appellation « Néo-firthiens » tels que M. A. K. Halliday.

Malgré ces aléas liés à sa santé et/ou sa personnalité, puisque les deux facteurs ont certainement eu leur part à jouer si on en croit les témoignages mentionnés plus haut, ce qui ressort particulièrement des éléments rassemblés ici, est le fait que la carrière de Firth n'a véritablement pris fin qu'avec son décès. Bien qu'en retraite, Firth est resté très actif, tant dans ses recherches et publications que dans l'accompagnement de ses étudiants, collègues et associés puisqu'il continuait à les recevoir dans sa maison de Lindfield (Surrey).

Le dernier article signé de la main de Firth s'intitule « *The study and teaching of English at home and abroad* » [Firth, 1961]. Palmer le date de l'année de son décès, en 1960. En fait, cet article correspond à une communication que Firth devait prononcer lors du colloque « *Conference on the University Training and Research in the Use of English as a Second/Foreign Language* » [Conférence sur la formation universitaire et la recherche dans l'utilisation de l'anglais comme langue seconde/étrangère]. Ce colloque qui a eu lieu à Nutford House (Londres) était organisé par le British Council du 15 au 17 décembre 1960. M. A. K. Halliday raconte [Brown et Law, 2002, p. 120] qu'il comptait profiter de sa rencontre avec Firth afin de lui soumettre pour conseil un article sur les catégories grammaticales. Il explique ensuite qu'alors que Firth devait donner la communication inaugurale et que les auditeurs avaient pris place, on est venu informer que Firth était décédé durant la nuit. Parmi les auditeurs présents, les actes du colloque citent les noms de nombre de ses proches ont vécu une scène similaire à celle que relate Halliday, comme notamment : J. C. Catford, N. C. Scott, F. R. Palmer...

Bien que les termes choisis pour relater ce moment soient très neutres, Halliday le rend poignant en faisant ressortir ce sentiment d'attente, à la fois pour la conférence et à titre personnel, et la frustration de cette rencontre qui n'a pas eu lieu et n'aura plus lieu, le ponctuant par :

Forty years on, I would still have been glad to have known his views. [Halliday, 2002, p. 120]

Quarante ans plus tard, j'aurais toujours été content de connaître son point de vue.

Cette phrase est finalement très symbolique du rôle endossé par Firth : celui d'une référence académique dont l'avis importera à un linguiste chevronné comme M. A. K. Halliday, même quarante-deux ans plus tard avec tout ce que cela implique de progrès et de découvertes entre temps. Cette citation met également en lumière ce sentiment d'inaccompli (notamment en termes de publication) entourant Firth.

2.4.5 L'influence sur son entourage

Que ce soit suite à son départ en retraite ou à son décès, les témoignages semblent indiquer que Firth, bien qu'absent, continuait à avoir une influence sur le département de Phonétique et de Linguistique de la SOAS. Ainsi, John Lyons explique-t-il que ce département, monté de toutes pièces par Firth, était alors le meilleur département de linguistique de toute la Grande-Bretagne et décrit l'ambiance qui y régnait lorsqu'il a rejoint l'équipe enseignante en octobre 1957 :

Firth himself had just retired from the Chair, but the ethos was still, both doctrinally and in its modus operandi, distinctively 'Firthian'. [Lyons, 2002, p. 175]

Firth lui-même avait juste pris sa retraite de la Chaire, mais l'approche y était toujours, à la fois sur le plan doctrinal et dans son modus operandi, clairement 'firthienne'.

Peter Matthews, qui a fréquenté le département plusieurs mois après le décès de Firth corrobore les impressions de Lyons :

Firth, it will be recalled, had died in 1960. I did not meet him; though I had a keen sense, when I was attached to his department in the following autumn, that his ghost still ruled it. [Matthews, 2002, p. 205]

Firth, rappelons-le, était décédé en 1960. Je ne l'ai pas rencontré ; cependant j'avais la sensation aiguë, lorsque j'ai été attaché à son département à l'automne suivant, que son fantôme le dirigeait encore.

Outre ces impressions presque immédiates, Firth a également continué d'influencer de nombreux linguistes. C'est le cas notamment de R. H. Robins qui reconnaît volontiers l'importance que Firth a pu avoir dans son intérêt pour l'histoire de la linguistique [Robins, 1997a, p. 67; Robins, 1997b, p. 220] et les encouragements de Firth envers ses collègues afin de les inciter « à écrire sur les pionniers européens et sanskrits de la linguistique » [Robins, 1997a, p. 67].

A cette ascendance personnelle de Firth, il faut ajouter qu'il est à l'origine de la reconnaissance de la linguistique comme discipline académique autonome en Grande-Bretagne [F. R. Palmer, 1968a, p. 1 ; Leech, 2002, p. 156]. Si cette formulation revient régulièrement, sa contribution à l'histoire des sciences du langage, est, elle, moins souvent mise en avant au profit de Robins qui écrit pourtant :

[What] can be said is that it is wholly in the course of action that Firth was encouraging, that there should now be a British society for studies in the history of linguistics. [Robins, 1997a, p. 220]

[Ce qui] peut être dit est que c'est de manière toute à fait pertinente que Firth encourageait le fait qu'il devrait maintenant exister une société savante britannique pour l'étude de l'histoire de la linguistique.

Cette affirmation est tout à fait cohérente avec la publication de *Tongues of Men* (1937) où la place attribuée à l'étude historique de la langue ainsi qu'aux sciences la concernant occupe

une place prépondérante. La discipline permet ainsi à Firth de réconcilier les axes directeurs (langue-orient-histoire) qui l'ont motivé tout au long de sa carrière.

A ce sujet, Koerner (2004) affirme :

As a result it seems to me that if we regard Robins as the 'father of the History of Linguistics in Britain' today, we should perhaps call Firth the grandfather of this field of human curiosity about language and the manner in which it has been treated and used in the past 2,500 years [Koerner, 2004, p. 202] cf. [Robins, 1997a, p. 187]

Par conséquent il me semble que si l'on regarde Robins comme le 'père de l'Histoire de la Linguistique en Grande-Bretagne' aujourd'hui, nous devrions peut-être appeler Firth le grand-père de ce domaine de la curiosité humaine au sujet du langage et de la manière dont il a été traité et utilisé dans les 2500 dernières années.

Firth s'est adonné à l'histoire de la linguistique, même si la barrière est parfois ténue dans ses écrits entre cette dernière et l'histoire de la langue elle-même, mais surtout il a incité ses élèves et collègues à adopter cette démarche qui était la sienne à chaque fois qu'il abordait un nouveau concept. Il a de facto posé les bases d'un champ de recherche spécifique toujours d'actualité aujourd'hui : l'histoire des idées linguistiques.

Son influence, bien-sûr, ne saurait s'arrêter là. R. H. Robins a su résumer en quelques mots l'héritage firthien à peine effleuré ici, mais abordé plus en détail dans le dernier chapitre de cette étude, et ses mots prennent tout leur sens si l'on considère les multiples facettes de la relation idiosyncratique qui unit Firth à l'Histoire :

Firth was always a student of history, and he devoted himself and others to the history of linguistics. He is now part of that history. [Robins, 1997b, p. 220]

Firth a toujours été un étudiant en histoire, et il s'est dévoué et a dévoué les autres à l'histoire de la linguistique. Il fait maintenant partie de cette histoire.

Chapitre 3

Horizon de rétrospection

Si Firth a œuvré pour la reconnaissance de la linguistique comme discipline académique à part entière, il n'est pas pour autant le premier scientifique à s'être intéressé au sujet et il s'inscrit dans une histoire des théories linguistiques dont il s'inspire et se revendique.

On peut évidemment trouver les sources d'un tel mécanisme dans l'apparition de la langue elle-même mais il paraît bien vain et peu éclairant de tenter un tel retour en arrière, l'intérêt étant de démontrer que certains éléments, certaines personnes, certains lieux ont pu avoir une influence décisive sur Firth au point d'orienter sa vision de la langue. C'est donc son horizon de rétrospection [Auroux, 1987] qui sera ici privilégié, c'est-à-dire, l'ensemble des éléments antérieurs qui ont eu une incidence sur l'élaboration de sa théorie linguistique dans une perspective historique. Cet horizon de rétrospection se base sur les écrits de Firth lui-même, sur les références explicites et implicites et leurs retentissements.

Établir un tel horizon de rétrospection pour un historien de la linguistique est une tâche particulièrement ardue. La difficulté majeure consiste à départager ce qui relève de l'évocation et l'analyse scientifique d'une part, et d'autre part ce qui constitue une autorité dans laquelle le linguiste se reconnaît et qu'il peut revendiquer explicitement ou non. A cela, il faut ajouter la somme colossale de données à étudier. Dans cette mesure, seuls les principaux événements et individus ayant eu un impact direct sur Firth seront ici analysés en détails et ce en corrélation avec la double thématique qui fait office de fil directeur à nos recherches.

3.1 Rétrospective terminologique : de la linguistique à la philosophie en passant par la philologie et la grammaire

Les origines de l'étude de la langue sont antérieures aux origines du terme « linguistique » lui-même. Jadis grammaire, puis philologie, ce champ d'études est passé par maintes appellations et conceptions avant d'acquérir celle utilisée par John Rupert Firth, celle qui correspond à la discipline qu'il a choisi de promouvoir en Grande-Bretagne. L'Oxford English Dictionary cite un exemple attesté d'emploi du terme linguistique en 1938. Il est issu d'une revue intitulée *The Year's Work English Studies* et on peut y lire cette citation de Wrenn [Wrenn, 1938] :

Philology (which scholars tend more and more to call 'linguistic science' or 'linguistics') [Oxford English Dictionary, entrée « linguistics »]

La philologie (que les spécialistes tendent de plus en plus à appeler « la science linguistique » ou « la linguistique »).

Outre l'époque qui est contemporaine à Firth, cette citation apparaît chez un de ses compatriotes évoluant dans des sphères scientifiques comparables puisque Charles Leslie Wrenn est nommé, l'année suivante, en 1939, Professeur au King's College de Londres, soit cinq ans avant l'accession par Firth à la première chaire de linguistique britannique. C'est donc un témoignage précieux de la tendance terminologique de cette époque, le fruit d'une évolution des disciplines et cela soulève des enjeux scientifiques majeurs pour la discipline. En effet, outre le changement terminologique, c'est ici la remise en cause de la formation des scientifiques, avec notamment un passage obligé par l'Allemagne (voir 3.1.2 page 71) pour être formé dans la tradition des plus grands philologues du XIX^e siècle ; c'est une révision de la conception de la discipline et enfin un bouleversement dans la manière dont elle doit être pratiquée à l'échelle mondiale et non plus strictement européenne.

3.1.1 Le terme le plus récent : la linguistique

Plusieurs articles ont été consacrés à l'évolution à la fois terminologique et scientifique des sciences du langage. Nous citerons comme publications de références [Auroux, 1987] et [Auroux, 1989]. Il ne s'agit pas ici de développer une étude générale et exhaustive sur ce sujet, nous renvoyons pour cela aux articles que nous venons de citer, mais d'expliquer la terminologie et les concepts investis par Firth et par rapport auxquels il se positionne dans ses publications, à commencer par le terme *linguistique* puisque c'est de ce dernier que découle le titre de sa chaire.

Le premier dictionnaire dans lequel le terme « linguistique » semble être apparu est un dictionnaire français, celui de Boiste (1833). Deux ans plus tard, il devait être ajouté à la sixième édition du dictionnaire de l'Académie Française. Néanmoins, le mot « linguistique » serait ap-

paru en 1812 dans la traduction du titre d'une revue de J. S. Vater où figure le mot allemand « Linguistik » ([Auroux, 1989, p. 11]). Auroux affirme que le mot « Linguistik », dont il ne précise pas la nature initiale, est apparu en allemand en 1777 à des fins de classement bibliographique et n'aurait endossé une acceptation plus moderne qu'avec Vater en 1808 afin de désigner la discipline qui recherche :

les propriétés des différentes langues, en donne une classification et, à partir de là, tire des conclusions sur leur généralité et leur parenté [Auroux, 1989, p. 11]

Cette définition fait ressortir la notion initiale de classification, voire d'ordonnancement lié au premier usage de 1777. Cependant, il semble que son importation en France ait entraîné un léger glissement de sens puisque selon Auroux, le terme devient interchangeable avec les expressions « philologie comparée » ou « grammaire comparée », ce qui permet d'entrevoir sa connotation historique par opposition à la grammaire, au sens prescriptif du terme alors en vigueur.

L'adjectif « linguiste » est attesté en français en 1816, sans référence initiale à l'Allemagne. Il est alors utilisé par Raynouard (philologue du XVIII-XIX^e siècle qui s'est distingué par ses recherches sur les troubadours) dans son *Choix de poésies des Troubadours*. Finalement, c'est en 1826 que nous avons retrouvé la trace du substantif « linguistique », sous la plume d'Adrien Balbi¹ qui le définit ainsi :

Cette science nouvelle, que les Allemands, par une dénomination plus juste et beaucoup plus convenable, appellent linguistique. [Atlas Ethnographique du globe, Paris, introduction p. IX]

Cette affirmation corrobore la thèse de l'emprunt de « linguistique » à l'allemand « Linguistik » dès le XVIII^e siècle, confirmé également par le *Larousse de La Langue Française*.

En Grande-Bretagne, le substantif attribué à la discipline est présent en 1837² mais le terme « linguist », au sens de « celui qui possède la connaissance linguistique » est enregistré dès 1588. Un deuxième sens pour ce terme (« celui qui étudie la langue ») est attesté dès 1641. Ces substantifs, « linguiste » et « linguistique », renvoient à une certaine oralité liée, entre autre, à l'intérêt aux langues étrangères. L'apparition de cette terminologie est parallèle à une modification de

1. Cette référence provient du site du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, à l'entrée *linguistique* consulté en septembre 2015 à l'adresse <http://www.cnrtl.fr/etymologie/linguistique>

2. Dans un article intitulé « South Sea Exploring Expedition »[Expédition d'exploration des mers du Sud] de la *North American review* (Octobre 1837, Vol. 45 n°97, p. 379) : « Even supposing it possible for the knowledge of one man to comprehend every class of natural history, astronomy, linguistics, &c., the shortness of time allowed him would render thorough observation in more than one impossible. » [Même en supposant qu'il soit possible au savoir d'un seul homme d'assimiler toutes les disciplines d'histoire naturelle, astronomie, linguistique, etc., le peu de temps qui lui est imparti rendrait toute observation exhaustive dans plus d'une de celles-ci impossible.] Il apparaît bien dans cet extrait que la linguistique est vue comme une science au même titre que l'astronomie ou l'histoire qui figurent dans la même énumération.

l'objet d'étude. La linguistique semble ainsi s'affranchir de la philologie, traditionnellement plus axée sur l'écrit.

3.1.2 Avant la linguistique : la philologie

Avant la fin du XVI^e et le début du XVII^e siècle, l'étude de la langue se fait à la fois à travers et pour expliquer les textes écrits et ayant généralement une valeur littéraire. C'est en cela que la philologie se différencie de la linguistique. Le terme de philologie est étymologiquement composé sur les radicaux de « *phil(o)* » corrélé à la notion d'affinité, voire d'amour envers le deuxième radical qui n'est autre que « *logos* », terme particulièrement difficile à traduire puisqu'il renvoie à la fois à la connaissance, à la raison, au mot, au discours...

L'appellation « *philologie* » est particulièrement utilisée au XIX^e siècle. Ferdinand de Saussure affirme que la « *philologie (...) veut avant tout fixer, interpréter, commenter les textes* » [Saussure (de), 1916/2005] liant la discipline au domaine de l'écrit. Au début du XX^e siècle, de nombreux linguistes sont passés par des études philologiques, apanages des philologues Allemands, y compris les membres de l'École de Londres. Firth revient sur la qualité de la formation offerte en Allemagne pour les futurs phonéticiens [Firth, 1946/1969, p. 95] en pointant le fait que les plus grands noms de la London School ont reçu une telle formation. Ainsi, Henry Sweet [Wrenn, 1946, p. 179] tout comme Joseph Wright (1855-1930) de l'Université d'Oxford ont étudié à Heidelberg dont Alexander Graham Bell (1847-1922) a également reçu un diplôme honoraire en 1886 [Pasachoff, 1996, p. 73]. Daniel Jones a fait ses débuts en phonétique à l'Institut de Langue de William Tilly à Marbourg en 1900-1901 (confirmé par [Collins et Mees, 1999, p. 12-13]). Firth, quant à lui, est passé par Berlin à son retour d'Inde en 1923-1924 afin de se former à l'étude scientifique de la langue [Rebori, 2002, p. 177].

Par conséquent, même si on assiste à un glissement de la discipline, les linguistes ne sont pas pour autant en complète rupture avec la philologie qui constitue un savoir en arrière plan comme le prouve tout particulièrement le premier chapitre de « *The Tongues of men* » intitulé « *General ideas about language, ancient and modern* »[Idées générales sur la langue, ancienne et moderne]

Le mot « *philologie* » a fait son entrée dans le dictionnaire de l'Académie en 1740 ce qui montre bien son antériorité par rapport à la notion de « *linguistique* » qui y est apparue près d'un siècle plus tard. Sa première trace remonte à 1486, avec une variation consonantique, cependant. Raoul de Presles (In : *Cité de Dieu*) parle de « *philozogie* » qu'il définit comme l' « *amour des belles lettres et études des sciences libérales* ». Pour un emploi de la forme exacte, il faudra attendre Jean Bouchet en 1516 (In : *Temple de bonne renommée*).

Paradoxalement, si l'on peut trouver trace du terme « philologie » dans la littérature française à partir de 1486, ce mot a été importé en Grande-Bretagne depuis le vieux français et les premières occurrences encore accessibles aujourd'hui remontent à 1394 et plus particulièrement au *Merchant's Tale* de Chaucer, selon l'*Oxford English Dictionary*. Ce terme avait alors pour signification « l'amour de l'apprentissage ». Son utilisation pour désigner la science du langage est beaucoup plus tardive puisqu'elle n'apparaît en Grande-Bretagne qu'en 1716³.

3.1.3 De la grammaire

Avant cette période, l'étude des faits de langue relevait de la grammaire. Mais une fois encore, c'est une évolution du concept de « grammaire » et une modification de son champ d'étude qui ont été la source du recours au nouveau mot que nous venons d'évoquer (*philologie*). La grammaire, au Moyen-âge en France, faisait partie des sept arts libéraux (de même que la Rhétorique, la Dialectique, l'Arithmétique, la Géométrie, l'Astronomie et la Musique) enseignés dans les écoles. C'était donc une discipline de première importance, le « *premier des arts libéraux qui au Moyen âge comprenait l'étude du langage correct et de la littérature « ici livre de grammaire » livre destiné à l'enseignement scolaire* » comme l'écrit Philippe de Thaon dans son fameux *Bestiaire*, rédigé entre 1121 et 1134.

L'apparition du terme « gramarye » en moyen anglais date de 1176. Le sens de ce mot a donc évolué. Il a tout d'abord fait référence à un apprentissage (essentiellement du latin et des textes). Dans un deuxième temps, la corrélation entre la grammaire et le latin, apanage des classes sociales plus élevées, en a élargi la signification à l'idée d'un savoir plus général mais spécifique aux classes supérieures. Ces connaissances semblant parfois absconses aux yeux de des gens, revêtaient des allures de magie et autres sciences occultes (XIVe siècle) d'où l'utilisation du mot grammaire dans des contextes assez peu rationnels et la formation à terme du mot « grimoire » sur les mêmes racines grecques (γραμματική) que le mot « grammaire ».

Sans aller jusqu'à de telles dérives linguistiques, dans le concept moyenâgeux de la « grammaire » se retrouve l'idée d'étudier la littérature, commune à la philologie. On peut donc supposer que la différence principale entre ces deux notions vient du caractère normatif qu'endosse la

3. Davies, Myles (1662–?1719, Critique historique) semble être à l'origine en 1716 du premier usage du terme « philology » en tant que science du langage dans son ouvrage *Athenæ Britannicæ ; or, a critical history of the Oxford and Cambridge writers and writings*. On peut y lire : « Harduin has there several erudite Remarks upon Philology ; especially upon the Pronunciation and Dialects of the Greek Tongue. » [Harduin y fait plusieurs remarques érudites sur la philologie ; particulièrement sur la prononciation et les dialectes du grec] [Davies, 1716, p. 102, Partie intitulée : « Athenæ Britannicæ, OF MEDALS, and Writings and Writers thereupon »]. La typographie est conservée mais le texte est transposé en anglais moderne par nos soins. Quelques pages plus loin, dans la partie III, p.12, l'adjectif « philologist » est utilisé dans un contexte similaire : « he passed for an Excelling Philologist, especially as to the Greek Roots. » [il passe pour un excellent philologue, tout particulièrement en ce qui concerne les racines grecques.]

grammaire ainsi définie, qualité revêtue à l'époque post-classique et de plus en plus dominante au fil des siècles jusqu'à nos jours où les ouvrages intitulés « Grammaire » sont un condensé des règles du bien écrire et du bien parler. Il ne faut d'ailleurs pas oublier la dimension orale qui s'est associée au concept de « grammaire » (puisque il s'agit aussi de s'exprimer en respectant certaines normes) et qui est beaucoup moins présente dans la philologie.

Pour constater que les champs d'études de ces différents arts ou de ces différentes sciences sont fluctuants avec le temps, une question s'impose : cette grammaire qui remonte à la Grèce antique, qu'était-elle initialement ? Quand, comment et pourquoi a-t-elle évolué jusqu'à devenir la linguistique Firthienne ?

En partant du terme de linguistique tant usité par Firth, nous sommes remontés étymologiquement, historiquement et conceptuellement à travers les termes désignant « la science de la langue et du langage ». C'est en prenant le chemin inverse et en étudiant l'histoire de cette science de la langue et son avènement en tant que discipline à part entière que nous montrerons comment John Rupert Firth est imprégné de tout ce qui l'a précédé. Nous établirons ainsi le contexte linguistique de la Grande-Bretagne depuis ses origines jusqu'à l'orée du XX^e siècle, mettant ainsi en perspective les aspects de la linguistique auxquels Firth s'est attaché plus ou moins consciemment.

Cette historiographie de la pensée linguistique ne se veut pas exhaustive, seuls les grands traits et / ou les éléments pertinents à l'étude seront développés ici. Il s'agit de retracer ce qui a influencé la perception Firthienne de la linguistique à l'avènement de la discipline, c'est-à-dire à la date de création de la première chaire de linguistique en Grande-Bretagne. L'histoire de la linguistique constitue un sujet récurrent dans l'œuvre de Firth comme peuvent le montrer ses allusions et ses travaux, perspective qui a été adoptée par ses disciples. Il n'est qu'à citer Robert Henry Robins (1967) ou encore Vivian Salmon (1958) pour s'en convaincre. Selon E. F. K. Koerner (2004), c'est d'ailleurs Vivian Salmon elle-même qui revendique l'influence de Firth dans le choix de son approche historique de la linguistique [Salmon, 1966]. Cette dernière est ponctuée par un premier article dans la discipline dès 1958, auquel une liste fournie vient s'ajouter, dont un en particulier qui apparaît dans le recueil de Bazell, *In memory of J. R. Firth*.

3.2 Antiquité

Leonard Bloomfield (1887 –1949), linguiste américain contemporain de J. R. Firth a écrit :

The Ancient Greeks had the gift of wondering at things that other people take for granted. [Bloomfield, 1933, p. 4 §1.2]

Les Grecs anciens avaient le don de s'étonner de choses que les autres peuples tenaient pour acquises.

C'est probablement là le legs le plus important de l'époque antique. La langue est une évidence pour beaucoup : les gens naissent, apprennent à parler et alignent dès lors un mot après l'autre sans vraiment se poser de questions. Le linguiste a cette capacité de s'émerveiller de ce que les autres personnes tiennent pour acquis. Chez Firth, cette qualité se manifeste à plusieurs niveaux. Certes, il est de ceux qui s'interrogent sur la langue, mais il participe à une mise en abîme en remettant en question les scientifiques et même les sciences du langage dans leur totalité. Son expérience orientale lui permet de s'interroger sur certains concepts de base et il se retrouve ainsi bien souvent à contre-courant de ses collègues occidentaux. La notion du phonème en est un exemple précis, mais, de manière plus générale, la notion de « sens », dont la quête constitue pour Firth le but ultime de la linguistique, est pourtant délaissée par nombre de linguistes dont les Bloomfieldiens.

Néanmoins, c'est dans les écrits tardifs de Platon (selon la classification de Guillaume Budé) que l'on trouve une réflexion essentielle sur la linguistique. Il s'agit du *Cratyle* sur lequel Firth décide de revenir dès les premières pages de « The Tongues of men » (p.6). Platon y aborde la corrélation entre langage et réalité extra-linguistique. Il reprend de ce fait la controverse phusis (φύσις) vs. nomos (νόμος) datant des présocratiques concernant la nature du langage. L'enjeu consiste à déterminer si le langage existe phusei ou nomoi, à savoir par nature ou par culture. Le langage consiste-t-il en la représentation parfaite des choses comme l'avance Cratyle ou, au contraire, est-il une création appuyée sur des règles et des conventions comme le prétend Hermogène ? De là, la démarche onomatopéique prend toute sa dimension. Une lettre peut-elle être liée à une notion abstraite, comme le <r> serait lié au mouvement ? (Cf. « Speech », p. 185, « Linguistics and translation », p. 92). La tentation est grande d'y voir une corrélation. Cette idée a été reprise et développée par Otto Jespersen et trouve un écho dans la conception phonesthésique ainsi que la théorie phonesthésique de John Rupert Firth. A cela il faut ajouter l'importance de la culture, autrement dit de l'environnement, ou, en termes firthiens, du *contexte*, autant de concepts incontournables aux yeux de Firth et qui remontent donc à l'antiquité.

En termes de phonologie, des études poussées ont déjà été menées notamment par Aristote. Firth donne la référence de l'*Organon*, chapitre 6 [Firth, 1955/1968, p. 51]) et mentionne Aristote à plusieurs reprises ([Firth, 1937/1966, p. 7, 96, 131], [Firth, 1955/1968, p. 39, 51], [Firth, 1956b/1968, p. 101]). Le descriptif concis qu'il en établit dans sa *Poétique* [Aristote, 1980, ch. XX, 1456b : l. 22–33] est très éloquent en la matière. Il y décrit la phonologie articulatoire, si chère à J. R. Firth, avec beaucoup de précisions. De même il y établit une gradation de l'apparition du sens en corrélation avec la quantité phonique. Cette démonstration est importante car

elle a plusieurs implications : une phonologique et linguistique d'une part, mais elle prend aussi position dans un grand débat qui remonte aux présocratiques (aux sophistes principalement). D'un point de vue phonétique et linguistique, nous assistons ici à la description de ce que nous appelons actuellement les phonèmes et les morphèmes dans cette tentative de correspondance entre les plus petites unités de son et les unités de sens, notamment à travers l'expression récurrente « φωνὴ συνθετὴ σημαντικὴ »[phônê synthetê sêmantikê – signifiant composé de sons] [Aristote, 1980, 1457a : l. 14].

La démarche d'Aristote consiste à étudier le langage de sa plus petite unité phonologique à sa plus complexe (l'énoncé ou logos - λόγος) en mettant en exergue l'apparition du sens à mesure que l'unité phonologique se complexifie. Outre la dimension phonologique et articulatoire, Aristote soulève des aspects qui stimulent particulièrement John Rupert Firth. A l'enjeu de la segmentation s'ajoutent d'autres questions telles que la nature de l'unité minimale de sens. Alors qu'Aristote comme la plupart des philosophes grammairiens classiques semble voir cette unité de sens minimale dans le mot, il semble que Firth ait une toute autre interprétation comme le montre la théorie phonesthésique introduite en 1930.

Ainsi, si les problèmes soulevés par les grammairiens de l'antiquité peuvent paraître à première vue très éloignés des préoccupations du début du XX^e siècle, ils semblent éminemment actuels pour Firth qui a pris le parti d'apporter des réponses à ces questions fondamentales. Il n'hésite pas à remettre en question celles apportées par Platon ou encore Aristote, pourtant acceptées par beaucoup, remettant de facto en question ce que la culture occidentale tient pour acquis. Cette démarche est d'autant plus importante que l'on retrouve dans les exemples très succinctement évoqués ici, les éléments clefs sur lesquels Firth base son propre système d'analyse.

La connaissance de l'Antiquité par Firth ne se borne pas à Platon et Aristote [Firth, 1937/1966, p. 119; Firth, 1955/1968, p. 51]. Il fait allusion à un grand nombre de penseurs, tout particulièrement dans *Tongues of Men*. Pour l'antiquité gréco-romaine, on citera également des références telles que : Denys le Thrace (IIe siècle av. J.-C., [Firth, 1937/1966, p. 7]), Quintilien (Ier siècle, [Firth, 1937/1966, p. 7]), Priscien (Ve siècle, [Firth, 1937/1966, p. 7, 87]), ...

3.3 Moyen-Âge et Renaissance

Le Moyen-Âge, bien qu'associé à l'obscurantisme et à une stagnation, voire régression des sciences, est également représenté de manière significative dans l'œuvre de Firth, principalement à travers des auteurs tels que : Ælfric d'Eynsham, Bacon, Thomas d'Erfurt ou encore Siger de Courtrai. Firth semble avoir tiré de chacun de ces grammairiens des qualités très différentes, qui

ne sauraient se résumer à un savoir construit par accrétion.

3.3.1 Ælfric d'Eynsham (c. 955 –c. 1010)

Firth mentionne Ælfric d'Eynsham à plusieurs reprises⁴. En tant qu'auteur de la première grammaire en anglais, il lui attribue un rôle clef dans l'étude de la langue en Grande-Bretagne au point de le citer dans sa rétrospective de l'histoire de l'École anglaise de Phonétique [Firth, 1946/1969, p. 97, 100]. Pour lui Ælfric constitue non seulement une fierté nationale liée à l'affirmation de Firth que les « Anglais ont été les premiers en Europe occidentale à promouvoir le respect d'une forme standard de la langue maternelle⁵ », mais également un point de départ dans l'étude de la langue :

*In discussing the letters, he starts us off with the three latin categories, nomen, figura, potestas –**nama, hiw, miht** –roughly meaning a letter has a name, is a shape or image, has an ‘office’ or power in grammar, according to its position and use.*

From Ælfric’s time through the medieval sciences of Grammar, and Rhetoricke, renewed during the Enlightenment, and on through modern times, the trinity has been a central principle. [Firth, 1946/1969, p. 101]

En traitant des lettres, il nous initie aux trois catégories latines nomen, figura et potestas –en vieil anglais nama, hiw, miht –signifiant grossièrement qu'une lettre a un nom, une forme ou une image, et a une ‘fonction’ ou une charge en grammaire, dépendant de sa position et de son usage.

De l'époque d'Ælfric jusqu'à nos jours en passant par les sciences de la grammaire et de la rhétorique médiévales, renouvelées durant le Siècle des Lumières, la triade a été un principe central.

La triade dont il est ici question, est reprise de l'antiquité mais c'est à Ælfric que Firth attribue l'introduction de cette problématique en Grande-Bretagne. Elle est d'autant plus importante qu'il est phonologue et enseignant. Ce thème réapparaît dans les écrits de Firth à travers les contributions d'autres érudits tels que Sir William Jones (Cf. 3.4.1 page 81) et entre en jeu dans les arguments mobilisés pour rejeter le phonème à travers l'évocation d'une *hypostatisation*⁶, pour reprendre le terme de Firth [Firth, 1935b/1969, p. 21 ; Firth, 1948a/1969, p. 126, 147], de la lettre dans ce cadre (Cf. 1.8.2 page 259 pour un développement de cette thématique).

4. Firth mentionne notamment Ælfric dans les articles suivants : « The English School of Phonetics » (1946, p. 97, 100–101); « The semantics of linguistic science » (1948b, p. 139); « Descriptive linguistics and the study of English » (1956b, p. 97); « A new approach to grammar » (1956a, p. 115); « Ethnographic Analysis and Language » (1957d, p. 137)

5. « *The interest for us is the claim that the English were the first in western Europe to establish respect for a standard form of Mother Tongue, and this before the Conquest.* »[L'intérêt pour nous, c'est l'affirmation que les Anglais ont été les premiers en Europe occidentale à promouvoir le respect d'une forme standard de la langue maternelle, et ceci avant la Conquête] [Firth, 1946/1969, p. 97]

6. Ce terme utilisé à plusieurs reprises par Firth [Firth, 1935b/1969, p. 21 ; Firth, 1948a/1969, p. 126, 147 ; Firth, 1957c/1968, p. 220 ; Firth, 1955/1968, p. 46 est à comprendre comme une réification du phonème à travers le signe (souvent une lettre issue de l'alphabet latin) qui lui est associé.]

Par ailleurs, le parallèle paraît presque trop évident par rapport à la situation vécue par Firth en Inde pour être ignoré. Firth se trouve alors dans la double position du colonisateur britannique et de celle de l'enseignant cherchant à transmettre la grammaire d'une langue imposée. Les connaissances dans les vernaculaires locaux semblent incontournables pour ce faire, ce qui transparaît dans ses articles ainsi que sa participation à plusieurs ouvrages de vulgarisation de langues parlées en Inde⁷.

3.3.2 Thomas d'Erfurt (XIVe siècle)

Thomas d'Erfurt, dont les dates exactes sont inconnues, semble également tenir une place importante aux yeux de Firth. Il est notamment mentionné dans les premières lignes de *Modes of Meaning* [Firth, 1951b/1969] l'un des articles centraux de la théorie Firthienne visant à définir la recherche du sens comme but ultime de la linguistique. L'évocation du philosophe médiéval peut sembler à première vue anecdotique, mais, bien que Firth ne l'explique pas, il semble lui devoir bien plus qu'il n'y paraît. Comme les Daciens, Thomas d'Erfurt, fut Maître à la Faculté des Arts de Paris, avant d'enseigner à Erfurt (Allemagne).

L'histoire bibliographique de ce grammairien est des plus mouvementées [Rosier-Catach, 1983, p. 21]. Il est l'auteur d'un célèbre traité appelé « *De Modis Significandi sive Grammatica Speculativa* » [Des Modes de Significations ou de la Grammaire Spéculative] [Erfurt, 1350] attribué jusqu'en 1921 au philosophe Jean Duns Scot. Fait notable, en 1922, Martin Grabmann (« *De Thoma Erfordiensi auctore Grammaticae quae Ioanni Duns Scoto adscribitur speculativae* » (1922)⁸) mit au jour la véritable paternité de l'œuvre peu de temps après la soutenance de la thèse d'habilitation de Martin Heidegger (« *Die Kategorien- und Bedeutungslehre des Duns Scotus* » (1916)⁹), alors élève d'Edmund Husserl. Celle-ci s'appuyait pour beaucoup sur l'œuvre de Thomas d'Erfurt qui constitue un pilier théorique de la grammaire spéculative. Ce revirement non seulement mit les travaux de Heidegger sur les devants de la scène mais il attira également l'attention sur ce texte et la grammaire spéculative en général. Or, au fil de ses articles Firth se montre en permanence conscient des publications qui concernent la langue de près ou de loin et des avancées scientifiques en général. Il a donc très certainement lu des articles concernant cette affaire. Ceci paraît se vérifier à la quatrième ligne de « *Modes of meaning* » (1951b) :

7. A. H. Harley [1944/1970]. *Colloquial Hindustani*. London : Kegan Paul, Trench, Trubner & Co., Ltd, Introduction de J. R. Firth [Firth, 1944]

Thomas Grahame Bailey, John Rupert Firth et A. H. Harley [1956]. *Teach Yourself Urdu*. London : Teach Yourself Books, English Universities Press

Muhammadā Ābadula Hāī [1960]. *A Phonetic and Phonological Study of Nasals and Nasalization In Bengali. Based On the Observer's Own Pronunciation*. Dacca : University of Dacca Préface écrite par J. R. Firth.

John Rupert Firth [1934a]. « A short outline of Tamil pronunciation ». In : Albert Henry Arden, A. C. Clayton et John Rupert Firth. *A Progressive Grammar of Common Tamil. 4th ed. rev. throughout by A.C. Clayton, with a skeleton grammar; also an appendix on Tamil phonetics, by J.R. Firth*. Madras : the Christian Literature Soc. for India for the Church Missionary Soc.

8. De la Grammaire écrite par Thomas d'Erfurt qui a été décrite comme spéculative par Jean Duns Scot

9. La Doctrine des catégories et de la signification chez Duns Scot

The study of meaning (...) has been pursued in all the languages of the major civilization and in ancient times, especially in Sanskrit, Greek, Latin, including the Latin of the Medieval Scholastics –Duns Scotus, Thomas of Erfurt. [Firth, 1951b/1969, p. 190]

L'étude du sens (...) a été menée dans toutes les langues des civilisations majeures et dans les temps anciens, particulièrement en sanskrit, grec, latin, dont le latin des scolastiques du Moyen-âge –Duns Scotus, Thomas d'Erfurt.

L'évocation de ces deux philosophes côte-à-côte démontre la culture historique de Firth et ne peut que rappeler cette œuvre, *De Modis Significandi sive Grammatica Speculativa*, écrite par le second mais attribuée au premier. Ceci permet également d'expliquer certaines similitudes entre l'approche des Modistes et celle de Firth au sujet des « modes de sens » [« Modes of meaning » (1951b)].

Irène Rosier-Catach (1983, p. 21) présente *De Modis Significandi sive Grammatica Speculativa*, comme une œuvre majeure du début du XIV^e siècle qui constitue une synthèse de 186 pages des œuvres modistes antérieures. L'œuvre ferait écho aux autres écrits des Daciens dont particulièrement le *De Modis Significandi* de Martin de Dacie dont Thomas d'Erfurt semble s'être grandement inspiré, et rappelle également Priscien, Donat, Pierre Hélie). C'est une référence en termes de grammaire spéculative comme le montrent ses multiples rééditions et sa très large diffusion dans toute l'Europe : Irène Rosier-Catach [Rosier-Catach, 2000] parle de 25 manuscrits et 14 commentaires. Elle impute d'ailleurs cette notoriété à l'attribution de l'œuvre à Duns Scotus.

Comme l'œuvre de Martin de Dacie, elle est composée d'un Proemium où les principes de bases et l'importance des « *modi significandi* » sont développés, les modes d'être et « d'intellegi-*re* ». La partie centrale, la plus importante, rassemble sous le titre « Etymologia » une étude des différentes parties du discours (nom, pronom, verbe, participe, adverbe, conjonction, préposition, interjection) dans leurs relations aux modes de signifier essentiels et accidentels. Finalement, la « Dyasynthetica » se veut une application pratique de ces éléments en corrélation avec la construction, la congruité et la complétude du discours.

Thomas d'Erfurt établit une dichotomie supplémentaire par rapport à l'ontologie des modes de signification des modistes antérieurs tels que Martin de Dacie. Il subdivise les modi intellegendi et significandi en caractères passif et actif [Schéma 3.1, page suivante].

On se rapproche, à travers ce schéma, de la relation triadique d'Aristote mettant en scène la chose et son essence, sa perception et/ou conception, ainsi que le signe qui la représente. Ici, l'essence d'un objet (modi essendi) est perçue et comprise (modi intellegendi) puis elle est représentée par le langage (modi significandi).

Outre les mécanismes liés à la perception et l'entendement, ainsi qu'à leur relation au signe,

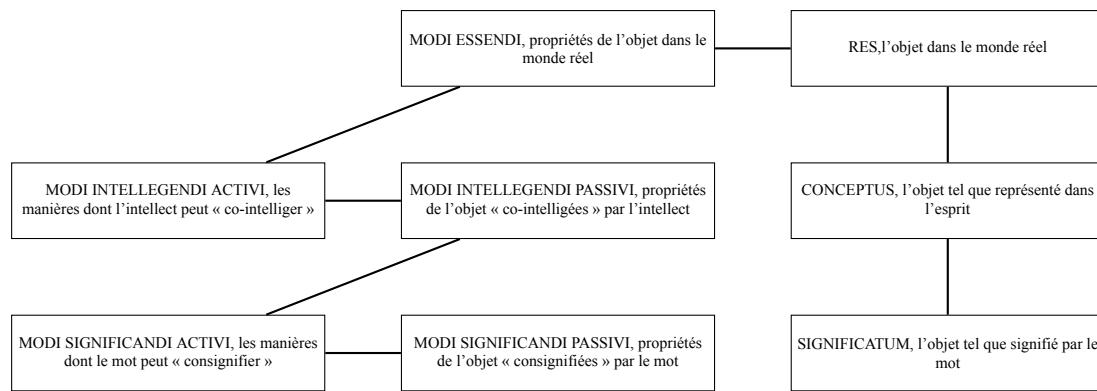


Figure 3.1 – Ontologie des modes de signification de Thomas d’Erfurt (Traduction du schéma proposé par Covington [1984, p. 32])

l’organisation modiste devient particulièrement éclairante pour la théorie firthienne dans la dichotomie qui y est établie au niveau des « modes de sens¹⁰ actifs » et des « modes de signifier¹¹ passifs ». Chez Firth, cela revêt deux applications distinctes. Les modes de signifier passifs, concernent les propriétés d’un objet présupposées par un mot. Ainsi dans un mouvement centrifuge qui pointe vers l’intérieur de la notion, au mot « chaise » correspond l’image d’un objet en bois, métal ou plastique mais à quatre pieds, avec un dossier et sur lequel on peut s’asseoir¹², cela relève peu ou prou de la dénotation, ou du signifier.

Dans les modes de sens actifs, le mécanisme est inverse dans la mesure où il participe à un mouvement centripète allant du mot évoqué vers son contexte présupposant l’existence d’une ou plusieurs notions. On se situe alors dans le domaine de la connotation. C’est en quelque sorte le mécanisme qui caractérise la collocation¹³. Certains mots évoquent ou présupposent d’autres mots (ou notions) liés au contexte de situation auxquels ils sont généralement associés comme la collocabilité mutuelle qui peut exister entre « night » (nuit) et « dark » (sombre), pour reprendre l’exemple de Firth (1951b, p. 196). Il s’agit donc ici davantage de sens que de signification¹⁴.

Dans ces conditions, il devient tout à fait logique et pertinent que la notion de collocation en tant que telle (même si elle est sous-jacente aux notions abordées dans un article de 1935, « The

10. Le choix terminologique entre sens et signification sera développé dans le chapitre 2, 1.1 mais il convient ici de préciser que le choix du terme « sens » plutôt que « signification » ou « signifier » s’entend principalement dans l’importance du rôle joué ici par le contexte.

11. Pour le choix de traduction, nous adoptons ici la terminologie prônée par Irène Rosier-Catach dans l’article « La théorie médiévale des Modes de signifier » [Rosier-Catach, 1982, p. 117]. Dans le paragraphe introductif, elle explicite le bienfondé d’un tel choix : « *Toutes les caractéristiques grammaticales d’un mot sont ainsi, pour les Modistes, des modes de signifier, des manières particulières pour un mot de signifier la chose, des formes particulières de la signification.* » qui semble plus pertinent que le caractère statique impliqué par une traduction de l’ordre de « Modes de signification », expression privilégiée par d’autres auteurs tels que Henri Le Prieult [Le Prieult, 2005, p. 58].

12. L’exemple est personnel et non de Firth.

13. La collocation est un phénomène complexe qui tient une place importante dans la théorie de Firth. Elle sera définie et étudiée plus en détails (Ch.3.1 page 181).

14. Cf. Ch. 1 page 126 pour un développement plus approfondi de la paire notionnelle signification / sens dans l’approche firthienne.

technique of semantics » [Firth, 1935b/1969]) fasse sa réelle apparition dans l'article « Modes of Meaning »¹⁵ [Firth, 1951b/1969]. Ce titre reprend le pluriel accordé au substantif « modes » par Thomas d'Erfurt, mettant *de facto* en valeur la multiplicité des interprétations. Et, alors que les « *modi significandi passivi* » s'apparentent à des « modes de signifier », les « *modi significandi activi* » renvoient aux « modes de sens », c'est-à-dire aux « modes of meaning » firthiens.

Le fait que Thomas d'Erfurt soit cité nommément dans l'article de 1951 est un indice considérable, même s'il n'apparaît que fugitivement au cours d'une énumération. Firth ne laisse que très peu de traces aussi évidentes de ses inspirations. Sa culture d'historien, de linguiste et d'historien de la linguistique transparaît à travers ses critiques, mais n'en constitue pas moins l'essence de sa connaissance et, donc, ce sur quoi il s'appuie afin de faire avancer les sciences du langage. Cette référence à Thomas d'Erfurt est l'occasion de mettre en avant cette érudition. Elle participe à la densité référentielle de ses articles bien que les sources, ou même les emprunts faits par Firth, ne soient pas toujours nominativement explicités comme ici.

3.4 The English School of Phonetics

Excepté « The Tongues of men » [Firth, 1937/1966] entièrement dévolu à la perspective historique, voire historiographique des langues, l'un des articles les plus denses en la matière est très certainement « The English School of Phonetics » [Firth, 1946/1969, p. 92-120] dont le but est clairement affiché :

The first step is to summarize the miscellaneous aims of the English workers in phonetics. [Firth, 1946/1969, p. 93]

Il s'agit tout d'abord de résumer les buts divers et variés des Anglais ayant œuvré en phonétique.

Cette contribution est envisagée au sens large, impliquant des scientifiques de toutes nationalités de sorte que les philosophes (Hume, More), les orientalistes (W. Jones, Wilkins, Beck, Dalgarno, Roget, Whitney, Hamilton, Volney) côtoient ici les grammairiens, les linguistes (Harpsfield, Ælfric, Ascham, Cheke, Haddon, Wilson, Coles, Butler) ainsi que les phonéticiens (Sweet, D. Jones, Orm, Bright, Wright, Vietor, Klinghardt, Storm, la famille Bell, Palmer, Ripman, Wyld, Ellis, Tilly, Smith, Bullokar, Hart, Heralt, Wallis, Skinner, Pitman, Gurney, Gurney, Byrom, Blanchard, Taylor, Holder, Wallis, Haldeman), que ceux-ci aient eu un rôle plus théorique ou plus pratique¹⁶.

15. Cela tend également à justifier une traduction du titre de cet article par « Modes de sens » au détriment de « Modes de signification » (réservé aux « modes de signification » passifs chez Thomas d'Erfurt) qui ne laisserait pas transparaître le rôle primordial du contexte dans le processus cognitif.

16. Les noms sont ici cités par ordre d'apparition dans l'article « The English School of Phonetics » [Firth, 1946/1969]. Bien que certains scientifiques cités appartiennent à plusieurs disciplines, ils ont ici été mentionnés conformément à leur première apparition dans l'article de Firth par commodité.

De ce panorama qui s'étend comme un va-et-vient entre XIX^e siècle et le XI^e siècle pour revenir vers le XX^e siècle, les références sont très nombreuses pour un article de 28 pages et attestent des connaissances de Firth. Celles-ci couvrent non seulement les différentes facettes des sciences du langage mais également leur évolution à travers l'histoire. Ce procédé n'est pas anecdotique chez Firth pour qui l'approche historique est essentielle. Il a cette faculté de déplier les événements afin de faire jour sur l'évolution non seulement des découvertes et des théories mais également sur l'implication des différents protagonistes. Néanmoins, quelques noms se détachent particulièrement de par la multiplicité des références ou encore la place que Firth leur accorde dans ses écrits. Ils constituent, selon Firth le cœur de l'histoire de l'École (Phonétique) de Londres.

3.4.1 Sir William Jones (1746-1794), “The greatest orientalist”

3.4.1.1 L'homme de tous les superlatifs

Firth évoque Sir William Jones dès la publication de *Tongues of Men* accompagnant généralement son nom d'adjectifs (souvent même sous la forme de superlatifs) dithyambiques [Firth, 1937/1966, p. 75 ; Firth, 1946/1969, p. 110]. C'est pour lui un personnage clef dans l'institution de l'École Phonétique de Londres dont il décrit l'impact comme suit :

Sweet was too near to Ellis and Bell, and too specialized in his outlook to appreciate the epoch-making importance of Sir William Jones in the further development of the English School of Phonetics. [Firth, 1946/1969, p. 110]

Sweet était trop proche d'Ellis et de Bell, et trop spécialisé dans sa vision pour apprécier l'importance historique de Sir William Jones dans le développement ultérieur de l'École Anglaise de Phonétique.

La date de publication de cet article et le fait que Sir William Jones y soit abondamment cité sont à mettre en corrélation avec la tenue en septembre 1946 d'une conférence d'orientalistes britanniques commémorant le bicentenaire de la naissance de Jones à Oxford. Ceci tend à prouver que l'apport de Jones est non seulement pérenne mais également reconnu parmi la communauté scientifique, encore au milieu du XX^e siècle.

Dans cet article, Firth décrit le rôle linguistique de William Jones comme suit :

It was in Calcutta in 1786 that Sir William Jones, inspired by Sanskrit, delivered his epoch-making paragraph which made the first sweeping comparison, bringing together the languages of India, Iran, and Europe –Latin, Greek, Celtic, and Germanic –all into one great linguistic family. In rendering homage to Sir William Jones's great inspiration we must not overlook the labours of his Anglo-Indian colleagues. [Firth, 1937/1966, p. 75]

C'est à Calcutta en 1786 que Sir William Jones, inspiré par le sanskrit, produisit son

paragraphe historique qui établissait la première comparaison générale, rapprochant les langues de l'Inde, de l'Iran et de l'Europe –le latin, le grec, le celtique et le germanique – toutes dans une seule et même grande famille linguistique. En rendant hommage à la formidable inspiration de Sir William Jones, il ne faut pas oublier les travaux de ses collègues anglo-indiens.

Firth voit en Sir William Jones un homme brillant, un précurseur dans l'analyse comparative des langues qui aura marqué à la fois son époque et l'avenir des sciences du langage.

3.4.1.2 Des origines communes du Sanskrit, et de langues européennes

L'allusion au « *paragraphe historique* » fait référence à la troisième adresse inaugurale de l'Asiatic Society prononcée à Calcutta par Jones, son fondateur et président, en 1786 [Bynon, 2001] :

The Sanskrit language, whatever be its antiquity, is of a wonderful structure; more perfect than the Greek, more copious than the Latin, and more exquisitely refined than either; yet bearing to both of them a stronger affinity, both in the roots of verbs and in the forms of grammar, than could possibly have been produced by accident; so strong, indeed, that no philologer could examine them all three, without believing them to have sprung from some common source, which, perhaps, no longer exists; there is a similar reason, though not quite so forcible, for supposing that both the Gothick and the Celtick, though blended with a very different idiom, had the same origin with the Sanscrit; and the old Persian might be added to the same family. [Godfrey, 1967, p. 58]

Le Sanskrit, quelque soit son caractère ancien, est une structure merveilleuse, plus parfaite que le grec, plus copieuse que le latin, et plus exquisément raffinée que les deux, pourtant plus liée à ces langues par une forte affinité, à la fois dans les racines des verbes et dans les formes grammaticales que ce qui aurait potentiellement pu être produit par accident ; tellement forte, en effet, qu'aucun philologue ne pourrait les examiner tous les trois sans les croire issus d'une source commune, qui peut-être, n'existerait plus ; il y a une raison similaire, bien que moins marquée, pour supposer qu'à la fois le gothique et le celte, bien que mêlés à des idiomes différents, ont la même origine que le sanskrit, et que le vieux perse puisse être ajouté à la même famille.

Comme Bloomfield (1933, p. 12) avant lui et Theodora Bynon (2001, p. 1226) plusieurs dizaines d'années plus tard, Firth, laisse entendre que Sir William Jones a été le premier à établir les affinités linguistiques entre les langues indiennes et européennes, fort de sa connaissance de nombreuses langues de diverses origines. Cependant, cette thèse est mise à mal par John Godfrey dès 1967. Il cite pour preuve un extrait du mémorandum envoyé par Cœurdoux en réponse à l'Abbé Barthélémy et à l'intention des orientalistes de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles Lettres :

Et ne seroit-ce pas là le dénouement simple de la question proposée ? Plusieurs termes

communs restèrent dans les langues nouvelles ; un grand nombre se sont perdus par le laps du temps ; d'autres ont été défigurés à un point qu'ils ne sont plus reconnaissables. Quelques-uns ont échappé à ce naufrage pour être aux hommes un mémorial éternel de leur commune origine et de leur antique fraternité. [Cœurdoux, 1808, p. 659–667]

Plus que les hypothèses que Cœurdoux propose, ce sont bien davantage encore les premières lignes du questionnement de Cœurdoux qui sont les plus intéressantes. Cœurdoux y écrit en toutes lettres : « *D'où vient que, dans la langue Samskroutane, il se trouve un grand nombre de mots qui lui sont communs avec le latin et le grec, et surtout avec le latin !* » [Cœurdoux, 1808, p. 659]

L'affinité entre les trois langues est ici au cœur de la réflexion du jésuite. Afin d'en étayer la réalité, il fournit moult listes de mots communs aux différentes langues. Des six hypothèses qu'il formule au fil des cinq pages suivantes, la thèse la plus probable selon lui étant celle citée par Godfrey.

3.4.1.3 Plus qu'une référence, un modèle

Il paraît difficile de croire que Firth en sa qualité d'historien francophone et d'orientaliste n'ait pas été conscient de cette découverte clef de l'histoire des langues. Néanmoins, il en attribue le mérite exclusif à Sir William Jones (peut-être par fierté nationale) qui, il est vrai, ne pouvait connaître cet échange épistolaire rendu public quatorze ans après sa mort. Jones est donc aux yeux de Firth « *the greatest orientalist* » [le plus grand des orientalistes] [Firth, 1946/1969, p. 111] ou encore « *The Orientalist* » [L'Orientaliste] [Firth, 1946/1969, p. 110] et c'est en cette qualité qu'il fait figure de référence pour Firth, des premiers écrits de Firth jusqu'aux plus tardifs¹⁷. Dans « « *The English school of phonetics* », Sir Thomas Smith, de par ses préoccupations linguistiques est décrit, par exemple, comme un « *Elizabethan 'Sir William Jones'* » [un 'Sir William Jones de l'époque élisabéthaine'] [Firth, 1946/1969, p. 107].

Sir William Jones en devient donc un modèle, bien que Firth se dise conscient du mépris de Jones pour l'étude des langues en elles-mêmes et pour elles-mêmes, ces dernières n'étant pour lui qu'un outil permettant d'accéder à d'autres connaissances [Firth, 1946/1969, p. 110]. Firth retient l'apport de Jones en terme de transcription notamment :

To all of us who value sources it will be of the greatest significance that Jones and Ellis link us up with an eastern source of phonetics, far more competent than anything hitherto produced in the West. Not only that. For the first time in this country the Roman alphabet

17. Il est abondamment cité dans les articles, notamment dans « *The technique of semantics* » [Firth, 1935b/1969, p. 17]; *Tongues of Men* [Firth, 1937/1966, p. 57, 75]; « *The English school of phonetics* » [Firth, 1946/1969, p. 107, 110-114, 116]; « *Sounds and prosodies* » [Firth, 1948a/1969, p. 125-126]; « *Atlantic linguistics* » [Firth, 1949/1969, p. 161, 165]; « *Personality and language in society* » [Firth, 1950/1969, p. 177]

really meets the Arabic, Persian, and Indian systems of writing, and the age-old trinity of nomen, figura and potestas severely tested. [Firth, 1946/1969, p. 110]

Pour tous ceux d'entre nous qui estiment les sources, il sera de la plus grande importance que Jones et Ellis nous rapprochent d'une source orientale de la phonétique, bien plus compétente que tout ce qui a pu être produit en Occident jusqu'ici. Ce n'est pas tout. Pour la première fois dans ce pays, l'alphabet romain est vraiment confronté aux systèmes d'écriture arabe, perse, et indien et la trinité séculaire du *nomen*, de la *figura* et la *potestas* est sérieusement mise à l'épreuve.

C'est donc cet accès à la connaissance orientale qui fait de Jones un personnage clef dans l'histoire de l'école de Londres. Nul doute que l'expérience indienne de Firth conforte une certaine proximité intellectuelle entre les deux hommes et renforce le rôle de modèle attribué à Jones. Firth revient ici sur la triade « *nomen-figura-potestas* » évoquée par Ælfric au Xe siècle. Alors que ce dernier avait introduit la triade dans la grammaire anglo-saxonne, Sir William Jones, huit siècles plus tard semble en dévoiler les limites grâce à sa connaissance du monde oriental et des langues qui lui sont liées. Ce sujet est toujours d'actualité en septembre 1946, puisque Firth écrit que la nécessité d'une utilisation raisonnée de l'alphabet latin dans les études orientales a été discutée lors de la conférence qui a réuni les orientalistes britanniques à Oxford ; comme un écho au travail de Jones intitulé « *The orthography of Asiatic Words in Roman Letter* » [W. Jones, 1788] concernant la translittération et présentée à la société Asiatique du Bengal en 1788.

L'érudition de Jones et les connaissances liées à l'Orient permettent selon Firth de transcender un schéma linguistique en vigueur depuis l'antiquité en Europe et le Moyen-âge en Grande-Bretagne. C'est une démarche que Firth adopte volontiers au fil de ses articles et les références aux langues asiatiques sont multiples afin de dépasser les idées tenues pour acquises parmi les linguistes occidentaux.

Cependant, cet enthousiasme pour Jones, s'il est partagé, ne semble pas faire ou avoir fait l'unanimité de l'aveu de Firth lui-même. Il exprime ainsi le regret que cet apport n'ait pas été apprécié à sa juste valeur par les phonéticiens du XIX^e siècle :

The importance of these new facts plainly presented by Sir William Jones was never fully realized by the nineteenth-century phoneticians. [Firth, 1946/1969, p. 110]

L'importance de ces faits nouveaux pleinement présentés par Sir William Jones n'a jamais été complètement perçue par les phonéticiens du dix-neuvième siècle.

Pour Firth, même Sweet, fondateur de l'École de Londres de Phonétique, semble ne pas avoir été en mesure de reconnaître la portée de la contribution de William Jones. Pourtant celle-ci est d'une telle envergure, selon Firth toujours, qu'elle transcende la Grande-Bretagne et même l'Europe :

Sir William Jones's contribution to the study of spelling, transcription, and transliteration, together with his wise observations on phonetics, was the inspiration for a great deal of work in England, Germany, and America. [Firth, 1946/1969, p. 113–114]

La contribution de Sir William Jones à l'étude de l'orthographe, de la transcription et de la translittération, ainsi que ses observations avisées en phonétique, ont inspiré de nombreux travaux en Angleterre, en Allemagne et en Amérique.

Firth décrit Jones à plusieurs reprises comme un pont entre l'Europe et les Etats-Unis. Il ajoute dans « Atlantic linguistics » que les travaux de Jones sur le sanskrit ont constitué à la fois l'origine et un véritable stimulus pour les nouveaux développements scientifiques tant en linguistique générale qu'en phonétique sur les deux continents [Firth, 1949/1969, p. 165]. Selon lui, les idées libérales, telles que la prise de position contre la Guerre d'Indépendance Américaine ou l'esclavage, que Jones a pu afficher ont constitué un frein à sa carrière [Firth, 1949/1969, p. 161]. Néanmoins, elles sont révélatrices du lien entre les deux continents qu'il a pu incarner, certes politiquement, mais également intellectuellement, scientifiquement, et de l'étendue de l'influence qu'il a pu exercer.

Ceci est à mettre en parallèle avec la famille Bell. Bien que d'origine britannique, l'émigration aux États-Unis de la famille Bell marque un partage des savoirs entre les deux territoires anglophones de part et d'autre de l'Atlantique. Or, Firth écrit au sujet du Visible Speech d'Alexander Melville Bell :

The fact that Ellis was particularly interested in the phonetic observations of Sir William Jones, and that he was closely associated with Alexander Melville Bell, and that Bell studied for three years in the British Museum, suggests to me that Bell got the idea of Visible Speech from Jones [Firth, 1946/1969, p. 113]

Le fait qu'Ellis ait été particulièrement intéressé par les observations phonétiques de Sir William Jones, qu'il ait été proche d'Alexander Melville Bell, et que Bell avait étudié trois ans au British Museum, m'amène à penser que Bell a tiré l'idée du Visible Speech (ou "Parole visible") de Jones.

Le Visible Speech [Bell, 1867] dont il est ici question consiste en une transcription phonétique se voulant universelle, basée sur les différents points d'articulation, avant le recours au spectrographe, et dont l'application allait de l'enseignement aux sourds à une écriture universelle. Bell aurait donc été inspiré par les talents de Jones mis en œuvre dans le domaine de la transcription [Firth, 1946/1969, p. 112] et vient en quelque sorte consolider le lien entre les phonéticiens mais également les orientalistes britanniques et américains. Firth mentionne différentes sociétés savantes en guise d'illustration et n'hésite pas à citer les manifestes prônant la collaboration entre les scientifiques des deux bords, en dépit de réalités pratiques certainement moins idéales.

Si Sir William Jones a servi à la fois de modèle aux scientifiques occidentaux et de pont

tant vers l'Est que vers l'Ouest aux Européens, l'influence qu'il a eu sur Firth est immense puisqu'elle conditionne l'approche de ce linguiste et cette mise en perspective incessante entre les langues d'origines européennes ou non, cette spécificité firthienne qui sera imposée à tous ses disciples :

Any work I have done in the Romanization of Oriental languages has been in the spirit of Sir William Jones, and consequently I have not underestimated the grammatical, even phonetic, excellence of the characters and letters of the East where our own alphabet finds its origins. On the contrary, one of the purposes of my paper is to recall the principles of other systems of writing to redress the balance of the West. [Firth, 1948a/1969, p. 126]

Tous les travaux que j'ai menés dans le cadre de la romanisation des langues orientales l'ont été dans l'esprit de Sir William Jones, et par conséquent, je n'ai pas sous-estimé l'excellence grammaticale et même phonétique des caractères et des lettres de l'Est dans lesquelles notre propre alphabet trouve ses origines. Au contraire, un des buts de mon article est de rappeler les principes des autres systèmes d'écriture afin de rétablir l'équilibre de l'Ouest.

Pour Firth, Sir William Jones est à l'origine de l'École Phonétique de Londres avant même que celle-ci n'ait pu être officiellement instituée par Henry Sweet (1884). Si l'on admet l'existence simultanée d'une École Linguistique qui a pris corps autour de Firth à la SOAS de Londres, force est de constater que, là encore, Sir William Jones peut être perçu comme ayant posé les premières pierres d'une réflexion sur l'Orient et les langues orientales à travers l'influence revendiquée par Firth. C'est cette connaissance de l'Orient qui permet à Firth une déculturation nécessaire (et souvent absente chez d'autres) à l'appréhension de sa propre langue afin d'en déterminer non seulement les points forts et les faiblesses, mais également l'essence.

3.4.2 Henry Sweet (1845-1912)

3.4.2.1 Le rôle de Sweet dans l'École Phonétique de Londres

Suite à l'apport de Sir William Jones, l'École Phonétique de Londres est « réellement créée » et officialisée un siècle plus tard par Henry Sweet [Firth, 1946/1969, p. 111 ; Firth, 1949/1969, p. 167]. Firth établit une sorte de généalogie de cette École à travers une rétrospective qui remonte jusqu'au X^e siècle. Il conclut en mettant l'accent sur la continuité des travaux entre le XVIII^e et le XIX^e siècle :

Having carried the influence of the English School through Sir William Jones to the Continent and America, the story is almost told. The last chapter is a brief summary of the continuity of the work of the English School from Sir William Jones through Ellis, the Bells,

Murray, Prince Bonaparte, Pitman, to Joseph Wright and the great Sweet, and thus ending where I began. [Firth, 1946/1969, p. 116]

En ayant porté l'influence de l'École Anglaise jusqu'au Continent et en Amérique à travers Sir William Jones, l'histoire est presque dite. Le dernier chapitre est un résumé succinct de la continuité des travaux de l'École Anglaise depuis William Jones –en passant par Ellis, la famille Bell, Murray, le Prince Bonaparte et Pitman –à Joseph Wright et au grand Sweet, revenant ainsi au point de départ de mon analyse.

D'autres scientifiques ont également apporté leur contribution intellectuelle, scientifique et/ou technique tout au fil de ces siècles. Néanmoins, Jones et Sweet se détachent particulièrement aux yeux de Firth, qui place les deux noms aux extrêmes de cette énumération pour insister sur le rôle fondamental qu'ont joué les deux hommes [Firth, 1946/1969, p. 111]. Chacun fait figure d'instigateur d'une nouvelle ère pour les sciences du langage. Jones a attiré l'attention sur les langues dans une perspective comparative, se penchant notamment sur les problèmes liés à la transcription et à l'orthographe, et de leurs implications directes [Firth, 1948a/1969, p. 126]. Il a également exporté les prémisses ce qui devait devenir la pensée de l'École de Londres au-delà des frontières britanniques amorçant une reconnaissance internationale [Firth, 1946/1969, p. 113–114]. Sweet, outre son vaste apport en phonétique, notamment en terme de transcription, a fédéré les linguistes britanniques –en dépit de spécialités aussi différentes que la phonétique, la lexicographie, la linguistique générale, la dialectologie [Firth, 1946/1969, p. 120] –sous l'étiquette de l'« École Anglaise de phonétique » comme entité scientifique nationale officielle dévolue à l'étude des langues et a su mettre en avant [Firth, 1949/1969, p. 167] les forces de cette École :

The title 'The English School of Phonetics' is a phrase taken from Sweet's paper to the Philological Society on « The Practical Study of Language », in 1884. In the preface to his Handbook of phonetics, published in 1877, he had said : 'England may now boast a flourishing phonetic school of its own. [Firth, 1946/1969, p. 92]

Le titre 'L'École Anglaise de Phonétique' est une expression issue de l'article de Sweet « L'étude pratique de la langue », destinée à la Philological Society [Société Philologique] en 1884. Dans la préface de son Manuel de Phonétique, publié en 1877, il avait dit : 'L'Angleterre peut à présent se targuer de sa propre école phonétique florissante.

Il s'agit dans cet extrait de pouvoir s'affirmer intellectuellement à l'échelle nationale et même internationale et de rivaliser avec les grandes Écoles, notamment du continent. Sweet, comme Daniel Jones avant lui, ayant étudié en Allemagne [Firth, 1946/1969, p. 95], c'est une manière d'établir une indépendance intellectuelle. Ceci est particulièrement notable dans une citation de Sweet que Firth reprend dans ce qu'il estime être « dans tous les contextes adaptés » [Firth, 1951a/1969, p. 218] :

Our tendency is not so much toward the antiquarian philology and text-criticism in which German scholars have done so much, as towards the observation of the phenomena

of living languages¹⁸ . (...) [The real strength and originality of English work lies, as I have remarked above, in phonology and dialectology]¹⁹ . Our aim ought clearly to be, while assimilating the methods and results of German work, to concentrate our energies mainly on what may be called « living philology. » [Sweet, 1879]²⁰

Nous n'avons pas tant d'inclination à la philologie antique et à la critique littéraire, dans lesquelles les érudits allemands ont tant fait, que dans l'observation des phénomènes des *langues vivantes*. (...) [La force et l'originalité réelles des travaux anglais se trouvent, comme je l'ai remarqué plus haut, dans la phonologie et la dialectologie.] Notre but devrait clairement être, tout en assimilant les méthodes et les résultats des recherches allemandes, de concentrer principalement nos énergies sur ce que l'on pourrait appeler « la philologie du vivant ».

Sweet se positionne principalement par rapport à l'Allemagne et, dans le passage coupé par Firth, il explique à quel point la Grande-Bretagne s'inscrit dans la continuité germanique jusqu'aux plus hauts niveaux universitaires pointant le manque d'autonomie intellectuelle. Néanmoins, il est troublant que la seule phrase pointant la compétence des intellectuels britanniques ait été effacée de la citation de Firth et ce à deux reprises [Firth, 1949/1969, p. 166] et [Firth, 1951a/1969, p. 218]. Par cet « oubli », il semble insinuer que tout était à faire à la fin du XIX^e siècle et la trajectoire des Britanniques en sciences du langage encore à déterminer, ne souhaitant pas la restreindre aux seuls domaines de la phonologie et de la dialectologie.

3.4.2.2 Apport de Sweet selon Firth

Selon Firth, Sweet est un des plus grands linguistes (le plus grand du XIX^e siècle tout du moins). Il ne s'agit pas ici de dresser une liste exhaustive des travaux de Henry Sweet qui nécessiterait plusieurs études à part entière mais de déterminer la vision qu'en a Firth et comment cette perception a influencé non seulement Firth mais également l'environnement dans lequel il a évolué. Firth affirme avoir été sensible tant à l'apport scientifique personnel de Sweet qu'à sa clairvoyance dans les possibilités de l'École Phonétique de Londres, point sur lequel il revient à plusieurs reprises :

Henry Sweet was undoubtedly the outstanding English general philologist in the nineteenth century, realizing as he did where our strength lay. [Firth, 1949/1969, p. 166]

Henry Sweet était sans aucun doute le plus remarquable des philologues généralistes anglais au dix-neuvième siècle, en comprenant, comme il l'a fait, où réside notre force.

Cependant, ce rôle fédérateur endossé par Sweet ne doit pas faire oublier les contributions

18. Le changement d'italiques et de Firth [Firth, 1949/1969, p. 166]

19. La partie entre crochets correspond à une partie qui bien que pertinente à cette étude n'est pas initialement citée par Firth.

20. reproduit par Firth dans « Atlantic linguistics » [Firth, 1949/1969, p. 166], « General linguistics and descriptive grammar » [Firth, 1951a/1969, p. 218] et « Ethnographic analysis and language » [Firth, 1957d/1968, p. 144]

scientifiques personnelles du phonéticien. Tout d'abord, il semble important de replacer ces dernières dans un certain contexte scientifique. Voici comment Henry Sweet lui-même définit son domaine d'activité, à savoir la phonétique, au tout début du XX^e siècle :

My own subject, Phonetics, is one which is useless by itself, while at the same time it is the foundation of all study of language, whether theoretical or practical. The general theoretical side of the study of language is at present represented in the University by the Professorship of Comparative Philology. This term is ambiguous. If we identify it with Comparative Aryan Grammar, there ought to be another Professorship of the Science of Language (philosophical grammar; &c.). (Henry Sweet dans un courrier en réponse au vice-chancelier de l'Université d'Oxford, 1902 ; [Firth, 1946/1969, p. 119])

Mon sujet propre, la Phonétique, est inutile en soi, alors qu'en même temps, il est au fondement de toute étude de la langue, qu'elle soit théorique ou pratique. Le côté théorique général de l'étude de la langue est actuellement représenté à l'université par la Chaire de Philologie Comparée. Le terme est ambigu. Si on l'identifie à la Grammaire Arienne Comparée, il devrait y avoir une autre Chaire de Sciences du langage (grammaire philosophique, &...).

L'argument qui consiste à placer la phonétique à la base de toute étude de la langue, « théorique ou pratique » est un élément récurrent chez Sweet puisqu'on le trouvait déjà dans *A Handbook of Phonetics* [Sweet, 1877, Preface] et *The Practical Study of Languages* [Sweet, 1884/1913, p. 4].

Lorsqu'il s'agit de définir le travail qu'il considère être le sien dans ce domaine scientifique particulier, il écrit :

The Readership deals with pronunciation in general, and with special reference to such languages as English, French, Latin; methods of studying languages from a phonetic point of view; history of sound-changes, comparative phonology, and methods of investigation in these subjects; methods of dealing phonetically with dialects and unwritten forms of speech (for missionaries, &c.); phonetic shorthand. (Henry Sweet dans un courrier en réponse au vice-chancelier de l'Université d'Oxford, 1902 [Firth, 1946/1969, p. 120])

Le poste de maître de conférences concerne la prononciation en général, et particulièrement en lien avec des langues telles que l'anglais, le français, le latin ; les méthodologies de l'étude des langues d'un point de vue phonétique ; l'histoire des changements phoniques, la philologie comparée, et les méthodes d'investigation dans ces domaines ; les méthodes pour traiter phonétiquement des dialectes et des formes de discours non-écrites (pour les missionnaires, etc.) ; la sténographie phonétique.

Le champ d'activité paraît extrêmement vaste puisqu'il correspondait de nos jours à plusieurs spécialisations distinctes telles que la phonologie, la phonétique, l'histoire des sciences... Ses travaux se basent sur un pré-requis qu'il aime à rappeler : la dualité de la forme phonique et du sens qui constitue le langage [Sweet, 1900, p. 1]. De là provient son intérêt pour le « côté formel » (in *A New English Grammar* [Sweet, 1892, p. 6–7]) à travers le développement de la

phonétique expérimentale, l'affinement des observations et une structuration des résultats trouvés. Il s'intéresse également à la discipline en général, mais aussi pour le « *côté logique* », ainsi qu'aux origines du langage. Sweet définit le langage comme suit :

Language may be defined as the expression of thought by means of speech-sounds. In other words, every sentence or word by which we express our ideas has a certain definite form of its own by virtue of the sounds of which it is made up, and has a more or less definite meaning. [Sweet, 1900, p. 1]

Le langage peut être défini comme l'expression de la pensée par le biais de sons de parole. En d'autres termes, chaque phrase ou mot par lequel nous exprimons nos idées a une certaine forme définie qui lui est propre de par les sons qui la constituent, et elle a un sens plus ou moins défini.

Cette citation montre que pour Sweet, l'étude formelle de la langue est basée sur la phonétique (ou science des “speech-sounds”) mais il ne rentre pas dans un formalisme absolu pour autant puisque le sens fait également partie de sa définition du langage. La présence de ces deux éléments chez Firth pourrait à première vue rapprocher les deux scientifiques. Pourtant, cette citation clef présente un argument inacceptable pour Firth (la réduction de la langue à l'expression de la pensée) et constitue selon lui une des limites des travaux de Sweet (cf. Ch. 3.4.2.4 page 98)

Parmi les travaux de Sweet qui semblent important aux yeux de Firth, ce dernier mentionne une série d'emprunts que Sweet a développés ou améliorés. Firth évoque l'emprunt par Sweet du *Visible Speech* d'Alexandre Melville Bell [Firth, 1930/1966, p. 149] et son amélioration. Le système ainsi revisité aurait été envisagé comme alphabet dans la rédaction du Journal de l'Association Phonétique Internationale fondée par Paul Passy en 1886 [Firth, 1946/1969, p. 94]. Il cite également des travaux repris de Whitney sur la classification des sibilantes [Firth, 1949/1969, p. 165] et donne une référence dans *A Primer of Phonetics* [Sweet, 1890/1892, p. 40]. Bien que l'allusion qui se trouve à cette page dans l'édition oxfordienne publiée chez Clarendon en 1892 soit très succincte, on retrouve néanmoins ce classement dans le tableau récapitulatif des consonnes deux pages auparavant.

Cependant, la contribution principale de Sweet, décrite à plusieurs reprises au fil des articles de Firth concerne la théorie du phonème. En effet, pour Firth, l'idée de phonème était implicite dans l'alphabet romique de Sweet [Firth, 1934c, p. 2] La manière dont ce sujet récurrent est abordé est assez éloquent sur la fierté et l'admiration portées à Sweet, mais soulève la question de l'impartialité dans l'attribution de cette paternité à Sweet.

Déjà en 1934 dans « *The Word Phoneme* », Firth écrivait :

As for 'the phoneme idea', quite simply it must be regarded as implicit in the work of all phoneticians and orthographists who have employed broad transcription. [Firth, 1934c, p. 2]

Quant à 'l'idée de phonème', assez simplement, elle peut être perçue comme implicite dans le travail de tous les phonéticiens et les orthographistes qui ont employé la transcription large.

Il cite Sweet, et particulièrement l'alphabet romique large [Sweet, 1877]²¹ rendu public presque en même temps que le *Über die Lautabwechslung* de Kruszewski²² (1881) mais également le *Lehrbuch der Phonetik* de Jespersen (1904), le *Cours de linguistique générale* de Saussure (1916) et il évoque Sapir et Bloomfield, faisant naître un doute quant à la réelle paternité du concept.

Des positions similaires sont reprises dans « Atlantic linguistics » [Firth, 1949/1969, p. 167, 169] où Firth répète presque mot pour mot sa position de 1934, quinze ans plus tard. Bien qu'il s'exprime dans un lexique superposable, il apporte cependant certaines modulations :

Though descriptive work based on what may be loosely called 'the phoneme principle' is one of the characteristics of Atlantic linguistics, and though it has its real roots in the work of Sweet and Jespersen, it is much indebted to Slavonic sources. [Firth, 1949/1969, p. 167]

Bien que les travaux descriptifs basés sur ce que l'on pourrait vaguement appeler « le principe du phonème » au sens large soit l'une des caractéristiques de la linguistique atlantique, et bien qu'il ait des racines réelles dans le travail de Sweet et de Jespersen, il doit beaucoup aux sources slaves.

Il semble que sa position se soit précisée dans cet extrait : même s'il reconnaît une grande dette aux études slaves, c'est bien à Sweet et Jespersen qu'il accorde la véritable paternité du concept. Les autres auteurs qui semblaient avoir pressenti la notion de phonème selon son article de 1934 ne sont plus cités. L'absence de Bloomfield et de Sapir paraît d'autant plus étonnante que l'article en question, « Atlantic linguistics » [Firth, 1949/1969], vise à établir un état des

21. Richard Lilly et Michel Viel, dans « Représentation et réalité en phonologie anglaise » [Lilly et Viel, 2001, p. 390], renvoient très précisément à cet extrait du *Handbook of English Phonetics* de Sweet :

...in treating of a single language, it is necessary to have an alphabet which indicates only those broader distinctions of sound which actually correspond to distinctions of meaning. [Sweet, 1877, p. 103]

En ne traitant qu'une seule langue, il est nécessaire d'avoir un alphabet qui n'indique que ces distinctions les plus larges du son qui correspondent en fait aux distinctions de sens comme acte de naissance de la transcription large et qui constitue donc, par extension, selon Firth, les prémisses de la théorie du phonème.

22. On en trouve la trace dès 1879 dans le mémoire de Master de Kruszewski publié à Kazan en 1879, dont l'introduction a été reprise et traduite en allemand en 1881 sous le titre *Über die Lautabswechslung*, puis finalement traduite en anglais dans le recueil *Writings in General Linguistics, On Sound Alternation (1881) and Outline of Linguistic Science (1883)* en 1995 [Kruszewski, 1995].

lieux de la linguistique européenne et américaine dans une mise en avant des liens qui unissent les scientifiques de part et d'autre de l'Océan Atlantique.

Entre temps, le 10 mai 1946 Wrenn a également abordé le sujet dans l'adresse inaugurale de la Philological Society durant laquelle Firth a présenté « The English School of phonetics ». Il cite d'ailleurs l'article de Firth de 1934 intitulé « The word phoneme » [Wrenn, 1946, p. 190]. Dans ce discours de Wrenn, auquel Firth fait à son tour directement allusion dans un article ultérieur [Firth, 1956f/1968, p. 53–54], Wrenn affirme que :

Sweet may virtually be regarded as a co-equal with Baudoin de Courtenay in discovering the phoneme. [Wrenn, 1946]

Sweet peut virtuellement être perçu comme l'égal de Baudouin de Courtenay dans la découverte du phonème.

Selon Firth l'origine réelle du phonème à Kazan serait davantage imputable à Kruszewski, disciple de Baudouin de Courtenay plutôt qu'à ce dernier. Cela dit, l'allocution de Wrenn vise à mettre Baudouin de Courtenay et Sweet sur un pied d'égalité tout en prenant moult précautions exprimées par la modalité épistémique et l'adverbe. Firth fait preuve de bien moins de délicatesse et n'hésite pas à inverser l'importance des responsabilités. Ces différences de point de vue permettent de prendre un certain recul.

Le thème de l'origine du phonème revient également un peu plus loin dans ce même article de Firth de 1949, comme un leit-motiv :

The modern phoneme theory is polish and Russian in origin, although it undoubtedly exists in nuce in Sweet's Broad Romic, in Jespersen's Phonetics, and in the principles and practice of the International Phonetic Association. [Firth, 1949/1969, p. 169]

La théorie moderne du phonème est d'origine polonaise et russe, bien qu'elle existe sans aucun doute implicitement dans l'alphabet Romique Large de Sweet, dans la Phonétique de Jespersen, et dans les principes et pratiques de l'Association Phonétique Internationale.

Même s'ils ne sont pas cités, Baudouin de Courtenay et Nikolai Kruszewski sont bien présentés comme à l'origine du phonème cette fois, bien que Firth se plaise à rappeler son existence implicite chez Sweet et Jespersen. Si Saussure, Sapir et Bloomfield ont définitivement disparu de l'inventaire de Firth, l'Association Phonétique Internationale, fondée en France en 1886 par Paul Passy apparaît dans la liste. Les raisons exactes d'un tel revirement sont difficiles à affirmer avec certitude. Néanmoins, on peut y voir une certaine rivalité scientifique –par rapport au structuralisme bipolaire de Saussure²³. ou au formalisme bloomfieldien de l'école américaine²⁴, par exemple –et au contraire, une proximité avec l'Association Phonétique Internationale (Daniel Jones la rejoint fin 1905 après avoir étudié avec Paul Passy en 1905-1906 et épousé sa nièce en

23. « Personality and language in society », p. 179-180 ; repris par Palmer dans l'introduction des Selected Papers [Firth, 1968, p. 7]

24. Firth évoque l'approche bloomfieldienne du phonème dans « Structural linguistics » [Firth, 1955/1968, p. 38] et revient sur la formalisme américain dans « Linguistics and translation » [Firth, 1956e/1968, p. 85–86]

1911 [Collins et Mees, 1999] pour devenir le président de l'association l'année suivante pour 17 ans).

La référence systématique à Sweet et le fait que Jespersen ait été le disciple de ce dernier [Firth, 1955/1968, p. 42], de même que l'échange épistolaire entretenu par les deux hommes²⁵, semblent confirmer cette hypothèse. En effet, Firth présente Sweet comme un pionnier de la phonétique et l'admiration manifeste qu'il porte à ce phonéticien est mentionnée par Palmer dans l'introduction des *Selected Papers* [Firth, 1968, p. 1]. On retrouve la trace de ce sentiment jusque dans sa notice nécrologique rédigée par R. H. Robins (1961, p. 191) qui parle alors de « *the greatest veneration* » [la plus grande des vénérations]. Ces extraits tendent à prouver que l'objectivité de Firth est donc toute relative lorsqu'il s'agit de Sweet.

Si l'on peut voir dans l'alphabet romique de Sweet les prémisses du phonème comme le confirment Collins et Mees :

The transcription of the Handbook [of Phonetics Sweet, 1877] is vitally important in one other respect. Through it Sweet actually identifies the kernel of the phoneme concept (although he does not employ the term himself). [Collins et Mees, 1999, p. 42]

La transcription du Handbook [of Phonetics Sweet, 1877] a une importance vitale sur un autre plan. A travers elle Sweet identifie en fait le noyau du concept de phonème (bien qu'il n'emploie pas le terme lui-même).

Se pose alors le problème de la définition de ce concept de <phonème>. Ce point précis, abordé dans cette étude (Partie III page 228) est problématique au point que Firth en vient à dénoncer la multiplicité des définitions, amenant à un rejet total de la notion pour lui-même et l'École linguistique qu'il a initiée. Ceci peut, par ailleurs, apporter un élément de réponse quant aux fluctuations dans les citations de Firth : chaque linguiste ou École mentionné à un moment ou un autre constitue effectivement l'origine d'une certaine conception du phonème. La récurrence du nom de Sweet tendrait à prouver que c'est certainement la vision du phonéticien britannique qui se rapproche le plus de sa propre conceptualisation sans pour autant entraîner son adhésion ni même sa reconnaissance de cette notion.

Cette fluctuation, qui s'exerce potentiellement en fonction des rivalités engage le lecteur à prendre une certaine distance par rapport aux écrits de Firth et incite à une vérification systématique des dates et événements qui n'est pas des plus aisée de par la densité des références présentes dans ses écrits.

25. Une de ces lettres est reproduite par Victoria Rebori dans « The legacy of J. R. Firth » [Rebori, 2002, p.177]

3.4.2.3 Sweet : un modèle pour Firth, mais également pour Jones, Wrenn et bien d’autres

3.4.2.3.1 Relation Firth / Sweet

Si Firth manifeste régulièrement son admiration pour Sweet, il est également intéressant d'avoir un avis plus objectif sur cette relation, a fortiori quand celui-ci évoque certains éléments pouvant expliquer sa nature et son origine. F. R. Palmer endosse la responsabilité d'exécuteur testamentaire littéraire [Rebori, 2002, p. 170] et affirme en introduction du recueil posthume d'articles de Firth :

[Firth] and he alone pioneered the subject [of linguistics] in Britain. For years he was, like Henry Sweet (with whom he liked to be compared), a voice crying in the wilderness²⁶. His greatest achievement was perhaps simply that of making people think again and refuse merely to accept traditional approaches to language. [F. R. Palmer, 1968a, Introduction, p. 1]

[Firth] et lui seul a ouvert la voie dans le domaine [de la linguistique] en Grande-Bretagne. Pendant des années, il a été comme Henry Sweet (avec qui il aimait être comparé), une voix criant dans le désert. Son plus grand accomplissement a peut-être simplement été de faire à nouveau penser les gens et leur faire refuser les approches traditionnelles de la langue.

Si Firth qualifie Sweet de pionnier, c'est à son tour l'image qu'il laisse à sa mort. Il admire Sweet et se sent flatté lorsqu'il lui est comparé. Selon Palmer, un des points communs aux deux hommes réside dans leur isolement scientifique. Un autre élément de taille est le refus des approches traditionnelles, notamment la philologie antique et la critique littéraire en vigueur en Allemagne jusqu'au début du XX^e siècle [Firth, 1946/1969, P. 95 ; Firth, 1951a/1969, p. 218]. A cela il faut ajouter que tous deux semblent prompts à remettre en cause non seulement les données tenues pour acquises mais également les méthodologies qui ont amené à leurs résultats.

Pour ce faire, ils s'efforcent de dépasser les cadres traditionnels : pour Sweet celui des études germaniques et pour Firth celui des connaissances principalement euro-centrées –ou tout du moins occidentales –et ils incitent également leur entourage à dépasser un champ de vision qu'ils jugent étiqué. Ainsi Sweet, outre ses travaux scientifiques plus personnels, travaille à l'exportation de la vision britannique de la langue et à la reconnaissance internationale de l'École anglaise quand Firth incite chacun de ses étudiants à se familiariser avec des langues orientales lorsque ce n'est pas déjà le cas (Arabe et berbère pour T. F. Mitchell ; langues dravidiennes et hindoustani pour Whitley ; tibétain, birman et Lepcha pour Sprigg ; turc pour Waterson ; fidjien pour Wa-

26. Sans le préciser, Palmer fait ici directement référence à la préface de la pièce de Bernard Shaw intitulée *Androcles and the Lion Overruled. Pygmalion* (que Firth mentionne dans « Speech » [Firth, 1930/1966, p. 203]) et dont le personnage est basé sur Henry Sweet. On peut y lire : « There have been heroes of that kind crying in the wilderness for many years past. »[Il y a eu des héros de ce genre criant dans le désert depuis de nombreuses années] [B. Shaw, 1916/1931, p. 195]

terson ; hausa, igbo, fulani et yoruba pour Carnochan ; japonais, sichuanais et iban pour Scott ; sanskrit pour Allen ; thaï, vietnamien et cambodgien pour Henderson ; soundanais et japonais pour Robins ; chinois pour M. A. K. Halliday ; Ethiopien pour Palmer²⁷ ...) Ceci a pour but de sortir et faire sortir des sentiers battus afin d'amener une remise en cause des systèmes de pensée existants, générant un traitement original de la langue.

Firth n'est pas le seul scientifique à avoir une très haute opinion de Sweet et, afin de donner plus de poids à ses louanges, il n'hésite pas à mentionner et illustrer un sentiment similaire chez d'autres linguistes de renom. Il cite Daniel Jones, à la tête de la première chaire de phonétique de Grande-Bretagne à l'University College de Londres depuis 1921.

3.4.2.3.2 Daniel Jones

Ce dernier se place volontiers dans la continuité de Sweet qui l'a fortement influencé. Collins et Mees affirment que Sweet et Jones se connaissaient aussi bien professionnellement que personnellement et mettent l'accent sur l'importance de Sweet pour Jones dans chacun de ces domaines :

In Britain, at that time the major force in phonetics was undoubtedly Henry Sweet (1845-1912), who was not only an influence on Jones through his writings, but also known to Jones in person. With one exception –namely Passy –Sweet was the single greatest inspiration on Jones's view of phonetics. [Collins et Mees, 1999, p. 42]

En Grande-Bretagne, l'atout majeur en phonétique à l'époque était très certainement Henry Sweet (1845-1912), qui non seulement a eu une influence sur Jones à travers ses écrits, mais que Jones connaissait également en personne. A une seule exception près –à savoir Passy –Sweet a été la seule grande inspiration chez Jones quant à sa vision de la phonétique.

Parmi les éléments précis qui viennent corroborer les affirmations de Collins et Mees (1999), qui établissent une continuité scientifique entre Sweet et Jones et qui témoignent de l'influence de Sweet, Firth mentionne les travaux sur la cardinalisation des voyelles, suggérée par Sweet et par la suite reprise par Jones qui a « *développé une méthode pratique pour décrire et classer les sons vocaliques en utilisant un système de voyelles cardinales* », basant l'étude de la structure phonologique d'un mot sur les recherches en phonétique. [Firth, 1948b/1969, p.146].

Pour Jones, Sweet est un tel modèle qu'il considère que son impact va au-delà des frontières britanniques et à son tour, il élargit la zone d'influence de Henry Sweet :

27. Cette liste est basée sur celle proposée par Battaner-Moro (in « The department of phonetics and linguistics at SOAS. the institutional life of Firthian prosodic analysis versus its official history », p. 2683) et complétée par nos soins

For a year or two preceding 1886, a small group of French teachers had been experimenting with using phonetic transcription in the practical teaching of English... I suspect that they must have got their inspiration from the already famous English phonetician, Henry Sweet. [D. Jones, 1935, p. 44-51]²⁸

Pendant les quelques années qui ont précédé 1886, un petit groupe d'enseignants français a mené une expérience en utilisant la transcription phonétique dans l'enseignement pratique de l'anglais... Je suppose qu'ils doivent avoir trouvé leur inspiration chez le phonéticien anglais déjà célèbre, Henry Sweet.

Si Sweet a eu une influence internationale cherchant à exporter la vision linguistique de l'École de Londres et s'il a constitué pour Jones une telle inspiration, il semble assez logique que Firth décrive l'apport de Jones en ces termes :

Sweet is perhaps to be regarded as the real founder of what he himself called . Since his time, Professor Daniel Jones and his colleagues in London have carried its work to all parts of the world. [Firth, 1949/1969, p. 166–167]

Sweet peut certainement être considéré comme le fondateur réel de ce qu'il a lui-même appelé l'École anglaise de Phonétique. Depuis son époque, le professeur Daniel Jones et ses collègues de Londres ont exporté son travail vers les quatre coins du monde.

Outre la continuité entre Sweet et Jones déjà évoquée, il est intéressant de relever l'expression «*his colleagues*». Firth a lui-même fait partie des collègues de Jones à l'University College de Londres (UCL) pendant 12 ans. En 1949, date de la première publication de cet article dans *Archivum Linguisticum*, Firth a quitté l'UCL depuis onze ans et il est le titulaire de la première chaire de linguistique depuis trois ans. Ceci explique la distance qu'il adopte par rapport à « Jones et ses collègues ». Néanmoins, la démarche est troublante en ce sens que Firth est lui-même un grand admirateur de Sweet, dont il n'hésite pas à reprendre les idées, et qu'il cite abondamment dans ses articles, contribuant ainsi à sa renommée internationale. Il se trouve également à Londres et maintient pourtant ses distances avec l'équipe de Jones laissant deviner un certain antagonisme que Joseph Cremona analyse comme relevant à la base davantage « d'une défiance de la part des linguistes de l'UCL envers la linguistique 'firthienne' » [Brown et Law, 2002, p. 82]. Néanmoins, Honeybone (2005b, p. 83) affirme que la désapprobation par Firth de la phonologie pratiquée à l'UCL a pu mener à de la censure au sein des publications de l'École linguistique de Londres.

3.4.2.3.3 Charles Leslie Wrenn

Dans la perspective d'étayer ses propres affirmations, Firth cite également les propos de Charles Leslie Wrenn qu'il partage et qui viennent confirmer l'admiration générale portée à

28. Cité par Firth dans « The English School of Phonetics » (1946, p. 94)

Sweet. « Philology in the Philological Society » [Firth, 1956f/1968, p. 53–54] reprend l’adresse présidentielle prononcée par Firth face à la Philological Society de Londres. Firth y adopte une perspective historique et profite de cette occasion afin d’évoquer les discours des années antérieures. Il reprend notamment celui de Charles Leslie Wrenn datant de 1946 « Henry Sweet presidential address delivered to the Philological Society on Friday, 10th May 1946 », commémorant alors le centenaire de la naissance de Henry Sweet (1845) et celui de la Société (1842) :

As Professor Wrenn reminded us, Henry Sweet was one of our greatest pioneer leaders and also perhaps the greatest philologist that our country has so far produced. [Firth, 1956f/1968, p. 53–54]

Comme le Professeur Wrenn nous l’a rappelé, Henry Sweet était l’un de nos plus grands maîtres ayant effectué un travail de pionnier et aussi peut-être le plus grand philologue que notre pays ait produit jusqu’ici.

Bien que les expressions soient celles de Firth lui-même, associant les superlatifs dithyrambiques aux qualités de pionnier et de meneur [Firth, 1946/1969, p. 116 ; Firth, 1950/1969, p. 183], elles sont très proches lexicalement de celles utilisées par Wrenn dans son adresse présidentielle à la Philological Society du 10 mai 1946 intitulée « Henry Sweet » :

Sweet, when he was our president, used to think of the Society as one day having branches and keen workers all over the country, including a number of branches in London; and it seems to me that if we are as a Society to recreate anything of the inspiration and the pioneering spirit for which Sweet stood, that time has now come to review the principles and aims for which we should stand. [Wrenn, 1946]

Sweet, alors qu’il était notre président, pensait qu’un jour la Société aurait des branches de chercheurs passionnés dans tout le pays, y compris un certain nombre de branches à Londres ; et il me semble que, si nous sommes en tant que Société pour recréer quoi que ce soit de l’inspiration et de l’esprit pionnier qui caractérise Sweet, le temps est venu à présent de revoir les principes et les buts que nous devrions défendre.

Les autres noms présents dans cette introduction (W. Skeat, J. Murray, F. J. Furnivall, A. J. Ellis...) ont été balayés d’un revers de manche par Firth. Cependant, les termes décrivant Sweet et son apport²⁹ sont bel et bien fidèles au texte initial. Ils se retrouvent d’un linguiste à l’autre, comme pour marquer l’unanimité autour de Sweet au sein de la Société Philologique et donner plus de crédit encore à la position défendue par Firth. Significativement, ce sont les mêmes termes que l’on retrouve dans la description de Firth par Palmer dans l’introduction des *Selected Papers* [Firth, 1968, p. 1, Introduction].

29. Le terme « *pioneer* » [pionnier] est présent à 12 reprises (pp. 177x2 ; 179, 181, 183x2, 185, 190, 193, 196, 198, 199) en l’espace de 25 pages ; on retrouve également les mêmes superlatifs que chez Firth, repris à de nombreuses reprises : « *England’s greatest Anglo-Saxonist* » (p.183) ; « *great creative scholar* » (p.188) ; « *He attained greatness* » (p.197) ; « *a great philologist* » (p.199) ; « *Sweet, our greatest English philologist* » (p.201)

3.4.2.3.4 Eugénie J. A. Henderson

C'est finalement peut-être Eugénie Henderson qui synthétise le mieux ce que Sweet représente à la fois pour l'École de Londres et pour Firth. Elle est à l'origine d'une compilation d'extraits des œuvres de Henry Sweet rassemblées sous le titre *The Indispensable Foundation, A selection of the writings of Henry Sweet* [Henderson, 1971]. Après avoir affirmé que Sweet est un linguiste complet qui « n'a que rarement été égalé et jamais surpassé³⁰ », elle écrit en introduction :

He was a brilliant phonetician, a highly distinguished comparative and historical linguist, a perspicacious grammarian, an eminent Anglicist, the inventor of an excellent system of shorthand, and a passionate advocate of spelling reform; and his work in any one of these fields was enriched through his knowledge of the others. [Henderson, 1971, p. ix]³¹

Il était un phonéticien brillant, un spécialiste hautement distingué de la linguistique historique et comparée, un grammairien perspicace, un angliciste éminent, l'inventeur d'un excellent système de sténographie, et un partisan passionné de la réforme orthographique ; et son travail dans chacun de ces domaines s'enrichissait de sa connaissance des autres.

Henderson met ici en exergue plusieurs compétences de Sweet également pointées par Firth [Firth, 1930/1966, p. 149 ; Firth, 1934c, p. 2 ; Firth, 1946/1969, p. 116, p. 119–120] ainsi que son excellence dans les domaines évoqués. Elle reprend également dans ces quelques lignes le sentiment de Firth [Firth, 1949/1969, p. 166–167 ; Firth, 1950/1969, p. 183 ; Firth, 1956f/1968, p. 53–54] concernant le caractère unique et la supériorité des connaissances de Sweet. Les articles de Firth correspondant aux divers aspects mentionnés par Henderson permettent de comprendre la place prépondérante que l'image de Sweet a occupé dans sa carrière. En effet, Firth cite Sweet dans ces domaines de 1930 à 1956, c'est-à-dire, de ses premières à ses presque dernières publications. Néanmoins, cette admiration n'est pas aveugle car il arrive que Firth émette certaines critiques à l'égard du maître. Si celles-ci ne semblent pas entacher son enthousiasme, certaines n'en sont pas moins importantes, voire fondamentales.

3.4.2.4 Henry Sweet : un modèle...mais qui a ses limites.

Parmi les critiques que Firth formule à l'encontre de Sweet, certaines relèvent parfois de reproches, d'autres sont imputables à des époques différentes, mais cela va parfois plus loin, concernant la conception même de la langue et par conséquent l'analyse qui en est faite, amenant

30. « As an 'all-round' linguist, Sweet has seldom been equalled and never surpassed. »[En tant que linguiste 'complet', Sweet n'a que rarement été égalé et jamais surpassé.] [Henderson, 1971, p. ix]

31. Cette citation est souvent reprise, notamment par Beverley Collins & Inger M Mees dans *The Real Professor Higgins. The Life and Career of Daniel Jones* [Collins et Mees, 1999, p. 47] ainsi que par Kurt R. Jankowsky dans « Sound physiology in the making » [Jankowsky, 1999, p. 78]

le lecteur à se demander si Firth s'inscrit réellement dans la continuité de ce phonéticien qu'il admire tant.

3.4.2.5 Henry Sweet et Sir William Jones

Au cours de sa généalogie de l'École de Londres dans l'article « The English School of Phonetics » [Firth, 1946/1969] Firth place Sweet dans le prolongement de Sir William Jones. Pour lui ces deux hommes incarnent des personnages clefs pour l'avènement d'une École britannique de linguistique. Pourtant ironiquement Sweet ne semble pas s'être lui-même perçu dans une telle continuité :

The importance of these new facts plainly presented by Sir William Jones was never fully realized by the nineteenth-century phoneticians. Sweet was too near to Ellis and Bell, and too specialized in his outlook to appreciate the epoch-making importance of Sir William Jones in the further development of the English School of Phonetic. [Firth, 1946/1969, p. 110]

Les phonéticiens du dix-neuvième siècle ne se sont jamais vraiment rendu compte de l'importance de ces faits nouveaux clairement présentés par Sir William Jones. Sweet était trop proche d'Ellis et de Bell, et trop spécialisé dans sa vision pour apprécier l'importance historique de Sir William Jones dans le développement subséquent de l'École Anglaise de Phonétique.

Ce manque de reconnaissance pour Sir William Jones constitue une première divergence. Les époques (XIX^e/XX^e siècle), les approches et les centres d'intérêts (phonétique expérimentale / reconstruction historique) sont clairement différents entre Sweet et Firth, ce qui explique, selon ce dernier, que Jones n'ait pas été apprécié à sa juste valeur. Le compte-rendu qu'en donne Firth n'est pas acerbe loin s'en faut : Sweet est un homme de son temps qui semble victime de son aveuglement pour d'autres scientifiques et de son hyperspecialisation. L'admiration de Sweet pour Bell et Ellis est, du reste, palpable dans la préface de *A Handbook of Phonetics* :

As regards my qualifications for the task, I may briefly state that I studied practically under Mr. Bell himself, discussing doubtful points with him, Mr Ellis, and especially with my fellow student Mr H. Nicol and since then have been engaged almost without intermission in the practical study of foreign pronunciations, and have not only carefully read the best works of foreign phoneticians, but have also had the advantage of hearing the pronunciation of many of the writers themselves. [Sweet, 1877, p. ix]

En ce qui concerne mes qualifications pour la tâche, je peux affirmer brièvement que j'ai pratiquement étudié avec M. Bell lui-même, discutant des points douteux avec lui, M. Ellis, et particulièrement avec mon camarade d'étude M. H. Nicol et depuis lors, je me suis engagé presque sans interruption dans l'étude pratique des prononciations étrangères, et j'ai non seulement lu attentivement les meilleurs travaux de phonéticiens étrangers, mais

j'ai également eu le privilège d'entendre la prononciation de plusieurs de ces auteurs eux-mêmes.

Pour Sweet, il apparaît clairement que Bell et Ellis, qui sont mentionnés en toutes lettres, sont des références et constituent même à la fois ses lettres de crédit et sa légitimation auprès des scientifiques du langage. Si Sweet revendique sa filiation intellectuelle de Bell, Firth regrette que Sweet n'ait pas plus de reconnaissance pour Sir William Jones puisque, selon lui, [Firth, 1946/1969, p. 113] Bell a très certainement tiré l'idée du Visible Speech de Sir William Jones, concept par la suite repris et développé par Sweet...

3.4.2.5.1 La formation ès sciences du langage en Grande-Bretagne

Firth émet une critique plus marquée envers Sweet. Elle concerne l'affirmation de Sweet selon laquelle le manque de formation systématique des philologues anglais est à l'origine d'une incapacité pour ces derniers à comprendre les principes généraux :

He added a comment which is a good deal less true today, namely that « the inability to grasp general principles is, indeed, one of the most marked characteristics of English philologists ». The evils he denounced were, he said, « not due to any defect in the English character, but simply to want of systematic training ». Philology on the Philological Society in these days includes substantial contributions to the fundamental problems of language, and there is no lack of systematic training. [Firth, 1956f/1968, p. 55]

Il a ajouté un commentaire qui est bien moins vrai aujourd'hui, c'est-à-dire que « l'incapacité à comprendre des principes généraux est, en effet, une des caractéristiques les plus marquées chez les philologues anglais ». Les maux qu'il a dénoncés n'étaient, dit-il, « pas dus à un quelconque défaut dans le caractère anglais, mais simplement au manque de formation systématique ». La philologie dans la Philological Society en ces temps comporte des contributions substantielles aux problèmes fondamentaux de la langue, et il n'y a aucun manque de formation systématique.

Les affirmations de Sweet sont d'autant plus gênantes pour Firth que dans « English and Germanic Philology » [Sweet, 1878, p. 138–139], les Anglais sont comparés aux Allemands de manière défavorable. Ceci est assez consistant avec l'hégémonie des philologues allemands du XIX^e siècle. Comme évoqué auparavant, de nombreux phonéticiens anglais ont également été formés en Allemagne (Cf. 3.1.2 page 71). Cependant la recherche d'indépendance intellectuelle et de promotion des scientifiques britanniques pour laquelle œuvre Firth se place en directe opposition avec les affirmations de Sweet. Qui plus est, cette affirmation de Sweet est d'autant plus difficile à contredire que le manque « *de formation systématique* » en Grande-Bretagne constitue un motif récurrent chez Sweet, devenant un véritable leit-motiv : *A Handbook of Pho-*

netics [Sweet, 1877, p.v, 226], « English and Germanic Philology » [Sweet, 1878, p. 139], « The Practical Study of Languages » [Sweet, 1884/1913, p. 55].

Le contre-argument de Firth est double. Dans un premier temps et avant même de citer Sweet, Firth affirme que les paroles de Sweet sont dépassées et que ce qui pouvait probablement être vrai à la fin du XIX^e siècle ne l'est plus au milieu du XX^e siècle. Il minimise ainsi la portée de la critique de Sweet. Ensuite, il s'emploie à contester Sweet dans un mouvement crescendo tout d'abord en apportant des preuves contradictoires, citant les diverses contributions scientifiques reçues par la Philological Society, puis en tranchant dans un jugement sans appel usant d'une négation forte (no+substantif) qui vise à nier la moindre possibilité d'un manque de formation systématique. Le lecteur lui est partagé sur cette ambivalence de Firth : à quoi bon dire que les choses ont changé d'une époque à l'autre, si c'est pour argumenter et finalement trancher sans détour sur l'inadéquation de la description ?

Dans les deux cas sus-mentionnés, il semble que Firth ait cherché à excuser les arguments de Sweet qui n'étaient pas en adéquation avec son mode de pensée. Dans le premier cas, Sweet était aveuglé par Bell et Ellis et la spécialisation liée à son époque. Ici, c'est l'évolution historique qui altère les événements. Cependant, force est de constater que malgré toutes ces précautions, Firth est en désaccord avec Sweet et que son jugement est parfois acerbe. Ces contradictions épisodiques cachent finalement un désaccord plus profond puisque Firth laisse à voir à plusieurs reprises que les deux phonéticiens ont une conception de la langue bien différente.

3.4.2.5.2 Un problème fondamental : définir le langage

Dans son ouvrage de 1900 intitulé *The History of Language*, Sweet donne sa définition du langage dès la première page :

Language may be defined as the expression of thought by means of speech-sounds. In other words, every sentence or word by which we express our ideas has a certain definite form of its own by virtue of the sounds of which it is made up, and has a more or less definite meaning. [Sweet, 1900, p. 1]

Le langage peut être défini comme l'expression de la pensée par le biais de sons de parole. En d'autres mots, chaque phrase ou mot par lequel nous exprimons nos idées a une certaine forme définie qui lui est propre de par les sons qui la constituent, et elle a un sens plus ou moins défini.

Plusieurs éléments apparaissent dans cette définition. Le premier concerne le lien « pensée-sons de parole ». Néanmoins, Sweet a tôt fait de transformer cette triade de base en faisant intervenir le facteur « sens » dans l'équation dans la deuxième partie de sa définition.

Selon Firth, c'est la conception de la langue avancée par Sweet, « comme expression de la pensée par le biais de sons de paroles » [Firth, 1930/1966, p. 150] qui, bien qu'en adéquation avec la phonologie de la fin du XIX^e siècle, est erronée. Comme l'affirme Eugénie Henderson (1987), Firth refuse toutes les formes de dualisme dans l'interprétation linguistique (Cf. Firth, 1954/2002 ; Firth, 1968, p. 5). Elle cite [Henderson, 1987, p. 58], afin d'appuyer son affirmation un extrait issu d'un article de Firth de 1935 dans lequel il décrit son approche comme davantage moniste :

As we know so little about mind and our study is essentially social, I shall cease to respect the duality of mind and body, thought and word, and be satisfied with the whole man, thinking and acting as a whole, in association with his fellows. [Firth, 1935b/1969, p. 19]

Comme nous en savons si peu au sujet de l'esprit et que notre étude est essentiellement sociale, je vais cesser de respecter la dualité de l'esprit et du corps , de la pensée et du mot, et me satisfaire de l'homme dans son entier, pensant et agissant dans sa totalité, en association avec ses congénères.

Firth reprend cette citation une vingtaine d'années plus tard dans « A synopsis of linguistic theory 1930-55 » [Firth, 1957b/1968, p. 170], montrant une certaine constance dans cette orientation. Henderson établit clairement un antagonisme entre les deux manières (celle de Sweet et celle de Firth) d'appréhender la langue. Il est d'autant plus surprenant que Firth se perçoive comme étant dans la continuité de Sweet si la définition de leur objet d'étude est si opposée. Néanmoins, les mots choisis par Firth laissent entendre qu'il a un temps adhéré à ce dualisme avant de le rejeter. En 1956, ce rejet, est plus explicite encore et il n'est laissé aucun doute non seulement à la non adhérence de Firth à ce principe, mais également à l'incongruité de ce dualisme à ses yeux :

Such an approach requires no dichotomy of mind and body, thought and its expression, form and content. [Firth, 1956e/1968, p. 90]

Une telle approche ne requiert aucune dichotomie de l'esprit et du corps, de la pensée et de son expression, de la forme et du contenu.

Cette affirmation est particulièrement intéressante puisqu'elle contredit mot pour mot celle de Sweet qui base sa définition de la langue sur cette même binarité « pensée-parole » [Sweet, 1900, p. 1]. On retrouve une position similaire dans les articles « The technique of semantics » [Firth, 1935b/1969, p. 19], « Applications of General Linguistics » [Firth, 1957c/1968, p. 127] et « General linguistics and descriptive grammar » [Firth, 1951a/1969, p. 227] devenue un motif récurrent chez Firth.

Néanmoins, si Firth ne se reconnaît pas dans la base de l'analyse de Sweet, il semble avoir développé le troisième membre de cette triade au-delà de ce que Sweet avait pu avancer dans ses écrits. Le sens constitue même le cœur de toute sa théorie linguistique. C'est ce qui le définit par rapport à d'autres approches contemporaines telles que celle de Bloomfield. La recherche

du sens est non seulement un élément central de ses travaux mais c'est également selon lui la raison d'être des sciences du langage [Firth, 1935b/1969, p. 32 ; Firth, 1953/1968, p. 32 ; Partie 1 page 126]. C'est sur ce point précis que Sweet et Firth semblent « se réconcilier » au-delà de leur différence initiale.

3.4.2.5.3 La dimension sociale du langage

Un autre problème de taille concernant la nature du langage semble opposer Sweet et Firth. Ce dernier revient à plusieurs reprises sur ce sujet qu'il évoque dès sa première publication :

Sweet's principal commandment, « Remember that language exists only in the individual³² », is only true of the physical basis of our phonetic habits in the central nervous system. Speech as noise is only operative socially. [Firth, 1930/1966, p. 173]

Le commandement principal de Sweet, « Souvenez-vous que le langage existe seulement chez l'individu » est vrai seulement pour la base physique de nos habitudes phonologiques dans le système nerveux central. Le discours en tant que bruit n'est opérant que socialement.

Au moment de l'écriture de « Speech », dont cet extrait est tiré, Firth n'avait pas encore commencé à travailler avec Malinowski à l'École de Sciences Politiques et Économiques de Londres puisque cela n'intervient qu'à la fin de l'année 1930 [Plug, 2008, p. 346]. Néanmoins, le facteur social et anthropologique est déjà très présent chez lui. A nouveau, Firth arrive à dégager une concession afin de ne pas avoir à contredire Sweet ouvertement. Ainsi l'affirmation de Sweet n'est pas complètement fausse si elle est restreinte à la dimension physique, physiologique presque. Dans l'absolu, dans l'observation du langage comme il est défini par Sweet lui-même, c'est-à-dire comme moyen d'exprimer ses pensées en faisant sens par le biais de sons de paroles, le discours, sa manifestation concrète, est éminemment social puisqu'il est ancré dans l'interaction des individus. En cela, pour Firth, langage et discours transcendent la dimension purement individuelle.

Firth revient sur ce sujet alors qu'il critique les « limites de la grammaire comparée du dix-neuvième siècle » [Firth, 1948b/1969, p. 141]. Il développe et précise quelque peu ce qu'il entend par « n'être opérant que socialement ». Il écrit :

32. On retrouve cette affirmation chez Sweet, dans une traduction assez libre, de son propre aveu, et qu'il semble reprendre à son compte de *Principles of the history of language* (1890), et plus particulièrement du deuxième chapitre (p.20), d'Hermann Paul : « the actual language exists only in the individual, from whom it cannot be separated even in scientific investigation, if we will understand its nature and development. » le langage réel n'existe que chez l'individu, de qui il ne peut être séparé même dans le cadre de l'investigation scientifique, si nous souhaitons comprendre sa nature et son développement.« English and Germanic Philology » [Sweet, 1878, p. 112]

Speech, both oral and written, is the outcome not of the individual, as Sweet used to insist, but of personality and language. [Firth, 1948b/1969, p. 141]

Le discours, qu'il soit oral ou écrit, est le résultat non pas de l'individu, comme Sweet avait l'habitude de le soutenir, mais de la personnalité et de la langue.

Firth établit ainsi une dichotomie entre ce qui relève de l'individu et ce qui appartient au langage et à la personnalité. Cette affirmation est quelque peu ambiguë prise telle quelle, car la personnalité est, sur le plan anthropologique, ce qui définit quelque part l'individu. Cependant, il se lance dans un examen précis de ce binôme « langage / personnalité » dans une perspective qu'il veut philosophico-mathématique [Firth, 1948b/1969, p. 142]. Il en vient à réduire cette combinaison à un autre couple de notions : « nature and nurture » [Firth, 1948b/1969, p. 142]. Bien que la traduction privilégiée ici sera « nature et culture », elle ne rend pas complètement les implications liées aux expressions anglophones. Cela englobera l'inné, l'héréditaire d'une part et l'acquis, ce qui est construit en corrélation avec l'environnement d'autre part. Dès lors, apparaît le dépassement du simple individu défendu par Firth.

Par ailleurs, Firth estime que le fait d'imputer le discours à l'individu est un faux problème. C'est ce qu'il développe deux ans plus tard et qui vient expliciter cette première citation :

The greatest English philologist of the nineteenth century was, I think, the Oxford phonetician, Sweet. He was never weary of asserting that language existed only in the individual. Other would say that all the essentials of linguistics can be studied in language operating between two persons. I am not subscribing to any theories of « existence », and one must abandon the individual and look to the development and continuity of personality born of nature and developed in nurture. Language is part of the nurture, and part of the personality. [Firth, 1950/1969, p. 183]

Le plus grand philologue anglais du dix-neuvième siècle était, je pense, le phonéticien d'Oxford, Sweet. Il ne se lassait jamais d'affirmer que la langue n'existe que chez l'individu. D'autres diraient que l'essentiel de la linguistique peut être étudié dans une langue pratiquée entre deux personnes. Je n'adhère à aucune théorie de l'« existence », et on doit abandonner l'individu et regarder au développement et à la continuité de la personnalité née de la nature et développée par la culture. La langue fait partie de la culture et de la personnalité.

A nouveau, Firth considère le binôme « nature et culture ». Il se refuse à trancher entre l'essence du langage comme découlant de l'individu ou de l'interaction de plusieurs personnes. Il se place, en 1950, au-delà de cette polémique car la nature du langage relève pour lui à la fois d'éléments innés liés à la personnalité et d'éléments formatés par l'environnement, la culture. Cela lui permet, à nouveau, de ne pas avoir à contredire frontalement Henry Sweet et de trouver, à défaut d'un argument pouvant réconcilier la prise de position sweetienne avec la sienne, une échappatoire de laquelle Sweet, comme lui-même peuvent sortir la tête haute.

Cette position fait écho à la vision de l'anthropologue Malinowski et l'on comprend dès lors l'importance que peut revêtir le contexte aux yeux de Firth puisqu'il entre directement dans la constitution du langage. Firth dépasse ici le cadre des sciences du langage puisque, outre l'anthropologie, il n'hésite pas à s'appuyer sur des scientifiques britanniques d'autres domaines tels que Charles Scott Sherrington et John Zachary Young [Firth, 1948b/1969, p. 142], un médecin s'étant illustré en physiologie et neurologie pour le premier, et un biologiste reconnu en zoologie et en neurophysiologie dans le deuxième cas. Cette double composante de l'essence du langage le démarque profondément des scientifiques qui se basent sur les théories liées à l'innéisme linguistique comme ce sera le cas en 1968 avec Noam Chomsky[Derville et Portine, 1998].

3.4.2.6 Synthèse

La relation entre Sweet et Firth est assez complexe et d'autant plus paradoxale que les deux hommes ne se sont jamais rencontrés. Sweet décède en 1912 d'une anémie pernicieuse, alors que Firth, titulaire d'une licence en histoire obtenue à Leeds l'année précédente, prépare un master (qu'il obtiendra en 1913) tout en assurant la fonction de tuteur en résidence universitaire à Cavendish Hall.

Pourtant, comme cela a été démontré, Firth voit une véritable admiration à Sweet, tant pour le rôle que ce dernier a joué dans la constitution d'une École anglaise de sciences du langage que pour ses contributions personnelles en la matière. Sweet, porté sur un piédestal, constitue un modèle, presque une figure paternelle sur le plan intellectuel. Il semble donc logique qu'à ce désir d'imiter, Firth associe des oppositions profondes, qu'il tente de réconcilier systématiquement. Néanmoins, cela ne semble pas entacher le sentiment de filiation intellectuelle de Firth qui se voit comme une continuité de Sweet et à qui il aime tant être comparé, comme le rappelle Palmer [Firth, 1968, p. 1].

Tous deux ont en commun ce refus de l'ordre préétabli. Non seulement ils cherchent à le remettre en question eux-mêmes, mais également à inciter leur entourage à en faire de même. C'est ce que Sweet annonçait dans son adresse présidentielle à la Philological Society en 1877 :

Almost the only paper that dealt with any of the fundamental problems of language was my own on « Words, Logic, and Grammar », in which I tried to upset some of the conventional dogmas of philology, logic, and grammar, partly by means of a consistent phonetic analysis, and to explain the real meaning of the parts of speech. [Sweet, 1879, p. 1]

Mon propre article « Words, Logic, and Grammar » [Mots, Logique, et Grammaire], dans lequel j'essaie de mettre à l'épreuve les dogmes conventionnels de la philologie, de la logique, et de la grammaire, en partie par le biais d'une analyse phonétique consistante, et

d'expliquer la signification réelle des parties du discours a été pratiquement le seul article traitant des problèmes fondamentaux du langage.

Lorsque Palmer décrit la plus grande réussite de Firth dans l'introduction des *Selected Papers of J.R. Firth*, il écrit :

His greatest achievement was perhaps that of making people think again and refuse merely to accept the traditional approaches to language, by, for instance, questioning the value of normative grammar and the validity for language study of the dualism of mind and body. [F. R. Palmer, 1968a, p. 1]

Sa plus grande réussite a peut-être été de faire penser les gens à nouveau et de les amener à refuser l'acceptation passive de l'approche traditionnelle du langage, par exemple en questionnant la valeur de grammaire normative et la validité pour l'étude du langage du dualisme corps et esprit.

Ce témoignage de F. R. Palmer tend à placer Firth dans l'exacte continuité de Sweet, avec la remise en question de dogmes, dont et principalement ceux d'ordre grammatical. Cependant, le personnage de Firth est bien plus complexe que cela. Il n'est qu'à lire l'éloge funèbre que Robins (un autre de ses étudiants) a écrit pour s'en convaincre. Palmer affirme [Firth, 1968, p. 4] que Robins a retranscrit « plusieurs comptes rendus excellents des théories de Firth » mais qu'il ne se trouve pas toujours lui-même « en accord avec ce que Robins dit » [Firth, 1968, p. 4]. C'est le cas notamment pour la position de Firth en regard de la tradition. Robins écrit :

He [Firth] liked to think of himself as a traditionalist, and he strove to communicate to his pupils a sense of the continuity of their work with that of a long line of predecessors. [Robins, 1961, p. 193]

Il [Firth] aimait à se penser comme un traditionnaliste, et il s'efforçait de communiquer à ses élèves un sens de la continuité de leur travail avec une longue lignée de prédécesseurs.

Si les termes semblent à première vue contradictoires, les affirmations de Palmer et de Robins ne sont pas pour autant irréconciliables. Firth, comme tout être humain dans sa complexité, semble avoir eu cette capacité de remettre en question tout en ayant pleinement conscience de sa place dans l'histoire. On retrouve ici la trace de sa formation initiale à Leeds inscrivant chaque accomplissement ou découverte scientifique dans un axe chronologique où chaque événement antérieur constitue une étape, qui parce qu'elle est remise en question, doit être dépassée. Ces deux témoignages mettent en évidence ce qui semble être à première vue une ambivalence chez Firth, mais qui finalement est cohérent avec le personnage, son histoire et l'Histoire.

Pour accomplir une telle remise en question, nul doute qu'il faut un caractère bien trempé afin d'être capable de tenir des positions isolées, telle « une voix dans le désert » pour reprendre l'image de Palmer [F. R. Palmer, 1968b, p. 1]. C'est là également un point commun à Sweet [Collins et Mees, 1999, p. 47–48] et Firth [Honeybone, 2005b], selon les témoignages et différentes biographies. Il semble que ce caractère ait coûté à Sweet une chaire universitaire [Howatt

et Widdowson, 1984/2004] ou, au contraire comme l'écrit Wrenn , que la non-obtention d'une chaire universitaire de littérature et langue anglaise à Oxford ait eu pour conséquence « *to turn his natural simple candour into a less likeable and less exact biting frankness* »[de transformer sa candeur naturelle et simple en une franchise mordante moins aimable et moins exacte] [Wrenn, 1946, p. 156].

Firth, quant à lui, est présenté par Honeybone comme « impoli », adoptant le comportement d'un « autocrate », parfois agressif et frisant même la mégalomanie [Honeybone, 2005b, p. 83].

Quoi qu'il en soit, c'est bien à ce niveau que l'élève a dépassé son mentor puisque Firth s'est vu offrir la première chaire de linguistique générale de Grande-Bretagne en 1944.

Bien après le décès des deux linguistes, a été créée la Henry Sweet Society en 1983. Elle est la trace de cette admiration que suscitait et suscite encore aujourd'hui Henry Sweet. Il est intéressant d'évoquer son premier président, R. H. Robins, à qui Firth a su transmettre la conscience historique évoquée plus haut [Honeybone, 2005b, p. 82]. Outre le fait que les ouvrages majeurs³³ de ce dernier sont orientés vers l'histoire des sciences du langage, Robins s'inscrit de facto lui-même dans la continuité de John Rupert Firth qui se voulait à son tour dans celle de Sweet. L'existence même de la Henry Sweet Society est en soi une preuve qui permet d'affirmer que Firth a pleinement joué son rôle de passeur d'Histoire tout en invitant ses étudiants à la remettre en question incessamment afin d'y prendre part et de la faire avancer.

3.5 Bronislaw Malinowski (1884-1942)

L'une des qualités premières de l'œuvre de John Rupert Firth est d'avoir su dépasser le domaine de la linguistique peut-être grâce à sa formation initialement dans une autre discipline, et d'avoir été capable d'aller chercher dans d'autres disciplines les réponses à ses questions.

Ses références multiples à Bronislaw Malinowski, Professeur d'Anthropologie, marquent son but d'associer l'étude des faits de langues à du concret, du réel, à la vie de l'Homme. Il appuie ses raisonnements linguistiques sur les déductions et intuitions anthropologiques de Malinowski, évitant ainsi de verser dans une linguistique éthérée et définitivement abstraite.

Firth a travaillé avec Malinowski [Firth, 1957d/1968, p. 141, 146–147] à l'École de Sciences Politiques et d'Économie de Londres à la fin de l'année 1930 [Plug, 2008, p. 346], mais il avait

33. Parmi les plus célèbres : *Ancient and Medieval Grammatical Theory in Europe* (1951); *General Linguistics : An Introductory Survey* (1964); *A Short History of Linguistics* (1967); *Ideen- und Problemgeschichte der Sprachwissenschaft* (1973); *The Byzantine Grammarians : Their Place in History* (1993); *Texts and Contexts : Selected Papers on the History of Linguistics* (1998)...

déjà connaissance des travaux de l'anthropologue pour lesquels il témoigne une grande estime dès sa première publication (1930) :

But the most outstanding anthropological contribution to linguistics in recent years is Malinowski's supplement to Ogden and Richards's Meaning of Meaning. This is an exposition of language in its primitive function as a mode of action in a context of situation, rather than as a countersign of thought. « Speech » [Firth, 1930/1966, p. 150]

Mais la contribution anthropologique à la linguistique la plus remarquable de ces dernières années est le supplément de Malinowski au *Meaning of Meaning* de Ogden et Richards. C'est une exposition du langage dans sa fonction primitive comme mode d'action dans un contexte de situation, plutôt qu'une expression de la pensée.

Ce n'est donc pas le fait de travailler avec Malinowski qui a en premier lieu inspiré Firth mais certainement la connaissance des travaux (tout au moins de cet article) de Malinowski qui l'a vraisemblablement incité à entreprendre ses cours et ses recherches au contact de l'anthropologue.

3.5.1 La démarche de Malinowski

Malinowski met en corrélation ses observations de ceux qu'il appelle « les sauvages » et plus particulièrement de leurs faits de langues avec les théories de C. K. Ogden et I. A. Richards, développées dans *The Meaning of Meaning* [C. K. Ogden et Richards, 1923/1972]. Ce sont ces réflexions qui constituent la base du « Supplément 1 » [Malinowski, 1923/1972] de l'œuvre. Il s'agit d'un condensé de la pensée de Malinowski qui met particulièrement l'accent sur un thème cher à Firth : le sens (*Meaning*). Firth mentionne cet article comme une référence à plusieurs reprises³⁴ aux côtés de *Coral Gardens and Their Magic* [Malinowski, 1935]³⁵ et les présente en quelque sorte comme un manifeste de la « *théorie ethnographique du langage* »³⁶. de Malinowski [Firth, 1949/1969, p. 169].

Malinowski base son étude et ses déductions sur trois classes d'individus archétypales : celle du sauvage (« *the savage* ») qui est élaborée à partir de l'observation de tribus mélanésiennes, le primitif (« *the primitive* ») qui fait référence aux premiers hommes doués de raison et a fortiori de l'usage de la parole, donc, l'*homo-sapiens-sapiens*, et l'enfant dont les manifestations orales dans le cadre de l'acquisition du langage, notamment, sont pour lui comme le miroir du

34. Firth connaissait très bien ce texte puisqu'il le mentionne à plusieurs reprises : « Speech » (1930, p. 150); « Atlantic linguistics » (1949, p. 169); « Ethnographic Analysis and Language » (1957d, p. 138-9, 145, 146)...

35. Firth donne des références très précises pour cet ouvrage dans « Atlantic linguistics » [Firth, 1949/1969, p. 169] : « vol ii, part iv, pp. 3-74 » qui correspondent à la première partie intitulée « An ethnographic theory of language and some practical corollaries ».

36. L'expression est reprise par Firth (1948b, p. 143; 1949, p. 170) sans guillemets mais elle est initialement utilisée par Malinowski lui-même, tout au long de son ouvrage *Coral Gardens and Their Magic* [Malinowski, 1935]

cheminement de la création du langage. C'est finalement un cheminement assez proche de celui qui constitue le fil conducteur de « *The Tongues of men* » [Firth, 1937/1966]. Firth opère un balayage rétrospectif du langage jusqu'à ce qu'il estime être ses origines (Ch.1), mais aussi de l'histoire des sciences du langage (Ch. 5 à 9), évoquant l'acquisition du langage (Ch.2), ses différentes manifestations (Ch.3, 4), mettant l'accent sur la dimension sociale ou environnementale (Ch. 3, 10). Bien que ce découpage soit artificiel, et que la réalité de l'œuvre soit bien plus subtile, il permet de mettre en exergue les thèmes développés par Firth et d'illustrer un certain parallèle avec la logique de Malinowski.

3.5.2 L'approche linguistique

L'un des éléments essentiels de la démonstration de Malinowski réside dans sa définition du langage comme « *mode of action, rather than a countersign of thought.* »[mode d'action [Firth ajoutera « dans un contexte de situation » dans sa citation³⁷], plutôt qu'une expression de la pensée] [Malinowski, 1923/1972, p. 296]. Il s'oppose en cela à toutes les idées précédentes qui voient la parole comme le reflet de l'esprit, des idées, comme, par exemple celles avancées par Henry Sweet (1900, p. 1).

Dans sa vision pragmatique, le langage est avant tout lié à l'action ; il est créé par elle et en est donc le reflet. Pour étayer cela, Malinowski part du constat de la difficulté, si ce n'est de l'impossibilité qui peut exister à traduire un terme issu d'un dialecte qu'il qualifie de *primitif* (rencontré chez des peuplades mélanesiennes de Nouvelle Guinée Orientale) sans faire référence à « *un compte-rendu ethnographique exact de la sociologie, de la culture et de la tradition de cette communauté native*³⁸ ».

3.5.3 Malinowski : sens et contexte de situation

Cette perspective soulève le problème de la complexité du sens (« *meaning* »), voire des sens, si l'on souhaite d'ores et déjà établir une corrélation avec John Rupert Firth. La linguistique ne peut se passer d'une étude de « *la culture et la psychologie sociale* » [Malinowski, 1923/1972, p. 296] mais aussi d'une description « *des vastes champs des coutumes [...] et de l'organisation tribale* » [Malinowski, 1923/1972, p. 302] d'où le lien entre linguistique et ethnographie. Malinowski résume cela en écrivant :

Language is essentially rooted in the reality of the culture, (...) it cannot be explained without constant reference to these broader contexts of verbal utterance. (...) An utterance

37. « *Speech* » [Firth, 1930/1966, p. 149]

38. « explaining the meaning of each of them through an exact Ethnographic account of the sociology, culture and tradition of that native community. » [Malinowski, 1923/1972, p. 300]

becomes intelligible when it is placed within its context of situation. [Malinowski, 1923/1972, p. 305]

Le langage est essentiellement enraciné dans la réalité de la culture, (...) il ne peut pas être expliqué sans référence constante à ces contextes plus larges d'expression verbale. (...) Des propos deviennent intelligibles lorsqu'ils sont replacés au sein d'un contexte de situation.

Dans cette citation qui fait figure de synthèse, tout du moins d'une partie de la pensée de Malinowski, apparaît un mot d'une importance capitale, tant pour Malinowski que pour J. R. Firth : « *contexts* » cité à dessein dans sa forme plurielle. C'est là UN, si ce n'est LE terme clef de la pensée firthienne qui sera cité très fréquemment par Malinowski, notamment dans l'expression « *context of situation* » [Malinowski, 1923/1972, p. 306]. Alors qu'elle sera très exactement reprise par J. R. Firth, Malinowski donne lui-même la définition de la locution ainsi forgée (ce que Firth peinera à synthétiser) :

Context of situation [is] an expression which indicates on the one hand that the conception of context has to be broadened and on the other hand that the situation in which words are uttered can never be passed over as irrelevant to the linguistic expression. [Malinowski, 1923/1972, p. 306]

Le contexte de situation [est] une expression qui indique d'une part que la conception du contexte doit être élargie et d'autre part que la situation dans laquelle les mots sont utilisés ne peut jamais être laissée de côté parce qu'elle ne serait pas pertinente pour l'expression linguistique.

Ainsi, l'étude de toute langue doit se faire en conjonction avec l'étude de son contexte : de la culture du peuple la parlant et de son environnement au sens large. Ceci devient vrai et applicable aux yeux de Firth pour tout niveau d'analyse linguistique. En phonologie, notamment, seul le contexte d'une occurrence permet de rendre compte de certains phénomènes tels que la phonesthésie, les palatalisations, et autres phénomènes d'assimilation.

Cette vision de l'interprétation du langage et la place laissée à la situation, est somme toute très avant-gardiste. Si on y regarde de plus près, une citation telle que :

Each verbal statement by a human being has the aim and function of expressing some thought or feeling actual at that moment and in that situation, and necessary for some reason or other to be made known to another person or persons [Malinowski, 1923/1972, p. 307]

Toute expression verbale par un être humain a pour but et fonction d'exprimer quelque pensée ou sentiment ancré dans ce moment et dans cette situation, et qu'il est nécessaire de faire savoir à une autre personne ou d'autres personnes pour quelque raison que ce soit.

comporte certes des éléments repris par John Rupert Firth mais en termes de linguistique contemporaine, elle pose clairement les bases de la théorie de l'énonciation telle qu'elle a été

développé par Antoine Culoli dans les années 1980³⁹.

Cette dichotomie entre ethnographie et linguistique revêt d'ailleurs un aspect particulier aux yeux de Malinowski qui n'hésite pas à les comparer et va même très loin en la matière en affirmant la primauté et la vérité du travail de l'ethnographe en regard des recherches du linguiste explicitement dénigrées :

Now I claim that the Ethnographer's perspective is the one relevant and real for the formation of fundamental linguistic conceptions and for the study of the life of languages, whereas the Philologist's point of view is fictitious and irrelevant. [Malinowski, 1923/1972, p. 307]

Maintenant j'affirme que c'est la perspective de l'Ethnographe qui est pertinente et réelle pour la formation des conceptions de la linguistique fondamentale et pour l'étude de la vie des langues, alors que le point de vue du philologue est erroné et non-pertinent.

On retrouve dans cette citation de Malinowski la notion de « *vie des langages* » ou de « *langages vivants* ». C'est une critique qu'avait déjà formulée Sweet⁴⁰, et Malinowski connaissait les travaux de Sweet qu'il cite précisément [Firth, 1957d/1968, p. 137]. Tous deux mettent l'accent sur l'aspect vivant et dynamique des langues qui doit constituer le véritable objet d'étude des linguistes contemporains, et particulièrement de l'École linguistique de Londres, selon Sweet. La « *philologie antique* » et la « *critique littéraire* » qui constituent une linguistique statique, celle que Malinowski semble ici décrier, est toujours, selon Sweet, l'apanage des érudits allemands.

Cette citation permet d'illustrer l'importance du « contexte de situation » et son rôle fondamental aux yeux de Malinowski. Le philologue est relégué à l'étude des langues mortes (« *dead* » [Malinowski, 1923/1972, p. 296]) ou inscrites (« *inscribed* ») [Malinowski, 1923/1972, p. 296]), l'étude de la langue « *vivante* » revenant à l'ethnographe. Le partage de la langue en ces deux domaines de recherche va même plus loin que la simple dichotomie langue morte / langue vivante. Malinowski écrit :

The Ethnographer has to deal with a primitive living tongue, existing only in actual utterance. [Malinowski, 1923/1972, p. 296]

L'Ethnographe doit s'occuper d'une langue vivante primitive qui n'existe que dans un propos oral effectif.

A travers cette délimitation, on peut lire l'opposition entre langue et discours telle qu'Émile Benveniste l'a décrite plusieurs décennies plus tard (in *Les Niveaux de l'Analyse Linguistique*, 1962) ou encore celle entre langue et parole chez les saussuriens (in *Cours de linguistique générale*).

39. En cela il serait certainement opportun d'étudier en quoi les linguistiques firthienne et culiolienne peuvent avoir des origines communes et / ou en quoi J. R. Firth a pu inspirer Antoine Culoli, que ce soit par lui-même ou dans ce rôle de pont entre l'ethnographe et le linguiste. Culoli ayant été angliciste de formation, cette relation paraît d'autant plus pertinente. Cependant, il ne s'agit pas de l'enjeu de cette étude et cette piste devra faire l'objet de recherches approfondies ultérieures.

40. Cf. Transactions of the Philological Society, 1879, 13e communication. Cité dans cette étude dans 3.4.2.1 page 86

rale [Saussure (de), 1916/2005]). Cependant, il faut garder à l'esprit que cette dichotomie n'est pas si tranchée qu'il peut y paraître et ce, au sein même du structuralisme. Hjelmslev (in *Essais Linguistiques*, 1971[1959]), dans son analyse des notions de *langue* et de *parole* subdivise la première en trois éléments distincts : le schéma, la norme et l'usage (p. 80). Les deux premiers termes renvoient à la langue en dehors de toute « manifestation » alors que le dernier est défini par : « un simple ensemble des habitudes adoptées dans une société donnée, et définies par les manifestations observées ». Dès lors, il apparaît que ce que Malinowski définit comme le champ de prédilection de l'ethnographe ne peut se résumer à de la parole. Cela semble appartenir à cette sous-catégorisation bien plus restrictive selon la classification proposée par Hjelmslev. Ainsi, le philologue se consacre pour Malinowski à la langue dans une perception figée et l'ethnographe à son application en perpétuelle mutation de par les situations uniques sans cesse renouvelées.

C'est cette application concrète du langage que Malinowski, en tant que fonctionnaliste, décrit comme « *a mode of action, rather than a countersign of thought.* »[un mode d'action plutôt que l'expression de la pensée] [Malinowski, 1923/1972, p. 296] à travers les principales fonctions de ce que, lui, nomme « *speech* » : « *parole-en-action, la manipulation rituelle des mots, la narration, la 'communion phatique' (la parole en interaction sociale)* ⁴¹ » et par-dessus tout cet aspect du discours qu'il qualifie de « *convivial gregariousness* »[la grégarité conviviale] [Malinowski, 1923/1972, p. 315].

Finalement, les éléments fournis plus haut préfigurent des points de vue plus contemporains comme ceux de John Langshaw Austin (in *How to do Things with Words*, 1970). Malinowski se positionne ainsi comme un des précurseurs du pragmatisme linguistique et le verbalise sans détour :

Language in its primitive function and original form has an essentially pragmatic character. [Malinowski, 1923/1972, p. 316]

Le langage dans sa fonction primitive et sa forme originale a un caractère essentiellement pragmatique.

Non seulement le langage a une dimension essentiellement pragmatique, mais Malinowski affirme que c'est en adoptant un point de vue également pragmatique que l'on peut l'analyser efficacement. Il évoque à plusieurs reprises ce qu'il considère être « *sa vision pragmatique du langage* » [Malinowski, 1923/1972, p. 318–319, 321] :

To sum up, we can say that the fundamental grammatical categories, universal to all human languages, can be understood only with reference to the pragmatic Weltanschauung of primitive man. [Malinowski, 1923/1972, p. 328]

Pour résumer, nous pouvons dire que les catégories grammaticales fondamentales, universelles pour tous les langages humains, ne peuvent être comprises qu'en relation avec le Weltanschauung [la conception du monde] pragmatique de l'homme primitif.

41. « *speech-in-action, ritual handling of words, the narrative, 'phatic communion'* (speech in social intercourse) » [Malinowski, 1923/1972, p. 296]

Le mot « *pragmatic* » qui apparaît fréquemment, près d'une vingtaine de fois en l'espace de 40 pages⁴² est tantôt associé au langage dont il constitue, pour Malinowski, une propriété fondamentale, tantôt utilisé pour d'écrire le point de vue de l'ethnographe ou de l'analyse qu'il émet.

Le langage est donc avant tout action, et c'est finalement le fait pour lui de voir le langage comme l'expression de la pensée qui constitue une vision très réductrice, spécialisée et même « *partiale* »[one-sided] [Malinowski, 1923/1972, p. 316]. C'est la critique que l'on retrouve chez Firth (1935b, p.19 ; 1956e, p. 90) à l'égard de la définition du langage donnée par Sweet (*The History of Language* [Sweet, 1900, p. 1]) comme expression de la pensée. (Cf. note de bas de page 32 page 103)

Cette dichotomie du langage vu comme « mode of action » plutôt que « *modes de pensée* »[means of thinking] [Malinowski, 1923/1972, p. 316] le pousse à classer le langage humain « *du côté des modes actifs du comportement humain, plutôt que de celui des modes instinctifs et cognitifs* ⁴³ ».

Pour revenir sur le terme de « *meaning* », Malinowski l'étudie dans ce qu'il appelle les « *languages primitifs* »[primitive languages] [Malinowski, 1923/1972, p. 296] mais aussi chez le « *petit enfant* »[infant] [Malinowski, 1923/1972, p. 318] à travers ses « *réactions phoniques non-articulées précoces* »[early non-articulate sound-reactions] [Malinowski, 1923/1972, p. 297] dans la mesure où ces réactions phoniques servent à exprimer, signifier, et sont en adéquation avec la situation qui les entoure et qu'elles ont également une efficacité pragmatique :

Definition in its most primitive and fundamental form is nothing but a sound-reaction, or an articulate word joined to some relevant aspect of a situation by means of an appropriate human reaction. [Malinowski, 1923/1972, p. 325]

Une définition, dans sa forme la plus primitive et la plus fondamentale n'est rien d'autre qu'une réaction phonique, ou un mot articulé associé à un aspect pertinent de la situation par le biais d'une réaction humaine appropriée.

Ces critères permettent d'établir qu'il y a bien sens dans ce qui semblait à première vue ne pas en contenir. Néanmoins, il pointe aussi l'aspect fondamental de l'existence d'un environnement social afin de stimuler et observer ces premières instances de sens. Dans son exemple concernant la syllabe <ma> associée à la mère, Malinowski soulève deux questions fondamentales ayant trait à l'acquisition du langage. La première concerne le fait que le langage puisse être inné (« *spontaneous process* »[un processus spontané] [Malinowski, 1923/1972, p. 320]) ou que son acquisition soit liée à son environnement (« *from the outside* »[de l'extérieur] [Malinowski, 1923/1972, p. 320]). Nul n'est besoin de rappeler la polémique qui a agité la communauté sci-

42. « *pragmatic* » apparaît sous une forme exclusivement adjetivale aux pages 297, 316–319, 328, 330, 333 de « *The problem of meaning in primitive languages* » [Malinowski, 1923/1972]

43. « *with the active modes of human behaviour, rather than with the reflective and cognitive ones* » [Malinowski, 1923/1972, p. 317]

tifique au milieu du XX^e siècle. La position de Firth évoquée plus haut est d'insister sur la complémentarité des deux aspects : « *le langage est à la fois lié à la nature-même de l'individu et à son environnement*⁴⁴ ».

Le deuxième aspect que soulève cette citation a directement trouvé des échos dans les théories firthiennes. J. R. Firth lui a donné le nom de « *phonaesthetics* » [phonesthésie] dans « *Speech* » [Firth, 1930/1966, p. 180], chapitre qui, significativement, débute par une description de l'expérience d'Anton Pavlov. En préconisant que l'interjection « *ma !* » puisse être associée à l'élément maternel, Malinowski décrit les premiers éléments de sens qui prennent forme dans la bouche du petit enfant. Ces balbutiements de sens accordés au digraphe ouvrent la voie à d'autres associations entre certains sons, puisque l'on ne peut réellement parler de phonème, ni de sens. On pensera alors aux exemples choisis par Firth lui-même associant au son /STR-/ [Firth, 1930/1966, p. 185 ; Firth, 1956e/1968, p. 92] un élément sémantique pouvant être décrit comme un mouvement comme dans « *strike* » [frapper], ou encore au son /sl/ l'idée d'un glissement comme dans « *slide* » [glisser] au sens propre comme au figuré, tendant éventuellement vers le péjoratif [Firth, 1930/1966, p. 184 ; Firth, 1935b/1969, p. 44 ; Firth, 1956e/1968, p. 92]. Ce phénomène sera développé dans le troisième chapitre de cette étude qui lui est entièrement dévolu.

Malinowski se sert de cet élément afin de mettre une emphase sur le caractère pragmatique et même illocutionnaire, dirait-on aujourd'hui, du langage. L'enfant, quand il crie *ma*, fait appel à sa mère. De plus, Malinowski constate que cette syllabe apparaît : « *Quand l'enfant est mécontent généralement, quand quelque besoin essentiel n'est pas comblé ou quand quelque inconfort l'opresse*⁴⁵ », en d'autres termes quand il exhorte sa mère à l'action, ce qui suit généralement dans la pratique. Malinowski qualifie ce pouvoir sur la personne désignée par le signifiant d'« *efficacité pragmatique* » [pragmatic efficiency] [Malinowski, 1923/1972, p. 297]. Ceci tend à prouver que le langage est avant tout un mode d'action, comme Malinowski l'affirme, dans la mesure où l'enfant n'accorde de sens aux « *mots* » (à prendre au sens large de toute interjection ne correspondant pas forcément à une entrée lexicale du dictionnaire) que dans l'action qui en découle et non de par l'entendement ou la perception qu'ils induisent.

Selon l'expérience d'ethnographe de Malinowski, il en va de même pour ce qu'il appelle le « *natif* » [native] [Malinowski, 1923/1972, p. 321] pour qui « *le mot signifie (...) l'utilisation propre de la chose qu'il représente*⁴⁶ ». Il ajoute un peu plus loin que « *le mot agit sur la chose et la chose libère le mot dans l'esprit humain*⁴⁷ ». C'est ainsi qu'il réintègre un processus cognitif, qu'il l'associe à nouveau au langage. Seulement, ce n'est plus la pensée qui produit du sens pour s'extérioriser, pour se partager, mais c'est le mot qui agit sur l'objet et l'objet qui crée le

44. « Language is part of the nurture, and part of the personality » [Firth, 1950/1969, p. 183]

45. « When the child is dissatisfied generally, when some essential want is not fulfilled or some general discomfort is oppressing it » [Malinowski, 1923/1972, p. 321]

46. « A word means to a native the proper use of the thing for which it stands » [Malinowski, 1923/1972, p. 321]

47. « the word acts on the thing and the thing releases the word in the human mind » [Malinowski, 1923/1972, p. 323]

mot dans l'esprit humain. Le mot n'est plus création de l'entendement mais création de notre environnement, de l'objet en question, s'imposant à notre entendement :

Language is little influenced by thought, but Thought, on the contrary, having to borrow from action its tool – that is, language – is largely influenced thereby. [Malinowski, 1923/1972, p. 328]

Le langage n'est que peu influencé par la pensée, mais la Pensée, au contraire, en devant emprunter de l'action son outil – c'est-à-dire le langage – est largement influencé par ce dernier.

Malinowski divise l'acquisition du langage en trois étapes fondamentales. La première associe un son-réaction à une situation ; la deuxième met en corrélation un son « actif » semi-articulé ou complètement articulé avec un référent ; et la troisième étape est plus complexe, assez logiquement. Sa description est subdivisée en trois parties correspondant aux « *trois utilisations fondamentales du langage, active, narrative et rituelle*⁴⁸ ». Ce découpage permet, selon Malinowski, de mettre en relief le développement du sens dans son aspect le plus primitif, d'abord, puis vers sa forme la plus sophistiquée.

Outre sa nature, la structure-même du langage est aussi un objet d'étude pour Malinowski. Elle est étroitement liée avec les thèses défendues plus haut. Le fait que le langage soit action avant toute chose, et non le reflet de la pensée, explique selon lui le fait que la grammaire ne soit pas toujours motivée par la logique qui, elle, est pur produit de la pensée. Cette inadéquation constitue une preuve à ses yeux que le langage ne saurait se résumer à l'expression de la pensée.

La structure de la grammaire est composée, selon Malinowski, de différentes « *strates* » (la terminologie de Firth concernant les « *niveaux d'analyse* »⁴⁹ reprend la même image). Celles-ci correspondent aux différentes étapes de la culture (« *sauvage, barbare, semi-civilisée et civilisée*⁵⁰ ») et aux différents usages qu'il peut être fait du langage. Cette liste est à mettre en parallèle avec celle des différentes fonctions du langage qui, elle, est constituée des « *usages pragmatiques, narratifs, rituels, scholastique, théologiques [et] scientifiques*⁵¹ ». Ici apparaît en filigrane un autre élément qui apparaitra dans la théorie contextuelle du langage de Firth sous la dénomination « *restricted languages* »[langages restreints] [Firth, 1953/1968, p. 29], qui sont établis en lien étroit avec les « *contextes de situation* » puisqu'il s'agit de « *matériaux, le sujet ou thèmes d'étude (...) isolés par des circonstances ou par des conditions* » [Firth, 1953/1968, p. 29]. Cet aspect de la théorie firthienne sera donc détaillé dans le chapitre suivant à la suite du « *contexte de situation* » dont il dépend entièrement.

La grammaire ne trouve donc pas les origines de sa structure dans la logique, ni même dans

48. « three fundamental uses of language, active, narrative and ritual » [Malinowski, 1923/1972, p. 325]

49. Voir notamment « *The languages of linguistics* » [Firth, 1953/1968, p. 30]

50. « *savage, barbarous, semi-civilized and civilized* » [Malinowski, 1923/1972, p. 328]

51. « *pragmatic, narrative, ritual, scholastic, theological [and] scientific use* » [Malinowski, 1923/1972, p. 328]

le « *purement grammatical* » [Malinowski, 1923/1972, p. 297] mais dans la conception pragmatique que l'homme a du langage depuis le stade primitif. Ces catégories structurelles et même grammaticales seraient plutôt, selon Malinowski, le reflet de ce qu'il nomme les « *catégories réelles* »[Real Categories] [Malinowski, 1923/1972, p. 297]. La première catégorie et sa primauté sur les autres catégories se définissent chez le petit enfant et sa préférence pour les petits objets isolés facilement manipulables. Ainsi, les objets et les animaux intègrent cette catégorie à travers une personification, ce qui leur confère un caractère unique et entier, individualisé que l'on retrouve dans la catégorie substantivale. Cette dernière est mise en corrélation avec le concept aristotélicien d'« *Ousia* ». Comme chez l'hellène, cette catégorie est première (Cf. *Organon*, « Les Catégories » (Edition de 1959) d'Aristote qui en dénombre dix au total). Elle correspond à l'essence des choses, la substance. Malinowski propose de l'appeler « *substance crue ou « protousia* ⁵² »[crude substance, or protousia] [Malinowski, 1923/1972, p. 332] en reprenant la terminologie aristotélicienne. Elle est logiquement « *utilisée pour nommer les personnes et les choses personnifiées* ⁵³ » ou encore pour interpeler [Malinowski, 1923/1972, p. 334] et elle est à l'origine des « *noms-substanifs* »[nouns-substantives] [Malinowski, 1923/1972, p. 332].

La deuxième classe de mots est constituée par les « *mots-action ou verbes* »[action-words or verbs] [Malinowski, 1923/1972, p. 332] et correspond à la « *catégorie de l'action, de l'état et du mode* »[category of action, state and mood] [Malinowski, 1923/1972, p. 333]. Ces mots-action peuvent être marqués par des modifications grammaticales visant à exprimer une relation temporelle, modale...

Les mots-action sont étroitement liés à une troisième catégorie : celle des pronoms. Malinowski les définit comme des :

Easily manageable words, appearing in intimate association with the verb, but functioning almost as nouns [Malinowski, 1923/1972, p. 333]

Mots facilement maniables, apparaissant en association intime avec le verbe, mais fonctionnant presque comme des mots.

Ces catégories peuvent aussi être elles-mêmes subdivisées en sous-catégorie. Le substantif peut ainsi se décliner en « *mot-chose* »[thing-word] [Malinowski, 1923/1972, p. 334] qui correspond au cas objet ou à la forme réflexive. De même la juxtaposition de deux noms tend à induire une connotation de possession et donc du cas génitif. Ce que Malinowski nomme « *cas prépositionnel* »[prepositional case] [Malinowski, 1923/1972, p. 335] est aussi issu de la première catégorie.

A chaque mention d'une nouvelle catégorie ou sous-catégorie, Malinowski s'attache à en démontrer l'origine pragmatique dans le comportement humain, que ce soit la manipulation

52. Le mot porte-manteau aristotélicien est un composé des termes « πρώτη » (prōtē) et « ουσία » (ousia) qui sont généralement traduits par « substance première » [Rastier, 2001]

53. « used for naming persons and personified things » [Malinowski, 1923/1972, p. 332]

d'objets ou encore le désir de possession. Pour lui elles sont toutes liées à l'attitude utilitariste de l'homme [Malinowski, 1923/1972, p. 335]. Il prône l'étude d'une sémantique primitive génétique, science qui permettrait à travers une réflexion sur l'attitude de l'Homme face à la Réalité de démontrer la nature réelle (et donc pragmatique) des catégories grammaticales.

Les catégories grammaticales déterminées plus haut, sont au départ des catégories hermétiques. Cependant, Malinowski contourne la difficulté de l'ambigüité de certains mots en affirmant que les limites de ces catégories sont devenues poreuses avec le temps ainsi que la perpétuelle évolution du langage avec, en particulier, l'utilisation de plus en plus fréquente de la métaphore, la généralisation, l'analogie, l'abstraction et autres figures de style.

Pour Malinowski, le mot ne contient pas en lui-même les sèmes qui lui confèrent tout son sens. Le contexte de situation a donc une importance capitale, impliquant des aspects psychologiques, sociologiques, anthropologiques souvent laissés de côté dans les études linguistiques, d'où sa critique du philologue [Malinowski, 1923/1972, p. 307]. Il se pose en quelque sorte comme un contrepoids à Henry Sweet (« English and Germanic Philology » [Sweet, 1878, p. 112]) puisque pour lui, l'environnement fait la langue. Ceci explique peut-être que Firth préfère rester à la croisée des chemins en la matière, affirmant le caractère essentiel à la fois de l'individu et de ce qui l'entoure (« Personality and language in society » [Firth, 1950/1969, p. 183]). Cela lui permet de ne renier aucun de ses maîtres à penser tout en dessinant une voie originale pour l'École linguistique de Londres.

3.5.4 Synthèse

L'influence de Malinowski est telle pour Firth qu'elle est reconnue et assumée par l'intéressé [Firth, 1950/1969, p. 181] comme le souligne Palmer (Firth, 1968, p. 4 ; F. R. Palmer, 1976/1981, p.53) et que Firth consacrera un article tout entier à Malinowski (seule personnalité pour qui il a eu cet égard) intitulé « Ethnographic Analysis and Language » [Firth, 1957d/1968].

Palmer revient rétrospectivement sur l'emprunt par Firth du contexte de situation de Malinowski et ses limites. Il met ainsi en exergue la différence d'utilisation qui est faite de ce concept par les deux hommes et les logiques différentes inspirées de leurs approches scientifiques respectives :

Firth acknowledged his debt to Malinowski, but felt that Malinowski's context of situation was not satisfactory for the more accurate and precise linguistic approach to the problem [F. R. Palmer, 1976/1981, p. 53]

Firth a reconnu sa dette à Malinowski, mais sentait que le contexte de situation de Malinowski n'était pas satisfaisant pour l'approche linguistique plus juste et plus précise du problème.

Palmer explique que si Malinowski perçoit le contexte de situation comme un ensemble de circonstances réelles encadrant un événement, Firth a altéré le concept au point d'en faire un instrument métalinguistique (il l'identifie à un niveau d'analyse [Firth, 1957d/1968, p. 147]) au même titre que la grammaire. Bien que relevant tous les deux de niveaux différents, ils sont « congruents » [Firth, 1957d/1968, p. 147] au sein du même spectre d'analyse visant à dégager le sens d'un énoncé. Ce sens n'est pas exactement superposable au sens dans une perspective purement sémantique [F. R. Palmer, 1976/1981, p. 51]. Il doit s'entendre d'une manière plus large comme un faisceau d'arguments fractionnable permettant de comprendre un énoncé à travers la congruence des différents points de vue analytiques envisagés.

L'importance du « *contexte de situation* », sa place et son enjeu au sein de la théorie firthienne, seront abordés dans le chapitre suivant dévolu à la « *Théorie contextuelle du langage* » de Firth. Mais cet aperçu permet à la fois d'affirmer l'influence que Malinowski a eu sur Firth et d'en dégager les limites. Celles-ci sont principalement liées à une utilisation différente qui semble rester sur le plan de l'observation chez Malinowski alors que Firth lui accorde une dimension bien plus pratique dans l'étude de la langue. Malinowski est motivé par le problème restreint de la traduction des langages oraux, or le motif de la traduction, bien que présent dans les articles de Firth de manière non négligeable⁵⁴, ne constitue qu'une facette de ses travaux et ne saurait suffire à elle-même dans l'édifice d'une théorie du langage cohérente.

54. Outre les diverses allusions au fil de ses travaux, deux articles sont entièrement dévolus au sujet : « Linguistic analysis and translation » [Firth, 1956d/1968] et « Linguistics and translation » [Firth, 1956e/1968]

Conclusion

Cette première partie de notre travail a permis de mettre en avant les difficultés et contraintes méthodologiques auxquelles nous avons fait face tout au long de notre étude. Elle sera complétée par un autre point technique majeur, celui de la traduction. Nous avons pris le parti de dissocier cet aspect, principalement parce qu'il s'inscrit dans un projet plus vaste qui transcende cette thèse de doctorat et qui se donne pour but la traduction de l'œuvre de John Rupert Firth. Nous avons également considéré qu'il avait davantage sa place dans la deuxième partie où les problèmes de traduction sont étroitement liés à la thématique du sens (Ch. 1 page 126). Cette thématique réapparaît en de multiples endroits, témoignant de sa transversalité : dans la troisième partie au regard de la trichotomie saussurienne langue / langage / parole (Ch. 1.2 page 230), problème épineux et récurrent dans la traduction des écrits de Firth, en tant que thème d'étude décrit par Firth (Ch. 1.7 page 145, Ch. 3.2.5.1 page 204), ou encore lorsque nous avons rencontré des difficultés terminologiques (Ch. 6 page 364) auxquelles nous avons nous-même fait face.

La hiérarchisation des sources obtenue suite à l'application de la méthodologie que nous avons mise au point s'est avérée à la fois incontournable et salutaire, nous permettant d'ordonner les événements mais aussi les individus autour de Firth, donnant lieu notamment à une synthèse schématique (Annexe B page 413). Cette organisation nous a permis d'identifier notre place et notre rôle dans le travail métabiographique que nous avons opéré.

De ce processus est né l'historiographie de John Rupert Firth que nous avons déconstruite à partir des différentes sources et traces puis reconstruite selon les deux principaux fils conducteurs définis en introduction, à savoir son rapport à l'histoire et *a fortiori* à l'histoire des théories linguistiques, ainsi que l'importance de l'orient dans sa conception de la langue. Cette première partie a permis de remettre notre sujet en perspective par rapport à ses contextes : personnels mais aussi scientifiques et plus largement historique, et de faire valoir l'importance que revêtent ces contextes chez Firth.

Nous avons enfin rassemblé et développé les quelques indices disséminés dans cette historiographie afin de proposer un horizon de rétrospection de Firth. Nous avons parfois parlé d'*influence*, concept qui s'apparente à une boîte de Pandore à nos yeux. Tout est potentiellement

ment *influence* et il est toujours aisément de rattacher tel évènement ou telle rencontre à ce concept. Le terme tel que nous l'envisageons et tel qu'il est utilisé dans cette étude se rapproche du concept d'horizon de rétrospection tel que nous l'avons défini. Il s'appuie généralement sur les écrits de Firth, sur les références récurrentes, voire celles dont il se réclame et qui l'ont aidé à façonner sa vision à la fois de la langue et de son étude.

Un horizon de rétrospection est utile à plusieurs niveaux. Tout d'abord, il donne un aperçu de l'érudition, de Firth en l'occurrence. Les références qu'il cite et surtout qu'il exploite permettent de rendre compte d'une connaissance précise et fiable.

Il nous a également permis de faire jour sur la place de l'histoire dans ses connaissances ainsi que dans sa méthodologie. Une application pratique de sa formation académique initiale est apparue, revêtant plusieurs aspects au sein de ses articles. Si Firth est connu pour sa qualité de linguiste, il reste un historien et sait conjuguer ces deux aptitudes dans une approche qui se détache de la linguistique comparative encore très présente au début du XX^e siècle. C'est ce qu'il entend lorsqu'il affirme qu'"*il y a une longue continuité pour [lui] dans l'étude de la langue*" [Firth, 1954/2002, p. 171]⁵⁵.

Outre ses connaissances historiques *per se*, Firth a conscience de sa place dans l'histoire et comme il l'enseigne à ses étudiants [Robins, 1961, p. 193], il se place dans une continuité historico-scientifique. Il adopte également une position rare en ce début de XX^e siècle, celui de l'historien des sciences du langage [Koerner, 2001, p. 6] en cherchant à retracer la généalogie des concepts et des découvertes linguistiques, ce qui l'amène parfois à adopter des points de vue prospectifs. Cette position fait partie de l'héritage firthien et apparaît explicitement dans les articles de ses étudiants, notamment ceux de Robert Henry Robins qui reconnaît sa dette envers Firth (Robins, 1961 ; Robins, 1997a, p. 67 lors d'un entretien avec Pierre Swiggers en 1996 ; Robins, 1997b, p. 220).

Cet horizon de rétrospection permet également de mettre en lumière certains thèmes chers à Firth dont l'importance et la relation n'avaient que peu ou pas été abordées jusqu'ici. Bien que cela puisse paraître paradoxal à première vue, on compte parmi ceux-ci l'importance de l'Orient dans une meilleure compréhension du monde, y compris et peut-être même, surtout, celle de l'Occident (« *l'importance de la contribution des matériaux non-Européens dans sa propre pensée* » [Rebori, 2002, p. 171]) et celle de la place de la Grande-Bretagne sur la scène scientifique internationale, toutes deux étant éminemment liées à son expérience personnelle et professionnelle. Cette acculturation prônée par Firth est une des caractéristiques qui contribuent également à définir l'École linguistique de Londres. C'est à ce titre qu'il revient très fréquemment sur le rôle de Sir William Jones qui revêt cette double importance d'être britannique et d'apporter l'éclairage

55. Il s'agit ici d'un extrait des notes manuscrites et dactylographiées de Firth trouvées dans les archives du SOAS et transcrit par Victoria Rebori dans son article « *The legacy of J. R. Firth : A report on recent research* » (2002)

oriental. C'est dans cette même perspective qu'il s'imprègne de Henry Sweet qui a contribué à faire reconnaître la Grande-Bretagne comme une force scientifique. Cette ambivalence, c'est également le pont culturel incarné par Malinowski, né à Cracovie en Pologne, territoire tantôt rattaché à l'Europe, tantôt rattaché à la Russie en ce XIX^e siècle et qui finalement décèdera aux États-Unis à New Haven (Connecticut) après avoir porté à la connaissance du monde tous ces langages exotiques.

Firth assume et revendique l'héritage des bases posées par Sir William Jones, de la construction scientifique moderne menée par Henry Sweet jusqu'à l'investissement translinguistique et même transdisciplinaire de Malinowski. C'est dans ce contexte et fort des expériences de ses pairs que Firth commence sa carrière en sciences du langage, et qu'il se construit jusqu'à obtenir en 1946 la première chaire de Linguistique Générale de Grande-Bretagne à l'École des Études Orientales et Africaines de Londres.

Deuxième partie

De la recherche du sens à la morphosyntaxe

Introduction

Traditionnellement, les apports de l’École firthienne se divisent en trois axes majeurs. La terminologie ici adoptée d’« École firthienne » est délibérée et vise à éclaircir l’objet de cette étude face aux affirmations concernant l’existence de deux Écoles de Londres [Durand et Robinson, 1974] : celle initiée par Daniel Jones en phonologie et celle au centre d’intérêts plus large promue par John Rupert Firth. Il est difficile de dire avec certitude si Firth lui-même faisait une telle différence ou si elle s’est forgée avec l’histoire mais il ne fait jamais de référence directe à une telle rupture dans ses écrits (bien qu’une mésentente entre Jones et Firth ait pu être évoquée par Plug (2008)). Quoi qu’il en soit, lorsqu’il est ici fait allusion à l’« *École de Londres* », « *London School* » ou encore la « *École firthienne* », c’est toujours cette dernière, véritable objet de cette étude qui sera envisagée.

Dans la préface de Bazell & al. (1966) qui intervient dix ans après le décès de Firth, les auteurs, dans un regard rétrospectif sur la carrière du linguiste définissent donc trois axes majeurs de réflexion qui ont caractérisé non seulement le système théorique de Firth mais également celui de son École :

At least three dominant stands can be traced in his work : his attention to the history of linguistics and its growth in and through the cultural environment of successive generations in India, western antiquity, and modern Europe ; the contextual theory of language, whereby meaning, interpreted as function in context, was made the centre of his analysis both of linguistic form and of linguistic function ; and prosodic phonology, the first reaction against what appeared at the time as the excessive rigidity of the phoneme theory of the 1940s, encased within the dogmas of separation of levels and biuniqueness of transcription.
[Bazell et al., 1966, p. v-vi]

Au moins trois positions dominantes peuvent être dégagées dans son travail : son attention pour l’histoire de la linguistique et son développement dans et à travers l’environnement culturel des générations successives en Inde, l’antiquité occidentale, et l’Europe moderne ; la théorie contextuelle de la langue, d’après laquelle le sens, interprété comme une fonction en contexte, est devenu le centre de son analyse à la fois de la forme et de la fonction linguistique ; ainsi que la phonologie prosodique, première réaction contre ce qui est apparu à l’époque comme la rigidité excessive de la théorie du phonème des an-

nées 1940, enfermé dans les dogmes de la séparation des niveaux et la bi-unicité de la transcription.

Il paraît difficile de synthétiser l'œuvre d'une vie en quelques lignes mais celles-ci permettent de dégager les grands axes de la pensée firthienne, tant et si bien qu'elles réapparaissent peu ou prou dans d'autres articles. Selon Durand et Robinson (1974, p. 4), c'est d'ailleurs cet attachement aux langues africaines et orientales qui auraient empêché la vision firthienne de traverser la Manche, la rendant inaccessible à des chercheurs français plus intéressés par l'anglais lui-même que par ces langues.

Ce découpage pose également quelques difficultés lors d'une tentative de déconstruction des idées de Firth. Si on s'attache, comme dans ce chapitre, à analyser la théorie contextuelle de la langue, les sous-domaines de la linguistique concernés sont très nombreux et il pourra sembler factice de les réunir tous, tout particulièrement la phonologie et la phonétique, directement concernées par le troisième axe de recherche. C'est dans cette logique qu'il aura fallu scinder l'approche contextuelle de la langue et laisser au chapitre prochain tout un pan de la théorie qui se doit de dialoguer et d'être éclairé par l'approche phonologique de Firth pour nous permettre de nous concentrer ici sur une approche davantage morphosyntaxique de la théorie contextuelle de la langue.

Il apparaît explicitement dans la traduction ci-dessus que trois éléments sont indissociables au sein de cette théorie : le contexte qui a donné son nom à cette approche, d'une part, mais également le sens et la fonction. Ces notions sont délicates à définir dans une optique firthienne car, comme Durand et Robinson l'écrivent, la théorie de ce linguiste constitue sommes toutes «*un ensemble assez flou de concepts*» souvent peu délimités ou dont les définitions sont éclatées à travers ses différents écrits. Nous en avons également trouvé des traces dans les jugements de valeur tels que celui prononcé par Firth dès 1935 :

The complete meaning of a word is always contextual, and no study of meaning apart from a complete context can be taken seriously. [Firth, 1935b/1969, p. 7]

Le sens complet d'un mot est toujours contextuel, et aucune étude du sens en dehors d'un contexte complet ne peut être prise au sérieux.

Ce type d'affirmation, qui ne souffre aucune discussion, apparaît régulièrement chez Firth. Au-delà de la prise de position et du manque d'argumentaire, il appartient à qui souhaite comprendre la logique de l'auteur, de déceler des éléments majeurs de l'affirmation, comme ici le caractère fondamental du contexte pour qu'un élément fasse sens, ainsi que la complexité de ce contexte dont les différents *niveaux*, qui seront explicités ailleurs, constituent la complétude sémantique.

Une autre difficulté réside dans le caractère fluctuant du sens en fonction du contexte :

The use of the word ‘meaning’ is subject to the general rule that each word when used in a new context is a new word. [Firth, 1951b/1969, p. 190]

L'utilisation du mot « sens » est sujette à la règle générale que chaque mot lorsqu'il est utilisé dans un nouveau contexte est un mot nouveau.

Il s'agit donc de résoudre une équation qui allie sens, contexte et fonction, en définissant chacun de ses membres, ce qui s'avère d'autant plus difficile que le sens est une variable et non un élément fixe. Pour reprendre une terminologie plus saussurienne, ce type de variabilité du concept que l'on pourrait qualifier de synchronique s'ajoute naturellement à un autre type d'ordre diachronique puisque variant à travers l'histoire : les notions ont pu évoluer chez le linguiste au fil de ses recherches et de sa maturité.

C'est pour expliciter les relations qui unissent ces concepts-clefs que nous avons choisi d'envisager *sens* et *contexte* à travers le prisme de la linguistique fonctionnelle et que nous focaliseront sur deux concepts jumeaux élaborés par Firth et qui semblent cristalliser ces éléments : la *collocation* et la *colligation*. Outre le fait que ces deux concepts peuvent être considérés comme des clefs de voûte de l'édifice firthien, ils sont à l'origine d'une héritage important, toujours d'actualité en 2016, comme nous avons pu le constater au fil de nos lectures, ainsi que de nos communications lors de colloques, que ce soit en soi, de par les implications en termes de linguistique de corpus ou encore dans les prolongements directs de ces concepts à travers celui, par exemple de la *collostruction*¹.

1. Cette thématique a notamment été abordée lors du colloque ConSole XXIII qui s'est tenu à Paris du 07 au 08 janvier 2015 sans que le nom de Firth ne lui ait jamais été associé. La publication des actes de ce colloque s'est faite en ligne à l'adresse <http://www.hum.leiden.edu/lucl/research/sole/proceedings/console-xxiii-proceedings.html>

Chapitre 1

A la recherche du sens du sens

1.1 Sens vs. signification

Appréhender ce qu'est le sens nécessite de cerner la notion et les implications de cette dernière. Ce qui est ici en jeu est d'autant plus important que le terme « *meaning* » apparaît très régulièrement chez Firth, y compris dans l'un de ses articles les plus connus : « Modes of meaning » [Firth, 1951b/1969]. Or, les œuvres de Firth n'ont jamais été traduites à ce jour. C'est du reste la raison pour laquelle nous avons procédé dans cette étude à une traduction systématique de toutes les citations que nous lui empruntons. L'examen de ce terme « *meaning* » se justifie d'autant plus que nous avons fait face dans le cadre de cette étude au problème de la traduction des écrits cités, en parallèle à un problème philosophico-linguistique de taille : ces modes renvoient-ils au sens ou à la signification ? Quel sont ici la position et le but réels de Firth ?

Firth montre une certaine conscience de cet enjeu lorsqu'il écrit en 1957 :

The substance of the content of signs, what some might call 'meaning', would in French be signification, and the relation between content (signifié) and expression (signifiant) would in a system of langue be termed désignation. [Firth, 1957c/1968, p. 128]

La substance contenue dans les signes, que certains appelleraient probablement 'sens', seraient en français la *signification*, et la relation entre le contenu (*signifié*) et l'expression (*signifiant*) dans un système de la *langue* serait nommé *désignation*¹.

Deux éléments sont particulièrement saillants dans cette citation. Le premier est le recours à la langue française afin de définir les notions de « *sens* » et de « *signification* ». Ceci tend à prouver que soit la langue française possède ici une subtilité qui fait défaut à l'anglais aux yeux

1. Les italiques sont de Firth

de Firth, soit les origines conceptuelles de la dichotomie entre ces deux notions trouvent leur origine chez les penseurs français.

Par ailleurs, la distance que Firth prend avec le *sens* tel qu'il pourrait être défini par « *la substance contenue dans les signes* » est explicite. Tant les guillemets, utilisés en général avec parcimonie par le linguiste, que la modulation exprimée par le modal « *might* » démontrent que ce n'est pas là sa conception personnelle. Bien que le TLFi donne aujourd'hui ces termes pour synonymes², il semble que la nuance qui les départage soit donc particulièrement importante dans le cadre de la linguistique, et a fortiori pour Firth.

La dichotomie entre sens et signification apparaît lors de l'édition de l'*Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une Société de Gens de lettres* [Diderot et D'Alembert, 1751–1772]. Ce sont donc bien les penseurs français qui en sont à l'origine. On peut la retrouver explicitement dans la définition du mot « *sens* » proposée par Nicolas Beauzée :

SENS, s. m. (Gramm.) ce mot est souvent synonyme de signification & d'acception ; & quand on n'a qu'à indiquer d'une manière vague & indéfinie la représentation dont les mots sont chargés, on peut se servir indifféremment de l'un ou de l'autre de ces trois termes. Mais il y a bien des circonstances où le choix n'en est pas indifférent, parce qu'ils sont distingués l'un de l'autre par des idées accessoires qu'il ne faut pas confondre, si l'on veut donner au langage grammatical le mérite de la justesse, dont on ne saurait faire assez de cas. [Beauzée, 1765–1772, p. 15]

Plusieurs éléments concordent ici avec l'analyse firthienne. Tout d'abord, la nécessité de délimiter contextuellement un terme afin de dégager une définition pertinente. Ainsi les mots « *sens* » et « *signification* » font-ils figure de synonymes, excepté dans le domaine très précis de la grammaire. Ce langage restreint (Cf. Ch. 3.2.4 page 198) dédié à la science grammaticale constitue un contexte au sein duquel « *sens* » et « *signification* » ne renvoient pas aux mêmes acceptations. Par ailleurs, le souci terminologique, thème récurrent chez Firth, est ici manifeste lorsque Beauzée exprime à la fois le désir d'adopter une démarche rigoureuse, scientifique à travers la nécessité d'une certaine justesse dans les termes.

Il détaille un peu plus loin en quoi cette dichotomie consiste en critiquant l'approche de César Chesneau du Marsais sur le « *Sens actif, Sens passif, Sens neutre* » [Marsais (du), 1799] des mots liés à la diathèse et la transitivité :

Une des causes qui a jeté M. du Marsais dans cette méprise, c'est qu'il a confondu sens & signification ; ce qui est pourtant fort différent : tout mot pris dans une acception formelle, a une signification active, ou passive, ou neutre, selon qu'il exprime une action,

2. La définition du terme *signification* commence en ces termes : « *Ce que signifie, manifeste ou indique une chose, un fait matériel. Synon. Sens* » Entrée "Signification" [2014]. Trésor de la Langue Française informatisé. accès direct via le site du cnrtl. url : <http://www.cnrtl.fr/definition/signification> [visité le 02/05/2014].

une passion, ou quelque chose qui n'est ni action, ni passion ; mais il a cette signification par lui - même, & indépendamment des circonstances des phrases : au lieu que les mots susceptibles du sens actif, ou du sens passif, ne le sont qu'en vertu des circonstances de la phrase, hors de - là, ils sont indéterminés à cet égard. [Beauzée, 1765–1772, p. 19]

Dans cette citation, Beauzée établit l'existence du sens en parallèle à celle de la signification. Cette dernière est intrinsèque au mot qui présente une signification *per se*, fût-elle active, passive ou neutre. Le sens, au contraire, est dépendant du contexte, ici fournit par « *les circonstances de la phrase* ». C'est donc le contexte qui permet de déterminer le sens. On rejoint là une affirmation récurrente de Firth : « *The complete meaning of a word is always contextual* » [Le sens complet d'un mot est toujours contextuel] [Firth, 1935b/1969, p. 37]. Donc lorsque Firth parle du sens et de ses différents niveaux, c'est bien au sens et non à la signification qu'il fait référence.

Bauzée résume ainsi son point de vue personnel concernant les différences entre les notions de *signification*, d'*acception* et de *sens* :

Résumons. La signification est l'idée totale dont un mot est le signe primitif par la décision unanime de l'usage.

L'acception est un aspect particulier sous lequel la signification primitive est envisagée dans une phrase.

Le sens est une autre signification différente de la primitive, qui est entée, pour ainsi dire, sur cette première, qui lui est ou analogue ou accessoire, & [p. 24] qui est moins indiquée par le mot même que par sa combinaison avec les autres qui constituent la phrase. C'est pourquoi l'on dit également le sens d'un mot, & le sens d'une phrase ; au lieu qu'on ne dit pas de même la signification ou l'acception d'une phrase. [Beauzée, 1765–1772, p. 15 :23]

La signification est donc étroitement liée à l'arbitraire du signe attribué à une notion et elle est qualifiée de « *primitive* ». L'acception, consiste en un point de vue spécifique selon lequel ladite notion est envisagée. Le sens, quant à lui se définit par rapport à cette *signification primitive*, dont il est une *autre* forme et sur laquelle il se greffe, mettant ainsi en avant la symbiose qui unit ces deux aspects. C'est son interaction avec les éléments (ici de la phrase qui l'entoure) qui le définit. Firth se base sur cette définition et va plus loin dans son analyse puisqu'il étend ce contexte à des éléments non-verbaux, comme la situation ou la culture. Pour reprendre les travaux de Nick Riemer, Firth fait donc partie de ce qu'il décrit comme les *sémanticiens externalistes* pour qui :

semantic content – meaning – consists in the connection between language and the external environment. [Riemer, 2016, p. 30]

le contenu sémantique – le sens – consiste en la connexion entre le langage et l'environnement externe.

Finalement, la position firthienne du début du XX^e siècle est très proche de celle adoptée par Nicolas Beauzée dès le XVIII^e siècle, que ce soit dans la définition de la notion de sens ou dans

la dichotomie qui peut être établie entre sens et signification.

1.2 Définir le sens

Selon Jacques Durand et David Robinson (1974), Firth donne une définition explicite du « sens » dans son article intitulé « *The technique of semantics* » [Firth, 1935b/1969]. En réalité, la définition ne concerne pas à proprement parler le sens lui-même mais l'analyse empirique que Firth propose d'utiliser afin de l'analyser :

The technique I have here sketched is an empirical rather than a theoretical analysis of meaning. It can be described as a serial contextualization of our facts, context within context, each one being a function, an organ of the bigger context and all contexts finding a place in what may be called the context of culture. [Firth, 1935b/1969, p. 32]

La technique que je viens de dépeindre ici est empirique plutôt qu'une analyse théorique du sens. Elle peut être décrite comme... (Le reste de la traduction est proposée par Durand et Robinson ci-après)

Or dans l'article de Durand et Robinson, on peut lire :

(D'après Firth lui-même, le sens est) « une contextualisation sérielle des faits de l'existence, contexte à l'intérieur de contexte, chacun remplissant une fonction et dépendant d'un contexte plus vaste et tous les contextes se plaçant dans ce qu'on peut appeler le contexte culturel. [Durand et Robinson, 1974, p. 5]

Il ne fait aucun doute que les deux citations renvoient à la même affirmation de Firth et que, malgré l'approximation référentielle, les implications convergent puisque la nature stratiforme du sens liée à sa constitution par accrétion nécessite une méthodologie d'analyse basée sur la déconstruction des différents niveaux de sens. Néanmoins, la première phrase du paragraphe de Firth, tronquée dans l'article cité plus haut insiste sur le fait que ce qui suit ne saurait constituer une théorisation de la notion de *sens*. D'ailleurs, si on analyse de près l'extrait de cet article, il supposerait, *in fine*, que le contexte culturel constituerait un arche-sens d'où découlerait le sens fragmenté sous forme de divers contextes. Or, pour Firth, le contexte culturel n'est lui-même qu'un élément du sens de même que le contexte situationnel [Firth, 1957d/1968, p. 153].

Firth écrit ce qui se rapproche d'une définition du sens dans l'article intitulé « *The technique of semantics* » [Firth, 1935b/1969], elle se trouve dans le paragraphe de synthèse qui précède la conclusion de l'article. La quête du sens étant selon lui le but ultime de la linguistique [Firth, 1935b/1969, p. 17; Firth, 1950/1969, p. 181, 187; Firth, 1952/1968, p. 17, 24], il semble effectivement tout naturel qu'une tentative de définition apparaisse relativement tôt dans ses publications, ces dernières s'étalant de 1930 pour son premier ouvrage (ou 1929 pour son

premier article) à 1959. Le titre de l'article dans lequel cette définition apparaît ne laissait, du reste, planer aucune ambiguïté sur son objet :

Meaning, that is to say, is to be regarded as a complex of contextual relations, and phonetics, grammar, lexicography, and semantics each handles its own components of the complex in its appropriate context. [Firth, 1935b/1969, p. 19]

Le sens, en effet, doit être regardé comme un ensemble de relations contextuelles ; la phonétique, la grammaire, la lexicographie, et la sémantique, gèrent chacune leurs propres composants de l'ensemble dans leur contexte approprié.

Il y a donc bien une relation certaine entre sens et contexte, ces notions étant indissociables dans la théorie firthienne mais la hiérarchie qu'impliquait la citation de Durand et Robinson (1974) semble mise à mal. Si elle s'applique à l'étude du sens, elle ne s'applique pas au sens lui-même qui paraît écarter ce modèle pyramidal tridimensionnel évoqué par les auteurs [Durand et Robinson, 1974, p. 5] et que Firth réserve à la technique de la linguistique descriptive (« Personality and language in society » [Firth, 1950/1969, p. 183]) pour une perception, elle, plane du sens en un réseau de relations contextuelles propres à chaque faisceau du spectre d'analyse de la langue, sans hégémonie d'aucune sorte.

1.3 Le sens comme but ultime de la linguistique

D'autres éléments liés à la définition de la notion de <sens> chez Firth apparaissent au cours de son article intitulé « Philology in the philological society » [Firth, 1956f/1968]. Firth y reprend et altère une citation du Pr Gilbert Ryle³ :

Meanings are just what in different ways, philosophy and logic and linguistics are ex-officio about [Firth, 1956f/1968, p. 71]

Les significations constituent seulement de manières différentes le sujet de la philosophie et de la logique *ainsi que de la linguistique*.

Les italiques sur les mots « and linguistics » sont de J. R. Firth et constituent sa seule altération de la citation initiale. Cette dernière a été publiée la même année que l'article de Firth dans lequel elle est reprise. Cela implique à nouveau que Firth suivait de très près l'actualité scientifique de son époque, sans se limiter aux publications ne concernant que directement et exclusivement la linguistique puisque l'ouvrage dont la citation est tirée est avant tout l'œuvre d'un philosophe.

Il est également éminemment en phase avec cette actualité scientifique puisqu'il avait lui-même déjà avancé cette même idée en d'autres termes quelques années plus tôt dans « Modes

3. Gilbert Ryle [1956]. « Introduction ». In : *The Revolution in Philosophy*. London : Macmillan, p. 1–11, p. 8.

of meaning » [Firth, 1951b/1969, p. 190]. En ce qui concerne la citation elle-même, outre l'interdisciplinarité de la notion de sens, l'un des éléments frappant réside dans la mise au pluriel du mot « *meanings* » [significations]. Firth reprend délibérément ce pluriel à son compte [Firth, 1956f/1968, p. 71], pluriel problématique que Ryle avait déjà pointé dans son ouvrage de référence (« *to use a trouble-making plural noun* »[pour utiliser un nom pluriel problématique] [Ryle, 1956, p. 8]). Aucune explication n'est cependant apportée, que ce soit par Ryle ou par Firth. Ceci démontre bien le caractère délicat de la définition de la signification, ou des significations donc, puisque la nature discrète ou compacte de cette notion est au cœur de la question. A cela s'ajoute son positionnement en regard du sens (Cf. Partie 1 page 126), voire du « *mode de signifier* » dans une perspective comparative avec l'origine modiste du concept (Cf. Ch. 3.3.2 page 77).

Ce pluriel sous-entend qu'il existe plusieurs significations mais, logiquement, il pourrait correspondre à plusieurs significations par discipline ou une signification par discipline mais plusieurs disciplines co-existantes. Cette distinction est de taille car dans le premier cas elle implique la multiplicité d'éléments inhérents à cette notion de <signification>; dans l'autre, la signification pourrait être une et unique, et les variantes seraient la trace d'une subjectivité disciplinaire fluctuant en fonction des différents points de vue. Des explications fournies par Firth au fil de ses diverses publications, il semble qu'aucune de ces hypothèses ne soit à rejeter.

La signification est souvent amalgamée avec le sens, certainement par manque d'une terminologie distincte en langue anglaise, comme nous l'avons déjà évoqué. Il appartient au lecteur de tenter de faire la part des choses car c'est le même terme qui sert également à désigner le sens tel qu'il est constitué par un réseau d'éléments fluctuant au sein de chaque discipline en fonction de différents contextes évoqués. Ces réseaux sont eux-mêmes potentiellement intégrés à des réseaux plus vastes transcendant les différentes disciplines et donc les différentes approches.

Ainsi, d'après Robert de Beaugrande (1991, §8.51) ces niveaux de sens ne sont pas toujours bien définis par Firth et le terme « *level* » [niveau] n'apparaît conséquemment que dans ses deux derniers ouvrages (*Papers in linguistics : 1934–1951* [Firth, 1957a/1969] et *Selected Papers of J.R. Firth* [Firth, 1968]). Dans ces publications, il dénombre un total de 24 niveaux au fil des énumérations diverses. Certains sont néanmoins plus récurrents que d'autres, notamment ceux qui apparaissent dans l'article « Modes of meaning » [Firth, 1951b/1969, p. 192] : syntaxique, phonologique, phonétique, lexical, grammatical, étymologique, formel... Si certains termes comme « formel » semblent assez flous, pour rejoindre de Beaugrande, se pose également le problème de la superposition de certains niveaux tels que « grammatical » et « syntaxique » pour ne citer qu'eux. Le pluriel assigné au mot « signification » et/ou au mot « sens » (selon le contexte) rentre ainsi en adéquation avec les modes ou faisceaux de sens liés aux différents niveaux d'analyse. Ces derniers seront abordés plus longuement dans le ch. 1.5.2 page 140.

Le sens (le singulier, plus général, sera préservé pour plus de clarté dans cette étude mais il convient comme il l'a été démontré de garder cette connotation de pluralité) est donc le but ultime de l'analyse linguistique au même titre que l'analyse philosophique ou logique.

Pour Firth, le but de la linguistique n'est pas l'étude de faits de langues en soi et pour soi, mais bien la quête d'un ou de plusieurs sens en se basant sur des faits de langue. Cela explique que le seul fait de langue ne soit pas suffisant pour accéder au sens et qu'il faille accorder du crédit au contexte de situation :

The essential social basis for the study of the meaning of ‘texts’ is found in the abstraction ‘context of situation’. [Firth, 1956b/1968, p. 113]

La base sociale essentielle à l'étude du sens de ‘textes’ se trouve dans l'abstraction ‘contexte de situation’.

Le sens étant par définition quelque chose de très vaste, ne serait-ce que de par les diverses disciplines qu'il mobilise, Firth affirme qu'il est particulièrement pertinent de l'étudier en contexte linguistique restreint [Firth, 1956e/1968, p. 87].

La multiplicité des disciplines qui s'intéressent au sens semble d'ailleurs problématique aux yeux de Firth :

In correspondence with me he [Jakobson] has been emphatically in agreement with my suggestions repeatedly made since 1935, that meaning in a strictly linguistic sense is our concern at all levels of linguistic analysis –I repeat the qualification, meaning to be interpreted strictly within an autonomous linguistic discipline. [Firth, 1955/1968, p. 41]

Dans la correspondance entretenue avec moi, il [Jakobson] a été résolument en accord avec les suggestions que je répète depuis 1935, le sens dans une acception strictement linguistique est notre préoccupation à tous les niveaux de l'analyse linguistique –je répète la restriction, le sens comme étant à interpréter strictement au sein d'une discipline linguistique autonome.

Cependant, une telle assertion soulève deux problèmes de taille : comment définir le sens dans une acception linguistique pure ? La philosophie et la logique peuvent être étroitement intriquées avec la linguistique dans la définition d'un tel concept, l'autre point délicat concerne donc la formulation « *autonomous linguistic discipline* ». Les sciences interagissent, que ce soit dans leur objet commun d'étude ou dans les éléments de réponse qu'elles peuvent apporter et qui mis en commun, apportent une vision transdisciplinaire bien plus complète que ne saurait le faire une science à elle seule. Toutefois, une telle perspective permettrait d'envisager le sens en contexte linguistique restreint, et selon la méthodologie firthienne, d'accéder plus aisément au sens des occurrences étudiées.

Firth cite régulièrement Jakobson, que ce soient les travaux du linguiste ou certains échanges plus personnels. Il fait notamment référence au « second front » de Jakobson à plusieurs reprises [Firth, 1955/1968, p. 48,50] qu'il lie à ce qu'il considère être l'état d'avancée des sciences du

langage et également à sa propre vision de la linguistique dans une perspective sémantique. Ainsi, Jakobson affirme :

Thus meaning remains a No Man's Land (...) Now we face a second front –the task of incorporating linguistic meaning into the science of language. [Firth, 1955/1968, p. 50]

Ainsi, le sens reste un No Man's Land (...) Maintenant nous faisons face à un deuxième front –la tache d'incorporer le sens linguistique aux sciences du langage.

Firth dont la recherche du sens est l'objectif premier lui répond : « *In England we have been on the second front since the days of Sweet* » [En Angleterre, nous avons été sur le deuxième front depuis l'époque de Sweet] [Firth, 1955/1968, p. 50]. La London School n'a pas pour but une analyse purement formelle de la langue, le sens reste bien ce qui mobilise et tous les textes, les contextes, les collocations, colligations et autres éléments phonologiques sont autant d'outils pour parvenir au cœur du sens d'un énoncé. Firth en fait son leitmotive et n'hésite pas à l'asséner dès que l'occasion se présente :

This could only be the case if, as I have frequently emphasized, linguistics recognizes that its principal objective is the study of meaning in its own terms (Firth, 1950, 8-14; 1951a, 82-4; 1951b, 118). [Firth, 1957d/1968, p. 145]

Cela ne peut être le cas que si, comme j'ai fréquemment insisté sur la question la linguistique reconnaît que son objectif principal est l'étude du sens dans ses termes propres (Firth, 1950, 8-14 ; 1951a, 82-4 ; 1951b, 118)⁴.

1.4 Une notion subjective

En plus des diverses analyses fournies à travers tous ses ouvrages, Firth dédie tout un article au sens et à ses modes (« Modes of meaning » [Firth, 1951b/1969, p. 190-215]) dans lequel il développe certaines caractéristiques des niveaux de sens principaux. Dans le deuxième recueil de ses articles, publié à titre posthume par F. R. Palmer, Firth ajoute :

It should be remembered that all definitions of the 'meanings' of a word are arbitrary.
[Firth, 1957d/1968, p. 138]

Il faudrait se rappeler que toutes les définitions des 'sens' d'un mot sont arbitraires.

La subjectivité du sens, et donc le caractère arbitraire des définitions que l'on peut donner, constituent un élément fondamental qui différencie la sémantique des autres disciplines linguistiques telles que la phonologie, la syntaxe, la morphologie, l'étymologie...ou encore des

4. Les références renvoient à des articles antérieurs dont voici, dans l'ordre où ils ont été évoqués par Firth au sein de cette citation, les coordonnées dans les ouvrages de référence choisis pour cette étude : « Personality and language in society » [Firth, 1950/1969, p. 177–189], « Applications of General Linguistics » [Firth, 1957c/1968, p. 216–238] et « Modes of meaning » [Firth, 1951b/1969, p. 190–215]; cette liste n'est pas exhaustive puisqu'on trouve également des références similaires notamment dans « Linguistic Analysis as a Study of Meaning » [Firth, 1952/1968, p. 24].

disciplines extérieures telles que la logique dont il était question plus haut. Cela rend ce paramètre délicat puisque discutable malgré la fascination et le désir profond chez Firth de trouver un sens à toute chose. Il illustre cette problématique en reprenant la démonstration de Malinowski, notamment des mots renvoyant à des notions tels que «*freedom*» [liberté] :

We know how obsessive is the desire to define the ‘core of meaning’ (1947 :68) of such a word as ‘freedom’. His [Malinowski’s] final decision is a ‘complete rejection of this core of meaning’. (...) In science, however, as he rightly warns us, we are to beware of the tendency to reify and hypostatize such general words as representing valid general concepts (1947,77). Such words are often conceived anthropomorphically. [Firth, 1957d/1968, p. 157]

Nous savons à quel point le désir de définir le ‘cœur de la signification’ (1947 :68) d’un mot tel que ‘liberté’ est obsédant. Sa décision finale [celle de Malinowski] est un ‘rejet complet de ce ‘cœur du sens’. (...) En sciences, cependant, comme il nous met bien justement en garde, nous devons nous méfier de la tendance à réifier ou hypostasier de tels mots généraux représentant des concepts généraux valides (1947,77). De tels mots sont souvent conçus de manière anthropomorphique.

De plus, ceci semble placer la sémantique au dessus des autres facettes de la linguistique, pourtant il n’en est rien. Chacun de ces domaines est porteur d’un sens et c’est ce faisceau de niveaux d’analyse et donc de sens qui permet de dégager celui de l’objet de l’étude.

1.5 Le sens, une question de réseaux et non de dualismes

Les enjeux du contexte de situation deviennent plus clairs pour le lecteur, comme pour le linguiste semble-t-il, à mesure que les années passent : il s’agit d’une variable qui, si elle est modifiée, altère le cœur même du sens. Firth a recours à deux illustrations récurrentes. De même que le « mot-phrase » n’est bien souvent interprétable qu’en contexte, le babillage d’un enfant peut relever du non-sens auprès d’un quidam ou peut revêtir un sens précis (la faim, le désir d’un objet, le besoin d’un contact...) auprès des parents de l’enfant. Changer un des paramètres du contexte de situation a donc une influence directe sur l’interprétation sémantique de l’occurrence.

En 1951, Firth reprend une citation de Hjelmslev dans « General linguistics and descriptive grammar » [Firth, 1951a/1969, p. 219] afin de préciser la relation étroite entre le contexte de situation et le sens :

The real units of language are not sounds, or written characters, or meanings : the real units of language are the relata which these sounds, characters, and meanings represent. [Hjelmslev, 1947, p. 69]

Les unités réelles du langage ne sont pas les sons, ou les caractères écrits, ou les sens : les unités réelles du langage sont les relations que ces sons, caractères et sens représentent.

Les sens constituent donc un élément fondamental des unités de langage au même titre que les caractères écrits ou les sons, mais ce n'est pas un élément exploitable en soi. C'est dans sa relation à d'autres éléments liés au contexte, que ce soit la manifestation graphique, phonétique ou encore le contexte de situation au sens large qu'il prend corps et peut être exploité. A l'instar des réseaux de collocations, Firth crée un réseau de manifestations linguistiques (sémantiques, phonologiques, syntaxiques...) dont les interrelations permettent d'accéder à la compréhension d'une unité linguistique. Ces réseaux dépassent les dualismes classiques que d'autres scientifiques (Saussure est régulièrement mentionné dans ce contexte) ont pu établir et que Firth rejette (Firth, 1951b/1969, p. 192 ; Firth, 1956e/1968, p. 90) :

My own approach to meaning in linguistics has always been independent of such dualisms as mind and body, language and thought, word and idea, signifiant et signifié, expression and content. These dichotomies are a quite unnecessary nuisance, and in my opinion should be dropped. [Firth, 1951a/1969, p. 227]

Ma propre approche du sens en linguistique a toujours été indépendante des dualismes tels que esprit et corps, langue et pensée, mot et idée, *signifiant et signifié*, expression et contenu. Ces dichotomies sont une nuisance assez peu nécessaire, et à mon avis devraient être abandonnées.

Ce faisant, Firth prend le contre-pied de la pensée linguistique du XIX^e siècle. Il vise les dualismes saussuriens^{5, 6} à travers l'opposition « *langue/parole, signifiant/signifié et, au-delà de celles-ci, des dualismes tels que pensée/expression* ». Langendoen voit l'influence de Malinowski dans cette « négation d'un statut ontologique à la langue » [Langendoen, 1968, p. 47], qu'il décrit comme « une approche plus ou moins bélavioriste »⁷. On retrouve également l'une des critiques qu'il adresse à Henry Sweet malgré toute l'admiration qu'il porte à ce phonéti-

5. Pour une analyse du traitement du *Cours de linguistique générale* [Saussure (de), 1916/2005] par Firth, nous renvoyons à un article de E. F. K. Koerner intitulé « J. R. Firth and the Cours de linguistique générale » [Koerner, 1999, p. 115–130].

6. La critique des dualismes saussuriens est récurrente chez Firth, (Cf. « *The treatment of language in general linguistics* » [Firth, 1959/1968, p. 206–207]) et s'inscrit dans une logique plus large exhortant à transcender les dualismes qu'il identifie comme « occidentaux » (« *Importance of the contribution of the non-European materials to one's thought. Abandonment of western dualism.* »[Importance de la contribution des matériaux non-européens pour la pensée. Abandon du dualisme occidental.] [Firth, 1954/2002]).

7. « *He was anxious to demolish all saussurean dualisms such as langue/ parole, signifiant/ signifié and, beyond these, such dualisms as thought/ expression. He viewed this wish as being in complete agreement with the « prevailing ideas » of positivism and behavioral psychology of his time.* »[Il était soucieux de démolir tous les dualismes saussuréens tels que *langue/ parole, signifiant/ signifié* et, au-delà de ceux-ci, des dualismes tels que *pensée/ expression*. Il voyait ce désir comme étant en complète adéquation avec les « idées majeures » du positivisme et de la psychologie bélavioriste de son temps.] *The London School of Linguistics ; a Study of the Linguistic Theories of B. Malinowski and J.R. Firth* [Langendoen, 1968, p. 47]

cien dans l'opposition « langue/pensée » (Cf. Partie I- Ch. 3.4.2.4 page 98). C'est une position originale car assez peu conventionnelle. Cependant cette attitude qui vise à dépasser les dualismes communs au XIX^e siècle n'est pas complètement isolée dans la mesure où Bloomfield développe également cette idée, bien que les perspectives soient différentes, dans son *Language* [Bloomfield, 1933, p. 31–41].

Le sens s'inscrit dans des réseaux d'interprétation, et ces derniers comportent un double niveau. Le sens est à analyser dans la relation qu'il entretient avec d'autres paramètres inhérents au contexte de situation, mais il est également à la croisée d'interrelations plus profondes, de niveaux comme le souligne Jakobson à travers son expression « *second front* » [deuxième front] que Firth reprend à plusieurs reprises et qu'il définit comme suit :

Roman Jakobson has described (...) the ‘second front’, or the application of our discipline and techniques to statements of meaning at all levels. [Firth, 1955/1968, p. 48]

Roman Jakobson a décrit le ‘deuxième front’, ou l’application de notre discipline et techniques à des affirmations du sens à tous les niveaux.

Ces différents niveaux de sens sont souvent corrélés aux « modes » d’expression du sens qui posent la question de l’expression du sens et/ou des sens et de l’analyse qui peut en être faite :

Language text must be attributed to participants in some context of situation in order that its modes of meaning may be stated at a series of levels, which taken together form a sort of linguistic spectrum. In this ‘spectrum’ the meaning of the whole event is dispersed and dealt with by a hierarchy of linguistic techniques⁸ descending from social contextualization to phonology. [Firth, 1951a/1969, p. 220]

Le texte d'un langage doit être attribué à des participants dans un certain contexte de situation afin que ses modes de sens puissent être affirmés à une série de niveaux, qui, pris ensemble forment une sorte de spectre linguistique. Dans ce ‘spectre’, le sens de l’événement tout entier est éclaté et dispersé dans une hiérarchie de techniques linguistiques descendant de la contextualisation sociale à la phonologie.

1.5.1 « Modes of meaning » (1951b) un article clef dans la définition du sens chez Firth

Dans « Modes of meaning » [Firth, 1951b/1969], Firth introduit l'idée que le sens lexical tel que l'on peut le trouver dans un dictionnaire est finalement décomposé en plusieurs niveaux qui, rassemblés, constituent l'essence du mot (Cf. La relation triadique essence-concept-mot exposée par Thomas d'Erfurt ; Partie I, Ch. 3.3.2 page 78) :

8. Cette notion de hiérarchie de techniques mise en œuvre afin de dégager le sens d'un énoncé est tellement caractéristique de l'approche firthienne que Palmer la reprend mot pour mot dans son introduction des Selected Papers of J.R. Firth [F. R. Palmer, 1968b, p. 9]

Even in a dictionary, the lexical meaning of any given word is achieved by multiple statements of meaning at different levels [:] (...) the orthographic level (...), the pronunciation, (...) grammatical designations, (...) formal and etymological meaning (...) with social indication of usage. [Firth, 1951b/1969, p. 192]

Même dans un dictionnaire, le sens lexical de n'importe quel mot donné est atteint par des assertions multiples du sens à des niveaux différents : le niveau orthographique, la prononciation, les désignations grammaticales, le sens formel et étymologique avec l'indication sociale liée à l'usage.

Ces différents niveaux (orthographique, phonétique, nature grammaticale, sens étymologique et formel, usage) constituent une première approche du sens d'un mot pris de manière isolée, hors contexte. Or, le contexte de situation, justement, constitue la base de la « *hiérarchie de techniques* » [Firth, 1950/1969, p. 183] dans l'établissement du sens. Si l'on suit cette logique, il semble à première vue qu'il y ait contradiction entre la nécessité d'un contexte de situation et le dictionnaire qui a pour but d'établir le ou les sens d'occurrences prises hors contexte.

Cette apparente contradiction peut être résolue en établissant que la présence du mot dans le dictionnaire est en soi une contextualisation de l'occurrence, même si elle ne peut apporter certains éléments liés à la relation que les occurrences qu'il contient entretiennent entre elles ou avec d'autres éléments. La définition du dictionnaire prend bien en compte différents niveaux du sens, et c'est là l'élément incontournable dans la théorie firthienne puisque « *words must not be treated as if they had isolate meaning* »[les mots ne doivent pas être traités comme s'ils avaient un sens isolé] [Firth, 1952/1968, p. 18] ou encore « *The statement of meaning cannot be achieved by one analysis, at one level, in one fell swoop.* »[L'affirmation du sens ne peut être atteinte par une seule analyse, à un seul niveau, d'un seul coup] [Firth, 1950/1969, p. 183]. Le sens ne peut être établi qu'en réseaux, qu'en interrelations de plusieurs niveaux d'analyse se rejoignant en un contexte de situation :

Meaning is best regarded in this way as a complex of relations of various kinds between the component terms of a context of situation. [Firth, 1937/1966, p. 110]

Le sens est mieux apprécié de cette manière dans un ensemble de relations de différents genres entre les termes rentrant dans la composition d'un contexte de situation.

Cependant, il manque aux entrées du dictionnaire un « *mode de sens grammatical* » [Firth, 1952/1968, p. 17] qui repose sur la structure syntagmatique ainsi qu'un système de constituants. Ainsi Firth illustre son propos à travers des exemples récurrents des vers d'Edith Sitwell et ceux d'Algernon Swinburn où le jeu sur les fonctions syntaxiques est générateur d'une ambiguïté sémantique accentuée par les jeux phonesthésiques. Après l'étude des différentes fonctions que peut endosser la séquence /ɔ:dəz/ (à lire « *odeuz* », cf. 3.2.2 page 195), ceci le pousse vers un descriptif assez poussé des sens du verbe « *get* » [Firth, 1952/1968, p. 20–23] à travers ses différentes collocations (Cf. 3.2.1.3 page 191). On retrouve cette idée quelques années plus tard alors que la polysystématicité prônée par Firth est mise en avant :

My main concern is to make statements of meaning in purely linguistic terms, that is to say, such statements are made in terms of structures and systems at a number of levels of analysis : for example in phonology, grammar, stylistics, situation, attested and established texts. [Firth, 1956b/1968, p. 97]

Mon principal intérêt est de produire des déclarations sur le sens en des termes purement linguistiques, c'est-à-dire, que ces déclarations sont établies en termes de structures et de systèmes à un certain nombre de niveaux d'analyse : par exemple en phonologie, en grammaire, en stylistique, en situation, dans des textes attestés et établis.

Cette organisation de la pensée Firthienne, originale au début du XX^e semble ne pas être restée lettre morte puisque l'on retrouve de fortes similitudes avec des publications contemporaines :

A language consists of a number of linked systems, and structure can be seen in it at all levels. [Barber, Beal et P. Shaw, 2012, p. 12]

Une langue consiste en un nombre de systèmes liés, et la structure y est perceptible à tous les niveaux.

Dans ce premier chapitre dévolu à la définition de la langue (« *What is language ?* ») [Barber, Beal et P. Shaw, 2012, p. 1–30], Barber, Beal et P. Shaw reprennent très exactement les concepts clefs investis par Firth, faisant apparaître la nature polysystématique du langage et l'existence de niveaux d'analyse (le tout dans le cadre d'une étude historique de la langue où les variantes dialectales occupent une place importante, également deux thématiques chères à Firth).

Ces différents niveaux d'analyse constituent autant de grilles de lecture systémiques de la langue et c'est leur mise en relation qui permet de dégager le véritable sens linguistique. Ces niveaux d'analyse impliquent une contextualisation qui en fait des modes de sens à travers lesquelles s'expriment les différentes fonctions du langage. C'est tout à fait en adéquation avec la définition du fonctionnalisme dont Firth se réclame :

Functionalism stresses activities as well as relations, rather than terms and substances, genesis and actual development against intrinsic character, dynamic pattern as against static organisation. [Firth, 1934b, p. 24]

Le fonctionnalisme met l'accent sur les activités de même que sur les relations plutôt que sur les termes et substances, sur la genèse et le développement réel plutôt que sur le caractère intrinsèque, sur le schéma dynamique plutôt que sur l'organisation statique.

Ce dialogue entre les différents niveaux d'analyse, leur mise en place et développement, la dynamique qui les caractérise ainsi que le recours aux différentes « *fonctions constituantes* » [component functions] [Firth, 1935b/1969, p. 19] du sens sont autant d'éléments congruents permettant d'ancrer Firth dans ce courant et cette perspective linguistiques.

1.5.2 Sens et fonctionnalisme

Ce cadre fonctionnaliste permet de saisir l'importance de certains aspects de la théorie firthienne, notamment lorsqu'il est question de « fonctions ». Les différents niveaux/modes de sens mentionnés dans « Descriptive linguistics and the study of English » [Firth, 1956b/1968] sont aux yeux de Firth des «*fonctions constituantes* » qui participent à la fonction ou sens de l'unité linguistique analysée. C'est dans cette logique que sens et fonctions deviennent synonymes :

Meaning, then, we use for the whole complex of functions which a linguistic form may have. [Firth, 1935b/1969, p. 33]

Nous utilisons, donc, le terme ‘sens’ pour l’ensemble des fonctions qu’une forme linguistique peut endosser.

Chaque domaine d’analyse linguistique (grammaire, phonologie, lexicographie...) possède ses propres fonctions constituantes et la mise en contexte (« *Le ‘sens’ du mot-phrase dépend presque toujours de la situation perçue.* »⁹) par la création d’un réseau permet de dégager cette fonction plus générale ou sens.

I propose to split up meaning or function into a series of component functions. Each function will be defined as the use of some language form or element in relation to some context. Meaning, that is to say, is to be regarded as a complex of contextual relations, and phonetics, grammar, lexicography, and semantics each handles its own components of the complex in its appropriate context. [Firth, 1935b/1969, p. 19 ; Firth, 1952/1968, p. 24]

Je propose de diviser le sens ou la fonction en une série de fonctionnalités. Chaque fonction sera définie comme l’utilisation d’une forme ou d’un élément linguistique en relation avec un contexte. Le sens, en fait, doit être considéré comme un complexe de relations contextuelles, de phonétique, de grammaire, de lexicographie, et de sémantique, chaque discipline apportant ses propres composants au complexe dans son contexte approprié.

Les différents modes de sens qui interviennent dans l’analyse d’une occurrence sont donc très variés. Ils concernent l’orthographe, la phonétique, la phonologie, la grammaire (dans la nature même de l’occurrence et dans son rapport avec ce qui l’entoure), la syntaxe, la collocation, l’étymologie, la morphologie, l’usage, la stylistique, la situation contextuelle, la nature de ce contexte, la lexicographie, la sémantique¹⁰... Aucune liste exhaustive n’étant proposée par Firth, leur nombre exact est sujet à discussion. Robert de Beaugrande, pour sa part, recense 24 niveaux différents [Beaugrande (de), 1991, p. 8.51].

9. « *The ‘meaning’ of the sentence-word almost always depends on the perceived situation* » in « Speech » [Firth, 1930/1966, p. 174]. Il s’agit ici de la citation la plus ancienne qui serve d’illustration à ce point, la même idée réapparaît néanmoins en de nombreux écrits de Firth, notamment : « The Tongues of men » [Firth, 1937/1966, p. 19]; « The use and distribution of certain English sounds » [Firth, 1935c/1969, p. 36]; « The technique of semantics » [Firth, 1935b/1969, p. 19]; « Personality and language in society » [Firth, 1950/1969, p. 183]; « Modes of meaning » [Firth, 1951b/1969, p. 203]; « Linguistic Analysis as a Study of Meaning » [Firth, 1952/1968, p. 14]

10. Voir les articles « Modes of meaning » [Firth, 1951b/1969, p. 192], « The languages of linguistics » [Firth, 1953/1968, p. 33], « Linguistic analysis and translation » [Firth, 1956d/1968, p. 82]

Durand et Robinson mettent le doigt sur la corrélation qui existe pour Firth entre sens et fonction [Durand et Robinson, 1974]. Chez un linguiste qui se réclame du fonctionnalisme, c'est là un élément de taille qui permet, à défaut de mieux définir, du moins de mieux situer la place du sens chez Firth :

Ainsi FIRTH appelle le sens d'une unité à un certain niveau, la fonction que joue cette unité au niveau supérieur. On pourrait par exemple dire que le sens d'un phonème, dans une acception du mot sens qu'on peut trouver étrange, est sa fonction distinctive au niveau lexical. [Durand et Robinson, 1974, p. 3-10]

Bien que l'exemple du phonème soit éclairant sur le point de vue des auteurs, l'application peut paraître épineuse eût égard à la position de Firth à l'égard du concept. En effet, non seulement « *l'école firthienne rejette l'existence d'un niveau composé de 'phonèmes'* » [Durand et Robinson, 1974, p. 4] mais Firth rejette complètement le concept même de phonème ! Cependant, l'explication de Durand & Robinson est éclairante sur ce qu'implique le concept de « sens » chez Firth grâce à sa transposition sur le concept de *phonème*, unité, dans l'acception d'aujourd'hui, qui est indépendante du sens. Firth fournit lui-même d'autres illustrations des équivalences entre sens et fonctions tels qu'ils composent son polysystème théorique, principalement dans l'article intitulé « *The use and distribution of certain English sounds* » [Firth, 1935c/1969, p. 45–46]. C'est le procédé de contextualisation qui permet de prouver les différentes fonctions des éléments envisagés. Ainsi, la contextualisation de sons dans des paradigmes et des contextes verbaux fait-elle jour sur leur fonction morphologique [Firth, 1935c/1969, p. 45] de même que le procédé peut mettre en évidence les fonctions syntaxiques de l'intonation [Firth, 1935c/1969, p. 45]. Comme l'indiquent Durand & Robinson, sens et fonctions reposent ainsi sur une hiérarchie de niveaux.

Cette approche soulève une première question qui consiste à définir ce qui relève d'un niveau supérieur ou inférieur dans cette technique d'analyse, exigeant de procéder par strates. Comme déjà évoqué, la définition de certains niveaux est particulièrement floue (le niveau « formel » notamment) et leur position en regard des autres niveaux est d'autant plus problématique.

La phonétique constitue, selon les exemples précités et certaines affirmations de Firth¹¹, un niveau inférieur alors que la morphologie et la syntaxe sont des niveaux supérieurs. Il semble que la supériorité ou infériorité aille, selon l'exemple évoqué, des unités les plus petites en taille (le phonème en l'occurrence) aux plus larges, le « lexical », voire le « contextuel ». Firth affirme que les fonctions sont dites mineures lorsqu'elles impliquent le recours à un élément substitutif dans un but de distinction des autres éléments d'une série [Firth, 1935a/1969, p. 48]. Or, une telle

11. On retrouve cette association de la phonétique à un niveau inférieur d'analyse de manière récurrente (plus que les autres niveaux, cf. graphique 1.1 page 142) chez Firth notamment dans : « *The technique of semantics* » [Firth, 1935b/1969, p. 20,24,33]; « *The use and distribution of certain English sounds* » [Firth, 1935c/1969, p. 37]; « *Modes of meaning* » [Firth, 1951b/1969, p. 192]; « *The languages of linguistics* » [Firth, 1953/1968, p. 33]; « *A synopsis of linguistic theory 1930-55* » [Firth, 1957b/1968, p. 174]...

base impliquerait que dans une série de mots qui constituent un énoncé, toute substitution selon l'axe paradigmique dans un but contrastif mènerait à classer le niveau d'analyse dit « lexical » dans le bas du spectre d'analyse linguistique. C'est pourtant bien dans le haut que Firth place ce niveau à deux reprises [Firth, 1935b/1969, p. 33 ; Firth, 1957b/1968, p. 174]. Cette propriété ne saurait donc suffire à la classification des niveaux d'analyse.

Firth évoque la fonction lexicale du phonème reprise par Durand et Robinson mais également une fonction grammaticale :

By contextualization is here meant, not only the recognition of the various phonetic contexts in which the phonemes occur, but the further identification of phonemes by determining their lexical and grammatical functions. Most of the vowel-phonemes of English, for example, can be established by such lexical and grammatical functions. [Firth, 1934d/1969, p. 5]

Par contextualisation on entend ici, non seulement la reconnaissance de contextes phonétiques variés dans lesquels les phonèmes prennent place, mais l'identification plus avancée de phonèmes en déterminant leurs fonctions grammaticales et lexicales. La plupart des phonèmes vocaliques de l'anglais, par exemple, peuvent être établis par de telles fonctions lexicales et grammaticales.

Nous avons choisi de synthétiser sous la forme d'un graphique les différents niveaux d'analyse mentionnés par Firth au fil de ses publications. « Modes of meaning » [Firth, 1951b/1969] marque clairement le début de cette catégorisation des niveaux de langue. Cependant, les pré-mices apparaissent dès « The use and distribution of certain English sounds » [Firth, 1935c/1969]. Ceci monte que cette thématique a muri pendant au moins une quinzaine d'année avant que Firth ne décide de lui consacrer un article complet, « Modes of meaning » [Firth, 1951b/1969]. Il y a fait également référence dans « Descriptive linguistics and the study of English » [Firth, 1956b/1968] et l'intègre à son « A synopsis of linguistic theory 1930-55 » [Firth, 1957b/1968] qui se veut une synthèse globale de sa théorie. C'est donc une thématique importante à ses yeux et qui le demeure jusqu'à la fin de sa carrière académique (il part à la retraite en 1956). Transparait ainsi dans le graphique 1.1 page suivante la clef de voûte de la théorie firthienne, ce qu'elle comprend et la manière dont elle s'organise, ce qui assure la stabilité et la cohésion de tout l'édifice firthien.

Il s'agit donc de proposer ici une lecture synthétique et simplifiée des interconnexions absolues ou relatives de ces différents niveaux d'analyse. Les différents *étages* (pour ne pas utiliser le terme *niveaux* qui induirait une ambiguïté avec la terminologie utilisée) permettent de se rendre compte du positionnement absolu des différents niveaux. A chaque case correspond un niveau d'analyse et les références précises de son évocation par Firth. Un signe reprend sa classification entre les différents niveaux (lorsque Firth l'explique) : « > » pour les niveaux supérieurs, « M(édium) » pour les niveaux intermédiaires et « < » pour les niveaux inférieurs. Lorsqu'il

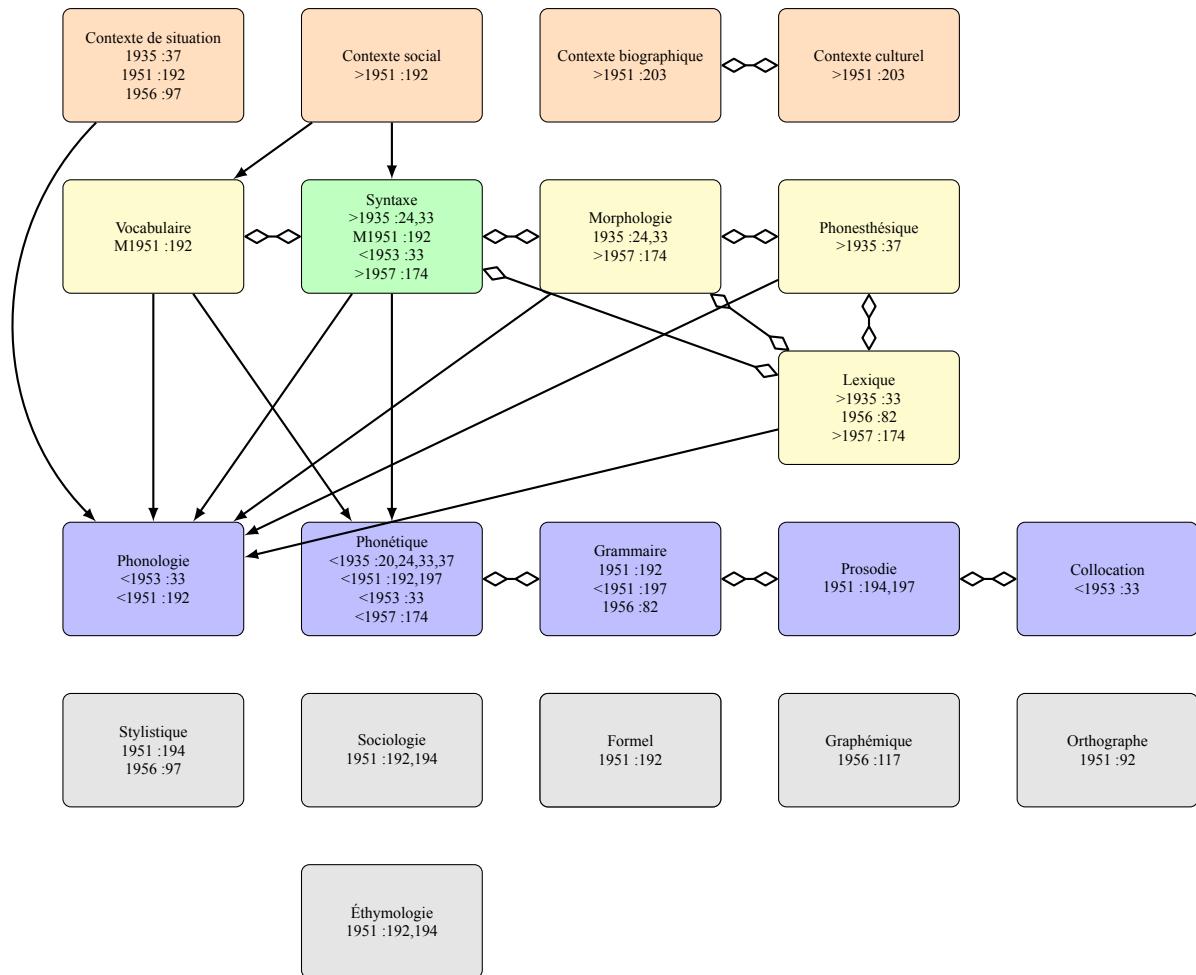


Figure 1.1 – Niveaux d'analyse selon Firth

s'établit en relation avec d'autres niveaux, cette relation est matérialisée par des flèches marquant la relation d'inférence du niveau d'analyse. Si Firth exprime au sujet de deux niveaux une analogie de positionnement dans le spectre d'analyse, cette congruence est exprimée par un lien présentant un losange à chaque extrémité. Cette matérialisation des relations entretenues par les niveaux entre eux permet d'identifier la phonologie comme une valeur centrale. Cela semble assez consistente avec l'histoire de Firth qui, bien qu'à l'origine de la reconnaissance de la linguistique générale comme discipline académique, est avant tout phonologue. Il repère donc les différents niveaux par rapport à sa discipline initiale. Ceci permet de saisir en un coup d'œil que sa *théorie contextuelle du langage* n'est pas juste une affaire de contexte mais que le nom par lequel elle est désignée aurait peut-être pu laisser transparaître l'importance primordiale que la phonologie a à y jouer. Nous défendons l'hypothèse (« The contribution of John Rupert Firth to the history of linguistics and the rejection of the phoneme theory » [Senis, 2016b]) que c'est le rejet du phonème qui a amené Firth à vouloir développer une alternative à ce dernier, donnant ainsi naissance à court terme à la phonesthésie (Cf. Ch. 2 page 269) et, à long terme, à sa théorie linguistique globale par transposition de la logique développée à cette occasion à des domaines tels que la syntaxe, la lexicologie...

Les différents niveaux d'analyse sont chacun porteur de *sens*. La terminologie *sens/signification* refait ici surface. Cependant, comme il s'agit d'une valeur hautement dépendante des autres niveaux d'analyse pour Firth et non d'un apport isolé, nous conserverons ce terme *sens* sans pour autant fermer complètement la porte à une interprétation de type *signification* dans la mesure où c'est l'apport de chaque niveau d'analyse qui permet de reconstituer le spectre de sens final. Ces niveaux de sens, donc, s'organisent ainsi en fonctions inférieures et supérieures s'étalant sur au moins trois niveaux. Le code couleur est le suivant : plus la couleur est dite « chaude » allant jusqu'au rouge, plus le niveau est haut placé dans le gradient firthien, plus elle est réputée « froide », plus elle est basse. Pour finir, les niveaux grisés correspondent à des niveaux mentionnés par Firth mais pour lesquels il ne donne pas d'indication en ce qui concerne leur position dans le spectre du sens.

Il apparaît que la ligne du haut est occupée par les différentes variétés de contextes : de situation, social, biographique ou encore culturel. Vocabulaire, lexique, phonesthésique, grammaire et syntaxe occupent un niveau intermédiaire. Le niveau inférieur présente les aspects phonétique, phonologique et collocationnel. Nous avons ceterminé vingt niveaux majeurs alors que Robert de Beaugrande affirme avoir relevé 24 niveaux :

Most frequently named are : 'phonetics', 'phonology', 'grammar', 'morphology' (or 'morphematics'), 'syntax' (or 'syntagmatics'), 'stylistics', 'situation' (or 'context of situation'), and 'collocation'; only occasional reference is made to 'pronunciation', 'phonaesthetic', 'semantic', 'lexical', 'vocabulary', 'word formation', and 'colligation'; and 'prosodic', 'graphematic', 'spelling', 'sociological', 'phrase formation', 'word description', 'word isolate', 'etymology', and 'glossaries' are termed 'levels' only once each. [Beaugrande (de), 1991, p. 8.51]

Les plus fréquemment nommés sont : la 'phonétique', la 'phonologie', la 'grammaire', la 'morphologie' (ou la 'morphématique'), la 'syntaxe' (ou la 'syntagmatique'), la 'stylistique', la 'situation' (ou le 'contexte de situation') et la 'collocation' ; seules quelques références apparaissent de la 'prononciation', la 'phonesthésie', la 'sémantique', le 'lexique', le 'vocabulaire', 'la formation des mots' et la 'colligation' ; de plus la 'prosodie', la 'graphématisque', l'"orthographe", la 'sociologie', la 'formation de phrases', la 'description de mots', le 'mot isolé', l'étyologie et les 'glossaires' sont des 'niveaux' qu'ne sont mentionnés qu'une seule fois.

La raison est simple, il arrive que Firth mentionne ces niveaux au sein d'énumérations qui varient très légèrement. Apparaissent sporadiquement des niveaux qui ne trouvent pas d'autres échos dans ses écrits et qui ne sont pas définis par rapport aux autres. Il est impossible de déterminer si Firth s'est laissé emporter par sa plume, s'il a utilisé une autre terminologie que dans un autre exemple ou, tout simplement s'il a envisagé un niveau et l'a abandonné par la suite. Dans la mesure où nous avons choisi de ne nous intéresser qu'aux niveaux d'analyse avérés, notre recensement peut diverger de celui proposé par d'autres auteurs comme Beaugrande (de). Quoi qu'il en soit, seuls 13 niveaux sont ici positionnés sur le spectre, conformément aux indi-

cations de Firth, soit à peine plus de la moitié. Ceci tend à mettre en lumière la complexité de cette classification et donc a fortiori la complexité de sa mise en application dans le cadre d'une analyse linguistique. Cela n'est pas sans rappeler le cas des phonesthèmes dont seuls huit cas sont définis sémantiquement sur les 37 phonesthèmes que Firth identifie en anglais (Cf. Partie 2 page 269).

Le cas de la syntaxe est particulièrement problématique. Ce niveau figure en vert sur le graphique afin de mettre en valeur sa position fluctuante, selon la publication concernée, entre inférieure, médiane et supérieure. Alors qu'il est classé supérieur dans « *The technique of semantics* » [Firth, 1935b/1969, p. 20], il est situé en position intermédiaire entre le contexte de situation et la phonologie dans « *Modes of meaning* » [Firth, 1951b/1969, p. 192]; puis il est relégué dans ce que nous appellerons « l'extrême basse du spectre » aux côtés de la phonétique, de la phonologie et des collocations dans « *The languages of linguistics* » [Firth, 1953/1968, p. 33]. Néanmoins, dans « *A synopsis of linguistic theory 1930-55* » [Firth, 1957b/1968, p. 174], la syntaxe repend sa place au niveau supérieur dans le rappel que produit Firth de son article de 1935. Cette fluctuation tend à prouver la difficulté sinon l'impossibilité, en dépit des tentatives de Firth, d'accorder à ces niveaux d'analyse une place fixe au sein du spectre d'analyse. Si les extrêmes sont plus sûrement positionnables, les niveaux intermédiaires, eux, sont caractérisés par une certaine mobilité. Il s'agit donc de les analyser en gardant à l'esprit cette relativité et de définir systématiquement la place d'un niveau dans le spectre, dans un contexte précis, et en regard d'un ou plusieurs autres niveaux. Si le contexte est vu comme niveau et outil d'analyse, c'est alors en quelque sorte un « méta-contexte » qui permettrait de situer les différents niveaux d'analyse les uns par rapport aux autres, dont les différents contextes, qui fait ici défaut dans la théorie firthienne.

1.6 Rapport langue/sens

La linguistique a pour but ultime, selon Firth, l'étude du sens et cette dernière doit permettre d'accéder à la langue dans toute son épaisseur à travers les fameux niveaux ou modes de sens. Or Firth a affirmé à plusieurs reprises que celle-ci doit prendre corps dans l'étude de l'acquisition du langage, marchant dans les pas de Malinowski :

The study of meaning should start with observations on infant speech and the growth of linguistic expression within the context of culture [Firth, 1957d/1968, p. 144]

L'étude du sens devrait commencer avec des observations du jeune enfant et du développement de l'expression linguistique au sein du contexte culturel.

Finalement, le rapport entre la langue et le sens s'inscrit dans un cycle puisqu'en partant

du langage enfantin, la notion de sens et son étude peuvent se développer pour permettre enfin d'accéder au sens des unités linguistiques.

Le sens, son étude et son analyse soulèvent une question fondamentale : comment transmettre le sens ? Si l'on peut décrire le sens au sein d'une même langue, la difficulté s'accroît drastiquement dès lors qu'il s'agit de transmettre le sens d'un mot dans une autre langue. La traduction est donc un sujet épineux en étroite relation avec la notion de sens.

1.7 Traduction

Les évocations du sens au sein d'un contexte de traduction semblent être au sein des préoccupations de Firth vers le milieu des années 1950. Deux articles sont particulièrement pertinents à l'étude de ce phénomène. « Philology in the philological society » [Firth, 1956f/1968, p. 53–73] et « Linguistics and translation » [Firth, 1956e/1968, p. 84–95] sont tous deux datés de 1956 mais seul le premier a été publié avant l'intervention de F. R. Palmer. Dans le premier, Firth affirme :

If we recognize phonological, phonaesthetic, grammatical, stylistic and other modes of meaning (...) it becomes possible to consider modes of translation not perhaps in parallel with the modes of meaning in each language, but in close relation with them, even if the relations cross. [Firth, 1956f/1968, p. 66]

Si on reconnaît les modes de sens phonologique, phonesthésique, grammatical, stylistique et autres (...) il devient possible de considérer les modes de traduction peut-être pas en parallèle avec les modes de sens de chaque langue, mais en relation étroite avec eux, même si les relations s'entrecroisent.

La traduction s'appuie donc sur des modes tout comme le sens et ses réseaux sous-jacents interagissent l'un avec l'autre. Cependant, si ces réseaux sont entrelacés, il apparaît très difficile, voire impossible d'établir des correspondances :

Meaning is, therefore, a property of all systems and structures of language. At the highest level of abstraction, it may be possible to maintain that the meaning of language may be stated in two sets of relations, the interior relations within the language, and the exterior relations between structures and systems in the language, and structures and systems in the situations in which language functions. This monistic view of meaning shows us why some pedants are able to maintain that complete translation is impossible. [Firth, 1956e/1968, p. 90]

Le concept de sens est, par conséquent, une propriété de tous les systèmes et de toutes les structures de la langue. Au plus haut niveau d'abstraction, on peut éventuellement soutenir que le sens de la langue peut être affirmé en deux ensembles de relations : les relations internes à la langue, et les relations externes entre les structures et les systèmes de la langue

d'une part, et les structures et les systèmes dans les situations dans lesquelles la langue fonctionne d'autre part. Cette acception moniste du sens nous montre pourquoi certains pédants sont à même de soutenir qu'une traduction complète est impossible.

Firth met ici l'accent sur le lien qui unit le sens à la polysystématicité et la polystructuralité du langage à travers les réseaux évoqués plus haut. Si l'analyse du sens d'une occurrence dans une langue donnée à travers ses différentes fonctions constituantes correspond à l'intérieur de cette langue, l'interaction entre les différents modes de sens se situe dans les structures et les différents systèmes de la langue, soit dans des relations « extérieures ». Cette prise en charge du sens, à la fois dans son aspect intérieur et extérieur permet d'accéder à une vision plus globale du sens qui paraît difficilement transposable d'une langue à l'autre. Ceci est particulièrement palpable dans l'analyse de Whitney [Firth, 1956d/1968, p. 77] dans la mesure où les transpositions effectuées, furent-elles sémantiques ou phonologiques, ne peuvent rendre compte du sens de la langue source dans la langue cible. Ceci permet à Firth d'affirmer :

One can never expect the modes of meaning in a given language to be translatable into parallel or equivalent modes of meaning in a foreign language. This is clearly true at a phonetic or phonaesthetic level [Firth, 1956e/1968, p. 92]

On ne peut jamais s'attendre à ce que les modes de sens dans une langue donnée soit traduisibles dans des modes de sens parallèles ou équivalents dans une langue étrangère. Ceci est particulièrement vrai à un niveau phonétique ou phonesthésique.

La transposition linguistique d'éléments phonesthésiques est en cela encore plus problématique puisqu'elle repose sur une sorte d'inconscient culturel collectif, difficile à identifier et à théoriser et donc d'autant plus délicat à transmettre.

1.8 Le sens indéfectible du contexte de situation

Firth choisit de définir le sens en termes de relations. Dans « Speech » [Firth, 1930/1966], premier ouvrage de sa carrière académique, Firth affirme :

The 'meaning' involves at least four things –the directive reference, attitudes towards that reference, towards the person addressed, and the purpose. [Firth, 1930/1966, p. 175]

Le « sens » implique au moins quatre choses –la référence directive, les attitudes à l'égard de cette référence, envers la personne à qui l'on s'adresse, et le but.

Il ancre le sens dans un contexte de situation perçu, spécifique [Firth, 1930/1966, p. 174]. Cette position est réitérée quelques années plus tard dans « The Tongues of men » [Firth, 1937/1966] (l'œuvre est postérieure à Speech bien qu'antéposée dans le recueil qui les réunit) :

Meaning is best regarded in this way as a complex of relations of various kinds between component terms of a context of situation. [Firth, 1937/1966, p. 110, Ch. « Context of Situation »]

La notion de sens doit être considérée de cette manière, tel un complexe de relations de différentes sortes entre les termes composant un contexte de situation.

Treize années plus tard, dans « Personality and language in society », il renforce ce lien indéfectible qui unit à ses yeux le sens et le contexte de situation : « *The context of situation is a convenient abstraction (...) for the statement of meanings* » [Le contexte de situation est une abstraction pratique (...) pour l'affirmation du sens] [Firth, 1950/1969, p. 183]. L'année suivante, (dans « Modes of meaning »), il écrit : « *each word when used in a new context is a new word* » [Chaque mot, lorsqu'il est utilisé dans un nouveau contexte est un nouveau mot] [Firth, 1951b/1969, p. 190]. Cette relation entre sens et contexte est donc un élément stable de la théorie Firthienne, ce qui implique d'aborder le concept de *contexte* en continuité avec celui du *sens*.

En cela Firth a joué un rôle charnière qui est clairement pointé du doigt par Robins dans son article « Malinowski, Firth, and the “context of situation” » [Robins, 1971]. Dans cet article, Robins commence par définir le « sens » à travers le concept de « contexte de situation », élément central de sa démonstration. Dans sa synthèse de l'œuvre de Malinowski, il propose cette définition :

The meaning relation should not be thought of as a dyadic one between a word and its referent, but as a multi-dimensional and functional set of relations between the word in its sentence and the context of its occurrence. [Robins, 1971, p. 35]

La relation de sens ne devrait pas être pensée comme une relation diadique entre un mot et son référent, mais comme un ensemble de relations multi-dimensionnelles et fonctionnelles entre le mot au sein de sa proposition et le contexte de son occurrence.

Ici l'ethnographe, par l'entremise de Robins, établit ce lien entre contexte de situation de l'occurrence et sens qui semble primer sur le rapport signifiant / signifié. La citation issue de « The Tongues of men » [Firth, 1937/1966, p. 110] proposée plus haut a été élaborée peu de temps après que Firth a fréquenté la London School of Economics and Political Science (École d'Économie et de Sciences Politiques de Londres). Firth y était entré à la fin de l'année 1930 comme assistant de Malinowski, collaborant activement tant dans l'enseignement que la recherche [Plug, 2008, p. 346]. Outre le contexte de situation, on y retrouve la multiplicité des relations qui unissent un terme à ce dernier.

Par ailleurs, cette conception ne reste pas lettre morte car, dans son article, Robins donne sa propre définition du sens :

The nature of meaning, or, put in other way, the relations between linguistic utterances and the outside world, became a subject of discussion from the beginnings of European thought. [Robins, 1971, p. 34]

La nature du sens, ou, pour le formuler autrement, les relations entre les expressions linguistiques et le monde extérieur, devint un sujet de discussion dès les débuts de la pensée européenne.

Nous retrouvons chez Robins, par le biais de cette incise, une prédominance des mêmes caractéristiques définitoires : la multiplicité des relations et l'importance de l'environnement (au détriment, par exemple, d'un sens inné). Ce sens qui se définit en fonction du contexte est donc l'héritage de Malinowski à Firth mais également celui de Firth aux membres de la London School dont Robins fait partie. Par conséquent selon le point de vue firthien adopté ici, les deux concepts sont interdépendants et il paraît illusoire de s'intéresser au sens sans approfondir les origines, la définition et les implications du « contexte de situation ».

1.9 Synthèse

Si Jakobson met en avant le sens comme deuxième front de la linguistique descriptive, c'est que la linguistique en 1953 n'accorde pas une place de choix à la sémantique. Néanmoins, l'importance du sens et de son analyse s'impose auprès de certains linguistes comme Bloch (in « A Set of Postulates for Phonemic Analysis » [Bloch, 1948]) que Firth cite par deux fois tant il vient donner crédit à sa théorie : « *any linguist who refused to employ it [meaning] would be very largely wasting his time* » [Tout linguiste refusant de l' [le sens] employer perdrait très largement son temps]¹². Cette étude du sens apparaît comme tellement fondamentale dans l'étude de la langue que Firth reprend à son tour Malinowski :

The lack of a clear and precise view on Linguistic function and of the nature of Meaning has been, I believe, the cause of the relative sterility of much otherwise excellent linguistic theorizing [Malinowski, 1923/1972, p. 471] repris dans [Firth, 1957d/1968, p. 145]

Le manque d'un point de vue clair et précis sur la fonction Linguistique et sur la nature du Sens a été, je pense, la cause de la relative stérilité de beaucoup de théorisations linguistiques par ailleurs excellentes.

Ces citations que Firth met en avant constituent en quelque sorte une reconnaissance de la communauté scientifique face à un thème qui lui tient particulièrement à cœur et qui ne constitue pas le champ de recherche de prédilection des linguistes antérieurs, voire contemporains plutôt concernés par l'aspect technique et formel de la langue. Il rend son approche plus légitime et se prévaut contre les attaques dont sa théorie fera l'objet en rassemblant à travers ces diverses

12. Les références à Bernard Bloch se trouvent dans les articles « Structural linguistics » [Firth, 1955/1968, p. 48] et « Linguistics and translation » [Firth, 1956e/1968, p. 86]

citations un front de scientifiques pour qui l'étude du sens fait intégralement partie des sciences du langage.

Chapitre 2

Le contexte

Le terme de « contexte » est un élément central de la théorie firthienne, puisqu'il influence pour beaucoup la démarche analytique du linguiste quelque soit le niveau d'analyse. R. H. Robins parle à ce sujet de « *théorie contextuelle du langage* » [Robins, 1967, p. 253]¹.

Il apparaît sous diverses déclinaisons parfois délicates à démêler. Dans le désordre apparaissent² : le contexte d'expérience, le contexte de situation³, le contexte culturel⁴, le contexte social⁵, le contexte biographique⁶, ainsi que les contextes plus spécifiques liés aux différents niveaux d'analyse.

Ces différents contextes sont organisés en une hiérarchie, imbriqués les uns dans les autres jusqu'à la position ultime occupée par le contexte culturel :

It can be described as a serial contextualization of our facts, context within context, each one being a function, an organ of the bigger context and all contexts finding a place in what may be called the context of culture [Firth, 1935b/1969, p. 32]

On peut le décrire comme une contextualisation en série de nos faits, un contexte dans le contexte, chacun étant une fonction, un organe du contexte plus large et tous les contextes trouvant une place dans ce que l'on pourrait appeler le contexte de culture.

1. Robert Henry Robins [1967]. *A Short History of Linguistics*. T. 6. Longman linguistics library. traduit en français par Maurice Borel sous le titre *Brève histoire de la linguistique, de Platon à Chomsky* (1976). London : Longman

2. Les références des différents contextes données ci-après ne se veulent pas exhaustives. Elles sont pour double but 1) d'attester l'existence du contexte évoqué et 2) d'en illustrer la pérennité au sein de la théorie firthienne à travers le choix des dates de publication mentionnées. Pour ne pas en perturber la lecture, seules les dates de publication sont mentionnées ; ces dates ainsi que les pages correspondent aux différents articles de Firth publiés dans ses trois ouvrages principaux dont les références exactes sont données en bibliographie.

3. Firth, 1935c/1969, p. 37 ; Firth, 1946/1969, p. 93 ; Firth, 1956b/1968, p. 97 ; Firth, 1957b/1968, p. 200.

4. Firth, 1935b/1969, p. 32 ; Firth, 1950/1969, p. 182 ; Firth, 1951b/1969, p. 203.

5. Firth, 1951b/1969, p. 192.

6. Firth, 1951b/1969, p. 203.

Dans l'article « *The use and distribution of certain English sounds* » [Firth, 1935c/1969, p. 36] publié la même année que cette citation, Firth offre un schéma qui s'apparente à une ébauche de hiérarchisation. Il y ordonne les relations qui unissent les différents contextes dont la reproduction (que nous avons traduit personnellement en français) fait ici écho à la citation précédente :

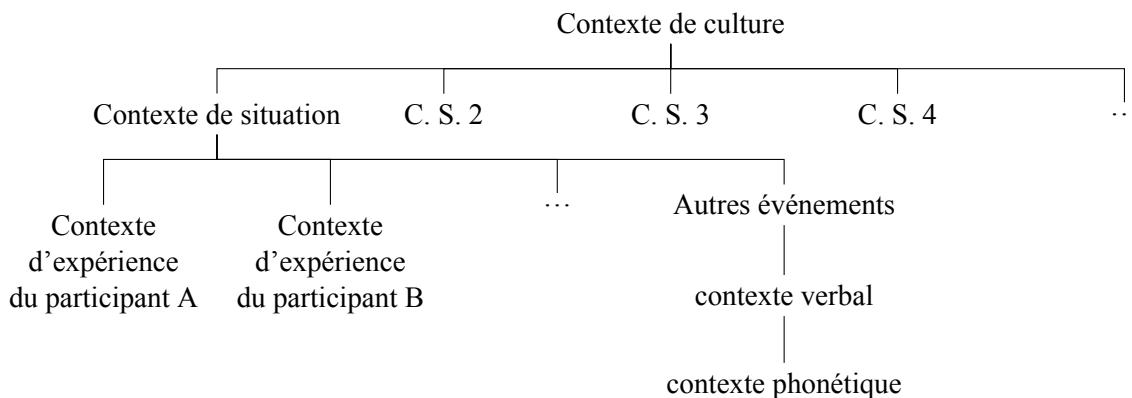


Figure 2.1 – Contextes

Ce schéma permet d'entrevoir certaines variantes du contexte, malheureusement, il est assez incomplet si l'on considère tous les contextes mentionnés par Firth au fil de ses publications. Ainsi, l'absence de certains types de contextes pourtant décrits comme fondamentaux, ne permet pas d'apprécier la théorie dans sa globalité.

Néanmoins, il rend explicite la place hégémonique occupée par le contexte de culture regroupant de multiples variantes du contexte de situation. C'est ce dernier que Firth s'attachera particulièrement à étudier tout au long de sa carrière scientifique, probablement parce que sa variabilité en fait un élément plus difficile à cerner, et parce qu'il a inspiré d'autres scientifiques aux approches transdisciplinaires qui lui ont conféré une certaine épaisseur et des facettes multiples que Firth semble vouloir fédérer à travers une étude qu'il considère plus scientifique de la langue. Le contexte de situation se compose d'autant de contextes d'expérience que d'interlocuteurs mais également d'autres événements intervenant à deux niveaux : la relation de communication entre les participants A et B ainsi que l'allocution isolée du locuteur A. Firth ne commente pas ce schéma, tout juste réaffirme-t-il l'importance du contexte culturel. Dans ces conditions, il paraît difficile d'interpréter ces « autres événements » qui échappent à tout contexte.

Par ailleurs, ce schéma intervient en 1935. C'est une année charnière pour les contextes de situation et d'expérience dont il est ici question. Avant cette date, la distinction n'est pas si tranchée et lorsque Firth en vient à évoquer rétrospectivement en 1957 [Firth, 1957d/1968] ces deux contextes et leur appropriation, il règne un certain flou sur les définitions de ces notions et par conséquent leur utilisation.

2.1 Le contexte de situation

Le contexte de situation est étroitement lié au sens et semble, à certains égards, aussi insaisissable que ce dernier. Firth le définit comme :

The abstraction here called context of situation does not deal with mere ‘sense’ or with thoughts. It is not a description of the environment. It is a set of categories in ordered relations abstracted from the life of man in the flux of events, from personality in society. [Firth, 1957b/1968, p. 200]

L'abstraction ici appelée contexte de situation ne relève pas du simple ‘sens’ ou de la pensée. Ce n'est pas une description de l'environnement. C'est un ensemble de catégories dans des relations ordonnées constituées par abstraction issue de la vie de l'Homme dans le flux des événements, de sa personnalité en société.

La définition commence par la négative : Firth s'attache dans un premier mouvement à analyser ce que le contexte de situation n'est pas. Cela reflète la difficulté du linguiste à proposer une définition qui finalement reste assez floue. La nature-même du contexte de situation en tant qu' « ensemble de catégories » n'est pas vraiment explicitée, quant à sa provenance ontologique et sociale, elle paraît tellement vaste que cela ne fait que rajouter à la sensation de vague.

Cela justifie la nécessité de revenir aux origines du concept que Firth dévoile à plusieurs reprises, c'est-à-dire la pensée initiale de Wegener ainsi que les interprétations de Bronislaw Malinowski et Sir Alan Gardiner. Ces auteurs ont marqué Firth et ont, de l'aveu de ce dernier, part à jouer dans son acception du concept de situation. Firth mentionne également le rôle de Wittgenstein [Firth, 1957b/1968, p. 179] dans les notions de sens et de contexte. Or, Béatrice Godart-Wendling a montré dans sa communication intitulée « L'hypothèse de Firth : Wittgenstein, héritier de Malinowski ? » [Godart-Wendling, 2014] que la filiation établie par Firth entre Wittgenstein et Malinowski reposait sur des citations tronquées et décontextualisées. Au contraire, elle décrit des oppositions conceptuelles majeures entre les deux théories.

2.1.1 Aux origines du concept

Firth dans un travail d'histoire des théories linguistiques dresse lui-même l'origine de l'expression « contexte de situation » et son parcours, partant de l'acception qui lui est contemporaine et dont il fait une spécificité de l'École de Londres puis remontant aux premières utilisations courantes de l'expression en anglais avant de pointer les origines du concept à l'étranger :

A key concept in the technique of the London group is the concept of the context of situation. The phrase ‘context of situation’ was first used widely in English by Malinowski. In the early thirties when he was especially interested in discussing problems of languages,

I was privileged to work with him. He had also discussed similar problems with Alan Gardiner; now Sir Alan Gardiner, the author of that difficult book, The Theory of Speech and Language. Sir Alan Gardiner, by the way, dedicated his book to one of the earliest users of the notion of a situational context for language, Dr. Philipp Wegener, who thought there might be a future for the ‘Situationstheorie’. [Firth, 1950/1969, p. 181]

Un concept clef dans la technique du groupe de Londres est le concept du *contexte de situation*. La locution ‘contexte de situation’ a été couramment utilisée en anglais en premier lieu par Malinowski. Au début des années 30 lorsqu’il était particulièrement intéressé dans la discussion de problèmes linguistiques, j’ai eu le privilège de travailler avec lui. Il avait également évoqué des problèmes similaires avec Alan Gardiner, à présent Sir Alan Gardiner, l’auteur de ce livre difficile, *Langage et acte de langage, Aux sources de la pragmatique*. Sir Alan Gardiner, au demeurant, a dédicacé son livre à l’un des premiers utilisateurs de la notion d’un contexte situationnel pour la langue, Dr. Philipp Wegener, qui a pensé qu’il y aurait probablement un futur pour la ‘Situationstheorie’.

2.1.1.1 La Situationstheorie de Wegener (1848-1916)

Le concept de *contexte de situation* appliqué à la langue provient donc initialement de la *Situationstheorie* de Philipp Wegener (1848-1916). Firth revient à plusieurs reprises sur cette origine, notamment en 1957 dans l’article intitulé « Ethnographic Analysis and Language » [Firth, 1957d/1968, p. 147–148], principalement dévolu « *au travail linguistique de Bronislaw Malinowski* » [Firth, 1957d/1968, p. 137]. Il y explique son estime pour le concept de *contexte de situation* et pour Wegener lui-même :

I place a high value on Wegener’s realization that the context of situation provided a valid configuration of elements comprising persons, objects, non-verbal events as well as language between which significant relations obtained, thus constituting a set of functions as a whole. [Firth, 1957d/1968, p. 147–148]

J’accorde une grande valeur à la prise de conscience par Wegener que le contexte de situation fournit une configuration valide d’éléments, y compris de personnes, d’objets, d’événements non-verbaux de même que de langue entre lesquels une fois les relations significatives obtenues, ils constituent un ensemble de fonctions comme un tout.

Alors que Firth déplore que Malinowski, comme tous ceux qui ont repris la théorie de Wegener n’ont pas su saisir la totalité des implications théoriques liées aux allusions de Wegener, il cite directement le linguiste allemand en langue originale en note. De l’extrait reproduit par Firth, une forte similitude se dégage entre un des paragraphes du texte de Wegener et la citation précédente de Firth :

Die Situation ist der Boden, die Umgebung, auf der eine Thatsache, ein Ding u. s. f. in die Erscheinung tritt, doch auch das zeitlich Vorausliegende, aus dem heraus eine Thätigkeit entsprungen ist, nemlich die Thätigkeit, welche wir als Prädicat aussagen, und

ebenso gehört zur Situation die Angabe der Person, an welche die Mitteilung gerichtet ist. Untersuchungen über die Grundfragen des Sprachlebens [Wegener, 1885, p. 21]

La situation est la base, l'environnement, à partir duquel un fait, une chose, etc. fait son apparition. Mais elle comprend également l'écoulement du temps, dans lequel un fait a pris sa source, le fait que nous nommons justement prédicat. L'indication de la personne à qui l'information est adressée appartient tout autant à la situation.

On retrouve très exactement les éléments présents dans la citation de Firth : la mise en relation des choses et des personnes, mais également d'éléments non-verbaux autant que linguistiques. Si Firth reconnaît l'influence de Malinowski dans sa conceptualisation du contexte de situation, il s'est également, selon toute évidence, tourné vers les origines du concept. Ceci est perceptible dans son analyse des différentes « situations » qui constituent le contexte dans lequel et par lequel un événement doit être analysé :

Wegener's theory requires three types of situation : (a) die Situation des Anschauung ; (b) die Situation der Erinnerung ; (c) die Situation des Bewusstseins (1885, 21-27) [Firth, 1957d/1968, p. 147]

La théorie de Wegener a recours à trois types de situation : (a) die Situation der Anschauung ; (b) die Situation der Erinnerung ; (c) die Situation des Bewusstseins (1885 :21-27)

Selon Wegener, « *L'exposition sert à éclairer la situation afin que le prédicat logique devienne intelligible*⁷ » [Wegener, 1885, p. 21]. Cette situation peut découler de trois catégories majeures. Dans l'ordre de présentation de Wegener lui-même, « die Situation der Anschauung » correspond à une situation liée à la perception ou à l'expérience (les deux traductions sont attestées par le dictionnaire de référence⁸), dont la relation prédicative est ancrée dans l'expérience commune que sont en train de vivre le locuteur et son interlocuteur. « Die Situation der Erinnerung » fait appel au souvenir d'un élément propre à une situation, marqué d'une proximité autant immédiate avec ce qui est exprimé ou entendu que temporelle [Wegener, 1885, p. 22]. Elle en permet la compréhension et éventuellement une réaction adaptée. Pour finir, « die Situation des Bewusstseins » renvoie à une conscience collective propre à un groupe ou une classe d'individus exerçant une activité commune ou partageant un intérêt similaire et ayant développé de ce fait une manière de s'exprimer, voire un jargon qui leur est propre. Dans sa communication intitulée « Gardiner, lecteur de Wegener ? » [Samain, 2012], Didier Samain propose respectivement les traductions « situation de perception », « situation de mémoire » et « situation de conscience ». Il décrit ainsi une mécanisation du langage qu'il analyse comme une « automatisation procédurale de l'information » ou encore une « proto-pragmatique ».

Si ce sont là les principales variétés de situation selon Wegener, ce dernier insiste également sur le prisme constitué du ressenti de chacun des interlocuteurs au cours d'un échange qui agit

7. « Die Exposition dient dazu, die Sotuation klar zu stellen, damit das logische Prädicat verständlich wird. »

8. Harrap's Weis Mattutat- dictionnaire allemand-français/français-allemand collectif : PONS. (1989)

sur la signification des énoncés à mesure qu'ils sont formulés [Wegener, 1885, p. 23]. Wegener mentionne également trois éléments majeurs récurrents qui peuvent venir perturber les variétés de situation précédemment citées et qu'il intègre à la liste des variétés de situation dans son sommaire. Ces phénomènes sont passés sous silence par Firth lorsqu'il évoque la théorie de Wegener mais intègrent la théorie de Gardiner à d'autres niveaux. Il s'agit des situations liées à l'humeur ou l'ambiance (« die Situation der Stimmung » [Wegener, 1885, p. 24, 69, 97]) liée soit à un ou plusieurs interlocuteurs, soit à la situation précise qui entoure l'échange. Wegener juge cet élément non négligeable bien que d'importance moindre, excepté dans les domaines comme la littérature [Wegener, 1885, p. 66]) où certains effets de style peuvent être recherchés afin de créer une atmosphère particulière. La « conception du monde » et la « vie culturelle » (« Die Situation der Weltanschauung und des Culturlebens⁹ » [Wegener, 1885, p. 25, 27]) constituent un facteur très large qui peut influencer la situation. Les exemples cités par Wegener renvoient à des époques particulières ou des événements historiques marquants ou encore des cultures spécifiques qui peuvent amener à une congruence comme à un décalage interprétatif de la situation.

Ces cadres sont apposés presque inconsciemment dans les dialogues quotidiens. Ainsi Monique Vanneufville affirme :

L'interlocuteur opère des déductions à partir de la situation de communication, il existe une loi psychique générale qui fait que, par la répétition et l'habitude, les déductions opérées par l'interlocuteur deviennent inconscientes, de même que des moyens au départ spontanés et conscients sont peu à peu employés de façon automatique et inconsciente.
[Vanneufville, 2008, p. 169, note 7]

La prise de conscience de ces phénomènes externes tels que l'ambiance ou plus largement les aspects chronologiques, et politico-culturels sont autant de clefs sans lesquelles l'interprétation de certains énoncés pourrait être biaisée, voire complètement erronée. Ce décalage peut constituer une véritable entrave à la compréhension mutuelle des interlocuteurs ou à celle du linguiste. On retrouve ce dernier élément chez Firth sous l'appellation « *cultural set* » [la culture] ou encore « *the whole cultural background of the language* » [le contexte culturel tout entier de la langue] [Firth, 1937/1966, p. 87–88] qui reprennent les modalités avancées par Wegener.

Ainsi Firth résume schématiquement les relations internes qui caractérisent le contexte de situation comme suit :

The relevant features of participants : persons, personalities.

(d) The verbal action of the participants.

(b) The non-verbal action of the participants.

2. The relevant objects.

9. C'est ici l'orthographe de Wegener qui a été préservée.

3. The effect of the verbal action.

[Firth, 1957d/1968, p. 147]

1. Les caractéristiques pertinentes des participants : personnes, personnalités.
 - (a) L'action verbale des participants.
 - (b) L'action non-verbale des participants.
2. Les objets pertinents
3. L'effet de l'action verbale.

Il reprend ici schématiquement les différents éléments liés à la situation qui ont été décrits par Wegener afin de les ordonner en un système tripartite dont les différents éléments se répondent pour former ce qu'il nomme le « contexte de situation » dans sa propre terminologie. C'est sur ces bases que Firth semble justifier sa version du concept, avec tout ce qu'il peut comporter de verbal et de non-verbal.

Firth connaissait chacun des éléments sus-mentionnés, que ce soient les éléments principaux qu'il reprend explicitement à son tour, ou ceux qui leur font suite dans la démonstration de Wegener, puisque dans les références qu'il donne du livre de 1885 de Wegener (in « Ethnographic Analysis and Language » [Firth, 1957d/1968, p. 147]), il mentionne les pages 21 à 27 de l'ouvrage. Il paraît cependant difficile de savoir si cet intérêt pour Wegener a précédé ou non sa rencontre avec Malinowski au début des années 1930. Si tel est le cas, cela pourrait expliquer la fluctuation dans la terminologie entre « contexte d'expérience » et « contexte de situation ». L'expression « die Situation der Anschauung » pourrait être le nœud du problème. De par la polysémie de « Anschauung », la traduction littérale est soit « la situation d'expérience » ou « la situation de la perception ». La première traduction fait directement écho à la fois au « contexte d'expérience » et au « contexte de situation » qui apparaissent dans les publications de Firth. Cette terminologie évolue autour de 1935 suite à la collaboration avec Malinowski au début des années 1930 et la formalisation parfois fluctuante en est alors stabilisée. Que sa connaissance de Wegener ait précédé ou non sa collaboration avec Malinowski, c'est donc à la fois en termes de contenu et de méthodologie que Firth s'est imprégné de l'acceptation malinowskienne de la théorie de la situation wegenerienne. Malinowski représente donc une influence de premier ordre dans l'élaboration de la théorie firthienne du langage.

2.1.1.2 Bronislaw Kasper Malinowski (1884-1942)

Dans l'article « Ethnographic Analysis and Language » [Firth, 1957d/1968, p. 137–167] consacré à Bronislaw Malinowski et à son travail, particulièrement dans le domaine linguistique, Firth met la lumière sur la contribution de l'anthropologue [Firth, 1957d/1968, p. 138] et sur ses intuitions :

The key concept of the semantic theory [Malinowski] found most useful for his work on native languages was the notion of context of situation. [Firth, 1957d/1968, p. 146]

Le concept clef de la théorie sémantique que [Malinowski] a trouvé particulièrement utile pour son travail sur les langues natives a été la notion de contexte de situation.

Il établit l'influence directe que Wegener a pu avoir sur Malinowski dans l'une des problématiques linguistiques centrales de ce dernier : la définition du sens. Firth doit lui-même beaucoup à cet emprunt puisque c'est ce qui lui a permis de construire à son tour cette thématique du « contexte de situation » chère aux linguistes de l'École de Londres. Palmer, en sa qualité d'éditeur, fait explicitement allusion à cet emprunt en introduction du recueil posthume d'articles de Firth : « *il devait à Malinowski son ‘contexte de situation’* »¹⁰ [F. R. Palmer, 1968a, p. 4].

Dans sa *Brève histoire de la linguistique*¹¹, Robins (1967) résume la théorie du « contexte situationnel » de Malinowski comme suit :

Like American linguists, Firth drew on the work and thought of anthropologists, in his case particularly that of B. Malinowski, who (...) developed his theory of context of situation, whereby the meanings of utterances (taken as the primary data) and their component words and phrases were referred to their various functions in the particular situational contexts in which they were used [Robins, 1967, p. 246]

Comme les linguistes américains, Firth s'inspire des travaux et des idées des anthropologues, et spécialement de B. Malinowski ; (...) ce dernier développa sa théorie du contexte situationnel, selon laquelle les sens des énoncés (pris comme données primaires) des mots et des syntagmes composants sont ramenés à leurs diverses fonctions dans les contextes situationnels particuliers où ils sont employés.¹²

Cette citation confirme l'analyse que Firth fait de l'anthropologue et de sa théorie. Ainsi, Firth évoque l'apport de Malinowski en ce qui concerne la classification des variétés de la fonction discursive (« Ethnographic Analysis and Language » [Firth, 1957d/1968, p. 155]) notamment dans « The problem of meaning in primitive languages » [Malinowski, 1923/1972, p. 476–477], Supplément à *The Meaning of Meaning* [C. K. Ogden et Richards, 1923/1972] et *Coral Gardens and Their Magic* [Malinowski, 1935, II, IV et VI parties, 5e division]. Dans cette dernière référence se trouve la justification d'une vision fonctionnelle de la langue adoptée par Firth depuis ses premières publications :

10. « he owed to Malinowski his ‘context of situation’ »

11. Robert Henry Robins [1967]. *A Short History of Linguistics*. T. 6. Longman linguistics library. traduit en français par Maurice Borel sous le titre *Brève histoire de la linguistique, de Platon à Chomsky* (1976). London : Longman.

12. La traduction est celle proposée par Maurice Borel (1976, p.224)

Language is primarily an instrument of action and not a means of telling a tale, of entertaining or instructing from a purely intellectual point of view. Coral Gardens and Their Magic [Malinowski, 1935, 52 : II, IVe partie, 5e division]

Le langage est avant tout un instrument de l'action et non un moyen de dire un conte, d'amuser ou d'instruire d'un point de vue purement intellectuel.

Il inscrit cette tradition visant à assigner à la fonction primitive du langage un [mode d'action] (« *mode of action* ») plutôt que la [signature de l'esprit] (« *counter-sign of thought* ») [Firth, 1957d/1968, p. 138] dans la lignée de l'École de Vienne et comme faisant écho plus particulièrement aux mots de Wittgenstein : « *The meaning of words lies in their use* »[Le sens des mots réside dans leur utilisation] [Wittgenstein, 1953, p. 80].

Sur cette base, Firth explicite les relations qu'entretiennent le sens, les fonctions et le contexte de situation en linguistique :

Meaning, then, we use for the whole complex of functions which a linguistic form may have. The principal components of this whole meaning are phonetic function, which I call a 'minor' function, the major functions –lexical, morphological, and syntactical (...), and the function of a complete locution in the context of situation or typical context of situation, the province of semantics. [Firth, 1935b/1969, p. 33]

Nous utilisons, donc, le terme 'sens' pour l'ensemble des fonctions qu'une forme linguistique peut endosser. Les principaux composants de ce sens sont la fonction phonétique, que j'appelle une fonction 'mineure', les fonctions majeures - lexique, morphologique, et syntaxiques (...), et la fonction d'une locution complète dans le contexte de situation ou le contexte de situation typique, le domaine de la sémantique.

Robins propose une version simplifiée de cette analyse, affirmant qu'elle se réduit à l'équation « *le sens est la fonction en contexte* »[meaning is function in context] [Robins, 1967, p. 246]¹³. Cette affirmation a le mérite de reprendre les éléments fondamentaux de la théorie firthienne : le sens, but ultime du linguiste selon Firth ; la fonction liée au point de vue fonctionnel adopté par l'école de Londres et le contexte pilier de l'École qui la distingue des autres courants de l'époque.

2.1.1.3 Sir Alan Henderson Gardiner (1879-1963)

Il est un deuxième scientifique cité par Firth, qui se réclame de la théorie de Wegener. Il s'agit de Sir Alan Gardiner dont l'ouvrage *The theory of speech and language* [Gardiner, 1932] a été dédicacé à Wegener. Firth précise que Wegener y est désigné par la périphrase « *a pioneer of linguistic theory* »[un pionnier de la théorie linguistique] [Firth, 1957d/1968, p. 147] et que les références à Wegener y sont très nombreuses (seize entrées dans l'index). Selon Firth, si

13. p. 224 de la traduction de Maurice Borel

Gardiner reconnaît les origines de sa propre théorie chez Wegener, il n'en n'affirme pas moins son originalité terminologique qu'il considère être la trace d'une originalité théorique [Firth, 1957d/1968, note 11, p.162].

Robert E. Innis¹⁴ tempère cette originalité et affirme que Gardiner s'est probablement plus inspiré de l'ouvrage de Wegener intitulé *Untersuchungen über die Grundfragen des Sprachlebens* [Wegener, 1885] que du *Cours de linguistique générale* [Saussure (de), 1916/2005] de Saussure [Innis, 2002, p. 54]. Il cite [Innis, 2002, p. 55–56] un extrait de l'ouvrage de Gardiner dédicacé à Wegener tout à fait éloquent sur les similitudes qui relient les deux conceptualisations :

The general conditions of speech remain the same at all times and all places. Wegener's standpoint, like my own, is dominated by the notion of the importance of the « situation » (...) A listener's comprehension is based primarily upon the situation in which he finds himself; this provides the foundation for all his deductions. [Gardiner, 1932, p. 127]

Si on y retrouve quelque chose d'intéressant appartenant à l'un ou l'autre de ces domaines, c'est parce que les conditions générales du discours restent partout et toujours identiques. Le point de vue de Wegener, comme le mien, est dominé par la notion de l'importance de la « situation » (...) La compréhension de l'auditeur est tout d'abord basée sur la situation dans laquelle il se trouve; c'est elle qui fournit la base de toutes ses déductions¹⁵.

Dans son article intitulé « La théorie linguistique de Hermann Paul » (2008), Monique Vanneufville opère le même rapprochement entre Wegener et Gardiner et clarifie leurs positions respectives sur la théorie de la situation :

Des linguistes comme Hermann Paul et Philipp Wegener ont une conception sémantique de la syntaxe, qui, dès la fin du 19e siècle, engage les sciences du langage sur la voie d'un certain « positivisme » et dans une perspective à visée pragmatique, dans la mesure où le rôle de la situation de communication et celui de l'interlocuteur sont devenus des critères fondamentaux et où est pris en compte le réel dans le sens du message. On trouve chez Wegener à la fois une analyse du point de vue de la compréhension et une théorie des éléments mécanisés du discours. Selon lui, tout phénomène linguistique se réfère à une chose, à une situation dans le réel, au point que Gardiner, qui a repris sa théorie, dit qu'il s'agit d'une véritable « Situationstheorie ». [Vanneufville, 2008, p. 169]

Sous couvert d'évoquer Paul et Wegener, Monique Vanneufville met ici en lumière des éléments clefs de la théorie firthienne. Le cadre théorique et l'importance de la recherche du sens dans l'étude de la langue quelque soit le niveau d'analyse constitue un premier élément auquel

14. Robert E. Innis [2002]. *Pragmatism and the Forms of Sense : Language, Perception, Technics. Language, Perception, Technics.* American and European Philosophy Series. University Park : Pennsylvania State University Press

15. Nous avons repris ici la traduction proposée par Catherine Douay dans l'ouvrage *Langage & acte de langage, Aux sources de la pragmatique* (1989), Presses Universitaires de Lille, p. 116-117.

vient s'ajouter le « positivisme » et la place prépondérante de l'expérience dans la connaissance que celui-ci implique. Ces facettes rejoignent le pragmatisme inhérent au fonctionnalisme de Firth pour qui le contexte d'expérience permet d'accéder au sens du langage dans un contexte de situation donné.

Dans ce contexte, l'auteure cite Gardiner comme un des représentants « *pour le courant d'analyses linguistiques 'anthropologiques' du premier tiers du 20e siècle* » [Vanneufville, 2008, p. 173]. De par sa propre biographie et ses relations, particulièrement les années passées aux côtés de Malinowski, l'intérêt de Firth pour les travaux de Gardiner ne pouvait qu'être éveillé.

2.1.1.4 Charles Bally (1865-1947)

D'autres auteurs, linguistes ou non, ont certainement contribué à l'élaboration de cette notion de « contexte de situation ». Outre Wegener, Gardiner et Malinowski, Firth fait une brève allusion au « Professeur Bally, de Genève » qu'il connaît personnellement puisqu'il a étudié auprès du Genevois lors de son retour en Europe en 1923-24 [Plug, 2008, p. 342]. Il attribue cette citation à Bally :

The problem of linguistics of the future will be the experimental study of the social functioning of speech. [Firth, 1930/1966, p. 173]

Le problème de la linguistique future sera l'étude expérimentale du fonctionnement social du discours.

Bien que nous n'ayons pas réussi à retrouver l'origine exacte de cette citation, de Firth la date de 1913. Il s'agit donc très certainement de l'ouvrage *Le langage et la vie* qu'il mentionne par ailleurs dans « The Tongues of men » [Firth, 1937/1966, p. 76]. On y lit les prémisses du contexte social firthien et par extension de l'approche contextuelle de la langue :

C'est d'abord – répétons-le – la réalité extra-linguistique dans laquelle baigne le discours, l'entourage général ou particulier que supposent les paroles prononcées dans chaque cas, la situation, en y comprenant – cas-limite – cette situation que crée le discours même au fur et à mesure qu'il se déroule : le contexte.

Cette réalité extra-linguistique qui entoure et soutient le discours, permet de sous-entendre la majeure partie de ce qu'on veut faire comprendre, à tel point que, dans des cas extrêmes, la langue, au lieu de communiquer la pensée, se borne presque à porter l'attention sur tel ou tel point de la situation. [Bally, 1913, p. 76]

Il apparaît clairement ici que pour Bally le contexte qui résulte de la situation engendrée par le discours est de première importance en terme de sens par le biais de ce qu'il désigne comme *les mécanismes de l'expressivité linguistique* [Bally, 1913, p. 75]. Klinger et Véronique (2014), en abordant la « seconde génération de l'École genevoise » citent également cet extrait de Bally. Cet ouvrage justifie selon eux le « psychologisme de Bally » de sorte que situation et

contexte permettent d'expliquer une transmission de sentiments sans l'intervention de procédés linguistiques. Firth le rejoint Bally lorsqu'il écrit :

In common conversation about people and things present to the senses, the most important modifiers and qualifiers of the speech sounds made and heard are note words at all, but the perceived context of situation. [Firth, 1930/1966, p. 174]

Dans une conversation ordinaire au sujet de personnes ou de choses qui sont perçues comme présentes par les sens, les modificateurs et les modalisateurs des sons du discours qui sont émis et entendus ne sont pas du tout les mots mais le contexte de situation perçu.

L'empreinte de la stylistique de Bally transparaît dans cette citation qui se trouve justement quelques paragraphes après une référence au « Professeur Bally, de Genève » [Firth, 1930/1966, p. 173], dans un chapitre dédié au « problème du sens » [Firth, 1930/1966, p. 173]. Cependant l'approche de Firth se veut plus empirique avec la référence aux sens (physiques tels que l'ouïe, la vue...) ainsi qu'à l'émission et la réception des sons. Ainsi contrairement à l'interprétation de Klinger et Véronique, il ne s'agit plus de transmettre sans l'intervention de procédés linguistiques comme chez Bally mais bel et bien d'intégrer ce contexte de situation comme un élément linguistique à part entière, générateur de sens à un des niveaux congruents du spectre interprétatif.

L'optique est différente de l'approche firthienne, comme le fait remarquer le linguiste britannique [Firth, 1956b/1968, p. 106]. Alors qu'il évoque deux volumes publiés par Bally, sur la Stylistique française, Firth affirme :

What I am suggesting is a much more systematic linguistic analysis of what is called 'style' avoiding value judgments and making no attempt at aesthetic appreciation. [Firth, 1956b/1968, p. 106]

Ce que je suggère est une analyse linguistique bien plus systématique de ce que l'on appelle le 'style', en évitant les jugements de valeur et en ne faisant aucun tentative d'appréciation esthétique.

Néanmoins, on reconnaît dans cet extrait des bases communes aux deux linguistes et on sait grâce à la citation précédente que Firth connaissait cet ouvrage de Bally. Selon Rebori (2002), Firth aurait même étudié auprès de Bally lors de son séjour à Genève en 1924¹⁶, donc quelques années après la première publication de *Le langage et la vie*. Aussi le britannique n'a pu qu'être influencé par Bally comme par d'autres auteurs que les trois noms dont il se réclame ouvertement. Concernant l'étendue de cette influence, *Le langage et la vie* (1913) porte déjà des éléments très présents dans la théorie firthienne :

Aussi, en statique, les recherches lexicologiques et grammaticales devraient renoncer à ces procédés formalistes et procéder d'une tout autre façon : partant d'une situation et d'un

16. Rebori (2002) cite les notes prises par Eugenie Jane Henderson concernant un cours magistral durant lequel Firth aurait mentionné ce fait. Ces notes se trouvent actuellement à l'Université de York, dans les Archives Prosodiques de Firth.

contexte déterminés, mais conformes à l'usage de la langue, il conviendrait de distinguer l'idée fondamentale qui se dégage du signe, et d'étudier et d'étudier les procédés employés pour exprimer cette idée. [Bally, 1913, p. 66]

La relation étroite entre la situation et le contexte¹⁷ et leur rôle fondamental dans l’interprétation du sens réapparaît à plusieurs reprises dans cet ouvrage [Bally, 1913, p. 38, 44, 76, 78...] et intervient au sein d’une dimension sociale qui la rapproche du point de vue anthropologique que Firth retrouvera également chez Bronislaw Malinowski. Cette citation fait écho au modus operandi prôné par Firth en termes d’analyse linguistique dans laquelle il définit le contexte de situation :

The context of situation is a convenient abstraction at the social level of analysis and forms the basis of the hierarchy of techniques for the statement of meanings. [Firth, 1950/1969, p. 183]

Le contexte de situation est une abstraction pratique au niveau social de l’analyse et constitue la base de la hiérarchie des techniques pour l’établissement des sens.

Par ailleurs, la délimitation apportée au discours par Bally par ce qu’il nomme « entourage général ou particulier » pose les bases d’un discours potentiellement restreint, sur le plan spatio-temporel mais également des conditions liées aux individus. Ce sont là des éléments définitoires, selon Firth de ce qu’il nommera les « langages restreints » [Firth, 1955/1968, p. 46–47] qui permettent d’affirmer avec Dominique Legallois [2012, p. 5] que l’influence de Bally est certainement plus importante que ce que Firth veut bien admettre. Cependant, il apparaît que Firth ne s’est pas contenté d’intégrer des éléments théoriques de la stylistique ballyenne mais qu’il les a adaptés pour les intégrer pleinement à sa théorie les transformant même en instruments d’analyse comme cela peut-être le cas avec le contexte de situation ou avec la colligation (voir Ch. 3.1.2 page 185).

L’apport de Bally apparaît donc être de deux ordres : Firth s’inspire du linguiste suisse sur le plan théorique mais également pour établir un modèle méthodologique en développant une application pratique de la stylistique de Bally.

2.2 Les premiers pas du contexte de situation

Dans « Ethnographic Analysis and Language » (1957d), Firth affirme : « *In my own work, I first turned to the context of situation in 1930.* » [Dans mes propres ouvrages, je me suis tourné pour la première fois vers le contexte de situation en 1930]. Une note accompagne cette citation,

17. L’importance de cette thématique chez Bally et ses enjeux dans le cadre du structuralisme son développés dans *Fondations de la linguistique : études d’histoire et d’épistémologie* [Chiss et Puech, 1987]. La troisième partie dévolue à cet auteur [Chiss et Puech, 1987, p. 145–168] permet également d’envisager son approche de la dimension sociale du langage, en lien direct avec la théorie de Firth.

signée de la main de F. R. Palmer en sa qualité d'éditeur et rappelle les occurrences de cette expression et semble corroborer l'affirmation de Firth (« *See Firth, 1930; 1950; 1937 : Chapitre X; 1951a :83-84, 87* »).

Cette expression apparaît effectivement en 1937 en titre du chapitre X décrivant la nécessité de la prise en charge du contexte de situation notamment pour dégager du sens dans l'expression « *Say when!* ». Il y définit le contexte de situation comme les « *modificateurs et les qualificatifs les plus importants des sons d'un discours émis et écouté* » [Firth, 1937/1966, p. 111].

Elle apparaît également en 1950 dans l'article intitulé « *Personality and language in society* », donnant lieu à la genèse du concept [Firth, 1950/1969, p. 181–182] et l'année suivante dans l'article « *General linguistics and descriptive grammar* ». Dans la troisième section de cet article il décrit le contexte de situation comme ayant toujours fait partie de son approche « moniste » de la langue [Firth, 1951a/1969, p. 220]. Ce concept est du reste très présent dans les articles de Firth, explicitement ou non, puisqu'il constitue la base de sa méthodologie d'analyse.

Néanmoins, dans « *Speech* » [Firth, 1930/1966], seul ouvrage de J. R. Firth publié en 1930, contrairement à ce que Firth et Palmer semblent avancer, l'expression « contexte de situation » n'a pas pu être observée en ces termes exacts. De plus, il s'accompagne d'autres types de contextes qui constituent un faisceau de contextes nécessaire à l'analyse et la compréhension d'un énoncé.

2.3 Contexts of experience vs. Contexts of situation

2.3.1 Context of experience

2.3.1.1 « *Speech* » (1930)

La locution « *linked context of experience* » [contexte d'expérience lié] n'est pas une expression figée au fil du temps chez Firth. Le renvoi à l'expérience apparaît dans les premières allusions à la phonesthésie, principalement dans « *Speech* » [Firth, 1930/1966]. Ainsi la retrouve-t-on dans les descriptions des phonesthèmes SK– (« *'superficial' experiences* » p. 191); SL– (« *pejorative contexts of experience* », « *experiential links* » p. 185); –STR (« *alliterative and experiential analogy* » p. 185); –ISK/-ISP, –OOP, –UMP (« *linked contexts of experience* » p. 185) la notion d'expérience partagée est au cœur de la définition firthienne.

2.3.1.2 Ecrits publiés entre 1930-1935

Bien qu’absentes de l’article « The word phoneme » publié également en 1934c, les notions de « contexte » et de « situation » semblent émerger dans « The Principles of Phonetic Notation in Descriptive Grammar » [Firth, 1934d/1969]. Cet article, comme le titre l’indique, se concentre sur la phonétique et tout particulièrement sa transcription. Cependant Firth clame la nécessité d’une « contextualisation » [Firth, 1934d/1969, p. 4–5] des phonèmes au sein de « contextes phonétiques » mais également de fonctions lexicales et grammaticales. Cette nécessité de replacer les choses dans leur environnement (le pluriel dans l’expression « contextes phonétiques » est important) prend de l’importance dans la pensée firthienne.

Il n’est pas encore ici question de « contextes de situation » néanmoins les différents contextes associables au phonème sont envisagés et l’importance de la situation est également mise en exergue à travers l’expression « cultural situation » [Firth, 1934d/1969, p. 3]. Les différents éléments rentrant en ligne de compte dans la prise en charge de la situation et sa dimension environnementale et culturelle sont également présents dans l’analyse du phonème que propose Firth. Il semble donc que dès 1934, tous les éléments de la théorie firthienne du « contexte de situation » soient présents et qu’il n’y manque plus qu’une formalisation et terminologie définitive.

Celle-ci intervient pour la première fois dans « Linguistics and the functional point of view » publié en 1934b également. Cet article est absent de *Papers in linguistics : 1934–1951* [Firth, 1957a/1969] dont il aurait pourtant constitué un très bon préambule. Firth y définit son cadre théorique : le fonctionnalisme par essence tel qu’il l’entend, mais également le fonctionnalisme par rapport aux autres théories en vigueur en cette première moitié du XX^e siècle, celle incarnée par Ferdinand de Saussure principalement, mais également l’école de Prague. Les « termes, substances, structure statiques » [Firth, 1934b, p. 24] qui caractérisent à ses yeux le saussurisme sont « révolus » et en opposition directe avec son idée du fonctionnalisme qui met l’accent sur les activités et les relations, la genèse et le développement de facto, le tout dans un mode dynamique [Firth, 1934b, p. 24]. Cette volonté saussurienne de s’attacher exclusivement à la « linguistique interne » (attachement aux faits de langue purs) au détriment de la linguistique externe (« ethnologie, conditions sociales et politiques, institutions et autres aspects de la culture » [Firth, 1934b, p. 19]) constitue finalement l’écart irréductible qui lui interdit selon Firth toute revendication au fonctionnalisme.

L’importance du contexte est ici établie car il constitue un élément fondamental, définitoire du fonctionnalisme et inversement, la langue est partie prenante de ce contexte que Firth désigne par le terme globalisant de « culture » :

Language is not merely a process parallel with culture, it is an integral part of it. [Firth, 1934b, p. 19]

La langue n'est pas simplement un processus parallèle à la culture, elle en est une partie intégrale.

La nécessité de prendre en compte le contexte apparaît à différents niveaux d'analyse : sur un plan morpho-syntaxique comme il a été expliqué plus haut, mais également dans le domaine de la phonétique. Firth met en exergue la place qu'occupe la London School en la matière et le point de vue fonctionnel qui lui est appliqué :

No phonetic symbol in the broadest transcription has an absolute ideal value, its "value" depends upon its context. And the process of contextualization is functional in the highest degree. [Firth, 1934b, p. 21]

Aucun symbole phonétique dans une transcription aussi large soit-elle possède une valeur idéale absolue, sa « valeur » dépend de son contexte. Et le processus de contextualisation est fonctionnel au plus haut degré.

Firth en veut pour preuve les différentes réalisations du schwa [ə] dépendant principalement de la composition morphologique du mot dans lequel il apparaît et plus particulièrement de la fonction du morphème au sein duquel il se trouve.

C'est également au sein de l'article « Linguistics and the functional point of view » [Firth, 1934b, p. 20] que l'expression complète « contexte de situation » est pour la première fois mentionnée. Evoquant le traitement par les membres de l'École de Prague de la dichotomie « phonéticiens/phonologues » :

The functionalist realises that they are attempting to use these two words with all the sanctions of the Saussurean and Slavist tradition for a definite purpose, a creative effect in the present context of situation in linguistics and politics. [Firth, 1934b, p. 20]

Le fonctionnaliste prend conscience qu'ils essaient d'utiliser ces deux mots avec toutes les acceptations de la tradition saussuréenne et slaviste dans un but précis, un effet créatif dans le contexte de situation présent en linguistique et en politique.

Si la locution pourrait presque passer inaperçue au sein de cette phrase, elle prend toute sa valeur lorsqu'elle est réinvestie et explicitée deux paragraphes plus loin, à plus forte raison avec le renvoi explicit en bas de page au supplément de Malinowski [1923] publié dans *The Meaning of Meaning* [C. K. Ogden et Richards, 1923/1972]¹⁸ :

From the functional point of view you see your whole man in action with his fellows, and his language as various modes of action in contexts of situation. [Firth, 1934b, p. 20]

Du point de vue fonctionnel, on voit l'homme dans sa globalité en action avec ses congénères, et sa langue comme des modes d'action variés en contextes de situation.

18. L'édition utilisée ici est : Charles Key Ogden et Ivor Armstrong Richards [1923/1972]. *The Meaning of Meaning. A Study of the Influence of Language Upon Thought and of the Science of Symbolism.* International Library of Psychology, Philosophy and Scientific Method. London : Routledge & Kegan Paul.

Loin d'une expression anodine, le lecteur a ici affaire à un élément clef du cadre théorique firthien. Officiellement inspiré de Malinowski, le contexte de situation (ici au pluriel), et l'importance qu'il revêt aux yeux de Firth, explique certainement le choix de ce dernier de travailler quelques années plus tard avec l'anthropologue.

C'est dans « *The problem of meaning in primitive languages* » [Malinowski, 1923/1972], que Malinowski expose le plus exhaustivement ce qu'il entend par la locution « contexte de situation », décrivant l'expression dans son ensemble puis chacun des éléments qui la constituent :

This latter again [the whole utterance] becomes only intelligible when it is placed within its context of situation, if I may be allowed to coin an expression which indicates on the one hand that the conception of context has to be broadened and on the other that the situation in which words are uttered can never be passed over as irrelevant to the linguistic expression. [Malinowski, 1923/1972, p. 306]

Ce dernier encore [l'énoncé complet] ne devient intelligible que lorsqu'il est placé dans son contexte de situation, si l'on veut bien me permettre de forger une expression qui indique d'une part que l'acception de contexte doit être élargie et d'autre part que la situation dans laquelle les mots sont prononcés ne peut jamais être passée sous silence comme étant non pertinent à l'expression linguistique.

Dans cette citation, Malinowski explicite sa conscience de créer une nouvelle terminologie. Non seulement, il se permet, la communauté scientifique lui permet, mais c'est également un concept pérenne qu'il forge et qui sera repris notamment par John Rupert Firth.

Selon Bronislaw Malinowski, la *contexte de situation* se décline selon trois aspects, ce qui semble corroborer la mise au pluriel dans la citation de Firth. Selon Malinowski, la première catégorie concerne ce qu'il nomme « *speech in action* » [discours en action] et concerne :

The dependence of the meaning of each word upon practical experience, and of the structure of each utterance upon the momentary situation in which it is spoken. [Malinowski, 1923/1972, p. 312]

La dépendance du sens de chaque mot par rapport à l'expérience pratique, et de la structure de chaque énoncé par rapport à la situation momentanée dans laquelle il est prononcé.

Cet aspect primitif du langage est pour Malinowski un [mode d'action et non un instrument de réflexion] (« *mode of action, rather than as a countersign of thought* ») [Malinowski, 1923/1972, p. 296] et les énoncés prononcés ont généralement part à lier avec cette même action ou plus précisément avec l'activité corporelle engagée.

A cela Malinowski adjoint ce qu'il appelle « *free narrative* » [narration libre] qui concerne les textes figés au sens large, c'est-à-dire, pour les sociétés primitives qui n'ont pas forcément recours à la scripturalité, les éléments de narration que l'on peut retrouver dans la tradition orale et tout particulièrement les chansons, proverbes, mythes et légendes. Ce contexte est donc marqué

par une inadéquation temporelle entre le temps exprimé par l'action et celui de la narration.

Pour finir, l'anthropologue évoque l'aspect communicationnel du langage. Dans les [relations purement sociales] (« *pure social intercourse* »), ce contexte renvoie aux situations où « *l'objet de la discussion n'est pas d'atteindre un but quel qu'il soit mais l'échange de mots presque comme une fin en soi* »¹⁹. Aucune action présente ou passée ne conditionne le contexte. Les mots sont utilisés *per se* afin de créer du lien entre les individus.

Bien que cela puisse expliquer l'utilisation au pluriel de cette expression dont Firth se sert à plusieurs reprises, ce dernier n'évoque jamais lui-même cette catégorisation. Il semble davantage envisager le « contexte de situation » comme un panel large aux multiples variantes s'élaborant au cas par cas pour chaque énoncé :

Since science deals with large average effects and these within certain modes of observation, it is necessary to generalize typical ‘texts’ or pieces of speech in generalized contexts of situation. [Firth, 1952/1968, p. 13]

Puisque la science traite de nombreux effets médians ceux-là même au cœur de certains modes d'observation, il est nécessaire de généraliser des ‘textes’ typiques ou morceaux d'énoncé dans des contextes de situation généralisés.

Firth divise les postulats qui caractérisent ces contextes de situation en trois étapes. Tout d'abord, le processus de vie est ancré dans le processus social et le besoin communicationnel qui en découle. Ensuite, le langage présuppose des implications liées à des participants dans « *quelque contexte de situation généralisé* ». Pour synthétiser ces éléments, la notion clef de [personnalité] (« *personality* ») doit reprendre les premières notions du processus de vie et du processus social qui doivent faire sens à travers « *le contexte de culture et le contexte d'expérience* » [Firth, 1952/1968, p. 13], le passage à l'acte dans « *l'effort créatif et l'effet du langage* » [Firth, 1952/1968, p. 13] et rétrospectivement la responsabilité de chacun pour ses propres paroles.

La description de ces étapes, permet d'affirmer que Firth se situe bien dans la continuité de Malinowski au sens où il a à son tour « élargi le contexte de situation » (Cf. [Malinowski, 1923/1972, p. 306]), et de faire jour sur trois types de contextes différents : le contexte culturel et celui d'expérience qui mènent au contexte situationnel généralisé. Tous trois semblent être des variantes du contexte de situation : la situation au sens large, au niveau culturel, contexte partagé par une groupe d'individus potentiellement important; plus étroitement celle qui est lié à l'expérience personnelle et donc à l'individu et éventuellement le cercle restreint de ses proches ; et le dernier plus vaste et moins personnel. Il reprend en d'autres termes cette partition du concept de *contexte* dans « Modes of meaning » [Firth, 1951b/1969] lorsqu'il évoque « les contextes biographiques et culturels » liés à la poésie de Swinburne. Ceci fait jour sur la difficulté de cerner la notion de « contexte de situation » telle que pensée par Firth de par la multiplicité

19. « the object of talk is not to achieve some aim but the exchange of words almost as an end in itself. » [Malinowski, 1923/1972, p. 312]

des facettes qui la caractérise et justifie la possibilité d'avoir recours au pluriel pour le linguiste :

The context of time as well as the context of culture essential to the functional approach are, on the one hand, historical concepts, and, on the other, they lead to the formulation of general laws of process so necessary to any reconstructive work. [Firth, 1957d/1968, p. 145]

Le contexte lié au temps de même que le contexte associé à la culture, essentiels à l'approche fonctionnelle sont, d'une part, des concepts historiques, et, d'autre part, ils mènent à la formulation de lois de processus générales si nécessaires à tout travail de reconstruction.

Cependant, si la terminologie de Malinowski offre une formalisation de la vision firthienne du fonctionnalisme et de la langue en général, l'expression ici mentionnée n'est pas encore figée comme le montrent les articles ultérieurs et tout particulièrement ceux de 1935 qui semblent constituer une date charnière en la matière.

2.3.2 Context(s) of situation, à compter de 1935

L'année 1935 semble être une année charnière pour le concept car celui-ci s'altère légèrement. Dans « The use and distribution of certain English sounds » [Firth, 1935c/1969] Firth introduit une nouvelle notion qui coabite un temps avec celle de « contextes d'expérience », il s'agit du « contexte de situation » :

This phonaesthetic function can be shown by pointing to obvious correlations which exist between alliterative words beginning with these groups, and characteristic common features of the contexts of experience and of situation in which they are used. [Firth, 1935c/1969, p. 44]

Cette fonction phonesthésique peut être montrée en indiquant les corrélations évidentes qui existent entre les mots allitératifs, en commençant par ces groupes, et des traits communs caractéristiques des contextes d'expérience et de situation dans lesquels ils sont utilisés.

Si les « contextes d'expérience » et les « contextes de situation » coexistent, cela tend à prouver qu'ils ne recouvrent pas complément la même réalité aux yeux du linguiste. Néanmoins, la disparition progressive des premiers au profit des derniers dans des circonstances ou collocations similaires semblent prouver que ces notions deviennent interchangeables au fil des publications postérieures.

Ce concept de « contextes de situation » semble d'autant plus important qu'il apparaît trois fois au sein de la même page, associé à nouveau aux contextes d'expérience dans un premier temps :

It seems to me fairly obvious that correlations exist between the rhyming elements, and characteristic common features of the contexts of experience and situation in which they are used. [Firth, 1935c/1969, p. 44]

Il me semble assez évident qu'il existe des corrélations entre les éléments qui riment et des traits communs caractéristiques des contextes d'expérience et de situation dans lesquels ils sont utilisés.

Il prend son autonomie pour réapparaître seul un peu plus loin dans ce même texte :

'Semantic' function can only be understood with reference to the whole context of situation on any specific occasion. [Firth, 1935c/1969, p. 44]

La fonction "sémantique" ne peut être comprise qu'en référence au contexte de situation entier de chaque occasion spécifique.

Ce glissement progressif est appliqué à la plupart des phonesthèmes puisque sur la trentaine d'unités recensées dans les écrits de Firth, deux tiers environ sont mentionnés dans cette même page. Il est manifeste au sein de cet article de 1935c où les deux termes co-existent et la terminologie firthienne se fixe ensuite définitivement sur « contextes de situation » dans les écrits ultérieurs comme « Modes of meaning » [Firth, 1951b/1969]. Ce choix terminologique intervient alors que Firth est chargé du cours de « Linguistique » au sein du Département de Phonétique de la University College London (1930–38). C'est, de son propre aveu, son poste d'assistant²⁰ auprès de Bronislaw Malinowski à la London School of Economics and Political Science qui a influencé Firth sur l'importance du contexte social, y compris en linguistique. Ses recherches sur la langue et la culture font ainsi écho aux travaux de Malinowski, notamment au supplément [Malinowski, 1923/1972] que ce dernier a publié dans l'ouvrage *The Meaning of Meaning* [C. K. Ogden et Richards, 1923/1972] :

A key concept in the technique of the London Group is the concept of the context of situation. The phrase 'context of situation' was first used widely in English by Malinowski. In the early thirties, when he was especially interested in discussing problems of languages, I was privileged to work with him. [Firth, 1950/1969, p. 181]

Un concept-clé de la technique du Groupe de Londres est le concept de contexte de situation. L'expression 'contexte de situation' a été pour la première fois largement utilisée en anglais par Malinowski. Au début des années trente, alors qu'il s'intéressait particulièrement à l'examen des problèmes des langues, j'ai eu le privilège de travailler avec lui.

Outre l'origine de ce concept-clé, cette citation témoigne de la reconnaissance et de l'admiration du linguiste pour l'anthropologue. L'attachement y est manifeste, en dépit de la disparition de Malinowski huit années auparavant. Néanmoins, si Firth s'est familiarisé avec le concept de *contexte de situation* au début des années trente au contact de Malinowski, cette dernière existait depuis plusieurs années puisqu'elle apparaît dès 1923 dans le supplément I de *The Meaning of Meaning* [C. K. Ogden et Richards, 1923/1972], intitulé « The problem of meaning in primitive

20. Letter from the Secretary of the LSEPS to Firth June 19th 1931 (JRFC, box 9)

languages ». Cette citation sous-entend donc que l'article ainsi que ce concept qui lui est central n'aurait pas connu aussitôt la renommée, ne permettant la diffusion du « concept de situation » que plusieurs années plus tard.

En 1950, Firth apporte sa propre définition du contexte de situation d'un énoncé qu'il synthétise comme étant la mise en relation de caractéristiques pertinentes des participants ainsi que leurs actions furent-elles verbales ou non, l'objet pertinent ainsi que l'effet lié à l'action verbale (« Personality and language in society » [Firth, 1950/1969, p. 183], repris ensuite dans « Ethnographic Analysis and Language » [Firth, 1957d/1968, p. 155]).

Finalement, il exprime le rôle central qu'occupe ce concept au sein de la linguistique en en faisant un outil incontournable dans la recherche du sens :

The context of situation is a convenient abstraction at the social level of analysis and forms the basis of the hierarchy of techniques for the statement of meanings. [Firth, 1950/1969, p. 183]

Le contexte de situation est une abstraction pratique au niveau social de l'analyse et forme la base de la hiérarchie des techniques pour l'établissement des sens.

Cette notion est donc une étape incontournable du faisceau de niveaux d'analyse qui permettent de dégager le sens d'un énoncé. Cela explique qu'il soit omniprésent dans les analyses proposées par Firth et que celui-ci porte une si grande importance au concept. L'estime qu'il porte à Malinowski qui l'a créé et diffusé sur la scène scientifique n'en est que plus marquée.

2.3.2.1 Malinowski

Firth fait directement référence à « The problem of meaning in primitive languages » [Malinowski, 1923/1972] à maintes reprises²¹, l'occurrence la plus ancienne datant de 1930. L'estime intellectuelle dans laquelle Firth tient Malinowski y est palpable :

But the most outstanding anthropological contribution to linguistics in recent years is Malinowski's supplement to Ogden and Richards's Meaning of Meaning. This is an exposition of language in its primitive function as a mode of action in a context of situation, rather than as a countersign of thought. [Firth, 1930/1966, p. 150]

Mais la contribution anthropologique à la linguistique la plus remarquable ces dernières années est le supplément de Malinowski au Meaning of Meaning d'Ogden et Richards. C'est une exposition du langage dans sa fonction primitive comme mode d'action dans un contexte de situation, plutôt qu'une expression de la pensée.

Firth publie ce compliment en 1930, avant de rejoindre Malinowski et de travailler comme

21. Cf. « Speech » [Firth, 1930/1966, p. 150]; « The technique of semantics » [Firth, 1935b/1969, p. 30]; « Linguistic Analysis as a Study of Meaning » [Firth, 1952/1968, p. 25]; « Ethnographic Analysis and Language » [Firth, 1957d/1968, p. 139]; « A synopsis of linguistic theory 1930-55 » [Firth, 1957b/1968, p. 203].

son assistant. Sa carrière et sa collaboration avec l'anthropologue semblent être la concrétisation de son orientation intellectuelle.

Dès l'introduction qui présente les six chapitres qui constituent cet article, Malinowski met en exergue l'importance du concept de [Contexte de Situation] (« *Context of Situation* »), a fortiori dans la dichotomie qui caractérise l'appréhension de la langue par le linguiste qui fait face à un élément figé, mort, et celle de l'ethnographe qui la saisit vivante, sur l'instant, en énonciation. A noter cependant que l'expression introduite par Malinowski est au singulier alors que Firth l'utilise sous sa forme plurielle « contextes de situation ». Malinowski est pleinement conscient de forger ici une nouvelle notion (pour sa définition voir la citation page 166).

Selon Malinowski, le contexte doit dépasser le simple cadre linguistique pour s'étendre aux conditions générales dans laquelle une langue est parlée (en prenant notamment en compte la culture et l'environnement, [Malinowski, 1923/1972, p. 306]). Le terme de « situation », quant à lui, renvoie davantage aux conditions spécifiques dans lesquelles l'énoncé est formulé. Il fait référence non seulement au *hic et nunc*, mais également au fait que « *chaque expression verbale produite par un être humain a pour but et fonction d'exprimer une pensée ou un sentiment spécifique à ce moment et dans cette situation, et nécessaire pour une raison ou une autre d'être connue par une ou plusieurs autres personnes.* ²² »[Malinowski, 1923/1972, p. 307]

Malinowski souligne lui-même l'équivalence de son « contexte de situation » avec la « sign-situation » évoquée par Ogden et Richards dans le corps principal de l'ouvrage [Malinowski, 1923/1972, p. 308], cependant il conclut ce chapitre de son supplément sur le fait que la notion de *contexte* exprimée par les deux auteurs n'est pas strictement équivalente à celle qu'il peut attribuer au terme dans la locution « contexte de situation » [Malinowski, 1923/1972, p. 309]. Il paraît donc judicieux de se demander quelle acception du terme Firth a adoptée, a-t-il choisi la voie de Malinowski, celle d'Ogden et Richards ou encore une troisième voie ? La mise au pluriel du terme de « contexte » tend à prouver qu'il ne percevait pas ce dernier comme une entité unique et entière mais comme un faisceau d'éléments juxtaposés, opérant sur plusieurs plans, coexistant et interagissant afin d'apporter ce cadre interprétatif général à l'occurrence et de véhiculer du sens. Parmi ces éléments, on trouve notamment la culture, l'environnement, mais également les variétés de langue [Firth, 1937/1966, p. 110–114, Ch. 10 « Context of situation »].

Firth expose sa théorie du « contexte de situation » dans le dixième chapitre de « *The Tongues of men* ». Ecrit en 1937, la date de rédaction correspond à la période de collaboration avec Bronislav Malinowski au sein de la London School of Economics and Political Science. A travers cet ouvrage transparaît l'influence de Malinowski de par sa perspective anthropologique, offrant une revue diachronique de la langue à travers les différents berceaux des civilisations et

22. « For each verbal statement by a human being has the aim and function of expressing some thought or feeling actual at that moment and in that situation, and necessary for some reason or other to be made known to another person or persons. » [Malinowski, 1923/1972, p. 307]

des religions. Ce chapitre est assez bref (cinq pages) mais très dense. Firth part d'une expression typiquement britannique (« Say when ! ») étroitement liée au contexte de situation et avec une part de performatif indéniable afin d'en exposer le manque de sens en dehors de ce contexte de situation fondamental :

In common conversation about people and things present to the senses the most important 'modifiers' and 'qualifiers' of the speech sounds made and heard are not words at all, but the perceived context of situation. [Firth, 1937/1966, p. 111]

Dans une conversation courante au sujet de personnes ou de choses présentes pour les sens, les 'modificateurs' et 'qualificatifs' des sons du discours émis et entendu ne sont pas du tout les mots, mes le contexte de situation perçu.

Outre les sons à travers notamment les variétés de langue (prononciation, intonation, usage, [Firth, 1937/1966, p. 113]), les personnes, choses et événements pertinents à une situation en constituent le sens réel, le cercle interprétatif en dehors duquel les sons émis ne font plus (le même) sens. Ce sont donc plusieurs niveaux d'analyse qui s'entremêlent et interagissent, d'où le pluriel associé à l'expression « contextes de situation ».

Néanmoins, après le décès de Bronislaw Malinowski, qui survient en 1942, Firth prend progressivement du recul par rapport à la méthodologie et certaines des affirmations de l'anthropologue, notamment en relation avec la notion de « contexte » :

His [Malinowski's] attitude to words as such is curiously unsatisfactory (...) He says, for instance, that words do not exist in isolation and adds that they 'have no independent existence in the actual reality of speech' (1935, II, 23). The descriptive linguist does not work in the universe of discourse concerned with reality or 'what is real'. [Firth, 1957d/1968, p. 155]

Son attitude [celle de Malinowski] envers les mots comme tels est curieusement inadéquate (...) Il dit, par exemple, que les mots n'existent pas isolément et ajoute qu'ils 'n'ont aucune existence dans la réalité-même de la parole' (1935, II, 23). Le linguiste descriptif ne travaille pas dans l'univers du discours concerné par la réalité ou 'ce qui est réel'.

Si l'absence de contexte est un non-sens pour l'anthropologue qui travaille sur une parole concrète et observable, Firth se détache de son collègue et justifie cette position par le fait que l'objet d'étude du linguiste ne saurait être la parole mais la langue. Les deux domaines d'études ne sauraient être strictement superposables. Cela a pour conséquence linguistique principale que l'énoncé étudié peut ne pas être systématiquement astreint à l'interprétation d'un contexte. Cette position du linguiste est d'autant plus étonnante que la citation qui le caractérise le plus souvent comme référence dans les ouvrages de linguistique est : « *You shall know a word by the company it keeps !* » [Vous connaitrez un mot par les relations qu'il entretient !] [Firth, 1957b/1968, p. 179]. Cette affirmation fait allusion à la collocation, et fait plus particulièrement suite à la démonstration visant à prouver la nécessité d'un contexte afin de dégager une interprétation sémantique du mot « *ass* » (pouvant être tour à tour traduit par « âne », « imbécile » ou « cul »)

en fonction du lexique ou de la syntaxe, voire de la prosodie qui caractérisent telle ou telle occurrence.

Bien que ces deux citations soient antagonistes, elles sont signées par le même homme, et les deux articles dont elles sont extraites ont été publiés la même année, en 1957. Cette année correspond également à l'année de publication d'un recueil d'articles par Firth sous le titre *Papers in linguistics : 1934–1951*. Firth, depuis un an à la retraite est dans une perspective de bilan de sa carrière scientifique, comme le montre le titre de son article. Cet article constitue le récapitulatif le plus complet de sa théorie linguistique. Palmer n'hésite pas à le qualifier de « décevant » et à regretter son manque de clarté [F. R. Palmer, 1968a, p. 4] en dépit du soin que Firth lui a confié y avoir apporté. Nul doute que les contradictions comme celles évoquées plus haut et autres ambiguïtés contribuent à ne le rendre que difficilement accessible et à donner de Firth une image critiquable et critiquée²³., malgré ses accomplissements sur le plan académique.

2.3.2.2 C. K. Ogden (1889-1957) & I. A. Richards (1893-1979)

Charles Kay Ogden et Ivor Armstrong Richards perçoivent également plusieurs facettes au concept de *contexte*, évoquant notamment le [contexte psychologique] (« *psychological context* ») [C. K. Ogden et Richards, 1923/1972, p. 56–57], le [contexte externe] (« *external context* ») [C. K. Ogden et Richards, 1923/1972, p. 57], le « *contexte littéraire* »[literary context] [C. K. Ogden et Richards, 1923/1972, 58, note 1], le « *contexte déterminant* »[determinative context] [C. K. Ogden et Richards, 1923/1972, 58, note 1]. Dans le but de détailler l'esquisse qui est présentée en introduction du chapitre « *Sign-situations* », Richards et Ogden exposent la nécessité d'approfondir deux points dont le premier est : « *Contexts* » [C. K. Ogden et Richards, 1923/1972, p. 58]. Le terme se détache très nettement au sein du texte typographiquement en raison de sa majuscule, et sa mention pleine et entière, hors de toute expression est pluralisée. On trouve donc dans cet ouvrage publié en 1923 une source possible de la vision firthienne et il semble d'autant plus pertinent de s'attarder à la définition que Richards et Ogden livrent au lecteur :

A context is a set of entities (things or events) related in a certain way; these entities have each a character such that other sets of entities occur having the same characters and related by the same relation; and these occur ‘nearly uniformly’ [C. K. Ogden et Richards, 1923/1972, 58b]

Un contexte est un ensemble d'entités (choses ou événements) liées d'une certaine manière ; ces entités ont chacune un caractère tel que d'autres ensembles d'entités apparaissent comme ayant les mêmes caractéristiques et unis par la même relation ; et celles-ci apparaissent ‘presque uniformément’.

23. Il n'est que de citer ses plus proches collaborateurs et étudiants : F. R. Palmer : « Introduction » [F. R. Palmer, 1968a, p. 8]; Bazell, Catford, Halliday et R.H. : *In memory of J. R. Firth* [Bazell et al., 1966, Introduction].

Honeybone (2005b) affirme sans détours : « *He (...) had never set out all his ideas in a clear and coherent manner* »[Il n'avait jamais rassemblé ses idées de façon claire et cohérente] [Honeybone, 2005b, p. 80–86]

La définition ainsi présentée est éloquente tant dans la forme que sur le fond. La détermination du mot « context » par le biais de l'article indéfini « a » présuppose la possibilité d'une mise au pluriel et d'une multiplicité de ces contextes qui entraînerait la coexistence de plusieurs « sets d'entités » liés à des choses ou des événements différents. Richards et Ogden affirment la possibilité d'une telle multiplicité qui s'arrête rarement à des « contextes doubles » [C. K. Ogden et Richards, 1923/1972, p. 58]. A noter également que la ou les relations qui unissent les entités d'un même contexte ne peuvent être découvertes que par le biais de l'expérience... On retrouve ici un élément clef de la locution « contexte d'expérience » que Firth a privilégié jusqu'en 1935 afin de décrire les relations qui unissent les occurrences d'un même phonesthème (Cf. « Speech » [Firth, 1930/1966, p. 184–185]; « Modes of meaning » [Firth, 1951b/1969, p. 44]).

Afin d'expliquer l'importance de l'expérience en sémiotique, Richards et Ogden partent de la description du comportement du chien qui associe à force d'expériences passées le son de la clochette au fait de manger et qui salive au bruit du tintement alors qu'aucun plat n'arrive encore [C. K. Ogden et Richards, 1923/1972, p. 56]. Bien que ni le nom de Pavlov ni le terme de « behaviourisme » ne soient mentionnés, c'est très exactement par le même préambule que Firth introduit le concept phonesthésique dans un chapitre intitulé « Phonetic habits » [Firth, 1930/1966, p. 180] qui commence par les mots : « *Professor Pavlov of Leningrad* » [Le Professeur Pavlov de Leningrad]. L'ouvrage d'Ogden et Richards semble donc avoir été une source d'inspiration tant de la théorie firthienne que de sa formalisation.

Firth reprend d'autres éléments de l'ouvrage d'Ogden et Richards qu'il intègre à sa théorie phonesthésique et qui apparaissent tout particulièrement dans le chapitre susmentionné. C'est le cas notamment du caractère nécessairement accumulatif de certains phénomènes qui seul est générateur de sens. Quand Ogden et Richards affirment : « *Experience has the character of recurrence* » [L'expérience revêt un caractère de récurrence] [C. K. Ogden et Richards, 1923/1972, p. 55], Firth fait écho en affirmant à son tour en 1937 :

An isolated word which does not function in a context of experience has little that can be called meaning. But a group of words such as the above has a cumulative suggestive value that cannot be overlooked in any consideration of our habits of speech. [Firth, 1930/1966, p. 184]

Un mot isolé qui ne fonctionne pas dans un contexte d'expérience ne possède pas grand-chose qui pourrait être appelé du sens. Mais un groupe de mots tel que celui ci-dessus a une valeur suggestive d'accumulation qui ne peut être ignorée dans quelque considération que ce soit sur nos habitudes discursives.

C'est donc la récurrence de certains groupes de phonèmes dans des contextes d'expérience / situation précis qui fait sens. Sans cet élément statistique, le groupe de phonèmes en lui-même est vide sémantiquement. Or, cette récurrence ne peut être établie que dans l'usage, dans la parole et non dans l'abstraction de la langue.

John Rupert Firth cite assez souvent C. K. Ogden et/ou I.A. Richards. Ces citations peuvent renvoyer à *The Meaning of Meaning* (in « Speech » [Firth, 1930/1966, p. 150]; « The technique of semantics » [Firth, 1935b/1969, p. 10,19]; « Ethnographic Analysis and Language » [Firth, 1957d/1968, p. 139]) avec des références précises [Firth, 1935b/1969, p. 16] tant au contenu que sur la localisation des passages pertinents, aux travaux des auteurs en termes généraux [Firth, 1937/1966, p. 49, 71] ou peuvent également être des citations « dans le texte » [Firth, 1935b/1969, p. 10]. Ceci tend à prouver que non seulement Firth connaissait très bien les travaux de ces auteurs, mais qu'il s'est appuyé dessus afin de construire sa propre théorie et ce, tout au long de sa carrière puisque les premières occurrences remontent à 1930 et les plus tardives datent de 1957.

Néanmoins, si Firth semble marcher dans les pas d'Ogden et Richards, il n'a pas suivi aveuglément ses prédecesseurs et marque les limites de son adhésion aux théories de ses deux auteurs :

I do not therefore follow Ogden and Richards in regarding meaning as relations in a hidden mental process, but chiefly as situational relations in a context of situation and in that kind of language which disturbs the air and other people's ears, as modes of behaviour in relation to the other elements in the context of situation. [Firth, 1935b/1969, p. 19]

Je ne suis donc pas Ogden et Richards en regardant le sens comme des relations dans un processus mental caché, mais principalement comme des relations situationnelles dans un contexte de situation et dans ce type de langage qui perturbe l'air et les oreilles des autres personnes, comme des modes de comportement en relation avec les autres éléments inhérents au contexte de situation.

Cette prise de distance par rapport à Ogden et Richards fait figure de recentrage sur le concept de situation. Firth se refuse à entrer dans des considérations cognitives du sens. Pour lui, les processus mentaux ne sont pas la source du sens, c'est la situation et les contextes qui lui sont liés qui le génèrent. Le contexte de situation est donc à l'origine du sens et pas simplement un environnement favorable permettant son développement.

2.4 Les contextes, définition

Firth tente de formaliser le concept de *contexte de situation* dès la publication de « Speech » [Firth, 1930/1966] :

In common conversation about people and things present to the senses, the most important modifiers and qualifiers of the speech sounds made and heard are not words at all, but the perceived context of situation. The 'meaning' of the sentence-word almost always depends on the perceived situation. [Firth, 1930/1966, p. 175]

Dans une conversation courante à propos de personnes ou de choses présentes, les mo-

dificateurs et qualificatifs les plus importants des sons de la parole articulés et entendus ne sont pas du tout les mots, mais le contexte de situation perçu. Le ‘sens’ du mot-phrasé dépend presque toujours de la situation perçue.

Cette locution renvoie donc à la problématique centrale de la linguistique firthienne : la recherche du sens. Le concept de contexte qui lui est associé est un outil fondamental permettant d'accéder à ce(s) sens [Firth, 1950/1969, p. 183]. Un chapitre entier est consacré à cette notion dans « *The Tongues of men* » [Firth, 1937/1966, p. 110–114]. On peut y lire :

Meaning is best regarded in this way as a complex of relations of various kinds between the component terms of a context of situation. [Firth, 1937/1966, p. 110]

Le sens est ainsi mieux entendu comme un complexe de relations de différentes sortes entre les termes le composant et un contexte de situation.

C'est donc le contexte qui permet d'accéder au sens, et par situation, il faut entendre les actants, les choses et événements de la situation [Firth, 1952/1968, p. 14 ; Firth, 1950/1969, p. 182]. Cela rejoint l'« *inter-related prehensiveness* » [sélection mutuellement contrainte] [Firth, 1937/1966, p. 111], principe fondamental tant en phonétique qu'en grammaire formelle selon Firth. Elle est la marque d'un contexte de situation spécifique porteur de sens. C'est ici le contexte de situation, et plus précisément l'intervention de certains acteurs qui permet de dégager un sens particulier. Cela illustre également les propos de Firth lorsqu'il écrit :

In other words, if language is studied in context of situation, mutual comprehension and co-operation is not by language only. [Firth, 1957d/1968, p. 147]

En d'autres termes, si le langage est étudié en contexte de situation, la compréhension mutuelle et la coopération ne sont pas uniquement le fruit du langage.

Ainsi, pour reprendre l'exemple de Firth, le sens que les parents accordent aux borborygmes de leur progéniture n'est pas juste un élément linguistique, bien au contraire, c'est un ensemble d'actions ou de réactions, habituelles ou non qui est à la source de la compréhension. Ainsi le « sens contextuel » est la relation fonctionnelle qui lie l'énoncé au déroulement d'un contexte de situation dans un contexte culturel donné [Firth, 1951b/1969, p. 195].

2.5 Utilisations particulières

2.5.1 Le contexte dans les « Restricted languages »

Firth façonne les pistes dégagées par Malinowski pour faire du concept de « contexte de situation » un outil linguistique de premier ordre dans sa quête de sens. Si celui-ci ne doit pas faire oublier le texte comme objet d'étude principal du linguiste [Firth, 1952/1968, p. 24], Firth lui confère une place privilégiée dans l'analyse du sens des textes (« *The essential social basis*

for the study of the meaning of ‘texts’ is found in the abstraction ‘context of situation’ » [La base sociale essentielle pour l'étude du sens des ‘textes’ se trouve dans l'abstraction ‘contexte de situation’] [Firth, 1956b/1968, p. 113]).

Cet outil est particulièrement efficace dans ce que Firth nomme les « langues restreintes », de même que la linguistique descriptive en général, ainsi que le soulignent Firth lui-même [Firth, 1956e/1968, p. 87] ainsi que Palmer dans l'introduction :

Firth held that context of situation could demonstrably be used for the statement of meaning in ‘restricted language’. [F. R. Palmer, 1968a, p. 6, 7]

Firth pensait que le contexte de situation pouvait manifestement être utilisé dans l'établissement du sens au sein des « *restricted language* » [langages restreints].

Cette idée réapparaît dans l'article « The languages of linguistics » [Firth, 1953/1968, p. 29] puis dans « Linguistics and translation » [Firth, 1956e/1968, p. 87] à travers le problème de la traduction. Dans l'article de 1953, Firth définit ce qu'il nomme « *languages* », sous-entendu « *restricted languages* » :

Quite often the materials, the subject or topics of study are isolated by circumstances or by conditions. [Firth, 1953/1968, p. 29]

Assez souvent, les matériaux, le sujet ou thèmes d'étude sont isolés par des circonstances ou par des conditions.

Il ajoute cinq exemples afin d'illustrer ses propos : le japonais durant la guerre aérienne (deuxième guerre mondiale) que Firth a enseigné en tant que « *restricted language* » ; un texte chinois du XIII^e siècle intitulé « L'histoire secrète des Mongols » ; la poésie de Lear ; les paroles de Swinburne ; et des titres en arabe moderne. Tous ces exemples sont limités d'un point de vue spatial ou temporel, voire sur les deux plans, ce qui en fait des langages propres à une situation spécifique et dont les énoncés ne prennent sens que dans ce contexte.

Firth propose de procéder par paliers. La première étape de l'analyse consiste à étudier les structures trouvées dans le texte et le contexte :

Linguistic analysis must first state the structures it finds both in the text and in the context. Statements in structural terms then contribute to the statements of meanings in various modes. [Firth, 1952/1968, p. 17]

L'analyse linguistique doit tout d'abord établir les structures qu'elle trouve à la fois dans le texte et dans le contexte. Les affirmations en termes structuraux contribuent alors à l'établissement de plusieurs sens dans des modes variés.

Cela signifie que pour accéder au sens à travers l'étude structurale, le contenu linguistique ne saurait suffire en lui-même (les « Emily-coloured primulas » [Firth, 1952/1968, p. 16] ne font pas sens par et pour elles-mêmes) et c'est le contexte, en l'occurrence l'actant (le Dr Edith Sitwell,

poétesse et essayiste britannique), la situation concernée ou langue restreinte de la poésie, ainsi que les « choses » c'est-à-dire les différents éléments poétiques habituels chez cette personne et plus particulièrement les collocations et colligations qui interviennent dans le cas précis de ce poème ou de ce recueil.

2.5.2 La récurrence de sons en contexte particulier

Si le contexte est un facteur déterminant en vue d'extraire du sens d'un énoncé, ce sens n'est pas l'apanage du niveau lexical. Firth revient sur son caractère fondamental dans la correspondance sens-son qui caractérise selon lui le niveau phonesthésique :

Then there are very interesting correlations between the occurrence of certain vowels and the characteristic contexts of experience and situation in which they are used. [Firth, 1935c/1969, p. 38]

Puis il y a des corrélations très intéressantes entre l'occurrence de certaines voyelles ainsi que les contextes d'expérience caractéristiques et les situations dans lesquels elles sont utilisées.

Il ressort de cette citation que le son ne fait finalement sens qu'à travers sa réitération dans des contextes similaires. Le contexte est donc une condition *sine qua non* de ce sens. Il ne s'agit plus ici d'appliquer un contexte général permettant de dégager le sens d'un ou plusieurs éléments entretenant des relations entre eux à divers niveaux linguistiques comme dans le cas des « restricted language » mais d'utiliser la congruence entre les occurrences de contextes d'expérience et de situation précis avec des entités phoniques définies. Le contexte n'est donc plus un simple cadre, il est variable. Firth altère légèrement cette affirmation quelques pages plus loin :

This phonaesthetic function can be shown by pointing to obvious correlations which exist between alliterative words beginning with these groups, and characteristic common features of the context of experience and the situation in which they are used. [Firth, 1935c/1969, p. 44]

Cette fonction phonesthésique peut être démontrée par la mise en évidence de corrélations évidentes qui existent entre des mots allitératifs commençant par ces groupes, et des caractéristiques particulières communes au contexte d'expérience et à la situation dans laquelle ils sont utilisés.

Ici, ce n'est plus donc l'association entre des sons et des contextes spécifiques qui fait sens, mais celle entre ces mêmes sons et des caractéristiques communes aux contextes dans lesquels ils sont utilisés. Le contexte, qu'il soit d'expérience ou situationnel n'est plus perçu dans sa globalité mais défini par un ensemble de traits dont seuls certains ont nécessité d'être récurrents pour qu'il y ait sens. Cette modulation semble rendre ces conditions moins contraignantes que dans la citation précédente. Il est cependant difficile d'évaluer si elle est établie à dessein ou non

et force est de constater qu'elle ajoute aux difficultés de conceptualisation et donc d'analyse de la théorie firthienne.

2.6 Synthèse

Si l'analyse du « *sign-situations* » [situations-signes] d'Ogden et Richards semble présenter de fortes similitudes avec les « contextes de situation » firthien dans leurs manifestations, les limites d'une telle analogie semblent être atteintes dès lors que l'on recherche les origines du sens que ces éléments sont réputés « entourer ». Le situations-signes met en avant l'importance des différents niveaux de contexte dans l'interprétation du sens, élément repris par Firth, alors que le processus mental qui initie le sens aux yeux d'Ogden et Richards n'est pas pertinent aux yeux de Firth pour qui l'absence de contextes de situation est annihilateur de sens. C'est peut-être ce qui fait finalement la différence entre les *contextes d'expérience* et les *contextes de situation*. Alors que l'accent est indubitablement mis sur les circonstances qui entourent l'occurrence dans les *contextes de situation*, les *contextes d'expérience* laissent planer le doute quant à l'engagement d'un processus mental/cognitif lié au souvenir d'une expérience passée notamment, doute qu'il tient à cœur à Firth de dissiper si l'on en croit « The technique of semantics » [Firth, 1935b/1969, p. 19].

Quel que soit le processus mental engagé, en l'absence de contextes de situation, point de sens. C'est alors que le supplément de Malinowski entre en jeu et que le regard anthropologique permet de défendre le caractère éminemment fonctionnel de la vision firthienne : l'impéritosité du *hic et nunc* est une condition *sine qua non* de l'existence du sens quelque soient les processus mentaux engagés, d'où le glissement d'un contexte d'expérience à un contexte de situation, terminologie plus représentative de la vision firthienne.

Ainsi nous rejoignons l'analyse que propose Robins (« Malinowski, Firth, and the “context of situation” » (1971)) pour affirmer que ce concept de contexte situation, notamment mis en perspective avec le contexte d'expérience, sous-tend une autre question plus vaste qui prend corps à la fin des années 1950. En effet, en 1957 paraît le *Syntactic structures* de Chomsky et avec cet ouvrage la grammaire transformationnelle s'affirme. Robins identifie cet événement comme une étape décisive dans l'évolution de la linguistique qui est suivie, moins d'une dizaine d'années plus tard, par un regain d'intérêt pour la sémantique. C'est dans ce contexte que Langendoen rédige sa thèse de doctorat sur la London School (*The London School of Linguistics ; a Study of the Linguistic Theories of B. Malinowski and J.R. Firth*) encadrée par Noam Chomsky [Robins, 1971, p. 41].

Robins décrit la position de Langendoen comme étant au coeur de la tension qui oppose

« *the a priori content of our linguistic competence* » [le contenu a priori de notre compétence linguistique] et « *a speaker's competence in using and interpreting words* » [la compétence d'un locuteur dans l'utilisation et l'interprétation des mots]. Ce n'est autre que le débat sur l'inné et l'acquis déjà évoqué dans la partie précédente (Ch. 3.2 page 74). Les transformationalistes tels que Chomsky et Langendoen tendent vers une conception innéiste du langage alors que les Londoniens, Firth et Malinowski, semblent faire reposer la capacité de faire sens à travers la langue sur l'environnement plus ou moins proche qu'ils désignent sous le terme *contexte*. Ils affirment l'existence nécessaire de contexte(s) pour tout énoncé qui fait sens et, réciproquement, la nécessité de déconstruire un ou des contextes afin d'accéder au(x) sens propre(s) à un énoncé. Cette relation symbiotique entre le contexte et le sens est particulièrement remarquable dans les *collocations* qui en constituent une application concrète et un outil scientifique majeur toujours d'actualité au XXI^e siècle, notamment pour les études de corpus.

Chapitre 3

Collocation et colligation : « You shall know a word by the company it keeps »

3.1 Etymologie et origines des concepts

Le terme *collocation* vient du substantif latin *collocatio*, lui-même issu du verbe *collocare* : ensemble (*con-*) et placer (*locare*). Etymologiquement, il s'agit donc d'une co-occurrence de termes. Cette notion de lien est encore plus prégnante dans les origines du terme *colligation* qui découle de *colligare* et se décompose en : ensemble (*con-*) et lier (*ligare*). Selon le dictionnaire étymologique¹ de référence, le premier terme, *collocation*, serait apparu en linguistique en 1940 et le deuxième, bien qu'attesté dès 1837 comme concept logique, n'aurait été utilisé qu'à partir de 1953 en linguistique.

3.1.1 collocation : des origines floues

Yvonne Müller, pour sa part, affirme que le terme collocation serait apparu en 1951 sous la plume de Firth « *Firth advocates the thesis that words get meaning from their collocates* »² [Müller, 2008, p. 4].

La décennie entre les dates supposées d'apparition de ce concept en anglais est problématique d'autant que l'on peut lire chez Jespersen :

1. Online Etymology Dictionary, consultable à l'adresse <http://www.etymonline.com/>

2. Firth avance la thèse selon laquelle les mots tireraient leur sens de leurs collocats. La terminologie inférante de « collocates » (traduit ici par collocats) n'apparaît qu'en 1957 dans « A synopsis of linguistic theory 1930-55 », p. 196

From the collocation in 'I have my hand full of peas' the transition is easy to 'a handful of peas' where the accentual subordination of full to hand paves the way for the combination becoming one word instead of two. [Jespersen, 1922, p. 376]

De la collocation dans « *I have my hand full of peas* » [j'ai les mains pleines de pois] la transition est aisée vers « *a handful of peas* » [une poignée de pois] ou la subordination accentuelle de « *full* » [pleine] à « *hand* » [main] ouvre la voie pour que la combinaison devienne un seul et même mot au lieu de deux.

Dans cette citation, le mot collocation apparaît explicitement et l'analyse qui en découle permet d'avancer que l'acception semble assez proche de celle adoptée par Firth. Si le terme « *colligation* » est absent de cet ouvrage, on ne trouve pas moins de sept occurrences en tout du mot « *collocation* », utilisé avec quelques variations conceptuelles [Jespersen, 1922, p. 90, 282, 320, 345, 376, 381, 423].

Cette terminologie réapparaît en 1933 en Grande-Bretagne sous la plume de Harold Palmer :

The word « collocation » admirably fulfills all these conditions. It is the occupant of an honourable place in standard dictionary. [H. E. Palmer, 1933, p. 7]

Le mot « *collocation* » remplit admirablement toutes ces conditions. C'est l'occupant d'une place honorable dans un dictionnaire standard.

Outre le titre et cette citation, le mot réapparaît plusieurs fois dans cet ouvrage, il n'est que de citer les pages 9 et 85. Ce n'est donc pas ici non plus, un passage hasardeux et timoré mais bien l'institution d'un nouveau concept en toute conscience linguistique de la part de l'auteur. Ce texte a été publié au cours des quatorze années (1922-36) que Palmer a passées au Japon, notamment comme conseiller du ministère de l'éducation japonais, dans le cadre de ses travaux sur l'enseignement de l'anglais comme langue étrangère. Avant cela, Palmer enseignait depuis 1915 à l'University College London (UCL). Il est plus que probable que Firth ait eu connaissance des travaux de ses confrères puisque Plug (2008, p. 342) mentionne, parmi les rares éléments retrouvés datant de la période durant laquelle Firth a enseigné à Lahore, des notes mentionnant la « *Grammar of Spoken English* » [Grammaire de l'anglais parlé, 1924] de Harold Palmer. Or cet ouvrage est postérieur à *Language* [Jespersen, 1922].

Victoria Rebori, dans son article biographique sur Firth [Rebori, 2002] cite un échange épistolaire³ entre Jespersen et Firth dans lequel Jespersen cite explicitement Harold Palmer, représentant semble-t-il ce nom du courrier initial de Firth et lui annonçant le départ de Palmer pour le Japon. Ceci prouve que Firth connaissait les deux linguistes, et certainement leurs publications respectives. Rebori affirme également :

3. Jespersen à Firth, 1er octobre 1922, collection du SOAS ; reproduit dans « The legacy of J. R. Firth : A report on recent research » [Rebori, 2002, p. 177]

According to our research, Firth's English teaching in India was largely based on the work of Palmer. [Rebori, 2002, p. 177]

Selon nos recherches, l'enseignement de l'anglais en Inde par Firth s'appuyait largement sur les travaux de Palmer.

Cela semble confirmer que Firth connaissait les travaux de H.E. Palmer assez précisément. Collins et Mees affirment que Palmer et Firth avaient de nombreux points communs, au moins aux yeux de Daniel Jones qui aurait engagé Firth⁴ notamment parce qu'il voyait en lui « *un remplacement pour les brillantes idées novatrices de Harold Palmer* » [Collins et Mees, 1999, p. 321]. Firth a donc intégré l'UCL à son tour en 1928 dans les pas de Palmer, à certains égards : certains éléments de son approche théorique (notamment la collocation), ses intérêts pour l'orient voire l'extrême-orient et l'enseignement de l'anglais comme langue étrangère. Malgré cela, dans les publications de Firth si généreusement pourvues de sources scientifiques et qui attachent tant d'importance à l'histoire des théories linguistiques, l'absence de référence à Harold E. Palmer est notable. Tout juste apparaît-il très succinctement dans « *The technique of semantics* » [Firth, 1935b/1969, p. 14] en des termes peu élogieux⁵ ainsi qu'en note dans l'article « *Philology in the philological society* » [Firth, 1956f/1968, p. 72], noyé parmi d'autres références de publications d'après-guerre. Ceci est à mettre en contraste avec les nombreuses⁶ références à Jespersen (une dizaine), dont sept citant directement son livre *Language* [Jespersen, 1922]. Cette absence ainsi que le flou que Firth laisse planer sur les origines de la *collocation* sont autant d'indices qui laissent présupposer un antagonisme entre les deux linguistes britanniques.

Ainsi le mot collocation était déjà apparu en Grande-Bretagne tout juste trois ans après la première publication scientifique de Firth et n'est pas son invention. Le terme apparaît chez lui pour la première fois en 1951 dans « *Modes of meaning* » [Firth, 1951b/1969, p. 194], article qui a pour but selon Firth « de suggérer par allusion le type de langage qu'un linguiste pourrait développer afin de décrire la langue en produisant des analyses de sens à plusieurs niveaux. » [Firth, 1951b/1969, p. 214]. Si certains linguistes peuvent glisser des néologismes au cours de

4. Collins (1999) et Rebori (2002) s'entendent sur le fait que la première proposition de Jones visant à recruter Firth au sein de l'UCL date de 1926 même si ce dernier n'a finalement rejoint l'équipe que deux ans plus tard. Les avis de Collins et Rebori divergent sur les raisons de ce délai les premières affirmant que l'instabilité caractérielle en serait la cause alors que Rebori avance des justifications administratives liées à son emploi en Inde.

5. Alors que Firth s'octroie le droit de dériver certains mots comme « contexte » en fonction de ses besoins, il affirme : « *I cannot find excuses for Mr. Palmer of Tokio who conjugates semantic.* » [Je ne peux trouver d'excuses à M. Palmer de Tokio qui décline sémantique.] [Firth, 1935b/1969, p. 14]. A noter qu'un Palmer, a priori Harold, est mentionné dans « *The English School of Phonetics* » [Firth, 1946/1969, p. 94] aux côtés de Jones mais sans précisions quant au prénom ou aux initiales.

6. Jespersen est une référence constante au fil de la carrière de Firth. Bien qu'il ne mentionne pas qu'il puisse être à l'origine du concept de *collocation*, ce dernier y fait référence dans : « *Speech* » [Firth, 1930/1966, p. 148, 186] ; « *The word phoneme* » [Firth, 1934c, p. 2] ; « *The technique of semantics* » [Firth, 1935b/1969, p. 24] ; « *Atlantic linguistics* » [Firth, 1949/1969, p. 169] ; « *Personality and language in society* » [Firth, 1950/1969, p. 179] ; « *General linguistics and descriptive grammar* » [Firth, 1951a/1969, p. 219] ; « *Structural linguistics* » [Firth, 1955/1968, p. 42, 51] ; « *Ethnographic Analysis and Language* » [Firth, 1957d/1968, p. 139]

leurs démonstrations linguistiques, Firth est, lui, pleinement conscient d'introduire un nouveau concept linguistique :

I propose to bring forward as a technical term, meaning by « collocation », and to apply the test of collocability. [Firth, 1951b/1969, p. 194 ; Firth, 1956b/1968, p. 106]

Je propose l'introduction comme terme technique le sens par « collocation », et d'appliquer le test de collocabilité.

Ce terme est donc dès le départ indissociable de l'aspect sémantique (« sens par collocation »). Les tests de « collocabilité » dont il est ici question ne sont pas définis mais illustrés à travers l'étude des mots « *get* » [obtenir, acquérir...] et « *ass* » [âne, fesses, crétin...][Firth, 1951b/1969, p. 195] et semblent relever d'une mise en perspective d'occurrences prototypiques menant à une analyse tant sur le fond (sémantique) que sur la forme (contextes syntaxiques fonctionnels, flexions, statistiques d'utilisation).

Selon Jacqueline Léon (2007), si le terme de collocation apparaît bien dans « Modes of meaning » [Firth, 1951b/1969] pour être principalement développé dans les articles subséquents « Linguistic Analysis as a Study of Meaning » [Firth, 1952/1968] et « A synopsis of linguistic theory 1930-55 » [Firth, 1957b/1968] ; le concept, lui, apparaît dès 1935 dans l'article « The technique of semantics » [Firth, 1935b/1969] sous la forme du sens lexical aux côtés des sens phonétique, morphologique, syntaxique et sémantique. Firth donne lui-même un indice à ce sujet : il s'agit de la note 47 de l'article « A synopsis of linguistic theory 1930-55 » [Firth, 1957b/1968] qui vient corroborer cette analyse en pointant directement vers l'article de 1935⁷.

L'hypothèse selon laquelle Firth se serait largement inspiré des travaux d'Harold Palmer (« Second Interim Report on English Collocations », 1933) n'en est pas moins valable, les deux publications étant espacées d'environ deux ans et Firth mentionnant justement Palmer dans cet article de 1935. A cela, il faut ajouter les deux séries de notes non datées retrouvées par Plug (2008, note 19, p. 342) dans les archives de la SOAS. Ces notes destinées à ses étudiants indiens concernent deux œuvres majeures : *A New English Grammar, Logical and Historical : Syntax* [Sweet, 1892] et *A Grammar of Spoken English* [H. E. Palmer, 1924]. Ceci vient confirmer que Firth a bien eu connaissance d'un ouvrage de Palmer et de ses travaux bien que la collocation ne semble pas avoir déjà constitué une des préoccupations linguistiques de ce dernier en 1924.

7. La note 47 [Firth, 1957b/1968, p. 180] renvoie à l'article « The technique of semantics » et plus particulièrement aux éléments comme les mots-clefs [Firth, 1935b/1969, p. 10], l'importance sémantique de la combinaison de mots [Firth, 1935b/1969, p. 13] préfigurant la collocation ainsi que la spécialisation linguistique conditionnée par le contexte ou la fonction [Firth, 1935b/1969, p. 29–30], prémisses des « restricted languages » en lien étroit avec la collocation.

3.1.2 La colligation : un concept firthien

Les sources de la colligation sont moins discutées que celles de la collocation. Selon le dictionnaire étymologique de référence, le concept apparaîtrait dans le domaine de la linguistique en 1953. Le *Oxford Advanced Learner's Dictionary*⁸ fait remonter le sens courant au milieu des années 1960.

Ute Römer, comme Yvonne Müller, impute la création de ce terme à Firth (*in Progressives, Patterns, Pedagogy* [Römer, 2005, p. 13]).

Chez Firth, le terme apparaît dans l'article « Descriptive linguistics and the study of English » [Firth, 1956b/1968, p. 96–113] et plus particulièrement dans la partie intitulée « *summary* »[résumé] [Firth, 1956b/1968, p. 111]. Ce « résumé » est assez singulier car le lecteur s'attend à trouver sous ce titre un résumé de la théorie firthienne. Or, comme le mentionne F. Palmer en note, cette partie ne fait pas tant office de résumé que d'une reformulation d'idées et, en l'occurrence, il permet même l'introduction d'une nouvelle terminologie :

The structures of words, phrases or other 'pieces' and of sentences are stated in terms of interrelated elements assigned to phonological, grammatical and other mutually determined categories. These elements are in syntagmatic relation with one another and if grammatical, are said to constitute a colligation. [Firth, 1956b/1968, p. 111]

Les structures des mots, expressions ou autres 'parties' et des phrases sont établies en termes d'éléments reliés les uns aux autres assignés aux catégories phonologique, grammaticale et toute autre catégorie réciproquement déterminée. Ces éléments sont en relation syntagmatique les uns avec les autres et, si cette relation est d'ordre grammatical, ils constituent une colligation.

Firth introduit le concept de colligation au sein d'une discussion concernant les « restricted languages » [Firth, 1956b/1968, p. 112] et la collocation [Firth, 1956b/1968, p. 113] mais sans pour autant développer ses explications. Ce n'est que l'année suivante qu'il apporte des précisions précieuses dans « A synopsis of linguistic theory 1930-55 » [Firth, 1957b/1968].

Une fois encore, il est très surprenant que ce concept soit véritablement défini dans un article dont le titre annonce la reprise sous forme résumée d'une théorie linguistique. Firth aborde le sujet dans un enchainement logique qui fait suite à la collocation. S'il insiste sur le fait que cette dernière n'est absolument pas d'ordre grammatical, il s'empresse de remplir cette béance par LE concept qui viendra se substituer à la collocation dans le domaine grammatical, la colligation :

The statement of meaning at the grammatical level is in terms of word and sentence classes or of similar categories and of the inter-relation of those categories in colligation. Grammatical relations should not be regarded as relations between words as such – bet-

8. Recherche du terme « Colligation » automatiquement renvoyée sur la forme verbale « colligate » le 01 février 2014 à l'adresse : http://www.oxforddictionaries.com/definition/english/colligate?q=colligation#colligate__8

ween « watched » and « him » in « I watched him » – but between a personal pronoun, first person singular nominative, the past tense of a transitive verb and the third person singular in the oblique or objective form. [Firth, 1957b/1968, p. 181]

L'établissement du sens au niveau grammatical opère en termes de classes de mots et de phrases ou de catégories similaires, et de l'interrelation de ces catégories en colligation. Les relations grammaticales ne doivent pas être entendues comme des relations entre les mots en tant que tels – entre « ai regardé » et « l' » dans « je l'ai regardé » – mais entre un pronom personnel à la première personne du singulier au nominatif, la forme temporelle passée d'un verbe transitif et la troisième personne du singulier à la forme objet ou oblique.

Legallois (2012) voit dans cet extrait le premier usage de la « colligation » et y note l'influence de Bally et de sa conception « phraséologique des 'faits de syntaxe' » [Legallois, 2012, p. 51] corroborant de ce fait l'idée que Firth aurait pu non seulement rencontrer Bally mais également étudier avec lui avec l'influence que cela peut impliquer.

3.2 La collocation

De par le caractère très vaste et très complexe de la langue, Firth met souvent en avant la nécessité pour le linguiste de circonscrire son champ de recherche [Firth, 1953/1968, p. 29–30; Firth, 1956e/1968, p. 87; Firth, 1956a/1968, p. 118–119...] et de traiter un à un les différents niveaux d'analyse de la langue (phonétique, grammatical, morphologique, syntaxique...) à travers un spectre linguistique permettant d'établir le sens véritable et complet d'un énoncé [Firth, 1956b/1968, p. 108; Firth, 1956a/1968, p. 118; Firth, 1957b/1968, p. 201]. C'est dans ce contexte que la linguistique descriptive peut faire valoir toute son efficacité [Firth, 1956b/1968, p. 112]. Firth met en avant la difficulté pour le linguiste de s'en tenir à des aspects restreints à la langue ([Firth, 1953/1968, p. 29–30], repris par F.R. Palmer (1968a, p. 7)) et son réalisme que l'on pourrait transposer dans la culture française par le proverbe « Qui trop embrasse, mal étreint ».

Cette vision de la langue et de la manière dont elle doit être abordée entre dans la logique plus globale de Firth. Cette fragmentation se reflète dans la théorie des « modes de sens », comme un ensemble de systèmes à étudier à la fois indépendamment mais aussi en corrélation les uns avec les autres pour espérer voir se dégager le sens de l'unité étudiée. C'est là l'approche polysystémique qui caractérise l'ensemble de la vision Firthienne de l'étude de la langue.

3.2.1 La place du concept au sein de la pensée firthienne

Firth place la collocation au sein de sa méthodologie analytique, au même titre que le contexte de situation ou la syntaxe afin de déterminer le sens. Ainsi, lorsqu'il analyse les différentes formes (graphiques, morphologiques) et fonctions que peut revêtir la séquence /ɔ:dəz/, il propose le pas-à-pas :

First the structure of the appropriate contexts of situation must be stated. Then the syntactical structure of the texts. The criteria of distribution and collocation should then be applied. [Firth, 1952/1968, p. 19]

Tout d'abord, les contextes de situation appropriés doivent être établis, puis la structure syntaxique des textes. Les critères de distribution et de collocation doivent ensuite être appliqués.

Ces derniers critères fournissent des critères distinctifs qui se matérialisent le plus souvent par une flexion (en genre, nombre, cas, personne...). On retrouve dans cette citation une cohérence avec les cinq niveaux de sens exposés dans « The technique of semantics » [Firth, 1935b/1969, p. 33] : le sens phonétique, le sens lexical, le sens morphologique, le sens syntaxique et le sens sémantique. Alors que la collocation est d'ordre lexical, il ajoute dans la conclusion de cet article que le contexte de situation appartient au domaine de la sémantique. Cette dichotomie entre contexte et collocation semble constituer une difficulté telle qu'il reviendra à plusieurs reprises sur le sujet, comme en 1951b :

It must be pointed out that meaning by collocation is not at all the same thing as contextual meaning, which is the functional relation of the sentence to the processes of a context of situation in the context of culture. [Firth, 1951b/1969, p. 195]

Il doit être signalé que le sens par collocation n'est pas du tout la même chose que le sens contextuel, qui est la relation fonctionnelle de la phrase avec les processus d'un contexte de situation dans un contexte culturel.

En termes de métalangage, la *collocation* est un des éléments théoriques les plus pérennes de J.R. Firth. F. R. Palmer la souligne comme telle lorsqu'il évoque, en 1968, la période de rédaction des articles qu'il a rassemblés puis édités :

The exciting new ideas, context of situation, the spectrum of meaning, prosodic analysis, collocation, had come before. [F. R. Palmer, 1968a, p. 1]

Les nouvelles idées excitantes : le contexte de situation, le spectre du sens, l'analyse prosodique, la collocation, étaient apparues avant.

Frank Palmer évoque le fait que les grandes lignes de la pensée Firthienne ainsi que les innovations qu'elle propose sont apparues durant la première partie de sa carrière. Il les perçoit comme novatrices et excitantes d'un point de vue scientifique. Si l'on extrait de cette liste les éléments concernant la phonologie prosodique qui seront abordés séparément, les autres items

constituent les avancées majeures de Firth dans ce que l'on peut appeler sa « théorie contextuelle du langage » reprise dans ce chapitre.

3.2.1.1 Définition : fréquentation, statistique et réciprocité.

A défaut d'introduire une réelle définition de la collocation⁹, Firth s'appuie sur certains éléments récurrents dans ses descriptions, généralement accompagnés de quelques précisions qui, rapprochées les unes des autres, laissent entrevoir ce qu'est une collocation. Le noyau central de cette définition réside dans l'affirmation reprise par beaucoup de linguistes¹⁰... :

You shall know a word by the company it keeps ! [Firth, 1957b/1968, p. 179]
On connaît un mot par ses fréquentations¹¹.

Ce sont les fréquentations d'un mot (les mots auxquels un mot s'associe régulièrement) qui sont à la base de la définition du concept de *collocation*¹². Il y a donc une dimension statistique liée à la prédictibilité inhérente au concept.

En cela, Firth s'oppose à la vision chomskienne d'une créativité linguistique sans limite. Cette opposition apparaît notamment dans l'affirmation de D. Terence Langendoen issue de sa thèse supervisée par Noam Chomsky :

Firth's view is based on the opinion that language is not « creative » and that a person is totally constrained essentially to say what he does by the given social situation.
[Langendoen, 1968, p. 3]

La théorie de Firth est basée sur l'opinion que le langage n'est pas « créatif » et que la personne est totalement contrainte à dire essentiellement ce qu'elle dit par le contexte de situation donné.

Le fait que le langage soit contraint, selon Firth, est une des conditions qui en permet la prédictibilité et qui donne donc sa légitimité scientifique à la collocation, ainsi qu'à la phonesthésie qui repose sur ce même pré-requis.

Firth explicite un peu plus la nature de cette relation de fréquentation par « *key words, pivotal words, leading words* » [mots-clefs, mots-pivots, mots importants] [Firth, 1956b/1968, p. 106].

9. Sinclair, Jones & Daley dans *English Collocation Studies* [Daley, S. Jones et Sinclair, 1970] écrivent à ce sujet : « *The basis was laid by J. R. Firth in his paper « Modes of Meaning » (Firth 1957) but he gave little more than pointers.* » [Les bases étaient posées par J. R. Firth dans son article « Modes of Meaning » (Firth 1957) mais il ne donnait rien de plus que quelques pistes.] Si les auteurs ont privilégié la date de publication du recueil d'articles par Firth (1957a), c'est en 1951 que « Modes of meaning » a été publié pour la première fois dans *Essays and Studies of the English Association*, NS. 4. pp.118-49.

10. Ces mots réapparaissent notamment chez Mackin [1978], Sinclair [1991], Kennedy [1998], Léon [2007]

11. La traduction s'est ici avérée délicate. Il eut fallu trouver un terme qui puisse rendre à la fois la notion de récurrence entre plusieurs mots, mais également celle d'une proximité et même d'une contiguïté syntagmatique. C'est finalement « fréquentations » qui a été retenu même si le terme n'est pas complètement satisfaisant.

12. Firth revient régulièrement sur cette définition (« Descriptive linguistics and the study of English » [Firth, 1956b/1968, p. 105, 113] ; « A synopsis of linguistic theory 1930-55 » [Firth, 1957b/1968, p. 179, 182].

De manière plus pragmatique, il affirme un an plus tard : « *the name of a collocation is the hearing, reading or saying of it* » [Le nom d'une collocation est ce que l'on entend, ce que l'on lit ou dit d'elle] [Firth, 1957b/1968, p. 181]. C'est donc bien l'emploi d'un mot qui en assure son sens par collocation, et cet emploi est étroitement lié à la perception que l'individu peut en avoir, d'où son caractère éminemment subjectif.

3.2.1.2 Une définition par la négative

Un élément récurrent des concepts constituant la théorie de Firth réside dans les définitions par la négative. Il semble que cette démarche constitue une étape importante dans le cheminement intellectuel du linguiste. Peut-être est-ce également une manière de débouter les détracteurs éventuels en faisant face à des objections potentielles.

Firth reprend ainsi les éléments statistiques et introduit une propriété de réciprocité qui permet de distinguer la collocation d'une simple juxtaposition dans une autre définition :

The collocation of a word or a piece' is not to be regarded as mere juxtaposition, it is an order of mutual expectancy. [Firth, 1957b/1968, p. 181]

La collocation d'un mot ou d'un 'élément' ne doit pas être entendu comme une simple juxtaposition, elle de l'ordre de l'attente mutuelle.

Cette fréquentation de termes par un mot s'inscrit dans une attente mutuelle de la part des collocats, une réciprocité qui constitue une propriété définitoire de la collocation firthienne. Elle ne doit cependant pas être confondue avec la récurrence d'un contexte :

From the preceding remarks, it will be seen that collocation is not to be interpreted as context by which the whole conceptual meaning is implied. Nor is it to be confused with citation¹³. [Firth, 1957b/1968, p. 180]

Des remarques précédentes, il sera perçu que la collocation ne doit ni être interprétée comme du *contexte* qui impliquerait le sens conceptuel global ni être confondue avec de la *citation*.

Firth reprend là en d'autres mots l'idée avancée en 1951b dans « Modes of meaning » ([le sens par collocation n'est pas du tout la même chose que le sens contextuel] (« *Meaning par collocation is not at all the same thing as contextual meaning* ») [Firth, 1951b/1969, p. 195]) ce qui dénote d'une certaine stabilité de cette dichotomie dans sa vision polysystémique de l'analyse de la langue. L'idée que la collocation ne saurait équivaloir à une « *citation* » est également une reprise puisque l'on retrouve une affirmation similaire, peut-être même plus explicite sur ce que l'on doit percevoir dans le terme « *citation* » en 1956b dans l'article « Descriptive linguistics and the study of English ». Firth y écrit que les collocations ne sont pas des « *citations* » dans

13. Les emphases sont de Firth.

le sens de celles que l'on peut trouver dans un dictionnaire en relation avec une définition. Il ne s'agit donc pas de renvoyer ni à une citation, ni à une définition, mais directement aux sèmes.

La collocation est une des modalités d'expression du sens au même titre qu'il existe des sens phonétique, phonologique, syntaxique¹⁴. Néanmoins, si elle fait sens, elle ne repose pas elle-même sur le sens des mots :

The statement of meaning by collocation and various collocabilities does not involve the definition of word-meaning by means of further sentences in shifted terms. Meaning by collocation is an abstraction at the syntagmatic level and is not directly concerned with the conceptual or idea approach to the meaning of words. [Firth, 1951b/1969, p. 196]

L'établissement du sens par collocation et des diverses collocabilités n'implique pas la définition du sens du mot par le truchement d'autres phrases dont les termes ont été altérés. Le sens par collocation est une abstraction au niveau syntagmatique et n'est pas directement concerné par l'approche conceptuelle ou idéelle du sens des mots.

Firth affirme que la collocation est de l'ordre de la connotation plutôt que de celui de la dénotation. Si elle participe au sens, elle ne s'appuie pas sur celui-ci à proprement parler, mais sur celui qui saillit de ces relations collocationnelles.

Par ailleurs, Firth défend ici que la collocation opère à un niveau syntagmatique. Or on peut lire par ailleurs qu'elle opère à un niveau lexical par opposition à la colligation qui opère à un niveau grammatical :

Collocations of a given word are statements of the habitual or customary places of that word in collocational order but not in any other contextual order and emphatically not in any grammatical order. [Firth, 1957b/1968, p. 181]

Les collocations d'un mot donné sont constituées par la somme des places habituelles ou courantes de ce mot dans un ordre collocationnel mais pas dans un quelque autre ordre contextuel et absolument pas dans quelque ordre grammatical que ce soit.

Firth élargit cette définition par contraste en ajoutant que si l'ordre collocationnel n'est pas assimilable à un ordre contextuel, il ne l'est pas non plus à un ordre grammatical.

Or, cette différence de formulation est quelque peu maladroite puisqu'elle semble contradictoire et prête à confusion. Pour être plus juste, il ressort des articles de Firth que la collocation s'appuie sur le niveau lexical d'analyse et fait sens à un niveau syntagmatique. Ainsi rejoint-on l'idée qu'un niveau d'analyse sémantique (lexical) constitue une fonction au niveau supérieur, idée que Firth évoque dans « The Principles of Phonetic Notation in Descriptive Grammar » [Firth, 1934d/1969] puis reprise dans « Introduction » [Durand et Robinson, 1974].

14. « 'les modes de sens' phonétique, phonologique, syntaxique, collocationnel, pour ne mentionner que l'extrême inférieure du spectre »[‘Modes of meaning’ phonetic, phonological, syntactical, collocational, to mention only the lower end of the spectrum] [Firth, 1953/1968, p. 33]

La collocation n'est donc assimilable ni à une juxtaposition [Firth, 1957b/1968, p. 181], ni à une manifestation du contexte de situation [Firth, 1951b/1969, p. 195 ; Firth, 1957b/1968, p. 180], ni à de la citation [Firth, 1957b/1968, p. 181] et bien qu'elle fasse sens et constitue un niveau à part entière de ce dernier, elle ne s'appuie pas elle-même sur les sèmes des collocats mis en œuvre [Firth, 1951b/1969, p. 196]. La collocation est donc constituante de sens, sens qui ne prend de l'épaisseur qu'à travers la multiplicité des usages [Firth, 1953/1968, p. 33].

3.2.1.3 Une définition par l'illustration

Une autre étape majeure du raisonnement proposé par Firth consiste dans l'illustration de ses concepts afin d'en expliciter le sens ou l'utilisation. Firth envisage la collocation en poésie, qui fait alors figure de « langage restreint », présentant des collocations idiosyncratiques, propres à Edith Sitwell [Firth, 1952/1968, p. 15–18], Swinburne [Firth, 1952/1968, p. 16 ; Firth, 1956b/1968, p. 98, 110], mais il évoque également la collocation dans la langue courante. Outre la séquence phonétique /ɔ:dəz/ abordée sous différentes réalisations graphiques [Firth, 1952/1968, p. 19], il explore principalement deux séries de collocations (« ass » et « get ») et ce, de manière sensiblement différente. Ces illustrations permettent d'envisager concrètement l'étude de la collocation ainsi que ses implications scientifiques et son utilité.

Etude collocationnelle de *Get*

Dans « Linguistic Analysis as a Study of Meaning » (1952), Firth propose :

A descriptive indication of the relation of the collocations to generalized contexts of situation. [Firth, 1952/1968, p. 20]

une indication descriptive de la relation des collocations aux contextes de situation généralisés.

Il s'agit d'étudier sur quatre pages les distributions collocationnelles de « get » de manière exhaustive. Bien que Firth se défende de s'appuyer sur le « sens 'essentiel' » intrinsèque au mot pour établir son schéma collocationnel, c'est partiellement selon ce critère qu'il organise sa démonstration. Il considère dix subdivisions, que nous avons choisi de répartir selon trois axes dans notre tableau synthétique : celles qui se basent sur des caractéristiques exclusivement sémantiques, celles qui se basent sur des critères uniquement distributionnels et enfin, en position médiane, les éléments reposant à la fois sur des propriétés distributionnelles et sémantiques puisque Firth précise que « *les descriptions générales des usages situationnels ne sont pas mutuellement exclusifs* » [Firth, 1952/1968, p. 22] :

Critères purement sémantiques	Critères à la fois sémantiques et distributionnels	Critères purement distributionnels
(1) avoir et tenir en possession assurée, certitude	(3) verbes binominaux, mouvement vers la possession	(7) suivi d'un élément (pro)nominal
(2) assurer ou obtenir une possession	(6) verbe suivi d'une seule particule ou préposition, devenir ou effort fructueux	(8) suivi par au moins 2 particules
(4) acquisition, mouvement assuré vers un but		(9) avec une particule et un élément nominal
(5) obligation		(10) suivi par au moins 2 particules

Tableau 3.1 – Classification des schémas collocationnels du verbe *get*

La troisième colonne propose deux entrées apparemment similaires identifiées comme entrées (8) et (10). Il s'agit ici de respecter la classification proposée par Firth. Palmer, éditeur du recueil, suggère en note qu'il s'agit selon lui d'un acte délibéré de Firth pour qui ces subdivisions renverraient à des éléments différents en termes collocationnels et situationnels. On y trouve néanmoins des énoncés très proches sur le plan distributionnel tels que :

- (8b) « *I can't get on with him* » [Je ne peux pas m'entendre avec lui.]
 (10a) « *You can't get out of it now.* » [Tu ne peux pas en sortir maintenant.]

[Firth, 1952/1968, p. 22]

Dans chacun des énoncés, on retrouve la structure <get–particule–préposition–pronom>. La seule différence entre les deux groupes d'énoncés semble donc résider dans l'adjonction d'un adverbe temporel (« *now* » [maintenant] et « *tomorrow* » [demain]). Sans plus d'explication de la part de l'auteur, il semble assez difficile de justifier cette dernière subdivision.

Les sèmes inhérents au mot restent donc un critère de classification même s'il y a un équilibre apparent entre les propriétés sémantiques et distributionnelles. Dans la colonne intermédiaire, les catégories proposées semblent faire pencher la balance pour une prédominance du critère sémantique. En effet aucun des critères distributionnels qui y sont mentionnés n'apparaissent de manière isolés. En théorie ils se suffiraient donc à eux-mêmes pour justifier la subdivision. Au contraire, les propriétés sémantiques de la subdivision (3) « mouvement vers la possession »

rappellent ceux de la subdivision (2) impliquant l'obtention d'une possession. Pour preuve, les énoncés :

- (2d) « *Get yourself a wife.* » [(Trouve-toi une femme.]
- (3a) « *Go and get it youself.* » [Va le chercher toi-même.]
- (2a) « *Get me one too.* » [Trouve-m'en un aussi.]
- (3b) « *I'll try and get one for you.* » [J'essaierai de t'en trouver un.]

[Firth, 1952/1968, p. 20–21]

Bien qu'appartenant à des subdivisions différentes, la proximité sémantique de « *get* » dans chaque série d'énoncés s'accompagne d'une similarité distributionnelle <*get – somebody – something*> avec une possibilité de pronominalisation du destinataire (fonction datif / Complément d'Objet Indirect).

La différence majeure exposée par Firth entre les subdivisions (2) et (3) réside dans la présence d'un critère distributionnel lié à la valence du verbe dans la dernière, à savoir que le verbe est dit « binominal » c'est-à-dire qu'il présente une double transitivité. Or, si on observe l'énoncé (2d), on peut proposer la glose : « *you get a wife for you* » [tu te trouves une femme pour toi] qui fait apparaître la même structure que dans l'énoncé (3b) avec une double transitivité dont l'une est introduite par la préposition « *for* » [pour]. Le pronom réflexif de l'énoncé (3a) peut être perçu différemment selon le contexte puisqu'il n'implique pas nécessairement que le co-énonciateur soit le destinataire de l'objet désigné par le pronom « *it* », il pourrait donc relever d'une simple transitivité contrastant avec l'énoncé (2a) et justifiant d'une subdivision indépendante.

Concernant les énoncés (2a) et (3b), ils sont d'une grande proximité sémantique, jusque dans leur traduction en français. La différence formelle réside dans le recours à la préposition « *for* » [pour] dans l'énoncé (3b). C'est paradoxalement celui-ci que Firth fait figurer dans les « verbes binominaux » et non le (2a).

Si Firth admet volontiers le caractère imparfait de cette classification [Firth, 1952/1968, p. 22], l'illustration par le verbe « *get* » semble desservir cette démonstration de la collocation. Outre le flou qui plane sur les catégorisations, la part laissée à la sémantique comme base d'analyse semble pour le moins contradictoire avec les affirmations faisant de la collocation une abstraction au niveau syntagmatique qui ne soit pas directement concernée par l'approche conceptuelle du sens des mots au sein de phrases dont on aurait altéré ou échangé les termes [Firth, 1951b/1969, p. 196].

Etude collocationnelle de Ass

Une autre illustration récurrente est investie par Firth et apparait au fil de ses articles. Elle

concerne le substantif « ass ». Force est de constater que ce sont les mêmes exemples, mot pour mot, qui sont employés dans des démonstrations qui sont, elles, susceptibles de variations. Cette tendance est notable dans l'explication de la collocation mais également dans d'autres domaines, en phonétique et en phonesthésique notamment, pour lesquelles il propose des paires minimales et autres listes récurrentes.

Ainsi, Firth explique la collocation par la production commentée de quatre énoncés incluant l'occurrence du mot « ass ». Il reprend cette même démonstration dans « Descriptive linguistics and the study of English » [Firth, 1956b/1968, p. 108, 113], ou encore « A synopsis of linguistic theory 1930-55 » [Firth, 1957b/1968, p. 179] :

a. Don't be such an ass	a'. You silly...	a''. Don't be such an ass !!
b. He's a silly ass anyway	b'. Don't be such an...	b''. You silly ass !
[Firth, 1956b/1968, p. 108]	c'. Only an...like Bagson would do such a thing	c''. What an ass he is !!
		[Firth, 1957b/1968, p. 179]
	[Firth, 1956b/1968, p. 113]	

Le premier énoncé « Don't be such an ass ! » est présent dans les trois séries de collocations proposées par Firth, de même que la séquence « silly+ass ». Dans le premier article, les exemples servent à démontrer que la collocation ne s'apparente ni à une définition ni à une citation de type dictionnaire ; le second article souligne l'importance de l'environnement verbal récurrent ; et le dernier article ajoute la dichotomie entre collocation et contexte de situation tout en insistant sur l'environnement et l'importance des mots.

Le terme « ass » est également mentionné dans le cadre de la collocation dans l'article « Ethnographic Analysis and Language » [Firth, 1957d/1968, p. 150]. Firth, bien qu'il ne mentionne pas d'énoncé mettant le mot en situation pousse plus loin l'analyse affirmant que ce mot, en anglais oral et courant, entre généralement en collocation avec des « expressions de référence et d'adresse personnelles », décrivant donc des individus, et note que la forme plurielle est peu commune [Firth, 1957d/1968], la référence à l'animal (l'âne) nécessiterait une transposition dans un autre « langage » [Firth, 1957d/1968]. Il introduit ainsi un concept nouveau, celui des « *restricted languages* » [langages restreints] conditionnant les propriétés collocationnelles des mots.

3.2.2 La collocation en phonétique : la phonesthésie

Si la collocation est principalement utilisée par rapport au mot, Firth y associe également la phonétique, voire la phonesthésique, donc un niveau sublexical. L'utilisation de la collocation dans ces domaines est de deux natures : soit l'élément phonique sert de base à l'analyse et la

collocation permet de faire sens dans un but contrastif afin de tendre vers la graphie et d'établir les différentes formes écrites que peut endosser le collocat ; soit au contraire, la graphie est première et la collocation permet d'attribuer du sens à une séquence phonique récurrente.

La première démarche est abordée avec la séquence /ɔ:dəz/ (à lire « odeuz ») et ses différentes réalisations graphiques : « orders » dans sa forme substantivale pluriel, verbale à la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif [Firth, 1952/1968, p. 19]. Il s'agit ici d'apprécier la réalisation des allomorphes /z/ dans le cadre du pluriel et du génitif des noms ainsi que de la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif des verbes en anglais. Une remise en contexte permet la production de trois énoncés caractéristiques des fonctions grammaticales envisagées :

- (a) « *He got the orders for cement.* » [Il a reçu les commandes de ciment]
- (b) « *He orders cement once a month.* » [Il commande du ciment une fois par mois]
- (c) « *Have you forgotten the Ancient Order's name ?* » [As-tu oublié le nom de l'Ancien Ordre ?]
[Firth, 1952/1968, p. 19]

L'énoncé (a) fait apparaître /ɔ:dəz/ sous une forme nominale en position accusative, l'énoncé (b) un verbe conjugué à la troisième personne du singulier au présent de l'indicatif, et l'énoncé (c) un nom propre marqué par un génitif saxon. Firth propose de leur appliquer « les critères de distribution et de collocation » afin d'établir trois représentations éclatées des formes distributionnellement compatibles avec chacun des énoncés correspondants :

- (a) order, order-s
- (b) order, order-s, order-ed, order-ing
- (c) order, order-'s, orders, order-s'

[Firth, 1952/1968, p. 19]

L'énoncé (a) propose des variantes en nombre, l'énoncé (b) des variantes de formes verbales fléchies et l'énoncé (c) des formes nominales variant en nombre et/ou porteuses d'un génitif saxon. Selon de Firth, la collocation et la distribution permettent de tirer principalement deux conclusions : 1) leurs critères distinctifs permettent de différencier ce qui relève du substantif ou du verbe et 2) elles permettent de distinguer la forme « simple » (nominative) du nom de sa forme au génitif [Firth, 1952/1968, p. 19]. Ce sont donc des opérateurs garantissant une opposition binaire (singulier/pluriel ; nominatif/génitif) mettant à jour la valeur sémantique ou fonctionnelle d'un énoncé [Firth, 1952/1968, p. 18].

La démarche collocationnelle en phonesthésie est sensiblement différente : elle n'opère pas au niveau lexical mais sub-lexical. Le sens construit par la répétition de collocation en contextes de situation similaires confère à « l'unité initiale » STR- présente dans les vers de Swinburne [Firth, 1951b/1969, p. 197] des notions de longueur, de droiture, d'étirement, voire de force :

Ah the banner-poles, the stretch of straightening streamers

Straining their full reach out ! [Firth, 1951b/1969, p. 197]

Ah, les hampes des bannières, le déploiement des étendards haussés,
Tendus et déployés !¹⁵

Dans l'exemple de /ɔ:dəz/ [Firth, 1952/1968, p. 19] il s'agissait en partant de trois énoncés proposant la même séquence phonétique avec des graphies différentes d'établir à travers des oppositions binaires engendrées par des collocations du sens grammatical relatif au nombre et au cas. Ici, les énoncés initialement écrits (vers de Swinburne) sont analysés à un niveau phonético-phonesthésique afin de les exploiter à un niveau purement sémantique (notion d'étirement, de longueur...) :

The phonaesthetic meaning of a collocation of several str- words of this type is to be taken in contrast with collocations of cr- words, cl- words. [Firth, 1951b/1969, p. 198]

Le sens phonesthésique d'une collocation de plusieurs mots en str- de ce type doit être mis en contraste avec les collocations de mots en cr- et en cl-.

Bien que la démarche analytique varie sensiblement, l'outil collocationnel a finalement un but similaire à celui exposé plus haut : c'est un opérateur permettant de dégager une série d'oppositions binaires faisant saillir du sens d'un énoncé opérant à des niveaux d'analyse variés. Dans ce même article, Firth mentionne les niveaux phonétique et phonesthésique mais aussi, lexical et grammatical. Cette liste sera complétée dans « A synopsis of linguistic theory 1930-55 » [Firth, 1957b/1968, p. 196] par la possibilité d'utiliser la collocation en corrélation avec « un composé ou une proposition » [Firth, 1957b/1968, p. 196].

Jacqueline Léon (2007, p. 407) affirme que l'origine de la collocation est à trouver dans le domaine phonétique et qu'il s'est étendu par la suite aux autres niveaux, se basant sur l'intérêt précoce de Firth pour la phonétique et la proportion d'articles concernés par cette discipline au sein des *Selected Papers of J.R. Firth* [Firth, 1968]. Si le point de départ de la réflexion est bel et bien la phonétique associée à la prosodie, Firth, avant même d'annoncer le terme « collocation » dépasse ce simple champ d'application :

Once started on a limerick, there are modal expectancies for the initiated at all these levels, at the grammatical, stylistic, and indeed at a variety of social levels. [Firth, 1951b/1969, p. 194]

En commençant un limerick¹⁶, il y a des attentes modales pour les initiés à tous ces niveaux, grammatical, stylistique et, effectivement, à une variété de niveaux sociaux.

On retrouve entre les lignes de cette citation le caractère attendu des collocations, plus tard

15. Cette traduction a été proposée par Gabriel Mourey sous le titre *Chants d'avant l'aube* [p.151]. A notre connaissance, il s'agit de la seule traduction publiée en français. Elle ne peut rendre compte de l'art de Swinburne, notamment à cause de la dimension phonesthésique qui la caractérise (voir à ce sujet la partie 2.5.2 page 293). Il s'agit néanmoins de donner ici au lecteur une idée du contenu sémantique de ces vers.

16. « Poème grotesque ou licencieux, à la mode en Angleterre à l'époque victorienne. » selon le TLFi via le site du CNRTL <http://www.cnrtl.fr/definition/limerick> (visité le 22/07/2015)

explicité sous l'expression « mutual expectancies », notamment et l'importance du contexte social qui n'est finalement qu'une manière de délimiter le domaine d'étude comme le feront les « restricted languages ». On reconnaît donc bien là les prémisses des éléments caractérisant le concept de collocation.

3.2.3 Dans la langue courante

L'utilisation de la collocation dans la langue commune ou courante est principalement illustrée par les études des mots « get » [Firth, 1952/1968, p. 20–23] et « ass » [Firth, 1956b/1968, p. 108, 113 ; Firth, 1957d/1968, p. 150 ; Firth, 1957b/1968, p. 179]. Elle a pour but l'étude scientifique et la compréhension de la langue :

The collocational study of selected words in everyday language is doubly rewarding in that it usefully circumscribes the field for further research and indicates problems in grammar. It is clearly an essential procedure in descriptive lexicography. [Firth, 1957b/1968, p. 180]

L'étude d'une sélection de mots sur le plan collocationnel dans le langage de tous les jours est doublement enrichissant : cela circonscrit utilement le champ pour de futures recherches et indique les problèmes de grammaire. C'est clairement une procédure essentielle dans la lexicographie descriptive.

En ce sens, la collocation n'est pas seulement un instrument d'interprétation sémantique, elle peut être symptomatique de désordres grammaticaux mais elle est avant tout un outil de recherche, sans être une fin en soi. Elle rejoint alors en ce sens sa fonction au sein des « restricted languages ». D'ailleurs, Firth emploie le terme « restricted » afin de caractériser certaines collocations de la langue courante :

This kind of study of the distribution of common words may be classified into general or usual collocations and more restricted technical or personal collocations. [Firth, 1951b/1969, p. 195]

Ce genre d'étude de la distribution de mots communs peut être classifié en collocations générales ou usuelles d'une part ou en collocations techniques ou personnelles plus restreintes.

Cette citation met en avant la possibilité de trouver des collocations spécifiques y compris dans le vernaculaire. Ces frontières poreuses rendent la dichotomie entre les deux applications des collocations (langue commune / « restricted languages ») factice si on considère que chaque phrase produite par un individu spécifique se fait dans un contexte de situation particulier, ce qui fait un énoncé unique motivé par un individu, une fonction (sociale), une époque, un lieu particuliers, et générant un vocabulaire, une grammaire, un style associés tout autant singuliers.

Cette limitation mise à part, la collocation doit fournir selon Firth des critères de différen-

tiation quant aux différentes catégories et fonctions grammaticales, notamment à travers les déclinaisons que le terme peut subir [Firth, 1952/1968, p. 19 ; Firth, 1957b/1968, p. 181]. Firth a recours à la « distribution en collocation » [Firth, 1952/1968, p. 19, 24] et à la « substitution en collocation » [Firth, 1952/1968, p. 23]. La première, la distribution en collocation, est ce qui détermine l'utilisation de la forme basique du nom (nominative) ou celle de sa forme au génitif, par exemple. La substitution en collocation, ne consiste pas en une simple commutation distributive, mais dans l'alternance du mot à étudier (et de ses diverses valeurs sémantiques, grammaticales...) ou encore dans l'adjonction de termes pertinents parce qu'entretenant une relation collocationnelle et/ou syntaxique étroite avec le terme à analyser.

Firth ne s'en tient pas à ces utilisations directes du concept de collocation, il est parfaitement conscient du développement que ce dernier peut connaître et l'extrapolation de la place qu'il peut tenir dans certains domaines en plein essor est explicite :

I believe that the study of grammatical structure of the longer pieces and also of the mutual expectancy of words in clichés and high-frequency collocations is one possible approach to machine translation. [Firth, 1956f/1968, p. 269]

Je pense que l'étude de la structure grammaticale de morceaux plus longs ainsi que celle de l'attente réciproque de mots dans les clichés et les collocations de haute fréquence est une approche possible de la traduction automatique.

A ce sujet, l'article de Jacqueline Léon, « Meaning by collocation » (2007), est particulièrement explicite quant à l'évolution de la collocation et à ses retombées au sein de la linguistique de corpus, laissant à voir une partie de l'héritage firthien (Cf. partie IV page 321)

3.2.4 Collocation et « restricted languages »

Bien que l'on puisse en trouver les fondements dès « The technique of semantics » [Firth, 1935b/1969, p. 29], le concept de *restricted language* apparaît explicitement dans les publications de Firth à partir de 1955 et il est dès le départ associé à la collocation :

The empirical data of such sciences as linguistics are usually stated in technical restricted languages which must, nevertheless, involve indeterminacy, since technical terms are collocated with words of common usage in general language. [Firth, 1955/1968, p. 46–47]

Les données empiriques de sciences telles que la linguistique sont généralement énoncées dans les langues techniques restreintes qui doivent, néanmoins, impliquer une indétermination, puisque les termes techniques entrent en collocation avec des mots d'usage commun dans la langue générale.

Si le problème de la terminologie est une thématique récurrente chez Firth, il apparaît clairement ici que cette métalangue ne saurait reposer sur un jargon spécifique, forgé de toute pièce,

mais bien sur l'usage singulier de termes issus de la langue commune. Cette terminologie est liée aux fonctions endossées en contexte restreint, ici la description linguistique.

Elle concerne principalement une série d'articles¹⁷ (souvent les textes de communications) qui se situent sur une période de deux ans (1955-57). Sans expliciter le processus qui l'a amené à cette terminologie, Firth laisse une note dans l'article « A synopsis of linguistic theory 1930-55 » [Firth, 1957b/1968, p. 178, note 38] qui laisse entendre que Ludwig Wittgenstein aurait joué un rôle dans la genèse du concept. Cette note se résume à : « Philosophical Investigations, 11-2 ». Il s'agit d'une référence à la publication posthume (1953) de Ludwig Wittgenstein dans sa version anglophone. Les paragraphes précis correspondant à la numérotation¹⁸ renvoient à l'utilisation métaphorique d'une boîte à outils ou aux manettes d'une locomotive dont les fonctions sous parfois des dehors d'uniformité peuvent être diverses selon le contexte et le but dans lequel elles sont employées. On retrouve ici l'image investie par Firth des mots dont la fonction sémantique en apparence unique peut varier grandement en corrélation avec le contexte de situation et pouvant rentrer simultanément dans des « restricted languages » différents variant selon le rôle social des individus ou de l'individu. Il semble que ce soit là la seule inspiration reconnue de Firth.

Dans « Meaning by collocation » (2007), Léon démontre une théorie parallèle développée par T. B. W. Reid (1956¹⁹) qui fait intervenir les terminologies [registres] (« registers ») et [répertoire d'expressions] (« repertory of utterances ») afin de designer respectivement les langues restreintes utilisées par un seul et même individu sous des circonstances différentes et des langues restreintes utilisées par différents groupes d'individus en une même circonstance. Cette information est d'autant plus pertinente que si Reid est absent des références de Firth, ce n'est pas réciproque : Reid cite « General linguistics and descriptive grammar » [Firth, 1951a/1969] dans « Linguistics, Structuralism and Philology » [Reid, 1956, p. 32].

La relation que Firth décrit entre la collocation et les « restricted languages » est probable-

17. Les articles principalement concernés par le thème des « restricted languages » sont : « Structural linguistics » [Firth, 1955/1968, p. 35-52], « Linguistics and translation » [Firth, 1956e/1968, p. 84-95], « Descriptive linguistics and the study of English » [Firth, 1956b/1968, p. 96-113] et « A synopsis of linguistic theory 1930-55 » [Firth, 1957b/1968, p. 168-205]

18. 11. « Think of the tools in a tool-box : there is a hammer, pliers, a saw, a screw-driver, a rule, a glue-pot, glue, nails and screws.—The functions of words are as diverse as the functions of these objects. (And in both cases there are similarities.) Of course, what confuses us is the uniform appearance of words when we hear them spoken or meet them in script and print. For their application is not presented to us so clearly. Especially when we are doing philosophy. »

12. « It is like looking into the cabin of a locomotive. We see handles all looking more or less alike. (Naturally, since they are all supposed to be handled.) But one is the handle of a crank which can be moved continuously (it regulates the opening of a valve); another is the handle of a switch, which has only two effective positions, it is either off or on; a third is the handle of a brake-lever, the harder one pulls on it, the harder it brakes; a fourth, the handle of a pump : it has an effect only so long as it is moved to and fro. » In Ludwig Wittgenstein [1953]. *Philosophical Investigations*. Translated by G.E.M. Anscombe. Oxford : Blackwell

19. Léon propose les références suivantes : Reid T.B.W (1956) « Linguistics, Structuralism and Philology ». *Archivum Linguisticum* 8(1), p. 28-37

ment de l'ordre de la symbiose tant l'existence de l'une est légitimée par celle de l'autre :

Statements of meaning at the collocational level may be made for the pivotal or key words of any restricted language being studied. Such collocations will often be found to be characteristic and help justify the restriction of the field. [Firth, 1957b/1968, p. 180]

L'affirmation du sens au niveau collocationnel peut être établie pour les mots-pivots ou les mots-clefs de tout langage restreint étudié. On découvrira souvent que de telles collocations sont caractéristiques et aident à justifier la restriction du champ.

Le langage restreint est ce qui permet à la collocation de faire sens et ces mêmes collocations constituent la justification d'une restriction du langage. Il est donc assez logique que les emplois de collocations dans la langue courante soient moins significatifs voire moins remarqués. Ceci justifie également que Firth semble plus à l'aise pour évoquer les collocations en langage restreint plutôt que dans la langue courante.

Cette propriété de valorisation mutuelle qui caractérise la collocation et les langages restreints est mise à profit dans diverses applications parmi lesquelles on retrouve principalement les champs de prédilection de Firth : la recherche scientifique [Firth, 1951b/1969; Firth, 1955/1968; Firth, 1956e/1968; Firth, 1956b/1968; Firth, 1959/1968] notamment en lexicographie avec l'établissement de glossaires en langues restreintes grâce à la collocation [Firth, 1956d/1968; Firth, 1953/1968; Firth, 1956b/1968; Firth, 1957b/1968], l'enseignement, que ce soit aux natifs ou non, [Firth, 1956b/1968] et la traduction [Firth, 1956d/1968; Firth, 1956e/1968; Firth, 1956b/1968; Firth, 1957d/1968]²⁰.

Ces « *restricted language* » constituent une « *fiction scientifique requise par l'analyse linguistique*²¹ » mais n'ont pas à proprement parler de réalité linguistique institutionalisée. Elles correspondent à des contextes linguistiques restreints par une méthode scientifique conformément aux fonctions de la langue dont la délimitation peut porter à plusieurs niveaux :

Collocability (...) may be regarded as a level of meaning in describing the English of any particular social group or indeed of one person. [Firth, 1951b/1969, p. 195]

La collocabilité (...) peut être envisagée comme un niveau de sens dans la description de l'anglais de n'importe quel groupe social ou, en effet d'une seule et même personne.

Du plus large au plus précis, la collocation peut donc opérer de manière générale et se produire dans la langue courante mais également dans un milieu restreint, voire très restreint, jusqu'à être propre à « une seule et même personne ». Cette restriction peut être d'ordre professionnelle (et correspondre alors à ce que l'on désigne souvent par l'expression *langue de spécialité*), so-

20. Les références concernent les articles principaux traitant des différents aspects des *restricted languages* et ne constituent pas une liste exhaustive. Ils mettent cependant en avant l'importance de la période 1955-57 pour le développement de ce thème.

21. « The term 'restricted language' is applied to a scientific fiction required by linguistic analysis » [Firth, 1959/1968, p. 207]

ciale, stylistique, générationnelle [Firth, 1959/1968, p. 207; Firth, 1956b/1968, p. 106)]. Un langage restreint est en ce sens assimilable à un idiolecte [Firth, 1959/1968, p. 209].

Firth propose cette définition des *restricted languages* :

Restricted languages function in situations or sets or series of situations proper to them, e.g. technical languages such as those operative in industry, aviation, military services, politics, commerce or, indeed, any form of speech or writing with specialized vocabulary, grammar and style. [Firth, 1956b/1968, p. 112]

Les langages restreints fonctionnent en situations, ensemble ou séries de situations qui leur sont propres, comme par exemple les langages techniques tels que ceux qui opèrent dans l'industrie, l'aviation, les services militaires, la politique, le commerce, ou même, toute forme de discours ou d'écriture utilisant un vocabulaire, une grammaire et un style spécifiques.

Cette citation fait écho à la liste des exemples de *languages* qu'il avait proposé trois ans plus tôt. Ces langues sont en fait des illustrations de ce qu'il nommera *restricted languages* à partir de 1955 :

1. « *Air-war Japanese* » [Le japonais des forces de l'air].
2. « *A unique thirteenth-century Chinese text –The Secret History of the Mongols* » [Un texte chinois unique du treizième siècle –L'histoire secrète des Mongols.]
3. « *Lear Limericks.* » [Les limericks de Lear.]
4. « *Swinburnese Lyrics.* » [Les textes poétiques de Swinburne.]
5. « *Modern Arabic headlines.* » [Des gros titres en arabe moderne.]

[Firth, 1953/1968, p. 29]

Les deux citations commencent par des éléments ayant une résonnance biographique pour Firth puisqu'il a adopté cette stratégie des *restricted languages* dans l'enseignement intensif d'une langue japonaise restreinte aux forces de l'air britanniques durant la Deuxième Guerre Mondiale à la demande du gouvernement.

Par ailleurs, ces citations permettent de définir ce qu'est un langage restreint et de l'illustrer mettant en avant le vocabulaire, la grammaire et le style propres à des individus, des fonctions, mais aussi des genres littéraires, des époques et des cultures afin de trouver des critères permettant la délimitation d'un champ d'analyse circonscrit [Firth, 1957b/1968, p. 195].

Comme les « modes de sens » qui constitue le Sens, les langages restreints peuvent être plusieurs à coexister en une seule et même entité, ici en un seul et même individu, pour former la Langue de cet individu. C'est cette image que Firth léguera dans le dernier article publié par Palmer²² :

22. Palmer affirme que cet article, originellement écrit à l'intention de la presse médicale est peut-être celui qui rend le mieux la conception firthienne des *restricted languages*. [F. R. Palmer, 1968a, p. 4]

For the purpose of linguistics such a person would be regarded as being in command of a constellation of restricted languages, satellite languages so to speak, governed by personality in social life and the general language of the community. [Firth, 1959/1968]

Dans une perspective linguistique, une telle personne serait perçue comme à la tête d'une constellation de langages restreints, de langages satellites pour ainsi dire, gouvernés par la personnalité en fonction de la vie sociale et le langage général de la communauté.

C'est la fonction sociale de l'individu et ses interactions qui sélectionnent le langage restreint à utiliser. On retrouve ici le fonctionnalisme dont Firth se réclame à la fois au sein de la langue (à travers la syntaxe et l'attachement au sens) mais aussi autour de celle-ci (de par les aspects pragmatiques, sociaux), très certainement teinté de l'influence de Malinowski.

Firth définit ces *restricted languages* comme des sous-classes linguistiques inférant à une langue courante (nationale) qui, bien que reprenant un lexique issu de la langue commune, s'organisent en une stylistique idiosyncratique de par leur grammaire, la valeur sémantique attribuée au lexique et les collocations qui en découlent, opérant dans des contextes spécifiques. C'est en ce sens que les *restricted languages* constituent l'environnement de prédilection pour l'application du concept de collocation.

Il donne d'ailleurs clairement la marche à suivre pour une utilisation optimale de cet outil dans ce cadre précis :

In the study of selected words, compounds and phrases in a restricted language for which there are restricted texts, an exhaustive collection of collocations must be made. It will then be found that meaning by collocation will suggest a small number of groups of collocations for each word studied. The next step is the choice of definitions for meanings suggested by the groups. [Firth, 1957b/1968, p. 181]

Dans l'étude de mots sélectionnés, composés et propositions au sein d'un langage restreint pour lequel il existe un nombre restreint de textes, une collection exhaustive de collocations doit être effectuée. Il sera alors trouvé que le sens par collocation suggèrera un petit nombre de groupes de collocations pour chaque mot étudié. L'étape suivante est le choix des définitions pour les sens suggérés par les groupes.

La collocation implique avant toute chose un travail statistique : des relevés et classifications par séries qui permettent de cerner les formes grammaticales récurrentes et leurs utilisations, à travers leurs liens logiques, sémantiques et syntaxiques, ainsi que d'en apprécier toute l'épaisseur sémantique et les diverses facettes avant d'en proposer des définitions éclairées [Firth, 1957b/1968, p. 195–196]. Le contexte du langage restreint permet de limiter la polysémie et les possibilités de collocations et d'obtenir un nombre limité de ces dernières contrairement à l'exemple de « get » [Firth, 1952/1968, p. 20–23] issu de la langue courante. L'analyse, plus exhaustive, est affinée. Cette limitation du contexte d'analyse est particulièrement efficace grâce au phénomène d'attente réciproque et à la redondance qu'elle implique, comme le souligne

Palmer dans son introduction aux *Selected Papers* (1968a, p. 6).

Firth donne plusieurs exemples d'application du concept de collocation en langage restreint. Il évoque la poésie et la licence linguistique qui la caractérise, avec donc la possibilité de créer des improbabilités collocationnelles [Firth, 1952/1968, p. 17]. Le « *Emily-coloured primulas* » du Dr Edith Sitwell de même que la poésie de Swinburne en sont l'illustration.

Firth applique également la collocation à l'œuvre de Hjelmslev dans un but d'analyse et d'illustration de l'exploitation de ce concept :

Applying my own technique, I would suggest that the meaning of the one hundred and six listed terms in Hjelmslev 'Prolegomena' is to be found by collecting and classifying the collocations, first in English and then perhaps in Danish, proceeding thence to frame a summary grammar of the structures regularly employed in the text. [Firth, 1955/1968, p. 46]

Appliquant ma propre technique, je suggèrerais que l'on peut trouver le sens des cent six termes listés dans les 'Prolégomènes' de Hjelmslev en relevant et classifiant les collocations, tout d'abord en anglais et ensuite peut-être en danois, procédant à partir de cela pour établir le cadre d'une grammaire abrégée des structures employées régulièrement dans le texte.

En dépit du champ de réflexion très particulier, restreint à un individu à une époque donnée, dans une fonction précise, la méthode reste identique : relevés, classifications et définitions. Une allusion très brève concernant la langue d'écriture est émise. Une étude des cent six termes techniques que propose Hjelmslev et de leurs relations de collocation en danois, c'est-à-dire dans la langue maternelle d'origine du linguiste, puis en anglais serait intéressante, d'autant plus s'il s'avérait que certaines dichotomies étaient décelables entre les deux versions.

Firth inscrit dès lors la collocation à un niveau méta-analytique permettant d'apporter un jour nouveau sur l'étude de la langue elle-même. Cette approche est congruente avec celle d'historien de la linguistique qu'il adopte régulièrement et, plus globalement, avec le regard critique qu'il n'hésite pas à employer envers non seulement la linguistique mais la science en générale. Il aime à déconstruire la science, à revenir sur et à ses origines et décrypter son évolution (Cf. son approche du concept de sens (chapitre 1 page 126), de phonème (chapitre 1.4 page 239)...) mais aussi à juger de l'adéquation de sa terminologie spécifique²³ et montre une pleine conscience tant du fond ou du sens de ce qui est étudié, que de la forme qu'elle revêt. Il applique ses exigences aux autres scientifiques ainsi qu'à lui-même et c'est, paradoxalement, cette attitude qui contribue à rendre certaines de ses explications assez absconses voire contradictoires²⁴.

23. Les critiques à l'égard de l'approche américaine sont nombreuses, tout particulièrement en matière de terminologie : contre « *le terme 'zero'* » [Firth, 1953/1968, p. 33], la terminologie liée au phonème [Firth, 1955/1968, p. 38], autour du terme « *morphophonémque* » [Firth, 1955/1968, p. 40 ; Firth, 1956a/1968, p. 119...].

24. La distinction entre ce qui relève de la collocation ou de la colligation, jusqu'à l'avènement de cette dernière est problématique. Dans « *Modes of meaning* » [Firth, 1951b/1969, p. 195], la collocation peut faire intervenir des

3.2.5 Langue décrite, langue de description et langue de traduction.

3.2.5.1 Langue décrite vs. langue de description

Ce que Firth définit comme les *restricted languages* porte également le nom de langue décrite et entre alors dans le paradigme d'une autre binarité, celle de la langue décrite par rapport à la langue de description. Cette délimitation de la langue offre des conditions d'étude optimales²⁵ :

Descriptive linguistics of the structural kind is at its best when dealing with a restricted language. The restricted language, which is also called the language under description (beschreibene²⁶ Sprache) must be exemplified by texts constituting an adequate corpus inscriptionem²⁷. [Firth, 1956b/1968, p. 112]

La linguistique descriptive de type structural est à son apogée lorsqu'elle s'occupe de langue restreinte. La langue restreinte, que l'on peut également appeler la langue décrite (*beschreibene Sprache*), doit être illustrée par des textes constituant un *corpus inscriptionem* adéquat.

Cette dichotomie est d'autant plus importante que Firth fait très souvent allusion à la nécessité d'adopter une *langue de description* ou terminologie²⁸ stable et internationale qui donnerait ses lettres de noblesse aux sciences du langage et faciliterait les échanges scientifiques. Il établit donc trois types de langue : [la langue décrite] (« *the language under description* ») et [la langue de description] (« *the language of description* ») auxquelles il ajoute de la [langue de traduction] (« *language of translation* »). Pour chacune de ces langues, il propose une terminologie germanique, se plaçant de fait dans la continuité des philologues allemands²⁹ : respectivement « *beschreibene Sprache* », « *beschreibende Sprache* » ou « *Aussagesprache ?* » et pour finir « *Übersetzungsprache ?* ». Les points d'interrogation dont sont flanqués les termes sont de Firth. Ils tendent à prouver l'hésitation du linguiste qui, s'il se montre capable de citer (à quelques co-

éléments grammaticaux alors que dans « A synopsis of linguistic theory 1930-55 » [Firth, 1957b/1968, p. 181] c'est absolument exclu, l'aspect grammatical relevant de la colligation.

25. Voir également « Linguistics and translation » [Firth, 1956e/1968, p. 87] et « The treatment of language in general linguistics » [Firth, 1959/1968, p. 207]

26. Le texte a été reproduit à l'identique, faute comprise.

27. Les emphases sont de Firth.

28. « The Tongues of men » [Firth, 1937/1966, p. 103, 112, 121], « The languages of linguistics » [Firth, 1953/1968, p. 33], « A new approach to grammar » [Firth, 1956a/1968, p. 120], « Applications of General Linguistics » [Firth, 1957c/1968, p. 133]...

29. Firth cite certains de ces philologues germaniques tels que Wilhelm von Humboldt régulièrement. Il faut rappeler qu'à la fin du XIX^e siècle/ début du XX^e, les érudits allemands ont encore ce quasi-monopole en Europe de la « philologie antique » selon Sweet [Sweet, 1879] et les plus grands linguistes britanniques (Cf. 3.1.2 page 71) ont pour la plupart été formés en Allemagne à un moment ou à un autre. Sweet qui n'échappe pas à cette règle (tout comme Daniel Jones après lui) encourage d'ailleurs les scientifiques britanniques à s'affirmer par rapport à cette tendance [Sweet, 1879]. Il n'en demeure pas moins qu'il reconnaît la continuité dans laquelle s'inscrivent les linguistes britanniques en regard de la philologie allemande, argument qui est cité et repris par Firth [Firth, 1949/1969, p. 166 ; Firth, 1951a/1969, p. 218].

quilles près) Johann Wolfgang von Goethe³⁰ ou encore Philipp Wegener en langue originale et d'exploiter ces citations³¹, semble plus hésitant lors de la production d'énoncés.

Des formes choisies, la forme adjetivale « *beschreibene* » n'est pas correcte. Seules les formes « *beschreibende* » et « *beschriebene* » correspondant aux adjectifs issus respectivement des participes présents et participes passés sont adaptées. Selon le contexte, c'est bien la « *beschriebene Sprache* » ou langue décrite dont il est ici question. En ce qui concerne, « *Aussagesprache* »³², l'étymologie voudrait qu'il s'agisse d'une langue « d'énonciation » ou « de déclaration », Firth en fait une langue de description (*Beschreibungsprache*). Seule la dernière terminologie - « *Übersetzungsprache* »³³, marquée d'un point d'interrogation semble adaptée afin de décrire une langue de traduction. En conséquence la pertinence de recourir à ces termes allemands semble toute relative d'autant qu'ils ne sont pas repris dans les nombreuses références subséquentes traitant de ce sujet (situées entre 1955 et 1957) puisque Firth revient systématiquement à sa désignation de base « langue décrite » / « langue de description »³⁴. Cette nécessité d'avoir recours à l'allemand, bien que guère plus expliquée est également présente dans le cinquième article de 1956 :

In the statements to be made about the l.u.d. [language under description], we have to employ another form of language which is the language of description. This language of description might be English or German. [Firth, 1956b/1968, p. 99]

Dans les affirmations qui doivent être faites de la l.d.[langue décrite], nous devons employer une autre forme de langue qui est la langue de description. Cette langue de description peut être l'anglais ou l'allemand.

Cette citation ne fait pas écho à un exemple particulier qui aurait un rapport quelconque avec l'allemand puisque le panel d'échantillons proposé, outre les domaines d'application différents, vont de la poésie de Swinburne à la Déclaration américaine d'Indépendance en passant par la Magna Carta en latin médiéval. Il s'agit bien d'une généralité de la part de l'auteur et l'allemand

30. « *Das Höchste wäre zu begreifen, das alles Faktische schon Theorie ist* »[Firth, 1957d/1968, p. 146]. Outre la ponctuation qui n'est pas tout à fait respectée (il manque les « : » après « wäre », on notera la faute de copie sur le deuxième « das » dont le « s » final aurait pour le moins dû être doublé, ou mieux, être remplacé par un ß, afin de figurer la conjonction de coordination et non l'article défini neutre, comme dans la version originale [Johann Wolfgang von Goethe [1908]. *Sprüche in Prosa : Maximen und Reflexionen*. Sous la dir. d'Herman Krüger-Westend. Leipzig : Insel-Verl.].

31. Firth propose dans la note numéro 14 de l'article « Ethnographic Analysis and Language » [Firth, 1957d/1968, p. 149] un renvoi à une très grande citation (p. 163–4) de Wegener. Il exploite cette citation pour en proposer un résumé des grandes lignes à la page 147.

32. Une recherche sur le moteur de recherche <http://www.google.de/> en date du 10 février 2014 ne fournit que 5 résultats attestant de l'utilisation de ce terme, dont l'origine directe ou indirecte n'est pas l'article de Firth.

33. Une recherche sur le moteur de recherche <http://www.google.de/> en date du 10 février 2014 fournit 21 résultats attestant de l'utilisation de ce terme, dont une page du journal *Die Zeit* (Le Monde) en ligne : <http://www.zeit.de/digital/datenschutz/2013-10/schaar-billen-datenschutz-appell>

34. On trouve notamment des références à cette terminologie dans : « Structural linguistics » [Firth, 1955/1968, p. 49], « Linguistic analysis and translation » [Firth, 1956d/1968, p. 81], « Linguistics and translation » [Firth, 1956e/1968, p. 87], « Descriptive linguistics and the study of English » [Firth, 1956b/1968, p. 90–99, 112], « Ethnographic Analysis and Language » [Firth, 1957d/1968, p. 158] et « A synopsis of linguistic theory 1930–55 » [Firth, 1957b/1968, p. 202].

ferait partie des langues de description quelle que soit la langue restreinte initiale concernée.

Ceci dénote également, de la part de Firth, d'une capacité, voire d'une nécessité d'avoir une vision globale des langues et de mener une réflexion plurilinguistique dans sa théorisation. Les langues sont objets d'étude mais également outils (terminologiques, logiques...) de cette étude. Il semble donc d'autant plus cohérent que nombre de ses réflexions concernent ce passage d'une langue à l'autre à travers la thématique de la traduction.

3.2.5.2 Traduction et langue de traduction

En 1956, Firth établit un classement entre les différents types de traduction [Firth, 1956e/1968, p. 86–87]. Il en dénombre quatre : la traduction créative (généralement littéraire, se basant sur la langue courante) ; la traduction officielle (liée à des besoins administratifs et donc se basant sur des jargons ou langues restreintes) ; la traduction utilisée par les linguistes descriptifs (étudiant la langue décrite à travers la langue de description et la langue de traduction) ; et finalement la traduction mécanique, opérée par un ordinateur, que l'on qualifierait plutôt aujourd'hui de *traduction automatique*, sans préciser si elle se base sur la langue courante ou restreinte, probablement les deux). Cette classification paraît équilibrée en ce sens que deux catégories sur quatre s'attachent exclusivement à des langues restreintes, les deux autres permettant le traitement de la langue courante avec les difficultés qui peuvent être liées à cette non-restriction.

La langue de traduction, ne se limite donc pas à une traduction d'une langue nationale à une autre mais opère à plusieurs niveaux, notamment d'une langue restreinte à une autre. Elle est alors le moyen d'aborder le contenu sémantique d'une langue restreinte inaccessible afin d'en faciliter l'étude [Firth, 1956b/1968, p. 112]. Elle n'est pas indépendante des langues décrites ou de description puisqu'elle doit fonctionner en tandem avec cette dernière afin d'extraire et de transmettre du sens. Firth en donne tout d'abord les caractéristiques générales :

As I have said elsewhere, descriptive linguists are concerned with the language under description, preferably a restricted language, the language of description and also the language of translation, and the languages of translation must be especially closely related to the language of description and to the analysis which itself consists of statements of meaning in linguistic terms. [Firth, 1956e/1968, p. 87]

Comme je l'ai dit ailleurs, les linguistes descriptifs s'attachent à la langue décrite, de préférence une langue restreinte, à la langue de description et également à la langue de traduction. Les langues de traduction doivent être spécialement proches de la langue de description et de l'analyse qui elle-même consiste en l'établissement du sens en termes linguistiques.

La forme plurielle octroyée à l'expression « langues de traduction » est ambiguë. La question

qui se pose est de savoir si elles sont multiples de par la diversité des éléments analysés ou si un seul et même énoncé peut nécessiter le recours à plusieurs langues de traduction.

La traduction constitue un domaine de prédilection des *restricted languages* mais tient néanmoins une place à part dans la logique Firthienne. En un sens, la traduction fait sienne les caractéristiques à première vue antagonistes des langues décrites et de description puisqu'elle nécessite une appropriation de la langue source (décrite) afin d'en saisir toutes les subtilités mais également une maîtrise maximale de la langue cible (langue de description) afin de transférer le sens. Dans cette optique, même si la langue de traduction fait explicitement référence aux *restricted languages*, cet concept est également présente dans les langues décrites et de description.

Après avoir établit quatre types fondamentaux de traduction, Firth introduit, dans son article dévolu à Malinowski, des subdivisions au sein-même de ces langues de traduction :

The language of translation subdivides into word-translation meanings, and translation meanings offered as a means of identifying longer pieces or as names for other native categories supplied by informants. [Firth, 1957d/1968, p. 158]

La langue de traduction se divise en d'une part, les sens par traduction du mot, et, d'autre part les sens de traduction proposés soit comme un moyen d'identifier des morceaux plus longs soit des noms pour d'autres catégories indigènes fournies par les informateurs.

La première dichotomie semble distinguer la traduction littérale d'une traduction plus intuitive. Au sein de cette dernière transparaît la nécessité d'adapter la traduction à son public (culturellement, socialement...) en lui faisant endosser une forme plus accessible voire en expliciter plus ou moins les éléments allogènes³⁵. Les langues de description et de traduction doivent ici se montrer plastiques afin de s'adapter au contexte.

On retrouve l'importance de la notion de contexte qui intervient à un troisième niveau. S'il a été montré plus haut qu'il pouvait être objet d'étude à lui seul, ou corollaire primordial à l'étude d'un énoncé dont on veut extraire du sens, il est à présent indispensable au traducteur et conditionne une analyse en deux temps : le premier qui permet d'extraire le sens d'un énoncé-source (en fonction de son contexte) et le deuxième en vue d'une translation de ce sens qui permet de sélectionner une interface linguistique adaptée (au nouveau contexte) afin de produire un énoncé-cible.

Malgré ces adaptations, le fait de rendre, par le biais d'un travail de traduction, *tout* le sens semble une tâche ardue, voire impossible [Firth, 1951b/1969, p. 199]. Néanmoins, les réseaux de collocations permettent de donner une vision d'un mot qu'une simple traduction ne pourrait qu'effleurer. Ainsi la collocation peut s'avérer un outil précieux dans la transposition du sens d'une langue à l'autre :

35. Voir les exemples des traductions du chinois d'Arthur Waley et d'Ezra Pound citées par Firth dans « Linguistic analysis and translation » [Firth, 1956d/1968, p. 87]

More barriers would have been removed if the linguistic analysis at the grammatical, collocational and lexical levels could have been systematic in both languages and keyed to the translation. [Firth, 1956d/1968, p. 80]

Davantage de barrières auraient pu être levées si l'analyse linguistique aux niveaux grammatical, collocationnel et lexical avait pu être systématique dans les deux langues et verrouillée à la traduction.

Non seulement la collocation peut être d'une aide précieuse en traduction, mais selon Firth, elle est un objet d'étude incontournable au même titre que la grammaire ou encore le lexique, c'est un des niveaux d'analyse qui se doit d'accompagner la traduction et qui peut s'avérer nécessaire au cours d'analyses linguistiques afin de ne pas rencontrer les écueils qu'il souligne chez Whitney, à savoir « *une analyse inadéquate aux niveaux grammatical, lexical, collocationnel et situationnel*³⁶ ».

Chacune de ces langues restreintes constitue une facette linguistique de l'individu variant en fonction du contexte de situation. Elles peuvent être étudiées individuellement en corrélation avec ces variations contextuelles ou encore dans leurs interrelations. Il serait intéressant, dès lors, de mettre en exergue les interférences que ces langages restreints peuvent avoir les uns avec les autres, avec éventuellement des glissements sémantiques ou autres intrusions.

Palmer résume ainsi la pensée firthienne dans son « introduction » aux *Selected Papers* : « *Translation, too, lost some of its problems if the languages could be restricted* » [Certains problèmes de traduction aussi, disparaissent si les langues peuvent être restreintes] [F. R. Palmer, 1968a, p. 8]. Il s'appuie pour cela sur une citation de Firth :

I have earlier referred to 'restricted languages'. The difficulties of translation between two discrepant languages are not so great if the situations are to some extent common. It is easier to build the bridges from the source language to the target language if the situational content is mutually assimilated by cultural convergence. [Firth, 1956b/1968, p. 109–110]

J'ai déjà fait référence aux langues restreintes. Les difficultés de la traduction entre deux langues distantes ne sont pas si importantes si les situations sont, d'une certaine manière, communes. Il est plus aisés d'établir des ponts de la langue source à la langue cible si le contenu situationnel est assimilé mutuellement par une convergence culturelle.

La transposition du contexte situationnel de la langue source dans la langue cible constitue donc un atout majeur pour la traduction. Ce faisant c'est la langue restreinte propre à la langue source qui s'en trouve transposée, avec la mise en place de micro-glossaires et de micro-grammaires³⁷, et donc de systèmes de collocations qui assureront la cohésion de la traduction :

36. « Such shots in the dark, however lucky, are invariably the result of inadequate analysis at the grammatical, lexical, collocational and situational levels. » [Firth, 1956d/1968, p. 76–77]

37. Firth parle également des *restricted language* comme proposant un « *champ d'expérience ou d'actions circonscrit [ayant] sa propre grammaire et son propre dictionnaire.* » [Firth, 1956e/1968, p. 87]

I suggest micro-grammar and micro-glossaries of restricted languages with suitable texts should be seriously considered. Incidentally, such work has a direct bearing on mechanical translation by electronic computers. [Firth, 1956b/1968, p. 106]

Je suggère que l'on devrait envisager une micro-grammaire et des micro-glossaires de langues restreintes avec des textes appropriés. D'ailleurs, un tel travail a un impact direct sur la traduction mécanique par des ordinateurs électroniques.

Firth suggère de pousser cette démarche restrictive à son maximum afin de permettre d'étudier le processus de traduction dans des conditions optimales [Firth, 1956e/1968, p. 93]. Néanmoins, il modère son enthousiasme en apportant lui-même les limites de la traduction. Outre l'impossibilité de traduire certains textes, comme la poésie de Swinburne [Firth, 1951b/1969, p. 199], l'utilisation (fréquente, selon lui) d'une traduction comme base d'étude linguistique constitue le «*fondement de l'erreur*» [Firth, 1956d/1968, p. 77].

Il n'en reste pas à cette approche scientifique et donne une légitimité pratique à ses recommandations dans le cadre des traductions officielles, notamment en diplomatie. Les malentendus ou même «*frictions*» liés à des problèmes de traduction, fréquents selon lui [Firth, 1956d/1968, p. 87], pourraient être évités grâce à une étude approfondie des langues restreintes en science et en politique à la fois aux niveaux national et international. Il y voit également, dans un article de la même année, une possibilité de «*promouvoir l'unité de l'Europe et de favoriser la coopération internationale européenne*» [Firth, 1956b/1968, p. 106]. Une dizaine d'année après la deuxième guerre mondiale et sous un climat géopolitique délicat en Europe³⁸, de tels arguments proférés par un Officier de l'Ordre de l'Empire Britannique³⁹ ne peuvent que donner encore plus de poids aux *restricted languages*.

Dans cette vision large des utilités des *restricted languages*, Firth en offre une nouvelle perspective en relation avec l'émergence de nouvelles branches de la linguistique comme le traitement informatique des langues [Firth, 1956b/1968, p. 106]. Bien qu'il ne développe pas cet aspect lui-même, il est parfaitement lucide quant à l'intérêt que cet outil linguistique peut susciter et ne manquera pas de susciter d'ailleurs.

3.2.6 Les collocations étendues

Firth évoque également une sous catégorie de collocations : [la collocation étendue] («*extended collocation*») [Firth, 1957a/1969, p. 169]. Ces dernières sont mentionnées au cours d'une

38. 1956 est l'année de l'insurrection de Budapest, véritable révolution à l'encontre du joug soviétique et voit également éclater la crise du canal de Suez pour ne citer que ces événements. Elle est donc particulièrement représentative de la tension internationale durant la *Guerre Froide*.

39. John Rupert Firth est fait Officier de l'Ordre de l'Empire Britannique en 1946 pour service rendu dans l'enseignement intensif du Japonais (comme langue restreinte) aux soldats en partance pour le front Pacifique.

énumération sans plus d'explications et il appartiendra au lecteur de leur attribuer un sens. C'est T. F. Mitchell qui apporte des éléments de réponse en 1952, donc du vivant de Firth :

Extended collocation⁴⁰ is used as a criterion for formal analysis and statement of meaning. A sentence illustrating one of the tenses, for example, is associated by extended collocation with a word, phrase, or sentence which may not be collocated with similar sentences containing the other tense or the participle. [Mitchell, 1952, p. 13]

La collocation étendue est utilisée comme un critère d'analyse formelle et d'établissement de sens. Une phrase illustrant un des temps, par exemple, est associée par collocation étendue à un mot, une proposition, ou une phrase qui n'est pas susceptible d'entrer en collocation avec des phrases similaires contenant d'autres temps ou le participe.

Cette citation permet d'apprécier la nature et même la longueur que peut revêtir une collocation étendue puisqu'il est ici question d'une phrase toute entière associée à un élément de poids syntaxique égal ou inférieur. La collocation étendue semble avoir pour but d'expliquer un point grammatical en l'illustrant. Mitchell propose bien des exemples mais fautes de compétences en arabe, seules les traductions seront ici reproduites puisqu'elles apportent un certain éclairage sur notre étude :

(1) « *He married a woman from the 'Awagir.* » [Il a épousé une femme du 'Awagir.]

(2) « ... *but she died, poor woman...* » [... mais elle est décédée, pauvre femme...]

[Firth, 1952/1968, p. 14]

La collocation étendue des deux énoncés permet ainsi de donner un sens à la forme « *married* » de l'énoncé (1). En effet, comme le précise Mitchell, l'interlocuteur n'a aucun moyen sans l'adjonction de l'énoncé (2) de savoir si le mariage est toujours d'actualité ou non, élément de sens fourni par la mise en relation des deux énoncés. Pour autant, peut-on réellement parler de réciprocité ou d'attente mutuelle ? Le doute est permis, justement de par l'ambigüité portée sur le verbe qui peut accepter une toute autre perspective : celle d'un mariage toujours d'actualité au moment de l'énonciation.

Le deuxième énoncé apparaît donc plutôt comme une explication, indiquant les causes qui ont amenées à formuler l'énoncé (1). Cela pose un problème de taille. Mitchell affirme :

Sentences containing certain participles are sometimes ambiguous when taken in vacuo, i.e. without further contextualization. [Firth, 1952/1968, p. 13]

Les phrases contenant certains participes sont parfois ambiguës lorsqu'elles sont prises in vacuo, c'est-à-dire sans plus de contextualisation.

Ce que Mitchell fait sous couvert de collocation étendue n'est finalement qu'une contextualisation comme il l'écrit lui-même. Or Firth précise très clairement que la collocation ne saurait être réduite à une contextualisation [Firth, 1957b/1968, p. 180].

40. L'emphase est de Mitchell.

A cette différence d'appréciation il faut ajouter le problème grammatical. Firth insiste sur le fait que « *la collocation n'est absolument pas d'ordre grammatical* » [Firth, 1950/1969, p. 181]. Or la collocation des deux énoncés chez Mitchell a pour but de préciser la forme verbale passée du premier énoncé afin de définir son aspect fermé ou ouvert, en d'autres termes si le procès exprimé par le verbe « *married* » est révolu (suite à séparation, décès...) ou non. Or cet aspect appartient bien au domaine grammatical⁴¹ ce qui semble antinomique avec les affirmations de Firth.

Les positions du maître et de l'élève semblent assez contradictoires, pourtant, l'article de Mitchell (1952) s'intercale entre les deux articles de Firth qui développent le plus le thème de la collocation, à savoir « *Modes of meaning* » [Firth, 1951b/1969] et « *A synopsis of linguistic theory 1930-55* » [Firth, 1957b/1968]. Ceci tend à illustrer le flou qui règne autour de certains concepts firthiens, y compris pour ses collaborateurs les plus proches.

3.2.7 Evolution et contradiction

Au moment où Mitchell publie « *The Active Participle in an Arabic Dialect of Cyrenaica* » [Mitchell, 1952], le concept est encore très jeune puisqu'il n'apparaît nominativement que l'année précédente [Firth, 1951b/1969, p. 194]. Ceci peut expliquer certains « flottements » du concept, à plus forte raison s'il est utilisé par deux scientifiques différents.

Au sein-même des publications signées de la main de Firth, on peut constater certaines incohérences, tout particulièrement entre des époques différentes de ses publications. La fin de l'année 1951 semble à ce titre jouer le rôle de charnière entre une première époque dédiée à l'élaboration d'une théorie linguistique avec l'introduction de nouveaux concepts (comme la phonesthésie et la collocation) et une deuxième où les nouveautés sont moins importantes (à l'exception des *restricted languages*) mais où Firth s'attache à reprendre les concepts antérieurs afin d'assurer une cohésion théorique⁴².

3.2.7.1 Un problème de normalité

Ainsi, concernant la nature-même de la collocation, il semble qu'il y ait eu une évolution (peut-être peut-on parler de contradiction au vue du laps de temps assez court qui sépare les

41. L'ATILF propose pour « aspect » la définition on ne peut plus explicite à ce sujet : « *Catégorie grammaticale relative au temps inhérent au procès (celui qui est indispensable à sa réalisation) et qui saisit le procès dans son développement, son achèvement, sa répétition.* »

42. Les titres très généraux des articles publiés par Palmer sont éloquent en la matière : « *The languages of linguistics* » [Firth, 1953/1968], « *Structural linguistics* » [Firth, 1955/1968], « *Philology in the philological society* » [Firth, 1956f/1968], « *A synopsis of linguistic theory 1930-55* » [Firth, 1957b/1968], « *A new approach to grammar* » [Firth, 1956a/1968]...

deux écrits) dans la conception firthienne entre la publication de « Modes of meaning » (1951b), article dans lequel on peut lire :

At the level of meaning by word collocation there is the interesting point that, both as a whole and in phrases, the collocations are unique and personal, that is to say, a-normal.
[Firth, 1951b/1969, p. 198]

Au niveau du sens par collocation, il y est un point intéressant : à la fois dans leur ensemble et au sein des propositions, les collocations sont uniques et personnelles, c'est-à-dire, a-normales.

Or, l'année suivante, dans « Linguistic Analysis as a Study of Meaning » (1952), Firth décrit le sens par collocation comme :

This level I have termed meaning by collocation, which may be personal and idiosyncratic, or normal [Firth, 1952/1968, p. 18]

J'ai nommé sens par collocation ce niveau qui peut être personnel et idiosyncratique, ou normal.

On retrouve bien le caractère très personnel de la collocation dans les deux citations, cependant, elle passe d'un domaine extérieur à la normalité, à l'intérieur du concept. L'évaluation de la normalité est en soi un concept relatif et subjectif, et son application à un phénomène sémantique aussi personnel reste difficile à évaluer. Néanmoins, c'est typiquement le type d'affirmation qui contribue à rendre les définitions de Firth assez floues et déroutantes.

3.2.7.2 Une évolution dans la segmentation de l'objet en collocation et de son champ d'application

Entre « Modes of meaning » (1951b), dans lequel Firth mentionne la collocation pour la première fois et « A synopsis of linguistic theory 1930-55 » [Firth, 1957b/1968], article le plus ancien du recueil publié par F. Palmer qui aborde le sujet de la collocation, on constate une évolution sur la nature de l'élément impliqué dans la collocation.

Dans un premier temps, Firth écrit :

Meaning by collocation is an abstraction at the syntagmatic level and is not directly concerned with the conceptual or idea approach to the meaning of words. [Firth, 1951b/1969, p. 196]

Le sens par collocation est une abstraction au niveau syntagmatique et n'est pas directement concerné par l'approche conceptuelle ou idéelle du sens des mots.

Selon cette citation, la collocation est d'ordre syntagmatique, c'est-à-dire qu'elle fonctionne par rapport au contexte des unités étudiées au sein d'un syntagme. La nature de ces unités est

clairement identifiée : « *Collocation states the habitual company a word keeps*⁴³ ». Dans une première acception, la collocation s'intéresse avant tout au mot, lexical ou grammatical, et aux termes avec lesquels il entretient une relation d'attente réciproque.

Or, cette segmentation a évolué au fil du temps. Outre le problème de la relation lexico-grammaticale étudiée plus loin, le concept a été étendu au niveau sub-lexical. En effet, on peut lire chez Firth :

The statement of collocations and extended collocations deals with mutually expectant orders of words and pieces as such, attention being focused on one word or one piece at a time. [Firth, 1957b/1968, p. 181]

Dans l'étude de mots, composés ou expressions sélectionnés dans le cadre d'un langage restreint pour lequel il y a des textes restreints, on doit d'abord établir une collection exhaustive des collocations.

La citation est à nouveau délicate à interpréter : il est questions de mots et de « parties ». On peut affirmer sans prendre trop de risques qu'il s'agit de « parties de mots » mais sans précisions il est délicat de s'avancer sur le niveau auquel la partie opère : sémantique, phonique ?

Dans le premier cas, il s'agirait d'envisager une collocation au niveau morphémique telle que l'attente mutuelle qui peut exister entre certains radicaux et des affixes, par exemple. Néanmoins, l'aspect phonologique ne peut pas être écarté pour autant. Dans l'article « Modes of meaning » [Firth, 1951b/1969, p. 197], Firth mentionne les collocations fréquentes des mots en « str- » or <STR-> ne constitue pas un morphème, unité minimale de sens, que l'on peut réinvestir de manière systématique. C'est avant tout une séquence phonique que Firth définit comme un phonestème lorsqu'il se trouve en position initiale, c'est à dire une séquence phonique chargée notionnellement (il parle en l'occurrence des notions de « *longueur, allongement, droiture, étirement* ») [Firth, 1951b/1969, p. 197]. Donc même si Firth applique la collocation au mot entier porteur de cette séquence en 1951, la dimension phonologique est sous-jacente et ne peut donc pas être évincée de l'interprétation de la citation de 1957 qui ne constituerait qu'une explicitation de cette approche.

Le champ d'application de la collocation s'est également élargi : il s'étend, dans un premier mouvement, jusqu' au niveau syntagmatique :

In the study of selected words, compounds and phrases in a restricted language for which there are restricted texts, an exhaustive collection of collocations must first be made. [Firth, 1957b/1968, p. 181]

L'établissement de collocations et collocations étendues traite de l'ordre mutuellement attendu des mots et des parties en tant que tels, l'attention étant portée sur un mot ou une partie à la fois.

43. « La collocation établit les relations habituelles qu'un mot-clef entretient. » [Firth, 1957b/1968, p. 179–181]

La collocation permet de dégager du sens pour les mots, les composés mais aussi les expressions [Firth, 1957b/1968, p. 196]. Firth ajoute quelques pages plus loin dans le dixième point de sa synthèse de l'article (lui-même un « synopsis de [sa] théorie linguistique ») :

Studies of words in attested collocations emphasize the importance of the piece, phrase, clause, sentence, even of a closely knit group of sentences. [Firth, 1957b/1968, p. 181]

Les études des mots dans des collocations attestées mettent l'accent sur l'importance de la partie, de l'expression, de la proposition, de la phrase, même d'un groupe de phrases étroitement liées.

La collocation, si elle s'est étendue vers le niveau sub-lexical et ces fameuses « parties » non déterminées, a également des retentissements qui dépassent les frontières du mot puisqu'elles vont jusqu'à transcender la sacro-sainte limite de la phrase pour faire sens au-delà. On retrouve là l'enjeu d'une segmentation de l'objet linguistique en vue d'une analyse et de la constitution d'une unité de référence qui sont des sujets récurrents chez Firth dès sa première publication [Firth, 1930/1966, p. 182–183 ; Firth, 1937/1966, p. 15 ; Firth, 1948a/1969, p. 122 ; Firth, 1948b/1969, p. 147...].

3.2.7.3 Collocation et grammaire

Parmi les aspects contribuant au flou théorique, l'élément le plus problématique concerne la relation de la collocation à la grammaire. Il y est fait allusion à plusieurs reprises dès l'apparition du concept de *collocation* :

The meaning of the next stanza can be almost completely stated in the lower modes previously illustrate, but especially in parallel grammatical collocations, parallel phonetic and prosodic meaning, all contributing to the verse prosodies. [Firth, 1951b/1969, p. 197]

Le sens de la strophe suivante peut quasiment entièrement être affirmé dans les modes inférieurs précédemment illustrés, mais tout particulièrement à travers des collocations grammaticales parallèles, un sens phonétique et prosodique parallèle, contribuant tous aux prosodies du vers.

La nature de ces collocations grammaticales est explicitée l'année suivante lors de l'étude collocationnelle de la séquence phonétique /ɔ:dəz/ au sujet de laquelle Firth écrit :

We may consider the categories of noun substantive and verb established, since grammatical collocation and distribution provide the differentiating criteria. [Firth, 1952/1968, p. 19]

Nous pouvons considérer comme établies les catégories du substantif nominal et du verbe puisque la collocation grammaticale et la distribution fournissent les critères de différenciation.

Pourtant, au fil de ses articles, Firth en vient à dissocier la collocation du domaine gramma-

tical. Avec l'avènement du concept de *colligation*, il restreint à cette dernière la sphère grammaticale, réservant la collocation au lexical ou sub-lexical :

Grammatical relations subsist between categories in colligations, not between words.

Cf. collocations. [Firth, 1956b/1968, p. 113]

Les relations grammaticales subsistent entre les catégories en colligations, pas entre les mots. Cf. collocations.

Cette dichotomie est reprise avec force dans « A synopsis of linguistic theory 1930-55 » [Firth, 1957b/1968, p. 181]. Firth y définit les limitations de la collocation qui ne saurait concerner un autre domaine que le domaine collocationnel (tautologie s'il en est !) mais en aucun cas être appliquée à un autre domaine contextuel ou grammatical. Concernant ce dernier, il affirme :

The statement of meaning at the grammatical level is in terms of word and sentence classes or of similar categories and of the interrelation of those categories in colligations.
[Firth, 1957b/1968, p. 181]

L'établissement du sens au niveau grammatical opère en termes de classes de mots et de phrases ou de catégories similaires, et de l'interrelation de ces catégories en colligation.

Par conséquent, Firth abandonne non seulement la terminologie « grammatical collocation » qu'il réduit à une oxymore mais il la décrit comme une impossibilité puisqu'il convient dès 1956 d'appeler « colligation » le phénomène qui était désigné par ces termes depuis 1951. Revenir de manière si complète et brutale (jamais Firth ne dira explicitement que la colligation renvoie à ce qu'il désignait comme « collocation grammaticale ») sur sa propre théorie était assez osé même si le but est d'introduire une terminologie spécifique. L'apparition du concept de *colligation* et son évolution au sein du système firthien, notamment en regard de la collocation dont finalement elle découle semble donc d'autant plus pertinent à fois sur le plan théorique des sciences du langage, et sur la logique et la motivation de Firth lui-même.

3.3 Au niveau grammatical : la colligation

Contrairement à la collocation dont il faut chercher des éléments définitoires à travers toute l'œuvre de Firth, le phénomène de colligation se concentre dans deux articles assez tardifs de sa carrière scientifique [Firth, 1956b/1968 ; Firth, 1957b/1968] et il est assez clairement défini dès sa première occurrence :

The structures of words, phrases or other 'pieces' and of sentences are stated in terms of interrelated elements assigned to phonological, grammatical and other mutually determined categories. These elements are in syntagmatic relation with one another and if grammatical, are said to constitute a colligation. [Firth, 1956b/1968, p. 111]

Les structures des mots, expressions ou autres 'parties' et des phrases sont établies en

termes d'éléments reliés les uns aux autres assignés aux catégories phonologique, grammaticale et toute autre catégorie réciproquement déterminée. Ces éléments sont en relation syntagmatique les uns avec les autres et, si cette relation est d'ordre grammatical, ils constituent une colligation.

La démarche est cependant quelque peu faussée si l'on considère que cet article n'a pas été publié avant l'intervention de R. F. Palmer en 1968. C'est donc principalement grâce à « *A synopsis of linguistic theory 1930-55* » que Firth a fait connaître ce concept en 1957b.

Si l'on écarte cette définition de 1956 et que l'on se concentre sur les données alors publiées et accessibles au plus grand nombre durant la même décennie, la colligation apparaît au chapitre V de « *A synopsis of linguistic theory 1930-55* » (1957b) qui fait suite à celui consacré à la collocation, concept par rapport auquel elle est définie :

Collocations are actual words in habitual company. A word in a usual collocation stares you in the face just as it is. Colligations cannot be of words as such. Colligations of grammatical categories related in a given structure do not necessarily follow word divisions or even sub-divisions of words. [Firth, 1957b/1968, p. 182]

Les collocations sont des mots réels en compagnie habituelle. Un mot en collocation usuelle vous regarde dans les yeux, tel quel. Les colligations ne peuvent s'appliquer aux mots en tant que tels. Les colligations de catégories grammaticales associées dans une structure donnée ne suivent pas nécessairement les divisions des mots ou même les subdivisions des mots.

La définition de 1957 (ci-dessus) semble moins nette que celle de 1956 [Firth, 1956b/1968, p. 111, 113] car moins scientifique, plus empirique et même assez « impressionniste ». On y retrouve néanmoins les notions de catégories grammaticales et de relations (cette dernière étant moins définie), et la deuxième phrase laisse à penser que la colligation a un caractère qui n'est pas aisément isolable. Firth donne cette autre définition :

Colligation [is] the interrelation of grammatical categories in syntactical structure. [Firth, 1957b/1968, p. 183]

La colligation est l'interrelation de catégories grammaticales en structure syntaxique.

La colligation permet une analyse au niveau grammatical en se basant sur les relations syntagmatiques des composants d'une entité linguistique et elle a pour but, comme la collocation, de dégager le ou les sens du terme envisagé en appréhendant les catégories, leur distribution et les différentes relations syntagmatiques au sein de la structure syntaxique [Firth, 1957b/1968, p. 181].

3.3.1 Collocation et colligation

Des recouplements effectués afin de définir la collocation, il ressort certains éléments constituant un faisceau de propriétés définitoires du concept firthien, même si certaines sont discutables et ont été remises en question précédemment. Un rappel de ces caractéristiques afin de les confronter à la colligation permet d'établir certains points communs et divergences fondamentaux entre les deux concepts et leur fonctionnement.

La collocation consiste avant tout en une fréquentation ou cooccurrence de mots qui s'inscrivent dans une attente réciproque pouvant éventuellement ouvrir lieu à statistiques. Elle concerne les mots et parties de mots et son influence s'étend du syntagme à un groupe de phrases étroitement liées. Cependant, la collocation n'est pas assimilable à une simple juxtaposition, une alternance de termes ou à un contexte. Elle ne constitue pas une définition, ni ne s'appuie sur le sens. Pour finir, et c'est là la différence majeure avec la colligation qui a déjà été évoquée, elle n'intervient pas dans le domaine grammatical.

3.3.1.1 Les points communs

Comme la collocation, la colligation est basée sur la récurrence et elle est marquée par une prévisibilité mutuelle des éléments entrant en colligation. Firth revient à plusieurs reprises [Firth, 1957b/1968, p. 183, 186] sur cette caractéristique au sein de « *A synopsis of linguistic theory 1930-55* » :

The statement of the colligation of a grammatical category deals with a mutually expectant order of categories, attention being focussed on one category at a time. [Firth, 1957b/1968, p. 186]

L'établissement de la colligation d'une catégorie grammaticale relève de l'ordre mutuellement attendu des catégories, l'attention étant portée sur une catégorie à la fois.

Il s'agit donc d'envisager les spécificités de chaque catégorie grammaticale l'une après l'autre et d'étudier en quoi la congruence fréquente de certaine forme peut être porteuse de sens. On peut donc dire que même si collocation et colligation s'appuient sur des niveaux de sens différents, elles opèrent d'un fonctionnement comparable.

3.3.1.2 Les spécificités de la colligation

En comparant collocation et colligation, une différence importante se fait rapidement jour. Elle réside dans la nature-même de l'objet à analyser. Il a été montré que le thème de la segmentation dans l'analyse collocationnelle est fluctuant à mesure que la théorie est peu finie par

Firth. Dans un premier temps restreinte au seul mot, l'application en est élargie au niveau sublexical [Firth, 1957b/1968, p. 181]. Dans les deux cas, Firth en envisage l'application sur un élément (le collocat) ayant une réalité phonologique. La colligation diverge ici de la collocation :

The mutually expectant relations of the grammatical categories in colligation, however, cannot be regarded as necessarily having phonological 'shape'. [Firth, 1957b/1968, p. 183]

Les relations de prévisibilité mutuelle des catégories grammaticales en colligation, cependant, ne peuvent être regardées comme ayant nécessairement une 'forme' phonologique.

L'attente réciproque qui caractérise ces cooccurrences est plus délicate à mettre en évidence dans la mesure où les éléments qui la composent n'ont pas la même réalité graphique, phonétique que les collocats. Il paraît difficile d'identifier des colligats puisque ceux-ci, par nature grammaticaux, n'ont pas toujours de réalisation visible ou audible.

Firth s'intéresse aux articles définis allemands et à leurs implications colligationnelles en terme de genre, de nombre et de cas [Firth, 1957b/1968, p. 185–186] mais en la matière, l'article indéfini, et tout particulièrement le pluriel s'avère des plus intéressants ! Bien que cet exemple précis ne soit pas de Firth, on peut imaginer la colligation de l'article ø avec le pluriel d'un nom comme dans le proverbe :

- (1) « *Hunde, die bellen, beißen nicht* » [Chiens qui aboient ne mordent pas]⁴⁴
- (2) « *Hunde bellen.* » [Des chiens aboient]

Le deuxième énoncé permet de focaliser l'analyse sur un énoncé simplifié. L'article indéfini pluriel n'a pas de réalisation graphique ni phonétique. Par conséquent, la relation entre l'article ø avec le pluriel d'un nom est un phénomène grammatical récurrent en allemand et, bien qu'il puisse y avoir des alternatives comme l'article défini pluriel « die », en contexte générique, il y a une attente réciproque entre ces deux éléments grammaticaux. Ce problème est propre à une analyse colligationnelle comme le serait également l'étude des formes plurielles portées par « *Hunde* » et « *bellen* » mais n'existe pas dans l'analyse collocationnelle qui porterait dans ce cas précis sur la relation lexicale récurrente qu'entretiennent « *Hunde* » et « *bellen* ». Dans un énoncé aussi réduit que l'énoncé (2), collocation et colligation sont nécessaires afin de permettre une analyse du sens à des niveaux complémentaires.

Dans « *A synopsis of linguistic theory 1930-55* » [Firth, 1957b/1968, p. 182], la colligation est définie par la négative : elle ne rentre pas systématiquement en adéquation avec les découpages lexicaux et sub-lexicaux classiques (comme la collocation peut l'être). C'est une idée qui

44. On traduit plus volontiers ce proverbe avec des singuliers : « Chien qui aboie ne mord pas » mais le pluriel a été sélectionné afin de mettre en valeur la qualité plurielle de l'article indéfini en allemand.

semble particulièrement chère à Firth car elle est développée à plusieurs reprises et s'inscrit directement dans le rejet des théories segmentalistes en phonologie par le linguiste. La non-congruence entre la colligation et l'analyse segmentale de type phonémique ne fait aucun doute pour le linguiste :

Segmental analysis of the phonemic type cannot therefore correlate with such colligations. A colligation is not to be interpreted as abstraction in parallel with a collocation of exemplifying words in a text. [Firth, 1957b/1968, p. 182–183]

L'analyse segmentale de type phonémique ne peut donc s'accorder avec de telles colligations. Une colligation ne doit pas être interprétée comme une abstraction en parallèle avec une collocation de mots illustratifs dans un texte.

Cependant, si l'analyse ne peut s'appuyer sur le mot ou ses subdivisions afin d'expliquer la colligation, son étude, sa description, son analyse et sa théorisation sont fortement compromises. C'est pourquoi Firth a forgé le terme d' « *exponent* »[exposant] [Firth, 1957b/1968, p. 182, 183] qui fait référence aux éléments phonologiques entrant en jeu dans les phénomènes de colligation :

The word exponent has been introduced to refer to the phonetic and phonological ‘shape’ of words or part of words which are generalized in the categories of the colligation [Firth, 1957b/1968, p. 183]

Le mot exposant a été introduit afin de désigner à la ‘forme’ phonétique et phonologique des mots ou parties de mots qui sont généralisés dans les catégories de la colligation.

Palmer commente cette nécessité terminologique et de théorisation dans son introduction aux articles de Firth [F. R. Palmer, 1968a, p. 6] affirmant que les concepts de colligation et d'exposant découlent directement de l'intérêt de Firth pour la théorie, l'interrelation des catégories en colligation constituant un aspect incontournable de la grammaire à ses yeux.

3.3.2 Bref historique du concept de colligation

Les concepts de collocation et colligation ont évolué au fil de leur histoire. Legallois (2012) dresse un historique des utilisations, remontant à 1751 avec James Harris :

The accusative (...), in modern Languages (a few instances excepted.) is only known from its position, that is to say, by being subsequent to its verb in the collocation of the words. [Harris, 1751, p. 276, Livre II, Ch. IV]

L'accusatif (...), en Langues modernes (mis à part quelques exemples) n'est reconnaissable qu'à sa position, c'est-à-dire suivant son verbe, dans la collocation des mots.

Harris utilise par deux fois le terme « collocation » dans cet ouvrage dans des contextes similaires. Or, cette citation s'inscrit dans le cadre d'une étude des cas et les relations des mots

entre eux étant d'ordre grammatical. Cette collocation grammaticale évoquée par Harris n'est donc rien d'autre que la future colligation firthienne.

Legallois (2012) fournit d'autres exemples, dont des citations de Jespersen issues de son *Language* (1922). Elles sont assez ambivalentes concernant la grammaticalité : la première concerne la lexicalisation de l'expressions « *a hand full of peas* » en « *a handfull of peas* »[une poignée de pois] [Jespersen, 1922, p. 376] et la deuxième concerne l'ambigüité du sujet (« air » ou « stillness ») de l'énoncé « *And all the air a solemn stillness holds* »[littéralement : Et tout l'air un calme solennel porte] [Jespersen, 1922, p. 345]. Dans ce dernier cas, la nature grammaticale de la collocation ne fait aucun doute. Chez Jespersen, le terme « collocation » recouvre donc les emplois collocationnels propres et colligationnels dans la terminologie firthienne.

Chez H. Palmer, dans *This Language-Learning Business* (1932, p. 129), la collocation, qu'elle soit régulière ou non est d'ordre lexical. Le titre du cinquième point de l'appendice de son ouvrage est éloquent : « *Collocations, or successions of words* » [collocations, ou successions de mots]. Il met en avant, plusieurs caractéristiques : le domaine lexical comme domaine de prédilection et l'utilisation du mot comme unité d'analyse pour la collocation. On se rapproche ici davantage des débuts de la collocation firthienne.

Historiquement, ce concept s'est donc restreint avec le temps et si Harris (1751) et Jespersen (1917 ; 1922) l'appliquent à la fois aux données lexicales et grammaticales, c'est H. Palmer qui introduit la restriction purement lexicale qui caractérise le concept lorsqu'il est investi par Firth. En 1951, dans « Modes of meaning », la collocation est par essence lexicale mais Firth utilise l'expression « grammatical collocation » pour faire face à des démarches qu'il veut parallèles en syntaxe, du moins jusqu'à l'apparition du concept de colligation [Firth, 1956b/1968 ; Firth, 1957b/1968]. Or, le caractère superposable ou non de ces démarches est lui-même problématique. S'il est bien question de l'attente réciproque de deux éléments récurrents, comme précédemment démontré, la collocation opère sur des occurrences concrètes car visibles graphiquement, pas la colligation. Par conséquent, les prémisses-même de la démonstration semblent introduire une différence fondamentale.

En 2005 Ute Römer résume la relation entre collocation et colligation et donne une définition relative des deux concepts dans *Progressives, Patterns, Pedagogy* :

What collocation is on a lexical level of analysis, colligation is on a syntactic level. The term does not refer to the repeated combination of concrete word forms but to the way in which word classes co-occur or keep habitual company in an utterance. [Römer, 2005, p. 13, 2.2.1]

La colligation est au niveau syntaxique ce que la collocation est au niveau lexical. Le terme ne renvoie pas à la combinaison répétée de formes de mot concretes mais à la manière dont les classes de mot réapparaissent ou apparaissent habituellement ensemble dans un énoncé.

Elle évoque ce caractère abstrait sur lequel repose la colligation contrairement à la collocation mais cela ne semble pas constituer un élément suffisant pour remettre en doute leur connexion. Le parallèle entre les deux concepts dont la seule différence semble être le domaine d'application ne fait aucun doute pour l'auteure. Elle semble en cela marcher dans les pas de Firth qui suggère que la colligation appartient à la grammaire et que la collocation relève du lexique lors de l'une de ses toutes premières utilisations :

Syntactical statements are statements of the interrelations between elements of structure. These elements are grammatical categories –not words. Grammatical relations subsist between categories in colligations, not between words. Cf. collocations. [Firth, 1956b/1968, p. 113]

Les questions syntaxiques relèvent des interrelations entre les éléments de la structure. Ces éléments sont des catégories grammaticales, pas des mots. Les relations grammaticales subsistent entre les catégories en colligation, pas entre les mots. Cf. les collocations.

Cependant, cette citation laisse une part de libre interprétation : Firth établit bien la colligation dans la sphère grammaticale mais le fait que « les mots » renvoient à la collocation est plus flou pour plusieurs raisons. Tout d'abord, il n'établit pas lui-même le parallèle entre colligation et collocation dans leurs types de fonctionnement, se contentant juste d'un renvoi vers les collocations pour le non-grammatical. Ensuite, il faut bien avouer que le terme « mot » est problématique. Il sous-entend que le mot ne relève pas du domaine grammatical. Se pose alors la question de ce que l'on appelle actuellement les « mots grammaticaux » tels que les pronoms, prépositions, particules et autres conjonctions.

3.3.3 La colligation, une collocation grammaticale ?

Lorsque le mot « colligation » apparaît en 1956/1957, il semble remplacer l'expression « collocation grammaticale » qui n'apparaît plus à compter de cette date. Il est donc tout à fait légitime de se poser la question de l'équivalence entre colligation et collocation grammaticale comme le fait notamment Dominique Legallois (2012).

L'ancienne terminologie semble impliquer que la colligation serait une sous-classe de collocation alors qu'une terminologie propre, « colligation » en assure une certaine indépendance théorique en dépit de leur parenté. John McHardy Sinclair, étudiant de Firth, établit cette proximité conceptuelle entre collocation et colligation :

Colligation is similar to collocation in that they both concern the cooccurrence of linguistic features in a text. Colligation is the occurrence of a grammatical class or structural pattern with another one, or with a word or phrase. « Negative », « possessive » and « modal » are the kinds of largely grammatical categories that figure in colligation. The term

was first used by J. R. Firth, and has been widened a little for corpus work. [Sinclair, 2003, p. 145]

La colligation est similaire à la collocation en ce sens qu'elles concernent toutes les deux la cooccurrence de caractéristiques linguistiques dans un texte. La colligation concerne l'occurrence d'une classe grammaticale ou d'un schéma structural avec un autre, ou avec un mot ou une expression. « Négatif », « possessif » et « modal » sont le genre de catégories largement grammaticales qui figurent dans la colligation. Le terme a été utilisé la première fois par J. R. Firth, et a été quelque peu étendu pour le travail de corpus.

Leur différence majeure selon Sinclair réside dans l'application grammaticale de la colligation. Néanmoins, il pointe du doigt la nature non-statique du concept de colligation notamment pour l'adapter à la linguistique de corpus.

D. Legallois, qui qualifie les propos de Firth d'« *assez obscurs* » [Legallois, 2012, p. 5], s'interroge de fait sur la synonymie de la colligation avec les collocations grammaticales. Il cite Granger et Paquot (2008, p. 33, note 4) afin d'émettre un doute sur la question. Les auteurs abordent le sujet dans une note très discrète de leur article intitulé « *Disentangling the phraseological web* » (Le démêlage du tissu phraséologique) :

The term ‘colligation’ is often used as a near-synonym of grammatical collocation. For example, Stefanowitsch and Gries (2003 : 210) define colligations as “linear co-occurrence preferences and restrictions holding between specific lexical items and the word-class of the items that precede or follow them”. In their system, the word involvement is said to colligate with prepositions but to collocate with in and with. [Granger et Paquot, 2008, p. 25]

Le terme ‘colligation’ est souvent utilisé comme quasi-synonyme de collocation grammaticale. Par exemple, Stefanowitsch et Gries (2003 : 210) définissent les colligations comme « des préférences de cooccurrence linéaire et les restrictions existant entre les items lexicaux spécifiques et la classe de mot des items qui les précèdent ou les suivent ». Dans leur système, le mot *involvement* [implication] est réputé entrer en colligation avec les prépositions mais entrer en collocation avec *in* [dans] et *with* [avec].

Dans ce cadre, l'utilisation des trois concepts *collocation*, *colligation* et *collocation grammaticale* prendrait tout son sens et le dernier pourrait renvoyer à cet usage certes d'origine grammaticale mais (presque) lexicalisé dans l'usage de la particule verbale. Il ne serait donc plus question de superposer strictement la colligation et la collocation grammaticale.

Firth n'aborde ce sujet à travers les illustrations qu'il propose de la collocation et tout particulièrement l'exemple de « *get* » dans « *Linguistic Analysis as a Study of Meaning* » [Firth, 1952/1968, p. 20]. Néanmoins, cet article apparaît très tôt après les premières mentions du terme collocation (seulement un an après) et le terme de collocation est encore à ce moment très global, reprenant toute les associations de mots entretenant une attente réciproque sans faire cas du

niveau grammatical ou non. La notion de colligation n'a pas encore mûri chez Firth, c'est donc logiquement celle de collocation (sans préciser si elle est d'ordre grammaticale) qui est utilisée laissant planer le doute.

La question est donc très difficile à trancher mais tout à fait légitime. Elle découle directement de l'ambigüité des articles de Firth qui passe de la « collocation grammaticale » à la « colligation » sans jamais expliciter le lien qui les unit. Les scientifiques qui voient dans la colligation un strict alter ego de la collocation sur le plan grammatical n'auront aucun mal à donner les expressions « colligation » et « collocation grammaticales » pour strictement synonymes. Néanmoins, si on prend en compte l'évolution des trois expressions, et tout particulièrement les spécificités de la colligation en regard de la collocation, force est de constater que les deux concepts, s'ils ont pu découlter d'une même logique, se sont éloignés l'un de l'autre, la colligation acquérant une certaine indépendance théorique laissant la porte ouverte à des interprétations différentes. Ceci explique leur rôle fondamentalement complémentaire au sein de l'analyse d'un énoncé (Cf. l'exemple « Hunde bellen », chapitre 3.3.1.2 page 218).

Conclusion

Cette partie nous a permis de présenter des éléments significatifs de la facette morphosyntaxique de la théorie firthienne du langage. Nous avons ici pu mettre l'accent sur ses buts premiers et l'importance que revêt la recherche du sens, qu'il considère être le but premier du linguiste. La transposition de la vision firthienne (pensée et exprimée en anglais) en français a fait ressortir une problématique fondamentale concernant la différence entre *sens* et *signification*. Nous avons montré que le *contexte de situation* est un élément central de cette dichotomie qui permet d'opter pour le terme *sens* dans nos traductions et d'accéder à la logique fondamentale de la théorie firthienne.

Ce *contexte de situation* est non seulement à l'origine un constituant essentiel du sens pour Firth mais ce concept est également un centre organisateur des différentes facettes de sa théorie. Nous avons retracé ses origines, qu'elles soient assumées ou non par Firth afin d'expliciter les implications linguistiques, logiques, voire philosophiques qu'il revêt afin de mieux faire apparaître la logique qui mobilise Firth dans sa réflexion sur la langue. L'évolution du *contexte d'expérience* au *contexte de situation* nous a également permis d'illustrer le mouvement, la direction, l'évolution de sa pensée : comment il a adopté ce concept de manière transdisciplinaire afin d'en faire un élément majeur dans l'étude de la langue.

Enfin nous avons donné des applications concrètes de la manifestation de ce concept à travers des outils méthodologiques mis au point par Firth et investis par la London School : les *restricted languages*, la *collocation* ou encore la *colligation*. Chacun de ces phénomènes est mu comme nous l'avons montré par une force centrifuge, le *contexte de situation* qui en assure la cohésion et les relie les uns aux autres au sein de la théorie linguistique plus globale de Firth.

Le flou qui caractérise la théorie et/ou la formulation de Firth a souvent été pointé du doigt. C'est une critique particulièrement récurrente, y compris par ses plus proches collaborateurs [Bazell et al., 1966, p. v, Préface]. Ceci s'explique à plusieurs niveaux. Tout d'abord, Firth n'était pas un homme d'écrit. C'est un des principaux reproches qui ait été formulé : il n'existe pas un ouvrage complet et cohérent qui exposerait sa vision de la langue. Ses collègues et étudiants (F. R. Palmer, 1968a, p. 2 ; N. C. Scott et Robins, 1961, p. 414) évoquent l'intention de Firth

de se mettre à la tâche, mais aucune trace (manuscrit, note dans ses archives) n'a pu corroborer l'existence d'un document allant dans ce sens.

De plus, son style est souvent assez ambigu, ce qui peut sembler assez paradoxal étant donné l'attachement qu'il montre à la terminologie [Firth, 1937/1966, p. 71–72, 106; Firth, 1948b/1969, p. 140 ; Firth, 1953/1968, p. 28, 34 ; Firth, 1955/1968, p. 46 ; Firth, 1956f/1968, p. 120], pinaillant souvent sur les dérivations lexicales [Firth, 1935b/1969, p. 14 ; Firth, 1953/1968, p. 27] et la pleine conscience autoriale qu'il montre à de nombreuses reprises dans des expressions du type « *I propose to bring forward as a technical term* »⁴⁵[Firth, 1951b/1969, p. 194]. Il opère comme si certaines parties de son explication étaient si évidentes pour le lecteur comme pour lui qu'il abrège l'explication en une formulation assez cryptique finalement [Firth, 1956b/1968, p. 113].

Par ailleurs, la pensée de Firth est particulièrement dynamique en ce sens qu'il remet en cause en permanence les notions, concepts et terminologies (y compris les siens), les altérant au point d'en arriver parfois à se contredire. Il n'explique jamais ces contradictions ou ces changements brutaux de terminologie (notamment le passage du *contexte d'expérience* au *contexte de situation* en 1935, de la *collocation grammaticale* à la *colligation* en 1956/1957) ce qui laisse planer un doute permanent sur l'égalité ou non entre certains termes et donc concepts.

Cela complique singulièrement l'exploitation d'idées pourtant très intéressantes dans une vision finalement très globale de la langue. Il crée son propre système-sens dans des univers linguistiques restreints (les *restricted languages*) basés sur des contextes spécifiques, qui permet une analyse du *spectre linguistique* à travers les différents niveaux qui composent ce dernier. Pour cela il utilise un certains nombre d'outils d'analyse tels que la collocation et la colligation.

Un exemple assez parlant du type d'ambiguïté qui le caractérise apparaît lorsque Firth livre le procédé d'analyse idéal d'un énoncé par rapport aux différents concepts de sa théorie contextuelle du langage, il écrit :

First the structure of the appropriate contexts of situation must be stated. Then the syntactical structure of the texts. The criteria of distribution and collocation should then be applied. [Firth, 1952/1968, p. 19]

Tout d'abord, les contextes de situation appropriés doivent être établis, puis la structure syntaxique des textes. Les critères de distribution et de collocation doivent ensuite être appliqués.

Or, si la colligation est perçue comme une variante grammaticale de la collocation, quelle est sa place ? Doit-elle être analysée dans le deuxième temps, celui dévolu à l'analyse syntaxique

45. « Je propose d'introduire comme terme technique » : Firth ici a pleinement conscience d'introduire une terminologie nouvelle dans ses articles. L'ambiguïté du verbe choisi « *bring forward* » avec l'expression « *bring forth* » [donner naissance] n'est peut-être pas complètement anodine dans la mesure où il laisse planer le doute sur l'origine de l'expression « sens par collocation » qui n'est pourtant pas de lui.

ou le troisième propre aux relations collocationnelles ? Réciproquement, le doute ainsi généré remet en question la nature-même de la colligation, à savoir si elle relève véritablement de la collocation ou si l'analyste choisira de lui conférer une plus grande indépendance vis-à-vis de cette notion et donc de l'utiliser de manière indépendante.

Pour éclaircir ce point, l'approche historique est fondamentale à deux niveaux. Firth est avant tout un historien. Cela correspond à sa formation académique et transparaît en permanence dans son approche. « *The Tongues of men* » (1937) est très parlant à cet égard puisqu'il y est question d'Histoire mais également d'histoire des théories linguistiques à plusieurs reprises [Firth, 1937/1966, p. 11, 45...]. Ses articles subséquents en sont également très largement emprunts [Firth, 1935b/1969, p. 13, 29... Firth, 1957b/1968, p. 201...].

Qui plus est, Firth s'inscrit dans une époque. Ses publications s'étalent sur une période d'une trentaine d'années⁴⁶ et il a prouvé au fur et à mesure de ses publications qu'il était au fait, et ce extrêmement rapidement, des avancées scientifiques touchant au langage mais également aux sciences en général. Il ne peut donc qu'être influencé par son actualité que ce soit quand il s'inscrit dans la mouvance générale ou, au contraire, quand il en prend le contre-pied (la réaction de Firth à au concept du *phonème* sera abordée dans le chapitre suivant).

Cela signifie que la perspective d'analyse doit être à la fois diachronique afin d'étudier le parcours d'une notion qu'il adopte en toute connaissance historique et ensuite investit ; diachronique également afin d'en étudier l'évolution au fil des publications chez Firth lui-même ; mais également synchronique à certaines dates-clefs afin d'envisager le contexte qui entoure Firth qui seul permettra de faire sens de ses systèmes de pensée.

46. Il existe un ouvrage co-écrit avec M. G. Singh qui date de 1929 : *Pioneers : being selected prose for language study* ; Ed. MacMillan and co. Limited, London. Celui-ci consiste en une anthologie de textes en anglais à visée didactique. Il ne s'agit donc pas d'un traité de linguistique au même titre que les autres publications qui s'étalent de 1930 avec « *Speech* » [Firth, 1930/1966] à 1960 avec la publication de « *The Study and Teaching of English at Home and Abroad* » [Firth, 1961] publié dans *English Teaching abroad and the British Universities* où H. G. Wayment reprend les actes d'une conférence tenue à Natford House à Londres les 15, 16 et 17 Décembre 1960.

Troisième partie

Phonétique et Phonesthésie

Phonétique et phonologie

1.1 Le problème de la traduction

Comme nous l'évoquions au début de la partie précédente, les œuvres de Firth n'ont jamais été traduites et nous avons nous-même fait face à quelques difficultés en la matière. Outre « *meaning* » (cf. ch. 1 page 126) dont nous évoquions les implications philosophiques, d'autres termes nous ont particulièrement posé problème. C'est le cas notamment de terminologies spécifiques, parfois issues d'autres langues et qui donc passent par plusieurs cibles de traduction. Ces termes sont critiqués et/ou réinvestis par Firth, comme par exemple ceux liés à Ferdinand de Saussure. Que la critique qui en est faite soit positive ou négative, la triade saussurienne (langue – langage – parole) est un élément incontournable de la linguistique contemporaine. Firth, tout comme ses commentateurs l'évoque tantôt pour l'expliciter, tantôt pour appuyer ses démonstrations et illustrations linguistiques, ou encore pour en dénoncer les limites. L'interprétation est parfois facilitée par le recours aux termes originels en français dans le texte [Firth, 1935b/1969, p. 144 ; Firth, 1950/1969, p. 180, 183 ; Firth, 1951b/1969, p. 190 ; Firth, 1957c/1968, p. 126] mais souvent les termes apparaissent traduits. En cela réside une première difficulté : celle d'une traduction de l'anglais, qui peut être ambiguë, notamment lorsque « *langue* » devient « *language* », et que « *langage* »... reste « *language* » !

Le deuxième niveau de difficulté apparaît lorsqu'il s'agit de proposer des traductions pour certaines citations conséquentes dans lesquelles un même terme peut être traduit de plusieurs manières différentes. Par exemple, si « *speech* » sera généralement traduit par « *discours* », « *speech sounds* » apparaîtra plus souvent dans la littérature scientifique sous la traduction « *sons de parole* »... Ceci est d'autant plus important que le premier ouvrage de Firth publié en 1930 porte le titre de « *Speech* ». Le contexte scientifique de l'époque confère à ce titre un retentissement qui fait écho aux idées saussuriennes sans pour autant que Firth ne les adopte aveuglément.

En effet, dans une note de l'article « The semantics of linguistic science » (1948b, p. 143, 144), Firth qualifie les définitions proposées par le Dr Samuel Johnson^{1, 2} (1709–1784) pour le lexème « *language* » [langage] d'intéressantes et pertinentes :

- I. *Human Speech (...)*
 - II. *The tongue of one nation as distinct from the others (...)*
 - III. *Style, manner of expression.* [Firth, 1948b/1969, p. 143]
- I. Le discours humain (...)
 - II. La langue d'une nation comme distincte des autres (...)
 - III. Le style, la manière de s'exprimer.

Chacune des définitions proposées correspond, dans le texte original, à une citation permettant de l'illustrer et d'en saisir pleinement le sens. Ces citations sont issues d'ouvrages variés du XVII^e siècle, de nature scientifique (philosophique, linguistique...), littéraire (roman, théâtre...). La première qui renvoie à ce qui sera ici désigné par le terme « discours », provient d'un ouvrage dédié à l'étude de la langue de Holder (1669³) ; la deuxième qui relève davantage de la langue, date de 1613⁴, bien que seul l'auteur (Shakespeare) soit mentionné ; pour finir, la troisième citation, qui fait davantage allusion à l'éloquence, est issue d'un recueil poétique signé Roscommon (1684⁵).

1. « *Language* » [Johnson, 1755, p. 5] Firth fait ici allusion à l'entrée « *Language* » qui se trouve à la page 5, du 2e volume. Il reprend les trois définitions proposées par Johnson ainsi que les citations qui les illustrent.

2. Firth mentionne également le Dr Samuel Johnson dans « *Speech* » (1930, p. 195) ; « *The Tongues of men* » (1937, p. 118) ; « *Descriptive linguistics and the study of English* » (1956b, p. 97) ; « *Ethnographic Analysis and Language* » (1957d, p. 162), ce qui en fait une référence récurrente tout au long de sa carrière scientifique.

3. William Holder [1669]. *The elements of speech, an essay of inquiry into the natural production of letters : with an appendix concerning persons deaf and dumb.* London : John Martyn.

We may define language, if we consider it more materially, to be letters, forming and producing words and sentences ; but if we consider it according to the design thereof, then language is apt sign for communication of thoughts

Nous pouvons définir la *langue*, si nous la considérons de manière plus matérielle, comme des lettres, formant et produisant des mots et des phrases ; mais si nous la considérons en fonction de la motivation, alors la *langue* est du signe propre à la communication des pensées.

4. William Shakespeare [1613]. *The Famous History of the Life of King Henry the Eighth* [*La fameuse histoire de la vie du roi Henri le huitième*], acte III, scène 1. La réplique est prononcée par le personnage de Queen Katharine dans ses appartements et s'adresse au Cardinal Wolsey :

O, good my lord, no Latin ;/ I am not such a truant since my coming, /As not to know the language I have lived in

O mon bon Seigneur, point de latin ;/ Je n'ai pas été absente depuis mon arrivée / Au point de ne pas connaître la langue dans laquelle j'ai vécu.

5. Horace Roscommon [1684]. *Horace's Art of poetry.*

But, though his language should not be refin'd / It must not be obscene, and impudent

Cependant, bien que son langage n'ai nul besoin d'être raffiné / Il ne doit pas être obscène ni osé

Si toutes ces définitions renvoient à une réalité de la notion de <langage> pour Firth, ce n'est plus le cas de nos jours, une première preuve réside dans les traductions utilisées pour la citation. Elles font référence à des éléments désignés aujourd'hui par une terminologie qui n'était pas celle du milieu du XX^e siècle. La difficulté de rendre la pensée firthienne accessible par une terminologie actuelle et en traduction est donc démultipliée.

Par conséquent, certains choix de traduction ont dû être faits, favorisant parfois l'interprétation liée aux contextes (celui de Firth lui-même, ou encore le contexte scientifique encadrant la publication) dont est issue la citation par rapport à une traduction plus littérale. Dans la mesure du possible, et sauf spécifié autrement, certaines correspondances seront préservées. Ainsi « language » sera traduit tantôt par « langue », tantôt par « langage » ; « speech », tantôt par « discours », tantôt par « parole » mais « tongue » renverra systématiquement à la « langue ».

1.2 Speech : le discours / la parole

La notion de <Speech> utilisée par J. R. Firth est au cœur du problème. Si le titre du premier ouvrage sera traduit par « discours » dans cette étude, au sein de citations plus conséquentes, « speech » sera souvent traduit par « parole » tel que la notion est comprise par Firth, c'est-à-dire « *La parole is a function of the sujet parlant* » [Firth, 1950/1969, p. 180]. Cette notion est étroitement liée à Ferdinand de Saussure et à l'École de Genève en général. Firth assume le choix de cette terminologie en toute connaissance de cause, même s'il lui arrive de décrire les dualismes qui caractérisent la pensée saussurienne [Firth, 1948a/1969, p. 127], preuve en sont ses nombreuses références à Ferdinand de Saussure⁶ et tout particulièrement son explication détaillée de la triade saussurienne « la parole », « la langue » et « le langage » [Firth, 1948a/1969, p. 127].

Selon J. R. Firth, analyser le langage, c'est également analyser des éléments non-verbaux qui relèvent de sciences telles que la sociologie, la psychologie ou encore l'anthropologie. En 1930, il définit la parole comme suit :

(p.18) A noter que la version retranscrite ici est la version de Roscommon, la London Encyclopædia et donc la citation publiée par Firth remplace « obscene » par « obscure ».

6. On retrouve près d'une quinzaine de références à Saussure au fil des articles de Firth : « The word phoneme » (1934c, p. 1); « The technique of semantics » (1935b, p. 17); « Atlantic linguistics » (1949, p. 167); « Personality and language in society » (1950, p. 179–180); « General linguistics and descriptive grammar » (1951a, p. 218); « Linguistic Analysis as a Study of Meaning » (1952, p. 24); « Structural linguistics » (1955, p. 41); « Linguistic analysis and translation » (1956d, p. 74); « Applications of General Linguistics » (1957c, p. 127, 129); « Ethnographic Analysis and Language » (1957d, p. 139)...La plupart décrivent Saussure comme un fondateur de la linguistique moderne.

These results support the view of speech suggested in this book [Speech], that it is a bodily habit having a physical basis, and its function the social control and co-ordination of behaviour. [Firth, 1930/1966, p. 153]

Ces résultats confirment la vision de la parole adoptée dans ce livre [Speech], comme étant un *habitus corporel* ayant une base physique, et pour fonction le contrôle social et la coordination du comportement.

Le langage opère donc principalement à deux niveaux. Il implique une aptitude physique qui, lorsqu'elle fait défaut relève de la médecine et il a également un enjeu social, régulant les relations interpersonnelles avec ce que cela implique d'adaptation du comportement à toute situation énonciative. C'est cette dernière qui est évoquée par le terme « contexte » lorsqu'il est question de l'invisibilité de la parole [Firth, 1930/1966, p. 164].

Toujours dans le même ouvrage, Firth reprend cette définition en insistant sur sa dernière partie, c'est-à-dire le rôle social du langage :

A piece of speech, a normal complete act of speech, is a pattern of group behaviour in which two or more persons participate by means of common verbalizations of the common situational context, and the experiential contexts of the participants. It is a pattern without clearly defined boundaries. [Firth, 1930/1966, p. 173]

Un extrait de parole, un acte de parole normal et complet, est un schéma de comportement de groupe dans lequel deux personnes ou plus participent au moyen de verbalisations communes d'un contexte situationnel commun ainsi que des contextes d'expérience des participants. C'est un schéma qui n'a pas de limites clairement définies.

Un des termes forts de la terminologie firthienne fait ici son apparition. Il s'agit du « contexte » souvent associé à la situation dans l'expression récurrente « contexte de situation ». Il implique que l'objet d'étude, le langage dans son opposition saussurienne à la langue par ce qu'il a de dynamique, est instable, évolutif et totalement dépendant d'autres facteurs propres à la situation d'énonciation.

Puisque la parole requiert une perception, une évaluation de la situation, fût-elle immédiate ou non, issue d'un contexte plus large, une interprétation et une réponse adaptée à ce même contexte, elle ne saurait être analysée en soi et pour soi et la dernière phrase de la citation précédente l'établit explicitement.

Cette difficulté rend d'une part cet objet d'étude complexe et d'autre part, son apprentissage délicat puisque la multiplicité des facettes de la notion de <parole> en fait un élément non naturel, qui ne peut être instinctif (théorie qui sera plus tard contredite par Noam Chomsky dans le cadre de sa Grammaire Universelle⁷) et nécessite un apprentissage : « *Speech has to be learned. It is*

7. Noam Chomsky [1968]. *Language and mind*. traduit en français sous le titre *Le Langage et la pensée*, Payot, coll. "Essais". New York : Harcourt, Brace & World

in no sense instinctive. »[La parole doit être apprise. Elle n'est aucunement instinctive.] [Firth, 1930/1966, p. 181] Cet apprentissage n'est pas forcément conscient et semble relever davantage d'une acquisition puisque selon J. R. Firth, ce sont des [habitudes] (*« habits »*) [Firth, 1930/1966, p. 181] que le locuteur acquiert.

1.3 Unité de segmentation

L'idée de segmenter une phrase n'est pas, en premier lieu, une idée à laquelle Firth adhère :

Strictly speaking, the grammatical method of resolving a sentence into parts is nothing but a fanciful procedure ; but it is the real fountain of all knowledge, since it led to the invention of writing. [Firth, 1937/1966, p. 15]

A strictement parler, la méthode grammaticale qui consiste à réduire une phrase à des parties n'est rien d'autre qu'une procédure fantaisiste ; mais c'est la fontaine véritable de tout savoir, puisque cela a mené à l'invention de l'écriture.

Firth est très attaché au contexte sans lequel l'analyse n'a que peu de valeur à ses yeux. Or le morcellement de la phrase constitue une entrave à cette vision globalisante. Par ailleurs certains niveaux d'analyse, notamment la prosodie, appartiennent à la phrase dans son ensemble. Si hacher ainsi la phrase semble réducteur pour le linguiste, force est de constater que cela peut sembler une étape inéluctable selon le niveau d'analyse et même constructive à certains égards.

1.3.1 Le choix du mot comme unité de parole

Conscient que, pragmatiquement parlant, l'étude de la parole ne peut se faire uniquement dans son ensemble, Firth se penche sur ce problème et convient finalement de la nécessité de segmenter tout énoncé afin d'en étudier minutieusement les différentes composantes avant d'envisager une interaction entre ces dernières, et donc un fonctionnement plus global. Cette opération est des plus délicate et nécessite une attention toute particulière afin d'éviter les mauvaises interprétations :

The separateness of what some scholars call a phone or an allophone, and even the 'separateness' of the word, must be very carefully scrutinized. [Firth, 1948b/1969, p. 147]

La séparabilité de ce que certains érudits nomment un phone ou un allophone, et même la 'séparabilité' du mot doit être examinée avec soin.

Il convient ici de définir ce qu'est un *phone*, terminologie abondamment utilisée par Firth. Frédéric Lambert souligne dans son article « Les noms des langues chez les Grecs » (2009) que cette terminologie peut avoir deux acceptations :

Phōnè désigne en général la voix, le son vocal. Le sens de langue correspond alors à l'idée que les différentes langues se distinguent les unes des autres par leurs formes sonores. Dans le Cratyle de Platon, la langue grecque est le plus souvent désignée par le terme de Phōnè précisément parce que ce qui intéresse Platon dans ce dialogue est la forme même des mots. Dans la plupart des autres occurrences de ce mot chez Platon, le sens dominant est celui de voix. [Lambert, 2009, p. 17]

C'est bien-sûr au « son vocal » que Firth fait allusion. Néanmoins, au vu des différentes allusions au *Cratyle* et de la culture antique de Firth, ainsi que de sa conception globalisante, nous émettons l'hypothèse que la deuxième partie de la définition pointée par Lambert est présente en arrière-plan dans la réflexion firthienne.

Lambert décrit l'évolution de cette terminologie auprès des grammairiens subséquents :

Le même mot chez Aristote est fortement restreint au sens de son vocal et, à ma connaissance, le sens de langue n'apparaît jamais.// Les philosophes et les grammairiens postérieurs, à la suite d'Aristote, ignorent totalement l'emploi platonicien. Le mot tend à se spécialiser dans le sens de forme sonore. Chez Appollonios par exemple il s'oppose nettement à la signification dans l'argumentation en tant que partie de la grammaire qui concerne l'aspect formel et sonore [Lambert, 2009, p. 17]

Le terme *Phōnè* a donc connu un glissement qui a aboutit, selon Lambert 2009, à une opposition entre l'acception de Platon d'une part et celle des philosophes grammairiens suivants d'autre part. La conception d'Appollonios, évoquée plus haut, nous conforte dans notre hypothèse d'une affinité de Firth davantage tournée vers Platon en raison de l'importance du sens et de la recherche de ce dernier, y compris dans les sons. Appollonios Dyscole est d'ailleurs étonnamment absent des publications de Firth.

Le terme *Phōnè* apparaît de manière plus sporadique, chez d'autres linguistes comme, Troubetskoï (1939⁸) et plus tard Jones. Après lui avoir préféré « *sound* » [son] ou « *speech sound* » [son de parole] dans ses premiers ouvrages (*The Pronunciation of English* (1909), *Phonetic readings in English* (1912), *A phonetic dictionary of the English language* (1913), *A Sechuana reader* (1916), *An outline of English Phonetics* (1918)), ce dernier adoptera le *phone* et le *phonème* notamment dans le célèbre ouvrage de « *The History and Meaning of the Term 'Phoneme'* » (1957)⁹. W. L. Graff le définit dès 1935 en contraste avec la notion de phonème permettant de situer les deux concepts l'un par rapport à l'autre :

8. Nikolai Sergeevich Troubetskoï [1939]. *Grundzüge der Phonologie*. Travaux du Cercle Linguistique de Prague

9. Daniel Jones [1957]. « *The History and Meaning of the Term 'Phoneme'* ». In : *Le maître phonétique (suppl.)* P. 1–20, p. 13 : « *The actual « tones » employed in the tone languages are groupable into families called « tonemes » in the same sort of way that « phones » are groupable into “phonemes”* » [Les « tons » réels employés dans les langues à tons sont regroupables en familles appelées « tonèmes » de la même manière que les « phones » sont regroupables en « phonèmes »]

The phone is a physical, concrete reality, inasmuch as it is the actual sound uttered at a certain time by a certain individual within a phonetic context. (...). But all the phones uttered in the speech of a person who speaks his language or dialect correctly, are felt to conform to certain mental types. We call these types phonemes.

In contrast with the phone, therefore, the phoneme is an abstraction ; it represents a psychological unit embracing a number of possible phonic varieties. [Graff, 1935, p. 93]

Le phone est une réalité concrète, physique dans la mesure où c'est le son réel prononcé à un moment donné par un individu donné dans un contexte phonétique. (...) Mais tous les phones prononcés dans le discours d'une personne qui parle correctement une langue ou un dialecte semblent se conformer à certaines variétés mentales. Nous appelons ces variétés phonèmes.

Par contraste avec le phone, donc, le phonème est une abstraction, il représente une unité psychologique embrassant un certain nombre de variétés phoniques possibles.

Le phone s'oppose donc au phonème par son aspect concret, dépendant à la fois du contexte immédiat mais aussi plus largement de l'individu à l'origine de la production. Le phonème dès lors apparaît comme une entité plus abstraite parce que généralisée, fruit d'une induction dont les phones constituerait le point de départ. En ce sens, le phone se rapprocherait du [son de parole] (« *speech sound* »). Troubetskoï donne d'ailleurs les deux termes « *sprachlaut* » [son de parole] et « *phon* » [phone] pour synonymes [Troubetskoï, 1939, p. 38]. Le phone se différencierait du phonème par une prononciation immuable, indépendante de critères distributionnels. A noter qu'il n'est pas précisé si le son de parole peut, à l'instar du phone, inclure certains sons liés à la communication comme les clics. Le choix de la terminologie d'origine grecque afin de désigner ce concept n'est donc pas l'apanage de Firth.

Nous avons ici pris le parti de désigner le *phone* et le *phonème* comme des concepts. Ce choix doit être justifié puisque Firth oscille en la matière. Il associe le *phonème* tout à tour à un mot dans l'article « The word phoneme » et ailleurs [Firth, 1935b/1969, p. 21 ; Firth, 1948a/1969, p. 122], à une théorie [Firth, 1935b/1969, p. 21 ; Firth, 1953/1968, p. 32] ou à un concept [Firth, 1948a/1969, p. 125]. Pour plus de clarté, nous reprenons la position que Riemer [2016] attribue aux sciences cognitives classiques. Riemer affirme dans un premier temps :

Concepts in the strong sense introduced above are always involved in the mental operations underlying the language. [Riemer, 2016, p. 39]

Les concepts dans le sens fort que nous avons introduits plus haut sont *toujours* impliqués dans les opérations mentales sous-jacentes au langage.

Le *phonème* s'inscrit dans cette opération de segmentation, de construction et de transcription phonique et peut donc se prévaloir d'être identifié comme un *concept*. La fluctuation dans la caractérisation firthienne peut également s'expliquer par le deuxième mouvement de ce développement des sciences cognitives classiques lorsque Riemer décrit un autre aspect de cette conceptualisation :

Concepts are essentially static : they represent current states of the cognizer which stand out as fixed islands of regularity in the surrounding flow of mental processes. [Riemer, 2016, p. 39]

Les concepts sont essentiellement statiques : ils représentent des états actuels de celui qui possède la connaissance qui se démarquent comme des îles fixes de régularité entourée par le flot des processus mentaux.

Un élément récurrent de la critique de Firth à l'égard du *phonème* concerne le manque de consensus autour de sa définition (1.8.5 page 264). Ceci empêche selon l'analyse proposée dans cette citation d'accéder à un état de savoir entraînant cette stabilité, condition *sine qua non* du statut de *concept*. Cela explique donc la fluctuation dans les désignations. Néanmoins, au vu de la définition donnée plus haut et du fait que Firth lui-même en vient à désigner le *phonème* comme un concept, nous nous rangeons à cette catégorisation et le désignerons comme tel tout au long de cette étude.

Concernant la segmentation, elle doit opérer tant sur un plan littéral que dans les éléments plus implicites. Ces derniers seront décryptés par Firth à travers les différents niveaux d'analyse (« Modes of meaning » [Firth, 1951b/1969]), la langue pour elle-même posant le problème d'une segmentation en vue de son analyse :

It is not easy to determine what are the units of speech. Some would say speech sounds, others phonemes [...] The general opinion is, however, that words, not phones or phonemes or phoneme systems, are the units of speech. [Firth, 1930/1966, p. 182–183]

Il n'est pas aisné de déterminer quelles sont les unités de la parole. Certains diraient les composantes sonores du discours, d'autres les phonèmes [...] L'opinion générale est, cependant, que les mots et non les sons, les phonèmes ou encore les systèmes phonémiques constituent les unités de la parole.

Firth se range donc à ce qu'il affirme être « l'opinion générale », expression au demeurant assez floue (qui sera ici interprétée dans un sens large comme figurant la communauté scientifique liée à l'étude de la langue), l'intégrant de ce fait et choisissant le mot pour unité d'analyse.

La citation ci-dessus est à mettre en parallèle avec la définition attribuée à Ferdinand de Saussure dans le *Cours de linguistique générale* :

L'unité n'a aucun caractère phonique spécial et la seule définition qu'on puisse en donner est la suivante : une tranche de sonorité qui est, à l'exclusion de ce qui précède et de ce qui suit dans la chaîne parlée, le signifiant d'un certain concept. [Saussure (de), 1916/2005, p. 146]

Les deux linguistes semblent partager une argumentation commune préférant écarter d'emblée l'assimilation de l'unité fondamentale de la parole à un niveau phonétique. Néanmoins leurs visions divergent du fait que Firth considère le « mot » comme unité alors que la définition de Saussure ne cite pas explicitement d'entité. Elle pointe vers une unité minimale de sens indé-

pendante des contextes antérieurs et postérieurs directs. L'ambigüité réside dans le fait que cette indépendance puisse renvoyer à une autonomie d'utilisation ou à une autonomie sémantique même si l'unité est morphologiquement dépendante. Dans le premier cas, le mot serait cette unité minimale ; dans le deuxième, il pourrait renvoyer à un niveau sub-lexical.

L'implication des divergences de point de vue entre Firth et Saussure est d'autant plus intéressante qu'elle rejoint directement la théorie phonesthésique de Firth : la question de l'unité minimale de sens est fondamentale à ce concept puisque Firth attribue du sens à des phonèmes ou groupes de phonèmes récurrents dans des contextes précis (voir ch. 2 page 269).

C'est certainement ce qui a amené Firth à faire évoluer sa conception de la segmentation pour l'analyse de la parole. Il reste fidèle tout au long de ses recherches à l'idée établie dès 1930 que le mot est le référent principal en termes de segmentation et réaffirmera cette position. Cependant, il l'adaptera quelque peu puisqu'il s'autorise à étende le système d'analyse réservé à l'unité principale de la parole à des fractions ou des groupes de ces mêmes unités :

For the purpose of distinguishing prosodic systems from phonematic systems, words will be my principal isolates. In examining these isolates, I shall not overlook the contexts from which they are taken and within which the analysis must be tested. Indeed, I propose to apply some of the principles of word structure to what I term "pieces" or combinations of words. [Firth, 1948a/1969, p. 122]

Dans le but de distinguer les systèmes prosodiques des systèmes phonématiques, les mots seront mon isolat principal. En examinant ces isolats, je ne négligerai pas les contextes dont ils sont tirés et au sein desquels l'analyse doit être menée. En effet, je propose d'appliquer quelques uns des principes de la structure du mot à ce que j'appelle « morceaux » ou combinaison de mots.

Même si le mot reste l'unité de référence, Firth admet *de facto* que d'autres éléments peuvent parfois être admis comme unité et étudiés comme tel. Cette altération de la rigidité préalable qui marque sa première définition lui permet de réconcilier sa théorie phonesthésique avec les méthodes d'analyse qu'il a établies.

Ainsi le phonème est bien une unité d'analyse, mais pas celle de la parole :

The phonematic constituents (...) are referred to as units of the consonant and vowel systems. [Firth, 1948a/1969, p. 123]

Les constituants phonémiques (...) sont désignés comme des unités des systèmes consonantique et vocalique.

Dans cette citation, l'utilisation de la diathèse passive « are referred to » laisse planer une ambiguïté quant à l'utilisation possible (d'un point de vue scientifique) de ce concept dont Firth prend délibérément ses distances.

1.3.2 Le mot : davantage une unité de langue qu'une unité de parole

Dans les citations précédentes, il est question de « *units of speech* » [unités [minimales] de parole]. Firth, se targue de connaître la tradition saussurienne et de l'avoir mieux comprise que bien d'autres linguistes (in, « Personality and language in society » [Firth, 1950/1969, p. 179]) et s'inscrit à certains égards dans ce courant. Il a choisi ces termes en lieu est place de l'expression « *units of language* » [unités de langage] qui aurait pu constituer une alternative potentielle. Dans « Sounds and Prosodies » [Firth, 1948a/1969], il se place donc délibérément dans le cadre de l'analyse de la parole.

Trois ans avant sa mort, il semble néanmoins prendre du recul et offrir une métá-analyse de sa méthodologie. L'influence de Bronislaw Malinowski est présente mais Firth choisit de se démarquer de celui qui inspira l'un des plus grands (et des plus fondamentaux) concepts de sa théorie, à savoir le *contexte de situation*. Firth réaffirme ici sa position sur le mot comme unité d'analyse linguistique :

His [Malinowski's] attitude to words as such is curiously unsatisfactory (...) He says, for instance, that words do not exist in isolation and adds that they 'have no independent existence in the actual reality of speech' (1935, II, 23). The descriptive linguist does not work in the universe of discourse concerned with reality or 'what is real'. [Firth, 1957d/1968, p. 155]

Son attitude [celle de Malinowski] envers les mots en tant que tels est curieusement inadéquate (...) Il dit, par exemple, que les mots n'existent pas isolément et ajoute qu'ils 'n'ont aucune existence dans la réalité-même de la parole' (1935, II, 23). Le linguiste descriptif ne travaille pas dans l'univers du discours concerné par la réalité ou 'ce qui est réel'.

La justification de Firth semble à première vue assez dogmatique puisqu'il s'agit de se placer au-delà de la réalité afin de justifier la non-concordance entre les analyses linguistiques et l'usage quotidien. Cette citation fait écho à celle de Malinowski qui, lui aussi, établit une barrière nette entre le rôle linguistique de l'anthropologue et celui du linguiste, ce dernier se préoccupant selon lui principalement de langues mortes jusqu'à cette époque (la publication date de 1923) et donc de « *documents écrits, naturellement isolés, arrachés de tout contexte de situation*¹⁰ ». La linguistique est encore très marquée au début du XX^e siècle par la philologie et donc l'étude des textes anciens qui caractérisent le siècle précédent. Malinowski conclut cette partie de sa démonstration en rassemblant finalement langue écrite et langue orale pour mettre l'emphase sur l'importance du contexte sans lequel le mot ne vaut rien :

Exactly as in the reality of spoken or written languages, a word without linguistic context is a mere figment and stands for nothing by itself, so in the reality of a spoken li-

10. « It is present in the form of written documents, naturally isolated, torn out of any context of situation. » [Malinowski, 1923/1972, p. 306]

ving tongue, the utterance has no meaning except in the context of situation. [Malinowski, 1923/1972, p. 307]

Exactement de même que dans la réalité de langues parlées ou écrites, un mot sans contexte linguistique n'est que pure imagination et ne représente rien d'autre que lui-même, ainsi dans la réalité d'une langue vivante parlée, l'énoncé n'a de sens que dans le contexte de situation.

Dans cette citation, le mot « langue » apparaît deux fois en traduction. Cependant, il correspond à deux entités lexicales différentes en anglais, ici « languages » et « tongues », cette dernière occurrence, renvoyant à un aspect plus pratique et concret, presque articulatoire de l'acte de parole. Malinowski évoque cette différence d'objet d'étude à laquelle Firth faisait allusion dans la citation précédente. Néanmoins, il affirme l'aspect incontournable du contexte qui seul permet au mot de faire sens, que ce contexte soit « linguistique » ou « de situation », réconciliant de fait les deux objets d'étude sous la même méthodologie. Néanmoins, Malinowski tranche de manière brutale entre le bien fondé des deux approches, linguistiques et anthropologiques :

Now I claim that the Ethnographer's perspective is the one relevant and real for the formation of fundamental linguistic conceptions and for the study of the life of languages, whereas the Philologist's point of view is fictitious and irrelevant. [Malinowski, 1923/1972, p. 3077]

Maintenant j'affirme que la perspective de l'Ethnographe est bien celle qui est pertinente et réelle pour la formation des conceptions linguistiques fondamentales et pour l'étude de la vie des langues, alors que le point de vue du Philologue s'inscrit dans la fiction et n'est pas pertinent.

La citation de Firth issue de « Ethnographic Analysis and Language » (1957d, p. 155) semble répondre à celles de Malinowski et il est d'autant plus intéressant de les mettre en perspective lorsque l'on sait qu'entre ces deux ouvrages, durant la première moitié des années 30, se situe une collaboration entre les deux scientifiques qui a pour beaucoup influencé le linguiste.

La rigueur scientifique qui anime les démonstrations antérieures de Firth est ici remplacée par une déclaration qui semble néanmoins contredire les expressions « unit of speech » ou « speech unit » si abondamment utilisées par ailleurs. C'est pourquoi elle semble si tranchée même si elle s'inscrit dans une logique que Firth avait clairement définie auparavant :

Language minus parole gives you langue, and now we come to the main conclusion : that it is the study of this langue which is the real purpose and object of linguistics synchronic and diachronic, i.e. descriptive and historical. [Firth, 1950/1969, p. 180]

Langage moins parole vous donne langue, et maintenant nous arrivons à la conclusion principale : que c'est l'étude de cette langue qui est le but et l'objet réel de la linguistique synchronique et diachronique, c'est-à-dire descriptive et historique.

La définition de l'objet d'étude de la linguistique est ici sans équivoque. Si Malinowski, en tant qu'anthropologue, s'attache à étudier la parole comme réalisation concrète de signes, c'est

l'autre composante du langage, en l'occurrence la langue comme ensemble de signes utilisés pour communiquer, dans un aspect purement théorique, qui intéresse les linguistes selon Firth. Cette dernière peut avoir une réalisation effective ou non en parole. C'est ce qui justifie définitivement aux yeux de Firth le choix du mot comme unité linguistique en dépit des critiques de Malinowski.

Ces deux dernières citations interviennent en 1950 et 1957, soit respectivement huit et quinze ans après la disparition de Malinowski. Cette distance, tant physique que temporelle semble avoir permis à Firth de se détacher du « contexte d'expérience » de Malinowski et donc de la situation réelle étroitement liée à tout énoncé. Cela vient confirmer et justifier la prise de position adoptée dans « Sounds and Prosodies » [Firth, 1948a/1969], article dévolu à l'analyse phonétique et phonologique dans lequel Firth affirme à plusieurs reprises la nécessité d'adopter le mot comme unité d'analyse [Firth, 1948a/1969, pp. 121–123, 126, 130, 137]. Néanmoins, il semble que son point de vue ait muri entre 1948 et les deux articles dont sont issues les citations ci-dessus (« Personality and language in society » (1950) et « Ethnographic Analysis and Language » (1957d)), passant de l'analyse de la parole avec tout ce que cela implique de concret à celui de la langue théorique et sans application nécessaire dans la réalité. Alors que la contextualisation est omniprésente dans les articles de Firth, l'expression « contexte de situation », qui est un des concepts-clef de la London School est absent de cet article, preuve du déplacement du domaine d'application de son analyse.

1.4 Le phonème

L'analyse du discours selon Firth opère en un faisceau de niveaux, qui conjointement, en constituent l'unité d'analyse et font sens (Ch. 1.5.2 page 140) :

Language must be attributed to participants in some context of situation in order that its modes of meaning may be stated at a series of levels, which taken together form a sort of linguistic spectrum. In this 'spectrum' the meaning of the whole event is dispersed and dealt with by a hierarchy of linguistic techniques descending from social contextualization to phonology. [Firth, 1951a/1969, p. 220]

Le langage doit être attribué aux participants dans un certain contexte de situation afin que ses modes de sens puissent être établis à une série de niveaux, qui, pris dans leur ensemble forment une sorte de spectre linguistique. Dans ce 'spectre' le sens de l'événement dans sa globalité est dispersé et géré par une hiérarchie de techniques linguistiques descendant de la contextualisation sociale à la phonologie.

La phonologie constitue donc un domaine d'analyse, dans ce que Firth désigne comme le bas du spectre linguistique, avec comme unité minimale les sons. Firth affine ainsi sa théorie par le biais de noms de domaines d'analyse scientifiques sur une intuition précédente qui est

apparue en 1946 dans « The English School of Phonetics » [Firth, 1946/1969, p. 192] et dans laquelle le même niveau est appelé niveau de « la prononciation ». Ce changement de terminologie dénote une rigueur accrue dans son expression. Firth donne ainsi une légitimité scientifique à cette partie de l'analyse du discours et se place du côté de la phonologie plutôt que de celui de la phonétique. Cela semble tout à fait cohérent si on considère le courant fonctionnaliste qui encadre la pensée firthienne et la dichotomie entre phonétique et phonologie qu'établiront Daniel Coste et Robert Galisson dans *Le Dictionnaire de didactique des langues* (1976). Néanmoins cela semble contredire l'affirmation de Firth selon laquelle le linguiste (qu'il affirme être) a pour vocation l'étude de la langue et non celle de la parole.

Cela explique les réticences de Firth à adopter le « phonème » comme unité d'analyse (Cf. citations précédentes). C'est un terme qu'il n'utilise que dans ses premiers travaux :

A grouped range of variants, or set or series of related phones, is now known as a phoneme. All languages have their characteristic phonemes, and each phoneme its characteristic set of variants. To give an adequate description of a spoken language, it is first of all necessary to know the phonetic resources of typical speakers, or identify all the phones they use, and find out which phonic differences are significant and which are not. How are the phones and phonemes distributed in habitual sequences? The distribution of phonemes and phoneme variants must account for all the speech sounds used by typical speakers in careful and in rapid speech [Firth, 1930/1966, « Speaking », p. 162–163]

Un assortiment groupé de variantes, ou bien un ensemble ou des séries de sons, est maintenant connu comme un phonème. Toutes les langues ont leurs phonèmes caractéristiques, et chaque phonème son ensemble caractéristique de variantes. Afin de donner une description adéquate d'un langage parlé, il est tout d'abord nécessaire de connaître les ressources phonétiques des locuteurs typiques, ou d'identifier tous les sons qu'ils utilisent, et de découvrir quelles différences phoniques sont significatives et lesquelles ne le sont pas. Comment les sons et phonèmes sont-ils distribués dans les séquences habituelles ? La distribution des phonèmes et des variantes phonémiques doit rendre compte de tous les sons de la parole utilisés par des locuteurs typiques dans un discours soigné et dans un discours rapide.

Les « locuteurs typiques » sont au centre de la préoccupation de Firth et d'eux dépend l'élaboration des systèmes phonique et phonémique liés à la langue dont ils sont les représentants. Néanmoins, cette expression reste relativement floue et ces « locuteurs typiques », bien qu'évoqués à plusieurs reprises [Firth, 1935a/1969, p. 48 ; Firth, 1937/1966, p. 30] ne sont jamais clairement définis. Ceci est d'autant plus problématique qu'ils constituent la base permettant l'accès à la connaissance phonique de la langue quelle qu'elle soit. Leur traitement par Firth en fait les représentants abstraits d'une norme linguistique, particulièrement pertinents dans l'étude des variantes phonologiques.

Dans « The Tongues of men » (1937), le premier chapitre est dévolu à la présentation d'

« *Idées générales à propos de la langue, ancienne et moderne* » [Firth, 1937/1966, p. 3–18]. Parmi les « *anciennes notions encore utiles* » [Firth, 1937/1966, p. 14–18] se trouve celle de « *standard speech* » [discours standard]. Afin de définir ce dernier, Firth s'appuie [Firth, 1937/1966, p. 17–18] sur l'ouvrage de Daniel Jones intitulé *An English pronouncing dictionary* [D. Jones, 1917]. Jones y nomme « *Public School Pronunciation* » [prononciation de la Public School¹¹] ce qu'il nomme « *Received Pronunciation* » à compter de l'édition suivante de 1926 : « *In what follows I call it Received Pronunciation (pronunciation reçue, abréviation RP), for want of a better term*¹² » [Dans ce qui suit je l'appelle Received Pronunciation (abréviation RP), à défaut d'un meilleur terme]. Il reprend de ce fait la terminologie introduite dès 1869 par Alexander Ellis¹³ faisant suite à son emploi par Pierre-Etienne du Ponceau en 1817 devant l'American Philological Society puis couché par écrit l'année suivante dans sous le titre « *English Phonology ; or, an Essay towards an Analysis and Description of the component sounds of the English Language* » (1818)¹⁴. Cet accent constitue, aujourd'hui encore une norme de prononciation de l'anglais bien que, paradoxalement, elle ne soit parlée que par une très faible proportion (2 à 3%¹⁵) de la population britannique, de même que la variété d'anglais dite « *standard* », calquée de nos jours sur la BBC¹⁶. Firth avance cet argument dès 1937 dans « *The Tongues of men* », (chap. « *General Ideas about Languages, Ancient and Modern, Standard Speech* » p. 17).

Jones définit la « *Received Pronunciation* » comme l'accent :

most usually heard in everyday speech in the families of Southern English persons whose menfolk have been educated at the great public boarding schools. [D. Jones, 1917]

le plus communément entendu dans le discours quotidien dans les familles composées d'Anglais du Sud dont les hommes ont été éduqués dans les grands pensionnats publics.

Cette norme peut paraître arbitraire dans la mesure où elle est davantage représentative d'un milieu social élevé et influent que de la prononciation du plus grand nombre de sujets de la

11. L'expression « *Public School* » renvoie à une institution Britannique dont il n'existe pas d'équivalent strict en France et donc en français, d'où le choix de préserver la terminologie anglo-saxonnes. Le Dictionnaire Bilingue Larousse (anglais-français) en ligne, consulté le 10 novembre 2013 à l'adresse : http://www.larousse.fr/dictionnaires/anglais-francais/public_school/604829 propose l'explication suivante : « *En Angleterre et au pays de Galles, le terme public school désigne une école privée de type traditionnel ; certaines de ces écoles (comme Eton et Harrow, par exemple) sont très réputées. Les public schools ont pour vocation de former l'élite de la nation. Aux États-Unis, le terme désigne une école publique.* »

12. Daniel Jones [1926]. *English Pronouncing Dictionary*, p.IX.

13. Alexander Ellis [1869]. *On Early English Pronunciation*. London : N. Trübner réédité par Greenwood Press : New York (1968) p.23.

14. Cf. Julie Tetel Andresen [1990]. *Linguistics in America 1769 - 1924 : A Critical History*. Ed. Routledge

15. Peter Trudgill (*The Social Differentiation of English in Norwich* [1974]) a estimé qu'en 1974 seuls 3% de la population britannique parlait cette qualité d'anglais, dans le chapitre 16 de *Sociolinguistic Variation and Change* (Edinburgh University Press 2001), il remet ce chiffre en question et confirme qu'il ne doit pas dépasser les 5% selon lui. Le document a été consulté le 10 juillet 2013 à l'adresse suivante : <http://www.phon.ucl.ac.uk/home/estuary/trudgill.htm>.

16. British Broadcasting Corporation qui a favorisé la diffusion de cette variété d'anglais, particulièrement avant la Deuxième Guerre Mondiale.

couronne ou strictement liée à une zone géographique spécifique¹⁷. Néanmoins, cela permet d'apporter une interprétation à l'expression « typical speaker » de Firth. Cependant, si elle fait jour sur ce qu'il entend par le « locuteur typique¹⁸ » britannique, les locuteurs typiques d'autres langues, comme l'hindi, restent à définir [Firth, 1935a/1969, p. 48].

Il est intéressant de noter que Firth emploie ensemble les termes de « phonemes » et de « speech sounds » au sein de la citation précédente. Cette dernière locution constitue donc la synthèse des phonèmes et des variantes phonémiques. Or, Firth choisit consciemment de privilégier le terme « *sound* » [son] aux dépens de « *phoneme* » [phonème] en 1948 dans « Sounds and Prosodies » [Firth, 1948a/1969, p. 122], considérant que le premier fera moins de dégâts que le second, principalement du fait de ses diverses acceptations qui varient avec le temps et en fonction de la personne qui l'emploie.

Les rares occurrences du terme « phonème » servent principalement à présenter le concept ou à en décrire les limites. Un article entier est dévolu à ce sujet et il occupe une place de choix puisque c'est celui qui fait l'ouverture des *Papers in linguistics : 1934–1951*. Écrit en 1934, « The word phoneme » permet d'affirmer que Firth était parfaitement conscient des enjeux scientifiques qui concernent le phonème, et également qu'il était informé des recherches et découvertes les plus récentes en linguistique, que ce soit en Europe ou ailleurs.

C'est donc en scientifique averti que Firth remet en question la légitimité du phonème qui est apparu sur le devant de la scène scientifique britannique par l'entremise d'une revue du Dr R. J. Lloyd (cf. Ch. 1.5.4 page 247) suite à la publication en 1895 de Baudouin de Courtenay¹⁹, reprenant le concept d'un de ses disciples de l'École de Kazan nommé Kruszewski. Firth apprécie la classification établie en 1879 par Kruszewski entre « sons » (émissions de voix simples ou articulées), « phonèmes » (plus petite entité phonologique distinctive servant à composer des signifiants) et « phones » (différentes réalisations concrètes d'un phonème).

17. Bien que cet accent soit parfois nommé « *Southern English* » [anglais du Sud], on le retrouve également au Pays de Galles selon John C. Wells [2008]. *Longman Pronunciation Dictionary*, Longman.

18. Dans « Le corps du locuteur natif : discipline, habitus, identité » (Communication présentée lors de la conférence *Qui est (le) locuteur natif?*. Centre National de Recherches Scientifiques, Laboratoire d'Histoire des Théories Linguistiques, Paris, 9 Octobre 2010) John E. Joseph propose à travers notamment divers articles de Firth d'étudier comment les concepts de « locuteur natif » ou « locuteur typique » ont cessé d'être utile à l'analyse linguistique pour devenir un objet d'oppression, renvoyant à son propre ouvrage : *Language and Identity : National, Ethnic, Religious* (Ed. Palgrave MacMillan 2004, p.56)

19. Jan Niecisaw Baudouin de Courtenay [1895]. *Versuch einer theorie phonetischer alternationen. Ein capital aus der psychophonetik*. Strasbourg : Karl J. Trübner.

1.5 Un concept adopté par la communauté scientifique

Entre 1930, date du premier écrit publié de Firth, et 1934 où sont parus les articles « The Principles of Phonetic Notation in Descriptive Grammar » et « The word phoneme » où il est principalement question de ce concept, ce dernier s'est répandue dans la communauté scientifique comme une traînée de poudre (Cf. « Atlantic linguistics » [Firth, 1949/1969, p. 167]). Dans son article « The word phoneme » Firth reconnaît trois visions pertinentes de la théorie du phonème : celle qui est certainement à la source de toutes les autres, la théorie issue de l'École de Kazan ; reprise par L'École de Prague et l'École de Londres. Cette dernière reprend notamment les idées développées par Daniel Jones et l'approche de la phonologie de Henry Sweet, sur laquelle cette étude se concentrera. Firth mentionne également Otto Jespersen (1922) ainsi que Ferdinand de Saussure et le *Cours de linguistique générale* [Saussure (de), 1916/2005] ; pour finir, il évoque très succinctement l'approche américaine avec les travaux de Sapir et Bloomfield.

Bien que Firth l'attribue à l'École de Kazan dont sont issus Nikolaj Kruszewski et Jan Baudouin de Courtenay et qu'il fasse de l'École russe l'épicentre du bouleversement lié à l'introduction du concept de phonème, c'est en France qu'est apparu ce mot pour la première fois²⁰. En 1873, Antony Dufriche-Desgenettes, l'un des fondateurs de la Société linguistique de Paris²¹ propose ce terme comme alternative à l'expression « sons du langage ». Lorsque Ferdinand de Saussure reprend cette terminologie dans son *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* [Saussure (de), 1879], c'est pour désigner une unité phonique originelle idéelle dont découlent les variantes attestées dans les différentes langues indo-européennes. Il en altère ainsi le sens et l'utilité proposée par Dufriche-Desgenettes.

1.5.1 L'École de Kazan : Jan Baudouin de Courtenay et Nikolaj Kruszewski

C'est à partir de cette acception que Nikolaj Kruszewski définit le phonème par rapport au phone dans *Über die Lautabwechslung*²². Le phonème est perçu alors dans une vision synchronique de la langue et permet de mettre en évidence et d'expliquer les alternances phoniques²³. A son décès, cette approche est alors reprise et développée par Jan Baudouin de Courtenay qui

20. Cf. Anderson [1985, p. 38] où S. R. Anderson cite lui-même [Godel, 1957] et [Jakobson, 1960].

21. Cf. Marc Décimo [2012]. « A propos de l'aventure de la tribune des linguistes (1854-1860) : utopie et dépassement. » In : *Dossiers d'HEL 5 : La disciplinarisation des savoirs linguistiques. Histoire et épistémologie*. Sous la dir. de Jean-Louis Chiss et al., p. 4–p.4.

22. Mikołaj Habdank Kruszewski [1881]. *Über die Lautabwechslung*. Kazan : Universitätsbuchdruckerei

23. Jan Niecisaw Baudouin de Courtenay [1895]. *Versuch einer theorie phonetischer alternationen. Ein capital aus der psychophonetik*. Strasbourg : Karl J. Trübner, mentionné par Firth dans « The technique of semantics » (1935b, p. 21).

apporte une nouvelle dimension et fait du phonème un invariant psychophonétique abstrait : « L'équivalent psychique du son du langage »²⁴. Selon Allan Keith²⁵, Baudouin de Courtenay avait connaissance des travaux de Saussure. Il avait rencontré ce dernier en 1881 et avait entretenu avec lui une relation épistolaire après cette entrevue. Firth fait allusion à Baudouin de Courtenay à plusieurs reprises tout au long des articles qui ponctuent sa carrière, le décrivant comme le père de « la linguistique moderne » [Firth, 1935b/1969, p. 17], de « la linguistique structuraliste de type phonémique » [Firth, 1955/1968, p. 41] ou encore tel un pionnier [Firth, 1956f/1968, p. 67].

Le lien entre l'École de Kazan et l'École de Londres s'établit par l'entremise de Lev Vladimirovič Ščerba (1880–1944), élève de Baudouin de Courtenay au sein de l'École de Kazan. Ščerba a écrit un article intitulé « Court exposé de la prononciation russe », publié en 1911²⁶ par l'Association Phonétique Internationale²⁷. De l'aveu-même de Daniel Jones, cet article a eu une « importance immense »²⁸ sur sa manière de penser le phonème :

The immense importance of the theory then became very clear to me, especially its relation to the construction of phonetic transcriptions, to the devising of alphabets for languages hitherto unwritten or unsuitably written, and in general to the practical teaching of foreign spoken languages. [D. Jones, 1957, p. 6]

L'importance immense de la théorie est alors devenue très claire pour moi, spécialement sa relation à la construction de transcriptions phonétiques, à l'élaboration d'alphabets pour des langues qui n'avaient pas jusqu'ici été écrites ou convenablement écrites, et en général pour l'enseignement pratique de langues orales étrangères.

Bien que le phonème soit une abstraction, la réalité de ses applications offre des exemples variés et très concrets pour le linguiste britannique, que ce soit dans le domaine de la recherche ou de l'enseignement.

1.5.2 L'École de Prague

Cette terminologie structuraliste est également reprise et revisitée par l'École de Prague de Roman Jakobson et Nikolaï Troubetskoï. Ce dernier en propose une définition plutôt évasive et subjective :

24. Jan Niecisaw Baudouin de Courtenay [1927/1963]. « Raznica meždu fonetikoj i psixofonetikoj [La différence entre la phonétique et la psychophonétique] ». In : *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju* 2, p. 325–330

25. Allan Keith [2013] *The Oxford Handbook of the History of Linguistics*. Ed. Oxford University Press, coll. Oxford Handbooks in Linguistics. p.173

26. Lev Vladimirovič Ščerba [1911]. « Court exposé de la prononciation russe ». In : *Maître phonétique. Supplément*, p. 1–8

27. Cf. Roman Jakobson [1971]. « The Kazan' school of polish linguistics ». In : *Selected Writings : Word and language*. T. II. La Haye : Mouton, p. 394–428, p. 425

28. Daniel Jones [1957]. « The History and Meaning of the Term 'Phoneme' ». In : *Le maître phonétique (suppl.)* P. 1–20, p. 5–6

Man darf sagen, daß das Phonem die Gesamtheit der phonologisch relevanten Eigenchaften eines Lautgebildet ist. [Troubetskoï, 1939, p. 35]

On peut dire que le phonème est la somme des particularités phonologiquement pertinentes que comporte une image phonique²⁹.

Une note dans la version traduite explique que cette définition est partagée par Roman Jakobson puisqu'il l'a utilisée au sein d'une encyclopédie tchèque. Troubetskoï précise cette définition quelques pages plus loin. Il présente les définitions élaborées par différents linguistes et affirme qu'à ses yeux, le phonème se définit en termes fonctionnels. C'est donc sa fonction qui doit guider son acceptation et cette dernière ne saurait se baser sur des éléments de psychologie. Elle concerne le rôle que peut endosser un phonème par rapport aux autres phonèmes :

Alles das kommt auf eines hinaus : nämlich darauf, daß jede Sprache distinktive („phonologische“) Oppositionen voraussetzt, und daß das Phonem ein in noch kleinere distinktive („phonologische“) Einheiten nicht weiter zerlegbares Glied einer solcher Opposition ist. [Troubetskoï, 1939, p. 39]

Tout cela revient au même : à savoir que toute langue suppose des oppositions « phonologiques » distinctives et que le phonème est un terme de ces oppositions qui ne soit plus divisible en unités « phonologiques » distinctives encore plus petites.³⁰

Ainsi, alors que pour Baudouin de Courtenay le phonème est une unité existant objectivement, l'École de Prague développe le concept et fait du phonème la plus petite unité phonique distinctive dans la chaîne parlée, insistant sur l'identification par commutation au sein de paires minimales.

Dans son édition de la correspondance échangée entre Troubetskoï et Jakobson, Patrick Sériot³¹ met également en exergue l'incompatibilité irréconciliable selon Troubetskoï entre les sons de la langue arabe et le concept de phonème. Le recours à des langues non-occidentales constitue un autre point commun fondamental entre la phonologie de l'École de Prague et celle de Londres.

Ce même ouvrage présente également des indices permettant d'affirmer que Firth et Troubetskoï se connaissaient. Dans la lettre 130 datée de mai 1934, Troubetskoï qui se trouve à Londres écrit à Jakobson sa déception quant au traitement qui y est réservé à la linguistique.

29. La traduction est celle proposée par J. Cantineau dans l'édition de 1949. Elle est citée par Firth dans l'article « Structural linguistics » (1955, p. 41) sans plus de précisions. Néanmoins, M. A. K. Halliday (2002, p. 119) affirme que Firth n'appréciait pas la traduction que Cantineau a proposé de cette œuvre et qu'il l'aurait qualifiée de « mauvaise ». Nous avons choisi d'appréhender les œuvres (notamment celle de Troubetskoï) dans leur langue originale autant que faire se peut afin de nous rapprocher des sources et de limiter les intermédiaires. Cela dit, nous avons également recherché les traductions officielles lorsqu'elles existaient afin de les critiquer et/ou de les adopter éventuellement. Pour cet extrait et quelques autres, nous considérons que la traduction de Cantineau est adaptée. Lorsque ce n'est pas le cas, ou que la traduction est inexisteante (comme pour tous les ouvrages de Firth), nous proposons une traduction personnelle.

30. *Principes de phonologie* [Troubetskoï, 1949, p. 44], traduction de J. Cantineau.

31. Nikolai Sergeevich Troubetskoï [2006]. *Correspondance avec Roman Jakobson et autres écrits*. Sous la dir. de Patrick Sériot. Trad. par Patrick Sériot et Margarita Schönenberger. Lausanne : Editions Payot. 573 p., p. 30

Se détache de ceux qui se prétendent linguistes « un certain Firth » qui lui « a fait l'impression la plus sérieuse » en dépit de maladresses « dans les questions générales » [Troubetskoï, 2006, p. 348] et dont il apprécie les liens avec des anthropologues (la collaboration avec Malinowski n'est pas explicitement mentionnée). Alors qu'une pluie de commentaires acerbes s'abat sur la plupart des linguistes européens au fil des lettres, sa première impression de Firth semble se confirmer à travers les louanges qu'il attribue aux articles du Londonien (Lettre 138 du 21/02/1935, [Troubetskoï, 2006, p. 370] ; Lettre 142 du 17/05/1935, [Troubetskoï, 2006, p. 384] ; Lettre 148 du 25/06/1935, [Troubetskoï, 2006, p. 392] ; Lettre 186 du 20/10/1937, [Troubetskoï, 2006, p. 460] ; Supplément à la Lettre 193 du 19/1/1938, [Troubetskoï, 2006, p. 476]). Dans la Lettre 138, Troubetskoï fait allusion à un congrès qui doit se tenir à Londres et pour lequel Daniel Jones a requis sa participation. Il s'agit du deuxième Congrès International des Sciences Phonétiques qui s'est tenu à Londres du 22 au 26 juillet 1935, auquel Troubetskoï et Firth ont tout deux présenté une communication. C'est à partir de cette même année que Troubetskoï apparaît comme une référence dans les articles de son homologue britannique. : « Anleitung zu phonologischen Beschreibungen » (1935, Principes de phonologie) apparaît en note au bas de la page 21 de l'article intitulé « The technique of semantics » [Firth, 1935b/1969]. Dans « Sounds and Prosodies » [Firth, 1948a/1969, p. 124], on peut également lire que Firth s'entretient avec Troubetskoï au sujet de la notation du système phonétique international :

On the relative merits of the Greek and Roman alphabets as the basis of an international phonetic system of notation, Prince Trubetzkoy favoured Greek and, when we talked on this subject, it was clear he was trying to imagine how much better phonetics might have been if it had started from Greek with the Greek alphabet. [Firth, 1948a/1969, p. 124]

Quant aux mérites relatifs des alphabets grec et romain comme base de la notation du système phonétique international, le Prince Troubetskoï était en faveur du grec et, alors que nous discutions du sujet, il était clair qu'il essayait de s'imaginer à quel point la phonétique aurait été meilleure si elle était partie du grec avec l'alphabet grec.

Ceci tend à prouver à quel point les deux scientifiques se maintenaient au courant de leurs travaux respectifs, avec une certaine estime si on en croit leurs commentaires.

A la fin du XIX^e siècle et a fortiori au début du XX^e siècle, le concept de phonème est donc très répandu et largement utilisé à travers toute l'Europe et les Écoles de linguistique qui la jalonnent. Néanmoins, les scientifiques américains ont également leur avis sur la question.

1.5.3 L'approche américaine

Cette acceptation du terme phonème, bien que sa définition ait pu sensiblement varier dans le temps et selon les Écoles qui se le sont appropriées, a également franchi l'Atlantique. Ainsi, Edward Sapir affiche des affinités avec le concept dès son doctorat (1908), qu'il formalisera

explicitement en 1925³² puis 1933³³ par l'expression [point dans la distribution] (« *point in the pattern* »). À travers lui, le phonème prend corps et devient une réalité physique et non plus une notion abstraite référentielle. Cette acception est appuyée par Leonard Bloomfield qui le définit comme [une unité minimale de caractéristique phonique distinctive] (« *a minimum unit of distinctive sound-feature*³⁴ »), « une unité minimale de caractéristique phonique distinctive ») en 1933.

1.5.4 L'École de Londres

Selon Firth³⁵, le terme « phonème » semble être apparu en anglais sous la plume du Docteur Richard John Lloyd dans un commentaire portant sur un article de Baudouin de Courtenay intitulé *Versuch einer theorie phonetischer alternationen* (1895). Lloyd écrit :

There are a few of these terms which the author [Baudouin de Courtenay] still thinks valuable and retains. One of these is the term phoneme, invented by Kruszewski.... I take it that the various sounds which are accepted as identical by any speaking community are one phoneme, though they may differ considerably in actual sound. [Lloyd, 1896]

Il y a quelques uns de ces termes que l'auteur [Baudouin de Courtenay] considère tout de même comme précieux et qu'il retient. L'un de ceux-là est le terme phonème, inventé par Kruszewski... J'en comprends que les différents sons qui sont acceptés comme identiques par n'importe quelle communauté linguistique constituent un phonème, bien que leurs sons réels puissent être complètement différents.

Dans sa *Brève histoire de la linguistique* (1967, p. 213), R. H. Robins, affirme que le concept est ensuite apparu chez Daniel Jones en 1918 lors de la première publication de son *Outline of English Phonetics*. C'est en 1931, que Daniel Jones, à l'origine de l'École phonétique de Londres donne véritablement à son tour une définition distributionnelle du phonème :

A family of sounds in a given language, consisting of an important sound of the language together with other related sounds, which take its place in a particular sound-sequence. [D. Jones, 1931, p. 60–65]

Une famille de sons dans une langue donnée, consistant en un son important de la langue accompagné des autres sons qui lui sont liés, qui apparaît dans une séquence phonique particulière.

Il reprend, étoffe et formalise davantage cette première définition dans son célèbre ouvrage dédié au phonème pour aboutir à la définition suivante :

32. Edward Sapir [1925]. « Sound patterns in language ». In : *Language* 1. Réimprimé dans Joos (1957), 19–25. Aussi dans Makkai (1972), 13–21 (1925), p. 37–51

33. Edward Sapir [1933]. « La réalité psychologique des phonèmes ». In : *Journal de Psychologie Normale et Pathologique* 30, p. 247–265

34. Leonard Bloomfield [1933]. *Language*. New York : Holt, p. 77–78

35. John Rupert Firth [1935b/1969]. « The technique of semantics ». In : *Papers in linguistics : 1934–1951*. London : Oxford University Press, p. 34–46, 21, note 1

Definition of a phoneme : a family of sounds in a given language which are related in character and are used in such a way that no member ever occurs in a word in the same phonetic context as any other member. [D. Jones, 1950, p. 10]

Définition d'un phonème : c'est un groupe de sons apparentés dans une langue donnée qui ont un trait commun et qui sont utilisés dans la chaîne parlée de telle façon qu'aucun des membres n'apparaît dans une position qu'un autre peut occuper.

Firth part également de l'idée de Kruszewski dans son article « The word phoneme » (1934c) lorsqu'il évoque le statut du phonème en dépit des alternances (liées aux catégories morphologiques dans son exemple du phonème [s]) constituées par ses allophones ou « diaphones » pour reprendre le terme de Jones [Firth, 1934c, p. 2].

Firth a donc connaissance de toutes ces approches (nationales ou extérieures à la Grande-Bretagne) puisqu'il y fait lui-même référence (in « The word phoneme » (1934c, p. 1–2). Cet article publié en 1934 est en quelque sorte une amorce à celui que publiera William Freeman Twaddell³⁶ l'année suivante. Ce dernier, apprécié par Firth [Firth, 1935b/1969, p. 21 ; Firth, 1936/1969, p. 74] pour la synthèse qu'il opère des différentes apparitions du mot « phonème » et des diverses acceptations qu'il endosse, s'inscrit dans la même optique que les écrits de Firth à plusieurs titres. Il laisse deviner le caractère trop imminent de la naissance du concept :

*That the general theory of the phoneme is in the melting-pot has been shown by W. Freeman Twaddell in his dissertation *On Defining the Phoneme* (*Language Monograph XVI pp.62, Linguistic society of America, 1935*). [Firth, 1935b/1969, p. 21, note 1]*

W. Freeman Twaddell a montré que la théorie générale du phonème est en discussion dans son article De la Définition du Phonème.

Le concept n'est donc pas arrivé à maturité pour Firth, seules les bases de sa discussion ont été posées alors que certains phonologues semblent le tenir pour acquis, d'où la critique sommaire qu'il formule : « *It is all rather like arranging a baptism before the baby is born.* »[Tout cela ressemble beaucoup à l'organisation d'un baptême avant que le bébé ne soit né.] [Firth, 1935b/1969, p. 21]. La terminologie a certes été avancée mais il faut encore procéder à la maïeutique menant à la naissance d'un nouveau concept défini, délimité et plein d'un sens accepté par tous.

Twaddell semble reprendre plus particulièrement le dernier paragraphe de l'article firthien. Il renoue avec les avertissements du linguiste concernant l'usage d'une terminologie certes répandue (« *was implicit in the work of all phoneticians and orthographists who have employed broad transcription* »[était implicite dans le travail de tous les phonéticiens et spécialistes de l'orthographe qui ont utilisé la transcription large] [Twaddell, 1935, p. 2]) mais dont les définitions varient parfois grandement d'un scientifique à l'autre.

Firth est donc conscient de l'évolution du concept tant en diachronie qu'en synchronie, et

36. W. F. Twaddell [1935]. « On defining the phoneme ». In : *Linguistic Society of America, Language monographs*. XVI. Waverly press, inc., p. 32

établit certains parallèles avec des écrits ou explications données par des scientifiques reconnus tels que Henry Sweet, Daniel Jones (dont la conception jugée très personnelle a donné naissance au terme railleur de « *jonème* », Cf. « *The languages of linguistics* » [Firth, 1953/1968, p. 29]) ou encore Jespersen, des références pour lui en matière de phonétique et phonologie.

Néanmoins, il reste très prudent face à la théorie du phonème et son article prend fin sur la question presque dramatique :

The meaning of any ordinary word is subject to change without notice, but technical terms must be handled in that way. Notice must be given. A word of warning would appear to be necessary with regard to the word ‘phoneme’. What does it mean ? [Firth, 1934c, p. 2]

Le sens de n’importe quel mot ordinaire est sujet au changement sans que l’on s’en aperçoive, mais les termes techniques doivent être traités de cette manière. Un avertissement doit être donné. Un mot de mise en garde apparaîtrait nécessaire en ce qui concerne le mot ‘phonème’. Que signifie-t-il ?

Comment utiliser une terminologie qui, malgré les explications, ou peut-être « à cause » de la multiplicité des interprétations justement, ne peut être clairement et assurément définie pour la communauté scientifique internationale. Ces doutes ne sont pas isolés puisqu’ils sont repris par W. F. Twaddell et, selon ce dernier, partagés par d’autres scientifiques tels que Bloomfield. Firth choisit ici de poser les questions plutôt que de tenter d’y répondre afin de faire prendre conscience des dangers de l’engouement pour cette terminologie qui reste floue à ses yeux. Cette question n’est donc pas une véritable interrogation. Elle est la trace d’un cheminement réfléchi puisque Firth s’interroge sur le concept de phonème et son adoption au moins depuis son premier ouvrage, [Firth, 1930/1966, p. 162–163, Speaking].

Bien qu’il se soit certainement intéressé à l’évolution de ce concept depuis bien plus longtemps, comme le montrent les éléments précis qui figurent dans son article « *The word phoneme* », la récurrence du sujet à plusieurs années d’intervalle tend à prouver que la question qui termine ce même article (voir la citation tirée de « *The word phoneme* » [Firth, 1934c, p. 2] retranscrite plus haut) n’est que pure rhétorique et sert davantage à prévenir les lecteurs que Firth reste dubitatif par rapport au concept de *phonème*, et invite les autres linguistes, en prenant conscience de ses doutes, à adopter suffisamment de recul eux-mêmes vis-à-vis du phénomène de mode intellectuelle lié à cette notion.

1.6 Définition firthienne du phonème

Une autre preuve du caractère rhétorique de cette question qui n’attend pas véritablement de réponse extérieure réside dans le fait que Firth y répond par lui-même et fournit des explications

quant au sens, à la valeur et à la fonction du phonème (qu'il ne nomme pas ainsi à dessein) dès sa première publication en 1930 :

Sounds of speech are a function of social behaviour situations. [Firth, 1930/1966, p. 171]

Les sons du discours sont une fonction des situations liées au comportement social.

Comme à son habitude, plutôt que de donner ces éléments en une seule fois, Firth procède à une analyse en spirale. Il aborde le concept à travers divers éléments pris séparément du plus détaillé au plus général, laissant bien souvent le soin au lecteur de dégager une définition globale. Chacun des éléments est, en ce qui concerne le phonème, marqué par une prise de distance de la part de Firth qui ne souhaite pas endosser la responsabilité de la création et / ou de la définition de cet élément pourtant largement adopté par ses confrères. Ceci se manifeste, lorsque ce sujet est abordé, par l'usage de tournures impersonnelles ou de la diathèse passive ainsi que par l'absence de la première personne du singulier pourtant abondamment présente dans ses écrits, celle-ci ne réapparaissant que pour remettre en doute le concept ou le renier définitivement.

1.6.1 Définition par contraste

Selon Firth, [en anglais, on dénombre 25 phonèmes consonantiques et 20 phonèmes vocaux] («*In English we have noticed twenty-five consonant and about twenty vowel phonemes*») [Firth, 1930/1966, p. 182]. Afin de les définir, dans «Speech», l'approche du concept de phonème se fait en deux temps : il s'agit d'abord de donner des équivalences :

It is not easy to determine what are the units of speech. Some would say speech sounds, others phonemes –that is groups or families of sounds, such as the k group or the l group, or the neutral vowel group. [Firth, 1930/1966, p. 182]

Il n'est pas aisés de déterminer quelles sont les unités de la parole. Certains diraient les composantes sonores du discours, d'autres les phonèmes –c'est-à-dire des groupes ou familles de sons, tels que le groupe k ou le groupe l, ou le groupe de la voyelle neutre.

Firth assimile ici les phonèmes aux composantes sonores du discours en relation avec le son émis par une lettre de l'alphabet. Ceci constitue la trace des prémisses d'un choix assumé tout au long de sa carrière et explicité en 1948 d'avoir recours au mot «*sound*» [sons] qu'il choisit de conserver pour désigner ce que d'autres appellent les phonèmes [Firth, 1948a/1969, p. 122].

Quelques lignes plus loin, le concept est situé par rapport aux autres composantes de la parole et semble destitué de sa fonction potentielle d'unité du discours au profit du mot :

The general opinion is, however, that words not phones or phonemes or phoneme systems, are the units of speech. [Firth, 1930/1966, p. 182–183]

L'opinion générale est, cependant, que les mots et non les phones ou phonèmes ou systèmes phonémiques, sont les unités de la parole.

Une gradation permet à Firth de situer les phonèmes entre les phones et les systèmes phonémiques au sein de la parole. Cependant, cette classification reste assez floue : le phonème se situe en deçà d'un groupe composé lui-même de plusieurs phonèmes, ce qui semble aller dans le sens de la logique. Ceci permet d'affirmer que ledit phonème n'est ni un phone, ni un groupe phonémique, également de le situer mais n'en définit pas pour autant la nature.

1.6.2 Définition par l'illustration : unités fonctionnelles

Firth revient quelques années plus tard, sur cette idée que le phonème pourrait constituer une unité d'analyse. En 1934, il le définit en termes fonctionnels à partir d'un exemple :

One of the functional units of Tamil, for example, is something which is not p, t, or pp, or tt, or even kk, but variously k, g, c, ç, x, y (I.P.A.), according to context. This kind of functional phonetic unit has been termed a phoneme. [Firth, 1934d/1969, p. 3]

Une des unités fonctionnelles du tamil, par exemple, est quelque chose qui n'est pas p, t ou pp, ou tt, ou même kk, mais à tour de rôle k, g, c, ç, x, y (A.P.I.), selon le contexte. Ce type d'unité phonétique fonctionnelle est appelée un phonème.

Dès 1934, Firth a donc intégré la primauté du concept de fonction. Et c'est en ces termes qu'il choisit de définir le phonème. Cette définition trouvera son écho quelques années plus tard dans les *Grundzüge der Phonologie* de Troubetskoï :

Das Phonem ist vor allem ein funktioneller Begriff, der hinsichtlich seine Funktion definiert werden muß. [Troubetskoï, 1939]³⁷

Le phonème est avant tout un concept fonctionnel qui doit être défini par rapport à sa fonction .

Le fonctionnalisme firthien n'est pas pour autant calqué sur l'École de Prague. Firth s'en défend dans un article intitulé « Linguistics and the functional point of view », publié la même année que la citation précédente, à savoir en 1934. Il se définit par opposition au « maître de Genève »[Firth, 1934b, p. 18] et aux trois des quatre ou cinq Écoles linguistiques du continent qui en découlent, celle de Prague inclue. Firth se revendique fonctionnaliste :

In England we attach rather a different meaning to the words function, and functional in linguistics, more akin to the sense in which they are used in the biological and social sciences [Firth, 1934b, p. 19]

En Angleterre, nous attachons un sens assez différent aux mots *fonction* et *fonctionnel* en linguistique, davantage dans la lignée dans laquelle ils sont utilisés en biologie et dans les sciences sociales

Il étend ici cette caractéristique à l'ensemble des linguistes britanniques à travers l'utilisation

37. La traduction est celle de Jean Cantineau et Loyis Jorge Prieto dans l'édition française de l'œuvre publiée chez Klincksieck (2005), p.43

d'un pronom personnel de la première personne du plurielle. Bien qu'il semble faire corps avec ses confrère, Firth est dans une situation particulière scientifiquement parlant. A cette date, il enseigne au sein de l'UCL dont il part quatre ans plus tard pour la SOAS afin d'y établir cette approche novatrice de la linguistique générale en Grande-Bretagne : la linguistique générale. Ce corporatisme a donc un côté artificiel. Par ailleurs sa vision de la linguistique commence déjà à transparaître dans cette citation, où il cherche à la rapprocher des sciences dures telles que la biologie afin de lui faire gagner ses lettres de noblesse. Firth encourage également à un dépassement des limites de la théorie saussurienne [Firth, 1934b, p. 19] à travers le fonctionnalisme qu'il définit comme suit :

From the functional point of view you see your whole man in action with his fellows, and his language as various modes of action in contexts of situation. [Firth, 1934b, p. 20]

Du point de vue fonctionnel, l'homme est vu comme un tout en action avec ses semblables, et son langage comme des modes d'action variés en contextes de situation.

Quelques pages plus loin, Firth évoque également les « *oppositions phoniques* » (en français dans le texte [Firth, 1934b, p. 23]) ainsi que la fonction phonesthésique qui, selon lui, ne coïncident aucunement avec l'approche fonctionnelle du « *Dr. Vachek et ses collègues* » [Firth, 1934b, p. 23]. Cette vision globale éclaire la nécessité d'analyser en contexte les différents aspects, y compris phonémiques, de la langue lors de l'interaction entre un homme et ses semblables dans de la citation issue de « *The Principles of Phonetic Notation in Descriptive Grammar* » [Firth, 1934d/1969].

Dans ce dernier article Firth établit une synonymie entre les expressions « *phoneme-units* » [unités phonémiques], « *functional units* » [unités fonctionnelles] et « *phonetic 'substitution-counters'* » [paradigmes de substitution phonétiques]. Il donne dès lors au phonème la fonction pragmatique d'une unité linguistique variant en fonction de son contexte et de son interaction avec des unités semblables afin de jouer un rôle dans l'acte de communication :

As an illustration of what is meant by a phoneme, we may take the Tamil k-phoneme above. The alternant phones $k_1, k_2, k_3, k_4, k_5, k_6$ necessarily occurs under the conditions $x_1, x_2, x_3, x_4, x_5, x_6$, which are directly observable and definable in one style of speech of a certain type of speaker from a certain place, and can therefore be represented by the sign k . The term 'similitude' may be applied to the relations $k_1 :x_{17}, k_2 :x_{27}, k_3 :x_{37}$, &c., between the alternant phones and the determining conditions. [Firth, 1934d/1969, p. 4]

Comme illustration de ce que signifie un phonème, nous pouvons prendre le phonème tamil k ci-dessus. Les phones alternatifs $k_1, k_2, k_3, k_4, k_5, k_6$ apparaissent nécessairement sous les conditions $x_1, x_2, x_3, x_4, x_5, x_6$, qui sont directement observables et définissables dans un style d'expression d'un certain type de locuteur d'une certaine région, et peut de ce fait être représenté par le signe k . Le terme 'similitude' peut être appliqué aux relations $k_1 :x_{17}, k_2 :x_{27}, k_3 :x_{37}$, etc., entre les phones alternatifs et les conditions déterminantes.

A travers ces citations mentionnant le phonème, il appartient au lecteur de collecter les diffé-

rents éléments qui le caractérisent en fonction de l'angle d'approche et de les mettre en commun pour en tirer une définition plus cohérente. Afin de synthétiser la pensée de Firth, le phonème pourrait donc, au vu de tous les éléments précédemment cités, être défini comme une unité pragmatique fonctionnelle variant en situation, sans être une unité du discours, se déclinant sous la forme de 25 phonèmes consonantiques et environ 20 phonèmes vocaliques [Firth, 1930/1966, p. 182].

C'est néanmoins un concept dont Firth se méfie à cause des diverses acceptations qui le caractérisent au sein des différents courants linguistiques et qu'il ne souhaite pas intégrer pleinement comme outil d'analyse dans ses propres théories.

1.7 Utilisations du concept de phonème

En 1955, Firth établit la prévalence de trois mots clefs qui semblent régir les publications en sciences du langage :

Three very common words in the new language about language are system, structure and phoneme, with all their derivatives. [Firth, 1955/1968, p. 41]

Trois mots très communs de la nouvelle métalangue sont système, structure et phonème, avec tous leurs dérivés.

Ils sont le reflet des principaux courants linguistiques qui dominent la scène scientifique internationale depuis le début du XX^e siècle : les systèmes et le structuralisme de Meillet et Saussure ainsi que le phonème que chacun semble s'être approprié depuis son avènement par Baudouin de Courtenay. Si ces termes sont légion dans la littérature scientifique, ils ont néanmoins pour point commun un manque de précision dans leurs définition et usages que Firth s'emploie à dénoncer [Firth, 1955/1968, p. 40–41].

C'est pourquoi il a choisi de ne pas intégrer le concept de phonème à son arsenal terminologique. Il le fait en son âme et conscience et en avertit son lecteur explicitement :

I have purposely avoided the word ‘phoneme’ in the title of my paper, because not one of the meanings in its present wide range of application suits my purpose and ‘sound’ will do less harm. (...) For my part, I would restrict the application of the term to certain features only of consonants and vowels systematically stated ad hoc for each language. [Firth, 1948a/1969, p. 122]

J'ai délibérément évité le mot 'phonème' dans le titre de mon article parce que pas un seul des sens dans son large panel d'application actuel ne convient à mon dessein et 'son' fera moins de dommages. Pour ma part, je restreindrais l'application du terme à certaines caractéristiques seulement de consonnes et de voyelles établies systématiquement ad hoc pour chaque langue.

Ainsi, là où il est question de ce que d'aucuns désigneront par le terme de « phonème », Firth se refuse à user d'un terme dont les définitions et les applications diffèrent dans le temps et selon les individus.

Il n'en demeure pas moins que le terme est répandu dans les travaux scientifiques de cette première moitié du XX^e siècle. Il appartient donc à tout linguiste de le maîtriser suffisamment pour profiter des travaux en cours, les apprécier, les critiquer et éventuellement s'appuyer dessus afin de faire avancer la connaissance. C'est dans cet esprit que Firth envisage le phonème lorsqu'il fait directement référence à la corrélation entre le « contexte de situation » et ce qu'il qualifie de « paradigme de substitution phonétique » au sein de ce même article :

By contextualization is here meant, not only the recognition of the various phonetic contexts in which the phonemes occur, but the further identification of phonemes by determining their lexical and grammatical functions. Most of the vowel-phonemes of English, for example, can be established by such lexical and grammatical functions. [Firth, 1934d/1969, p. 5]

Par contextualisation on entend ici, non seulement la reconnaissance de contextes phonétiques variés dans lesquels les phonèmes prennent place, mais l'identification plus avancée de phonèmes en déterminant leurs fonctions grammaticales et lexicales. La plupart des phonèmes vocaliques de l'anglais, par exemple, peuvent être établis par de telles fonctions lexicales et grammaticales.

Le phonème est porteur de fonctions lexicales et grammaticales qui se font jour au sein d'un contexte de situation précis. Par fonctions, il faut entendre des systèmes de relations qui s'établissent au sein même de l'unité lexicale ou entre ces mêmes unités : dans le cas de paires distinctives pour rester au niveau lexical [Firth, 1930/1966, p. 182] ou au sein de la phrase pour le niveau grammatical. Les phonèmes ne sauraient être considérés, pour Firth, comme des unités phoniques pures transcrites grâce à [un système ordonné de lettres et de signes] (« *an ordered system of letters and signs* ») [Firth, 1936/1969, p. 71], cette transcription pouvant d'ailleurs préjudiciable à la démarche scientifique selon lui [Firth, 1936/1969, p. 70–71].

1.8 Limites et rejet du phonème

En tant qu'éditeur du recueil posthume d'articles de J. R. Firth, Frank Robert Palmer a rédigé l'introduction de cette compilation³⁸. Sa place privilégiée comme collègue et ami³⁹ de Firth permet de faire jour sur certains éléments de la théorie firthienne et sur les desseins du linguiste, notamment lorsqu'il affirme :

38. Frank Robert Palmer [2002]. « Frank Palmer ». In : *Linguistics in Britain : Personal Histories*. Sous la dir. de Keith Brown et Vivien Law. Publications of the Philological Society. Wiley-Blackwell, p. 228–238

39. Voir frise : annexe A page 411

The starting-point for the prosody was essentially the complete rejection by Firth of the phoneme as a satisfactory basis for phonological analysis. [F. R. Palmer, 1968a, p. 8]

Le point de départ pour la prosodie était essentiellement le rejet complet par Firth du phonème comme base satisfaisante pour l'analyse phonologique.

Cet antagonisme de Firth pour le phonème est confirmé et semble avoir été notoire dans la communauté scientifique. Firth rejette le concept, ou plutôt les concepts, puisqu'il reproche principalement au phonème le manque de consensus autour de sa définition ainsi que les dérives terminologiques qui l'entourent.

Robins⁴⁰ abonde dans le sens de Palmer en considérant que le rejet du phonème marque l'acte de naissance de ce qui sera connu sous le nom d' « analyse prosodique » et qui est annoncé de manière programmatique dès l'article « Sounds and Prosodies » (1948a) de Firth. Pour Robins cette méthode qui sera suivie par Firth mais également tous ceux qu'il a pu influencer, à commencer par la London School, se résume à :

To leave the phoneme theory as the basis of broad transcription, but devise a separate model for phonological analysis, not keyed to transcriptional requirements. [Robins, 1976, p. 29]

Laisser la théorie du phonème comme base de la transcription large, mais mettre au point un modèle séparé pour l'analyse phonologique, indépendante des exigences liées à la transcription.

Cette position fait le point sur les possibilités limitées du phonème qui finalement se bornent à la transcription et au contraire boîte vers ses limitations par la nécessité de recourir à d'autres méthodes afin de proposer l'analyse complète d'un énoncé. Ce sont toutes ces limites que Firth développe au fil de ses articles et qui viennent pour lui justifier le rejet de ce concept.

1.8.1 Un manque d'universalité ou l'incompatibilité de la notion de « phonème » au sein des langues syllabiques

L'une des limites les plus importantes est formulée explicitement par Firth lui-même. Il ne donne pas à ce concept le caractère universel que d'autres linguistes ou phonologues peuvent lui accorder, l'analyse des langues apparentées au sanskrit pouvant aisément s'en passer ou même se montrer incompatibles. Il reprend en cela les arguments de « Samuel Haldeman (1856), premier Professeur de Philologie Comparative à l'Université de Pennsylvanie » et de Sir William Jones [Firth, 1948a/1969, p. 125], dont nous avons déjà établi les liens avec la London School

40. Robert Henry Robins [1976]. « Some continuities and discontinuities in the history of linguistics ». In : *History of Linguistic Thought and Contemporary Linguistics*. Sous la dir. d'Herman Parret. Berlin, Boston : de Gruyter

(Ch. 3.4.1 page 81) qui se sont intéressés respectivement aux « caractères syllabiques » ainsi qu’au « système devanagari » et au « syllabaire arabe » :

For the Sanskritic languages an analysis of the word satisfying the demands of modern phonetics, phonology, and grammar could be presented on a syllabic basis using the Devanagari syllabic notation without the use of the phoneme concept, unless of course syllables and even words can be considered as ‘phonemes’. [Firth, 1948a/1969, p. 125]

Pour les langues sanskrites, une analyse du mot satisfaisant les demandes de la phonétique, la phonologie et la grammaire modernes pourraient être présentées sur une base syllabique utilisant la notation syllabique de la devanagari sans utilisation du concept de phonème, à moins que, bien-sûr, les syllabes et même les mots puissent être considérés comme des ‘phonèmes’.

Firth précise ses objections dans un autre extrait issu d’un article intitulé « *The languages of linguistics* » [Firth, 1953/1968]. Ce texte fait partie des articles qui n’ont jamais été publiés du vivant de Firth et, élément surprenant, c’est le seul pour lequel il n’y a aucune indication temporelle quant à la rédaction. Néanmoins, Palmer qui a ordonné ces manuscrits par ordre chronologique semble l’avoir situé entre 1952 (date du colloque de Nice où a été prononcé « *Linguistic Analysis as a Study of Meaning* ») et 1955 (qui correspond à la date de l’école d’été marquée par « *An approach of linguistic analysis* »⁴¹). Dans une note⁴², F. Palmer établit sa date de rédaction à 1953. Tout en confirmant cette inadéquation du phonème quelle que soit la définition qui lui soit donnée, Firth en restreint le champ des applications possibles :

Those of us in the London Group who have specialized in the South-east Asian languages and in Chinese are inclined to the view that the phoneme theory, whether of the Jones, Prague or American type, is not the best approach, either in principle or in notation for the phonological analysis of these languages. [Firth, 1953/1968, p. 32]

Ceux d’entre nous dans le Groupe de Londres qui se sont spécialisés dans les langues de l’Asie du Sud-est et dans le chinois penchent pour l’idée que la théorie du phonème, qu’elle soit du type américain, de Jones, ou de Prague n’est pas la meilleure approche, que ce soit en principe ou en notation pour l’analyse phonologique de ces langues.

Les langues arabiques et de l’Asie du Sud-Est se prêtent assez mal à l’analyse phonématique. Or, Firth a encouragé ses étudiants et ses collègues à se détacher des modèles linguistiques indo-européens, et les a incités à se former à des langues d’autres socles, notamment arabe et oriental⁴³ s’entourant ainsi de connaissances rares dans cette période coloniale d’avant la Deuxième Guerre Mondiale : l’arabe et le berbère (par le biais de T. F. Mitchell), les langues éthiopiennes (F. R. Palmer), le japonais (R. H. Robins), le chinois (M. A. K. Halliday), le thaï et le birman (Eugénie Henderson)... Sans parler des différentes allusions au cours de ses articles généraux, Firth a lui-même publié plusieurs articles spécifiques sur ces sujets à compter de 1933 notamment

41. Nous n’avons pas retrouvé de trace d’une éventuelle publication concernant cette communication

42. Frank Robert Palmer, éd. [1968b]. *Selected Papers of J.R. Firth*. London : Longman, p. 27.

43. Keith Brown et Vivien Law, éds. [2002]. *Linguistics in Britain : Personal Histories*. Publications of the Philological Society. Wiley-Blackwell.

ment : « Notes on the transcription of Burmese » (1933), « Phonological Features of some Indian Languages » (1935a), « Alphabets and Phonology in India and Burma » (1936), « The structure of the Chinese monosyllable in a Hunanese dialect (Changsha) » (1937), « A practical script for India » (1938), « Specimen : 'Kashmiri' » (1939), « Alphabets for Indian Languages » (1942b), *Indian languages* (1956c) pour L'Encyclopédie Britannica puis *Hindustani language* (1957e) l'année suivante dans les mêmes conditions, « Phonetic observations on Gujarati » (1958). Ce dernier article intervient deux ans avant sa disparition, prouvant de ce fait que les langues orientales, dont les langues indiennes, sont pour Firth, la préoccupation de toute une vie. Ceci explique notamment qu'il puisse être décrit comme un « orientaliste⁴⁴ » à l'heure actuelle. A l'instar du sanscrit, le caractère syllabique des langues précédemment citées est une contrainte majeure tant dans la conception même du concept que dans son application concrète.

Selon Firth, le concept de phonème n'a guère sa place auprès de langues fonctionnant par unités syllabiques, notamment parce qu'il est étroitement lié au signe de l'alphabet latin qui en permet une notation précise lors de transcriptions et mène à l'interprétation. Néanmoins, d'autres avant lui se sont penchés sur la question. Nous pouvons citer notamment le cas d'Ievgueni Dimitrievitch Polivanov (1891-1938), élève de Baudouin de Courtenay qui a tenté d'appliquer la théorie des phonèmes aux langues orientales et particulièrement au japonais. Dans cette langue, si les lettres romanes peuvent apparaître sous la forme de rōmaji, celle-ci n'est qu'une variante des systèmes syllabaires de kanas (hiraganas et katakanas) : à un signe correspond une syllabe (V ou CV, avec l'exception de la more ん, cette dernière étant indivisible). Comment en ce cas considérer l'unité phonémique alors que le syllabaire constitue le « système paradigmatique » basal ? [Firth, 1948a/1969, p. 125]

Ceci s'inscrit dans la logique de sa réaction tranchée douze ans auparavant. Firth en 1936 a déjà adopté cette ligne de pensée qui sera pérenne chez lui lorsqu'il affirme sans ambages :

But there is quite obviously a danger in following Baudouin de Courtenay, de Saussure, and Durkheim to the extent of the abstract integration of 'sounds' or 'phonemes' or letters and signs in a mental scheme of ideas or in 'the language as a whole'. [Firth, 1936/1969, p. 70-71]

Mais il y a, de manière assez évidente, un danger à suivre Baudouin de Courtenay, de Saussure, et Durkheim jusqu'à l'intégration abstraite de 'sons' ou de 'phonèmes' ou de lettres et de signes dans un schéma mental d'idées ou dans 'la langue comme un tout'.

Le titre de cet article que nous traduisons par « Alphabets et phonologie en Inde et en Birmanie » (1936) dans lequel cette citation apparaît n'est pas anodin. A nouveau, c'est son expérience des langues asiatiques, en l'occurrence en Inde et dans l'actuelle République de l'Union

44. Document intitulé « La linguistique structurale et ses notions, historique » consulté sur le site de l'Université de Toulouse 2 le 05 mai 2013 à l'adresse <http://w3.gril.univ-tlse2.fr/francopho/1econs/historique.html> : « Une théorie du langage, indépendante du structuralisme tant européen qu'américain, a été proposée par l'orientaliste et phonéticien Firth (1960) qui s'est intéressé aux éléments prosodiques. » ainsi que Beaugrande (1991, § 8.4) et Léon (2008, p. 29).

du Myanmar qui lui permet d’entrevoir les limites de la linguistique occidentale au sens large. La critique est double : elle vise à la fois le phonème et une vision qu’il considère trop globalisante du langage. Celle-ci remonte, selon Firth à Antoine Meillet qui affirme dans l’« Avant-propos » de son *Introduction à l’étude comparative des langues indo-européennes* que :

les différentes parties du système linguistique indo-européen forment un ensemble où tout se tient et dont il importe avant tout de bien comprendre le rigoureux enchaînement.
[Meillet, 1903]

Cette notion, est également décelable en 1916 chez celui que Meillet désigne comme son « Maître⁴⁵ », dans le *Cours de linguistique générale* de Saussure : « La langue est un système dont toutes les parties peuvent et doivent être considérées dans leur solidarité synchronique. » [Saussure (de), 1916/2005, part I, chap. 3, sec. 3,p. 124]. Elle est donc sous-jacente à toute réflexion qui se veut dans la continuité du structuralisme saussurien, ce qui, en 1936 renvoie à un nombre significatif de linguistes et d’approches.

L’expérience et le regard orientalistes de Firth constituent un prisme d’analyse qui lui permet de jeter un regard critique sur l’étude de la langue telle qu’elle se développe en Europe et aux États-Unis en cette première moitié du XX^e siècle. Dans la citation précédente, il réside une ambiguïté quant à l’énumération. Firth semble établir une équivalence entre « phonèmes » et « sons » comme il assimile « lettres » et « signes ». Cette dernière association, est à nouveau évoquée dans « The technique of semantics » [Firth, 1935b/1969, p. 21]. Cependant, il contreviendrait ainsi à la distinction établie par Kruszewski entre sons, phonèmes et phones qu’il semble pourtant avoir accepté deux ans auparavant dans son article « The word phoneme ». Par conséquent, les deux termes sont à envisager indépendamment. Il apparaît alors un gradient allant du son au signe qui le représente et dans lequel le phonème jouerait un rôle intermédiaire. Firth marque une préférence pour le terme « sons » qui, plus universel, s’applique aussi bien aux langues occidentales qu’orientales en présentant l’avantage de renvoyer également aux systèmes syllabaires. Il le met en relation avec le signe qui le représente en vue d’une notation précise en permettant l’analyse. Dans ces conditions, le rôle du phonème semble être redondant.

1.8.2 Un rapport à la lettre qui biaise la représentativité du phonème

Outre l’aspect acoustico-phonétique, Firth semble en effet reprocher au phonème sa proximité avec les lettres. Il ne rejette pas en cela l’alphabet latin qui reste pour lui le plus efficace et qu’il recommande sans hésitation (« *No nation, no people, need hesitate to adopt it* » [aucune nation, aucun peuple ne doit hésiter à l’adopter][Firth, 1936/1969, p. 68]). C’est en effet le lien entre le son et le signe écrit qui constitue une des limites du phonème dont l’utilisation est parasitée par les connotations du signe lui correspondant :

45. Cf. La dédicace de l’ouvrage « Avant-propos » [Meillet, 1903, pp. liminaires]

In the end we may have to say that a set of phonemes is a set of letters. If the forms of a language are unambiguously symbolized by a notation scheme of letters and other written signs, then the word ‘phoneme’ may be used to describe a constituent letter-unit of such a notation scheme. [Firth, 1935b/1969, p. 21]

Au final nous pourrions avoir à dire qu'un ensemble de phonèmes est un ensemble de lettres. Si les formes d'une langue sont symbolisées sans ambiguïté par un schéma de notation de lettres et d'autres signes écrits, alors, le mot 'phonème' peut être utilisé afin de décrire une unité lettrée constituante d'un tel schéma de notation.

Cette citation est à mettre en corrélation avec la définition du phonème donnée par Graff la même année :

In contrast with the phone, therefore, the phoneme is an abstraction ; it represents a psychological unit embracing a number of possible phonic varieties. [Graff, 1935, p. 93]

Par contraste avec le phone, donc, le phonème est une abstraction, il représente une unité psychologique embrassant un certain nombre de variétés phoniques possibles.

Si le phonème est perçu chez Graff comme un élément avant tout « sonore » qui n'a pas de réalisation concrète, dans l'utilisation qu'en décrit Firth, le lecteur assiste à une hypostatisation⁴⁶ du concept, lui donnant l'aspect tangible d'une lettre (« *In the end we may have to say that a set of phonemes is a set of letters* »[Pour finir, nous serons peut-être amener à dire qu'un ensemble de phonèmes est un ensemble de lettres] [Firth, 1935b/1969, p. 21], voir également Firth, 1948b/1969, p. 147 ; Firth, 1948a/1969, p. 125–126). Le phonème serait alors avant tout de l'ordre de l'écrit et relèverait du signe, ce qui ne semble pas être son utilisation la plus répandue auprès des phonologues contemporains de Firth ou même postérieurs.

Nicolas Ballier (2004) décrit le processus d'acquisition du langage oral puis écrit qui amène à l'identification et la transcription des phonèmes. Il propose quatre phases : la « représentation phonologique », la « représentation graphique », la « représentation grapho-phonologique » et enfin la « représentation (méta-)phonologique ». L'apprentissage de l'écrit qui fait suite à l'oralisation donne lieu selon Ballier à la construction de « proto-représentations du phonème » ouvrant sur les deux dernières étapes qui concernent directement la critique de Firth selon nous :

- *représentation grapho-phonologique : l'étudiant assiste au cours de phonétique. Le phonème est ce que la lettre note. D'ailleurs, c'est souvent une lettre qui sert de symbole API.*
- *représentation(méta-)phonologique : le linguiste sait que la correspondance graphie/phonie n'est pas biunivoque et qu'il existe une spécificité des séquences phonématisques indépendamment de la graphie.*

46. Le terme est employé par Firth lui-même dans « The semantics of linguistic science » [Firth, 1948b/1969, p. 147] et « Sounds and Prosodies » [Firth, 1948a/1969, p. 126].

[Ballier, 2004, p. 6]

Comme le fait remarquer Ballier, cette succession de conceptualisation tend à désigner les étapes intermédiaires (désignées comme « proto-représentations » ou représentations « épilinguistiques » pour reprendre le terme d'Antoine Culioli) comme des étapes « en construction », présentant le linguiste comme seul détenteur d'une connaissance ultime et véritable. Or, ce sont justement ces deux derniers points qui sont problématiques pour Firth : dans la mesure où il n'existe pas de biunivocité parfaite, la lettre qui fait souvent office de signe de transcription devient prépondérante au détriment du son qui n'est plus, à ses yeux que défini par rapport à cette dernière. Deux interprétations semblent ici possibles sans qu'il ne soit réellement possible de trancher grâce aux publications de Firth. Sa critique envers l'hypostatisation de la lettre est-elle la trace d'un reproche qu'il adresse à ses contemporains qui ignoreraient ce savoir ultime qu' « *il existe une spécificité des séquences phonématisques indépendamment de la graphie* » ou n'a-t-il tout simplement pas pris conscience lui-même de cette ultime étape décrite par Ballier (2004) ?

Il nous semble que ce décalage entre Firth et ses contemporains peut également s'expliquer par une hypothèse formulée par Ballier. S'appuyant sur le développement cognitif précédemment décrit, il affirme :

Au plan phonologique, il nous semble que la dimension scripturale intervient, pour la transcription et les symboles phonétiques mais également dans la manière dont les phonèmes sont présentés. [Ballier, 2004, p. 7]

Ceci est d'autant plus intéressant que Firth a été marqué par les cultures sans scripturalité rencontrées à l'occasion de sa mobilisation, notamment en Afrique, durant la Première Guerre Mondiale [Firth, 1954/2002]. Ce contact qui est manifestement important puisqu'il le fait figurer dans sa notice biographique est en droite ligne avec ce qu'il nomme cette *déculturation* ou encore *déseuropéanisation* qu'il entretient. Il paraît donc logique que la construction mentale par Firth du concept de *phonème* lui soit tout à fait personnelle, particulièrement en regard de la non nécessité ou tout du moins du non primat du signe graphique sur le son, et soit en décrochage avec ses homologues européens.

1.8.3 Le manque de prise en charge du contexte

Firth ne se contente pas de mettre à mal cette notion qu'il considère inadéquate, il affirme que :

In the symbolization of the forms of a language by means of an ordered system of letters and signs, the first principle should be the recognition of characteristic recurrent contexts

in which an ordered series of phonological substitutions may take place. [Firth, 1936/1969, p. 71]

Dans la symbolisation des formes du langage par le biais d'un système ordonné de lettres et de signes, le premier principe devrait être la reconnaissance de contextes récurrents caractéristiques dans lesquels peuvent prendre place des séries ordonnées de substitutions phonologiques.

C'est là aussi un élément-clef de la théorie firthienne qui s'affirme et qui restera un fil conducteur tout au long de sa carrière universitaire. L'abstraction du phonème comme il la décrit lui-même [Firth, 1934c ; Firth, 1935b/1969 ; Firth, 1935c/1969 ; Firth, 1942b ; Firth, 1955/1968 ; Firth, 1948a/1969] ne saurait se substituer à une analyse basée sur du concret. Il illustre cela dans « *The Principles of Phonetic Notation in Descriptive Grammar* » (1934d) :

Now take the English s-phoneme. To some phoneticians the English s is merely a hissing sound which has no variants. But the English s can occur in a large number of phonetic contexts. It may be initial, intervocalic, and final, preceded and followed by a variety of other phonemes. [Firth, 1934d/1969, p. 4]

Maintenant prenons le phonème anglais [s]. Pour certains phonéticiens, le [s] anglais n'est qu'une sifflante qui n'a aucune variante. Mais le [s] anglais peut apparaître dans un large nombre de contextes phonétiques. Il peut être initial, intervocalique, et final précédé et suivi par une variété d'autres phonèmes.

La contextualisation est donc un facteur d'analyse à part entière et même primordial au niveau phonologique alors que dans la réalité scientifique il est (trop) absent des analyses linguistiques au goût de Firth. Le contexte joue sur la réalisation des allophones, éventuellement liée aux différentes fonctions grammaticales en anglais ce qui suffit à ses yeux à justifier sa prise en compte dans l'analyse.

Cet élément contextuel était déjà apparu sous la plume de Daniel Jones à travers le terme « *particular phonetic environments* » [des environnements phonétiques particuliers] en association avec le phonème « *Chronemes and Tonemes* » (1944). Firth en fait état en 1955 dans « *Structural linguistics* » [Firth, 1955/1968, p. 38] afin d'asseoir sa position concernant le contexte de situation. Ses différentes allusions à Daniel Jones qu'il place comme héritier intellectuel de Henry Sweet [Firth, 1955/1968, p. 38] sont marquées par une estime quasi-palpable qui vient tempérer les relations tout juste cordiales entre les deux hommes décrites par Leendert Plug en 2008⁴⁷. Cela s'explique par le fait que Jones, depuis 1921 est le premier Professeur de phonétique de l'histoire de la Grande-Bretagne, et qu'il a donc joué un rôle très important académiquement. Il a également œuvré dans le retour quelque peu erratique de Firth sur le sol britannique et lui a assuré un emploi dans le monde universitaire.

47. Leendert Plug [2008]. « J. R. Firth : a new biography ». In : *Transactions of the Philological Society* 106.3, p. 337–374.

Le terme « phonème » a également donné lieu à certaines extrapolations chez Daniel Jones⁴⁸. Firth évoque le *tonème* et le *chronème* à plusieurs reprises (in « The technique of semantics » (1935b, p. 21); « Structural linguistics » (1955, p. 38)) :

*Incidentally, Jones was one of the first to use the expression ‘environment’ in referring to the phoneme. In an article on chronemes and tonemes in *Acta Linguistica*, Volume IV, he describes phoneme variants as being ‘used in particular phonetic environments’. [Firth, 1955/1968, p. 38]*

Par ailleurs, Jones a été l'un des premiers à utiliser l'expression « environnement » en référence au phonème. Dans un article sur les chronèmes et les tonèmes dans *Acta Linguistica*, Volume IV, il décrit les variantes phonémiques comme étant « utilisées dans des environnements phonétiques particuliers ».

Ce sont deux unités théoriques qui renvoient respectivement à la différence distinctive de ton entre deux phonèmes (*tonème*) et à la différence distinctive de longueur entre deux phonèmes (*chronème*). Le recours à de telles sub-catégorisations du phonème tend à mettre en lumière les manquements et défaillances du concept même de phonème. Elle ne saurait recouvrir les spécificités tonales et temporelles caractérisant les *tonèmes* et *chronèmes*.

1.8.4 Phonème et sens

A cela, il faut ajouter un autre élément pointé par Daniel Jones lui-même et qui est suffisamment important aux yeux de Firth pour que celui-ci le reprenne à plusieurs occasions. Alors qu'il cite à chaque fois [Firth, 1955/1968, p. 48 ; Firth, 1956e/1968, p. 86] l'article « A Set of Postulates for Phonemic Analysis » (1948, p. 5) de Bernard Bloch, il en vient à reprendre une citation de Jones que Bloch propose en note de bas de page⁴⁹ :

An important point to notice is that the phoneme is essentially a phonetic conception. The fact that certain sounds are used in a language for distinguishing the meanings of words doesn't enter into the definition of a phoneme. It would indeed be possible to group the sounds of a language into phonemes without knowing the meaning of any words. [D. Jones, 1929, p. 44]

Un point important à noter est que le phonème est essentiellement une conception phonétique. Le fait que certains sons sont utilisés dans une langue pour distinguer les sens des mots n'entre pas dans la définition du phonème. Il serait en effet possible de regrouper les sons d'une langue en phonèmes sans connaître le sens d'aucun mot.

Cette définition de Daniel Jones exclut toute application sémantique du phonème. Également

48. Daniel Jones [1944]. « Chronemes and Tonemes ». In : *Acta Linguistica* IV, p. 1–10.

49. Bernard Bloch [1948]. « A Set of Postulates for Phonemic Analysis ». In : *Language* 24.1, p. 3–46

reprise par William Freeman Twaddell en 1935⁵⁰, Firth le mentionne à plusieurs reprises⁵¹. Cette distinction explicite entre le phonème et le sens est problématique pour Firth si l'on considère la définition du phonesthème (ch. 2.1 page 278) qui établit explicitement un lien entre les phonèmes et une valeur sémantique liée à la récurrence de certains contextes. Cette dichotomie pensée par Jones a été publiée en 1929 et les premières allusions de Firth à la phonesthésie ont été publiées l'année suivante (« Speech » (1930)). Or, Firth fait référence à la position de Jones à plusieurs reprises au milieu des années 1950.

La corrélation qui pourrait exister entre sens et son ressurgit également dans « A synopsis of linguistic theory 1930-55 » lorsque Firth affirme :

No valid theory of the morpheme built on the phoneme has yet been framed. [Firth, 1957b/1968, p. 183]

Aucune théorie valide du morphème construite sur le phonème n'a encore été formulée.

Le sens, ou plus exactement les sens constituent un enjeu majeur de la linguistique firthienne, il est donc assez naturel que firth cherche à établir un lien entre l'unité minimale de sens et l'unité minimale de son. Néanmoins, il semble insatisfait par le manque de recherches en la matière. Il peut alors paraître surprenant qu'il ne propose pas d'y remédier par le biais de sa théorie du phonesthème qui se situe précisément à la croisée de la phonologie et de la sémantique et qui met justement à mal le statut du morphème comme unité minimal de sens.

Plus de vingt années après la publication des prémisses de cette théorie, la pensée de Jones semble être toujours très prégnante dans les démonstrations de Firth et semble y ajouter une note discordante alimentant la dynamique qui caractérise les articles de Firth datant de cette époque.

Les articles plus tardifs dans la carrière de Firth (publiés dans le recueil posthume édité par Palmer en 1968) semblent consister en une tentative d'homogénéisation de la pensée du linguiste. Les sujets sont moins spécifiques et visent à donner une impression d'ensemble dans divers domaines de la linguistique. Outre leur longueur (comparée aux articles de la première compilation), les titres reflètent cette tendance, il n'est qu'à citer les deux derniers : « A synopsis of linguistic theory 1930-55 » [Aperçu général de la théorie linguistique, 1930-55] et « The treatment of language in general linguistics » [Le traitement de la langue en linguistique générale].

50. W. F. Twaddell [1935]. « On defining the phoneme ». In : *Linguistic Society of America, Language monographs*. XVI. Waverly press, inc., p. 32.

51. « Linguistics and translation » [Firth, 1956e/1968, p. 86]; « Structural linguistics » [Firth, 1955/1968, p. 48]

1.8.5 Le phonème : un manque de consensus scientifique

Si le hiatus entre son et sens semble difficilement réconciliable, Firth prend le parti de régler ce genre de difficulté d'une manière toute singulière en discréditant non seulement le concept de phonème mais également la crédibilité scientifique de ceux qui le manipulent et ne savent pas se mettre d'accord sur un sujet qu'il finit par trancher :

Phonemicists do not agree in the number and the nature of the phonemes of either British or American English. Professor Daniel Jones in his Outline of English Phonetics requires or uses sixteen vowel phonemes; Ida Ward, twenty-one; Bernard Bloch and other Americans, ten. I am not a phonemicist and do not set up unit segments, each of which must be occupied by a phoneme (...) My six vowels are i, e, a, ɔ open, o close, u [Firth, 1956b/1968, p. 99]

Les phonéticiens ne s'accordent pas sur le nombre et la nature des phonèmes que ce soit de l'anglais britannique ou américain. Le Professeur Daniel Jones dans son *Éléments de linguistique anglaise* requiert ou utilise seize phonèmes vocaliques ; Ida Ward, vingt-et-un ; Bernard Bloch et d'autres Américains, dix. Je ne suis pas phonéticien et ne classe pas en segments unitaires devant être chacun occupés par un phonème (...) Mes six voyelles sont i, e, a, ɔ ouvert, o fermé et u.

La définition de la notion de phonème n'étant pas consensuelle, il est logique que son identification soit tout autant soumise à controverse. Ce manque de cohérence constitue le principal argument des détracteurs du phonème, notamment décrit par Otto Jespersen dès 1933⁵² quand il s'étonne de la popularité du phonème « *wenn man sich auch nicht immer über seine definition einig ist* »[alors que l'on n'a toujours pas trouvé de consensus sur sa définition] [Jespersen, 1933, p. 214]).

Firth n'est pas le seul linguiste à émettre des réserves sur la terminologie liée au « phonème ». Dans « Applications of General Linguistics » (1957c) et « Structural linguistics » (1955), il évoque les réticences explicites de Hjelmslev⁵³, qu'il cite directement :

There is not a one-to-one correspondence between content and expression, but the signs are decomposable in minor components. Such sign components are, e.g. the so-called phonemes, which I should prefer to call taxemes of expression, and which in themselves have no content, but which can build up units provided with a content e. g. words. [Firth, 1951a/1969, p. 220 ; Firth, 1955/1968, p. 46]

Il n'y a pas de correspondance exacte entre le contenu et l'expression, mais les signes sont décomposables en composantes secondaires. De telles composantes du signe sont, par exemple ce que l'on appelle les phonèmes, que je préférerais appeler des taxèmes d'ex-

52. Otto Jespersen [1933]. *Linguistica : selected papers in English, French and German*. Copenhagen : Levin & Munksgaard, cité dans « On defining the phoneme » [Twaddell, 1935, introduction]

53. Firth cite ici Louis Hjelmslev [1947]. « Structural analysis of language ». In : *Studia Linguistica* 1.1–3, p. 69–78, p. 76

pression, qui en eux-mêmes n'ont aucun contenu, mais qui peuvent se construire en unités pourvues d'un contenu, par exemple les mots.

Pour Hjelmslev, les phonèmes ou *taxèmes* comme il se plaît à les appeler, sont avant tout des composantes liées aux signes. Il vient confirmer *de facto* ce que Firth craignait lorsque ce dernier pointait du doigt les limites liées à l'ambigüité du référent alphabétique pour représenter un élément acoustique. Le phonème n'est pas ce dernier mais bien sa représentation signée avec toutes les limitations que cela implique (en quantité finie comme en qualité représentative).

Si certains linguistes prennent le parti d'utiliser ce concept se voulant ainsi en adéquation avec la scène scientifique internationale (parfois tout en reconnaissant les faiblesses du concept), d'autres contemporains de Firth sont comme lui poussés à l'agacement et à la méfiance par ce faisceau d'arguments. Suite au Deuxième congrès international des sciences phonétiques présidé par Daniel Jones et qui s'est tenu à Londres du 22 au 26 juillet 1934, Nikolaï Troubetskoï, dans sa correspondance avec Roman Jakobson, s'exprime en ce sens :

A la fin du banquet de clôture, il y a eu des « divertissements », c'est-à-dire que plusieurs participants ont présenté qui un discours humoristique, qui une chanson, etc. Il est à signaler que le mot « phonème » a provoqué à chaque fois de grands éclats de rire unanimes. Horn a récité un poème en moyen-anglais écrit par lui-même qui décrivait le congrès et finissait par les mots :

wat is phonemes, wat is sunds ?

[*Qu'est-ce que les phonèmes, qu'est-ce que les sons?*]

twelf men haf twelft difinitiuns.

[*Douze hommes ont douze définitions*]

Par la suite ces paroles ont été reprises par tout le monde, et étaient à chaque fois saluées par des applaudissements approbateurs. [Troubetskoï, 2006, lettre 149 du 3–4 Août 1935, p. 393–397]⁵⁴

Ainsi le manque de cohérence et de cohésion autour de ce concept de « phonème » semble pénible pour certains linguistes au point qu'ils en viennent à s'en distraire à ses dépens. Firth n'est donc pas un cas isolé, bien au contraire, il s'inscrit, par le témoignage de Troubetskoï, dans son temps et dans la mouvance scientifique qui le caractérise. Néanmoins, Firth semble aller plus loin, puisqu'il choisit de prendre position contre cette notion et de l'évincer de sa terminologie scientifique autant que faire se peut. Pour lui l'analyse mono-systémique basée sur le concept de phonème n'a aucun avenir :

54. Nikolai Sergeevich Troubetskoï [2006]. *Correspondance avec Roman Jakobson et autres écrits*. Sous la dir. de Patrick Sériot. Trad. par Patrick Sériot et Margarita Schönenberger. Lausanne : Editions Payot. 573 p., les traductions ajoutées entre crochets sont personnelles.

The monosystemic analysis based on a paradigmatic technique of oppositions and phonemes with allophones has reached, even overstepped, its limits ! [Firth, 1948a/1969, p. 137]

L'analyse mono-systémique basée sur une technique paradigmatique d'oppositions et de phonèmes avec leurs allophones a atteint, et même dépassé, ses limites !

La discussion relatée par F. R. Palmer en introduction des *Selected Papers of J.R. Firth* (1968a, p. 8) s'inscrit dans cette logique et illustre la radicalité de la position de Firth qu'il n'hésite pas à afficher et l'opposition qu'il peut rencontrer :

Firth : « *The phoneme is dead.* »

Bloch : « *It's got a pretty lively ghost.* » [F. R. Palmer, 1968a, p. 8]

Firth : « Le phonème est mort. »

Bloch : « Il a un fantôme particulièrement vivant. »

L'enjeu de cet échange est de taille et reflète les publications des deux scientifiques la même année, en 1948, à savoir « Sounds and Prosodies »⁵⁵ pour J. R. Firth et « A Set of Postulates for Phonemic Analysis »⁵⁶ pour Bernard Bloch. Dès le titre les termes essentiels s'opposent : aux « *sounds* » [sons] de Firth répond le « *phonemic* » [phonémique] de Bloch et déjà le rejet de Firth se butte à un concept que la majorité des phonéticiens tient pour acquise et pertinente scientifiquement. Ce n'est pas pour autant que celui-ci est stable puisque l'analyse distributive et contrastive du « phonème » par Bloch sera également remise en question par Chomsky en 1964⁵⁷, attaquant la ce qu'il désigne comme la « *phonématische taxinomie* » [taxinomic phonemics].

Finalement, le détachement total de Firth au sujet du phonème est également visible dans le cynisme avec lequel il en parle, laissant transparaître le ridicule qui pour lui est inhérent au concept et à l'engouement des scientifiques pour ce dernier alors qu'ils n'arrivent pas à se mettre d'accord :

It is largely the latter development of the phoneme theory which has provided most of the subject matter of structural linguistics, especially in America, where linguistics is, to all intents and purposes, phonemics, with an additive morphemics, plus the supplementary amendments of morphophonemics. [Firth, 1955/1968, p. 40]

C'est principalement le dernier développement de la théorie du phonème qui a fourni la plus grande partie du contenu de la linguistique structurale, particulièrement en Amérique, où la linguistique est, quasiment phonologique, avec un soupçon de morphologie, additionné d'amendements morpho-phonologiques supplémentaires.

55. John Rupert Firth [1948a/1969]. « Sounds and Prosodies ». In : *Papers in linguistics : 1934–1951*. London : Oxford University Press, p. 121–138.

56. Bernard Bloch [1948]. « A Set of Postulates for Phonemic Analysis ». In : *Language* 24.1, p. 3–46.

57. Noam Chomsky [1964]. *Current Issues in Linguistic Theory*. Janua Linguarum. Series Minor 38. The Hague : Mouton.

Firth revient régulièrement sur ce problème de la terminologie et des antagonismes entre les chercheurs anglophones d'un continent ou de l'autre :

Even in what is called English, scholarship takes very different forms in America in English from those we are developing on this side of the Atlantic in Europe including British English. Phonemics, phonemicize, phonemicization, phonemicist are American words and are rarely used in England. Phonetics and phonetician are not nearly so frequently used in America as in England, and the modern use of the word phonology and its derivatives also is not widely current in America, [Firth, 1953/1968, p. 27]

Même dans ce qu'on appelle l'anglais, la recherche adopte des formes très différentes en anglais américain par rapport à celles que nous développons de ce côté de l'Atlantique en anglais européen, anglais britannique inclus. *Phonémique, phonémiciser, phonémicisation, phonémiciste* sont des mots américains qui ne sont que rarement utilisés en Angleterre. *Phonétique et phonéticien* ne sont pas autant utilisés en Amérique qu'en Angleterre, et l'utilisation moderne du mot *phonologie* et ses dérivés ne sont pas non plus courants en Amérique.

Firth insiste sur le fait qu'il s'agit là de mots « rarement utilisés en Angleterre » afin de se démarquer de ces usages. Il constate ici des différences dans l'expression scientifique mais ces choix terminologiques sont pour lui la trace d'un manque de rigueur néfaste à la science de la part de ses collègues américains. L'ironie devient palpable chez Firth lorsqu'il évoque à nouveau, deux ans plus tard, les limites terminologiques liées à la notion de phonème. Il cite pour cela l'index du livre *Language* de Bloomfield :

The index enters phoneme and phonemic, but not phonemics or phonemicize and, we may be thankful, not re-phonemicize. [Firth, 1955/1968, p. 38]

L'index comporte les entrées phonème et phonémique, mais pas la phonémique ou phonémiser et, nous pouvons en être reconnaissant, pas re-phonémiser.

Firth pointe du doigt le ridicule de vocabulaire et les dérives terminologiques aussi futiles que grossières, auxquelles ce contexte d'étude à parfois mené dans une littérature qui se veut cependant scientifique. Il déplore également qu'elle soit à la source d'un manque de communication et de partage du savoir [Firth, 1953/1968, p. 27]. Cette différence d'expression n'est finalement que la partie visible d'un schisme bien plus profond entre la linguistique telle qu'elle est pratiquée aux États-Unis ou en Europe, Grande-Bretagne incluse.

L'approche américaine est sans conteste dans la ligne de mire de Firth qui laisse ici penser qu'à défaut de faire avancer les sciences du langage, l'acception bloomfieldienne du phonème, qui est une référence outre Atlantique, ne fait finalement que tourner en rond. Il cite d'ailleurs expressément Bloomfield et renvoie à des références précises de ce dernier (*Language* [Bloomfield, 1933, ch. VIII]), montrant ainsi qu'il est familier avec ses écrits. L'enjeu du sens semble constituer un hiatus irréconciliable entre les deux linguistes. Alors que Firth le place au centre de l'étude de la langue dès sa première publication (« Speech » [Firth, 1930/1966, Ch. 3 « The problem of meaning », p. 173]), Bloomfield affirme quelques années plus tard :

The study of language can be conducted without special assumptions so long as we pay no attention to the meaning of what is spoken. [Bloomfield, 1933, p. 75]

L'étude de la langue peut être menée sans assumptions particulières tant que nous ne prêtions pas attention au sens de ce qui est dit.

Cette assertion quelque peu lapidaire est diamétralement opposée à la vision firthienne pour laquelle le sens, ou plutôt les sens constituent le cœur de la linguistique ; les niveaux d'analyse tels que la phonétique, la syntaxe, la morphologie (...) constituant un faisceau d'éléments menant à ce sens.

1.9 Conclusion

Tout scientifique de son temps qu'il puisse être, Firth n'hésite pas à adopter une attitude à contre-courant lorsque cela lui semble justifié. Il n'en est pas pour autant un scientifique isolé puisqu'il est parfaitement informé des publications scientifiques et de nombreux linguistes montrent, à l'égard du concept de Phonème, les mêmes réserves que lui. Néanmoins, Firth est parmi les premiers détracteurs de cette notion et sa critique manque parfois de diplomatie, tout particulièrement lorsqu'il évoque ses collègues d'outre-Atlantique avec beaucoup d'ironie.

Il se positionne lui-même dans la lignée de Henry Sweet qu'il cite abondamment⁵⁸, encense et qualifie de pionnier, et à qui « il aime être comparé » (« *Henry Sweet (with whom he loved to be compared)* »[F. R. Palmer, 1968a, p. 1]) tout en prônant une indépendance intellectuelle tant sur le plan personnel que pour ce qu'il nomme « le groupe de Londres » [Firth, 1953/1968, p. 32 ; Firth, 1950/1969, p. 181]. Cette attitude lui permet d'être à l'origine d'une certaine manière ce que Hill [Hill, 1966, p. 223] qualifie de « débuts »⁵⁹ d'une nouvelle approche de la phonologie moderne avec l'analyse prosodique.

58. A propos de Henry Sweet, des références pourront être trouvées entre autres dans « *Speech* » [Firth, 1930/1966, p. 149–150, 173] ; « *The Tongues of men* » [Firth, 1937/1966, p. 26] ; *Papers in linguistics : 1934–1951* [Firth, 1957a/1969, p. 2, 38, 100, 102, 110, 119, 120, 121, 132, 139, 146, 165, 218] ; *Selected Papers of J.R. Firth* [Firth, 1968, p. 54, 56, 63, 72, 97, 100, 137, 139, 144]

59. « *Prosodic Analysis made its effective debuts with J. R. Firth's "Sounds and Prosodies" in 1948 –effective in the sense that from this point on there has been a continuous flow of published work from linguists practicing it.* »[L'analyse prosodique a fait des débuts effectifs avec l'article « Sounds and Prosodies » de J. R. Firth en 1948 –effectif au sens où à partir de ce moment il y a eu un flot ininterrompu d'ouvrages publiés par des linguistes la pratiquant.] [Hill, 1966](ce passage est également repris dans [Goldsmith, 1976, p. 151]). Palmer 1970, p. ix partage également cette analyse dans son recueil d'article intitulé *Prosodic Analysis*.

Phonesthésie

2.1 Introduction

Firth s'est dans un premier temps heurté à la nécessité de segmenter les énoncés afin de les analyser. Nous avons montré dans le premier chapitre que sa position à l'égard du phonème l'a amené à affirmer des choix scientifiques qui constituent le cœur de son polysystème théorique, comme le contexte et le sens, par exemple. Cette position l'a également amené à chercher des alternatives afin de proposer une analyse phonologique cohérente basée sur ces principes fondamentaux. La théorie phonesthésique apparaît dès « *Speech* » (1930), son premier ouvrage. Firth s'appuie donc sur l'état des lieux des connaissances des linguistes et des phonologues qu'il intègre à sa théorie après les avoir dépassées et associées à des notions qui lui sont chères.

La recherche du sens constitue le but ultime du linguiste selon Firth [Firth, 1950/1969 ; Firth, 1951a/1969 ; Firth, 1951b/1969 ; Firth, 1955/1968 ; Firth, 1957d/1968¹] et cette donnée est en toile de fond permanente quelque soit le niveau d'analyse envisagé. Dans cette optique, Firth mentionne déjà le « *contexte d'expérience commun* » [Firth, 1930/1966, p. 174] qui évoluera au contact de Malinowski et apparaîtra dès 1935 sous la forme du « *contexte de situation* » (« *The use and distribution of certain English sounds* » [Firth, 1935c/1969]). Ce phénomène est donc à analyser en perspective avec la situation d'énonciation au sens large comme au sens étroit. L'analyse semble, de ce fait, se situer davantage au niveau de la parole que de la langue, prouvant que cette première peut également être un objet d'analyse pour le linguiste contrairement à ce que Firth affirmera bien plus tard, en 1957, en opposition avec la méthodologie de Bronislaw Malinowski :

1. Cf. « *Personality and language in society* » [Firth, 1950/1969, p. 183 et suivantes], « *General linguistics and descriptive grammar* » [Firth, 1951a/1969, p. 225–226], « *Modes of meaning* » [Firth, 1951b/1969, p. 190], « *Structural linguistics* » [Firth, 1955/1968, p. 41], « *Ethnographic Analysis and Language* » [Firth, 1957d/1968, p. 45] pour ne citer que les principaux

The descriptive linguist does not work in the universe of discourse concerned with reality or ‘what is real’. [Firth, 1957d/1968, p. 155]

Le linguiste descriptif ne travaille pas dans l'univers du discours attaché à la réalité ou à 'ce qui est réel'.

Bien que la majeure partie de sa théorie phonesthésique se situe au chapitre 6 de « Speech » [Firth, 1930/1966, p. 180], d'autres éléments, répétitions ou éléments nouveaux, sont disséminés au fil de ses articles subséquents.

Il convient de lever une ambiguïté terminologique liée à la traduction du terme anglais « phonæsthetics ». Dans la littérature scientifique, il est tantôt traduit par « la phonesthétique »², tantôt par « la phonesthésie »³ et les adjectifs dérivés varient de « phonesthésique » à « phonesthétique » de manière assez aléatoire (Queixalós 2000 parle, par exemple, d' « origine phonesthétique » (p.23) mais de « phonesthésie » (p.24)). S'agissant ici de perception à travers le son et non d'un jugement esthétique ou euphonique, le substantif « phonesthésie », minoritaire dans la littérature alors que plus adapté de par son étymologie, et l'adjectif « phonesthésique », construits sur la même base qu'« anesthésie » et « anesthésique », seront dès lors privilégiés dans cet article.

Outre ce problème de terminologie, nous avons dû faire face à des choix de notation. Parmi les principaux ouvrages traitant de la phonesthésie, nous avons rencontré des écritures assez différentes pour faire référence au phonesthème. Firth a opté pour l'écriture « *str-* » [Firth, 1930/1966, p. 185]. Hans Marchand [1960] fait référence à ce qu'il désigne comme des « *symbols* » [Marchand, 1960/1969, p. 398] par le biais d'une écriture conventionnellement réservée aux phonèmes « /sw/ » [Marchand, 1960/1969, p. 398]. Enfin, Magnus [1999] a également adopté une notation de type phonémique, mettant elle aussi en valeur l'importance du son, et du phonème en particulier.

L'écriture choisie par Firth n'est à aucun moment justifiée, de sorte qu'il est impossible de savoir si c'est un choix volontaire et réfléchi. Elle est, quoi qu'il en soit, assez peu pratique en ce sens qu'elle se confond avec son contexte. Il y a également une évolution dans le choix des signes. En effet, concernant le phonesthème KL-, qui est certainement le plus représentatif en la matière, il apparaît sous la forme « *kl-* » [Firth, 1930/1966, p. 192 ; Firth, 1935c/1969, p. 43] puis « *cl-* » [Firth, 1951b/1969, p. 198 ; Firth, 1956e/1968, p. 92]. La présence du phonème se fait sentir dans les premières publications (jusqu'en 1935c) par la présence d'un « *k* » alors que Firth semble se détacher de cet aspect pour associer davantage le phénomène phonesthésique avec le domaine de l'écrit, utilisant alors la lettre « *c* » en lieu et place du symbole « *k* ». Ceci paraît montrer une évolution dans la théorie phonesthésique qui tendrait à associer davantage un

2. On retrouve le terme « phonesthétique » entre autres dans les publications suivantes : Michailovsky (1988 :72) ; Diffloth (2001 :264) ; Beck (2008 :71) ; Štichauer (2014 :64) ...

3. Le terme « phonesthésie » apparaît chez Lenoir (1926 :37) ; Redfern (2005 :294) ; Elders & al. (2008 :279)...

sens à des groupes de lettres qu'à des sons ou groupes de sons mais Firth ne montre pas d'autres éléments susceptibles d'accréditer cette hypothèse.

Quoi qu'il en soit, étant donnée la position de Firth à l'égard du phonème telle que nous l'avons largement commentée dans le chapitre précédent, il nous semblait également assez mal-adroit d'opter pour la notation phonémique à l'instar de Marchand et Magnus. Nous avons donc choisi de conserver les lettres de l'alphabet latin choisies par Firth lors de la première occurrence de chaque phonesthème (il parle du phonesthème « *sh-* » et non /ʃ/ [Firth, 1930/1966, p. 191]) restant ainsi fidèle à sa logique. Cependant, ces lettres latines ont été capitalisées afin de faciliter la lecture.

En vue d'en faire une synthèse et de donner ainsi une vision d'ensemble du phénomène, voici un relevé des diverses occurrences recensant les différents phonesthèmes en anglais et parfois, lorsque cela est précisé par Firth, dans d'autres langues indo-européennes. Ils s'accompagnent des exemples lorsque Firth en produit, des références exactes de leurs apparitions ainsi que des valeurs sémantiques qui leur sont attribuées par Firth et enfin de la date de publication du texte dans lequel le lecteur pourra les retrouver. A cela a été ajouté une colonne mentionnant les interprétations de Margaret Magnus⁴. Dans ses recherches, Magnus mentionne régulièrement Firth et s'est clairement appuyée sur ses travaux. Bien que des points de divergence puissent apparaître entre les deux approches (voir ch. 2.6 page 298 et Senis [2016a, partie 3.3]) Magnus développe les valeurs sémantiques attribuées au phonesthème de manière plus approfondie quand l'interprétation de Firth reste parfois assez évasive, voire absente :

Phones	Occurrences	Valeurs	Référence
-thème		Firth	Magnus
BL-	blank	/b/ « <i>conveys an explosive large and uproarious experience</i> » (52)	1930, p. 43
BR-	braw		1930, p. 43
DR-	drip, drop, droop dreep, drep, drahp, drup, drerp +drape drop, drank, drawl	/d/ « <i>divides space into two equal parts</i> » « <i>is overwhelmingly downward</i> »	1930, p. 187 1935c, p. 38 1935c, p. 43
DW-	dwell		1935c, p. 43

4. Margaret Magnus [1999]. *Gods of the Word : Archetypes in the Consonants*. Thomas Jefferson University Press.

Phones	Occurrences	Valeurs		Référence
		Firth	Magnus	
-thème				
FL-	Norwegian : 70 words of the flat, flip, flake, fleck, flick, flicker, flounder group (flóte=cream, flygel=grand piano, flebe= easy weeping)	/fl/ « <i>millions of tiny particles</i> » « <i>moving freely</i> » (55)		1930, p. 192
	flick, flake, fluke			1935c, p. 39
GL-	—	Mentionné dans un tableau sans exemple ni interprétation	/gl/ « <i>centers around motion to and from a void in the context of something invisible and vast</i> »	1935c, p. 43
GR-	Grip, grasp, grab, grope, grapple, gripes, groan, growl, grumb, grouse, grunt, &c.		Privation Grandeur (53)	1935c, p. 44
KL-	Norwegian : over 80 'clumsy, cloggy, ungainly, sticky' words. Klabbe (snowballs clogging under skis), klasse (to stick, mess, adhere), klumpe (lump together, slump, clot)	Norwegian : KL- is to be compared with DR-, TR-, SPL-, SKR-, SHR	/fl/ « <i>is a container with an opening [which] most often has a cover</i> » « <i>curved, cornered or crinkly</i> » (54)	1930, p. 192 1956e, p. 92
	clay, cloy, clod, clot, clog, clinker, clump, clumsy, cling, clench, clinch, clamp, clasp			1935c, p. 44
	clogs, clings	opposed to STR-		1951b, p. 198
KR-	Norwegian : 70 KR- (kropling=cripple)			1930, p. 192 1956e, p. 92

Phones	Occurrences	Valeurs		Référence
		Firth	Magnus	
-thème	Crank, cross, criss-cross, crick, crab, cramp, crumple, crag, crook, crib, crate, crazy, crimp, cringe, cripple, cruch, &c. Crack, crash	« crooked » vs. « long, fin, straight, narrow, stretched-out » vs. STR-combined PhT		1935c, p. 44
KW-	quell			1935c, p. 43
PL-	Plop, plank	/p/ place or point « <i>part vs. the whole</i> » « <i>l/r/ is active directed force</i> »		1935c, p. 43
PR-	Prop, prank			1935c, p. 43
SH-	sheet, shot, shave, ship, shape +shy +sheer, sheer, shimmer	1 of the possible substitution for SK- // SHR- //SKR-	« /S/ [...] protects from the elements » « it can break at the end -ash »	1930, p. 191
SK-	Skate, skedaddle, skid, skiff, skill, skim, skimp, skin, skip, skirt, skit, skull + sketchy +skew	‘superficial’ experiences /mvt, associated with edges, thin layers, thin-shaped surfaces, thinness //SKR-	« /s/ begins more words than any other English consonant. It runs along the surface of something and reinforces it. » « it is linear, strong, smooth and flexible » « about 25 percent of /s/ words are related to the serpent. » (57)	1930, p. 191
SKR-	scrape, scream, screech, scrub	// SK-, SH		1930, p. 191
SKW-	squeeze, squelch, squirm, squirt, squib, squeal, squid, squander, squeamish	Correlations b/ alliteration & context of experience & situation		1935c, p. 43–44

Phones	Occurrences	Valeurs		Référence
		Firth	Magnus	
-thème				
SL-	Slack etymeme, slacker Slack, slouch, slush, sludge, slime, slosh, slash, sloppy, slug, sluggard, slattern, slut, slang, sly, slither, slow, sloth, sleepy, sleet, slink, slip, slipshod, slope (particularly on slang), slit, slay, sleek, slant, slovenly, slab, slap, slough, slum, slump, slobber, slaver, slur, slog (dial), slate	« <i>in varying degrees pejorative</i> » « <i>salivation</i> » (SP185) « <i>pejorative contexts of experience</i> »		1930, p. 185 1935c, p. 44 1956e, p. 92
	slippy, sloppy			1935c, p. 39
Gothonic	occurrences. Dutch : slabakken (to be lazy), slampamper (a'long' dissolute person), slat, slecht, slet, sleur, slobber, slording, slinks, sloeri (a disreputable, untrustworthy person)	combined pHt		1930, p. 191
	Norwegian, Swedish (slag, slak, slok[slouch], slummer), German (schlabber, schlaff, schlamm+schloss, schlüssel	pejorative		1930, p. 192 1951b, p. 194
SM-	Small, smut, smudge, smash, smatter	pejorative	« <i>/m/ is the phoneme of [...] that which can be measured.</i> » « <i>Transforms one thing into something else.</i> » Duration (59)	1930, p. 192 1951b, p. 194
	Smoke, smirch, smirk, smug, Smack, smash	« <i>pejorative words</i> » combined pHt		1935c, p. 44

Phones	Occurrences	Valeurs		Référence
		Firth	Magnus	
-thème				
SN-	Sneak, snack, snatch, snip, snap	pejorative	« /n/ narrow, closeness. » « /n/ is a limiting process »	1930, p. 185
	25 SN-words in Norwegian akin to : sniff, snigger, snag, snub, snob	nasal words	« In initial position, « /n/ is small and nubby. In final position, it is usually mean, painful (...) » (59) »	1930, p. 192
	snip, snap			1935c, p. 39
	snack, snag, snip, snub	« nasty nasal words » Combined effect of PhT		1935c, p. 44
SP-	spank, splash	« combined effects »		1935c, p. 44
SPL-	splay (footed)	Listé dans un tableau		1935c, p. 39
SPR-	Norwegian : spring (elastic band, a vault or jump, a fountain, a coition); sprade, to show off, strut, swell.		« /r/ is active directed force » (60)	1930, p. 192
ST-	stand, stiff, staff, steep			1930, p. 87
	stick, stack, stock			1935c, p. 39
	stand, stiff, stick, stake, stack, stock, still, stub, stud, stump, stem, stalk, stoke, stuff, stare, stay, stain, &c.			1935c, p. 44
STR-	Stresses and strains, strength, straight, stretch out things Stripe, stride, strive, struggle, strange, streak, stream, strike, string, strenuous, strut	motor background, associated kinaesthetic background alliterative and experiential analogy		1930, p. 185 1956e, p. 92
	Strip, stripe, stroke, strap, string, streak, &c.	« long, thin, straight, narrow, stretched-out » opposite of KR-		1935c, p. 44

Phones	Occurrences	Valeurs		Référence
		Firth	Magnus	
-thème				
	Strip, strap, strop, stripe	In ctxt of situation referring to long, lengthening, straight, stretch out phenomena, involving strength and stretching & sort of active linearity		1935c, p. 39 1951b, p. 197
	Straightening, streamers, straining			
		contrasts with CL- & CR-		
SW-	Swirl, swill, switch, swell, swim, swoon, sweep, swipe, swoop			1930, p. 186
	Sweep, swipe, swoop			1935c, p. 38
	swish, swing, swipe, swoop, swoon	« combined effects » « context of situation »		1935c, p. 44
	Swoop, swipe, swag- ger, swoon, swish, swing, swill, swell			1951b, p. 198
TR-		Uniquement listé dans un tableau : pas d'exemple, pas d'interprétation	« /t/ expresses directedness toward an endpoint, generally a long and linear track »	1935c, p. 43
TW-	Twirl, twitch, twist, twine, tweak, twinge, twinkle, twiddle, twaddle,		« ‘touching’ or ‘tapping’ »	1930, p. 186
W-	Twirl, twitch, twist, twine, tweak, twinge, twinkle, twiddle, twaddle,	« Swinburne’s poetry : “Welling water’s winsome words” »	« /w/ is the most wilful of phonemes. » « /w/ is also a phoneme of altered states. » « It always either waves or whirls » « questions »	1951b, p. 198
-ER	Blither, blather, bicker, bluster, tinker, tamper, swagger, scatter & 60 or 70 more (+shutter and natter) + titter	frequentative, iterative, diminutive actions in little bits often pejorative or picturesque linked to -L- group		1930, p. 193
-ICK	Snick, slick, quick	Vs. –UMP « contexts of experience and situation »		1935c, p. 44

Phones	Occurrences	Valeurs		Référence
		Firth	Magnus	
-thème				
-IP	Drip, slip, snip	Vs. -UMP « contexts of experience and situation »		1935c, p. 44
-IRL/-URL	Swirl, twirl			1930, p. 186
	Hurl, furl, curl, whirl, twirl, swirl	Compare w) "sprawl"& "swoop" families (SPR-, -RAWL et -OOP) « contexts of experience and situation »		1935c, p. 44
-ISK/-ISP	Brisk, brisk, whisk, risk, crisp, wisp, lisp	Verb group linked contexts of experience linked with back vowel -oop		1930, p. 185
-[l]	bungle, coddle, fiddle, nestle, sprinkle, tipple, wobble, wangle in dialect : niggle, fettle, snaffle handle, ket-tle, thimble German : hätscheln, einschmeicheln, tau-meln	frequentative, iterative, diminutive linked to -er group	« /l/ is an amorphous mass that can be induced to move but unlike /t/ it will not force its way through on its own. » « It fills in whatever space is available. » « /l/ is the phoneme of feeling » (60)	1930, p. 193
	Gimble	iterative / frequentative verb perhaps with diminutive and picturesque association		1951b, p. 294
-OOP	Scoop, swoop, droop, stoop, loop, whoop	Verb group linked contexts of experience linked with front vowel -isk		1930, p. 185
	stoop, scoop, loop, whoop	Compare w) -IRL & -AWL « contexts of experience and situation »		1935c, p. 38, 44
-RAWL	Sprawl, drawl, crawl, scrawl, brawl	Compare with -OOP, -IRL « contexts of experience and situation »		1935c, p. 43–44

Phones	Occurrences	Valeurs		Référence
		Firth	Magnus	
-thème				
-UMP	slump, bump, dump, thump, plump, sump, jump, clump, rump, mumps, hump, stump (+ Schlump)	linked contexts of experience		1930, p. 185
	Lump, hump, Vs. -IP et -ICK bump, clump, stump, thump, dump, plump, rump, mumps !	« contexts of experience and situation »		1935c, p. 44
	Norwegian : hūmpe, jūmpe, stūmpe, trūm-pet, and a few vulgar words in common use			

Tableau 2.1 – Tableau des phonesthèmes

Le terme « phonaesthetic », inventé par Firth dès 1930 (« Speech ») renvoie à un phénomène qui allie étroitement sens et son. Il le réinvestit et le définit en 1935 :

Then there are very interesting correlations between the occurrence of certain vowels and the characteristic contexts of experience and situation in which they are used. (...) There are also the uses of different vowels for near and far demonstrative things, and for the opposite. And may there not be something more than mere lexical differentiation in such series as : [examples] and many others which I have suggested elsewhere. This function I have termed ‘phonaesthetic’. These words also illustrate the phonaesthetic function of initial consonant groups like st, str, sl, sp and fl. [Firth, 1935c/1969, p. 38–39]

Il y a des corrélations très intéressantes des occurrences de certaines voyelles avec des contextes d’expérience caractéristiques et les situations dans lesquels elles sont utilisées. (...) Il y a également les utilisations de voyelles différentes pour des démonstratifs faisant référence à des objets proches ou éloignés, et pour les opposés. Puisse-t-il ne pas y avoir quelque chose de plus qu’une simple différenciation lexicale dans des séries telles que [exemples] et bien d’autres que j’ai suggérées autre part. Cette fonction, je l’ai nommée « phonesthésie ». Ces mots illustrent également la fonction phonesthésique des groupes consonantiques initiaux tels que ST-, STR-, SL-, SP- et FL-.

Dans cette première définition, Firth associe la phonesthésie à des occurrences vocaliques dont la position n'est pas précisée (mais qui semble plutôt être intermédiaire si l'on considère les exemples mentionnés de paires minimales dont seule la voyelle médiane alterne comme dans les démonstratifs this/ that et these/those) et à des groupes consonantiques initiaux. Ces

deux catégories de phonesthèmes sont corrélées à « *des contextes d'expérience et de situation caractéristiques* ». Si ce dernier point reste assez stable dans les définitions de Firth à travers le temps quand il évoque le phénomène, la manifestation de celui-ci est un élément plus délicat. Firth base sa perception et sa définition du phonesthème sur celle du phonème de Baudouin de Courtenay pour la part phonique du phénomène auquel il adjoint une dimension sémantique. La théorie du phonème circule alors à Londres, introduite par Daniel Jones en 1917 (« *The phonetic structure of the sechuana language.* » (1919)) qui est le premier linguiste occidental à en faire usage dans ses recherches. On retrouve d'ailleurs le concept dans nombre de ses écrits (comme par exemple *An outline of English Phonetics* (1918, ch. X)) dont un ouvrage qui lui est également entièrement dévolu : *The phoneme : its nature and use* (1950).

Un peu plus loin dans le même article, cette manifestation est restreinte aux allitérations initiales :

Many of them have also the major function which I have called phonaesthetic, and which I first described in my little book on Speech published in 1930. This phonaesthetic function can be shown by pointing to obvious correlations which exist between alliterative words beginning with these groups, and characteristic common features of the context of experience and the situation in which they are used. [Firth, 1935c/1969, p. 39]

Beaucoup d'entre eux ont également la fonction majeure que j'ai appelée phonesthésie et que j'ai décrite pour la première fois dans mon petit livre « *Speech* » sur le langage publié en 1930. La fonction phonesthésique peut être démontrée par la mise en évidence de corrélations évidentes qui existent entre des mots allitératifs commençant par ces groupes, et des caractéristiques particulières communes au contexte d'expérience et à la situation dans laquelle ils sont utilisés.

Dans ces premières définitions, Firth insiste sur la corrélation qui existe entre la répétition de certains sons et l'importance du contexte de situation. Il reprend ici la notion d'effet de masse qu'il aborde dès 1930 :

An isolated word (...) has little that can be called meaning. But a group of words such as the above has a cumulative suggestive value. [Firth, 1930/1966, p. 184]

Un mot isolé (...) n'a pas grand chose qui puisse être appelé du sens mais un groupe de mots tel que celui-ci-dessus possède une valeur suggestive cumulative.

Il précise la signification du concept phonesthésique plus de vingt ans après sa première évocation dans « *Modes of meaning* » (1951b) :

There is, therefore, an association of social and personal attitude in recurrent contexts of situation with certain phonological features. This association is, of course, within the given speech community. In previous discussion of this mode of meaning, I invented a word, phonaesthetic, to describe the association of sounds and personal and social attitudes, to

avoid the misleading implications of onomatopoeia and the fallacy of sound symbolism. [Firth, 1951b/1969, p. 194]

Il y a, donc, une association d'attitude sociale et personnelle dans certains contextes de situation récurrents avec certaines caractéristiques phonologiques. Cette association prend bien-sûr place au sein de la communauté linguistique donnée. Dans des discussions antérieures de ce mode de sens, j'ai inventé un mot, phonesthésie, afin de décrire l'association de sons et d'attitudes personnelles et sociales, dans le but d'éviter les implications trompeuses de l'onomatopée et la duperie du symbolisme des sons.

Si son attachement au contexte de situation est à nouveau affirmé, la phonesthésie est également définie négativement par rapport à l'onomatopée ou au symbolisme phonique en général. Le phonesthème n'a pas pour propriété de mimer un autre son rappelant de ce fait l'objet qui le produit initialement, comme l'onomatopée. Firth le différencie également du symbolisme phonique bien que la dichotomie entre ces deux manifestations est plus délicate à définir objectivement.

La phonesthésie opère à plusieurs niveaux : comme évoqué plus haut, les allitérations initiales en sont la manifestation la plus évidente ; elle apparaît également en position intervocale avec la présence de phonèmes pourvus d'une certaine iconicité. Cela transparaît notamment dans la différence que l'on trouve entre les phonesthèmes ST- et STR- ou encore SK- et SKR-. L'agentivité inhérente au phonème /r/ dans les cas évoqués est iconique de la notion de mouvement, de roulement que l'on retrouve également dans la prononciation de ce phonème dit « liquide ». Il semble dans ce cas précis difficile d'écartier le « symbolisme des sons » de la phonesthésie, ce qui rend cette citation particulièrement délicate à exploiter.

Selon Firth, la phonesthésie constitue une branche de la phonétique en tant que mode de sens :

The suggested stylistic analysis is made at the levels of phonetics (including phonaesthetics), phonology, syntax, word and phrase formation, collocation and vocabulary. [Firth, 1957b/1968, p. 195]

L'analyse stylistique suggérée est appliquée aux niveaux de la phonétique (qui inclut la phonesthésie), de la phonologie, de la syntaxique, de la formation de la phrase et du mot, de la collocation et du vocabulaire.

Bien qu'elle repose sur une part d'empirisme (qui explique que cette théorie ne fasse pas consensus, aujourd'hui encore), Firth lui confère dans ce passage un statut scientifique et en fait même un outil linguistique d'analyse à part entière. Il justifie cela par le fait que ce mode de sens qu'est la phonesthésie consiste en la matérialisation objective (par le biais des sons ou phonesthèmes) d'éléments subjectifs (une attitude personnelle et sociale). L'aspect empirique serait finalement lié à cette dimension subjective, leur matérialisation par le signe, fut-il phonique ou écrit, résout pour Firth cet aspect en lui conférant l'objectivité nécessaire à sa légitimité scienti-

fique. La définition firthienne fait également intervenir un élément statistique en ce sens que le phénomène doit être récurrent pour être significatif [Firth, 1930/1966, p. 184].

Firth aborde plusieurs groupes de phonesthèmes, les caractérisant et les classant selon différents critères. Au fil de ses articles, certains sont uniquement évoqués (W-), d'autres sont illustrés d'exemples (FL-, ST-, IRL-...), et d'autres enfin sont plus détaillés quant à leur(s) valeur(s) sémantique(s) et éventuellement aux justifications de celle(s)-ci (SL-, SN-, -ER...). Firth met également certains phonesthèmes en relation avec d'autres, créant de ce fait un réseau sémantique opérant à un niveau sub-morphémique.

2.2 Le phonesthème : un signe qui fait sens ?

2.2.1 Le phonesthème et l'arbitraire du signe

Firth établit l'importance du signe dans le phonème (Cf. ch. 1.8.2 page 258) et base le phonesthème sur ce dernier. Le phonesthème s'inscrit donc *de facto* dans le débat de l'arbitraire du signe⁵ qui agite la communauté scientifique depuis l'antiquité si l'on s'en réfère au *Cratyle* de Platon. En cette première moitié du XX^e siècle, il doit donc faire face à la diffusion du structuralisme de Ferdinand de Saussure qui affirme avec une confiance en apparence inébranlable que :

Le signe linguistique est arbitraire. (...) Le principe de l'arbitraire du signe n'est contesté par personne ; mais il est souvent plus aisé de découvrir une vérité que de lui assigner la place qui lui revient. Le principe énoncé plus haut domine toute la linguistique de la langue, ses conséquences sont innombrables. Cours de linguistique générale [Saussure (de), 1916/2005, p. 100]

Or, la théorie phonesthésique, remet en question ce principe fondamental. Il s'inscrit ainsi dans la lignée d'autres linguistes qui pointent du doigt les limites du principe de l'arbitraire notamment au regard des onomatopées [Jespersen, 1916, p. 37] ou de la poésie [Dámaso 1950, p. 19-33].

Bally⁶ et Séchehaye (1928, p. 33–36) se basant sur une dichotomie entre l'arbitraire du signifiant et celui du signifié, expliquent ce qui s'apparente au phénomène phonesthésique par le caractère non absolu de l'arbitraire du signifiant :

Certains mots et certains tours tendent à reproduire, sinon l'idée qui y est attachée –

5. La place du phonesthème au sein du débat de l'arbitraire du signe a été envisagé au cours d'un article intitulé « La phonesthésie de John Rupert Firth : quand le son fait sens » [Senis, 2016a]

6. La référence est d'autant plus pertinente que Firth affirme avoir reçu l'enseignement de Bally à Genève en 1924 [Rebori, 2002, p. 178]

c'est impossible –au moins la vague impression qui se dégage de celle-ci. [Bally et Séchehaye, 1928, p. 45]

Cette affirmation est complétée par Séchehaye quelques années plus tard dans « Les mirages linguistiques » (1930, p. 337–366) :

Or, en fait, la langue, arbitraire en effet dans son principe spécifique, se complique de beaucoup de choses qui sont d'un autre ordre. L'onomatopée et mille autres faits qui ont dans leur caractère matériel de son, d'accent ou de rythme quelque chose de naturellement expressif ne sont pas entièrement arbitraires. De même, lorsqu'il arrive, comme cela est constant, que des idées apparentées s'expriment par des signes apparentés (par exemple cerise-cerisier), il y a une exception à l'arbitraire pur du signe et des idées. [Séchehaye, 1930, p. 342]

Les « exceptions » susmentionnées au principe de l'arbitraire du signe font singulièrement écho aux préoccupations de Firth. Concernant l'onomatopée, Firth affirme que la phonesthésie s'en distingue tout en se définissant par rapport à cette dernière. La phonesthésie est principalement constituée de ce que l'on pourrait appeler aujourd'hui des phénomimes et des psychomimes (par opposition aux phonomimes), contrairement au « symbolisme phonique », [Firth, 1930/1966, p. 194]. Elle est marquée par le caractère récurrent propre au phonesthème et qui constitue une condition de son existence [Firth, 1930/1966, p. 184], et elle est particulièrement présente dans la poésie (Firth cite régulièrement des vers de Sitwell et Swinburne, [Firth, 1951b/1969, p. 198]) qui constitue le point de départ de bien des démonstrations concernant la phonesthésie et la collocation. Il semble donc que Firth se positionne justement dans ce que Séchehaye définit comme non-arbitraire, ce qui sous-tend une approche différente de l'arbitraire du signe.

Des éclaircissements sur cette différence de point de vue apparaissent dans l'article d'Engler (1962, p. 28) à travers la pensée de Gardiner (1944, p. 110) à qui Firth fait régulièrement référence : Saussure a très peu recours à l'objet réel. Or ce rapport avec l'objet, avec la réalité devient effectif dans la parole. Ce décrochage de plan langue/parole est à prendre en compte dans la position de Firth (auteur d'un ouvrage intitulé « Speech », ce qui n'est pas anodin) à l'égard du principe de l'arbitraire. Nous avions déjà mis en valeur ce vacillement entre les plans d'analyse liés à la langue et la parole (ch. 1.3.2 page 237).

Si on considère par exemple le phonesthème SL-, Firth affirme qu'il est lié à la « *salivation* » [Firth, 1930/1966, p. 185] et donc au « *contexte d'expérience péjoratif* ». Ce qui tend à prouver que le signe ne serait pas arbitraire puisqu'il a une base physique. Il prend en ce sens le contre-pied de la démonstration d'Antoine Meillet qui affirme que le <l> initial du verbe « lécher » a beau « *évoquer[r] un mouvement de langue* », ce phénomène n'est pas systématique à toutes les langues. Ce manque d'universalité pousse Meillet à affirmer que « *Les mots sont des signes arbitraires* » [Meillet, 1937, p. 7] et fait écho à l'affirmation de Leonard Bloomfield quatre années plus tôt :

the connection between linguistic forms and their meanings is wholly arbitrary. [Bloomfield, 1933, p. 145]

la relation entre les formes linguistiques et leurs sens est entièrement arbitraire.

Par ailleurs, il faut moduler l'affirmation de Firth car il stipule par ailleurs, qu'un phonesthème ne fait sens que par sa « *valeur suggestive cumulative* »[cumulative suggestive value] [Firth, 1930/1966, p. 184], c'est-à-dire par sa récurrence en contextes à la fois sémantiques et positionnels communs.

2.2.2 Wilhelm von Humboldt et Otto Jespersen, les références de Firth

Firth s'inscrit à bien des égards en continuité avec la pensée de Wilhelm von Humboldt à qui Jakobson attribue les mots suivants :

Il existe entre le son et la signification une apparente connexion, laquelle ne se prête cependant que rarement à une élucidation exacte, n'est souvent qu'entrevue et dans la plupart des cas demeure obscure. [Jakobson, 1965, p. 23]

L'origine de cette citation⁷ montre que l'arbitraire ou non du signe est une problématique qui est loin d'apparaître avec Saussure. Jakobson se plaît à rappeler le questionnement d'Humboldt mais également les travaux de Charles Sanders Peirce [Jakobson, 1965, p. 24]. Elle permet également de faire jour sur l'impact que peuvent avoir les idées de Humboldt sur les linguistes du XX^e siècle dont Jakobson et Firth font partie.

Cette citation fait écho à ce que Wilhelm von Humboldt écrivait déjà trente ans auparavant dans « *Über die Natur der Sprache im allgemeinen* » [Humboldt (von), 1806b/1904] (De la nature de la langue en général) où il est question du caractère arbitraire / conventionnel du mot en tant que signe :

Das Wort ist freilich insofern ein Zeichen, als es für eine Sache oder einen Begriff gebraucht wird, aber nach der Art seiner Bildung und seiner Wirkung ist es ein eignes und selbständiges Wesen, ein Individuum, die Summe aller Wörter, die Sprache, ist eine Welt, die zwischen der erscheinenden außer, und der wirkenden in uns in der Mitte liegt; sie beruht freilich auf Konvention, insofern sich alle Glieder eines Stammes verstehen, aber die einzelnen Wörter sind zuerst aus dem natürlichen Gefühl des Sprechenden gebildet, und

7. Bien que l'origine de la citation ne soit pas précisée, il semble que ce soit une traduction assez libre de la part de Jakobson de *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues : und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts* (1936) : « Dass Zusammenhang zwischen dem Laute und dessen Bedeutung vorhanden ist, scheint gewiss; die Beschaffenheit dieses Zusammenhangs aber lässt sich selten vollständig angeben, oft nur ahnen, und noch viel gar nicht errathen ». Nous remercions Jürgen Trabant dont l'aide s'est avérée précieuse dans l'identification de l'origine de la citation de Jakobson.

durch das ähnliche natürliche Gefühl des Hörenden verstanden worden. [Humboldt (von), 1806b/1904]

Le mot est certainement à cet égard un signe, puisqu'il est utilisé pour une chose ou une notion, mais selon la manière dont il est construit et son effet, il est d'une nature unique et indépendante, un individu. La somme de tous les mots, la langue, est un monde qui se trouve à mi-chemin entre les apparences à l'extérieur et une efficience en nous, qui repose librement sur la convention, comme toutes les branches d'un tronc s'accordent entre elles. Cependant les mots isolés sont avant tout constitués à partir des sentiments naturels du locuteur, et ils seront compris à travers les mêmes sentiments naturels de l'interlocuteur.⁸

Humboldt⁹ étudie la correspondance entre le sens et certains éléments phoniques, notamment dans *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaus und seinen Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*¹⁰ (1836) et « Latium und Hellas » (1806). Dans ce dernier, on peut lire¹¹ qu'il établit une corrélation entre les mots Wolke [nuage] et « Woge [vague], Welle [flot], Wälzen [rouleau], Wind [vent], Wehen [souffle] » mettant en exergue l'icnicité du <w> :

Wer das Wort Wolke ausspricht, denkt sich weder die Definition, noch Ein bestimmtes Bild dieser Naturerscheinung. Alle verschiedenen Begriffe und Bilder derselben, alle Empfindungen, die sich an ihre Wahrnehmung anreihen, alles endlich, was nur irgend mit ihr in und ausser uns in Verbindung steht, kann sich auf einmal dem Geiste darstellen, und läuft keine Gefahr, sich zu verwirren, weil der Eine Schall es heftet und zusammenhält. Indem er aber noch mehr thut, führt er zugleich von den ehemals bei ihm gehabten Empfindungen bald diese, bald jene zurück, und wenn er in sich, wie hier, (wo man nur Woge, Welle, Wälzen, Wind, Wehen, Wald u.s.f. mit ihm vergleichen darf, um dies zu finden) bedeutend ist, so stimmt er selbst die Seele auf eine dem Gegenstande angemessene Weise, theils an sich, theils durch die Erinnerung an andere, ihm analoge. [Humboldt (von), 1806a/1904, p. 169]

Qui prononce le mot Wolke [nuage], se figure soit la définition, soit l'image précise de ce phénomène naturel. Toutes les notions et images différentes de ce dernier, tout le ressenti qui infiltre votre perception, finalement, tout ce qui seulement d'une manière ou d'une autre, en nous ou en dehors de nous, entretient un lien avec lui [le nuage], l'esprit peut donc se le représenter, et ne court aucun danger de s'emmêler car ce même son le fixe et maintient une unité. Mais le son fait encore davantage dans l'esprit : il renvoie également à tels ou tels sentiment que l'esprit à eu par le passé et lorsqu'il est en lui-même, comme ici

8. Il s'agit là d'une traduction personnelle

9. On pourrait s'étendre bien davantage sur la littérature scientifique concernant la critique de l'arbitraire du signe et développer notamment l'apport de Leibniz, étroitement lié à la pensée humboldtienne selon Jürgen Trabant [Trabant, 1999, p. 80–81] mais il s'agit ici de se centrer sur et d'expliquer ce qui a pu motiver la pensée de Firth. Nous nous limitons donc consciemment et volontairement aux auteurs cités par Firth lui-même dans ce cadre précis, respectant ainsi son horizon de rétrospection.

10. Traduit en français par Pierre Caussat sous le titre *Introduction à l'œuvre sur le kavi* (1974)

11. Wilhelm Humboldt (von) [1806a/1904]. « Latium und Hellas. oder Betrachtungen über das classische Alterthum ». In : *Wilhelm von Humboldts Gesammelte Schriften. 1799–1818*. Sous la dir. d'Albert Leitzmann. T. III. La Haye : Walter de Gruyter. Chap. 5. P. 162–170.

(où il suffit de pouvoir le comparer à Woge [vage], Welle [flot], Wälzen [rouleau], Wind [vent], Wehen [souffler] etc afin de le trouver) significatif, il exprime donc de lui-même ce que l'on pense sur l'objet de façon appropriée, en partie de soi-même, en partie à travers le souvenir d'un autre, qui lui est analogue.

Jürgen Trabant (1999, p. 81) pointe du doigt la présence de ces mêmes exemples chez Leibniz dès 1697 dans les *Unvorgreifliche Gedanken* (§49) et en 1705 dans les Nouveaux essais sur l'entendement humain (III, II, I), dont Humboldt semble selon lui s'être fortement inspiré.

Firth cite ce philosophe et linguiste régulièrement, directement ou indirectement, dès « Speech » (1930, p. 187). Ce n'est donc pas un hasard si W- constitue un phonesthème que Firth illustre dans ce vers issu du poème « A child's laughter » d'Algernon Charles Swinburne : « *Welling water's winsome words*¹² (*qui se prolongent par le vers* « Wind in warm wan weather » *littéralement*¹³) [les paroles engageantes de l'eau montante / le vent par temps pâle et tiède]). On y retrouve la connotation aquatique langoureuse qui ressortait dans les exemples de Humboldt. A noter cependant que si le rendu du phonesthème W- est très proche dans des langues parentes telles que l'anglais et l'allemand, la traduction littérale française met en lumière le manque d'universalité de ce phonesthème.

Les idées de Humboldt ont été reprises et soutenues par Otto Jespersen (contemporain à la fois de Saussure et de Firth) en Janvier 1922 (donc huit ans avant la première publication de Firth). Le linguiste danois affirme, dans un chapitre portant comme titre le nom du philosophe allemand :

There is a natural nexus between certain sounds and certain general ideas, and consequently we often find similar sounds used for the same, or nearly the same, idea in languages not otherwise related to one another. [Jespersen, 1922, p. 59–60]

Il existe un lien étroit entre certains sons et certaines idées générales, et par conséquent, nous trouvons souvent des sons similaires utilisés pour une même idée, ou presque, dans des langues qui n'ont par ailleurs aucun lien.

Firth n'est donc pas isolé dans sa démarche scientifique. Il s'inscrit dans la lignée de Humboldt et Jespersen et l'établit explicitement dans « Speech » (1930). Firth consacre le sixième chapitre de son ouvrage à la phonesthésie. Il y cite cinq noms propres : trois d'auteurs ayant montré un goût prononcé pour les jeux de mots et de sons (Edward Lear [Firth, 1930/1966, p. 186], Lewis Carroll [Firth, 1930/1966, p. 186] et Algernon Swinburn [Firth, 1930/1966, p. 188]) et deux linguistes qui ont cherché à analyser et à comprendre cet usage des sons : Wilhelm von Humboldt [Firth, 1930/1966, p. 187] et Otto Jespersen [Firth, 1930/1966, p. 186]. De ce dernier il mentionne précisément l'ouvrage dont est issue la citation précédente et le cite [Firth, 1930/1966, p. 148]. Firth qualifie les ouvrages de Jespersen de « populaires » (« Personality

12. in « Modes of meaning » (1951b, p. 198)

13. A défaut d'avoir trouvé une traduction officielle, il s'agit ici d'une traduction personnelle.

and language in society » [Firth, 1950/1969, p. 177]). Il n'est donc pas surprenant que les idées relayées par Jespersen trouvent un écho dans les publications de Firth avec néanmoins quelques variations.

La propriété évoquée ci-dessus est désignée chez Firth par l'expression « *interlingual phonaeesthetic function* » [fonction phonesthésique inter-linguistique] « The use and distribution of certain English sounds » [Firth, 1935c/1969, p. 41, 45]. Firth reconnaît explicitement cette corrélation entre son et sens au-delà des communautés linguistiques néanmoins, il en affirme les limites, plus de vingt ans après, particulièrement dans le cadre de la traduction [Firth, 1951b/1969, p. 198].

2.2.3 La synesthésie de Roman Jakobson

Contrairement, à Saussure ou encore à Meillet, cités plus haut, pour Roman Jakobson, souvent cité comme référence par Firth à partir de 1955 (Firth, 1955/1968, p. 40–42, 48 ; Firth, 1956f/1968, p. 67 ; Firth, 1956d/1968, p. 74 ; Firth, 1957d/1968, p. 159), ces difficultés ne sauraient constituer un argument suffisant pour mettre la théorie de l'arbitraire du signe à l'abri de toute controverse¹⁴. Dans son article intitulé « A la recherche de l'essence du langage » [Jakobson, 1965], Jakobson cite abondamment les travaux de C. S. Peirce, qu'il qualifie de « ‘défricheur’ de la sémiotique » [Jakobson, 1965, p. 36], qui parle d' « *icônes pour lesquelles la ressemblance est assistée par des règles conventionnelles* ¹⁵ ». Il fournit moult exemples propres à des langues spécifiques ou interlinguistiques, voire universaux quand il s'agit de l'iconicité de la forme plurielle ou des degrés de comparaison plus complexes phonologiquement que la forme simple leur correspondant. Il remarque avec force que « *Saussure lui-même atténua son ‘principe fondamental de l’arbitraire’ en distinguant dans chaque langue ce qui est ‘radicalement’ arbitraire de ce qui ne l’est que ‘relativement’.* » [Jakobson, 1965, p. 31]. Conforté par les travaux de Jacques Damourette et Edouard Pichon (1927) et de Dwight Le Merton Bolinger (1949) dont les titres des articles affirment sans ambages que « Le signe n'est pas arbitraire », Jakobson écrit qu'une « *relation paradigmatique évidente continue à réunir [des] formes en séries serrées* » [Jakobson, 1965, p. 32] et remet en perspective l'affirmation inconditionnelle initiale de Saussure citée plus haut. Jakobson va jusqu'à parler de « *ruine [du] dogme saussurien* », tant de l'arbitraire que du caractère linéaire du signifiant, et de son abolition, invitant de ce fait à la révision des corollaires qui en découlent [Jakobson, 1965, p. 36].

Il convient de noter néanmoins que Jakobson ne parle pas de phonesthésie mais de « *la valeur*

14. Pour une étude de la thématique de l'arbitraire du signe en regard de la phonesthésie firthienne, voir « La phonesthésie de John Rupert Firth : quand le son fait sens » [Senis, 2016a]

15. La traduction est celle proposée par Jakobson dans « A la recherche de l'essence du langage » [Jakobson, 1965, p. 26].

synesthétique » [Jakobson, 1965, p. 34]. Le dictionnaire de référence, le TLF¹⁶ précise que deux formes adjetivales sont attestées : la forme *synesthétique*¹⁷ relevée dès 1872 et utilisée par Jakobson ainsi que la forme *synesthésique* qui apparaît avec la Phénoménologie de la perception de Merleau-Ponty (1945). Cette évolution de l'adjectif est d'autant plus intéressante qu'elle pourrait expliquer une utilisation du terme *phonesthétique* dans un premier temps alors que nous avons démontré que l'adjectif *phonesthésique* est plus adapté (ch. 2.1 page 270).

La synesthésie est présente selon Jakobson de manière latente dans « *certaines oppositions phonémiques* » [Jakobson, 1965, p. 34] ou encore dans la tonalité (sourde ou vive) des phonèmes (graves ou aigus). C'est donc avant tout un phénomène qui s'obtient par contraste avec son environnement étroit (le contexte de situation de l'occurrence pour parler en termes firthiens) ou large (le contexte d'expérience).

Si Firth n'est jamais cité dans l'article de Jakobson, force est de constater que les arguments fussent-ils phonologiques, morphologiques, ou encore poétiques, se rejoignent et que, si la terminologie diffère, une logique conceptuelle commune transparaît jusque dans son étymologie. Néanmoins, la synesthésie ne semble pas se confondre totalement avec la phonesthésie en ce sens que la première prend corps par contraste alors que la deuxième se construit davantage par accumulation, voire une accrétion qui en vient à constituer un habitus linguistique. Ceci se reflète dans l'étymologie des termes choisis : Jakobson met en exergue des perceptions ou sensations (*αἴσθησις* aisthesis) issues du contraste de deux éléments mis en regard (*σύν*, syn-) ; Firth préfère choisir le son (*φωνή*, phone) comme point de départ afin de véhiculer une sensation (*αἴσθησις* aisthesis) pouvant amener à du sens, même si la « *distribution contextuelle des sons* » [Firth, 1935c/1969, p. 45] reste un élément clef.

2.3 Formalisation

Si on répartit les phonesthèmes recensés dans le tableau page 271 en deux catégories : le type anaphorique¹⁸ (« sonnante », « chiming »), et le type « final » ou « *en rime* » [rhyming][Firth,

16. Selon l'ATILF (<http://atilf.atilf.fr/>), l'adjectif « synesthétique » provient du substantif synesthésie. Il s'agit d'un terme d'origine médicale qui renvoie à la sensation ou la perception simultanée. Entrée "Synesthésique" [2013]. Trésor de la Langue Française informatisé. accès direct via le site du cnrtl. url : <http://www.cnrtl.fr/definition/synesthesia> [visité le 17/09/2013]

17. Le Littré en ligne possède une entrée « synesthétique » (mais pas d'entrée pour le lexème « phonesthésique ») pour laquelle la définition est « *Terme de physiologie. Qui éprouve une sensation simultanément avec un autre organe. Les parties synesthétiques de la rétine dans l'un et l'autre oeil.* Entrée "Synesthétique" [2013]. Dictionnaire de la langue française, par É. Littré. url : <http://www.littre.org/definition/synesth%C3%A9tique> [visité le 17/09/2013] » Ceci tendrait à prouver la co-existence des deux termes *phonesthétique* et *phonesthésique*, y compris de nos jours.

18. La terminologie en français est un choix personnel permettant de rendre simultanément la connotation d'itérative et et la position initiale.

1937/1966, p. 5, 32–33] on peut obtenir des schémas centraux de construction des phonesthèmes offrant une perspective globale des caractéristiques articulatoires privilégiées par ce phénomène.

2.3.1 Les phonesthèmes de type anaphorique (« sonnante », « chiming »)

Les phonesthèmes anaphoriques sont composés de deux ou trois consonnes : [CC(C)] mais aucun exemple présentant une voyelle n'a été recensé par Firth. Le premier phonème pourra être soit un /s/, soit une occlusive alvéolaire (/t/ ou /d/), bilabiale (/p/ ou /b/) ou vélaire (/k/ ou /g/) ou encore la fricative labiodentale sourde (/f/). Par conséquent, deux cas de figure se présentent selon si le premier phonème est la fricative alvéolaire /s/ ou non.

Dans ce premier cas, le phonème /s/ sera suivi par une spirante latérale (/l/) ou labio-vélaire (/w/), une nasale bilabiale (/m/) ou alvéolaire (/n/), ou encore une occlusive sourde bilabiale (/p/), vélaire (/k/) ou alvéolaire (/t/), elle-même susceptible d'être suivie par une spirante alvéolaire (/r/ ou /l/), ou encore labio-vélaire (/w/). Pour une représentation synthétique, voir le schéma 2.1.

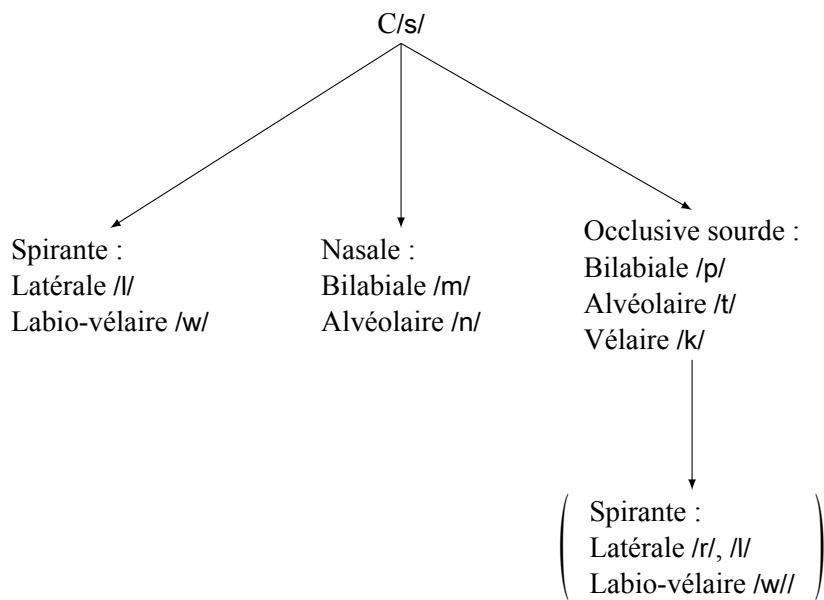


Figure 2.1 – Construction des phonesthèmes initiaux commençant par le phonème /s/

Si le premier phonème consonantique n'est pas le phonème /s/, ce sera une occlusive alvéolaire (/t/ ou /d/), bilabiale (/p/ ou /b/) ou vélaire (/k/ ou /g/) ou encore la fricative labiodentale sourde /f/. Dans cette fonction phonesthésique, Firth note une prédominance des « *trois paires de consonnes homorganiques* » quelque soit la « *corrélation de sonorité* », expression qu'il emprunte à Troubetskoï [Firth, 1935c/1969, p. 39]. Dans ce cas, le deuxième phonème sera obligatoirement une spirante latérale (/r/ ou /l/) ou labio-vélaire (/w/) comme figuré sur le schéma 2.2 page suivante.

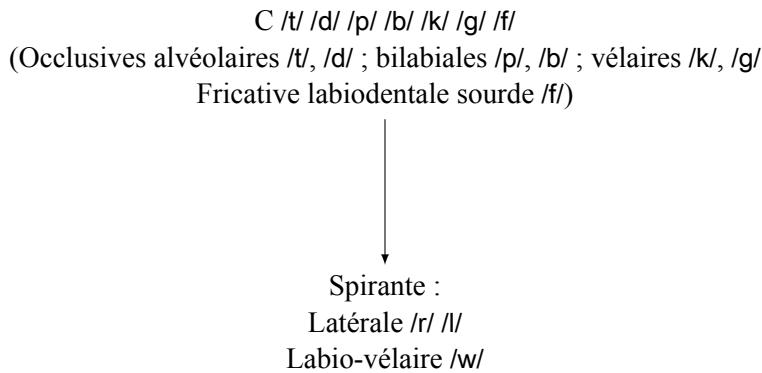


Figure 2.2 – Construction des phonosthèmes initiaux ne commençant pas par le phonème /s/

2.3.2 Les phonosthèmes de type « final » ou « en rime » (« rhyming »)

Contrairement aux phonosthèmes anaphoriques, les occurrences finales présentent la possibilité d'intégrer des voyelles dans leur construction. Mis à part le cas particulier du phonème // qui, dans ce cadre est précédé d'une consonne, tous les autres phonèmes finaux évoqués par Firth s'inscrivent dans le schéma [(C)VC(C)].

Les voyelles antérieures écartées et très ouvertes, dont le /a/ cardinal est le paroxysme, sont exclues de ces phonosthèmes. Seuls sont concernés les phonèmes vocaliques dont l'articulation se situe dans un espace allant du centre à la zone postérieure dans un degré d'ouverture allant de la fermeture à la demi-ouverture, c'est-à-dire les phonèmes : /ə/, /ɪ/, /ɜ:/, /ʊ/, /ɔ:/ et /ʌ/ correspondant dans ce cas précis aux graphies : <e>, <i>, <u>, <o> et <aw>.

Le phonème consonantique peut être assez varié puisque sont représentés : la fricative alvéolaire /s/, la nasale bilabiale /m/ mais également les occlusives sourdes bilabiale /p/ et vélaire /k/ ainsi que les spirantes latérales // et /r/. A noter que seules ces deux dernières catégories peuvent apparaître en troisième position dans des phonosthèmes tels que -IRL/ -URL, -ISK ou encore -UMP. Ainsi les phonosthèmes finaux peuvent-ils être formalisés conformément au schéma 2.3 page suivante.

Plusieurs éléments apparaissent grâce à ce schéma. Lorsque le phonosthème est en position finale, il comporte deux ou trois phonèmes, néanmoins, les occlusives sourdes sont toujours finales quelle que soit leur position. Il en va de même pour la spirante latérale // bien que cela ne puisse apparaître dans le diagramme sans le surcharger au point de mettre en péril son intelligibilité. Mis à part le cas de la fricative alvéolaire /s/, on notera qu'un élément articulatoire (point ou mode) est systématiquement commun entre les phonèmes consonantiques apparaissant en deuxième et en troisième position au sein du phonosthème. Ainsi les spirantes ne peuvent être suivies que par une autre spirante ou être conclusives et la nasale bilabiale /m/ est suivie par une autre bilabiale mais cette fois occlusive et sourde (/p/).

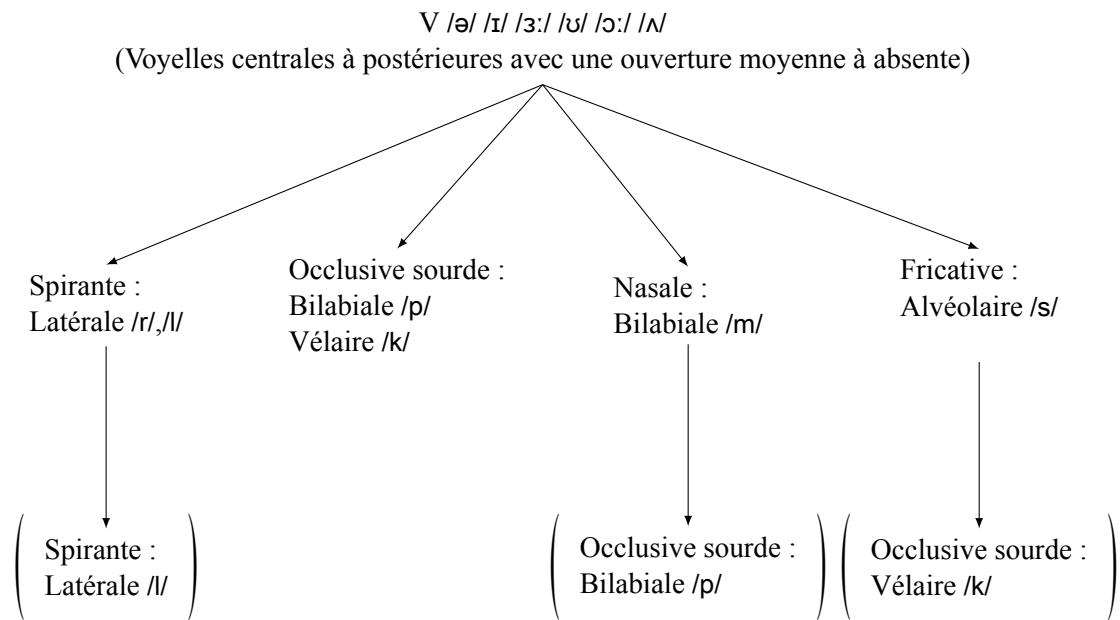


Figure 2.3 – Construction des phonesthèmes finaux

Dans le cadre du phonesthème -RAWL /rɔ:l/ le schéma énoncé ci-dessus reste valable à condition d'envisager que le phonesthème de base est -AWL /ɔ:l/ et que le phonème /r/ est un invariant phonestémique commun aux différentes bases recevant ce phonesthème (-SH(R); -SK(R)).

2.4 Phonétique : les phonesthèmes articulatoires

Chronologiquement parlant, l'un des premiers phonesthèmes mentionnés est le phonesthème SL-. Il apparaît dans « Speech » (1930), « The use and distribution of certain English sounds » (1935c) puis dans « Modes of meaning » (1951b) et à nouveau dans « Linguistics and translation » (1956e). Ce phonesthème, de même que SN- et SM- qui lui sont apparentés, est défini par des motifs articulatoires.

Ces derniers apparaissent peut-être le plus sous la forme de la nasalité dans phonesthème SN- que Firth décrit comme « *the nasty nasal words with SN-* » [les mots nasaux désagréables en SN-] [Firth, 1935c/1969, p. 41]. Firth établit une correspondance avec d'autres langues indo-européennes :

There are about twenty-five sn words in Norwegian which might be described as 'nasal' words, akin to our sniff, snigger, snag, snub, snob series [Firth, 1930/1966, p. 192]

Il y a environ 25 mots en SN- en norvégien qui peuvent être décrits comme mots nasaux, apparentés à nos séries sniff, snigger, snag, snub, snob

Chacun des exemples cités est fortement connoté négativement (respectivement : reniflement, ricanement, inconvenient, rebuffade, snob), véhiculant ainsi cet aspect du phonesthème SN- et des propriétés articulatoires qui le caractérisent.

Concernant le phonesthème SL-, l'allusion n'est pas aussi directe. Cependant, Firth affirme que le « *sl is suggestive of salivation* »[SL- suggère la salivation] [Firth, 1930/1966, p. 184]. On devine derrière la « salivation excessive » les processus phonatoires mis en œuvre dans l'articulation de cette séquence consonantique. Cette salivation est d'autant plus perceptible qu'elle est induite aussi bien par la consonne fricative initiale que par le phonème liquide qui la suit.

Ces exemples et leur extension à d'autres systèmes linguistiques, sont à mettre en perspective avec la position d'Antoine Meillet (1937, p. 7) déjà évoqué (Ch. 2.2.1 page 282).

2.5 Sémantique : la phonesthésie, un « niveau de sens »

2.5.1 De la valeur métalinguistique, inhérente au verbe

En 1930, Firth écrit :

Another phonaesthetic group of verbs, the common phonetic characteristics of which are rather difficult to formulate, but which can be easily heard and felt by an English reader, are also 'diminutive'- that is, they describe actions, etc., which are iterative or frequentative, in little bits, so to say, and are often pejorative or picturesque. [Firth, 1930/1966, p. 193]

Un autre groupe phonesthésique de verbes, dont les caractéristiques phonétiques communes sont plutôt difficiles à formuler mais qui peuvent aisément être entendues et ressenties par un lecteur anglophone, sont également « diminutives », c'est-à-dire qu'elles décrivent des actions, etc., qui sont itératives ou fréquentatives, hachées, pour ainsi dire, et sont souvent péjoratives ou pittoresques.

Cette citation fait intervenir plusieurs niveaux de sens et les place dans une même équation. Elle va donc au-delà de l'« *analogie expérimentale et allitérative* »[alliterative and experiential analogy] [Firth, 1930/1966, p. 185]. Si le phonesthème est porteur de sens dans une acceptation linguistique, il apparaît ici également véhiculer un sens d'un point de vue métalinguistique. Ce que Firth décrit comme « diminutif », « itératif », ou encore « fréquentatif » relève de l'aspect et est donc étroitement lié à la nature même du verbe en anglais. Dans cette optique, le phonesthème n'est plus uniquement un vecteur de sens, mais revêt une dimension grammaticale. Les phonesthèmes décrits comme tels sont –ER [Firth, 1930/1966, p. 193] que l'on retrouve en allemand sous la forme –ERN [Firth, 1930/1966, p. 194] et -[] [Firth, 1930/1966, p. 193 ; Firth,

1951b/1969, p. 194] présent sous la forme –ELN en allemand [Firth, 1930/1966, p. 194] dont Firth mentionne qu'ils sont étroitement liés :

The most interesting ‘affective’ sounds in English and the Gothic languages generally are the phonetic characteristics of the so-called iterative or frequentative verbs. There are about one hundred and twenty of such verbs in English which are habitually used in situations having certain common characteristics, and which have the common phonetic element of final syllabic ‘dark’ l sound. Some of these are bungle, coddle, fiddle, nestle, sprinkle, tipple, wobble, wangle. There are many more in dialect, such as niggle, fettle, snaffle. This phonetic link, or common function, can be broadly classed as ‘diminutive’, and appears in a good deal less force in nouns like handle, kettle, thimble. [Firth, 1930/1966, p. 193]

Les sons « affectifs » les plus intéressants en anglais et dans les langues germaniques en général sont les caractéristiques phonétiques des verbes que l'on nomme itératifs ou fréquentatifs. Il y a environ cent vingt verbes de ce type en anglais qui sont habituellement utilisés dans des situations présentant certaines caractéristiques communes et qui ont comme élément phonétique commun un l « sombre » syllabique final. On peut citer *bungle* [*gaffe*], *coddle* [*dorlotter*], *fiddle* [*tripoter*], *nestle* [*se blotter*], *sprinkle* [*saupoudrer*], *tipple* [*siroter*], *wobble* [*osciller*], *wangle* [*soutirer*]. Il y en a bien plus dans les dialectes, comme *niggle* [*remarque*], *fettle* [*forme*], *snaffle* [*bridon*]. Le lien phonétique, ou fonction commune, peut être en règle générale classée comme « diminutif » et apparaît de manière beaucoup moins prégnante dans des noms tels que *handle* [*poignée*], *kettle* [*bouilloire*], *thimble* [*dé à coudre*].

Le phonesthème lié au phonème -[l] et les valeurs qui lui sont liées sont donc l'apanage du verbe et sa présence dans des substantifs ne saurait avoir les mêmes conséquences sémantiques. Ce phonesthème possède donc une distribution limitée. Il présente certaines similitudes avec le phonesthème –ER d'un point de vue sémantico-aspectuel mais également distributionnel, preuve en est que les mots porteurs de l'un de ces phonesthèmes sont bien souvent décrits par un mot porteur de l'autre phonesthème dans l'*Oxford N. E. D.* [Firth, 1930/1966, p. 193]

Dans ce contexte Firth cite également les classes de verbes porteurs des phonesthèmes –ISK / -ISP et –OOP :

We might add such verb groups as scoop, swoop, droop, stoop, loop, whoop, with a back vowel, and brisk, frisk, whisk, risk, crisp, wisp, lisp, with a front vowel. [Firth, 1930/1966, p. 185]

Nous pouvons ajouter des groupes de verbes tels que *scoop* [*pelletée*], *swoop* [*descente en piquet*], *droop* [*s'affaisser*], *stoop* [*se courber*], *loop* [*boucle*], *whoop* [*arceau*] avec une voyelle postérieure, et *brisk* [*vif*], *frisk* [*fouiller*], *whisk* [*fouetter*], *risk* [*risquer*], *crisp* [*croustiller*], *wisp* [*mèche de cheveux*], *lisp* [*zozoter*] avec une voyelle antérieure.

Pour les mots susmentionnés qui n'appartiennent qu'à la catégorie du verbe (*droop, frisk*),

l'affirmation paraît claire. Or dans les listes présentées, certains mots appartiennent à plusieurs classes grammaticales à la fois. C'est notamment le cas de *scoop*, *swoop*, *stoop*, *loop*, *whoop*, *whisk*, *risk* et *lisp* qui peuvent être des noms ou des verbes, ou encore de *crisp* qui peut être un adjectif, un nom ou un verbe (Cf. *Oxford A. L. D.*). Dans ce cas, il apparaît difficile de restreindre la valeur phonesthésique au seul verbe. La proximité sémantique entre le verbe et le nom, voire l'adjectif met en péril ce découpage qui peut paraître artificiel. Pour prendre l'exemple de *crisp* qui couvre le plus grand nombre de natures différentes, quelque chose de croustillant n'est pas sans rapport avec des *chips* ou le fait de cuire quelque chose au point de le rendre croustillant ... Cela dit, il semble que Firth envisage exclusivement la variante verbale de ces mots dans son affirmation.

2.5.2 Une valeur sémantique tantôt objective, tantôt subjective

La valeur aspectuelle de certains phonesthèmes place ces derniers dans une perspective plutôt objective du sens. Les caractères fréquentatif, itératif ou encore diminutif sont indépendants de tout jugement subjectif.

On peut retrouver cette dimension dans les phonesthèmes en rapport avec une propriété physique objective (forme, mouvement...). C'est le cas notamment du phonesthème STR-. Firth analyse ce phonesthème comme suit :

The str- words here can be grouped with many more English words often used in collocations and in contexts of situation referring to long, lengthening, straight, stretch out phenomena, involving both strength and stretching and a sort of active linearity, and which are used so often that when accumulated in a collocation such as the one quoted¹⁹ have a meaning which can be stated in the phonaesthetic mode. [Firth, 1951b/1969, p. 197]

Ici, les mots en STR- peuvent être regroupés avec bien d'autres mots anglais souvent utilisés dans des collocations et dans des contextes de situation faisant référence à des phénomènes longs, s'allongeant, droits, s'étirant, impliquant à la fois de la force et un étirement ainsi qu'une sorte de linéarité active, et qui sont utilisés tellement souvent que lorsqu'ils sont accumulés dans une collocation telle que celle que qui est citée, ils ont un sens qui peut être formulé en termes de mode phonesthésique.

Le caractère droit voire raide ainsi que la possibilité de mouvement linéaire qui caractérisent

19. Cet extrait fait référence à quelques vers d'Algernon Swinburn issus du poème « Quia Multum Amavit » que nous avons déjà mentionné dans le chapitre précédent dans le cadre de la collocation (voir chapitre 3.2.2 page 195) et pour lesquels nous avons repris la traduction en français proposée par Gabriel Mourey en 1909, p. 151 :

Ah the banner-poles, the stretch of straightening streamers
Straining their full reach out! [Firth, 1951b/1969, p. 197]

Ah, les hampes des bannières, le déploiement des étendards haussés,
Tendus et déployés!

le phonesthème STR- sont des éléments objectifs évaluables scientifiquement. Inversement, le caractère courbe, tortueux ou difforme est également objectivable physiquement.

L'évaluation devient plus problématique dès lors que ces notions sont transposées du sens propre au sens figuré. La part de subjectivité, la part de perception et de relativité s'en trouve accrue. Pour reprendre l'exemple précédent, « crooked » peut faire référence à quelque chose de déviant de la normalité, normalité qui n'est pas identique *stricto sensu* d'un individu à un autre, ou dont la définition n'est pas invariable diachroniquement parlant. On retrouve notamment cette évolution dans « crank » que Firth cite dans « The use and distribution of certain English sounds » (1935c). Initialement une manivelle donc la forme angulée évoque bien le crochet, la connotation de « fana/fanatique » est plus subjective et donc plus délicate à exploiter en tant que telle.

La totale relativité d'une propriété peut également amener certaines difficultés d'interprétation. Le phonesthème final -IP s'oppose au phonesthème -UMP de par leur contexte d'expérience (« The use and distribution of certain English sounds » (1935c)). Le premier renvoie à quelque chose de petit, voire dérisoire tant au sens propre qu'au sens figuré (goutte [drip] ; étourderie, petit billet [slick] ; petit coup, échantillon [snip]) alors que le deuxième évoque davantage quelque chose de lourd, rond... Ces phonesthèmes ne prennent réellement sens que l'un par rapport à l'autre et cette relativité rend leur identification et leur légitimation plus délicate. On se rapproche également de la dichotomie entre adjectifs classifiants et caractérisants ainsi il serait intéressant de savoir si certains phonesthèmes sont propres à l'un ou l'autre de ces types d'adjectifs.

2.5.3 Une valeur plus subjective, plus diffuse

Les phonesthèmes sont parfois d'autant plus délicat à déceler qu'ils ne se définissent pas clairement. Firth lui-même adopte différentes stratégies lorsqu'il évoque les phonesthèmes. Ces dernières ne constituent pas une évolution au fil du temps, ce sont les mêmes qui interviennent tout au long de sa maturation scientifique. Sur les vingt-sept phonesthèmes relevés ici, seuls huit sont définis sémantiquement (KR-, SK-, SL-, SM-, SN-, STR, -ER, -L) ; quinze d'entre eux sont définis par rapport à d'autres phonesthèmes (KL-, KR- SH-, SK-, SKR-, STR-, -ER, -ICK, -IP, -IRL/-URL, -ISK, -L, -OOP, -RAWL, -UMP), les modes de définition pouvant se recouper. Tous les autres phonesthèmes sont mentionnés par Firth, souvent sous forme d'énumération, sans plus d'indications quant à leur interprétation.

Il arrive qu'un faisceau de notions soit perceptible dans une classe phonesthésique comme pour SK-/SKR-/SH- que Firth définit comme :

'superficial' experiences, especially those associated with superficial movement, edges, surfaces that are thin layers, or thin-shaped surfaces, and certain kinds of thinness. [Firth, 1930/1966, p. 191]

expériences superficielles, particulièrement celles associées à un mouvement superficiel, des bords, des surfaces qui sont de fines couches ou des surfaces aux formes fines, et certaines sortes de minceur.

Cependant, le rapport sémantique entre les mots au sein d'une même liste citée par Firth est souvent plus problématique. C'est le cas notamment de ceux que Firth unit sous des [contextes d'expérience liés] (« *linked context of experience* »)[Firth, 1930/1966, p. 185] comme notamment –OOP, -ISK ou encore –UMP qui renvoient respectivement des mouvements vers le bas, des mouvements erratiques, vifs ou encore un bruit sourd.

Les phonesthèmes SL-, SM-, SN- et –ER ont en commun de présenter un caractère péjoratif étroitement lié à l'articulation du premier phonème qui le compose dans le cas des phonesthèmes SL-, SM- et SN. Cet aspect métalinguistique confère un caractère plus objectif et moins « discutable » à leur identification. Néanmoins leur caractère péjoratif ou non reste du domaine du subjectif tant en synchronie qu'en diachronie car les glissements de sens ou les acceptations évoluent en fil du temps et les exemples de Firth datant de la première moitié du XX^e siècle, certains termes peuvent ne plus avoir aujourd'hui exactement les mêmes connotations.

2.5.4 Synthèse

Le phonesthème n'est pas un élément communément admis. L'une des principales difficultés réside dans l'éclatement de sa présentation par Firth lui-même tant d'un point de vue méthodologique que dans le contenu. C'est dans « *Speech* » (1930) que le phénomène est introduit et le plus exhaustivement évoqué. Cependant, cette description est complétée cinq ans plus tard (« *The use and distribution of certain English sounds* ») puis en 1951b (« *Modes of meaning* ») et enfin en 1956e (« *Linguistics and translation* »). Selon Peter Strevens, auteur de la préface de l'édition de 1966 de *Tongues of Men and Speech*, « *Speech* » aurait été écrit l'année-même de sa publication, i.e. en 1930.

Cette première période qu'il consacre à la phonesthésie correspond à l'année où Firth a pris un poste de linguistique au sein du département de Phonétique de l'University College de Londres. C'est également le moment où il commence à enseigner et à mener des recherches conjointement avec Malinowski. Ceci transparaît avant tout dans l'importance que Firth octroie à la phonétique au détriment d'autres champs de la linguistique comme la syntaxe, notamment. Firth mêle sa nature de phonéticien à l'influence de Malinowski à travers ses efforts pour attribuer un sens éminemment lié au contexte à des éléments de nature phonétique.

Le deuxième temps fort de la phonesthésie firthienne correspond à la publication de l'article « The use and distribution of certain English sounds » en 1935c. La présentation de la phonesthésie reste dans la droite lignée de l'introduction qui en est faite dans « Speech » : Firth mentionne certains phonesthèmes déjà évoqués (DR-, FL-, KL-...) ou non (GR-, SQU-, -ICK, -IP et -RAWL) en donne des listes d'exemples, complète parfois des listes antérieures, ou les répète plus ou moins à l'identique (cf. SN-, -IRL, -OOP, -UMP) sans toutefois proposer systématiquement la valeur sémantique liée au phonesthème en question, laissant parfois le lecteur dans un certain flou.

L'influence de Malinowski est perceptible à travers un changement majeur : l'apparition des « contextes de situation » conjointement aux « contextes d'expérience » qui caractérisent certains phonesthèmes (SL-, STR-...). Cette juxtaposition puis le glissement dans les termes sont la trace d'une tentative de formalisation de la théorie phonesthésique de la part de Firth qui nécessite un approfondissement quant aux sources et aux conséquences d'un tel choix.

Par ailleurs, dans le cadre de cette tentative de formalisation, Firth entame une systématisation du domaine phonesthésique, en mettant en avant une relation d'identification ou d'opposition entre les groupes de phonesthèmes. L'idée avait été évoquée lorsque Firth avait identifié le phonesthème SH- comme [une des substitutions possibles²⁰ de SK-] (« *one of the possible substitutions of sk* ») [Firth, 1930/1966, p. 191] ou comme ayant encore des [liens de coïncidence] (« *overlapping links* ») [Firth, 1930/1966, p. 191] avec les phonesthèmes SHR- et SKR-. Les phonesthèmes -I et -ER sont également décrits comme « *étroitement liés* »[closely allied] [Firth, 1930/1966]. Cependant, les relations jusqu'alors assez vagues sont, à partir de 1935, plus structurées et plus définies :

Strip, stripe, strope, strap, string, streak, &c., have “long, thin, straight, narrow, stretched out” correlation. The crooked, ‘opposite of straight’, correlation can be seen in crank, cross, criss-cross, crick, crab, cramp, crumple, crag, crook, crib, crate, crazy, crimp, cringe, cripple, crutch, &c. [Firth, 1935c/1969, p. 44]

Strip [bande], stripe [rayure], strope [cuir à rasoir], strap [bride], string [ficelle], streak [trainée, rai], etc., ont une connotation avec « le long, le mince, le droit, l'étroit, l'étiré ». La corrélation avec le crochu, « opposé de droit » peut être perçue dans crank [manivelle], cross [croix], criss-cross [croisillons], crick [torticolis], crab [crabe], cramp [crampe, crampon coudé], crumple [se froisser], crag [rocher escarpé], crook [courbe, escroc], crib [crèche, ratelier], crate [caisse, cageot], crazy [sou], crimp [friser], cringe [avoir un mouvement de recul], cripple [estropier], crutch [béquille], etc.

Dans cette citation, Firth établit clairement les champs sémantiques liés aux phonesthèmes STR- et KR- et les lie par une relation d'opposition. Celle-ci peut s'établir tant au sens propre qu'au sens figuré comme l'indique « crook » qui renvoie aussi bien à une courbe qu'à un escroc,

20. Firth met l'expression au pluriel sous-entendant qu'il y aurait d'autres « *substitutions possibles* » à ce phonesthème. Néanmoins, nous tenons à préciser qu'il n'en désigne pas d'autres dans ses publications et que nous n'en n'avons pas nous même déduit d'autres d'après ses descriptions.

aux antipodes de la droiture liée à l’honnêteté. Cette démarche est confirmée et étendue dans le troisième temps (1951) que Firth consacre au concept de la « phonesthésie » :

The phonaesthetic meaning of a collocation of several str- words of this type is to be taken in contrast with collocations of cr- words, cl- words. [Firth, 1951b/1969, p. 198]

Le sens phonesthésique d’une collocation de plusieurs mots de ce type en str- est à envisager en contraste avec les collocations de mots en cr- et de mots en cl-.

Le cœur de la préoccupation de cet article de 1951, comme l’indique son titre, réside dans ce qui fait sens et les différents niveaux d’analyse de ce dernier. C’est dans cette perspective que la phonesthésie est abordée, dans la recherche et la comparaison du sens ou des sens alloués aux phonesthèmes, eux-mêmes dépendants du contexte dans lequel ils se produisent :

I merely state what I believe to be a fact –namely, that a definite correlation can be felt and observed between the use and occurrence of certain sounds and sound-patterns (not being words in the ordinary sense) and certain characteristic common features of the contexts of experience and situation in which they function. [Firth, 1935c/1969, p. 45]

Je ne fais qu’affirmer ce que je crois être un fait –c’est-à-dire que l’on peut sentir et observer une corrélation précise entre d’une part l’utilisation et la présence de certains sons ou schémas phoniques (n’étant pas des mots au sens ordinaire) et d’autre part certain aspects communs caractéristiques des contextes d’expérience et de situation dans lesquels ils fonctionnent.

Cette citation constitue l’une des définitions les plus claires de la phonesthésie avancées par Firth. Elle met également en avant que cette théorie est avant tout une conviction personnelle du linguiste, ce qu’il croit être un fait, et laisse apparaître le manque de preuves indiscutables qui lui auraient permis de rallier la communauté scientifique sur cette question.

Si le réseau de phonesthèmes ainsi établi n’est autre que la mise en signe d’un réseau de sens, se pose alors le problème de ce qu’est le sens et s’il peut être défini objectivement. C’est un sujet récurrent chez Firth que nous avons déjà abordé dans la partie précédente (voir 1 page 126).

L’ouvrage d’Ogden et Richards *The Meaning of Meaning* (1923) est plusieurs fois cité²¹ par Firth sur ce sujet. La participation de Bronislaw Malinoski n’y est pas étrangère mais la raison fondamentale est que la recherche du sens est, aux yeux de Firth, le but ultime du linguiste (Cf. le titre de cet article écrit en 1952 : « Linguistic Analysis as a Study of Meaning »). Les phonesthèmes les plus emblématiques de cette difficulté sont certainement ceux que Firth relie à la péjoration tels que : SL-, SM-, SN-, -ER. Le sens opère à plusieurs niveaux. Chaque mot possède un sens qui lui est propre, un sens objectif dont le dictionnaire est le garant. Au-delà de ce premier niveau de sens en apparaît un second lié à la « *distribution contextuelle du son* »

21. Notamment dans : « The technique of semantics » (1935b, p. 16, 19, 30); « Structural linguistics » (1955, p. 50); « Ethnographic Analysis and Language » (1957d, p. 139); [Firth, 1957b/1968, p. 176, 203]; « The Tongues of men » (1937, p. 49); [Firth, 1930/1966, p. 150]

[Firth, 1935c/1969, p. 45]. Ainsi, une mété-analyse du contexte de répétition du phonesthème accompagnée d'une mise en évidence de la corrélation sémantique entre les mots, pointe vers ce deuxième niveau de sens. Le découpage et l'identification du phonesthème sont parfois problématiques et peuvent sembler artificiels. De plus, cette appréciation est bien plus subjective que la première puisqu'elle varie d'un individu à l'autre comme Firth en convient lui-même.

2.6 Les phonesthèmes : des séries d'analogies et d'oppositions

Le tableau proposé dans les premières pages dédiées à la phonesthésie (Tableau 2.1 page 271), permet de recenser les différents phonesthèmes évoqués par Firth dès 1930 dans « Speech » mais également tout au long de ses articles, notamment « The use and distribution of certain English sounds » (1935c), « Modes of meaning » (1951b) ou encore « Linguistics and translation » (1956e). Ce tableau a été complété par les remarques de Margaret Magnus (1999). Dans *Gods of the Word : Archetypes in the Consonants*, elle cite Firth à plusieurs reprises, le qualifiant de maître de la linguistique aux côtés de Jakobson, Jespersen, Bloomfield et Sapir. C'est principalement à travers l'article de Firth de 1935c qu'elle entrevoit la théorie phonesthésique. Néanmoins, bien que les autres références soient absentes de sa bibliographie, c'est bien à « Speech » qu'elle fait référence en quatrième page lorsqu'elle choisit explicitement de reprendre la terminologie firthienne de « *phonesthesiae* » [Firth, 1930/1966, p. 191] dans sa version américanisée « *phonestheme* » [Magnus, 1999, p. 4]. Ses commentaires permettent de préciser la valeur sémantique attribuée à un phonesthème, tout particulièrement lorsque Firth lui-même reste évasif sur la question, même si certaines approches semblent très empiriques et découlent davantage d'un ressenti plutôt que d'une analyse statistique rationnelle.

Ses avis convergent, en général, avec ceux exprimés par Firth. Il apparaît donc pertinent de compléter les réseaux relationnels des phonesthèmes (tant du point de vue de la forme que du sens) en s'appuyant également sur ses commentaires. Néanmoins, il faut noter plusieurs différences de taille entre les deux approches²². Firth écrit :

Of course phonaesthetic function does not begin and end with such initial consonant groups, as we have already seen in connexion with vowel contextualization. [Firth, 1935c/1969, p. 44]

Bien-sûr la fonction phonesthésique ne commence ni ne finit avec de tels groupes consonantiques initiaux, comme nous l'avons déjà vu en connexion avec la contextualisation vocalique.

22. Nous avons établi une comparaison des principes fondamentaux de la phonesthésie chez Firth, Magnus (*Gods of the Word : Archetypes in the Consonants* (1999)) et Hans Marchand (*The categories and types of present-day English word formation* (1960)) au sein d'un article intitulé « La phonesthésie de John Rupert Firth : quand le son fait sens » à paraître en 2016.

Or Magnus ne semble envisager que les phonesthèmes placés en position initiale (« chiming » pour Firth (1937, p. 32–36)), laissant de ce fait de côté, les phonesthèmes en position finale du mot (« rhyming », (1937, p. 32–36)) et les possibilités de combinaisons qui en découlent. Tout au plus évoque-t-elle le phonesthème –ASH qui découle de -SH- et renvoie au caractère cassable (dans des mots tels que : « *crash [fracas]*, *smash [fracas]*, *dash [lancer violemment, anéantir]*, *squash [écraser]*, *bash [coup]*, *mush [bouillie]* » [Magnus, 1999, p. 57].

Outre cette position initiale quasi-exclusive, Margaret Magnus envisage les phonèmes consonantiques à l'unité, laissant de côté les voyelles. A partir de là peuvent être définies des combinaisons phonesthésiques. Firth affirme explicitement, lui, que les voyelles ont un rôle phonesthésique [Firth, 1935c/1969, p. 38]. Bien qu'absentes des phonesthèmes initiaux, elles apparaissent dans les phonesthèmes finaux ainsi qu'en position médiane. Il évoque la distance inhérente à leur alternance dans les démonstratifs ainsi que leur valeur potentiellement diminutive ou oppositive [Firth, 1935c/1969, p. 39], principalement par contraste. Pour lui, excepté les cas spécifiques de la liquide sombre /h/ et de la semi-voyelle /w/ en des positions spécifiques, le phonesthème est une combinaison de phonèmes. Ce désintérêt pour les phonesthèmes finaux, les voyelles ainsi que la vision exclusivement monophonématische du phonesthème constituent des différences majeures mais ne font cependant pas obstacle à une interprétation parallèle des phonesthèmes initiaux.

2.6.1 Les correspondances phonesthésiques

2.6.1.1 Les phonèmes proches d'un point de vue articulatoire

Certains phonesthèmes sont très proches graphiquement et ne varient que d'une lettre. Cette proximité graphique peut être la trace d'une proximité sémantique. C'est le cas de SH- dont Firth affirme qu'il est une [substitution possible] (« *possible substitution* ») de SK- et qui renvoient tous deux à des [expériences 'superficielles'] (« '*superficial' experiences* ») [Firth, 1930/1966, p. 191]. Les mêmes notions de surface et de finesse sont présentes dans l'analyse de Magnus.

Cependant, aucun des deux linguistes n'explique la raison d'une telle proximité entre les deux phonesthèmes. Tout au plus peut-on supposer une raison historique puisque Firth affirme que le phonesthème SK- est empli d'habitudes phonétiques germaniques au point d'être également compréhensible pour un suédois.

Quoi qu'il en soit, ces deux phonesthèmes SH- et SK-, outre, leur graphie très proche, ont également en commun une capacité combinatoire avec le <r>, donnant respectivement naissance aux phonesthèmes SHR- et SKR- et Firth d'affirmer qu'il existe des interrelations indéniables entre les monosyllabiques comportant ces deux phonesthèmes [Firth, 1930/1966, p. 191].

Cependant, Firth ne fournit pas d'explications ou même d'hypothèses afin de rendre compte de cette proximité entre les deux phonesthèmes. Les lois de Grimm publiées sous le titre *Deutsche Grammatik*, proposent pourtant des éléments d'explication. Jacob Grimm y décrit les évolutions possibles entre le Proto-Indo-Européen, le latin, le gothique et le vieil-haut allemand :

Diefe Verwendung des h für ch findet bemerkensverth gerade auch im lat. anlaut statt, so daß sich die gutturales näher bestimmt folgendergeftalt ausnehmen :

griech.	lat.	goth.	alth.
χ	c	h,g	h,g
γ	g	k	ch
X	h	g	k

[Grimm, 1819, p. 584]

Cet utilisation du h pour ch a également déjà lieu de manière remarquable dans les sons lat., de telle sorte que les gutturales empruntent les formes précisées ci-après :

grec	latin	gotique	vieux haut-allemand
χ	c	h,g	h,g
γ	g	k	ch
X	h	g	k

Bien que les données ci-dessus concernent le vieux-haut allemand en priorité, les origines communes à la langue anglaise et à la langue allemande [Senis, 2001, p. 4–23] permettent de rendre compte de certains phénomènes linguistiques observables dans les deux langues. Grimm établit clairement, dans la citation précédente, une corrélation entre le son /k/ et le son /h/. Lorsqu'il détaillera ses explications au fil des pages suivantes, il fournit de nombreux exemples répartis en neuf catégories reprenant les correspondances phoniques récurrentes. La septième catégorie est dévolue à ce qu'il désigne par « *K. H, G. H, G.* » [Grimm, 1819, p. 587]. S'y trouvent des séries de lexèmes illustrant la perte d'une consonne vélaire initiale au profit du son /h/, comme « *canis* » [chien] en latin qui en vient à donner « *Hund* » [chien] en vieux haut-allemand selon Grimm, et que nous relions à « *hound* » [chien de chasse] en anglais. Le tableau reproduit ci-dessus, permet donc de rendre compte diachroniquement de la synonymie qui peut exister entre les phonesthèmes SH- et SK- ce qui nous permet d'émettre l'hypothèse que SH- et SK- ne sont en fait qu'un seul et même phonesthème.

Le son /r/, quant à lui, ne saurait constituer en lui-même un phonesthème aux yeux de Firth. Les seuls signes pouvant se prévaloir de constituer un phonesthème à part entière sont pour lui le <w> en position initiale et le <r> en position finale. Le son /r/ ne serait donc finalement qu'une variante, une notion que l'on peut adjoindre à un phonesthème déjà existant comme SH+R, SK+R ou ST+R lui conférant une dimension kinesthésique [Firth, 1930/1966, p. 185].

Margaret Magnus diverge partiellement sur ce point. Pour elle, « */r/ is active directed force* » [r/ est une force active et dirigée] [Magnus, 1999, p. 60]. On retrouve dans cette interprétation

l'agentivité présente chez Firth. Cependant, elle considère les phonèmes de manière isolée dans l'analyse de phonesthèmes potentiels. Par conséquent, le phonème /r/ constitue pour elle un phonesthème à part entière. SHR, SKR et STR relèveraient ainsi de ce qu'elle nomme « clustering » [Magnus, 1999, p. 86–93], c'est-à-dire des combinaisons de phonesthèmes, ce qui sera appelé ici des « phonesthèmes complexes ».

La proximité graphique peut donc être la trace d'une proximité sémantique, cependant, elle n'en est pas une condition *sine qua non*. Firth, tout comme Magnus après lui, a établi des équivalences entre certains phonesthèmes éloignés, voire très éloignés graphiquement et phonologiquement.

2.6.1.2 Les phonesthèmes hétérogènes phonétiquement mais proches sémantiquement

Margaret Magnus, évoque une certaine similarité entre les phonesthèmes qui ont des points d'articulation similaires. C'est le cas de des bilabiales /b/ et /p/ qui ne se différencient que par leur voisement ou encore des vélaires /k/ et /g/ que Magnus décrit comme des « sœurs » [Magnus, 1999, p. 54] du fait de leur proximité sémantique. Elle établit d'autres parallèles sémantiques entre des phonesthèmes pourtant moins proches phonologiquement. C'est le cas de la fricative labiodentale /f/ et de la plosive bilabiale /p/ qui renvoient à quelque chose de plat dès lors qu'ils sont suivis par la spirante latérale /l/ [Magnus, 1999, p. 56].

Chez Firth, les adéquations ou distinctions sémantiques entre deux phonesthèmes ne se basent généralement pas sur les propriétés articulatoires des phonèmes qui entrent dans la composition du phonesthème. Il évoque –IRL/-URL [Firth, 1930/1966, p. 186] mais ces deux formes constituent les variantes d'un seul et même phonesthème et renvoient donc aux mêmes sèmes à ses yeux.

L'un des parallèles que Firth établit concerne les phonesthèmes -ER et -l (/l/ sombre syllabique en position finale [Firth, 1930/1966, p. 193]) qui sont tous deux liés à des événements fréquentatifs ou itératifs (voir chapitre 2.5.1 page 291), éventuellement liés à des caractéristiques diminutives ou pittoresques :

If you look up an –l verb in the Oxford N.E.D. you will almost invariably find it described by one of the –er class. [Firth, 1930/1966, p. 193]

Si on regarde un verbe en –l dans le Oxford N.E.D. [New English Dictionary], on le trouve presque invariablement décrit par un autre de la classe des –er.

D'un point de vue de la forme, leur seul point commun concerne leur distribution, finale mais ces phonesthèmes sont tellement proches, selon Firth, qu'ils entrent dans la composition de synonymes.

Magnus n'évoque pas de telles correspondances. Si certains phonesthèmes présentent des similitudes sémantiques, ils ne sont jamais présentés comme équivalents, tout au plus ont-ils un champ d'application, une thématique commune.

2.6.1.3 Équivalences avec des langues autres que l'anglais : une comparaison linguistique mais également culturelle

Les phonesthèmes ne sont pas cantonnés à une langue. Même si Firth part de la langue anglaise, il évoque d'autres langues indo-européennes. Il établit un lien entre les différentes variétés de ce qu'il appelle les langues *gothoniques*. Bien qu'il ne définisse pas exactement ce terme, c'est la délimitation offerte par Gudmund Schütte²³, congruente avec les articles de Firth qui sera envisagée ici. Seront donc concernées les langues relatives aux peuples gothiques, allemands, danois, anglo-saxons, frisons et scandinaves. Le socle commun de cette origine « gothonique » permet selon Firth une équivalence phonesthésique translinguistique.

Ces phonesthèmes constituent des ponts entre les langues, facilitant la compréhension et l'apprentissage, mais également source de difficultés pour le traducteur. L'équivalence peut être directe, les mêmes phonèmes étant repris strictement ou suite à une adaptation rappelant les lois de Grimm issues de *Deutsche Grammatik* (1819).

L'allemand est la première langue dont Firth se sert afin de mettre en évidence le caractère potentiellement translinguistique de certaines phonesthèmes :

Common phonetic habits such as these pre-dispose an Englishman towards the understanding of, say, the excellent pejorative title of the recent German War Book Schlump²⁴. Indeed, the ‘group settings’ or phonetic habits of the Germanic peoples are so similar that linguistic kinship can be established on these evidences alone. [Firth, 1930/1966, p. 185]

Des habitus phonétiques communs tels que ceux-ci prédisposent un Anglais à la compréhension de, disons, l'excellent titre péjoratif du livre de guerre allemand *Schlump*. En effet, la ‘configuration du groupe’ ou les habitus phonétiques des peuples germaniques sont si similaires qu'une parenté linguistique peut être établie sur ces seules preuves.

Le premier mot du titre « *Schlump* », dont le lecteur se rend compte qu'il est le nom du soldat auteur de la chronique, est un parfait néologisme en allemand et donc a fortiori en anglais. Néanmoins, par le truchement des phonesthèmes, il n'est pas dénué de sens. Il renvoie à une

23. Gudmund Schütte [1933]. *Our Forefathers, the Gothic Nations. A Manual of the Ethnography of the Gothic, German, Dutch, Anglo-Saxon, Frisian and Scandinavian Peoples*. T. 2. Cambridge : Cambridge University Press.

24. Firth fait ici référence à *Schlump : The story of a German soldier by Soldier Schlump* [*Schlump : l'Histoire d'un Soldat Allemand par le Soldat Schlump*], traduit par Maurice Samuel et publié par Harcourt, Brace and company (New York) en 1929. (Œuvre originale : *Schlump. Geschichten und Abenteuer aus dem Leben des unbekannten Musketiers Emil Schulz, genannt 'Schlump'*, von ihm selbst erzählt de Hans Herbert Grimm, Kurt Wolff, Berlin (1928)).

combinaison de 3 phonesthèmes : SH- (substitut possible de SK-) qui renvoie à une expérience superficielle [Firth, 1930/1966, p. 191] et donc tend à dénigrer la gravité du thème ; SL- dont la prononciation allemande est [ʃl] et qui fait écho à un « contexte d'expérience péjoratif » [Firth, 1930/1966, p. 185] ; le phonesthème final –UMP, dont Firth ne précise pas lui-même le sens mais qui est généralement lié à l'idée d'une chute souvent brutale, voire bruyante. Ainsi, le mot « schlump » est-il lié au péjoratif et au grotesque sans même faire sens *stricto sensu* au niveau lexical.

D'autres langues partagent ces correspondances. Parmi celles qui sont citées par Firth, les plus récurrentes sont : l'allemand [Firth, 1930/1966, p. 185, 192–194 ; Firth, 1935c/1969, p. 45], le danois [Firth, 1930/1966, p. 191 ; Firth, 1935c/1969, p. 45], le norvégien [Firth, 1930/1966, p. 192 ; Firth, 1935c/1969, p. 45], le suédois [Firth, 1930/1966, p. 192 ; Firth, 1935c/1969, p. 45], ainsi que leurs dialectes [Firth, 1930/1966, p. 192] (1930 : 192). Le norvégien occupe une place prépondérante dans ces comparaisons puisque sont présentées les correspondances de onze phonesthèmes (FL-, KL-, KR-, DR-, SPL-, SPR-, SKR-/SHR-, SL-, SN-, TR- et –UMP) entre l'anglais et cette langue.

Ces études comparatives aux niveaux linguistique et culturel se situent principalement dans la première moitié des années 1930 et donc dans les premières publications de Firth. Cela correspond également à la période, à la fin de l'année 1930 où Firth commence à travailler avec Malinowski à L'École des Sciences Economiques et Politiques de Londres [Plug, 2008, p. 346]. Le cours qu'il y dispense porte pour titre « Langue et culture ». On lit dans ce titre, de même que dans le traitement des phonesthèmes dans ses publications, une proximité intellectuelle avec l'anthropologue.

2.6.2 Les contrastes phonéstésiques

2.6.2.1 KL-/ KR- vs STR

Outre ces équivalences, qu'elles soient internes ou inter-linguistiques, le réseau de sens basé sur les phonesthèmes s'appuie également sur des oppositions. Ainsi Firth fait référence à des paires de phonesthèmes antonymes parmi lesquelles on peut citer KL- et KR- qui s'opposent sémantiquement à STR- :

The phonaesthetic meaning of the collocation of several str- words of this type is to be taken in contrast with collocations of cr- words, cl- words. [Firth, 1951b/1969, p. 198]

Le sens phonesthésique de la collocation de plusieurs mots en str- de ce type est à prendre par contraste avec les collocations de mots en cr-, cl-.

L'opposition KR- / STR- est explicitée lorsque Firth leur attribue respectivement les valeurs

de « crooked » (courbé, crochu (on notera la présence du même phonestème en français) au sens propre, et corrompu, véreux au sens figuré [Firth, 1935c/1969, p. 44]) pour le premier, et « straight » (raide, droit, conforme [Firth, 1935c/1969, p. 44] pour le deuxième). Le phonestème KL- n'étant quant à lui jamais explicitement défini en termes d'invariant sémantique par Firth, l'identification de sa relation à STR- est délicate. La plupart des exemples cités par Firth [Firth, 1930/1966, p. 192 ; Firth, 1935c/1969, p. 144 ; Firth, 1951b/1969, p. 198 ; Firth, 1956e/1968, p. 92] ont soit rapport à la terre (clay [argile], clod [motte de terre], clog [sabot], clump [marcher d'un pas lourd], clinker [scories]) soit à l'idée de s'accrocher (clot [caillot], cling [s'accrocher à], clench [se crisper], clinch [accrocher], clasp [étreindre]...) Si dans le deuxième cas, on peut déceler un antinomie entre un mouvement, le fait de serrer ou s'accrocher, et la rectitude qui équivaut à un relâchement d'étreinte, les mots de la première catégorie, eux sont plus problématiques.

2.6.2.2 ICK/-IP vs. -UMP (superficialité, légèreté/ pesanteur)

Les phonesthèmes –ICK et –IP ont pour seule définition d'être des :

characteristic common features of the contexts of experience and situation in which they are used [Firth, 1935c/1969, p. 44]

traits communs caractéristiques des contextes d'expérience et de situation dans lesquels ils sont utilisés

Ces traits communs sont particulièrement saillants selon Firth lorsque ce groupe de mots est mis en contraste avec le groupe porteur du phonestème –UMP auquel il s'oppose. Bien que le locuteur natif puisse percevoir la connotation de superficialité de –ICK et –IP en regard du caractère massif et imposant que sous-entend le phonestème –UMP, il semble que ces éléments aient été trop évidents aux yeux d'un anglophone pour que Firth prenne la peine de les expliciter et de les détailler. Ceci se fait en l'occurrence au détriment de sa démonstration scientifique qui en paraît parfois un peu confuse.

Il n'est pas aisément de déterminer si ce flou est volontaire ou non. Plusieurs explications semblent plausibles. Il peut être la trace d'un désir de laisser le champ interprétatif ouvert à une certaine subjectivité des phonesthèmes. Il peut également être lié à cette vision hégémonique de l'anglais que Firth désigne sans complexe comme « *World English* »[anglais mondial] [Firth, 1930/1966, p. 209 ; Firth, 1937/1966, p. 62, 69–70]. En effet, Firth considère la langue anglaise comme le dernier espoir linguistique de l'humanité [Firth, 1937/1966, p. 54] puisque « *l'anglais est la seule langue mondiale possible* »[English is the only practicable world language] [Firth, 1937/1966, p. 136], langue que chacun se doit de comprendre dans ses moindres subtilités sans même requérir à certaines explicitations linguistiques. Troisième hypothèse, cette indétermination pourrait

également renvoyer à une difficulté pour Firth lui-même de mettre des mots sur l'invariant sémantique qui unit ces classes d'occurrences.

2.6.2.3 IRL/-URL vs -RAWL/ -OOP (mouvement plutôt ascendant vs. Descendant)

Ces jeux d'analogies et d'antinomies entre les phonesthèmes touchent aussi bien les phonesthèmes initiaux que finaux mais les mailles de cette toile relationnelle sont bien plus resserrées chez ces derniers.

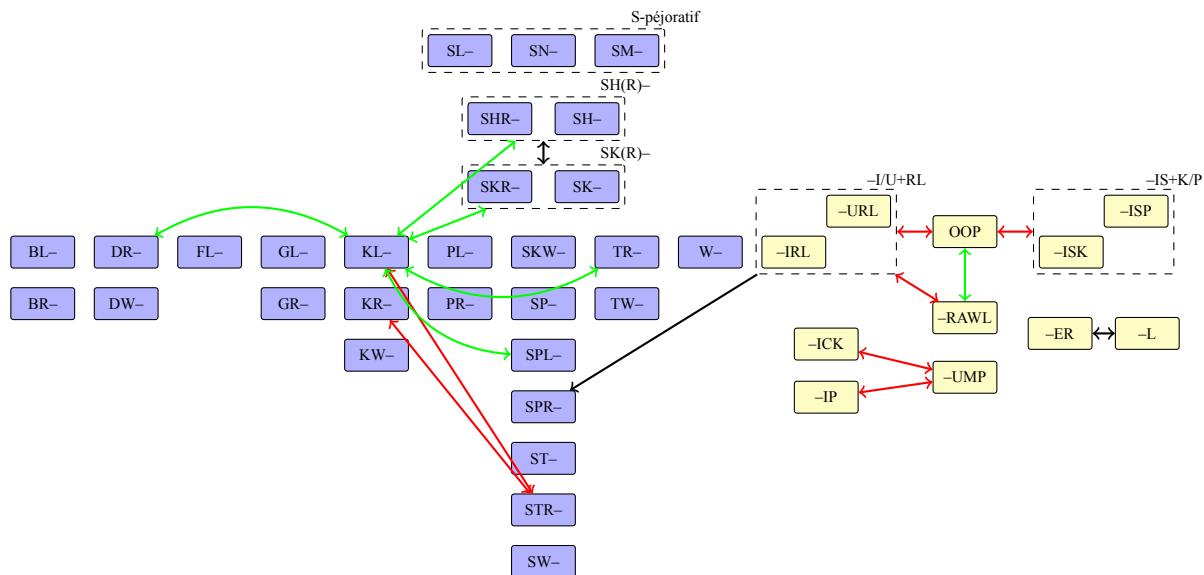


Figure 2.4 – Réseaux sémantiques de phonesthèmes

Dans la représentation de la figure 2.4, afin de rendre les différents niveaux de relations qui régissent les phonesthèmes, les phonesthèmes initiaux ont été représentés sur fond coloré en bleu, les finaux sur fond jaune. Dans le premier cas, les colonnes regroupent des phonesthèmes partageant le même phonème initial puisque Firth et Magnus ont tout deux affirmé que cela préfigurait certaines similitudes sémantiques. Dans un même groupe (phonesthèmes rapprochés et délimités par des pointillés) apparaissent les phonesthèmes dont Firth affirme qu'ils sont interchangeables sémantiquement parlant.

Les flèches pour leur part symbolisent les relations de proximité sémantique (noires) ou au contraire d'antinomie (rouges). Leur caractère réciproque ou unilatéral des relations qu'entre tiennent les différents phonesthèmes est représenté par le sens des flèches terminant les liens. Enfin, les traits verts relient des phonesthème dont Firth affirme qu'ils ont suffisamment en commun pour être comparé sans préciser la nature de ce rapprochement.

Ce diagramme permet donc en un coup d'œil d'identifier les phonesthèmes, les « familles » de phonesthèmes. Il met en évidence l'existence d'une ou plusieurs relations, éventuellement

d'identité ou d'opposition. Il permet également de dégager certains isolats qui n'appartiennent à aucun groupe et n'entretiennent aucune relation (FL- et W-).

2.6.3 Les combinaisons de phonesthèmes

L'influence phonesthésique peut être imbriquée au sein d'un mot. En renvoyant au schéma précédent, c'est là qu'interviennent les colonnes, par exemple avec le phonesthème SKW-. Bien qu'identifié par Firth comme phonesthème à part entière, il semble être la contraction des phonesthèmes SK- et W- renvoyant généralement à la fois à la superficialité ou à la brièveté et à l'élément liquide ou à la rondeur dans les exemples de Firth : squeeze [presser], squelch [bruit de succion], squirm [se tortiller, frétiller], squirt [jet d'eau], squid [calmar]... La présence de [s] comme phonème initial, tend également à véhiculer une dimension négative péjorative aux notions concernées. Ainsi, si SKW- constitue un seul et même phonesthème pour Firth, l'anglophone pourra y lire l'influence de pas moins de quatre phonesthèmes (S-, SK-, SKW-, W-).

Ces combinaisons de phonèmes peuvent également concerter la juxtaposition de deux phonèmes connus, généralement un initial et un final qui constituent un nouveau lexème à eux deux. Firth observe ces propriétés combinatoires dans « *Speech* » (1930) :

We cannot limit the habit background of twirl to those two words [twist + whirl]. This background probably includes the tw- and -irl, -url phonaesthemes. [Firth, 1930/1966, p. 186]

Nous ne pouvons pas limiter le contexte des habitudes de « *twirl* » à ces deux mots [twist + whirl]. Ce contexte inclut probablement les phonesthèmes *tw-* ainsi que *-irl*, *-url*.

Une combinaison de phonèmes peut faire sens en constituant une unité lexicale mais également par elle-même dans le cadre de néologismes. L'exemple de « *Schlump* » [Firth, 1930/1966, p. 185] évoqué plus haut en est une bonne illustration de même que les néologismes de Lewis Carroll, auteur régulièrement cité par Firth [Firth, 1930/1966, p. 186 ; Firth, 1937/1966, p. 108 ; Firth, 1957b/1968, p. 176, 180].

Alors que l'affirmation semble hésitante dans cette première publication, cinq ans plus tard, elle prend davantage d'assurance :

Furthermore a comparative study of such words as the following, from this phonaesthetic point of view, will show how these sounds and sound groups are used for combined effects. [Firth, 1935c/1969, p. 44]

De plus, une étude comparative de mots tels que ceux qui suivent, d'un point de vue phonesthésique, montrera comment ces sons et groupes de sons sont utilisés pour obtenir des effets combinés.

Ceci pose la question de la délimitation du phonesthème. Faut-il voir un seul et même pho-

nesthème en SKW- comme le fait Firth ou s'agit-il déjà en soi d'une combinaison comme l'approche de Magnus semble le suggérer, le phonesthème pouvant, pour elle, se résumer à un seul phonème. Dès lors, deux questions sous-jacentes émergent : si le phonesthème est un phonème, tout phonème est-il un phonesthème en puissance ? Et dans ce cas, Firth n'a-t-il pas mis à jour une propriété des phonèmes plutôt qu'une entité phonémico-sémantique distincte ?

2.6.4 Le problème de l'unité minimale de sens

La phonesthésie trouve également sa place dans la thématique de l'unité minimale de sens et la teneur de cette problématique prend un tournant particulier dans le cadre des combinaisons de phonesthèmes à valeur lexicale.

La définition fondatrice du morphème provient de Baudouin de Courtenay et date de la fin du XIX^e siècle :

Morphem = jeder, mit dem selbstständigen psychischen Leben versehene und von diesem Standpunkte (d. h. von dem Standpunkte eines selbstständigen psychischen Lebens) aus weiter unteilbare Wortteil. [Baudouin de Courtenay, 1895, p. 10]

Morphème = toute partie d'un mot pourvue d'une vie psychique autonome et qui, de ce point de vue (c'est-à-dire du point de vue d'une vie psychique autonome), ne peut subir de division supplémentaire²⁵.

Le morphème est également souvent défini comme une « unité minimale de sens », laissant de côté la dimension *psychique* présente dans la définition de Baudouin de Courtenay, notamment par Bloomfield durant la première moitié du XX^e siècle :

In the case of lexical forms, we have defined the smallest meaningful units as morphemes. [Bloomfield, 1933, p. 166]

Dans le cas des formes lexicales, nous avons défini les plus petites unités de sens comme des morphèmes

Or, selon la définition firthienne, le phonesthème est une unité de sens submorphémique (Cf. « The submorphemic conjecture in English : Towards a distributed model of the cognitive dynamics of submorphemes » [Bottineau, 2008]). Afin d'exposer le point de vue de Firth, nous revenons à la citation de « Speech », p. 186 concernant le terme « *twirl* » [tournoiement] qu'il emprunte à Jespersen (1922, p. 312–313). Ce dernier qualifie ce mot de « *fusion* » [blend] selon Firth ; dans l'ouvrage en question Jespersen utilise en réalité le terme « *blendings* » qui bien que très proche rende davantage compte du processus inhérent au phénomène. Firth commente l'approche de Jespersen :

25. La traduction est personnelle. Bien que la dernière partie que nous avons étayée d'un verbe puisse paraître plus lourde et maladroite que l'adjectif « indivisible » communément repris dans ce contexte, il nous semble que l'expression « division supplémentaire » rend davantage compte du processus de divisions successives en vue d'atteindre une unité minimale que ne saurait le faire l'adjectif qui tend à gommer cet aspect.

Among his [Jespersen's] examples of 'blends' he gives 'Twirl= twist+ whirl'. But this is not sufficient. We cannot limit the habit background of twirl to those two words. This background probably includes the tw- and -irl, -url phonaesthemes. [Firth, 1930/1966, p. 186]

Parmi ses [ceux de Jespersen] exemples de 'combinaisons' il donne 'Twirl [tournoiement]= twist [torsion]+ whirl [tourbillon]'. Mais ce n'est pas suffisant. Nous ne pouvons pas limiter le contexte des habitudes de « twirl » à ces deux mots. Ce contexte inclut probablement les phonesthèmes tw- ainsi que -irl et -url.

Firth offre une autre interprétation que Jespersen et parle plutôt de l'utilisation de plusieurs phonesthèmes en vue d'effets combinés [Firth, 1930/1966, p. 186] de par la récurrence des habitus linguistiques qui le caractérisent [Firth, 1930/1966, p. 185]. Quoi qu'il en soit, il apparaît clairement qu'un mot tel que « *twirl* » ne comprend qu'un morphème. Cependant il est composé de deux phonesthèmes : TW- et -IRL. Ceci tend à prouver que le phonesthème, qui est à la fois une unité phonique et sémantique, apporte du sens à un niveau inférieur au morphème. Dès lors, ce dernier ne saurait être désigné comme « une unité minimale de sens » de manière systématique. Cela ne s'appliquerait qu'en l'absence de phonesthème. Or ce mot n'est pas un cas isolé puisque Firth cite également plusieurs listes d'unités lexicales construites à partir de la fusion de deux phonesthèmes :

Furthermore a comparative study of such words as the following, from this phonaesthetic point of view, will show how these sounds and sound groups are used for combined effects.

snack, snag ; snip, snub ; slip, slap, slam, slump ;

crack, crash ; smack, smash ; spank, splash, swish, swing, swipe, swoop, swoon. [Firth, 1935c/1969, p. 44]

De plus, une étude comparative de mots tels que ceux qui suivent, du point de vue phonesthésique, montrera comment ces sons et groupes de sons sont utilisés en vue d'effets combinés.

*snack[repas léger], snag[inconvénient]; snip[petit coup], snub[rebuffade]; slip[erreur],
slap[tape], slam[claquement], slump[effondrement];
crack[craquelure], crash[fracas]; smack[claqué], smash[bruit]; spank[fessée],
splash[plouf], swish[bruissement], swing[oscillation], swipe[attaquer], swoop[descendre en
piquet], swoon[pâmoison]*

Ces « effets combinés » sont loin de constituer un phénomène marginal. Outre les illustrations déjà mentionnées, parmi tous les exemples cités par Firth, et bien qu'ils ne soient pas explicitement fléchés par l'auteur lui-même, d'autres mots figurent simultanément dans plusieurs listes distinctes établies par Firth afin d'illustrer les phonesthèmes isolément (*clump, droop, drawl, stump, twirl...*) Dans chacun de ces cas se présente la même équation : chacun de ces lexèmes n'est composé que d'un seul morphème mais de deux phonesthèmes, dont chacun est porteur de sens. Le sens lexical n'est pas toujours strictement identique au sens phonesthésique

mais peut s'en rapprocher très sérieusement si l'on considère, à titre d'exemple, la liste de mots précédente :

- clump [touffe d'herbe] = KL- [rapport à la terre] + -UMP [masse]
- droop [affaissement] = DR- [partage] + -OOP [mouvement vers le bas]
- drawl [voix trainante] = DR- [partage] + -RAWL [quelque chose qui traîne / rampe]
- stump [souche] = ST- [droiture] + -UMP [masse]

Si *twirl* [tournoiement] est certainement la combinaison phonesthésique lexicale la plus transparente, cette dernière ne peut être résumée de façon systématique à la somme des phonesthèmes qui la composent. Néanmoins, il est indéniable que chaque phonesthème est porteur de sens à un niveau submorphémique, ce qui va à l'encontre des définitions du morphème données plus haut.

2.7 La relation phonesthème/locuteur d'une langue à l'autre

2.7.1 Principalement dans les langues gothoniques.

Firth a prouvé que le phonesthème n'était pas seulement basé sur des éléments phonémiques mais qu'il véhicule bien du sens. Il s'est également intéressé sur la valeur du phonesthème comme unité de sens submorphémique translinguistique. Dès 1930, il explique dans « Speech » que les langues qu'il nomme « gothoniques » ont la particularité de partager les phoneshtèmes :

Do we notice, as a matter of fact, that Dutchmen, Danes, Swedes, and Englishmen share many similar morphemic and phonaesthetic habits? Do they actually 'phoneticize' their experience in similar ways? [Firth, 1930/1966, p. 190]

Remarque-t-on, en fait, que les Néerlandais, les Danois, les Suédois et les Anglais ont en commun de nombreuses habitus morphémiques et phonesthésiques ? 'Phonétisent'-ils vraiment leur expérience de manières similaires ?

Ce questionnement de Firth est des plus intéressants. En tentant de découvrir la raison de l'existence de phonesthèmes translinguistiques communs, Firth délimite deux processus distincts : le « faire sens » (qui a recours au morphème) et l'oralisation (le fait de « phonétiser »). Il s'interroge afin de déterminer si les phonesthèmes communs des langues gothoniques, participent du premier, du second ou de l'association des deux phénomènes.

Lors des différentes comparaisons, il ressort que le phonesthème SL- serait présent en norvégien et en suédois sous les mêmes formes écrite et orale [Firth, 1930/1966, p. 192]. En allemand, ce même phonesthème, avec les mêmes connotations péjoratives est prononcé [ʃ]. Ceci tend à prouver que si la conceptualisation et les sèmes accordées au son se superposent, la réalisation

phonétique, diverge ici d'une langue gothonique à l'autre. Selon nous, ce serait donc l'aspect sémantique étroitement lié au fond culturel commun qui primerait. L'oralisation similaire, ne serait qu'un corolaire, justement lié à ce fond culturo-linguistique commun.

Réciproquement, selon Firth, les phonesthèmes propres à un groupe feront son et non sens pour une culture trop éloignée :

It is a convenient synthesis of phonaesthetic habits [cf. plimplampletteren]. The sounds in themselves 'paint' nothing. They would mean nothing to the Polynesian islander, whose phonetic habits are much more phonaesthetic than ours. [Firth, 1930/1966, p. 194]

C'est une synthèse pratique des habitus phonesthésiques [cf. plimplampletteren]. Les sons en eux-mêmes ne figurent rien. Ils n'auraient aucun sens pour le polynésien insulaire dont les habitudes phonétiques sont bien plus phonesthésiques que les nôtres.

Le phonesthème n'apporte donc pas de valeur sémantique en soi et pour soi : il est culturellement orienté et ne vaut que pour un groupe d'individus délimité. Dans ces conditions, le phonesthème, s'il peut être inter-linguistique ne pourrait pas prétendre à l'universalité. Nous retrouvons ici les bases de l'argumentaire de Meillet (1937, p. 7) concernant l'arbitraire du signe(ch. 2.2.1 page 282).

Néanmoins, et bien que ces exemples n'apparaissent pas chez Firth, force est de constater que certains phonesthèmes transcendent les clivages linguistiques. Le phonème [n] lié à la négation est récurrent dans des cultures pourtant très différentes. Le phonème [m] en position initiale généralement (mais finale en arabe) est, quant à lui, fortement lié à la maternité par le biais de l'oralité primitive chez le petit enfant qui tète sa mère. A ce sujet, les interprétations se succèdent mais ne se ressemblent pas.

Que la succion ait suffisamment entraîné ses muscles labiaux pour les rendre performant dans l'oralisation du phonème /m/ comme le suggère Jespersen²⁶, que des besoins fonctionnels²⁷ soient à l'origine de cette oralisation, ou que l'interprétation soit davantage d'ordre psychanalytique²⁸, force est de constater que ce phonème est empreint d'une valeur translinguistique qui dépasse le simple cadre indo-européen. Jakobson (1961²⁹), en réponse à George Peter Murdock (1959³⁰), avance pour sa part que les mots « mama » et « papa » sont formés à partir des voyelles et consonnes « optimales » [Jakobson, 1961, p. 541] au stade de développement linguistique de

26. Otto Jespersen [1922]. *Language. its nature, development and origin*. London : G. Allen & Unwin, ltd., p. 105.

27. Iván Fónagy [1983]. « La Vive voix. Essais de psycho-phonétique ». In : t. 20. Langages et sociétés. Paris : Payot.

28. Sabina Naftulowna Spielrein [1922]. « Les origines des mots de l'enfant Papa et Maman ». In : René Kaës. *La parole et le lien. Associativité et travail psychique dans les groupes*. 3^e éd. Paris : Dunod.

29. Roman Jakobson [1961]. « Why papa and mama ? » In : t. 1 Phonological Studies. Selected writings. De Gruyter Mouton, p. 538–545 (Voir également Jakobson et Morris Halle [1956])

30. George Peter Murdock [1959]. « Cross-Language Parallels in Parental Kin Terms ». In : *Anthropological Linguistics* 1.9, p. 1–5.

l'enfant.

Quelle que soit l'interprétation retenue, il n'en demeure pas moins que les occurrences tendent vers une quasi-universalité de ce phonème [m] qui apparaît alors comme porteur d'un sens universel lié à la maternité : mère (français) ; mother (anglais) ; mutter (allemand) ; матъ (russe) ; माता (mātā, hindi) ; 母亲(mǔ qīn, chinois) ; มารดา (Māndā, Thaï) ; ام (om, arabe)...on notera néanmoins quelques exceptions comme en japonais : お母さん (Okaasan). Dans le cas de ce mot précis, les interprétations se rejoignent pour affirmer que la présence du phonème bilabial nasal (qu'elle soit liée à des capacités physiques ou symbolique) est première. Donc le phonème ne deviendrait phonesthème, dès lors que qu'il serait associé aux sèmes de la maternité, qu'a posteriori.

Il paraît très difficile de dénouer le questionnement de Firth, auquel lui-même n'apporte pas de réponse ferme et définitive. Le débat revient bien vite à se demander qui de la poule ou de l'œuf était premier tant les mécanismes de conceptualisation et d'oralisation sont intriqués. C'est là qu'apparaît toute l'utilité du concept phonesthésique. Il permet de contourner cette difficulté.

2.7.2 Diverses utilisations

2.7.2.1 Application à la recherche : origine et parentés des langues

Cet outil que constitue le niveau d'analyse phonesthésique permet des rapprochements phono-sémantiques dont Firth donne deux applications directes :

*If it can be shown that similar groups of words linked by similar common phonetic ‘co-efficients’ are today used by Norwegians, Swedes, Dutchmen, Prussians, and German-Swiss in their everyday speech, there is *prima facie* evidence of common phonaesthetic habits and therefore linguistic relationship. [Firth, 1930/1966, p. 191]*

S'il peut être démontré que des groupes de mots similaires liés par des ‘co-efficients’ phonétiques communs sont utilisés aujourd’hui par les Norvégiens, les Suédois, les Danois, les Prussiens, et les Suisses-Allemands dans leur langage de tous les jours, il y a des preuves évidentes d’habitus phonesthésiques communs, et donc, de parenté linguistique.

Dans le cadre de la recherche sur l'histoire et la parenté des langues (préoccupation forte des linguistes européens de la fin du XIX^e), les habitus phonesthésiques sont selon Firth autant de preuves de relations linguistiques incontestables. Néanmoins, un élément peut venir perturber cette évaluation de la parenté des langues. Il s'agit de l'intégration de phonesthèmes consécutivement à l'importation de nouveaux lexèmes d'origine étrangère, phénomène que Firth n'aborde pas directement.

2.7.2.2 Application à la recherche : dynamique lexicale de la langue

Firth s'intéresse à l'importation lexicale et au rôle que peuvent jouer les phonesthèmes dans ce cadre :

The importance of 'phonaesthemes' in permanently naturalizing borrowed words has not been properly recognized. [Firth, 1930/1966, p. 191]

L'importance des 'phonesthèmes' dans la naturalisation permanente des mots d'emprunt n'a pas été correctement reconnue.

Les phonesthèmes communs permettent, selon Firth, une adoption pleine et pérenne des lexèmes étrangers qui entrent dans une dynamique lexicale :

A phonaestheme group is a linguistic disposition, and must affect analogous borrowed words, and words in big groups of this kind are not as likely to disappear, or be replaced as lonely or unsupported words –such as horse, for instance. [Firth, 1930/1966, p. 192]

Un groupe de phonesthème constitue une disposition linguistique et doit affecter les mots d'emprunts analogues, et des mots appartenant à de grands groupes de ce genre sont moins enclins à disparaître, ou à être remplacés tels des mots isolés ou désuets –comme « horse » [cheval] par exemple.

Selon lui, le fait que « horse » soit devenu un isolat lexical du fait de l'extinction du groupe étymologique auquel il appartenait explique la préférence que les anglophones peuvent avoir pour l'usage de synonymes issus d'étymons plus prolifiques et toujours d'actualité. Cela semble être confirmé par des recherches étymologiques qui affirment :

*The usual Indo-European word is represented by Old English eoh, from PIE *ekwo- « horse » (see equine). In many other languages, as in English, this root has been lost in favor of synonyms, probably via superstitious taboo on uttering the name of an animal so important in Indo-European religion. [Online Etymology Dictionary, entrée « horse »³¹]*

Le mot indo-européen habituel est représenté par eoh en vieil-anglais, du PIE [Proto-Indo-Européen] *ekwo- « horse » [cheval] (voir equine). Dans beaucoup d'autres langues, comme en anglais, cette racine a été perdue en faveur de synonymes, probablement du fait d'un tabou superstitieux portant sur la prononciation du nom d'un animal si important dans la religion indo-européenne.

L'isolement étymologique est donc étroitement lié à la phonesthésie dans ce mécanisme à l'origine de la désuétude d'un mot. Plus l'étymologie ou le phonesthème concerne un groupe important d'occurrences, plus il est voué à la longévité. Néanmoins, si Firth parle de naturalisation plus aisée lorsque le mot emprunté présente un phonesthème préexistant dans la langue d'accueil, il est dommage que ne soit pas envisagée l'importation d'un nouveau phonesthème, par intégration de plusieurs lexèmes à des éléments lexicaux déjà existants qui seraient en quelque sorte cristallisés par cette accrétion.

31. Consulté le 25 Novembre 2014 : <http://www.etymonline.com/index.php?term=horse>

2.7.3 Application à l'enseignement

La phonesthésie devrait également selon Firth être exploitée dans le cadre de l'apprentissage d'une langue étrangère. C'est un thème qui lui tient à cœur, et qui rappelle son expérience d'enseignement, notamment en Inde. Cette proximité à la fois culturelle, phonologique et sémantique pourrait simplifier l'apprentissage à condition de se trouver dans le même socle linguistique que celui auquel appartient sa propre langue maternelle :

All foreign students of English who speak Gothic languages can adopt a number of our phonaesthetic habits with confidence, because they have very similar phonaesthemes in their own languages. [Firth, 1930/1966, « Linguistic kinship » p. 194]

Tous les étudiants en anglais d'origine étrangère et parlant des langues gothiques peuvent adopter un certain nombre de nos habitudes phonesthésiques en toute confiance puisqu'ils ont des phonesthèmes très similaires dans leur propre langue.

Cette proximité doit faciliter la compréhension inter-linguistique sans même avoir commencé l'étude de la langue comme le préfigure les exemples du néologisme « Schlump » [Firth, 1930/1966, p. 185] déjà évoqué ou encore « plimplampletteren » [faire des ricochets] en hollandais [Firth, 1930/1966, p. 194]. L'accès aux champs notionnels et aux connotations se faisant plus aisément, l'apprentissage doit être à la fois plus aisé, plus rapide et plus profond puisque le non-dit d'ordinaire réservé aux « natifs » devient accessible.

2.7.4 Application à la traduction

Si la phonesthésie peut apparaître comme un avantage dans tous les domaines cités jusqu'à présent (tant en recherche, qu'en enseignement), il en est un où elle constitue une réelle difficulté, celui de la traduction. Firth explicite cet obstacle phonesthésique dans « Linguistics and translation » (1956e) :

One can never expect the modes of meaning in a given language to be translatable into parallel or equivalent modes of meaning in a foreign language. This is clearly true at a phonetic or phonaesthetic level. [Firth, 1956e/1968, p. 92]

On ne peut jamais s'attendre à ce que les modes de sens d'une langue donnée soient traduisibles par des modes de sens parallèles ou équivalents dans une langue étrangère. C'est clairement vrai à un niveau phonétique ou phonesthésique.

Firth semble ici adopter une attitude à contre-courant par rapport à sa volonté affichée de promouvoir la phonesthésie comme un phénomène qui tend vers l'universel. Il pointe davantage une non-réciprocité de la fonction phonesthésique inter-linguistique. Dans ce dernier cas, il s'agirait d'affirmer que si certains sons communs à des milieux linguistiques différents sont porteurs d'un seul et même sens, il est néanmoins impossible de partir d'un binôme sémantico-

acoustique et d'espérer lui attribuer les mêmes valeurs de façon systématique dans des milieux linguistiques différents. C'est en quelque sorte ce qui apparaît dans le cadre du phonesthème W dont la valeur sémantique est très proche en anglais et en allemand, toutes deux des « langues gothoniques » [Firth, 1930/1966, p. 193–194 ; Firth, 1953/1968, p. 28], mais semble bien moins évidente, voire inexistante en français, générant des difficultés de traduction pour le moins délicates (voir l'exemple de Swinburn évoqué à l'occasion de l'étude de la collocation, chapitre 3.2.2 page 195 et de la phonesthésie, chapitre 2.5.2 page 293).

Cette subjectivité culturelle à la source du sens est donc une entrave sérieuse à la traduction. Rendre tout à fait le sens d'un énoncé dans une autre langue, impliquerait à la fois qu'il existerait une équivalence phonesthésique (ce qui peut être rédhibitoire) et également une connaissance parfaite pour le traducteur à la fois au niveau linguistique et au niveau culturel. A défaut, le sens littéral est généralement privilégié au détriment des connotations phonesthésiques. C'est là l'une des limites, si ce n'est LA limite du concept phonesthésique aux yeux de Firth. Nous avons montré que celles-ci étaient plus nombreuses que ce que Firth voulait bien admettre, expliquant la réception pour le moins mitigée que cette approche a reçu.

Conclusion

L'étude de la langue par Firth s'est confrontée dès ses premiers pas à la nécessité d'une segmentation. Nous avons démontré dans cette partie que la recherche d'une unité minimale a été un facteur déterminant chez lui. Cela a impliqué des choix à la fois scientifiques et méthodologiques qui l'ont amené à prendre position, souvent à contre courant, comme nous l'avons évoqué, à s'affirmer, à imposer sa London School, et finalement à développer sa propre théorie linguistique.

La position adoptée par Firth à l'égard du phonème a été déterminante à plusieurs égards. A court terme, elle a permis au linguiste de s'affirmer par rapport à l'École de phonétique de Daniel Jones à l'UCL. Cela a impliqué, en premier lieu de proposer une alternative à l'École de Jones et de s'affirmer sur la scène scientifique internationale. La création de l'École linguistique de Londres est donc éminemment liée à ce positionnement théorique. Firth s'est vu contraint de pallier ce phonème qu'il décrie. La maïeutique intellectuelle qui s'en suit voit certes la création du phonesthème (dès 1930), mais elle marque également les prémisses d'une logique qui va assurer une cohésion globale à son approche. Les caractéristiques transposables d'un domaine à l'autre (phonologie, syntaxe, lexicologie) prennent appui sur le même mécanisme lié au *contexte de situation* qui transparaît à travers des concepts tels que la *phonesthésie* ou encore la *collocation* et la *colligation* évoqués dans la partie précédente.

Ce positionnement scientifique à l'égard du phonème est également à l'origine de l'analyse prosodique firthienne [F. R. Palmer, 1968a, p. 8] (avec les répercussions qui ont été les siennes cf. ch. 3 page 357). Cet intérêt non exclusif à la phonologie et à la phonétique a favorisé ses premiers pas vers la linguistique générale, démarche consacrée par la création de la chaire en 1944. Ainsi, si la facette phonesthésique de la théorie firthienne n'a pas reçu un accueil unanime, force est de constater que les répercussions à court et à long termes en font cependant un élément central de la logique firthienne. Elle constitue un élément moteur de la mise en place de cette approche contextuelle du langage.

Cependant l'attitude de Firth est assez paradoxale : la phonesthésie repose sur la notion de phonème au sujet duquel Firth n'hésite pas à conclure : « *The phoneme is dead!* » [Le phonème

est mort]³². Ceci présuppose néanmoins qu'avant de mourir, le phonème aurait bel et bien été vivant...la question est : dans quelle mesure aux yeux de Firth ?

Ces paroles qui datent approximativement du milieu du XX^e siècle n'en sont pas moins éminemment actuelles puisque nous avons entendu Sylvain Auroux reprendre cette même exclamation en 2009³³. La notion de phonème est un sujet qui fait donc toujours débat et qui est loin d'avoir été tranché. Comment alors le concept de *phonesthésie* pourrait-il prétendre à la reconnaissance, la stabilité et la pérennité ?

Les publications de Firth s'étalement de 1930 avec « *Speech* » à sa mort en 1960 avec « *The Study and Teaching of English at Home and Abroad* » [Firth, 1961]. Ses principaux écrits dévolus à la phonesthésie sont « *Speech* » [Firth, 1930/1966], « *The use and distribution of certain English sounds* » [Firth, 1935c/1969, p. 34–46], « *Modes of meaning* » [Firth, 1951b/1969, p. 190–215] et « *Linguistic analysis and translation* » [Firth, 1956d/1968, p. 74–95]. L'étude de la phonesthésie a donc occupé 26 ans, soit presque la totalité de sa carrière scientifique. Il est manifeste que ce sujet s'imposait à Firth comme une évidence et qu'il aurait souhaité voir ce thème trouver sa place au sein de la communauté scientifique.

Ceci s'explique notamment par le fait que la phonesthésie est en quelque sorte un condensé de la vision linguistique firthienne au niveau phonologique. Elle dépend immédiatement du contexte de situation que Firth formalise plus clairement suite à son travail avec Malinowski dans les années 1930, dans la mesure où les phonesthèmes ne font sens qu'à travers la réitération d'habitus linguistiques collocationnels. Elle s'inscrit également dans le faisceau de niveaux de sens cher à Firth (1951a, p. 220).

Ce thème est également représentatif de la méthodologie adoptée par Firth : il n'existe pas une définition pleine et entière de ce concept. Nous avons dû l'établir par accrétion au fil des textes, les éléments fondamentaux étant disséminés. Les illustrations et explications sont également variables : quelques phonesthèmes sont évoqués mais pas explicités (aucune valeur sémantique-type n'est proposée) et certains invariants sémantiques peuvent s'avérer difficiles à retrouver ; parfois Firth fournit des exemples, ce sont d'ailleurs souvent les mêmes listes qui sont réemployées au fil des ans, mais pas systématiquement (Cf. Tableau récapitulatif des phonesthèmes, Figure 2.1 page 271)

La formalisation que nous avons proposée de la phonesthésie, avec notamment l'élaboration

32. C'est F. R. Palmer qui rapporte cet échange entre Firth et Bloch dans l'introduction des *Selected Papers of J.R. Firth*. Malheureusement, le dialogue n'est pas daté. On peut supposer néanmoins qu'il ait eu lieu durant les années 1940, ponctuées en 1948 par des articles majeurs des deux linguistes pour la phonologie autosegmentale : « *A Set of Postulates for Phonemic Analysis* » [Bloch, 1948]; « *Sounds and Prosodies* » [Firth, 1948a/1969]

33. Il commentait alors la communication présentée par Frederico Albano Leoni : « Histoire d'une illusion ? Le parcours historique du concept de « phonème », de la psycho-phonétique (Baudoin de Courtenay), à la phonologie cognitive actuelle » qui prit place à Porquerolles, le 31 aout 2009.

des schémas de composition des phonesthèmes et l'exploration de leur organisation en réseau a permis d'en présenter une catégorisation et une classification prompte à éclairer les applications que Firth lui-même en propose.

Pour finir, certains mots proposés par Firth (par exemple « *smirch* » et « *gimble* ») ne figurent pas dans l’Oxford Advanced Learner’s Dictionary (7^e édition). Ils sont compréhensibles pour un anglophone pour qui ils renverront respectivement à l'action de salir et à une grimace. Cependant, leur absence d'un dictionnaire britannique qui fait référence remet en cause leur légitimité à apparaître dans les listes de Firth. Afin de nuancer ce propos, on notera l'existence d'une entrée lexicale « *smirch* » dans le Webster’s New Encyclopedic Dictionary³⁴ renvoyant au verbe et mentionnant l'existence du substantif. De tous les dictionnaires monolingues et bilingues consultés tant en version papier qu'électronique, seuls deux dictionnaires « en ligne » proposent des entrées pour « *gimble* ». Le Merriam-Webster³⁵ en ligne dans sa version non-abrégée évoque le verbe intransitif « *gimble* » dont l'origine est inconnue. Le dictionnaire en ligne Urban Dictionary³⁶ propose également trois définitions mais uniquement du substantif se rapportant à « un bon à rien », « un menteur compulsif » ou encore « quelqu'un qui a remonté son col ». Les exemples qui accompagnent ces définitions appartiennent à un discours relâché, voire très relâché. Ce dernier dictionnaire est un dictionnaire en ligne collaboratif, entièrement constitué par des internautes et ne saurait donc présenter les mêmes légitimité et autorité que les dictionnaires britanniques et américains précédemment cités.

Dans la littérature, il est intéressant de noter que l'un des rares exemples faisant usage du terme « *gimble* » est mentionné par Firth lui-même. Il s'agit de *Through the Looking-Glass, and What Alice Found There* [Carroll, 1871], traduit en français en 1931 sous le titre *La Traversée du miroir* (qui deviendra *De l'autre côté du miroir* en 1938). Firth l'évoque sans jamais le citer pleinement en 1930 dans « *Speech* », « *The Tongues of men* » (1937, p. 108), dans « *Modes of meaning* » (1951b) et en 1957 dans « *A synopsis of linguistic theory 1930-55* », sur une période de 26 ans, comme si ce texte était toujours resté en arrière-plan et avait accompagné des réflexions sur la phonesthésie tout au long de sa carrière.

Le passage où apparaît le mot « *gimble* » décrit le Jabberwocky traduit en français par « Jabberwocheux » par Henri Parisot dans l'édition de 1946. Voici la première strophe, la plus emblématique certainement du passage, et la traduction proposée par Parisot en regard :

34. Webster’s New Encyclopedic Dictionary. Ed. Könemann, Cologne, Allemagne (1993)

35. Le Merriam-Webster en ligne (<http://www.merriam-webster.com/dictionary/gimble>), version « unabridged » (non-abrégée) consultée de 28 Octobre 2013 propose la définition : « *to make a face : grimace* » [faire une grimace : grimacer]

36. Urban Dictionary en ligne (<http://www.urbandictionary.com/define.php?term=gimble>) consultée le 28 octobre 2013 propose les définitions « 1) a good for nothing. 2) a compulsive liar. 3) someone who 'pops' their collar » [1) un bon à rien. 2) un menteur compulsif. 3) quelqu'un qui remonte son col]

Twas brillig, and the slithy toves
 Did gyre and gimble in the wabe ;
 All mimsy were the borogoves,
 And the mome raths outgrabe.

Il était grilheure ; les slichtueux toves
 Sur l'alloinde gyraient et vriblaient ;
 Tout flivoreux étaient les borogoves
 Les vergons fourgus bourniflaient.

Il existe de nombreuses traductions³⁷ pour ce passage et les possibilités sont certainement infinies. Celle de Parisot présente l'avantage de rester proche du texte initial allant jusqu'à reprendre rythme, assonance, allitérations et même certains phonesthèmes. La version anglophone affiche les phonesthèmes BR-, GR-, SL-, TW-, W- et -L ; la traduction française présente, parfois avec des déplacements, les phonesthèmes firthiens : FL-, GR-, SL- et -L auxquels il faut éventuellement ajouter des phonesthèmes propres à la langue française suite à une transposition culturelle.

Une comparaison avec la version allemande traduite par Robert Scott³⁸ (1872, p. 337) permet de juger de la proximité souvent décrite par Firth entre l'anglais et les autres langues « gothonique » :

Twas brillig, and the slithy toves
 Did gyre and gimble in the wabe ;
 All mimsy were the borogoves,
 And the mome raths outgrabe.

Es brillig war. Die schlichte Toven
 Wirrten und wimmelten in Waben ;
 Und aller-mümsige Burggoven
 Die mohmen Räth' ausgraben.

On retrouve plusieurs racines étymologiques communes qui permettent une traduction directe du phonesthème. C'est le cas de « outgrabe » traduit par « ausgraben », mot dans lequel est présente une traduction littérale de la préposition (out/aus) et le phonesthème GR-. D'autres phonesthèmes apparaissent inchangés bien que le mot subisse une légère altération, alors que ce n'était pas le cas dans la traduction en français : « mimsy » était traduit par « flivoreux » alors qu'en allemand il apparaît sous la forme « mümsige » conservant la double nasale bilabiale /m/. Ces mots ont en commun qu'aucun ne figure comme entrée lexicale d'un dictionnaire unilingue officiel. Pour finir, le mot « brillig », en fonction attributive, apparaît exactement sous la même forme en anglais et en allemand, alors qu'en français, il devient « grilheure ». La prépondérance d'analogies entre l'anglais et l'allemand par rapport à une comparaison anglais-français abonde dans le sens de Firth et tend à corroborer la thèse translinguistique des phonesthèmes au sein de langues d'un même socle. Plus les origines linguistiques profondes sont proches, plus les phonesthèmes semblent communs aux deux cultures et donc aux deux langues.

Selon Firth, le texte de Lewis Carroll est un tour de force puisqu'il a réussi à faire transparaître du sens dans un enchaînement de mots qui en est pourtant à première vue dénué :

37. Firth mentionne également la publication de cette première strophe en 1854 et la présence de notes explicatives sur les néologismes qu'il reproduit lui-même en note.

38. Robert Scott [1872]. « The Jabberwock Traced to Its True Source ». In : *Macmillan's Magazine* 25, p. 337–338

Lewis Carroll toyed with their phonetic habits and gave us ‘nonsense’ words not without meaning. [Firth, 1930/1966, p. 186]

Lewis Carroll a joué de leur habitus phonétiques et nous a donné des mots absurdes mais non dépourvus de sens.

Ce sens joue sur la dimension phonesthésique, c'est-à-dire l'attribution submorphémique directe de sens à certains sons employés dans des contextes définis. Cependant la grammaire n'est pas en reste puisque Firth ajoute en 1957 que :

Lewis Carroll’s nonsense provides excellent illustrations of grammatical meaning [Firth, 1957b/1968]

L'absurde chez Lewis Carroll offre d'excellentes illustrations du sens grammatical

C'est ce double jeu sur la syntaxe et la phonesthésie qui permet au lecteur de faire sens de ce charabia afin d'accéder à ce « *non-sens éclairant* » [Firth, 1937/1966, p. 108], imaginant plus ou moins aisément la scène. Ce texte est un véritable défi en traduction, mais également un pari de la part de l'auteur qui compte sur la sensibilité phonesthésique du lecteur. Il est également une preuve indiscutable qu'il peut exister du sens à un niveau sub-morphémique, et légitime de ce fait la phonesthésie, d'où son importance durable aux yeux de Firth.

Quatrième partie

L'héritage firthien

Introduction

En dépit d'un nombre limité de publications, Firth a laissé un édifice colossal, à commencer par la reconnaissance de la linguistique comme discipline académique à part entière en Grande-Bretagne [F. R. Palmer, 1968a, p. 1]. Alors que la première chaire de phonétique fut créée en 1921 (et occupée par Daniel Jones) à l'University College de Londres (UCL), la première chaire de linguistique générale n'est apparue qu'en 1944 à la School of Oriental and African Studies (SOAS) de l'Université de Londres¹. Sa création correspond à l'avènement de la discipline indépendamment de la phonétique. Firth en tant que premier occupant, apporte sa vision idiosyncratique de la langue (Cf. chapitres antérieurs) et de son analyse qui constituent en premier lieu les lignes directrices de l'École de linguistique de Londres, mais seront également reprises dans le monde entier que ce soit par ses étudiants directement ou par la tradition (néo-)firthienne dans une acceptation large. Le terme de *tradition* est ici pesé. Nous lui donnons l'acception mise en évidence par Sylvie Archaimbault (2011²), la tradition et son instigateur étant caractérisés par :

1. *A particular intellectual education, a retrospective horizon, specific cultural references.*
2. *A particular historical economic context, an organization of the knowledge is provided, an organization based on school and education.*
3. *Different languages, with specificities on phonetic or morphological or syntactic levels, etc.*

[Archaimbault, 2011, p. 361]

1. Un éducation intellectuelle particulière, un horizon de rétrospection, des références culturelles spécifiques.
2. Un contexte économique historique particulier, une organisation s'appuyant sur l'école et l'éducation.
3. Différentes langues, avec des spécificités aux niveaux phonétique, morphologique ou syntaxiques, etc.

1. Michael K. C. MacMahon [1989]. « Les chercheurs britanniques ». In : *Histoire des idées linguistiques : L'hégémonie du comparatisme*. Sous la dir. de Sylvain Auroux. T. 3. Philosophie et langage. Mardaga. Chap. 3

2. Sylvie Archaimbault [2011]. « Tradition versus grammatical traditions : considerations on the representation of the Russian language ». In : *History of Linguistics 2008 : Selected papers from the eleventh International Conference on the History of the Language Sciences (ICHOLS XI), 28 August - 2 September 2008, Potsdam*. Sous la dir. de Gerda Hassler. John Benjamins, p. 359–367.

Comme nous nous sommes efforcée de le montrer dans le premier chapitre (page 15), l'éducation intellectuelle de Firth s'appuie sur un accès privilégié à la connaissance et aux livres qui s'est concrétisée dans une formation académique en histoire. Nous avons établi en détail son horizon de rétrospection ainsi que ses références culturelles, notamment en replaçant Firth historiquement, que ce soit sur le plan scientifique ou encore au sein d'une Grande-Bretagne coloniale qui a favorisé les contacts avec une variété de langue différente. Ceci semble satisfaire au premier point.

La place de Firth au sein de l'histoire si particulière qui a caractérisé la première moitié du XX^e siècle et le rôle qui a été le sien au sein de chacune des guerres mondiales, comme soldat, puis comme formateur en japonais (*restricted languages*) pour les renseignements de la Royal Air Force, remplit également la deuxième condition.

Enfin, la troisième condition laisse apparaître pleinement la méthodologie firthienne et l'approche en plusieurs niveaux d'analyse des spécificités des langues afin d'en déduire le Sens.

Nous avançons donc sans détour, qu'il s'agit bien là d'une tradition, la tradition Firthienne, qui a vu le jour avec John Rupert Firth durant la première moitié du XX^e siècle. Et en tant que tradition, elle nécessite donc l'attention de l'historien des sciences [Archaibault, 2011, p. 361-362], ce qui justifie en soi notre travail. Durant ces recherches, nous nous sommes astreinte à suivre au mieux les préceptes énoncés dans ce même article, à savoir :

The purpose is not to postulate it teleologically by saying what it ought to be, but to describe it [the tradition] a posteriori by cross-referencing the primary sources and by casting a detached look thereon [Archaibault, 2011, p. 361]

Le but n'est pas de postuler la tradition de manière téléologique en disant ce qu'elle doit être mais de la décrire *a posteriori* en croisant les sources primaires et en jetant dessus un regard détaché

Comme il l'a été développé précédemment, les principaux axes de travail de Firth suivent trois grandes lignes directrices : l'histoire des langues et des idées linguistiques, la phonologie prosodique et la théorie contextuelle du langage. Ces domaines ne constituent pas des catégories étanches et hermétiques mais sont bien évidemment interdépendants dans sa vision polysystématique de la langue. C'est à travers ces thématiques que l'héritage firthien sera ici envisagé.

A cela il faut ajouter le prisme à travers lequel ces thèmes ont été abordés, principalement constitués de deux éléments étroitement liés avec la biographie de Firth et qui ont une résonance capitale. Le premier concerne sa formation académique et la logique d'historien qui caractérise son approche. Non seulement s'attache-t-il à l'histoire de la langue elle-même mais chaque concept concernant son analyse est lui-même replacé historiquement, recontextualisé. Apparaît dès lors l'adéquation entre la théorie contextuelle du langage mentionnée plus haut et ce qui s'apparente finalement à une métathéorie contextuelle du langage et du métalangage lui-même.

Le deuxième élément décisif remonte à l'expérience indienne de Firth. Bien que d'autres linguistes se soient intéressés aux langues orientales avant lui, comme Sir William Jones et son étude du sanskrit :

There is no doubt that Sir William Jones and sanskrit were the active sources of stimulus for new developments in general linguistics and phonetics both in Europe and America [Firth, 1949/1969, p. 165]

Il ne fait aucun doute que Sir William Jones et le sanskrit ont activement stimulé les nouveaux développements en linguistique générale et en phonétique à la fois en Europe et en Amérique.

Les langues orientales et les orientalistes ont eu un impact déterminant sur sa manière de voir LA langue et l'étude qui doit en être faite, tant et si bien que Firth a fait de cette capacité de déculturation une condition *sine qua non* pour l'analyse de sa propre langue maternelle³.

Un homme de contradictions

Tous les thèmes évoqués plus haut et qui constituent l'essence de Firth et de sa théorie contribuent à faire l'originalité de sa pensée. Les écrits qui lui sont dévolus font face à cette difficulté de le cataloguer dans un courant connu et représenté à l'époque. Il est parfois qualifié d'orientaliste⁴, mais il faut bien admettre que si l'Orient exerce une influence indéniable sur lui, il n'en demeure pas moins attaché à son pays d'origine comme peuvent en témoigner ses prises de position sur l'impérialisme britannique et la place hégémonique de son pays et de sa langue [Firth, 1930/1966, p. 207; Firth, 1937/1966, p. 54, 137]. Cet attachement ne permet pas pour autant de le rattacher sans équivoque à une école britannique de par cette nécessité de se déeuropéaniser qu'il prône régulièrement.

Firth est également présenté comme un historien de la langue et des sciences qui encadrent celle-ci [Robins, 1961, p. 194; Robins, 1997b, p. 220], mais cela ne l'empêche pas de mettre au point un système théorique caractérisé par de nouveaux concepts tels que la phonesthésie [Firth, 1930/1966, p. 184] utilisée en phonologie ou la colligation [Firth, 1956b/1968, p. 111], qui trouve des applications en lexicologie comme en syntaxe et qui n'ont donc que peu ou pas de lien avec la synchronie.

Ce sont tous ces antagonismes à la fois qui ressortent des écrits de Firth et semblent définir sa personnalité (notamment psychologique, intellectuelle) et qui justifient pour finir la difficulté

3. John Rupert Firth [1954/2002]. « [notes personnelles] ». notes de cours, extraits cités dans Victoria Rebori [2002]. « The legacy of J. R. Firth : A report on recent research ». In : *Historiographia linguistica* 29.1-2, p. 165–190

4. Beaugrande (de), 1991, p. 187; Léon, 2008, p. 29

à cerner le personnage. Ce sont également tous ces aspects qui lui sont propres, qui poussent à en faire un penseur indépendant, inclassable, auquel on peut ajouter un rayonnement à la fois au sein de la Grande-Bretagne et en dehors (même si ce dernier est plus restreint) ainsi que le tempérament d'un dirigeant (Palmer évoque une brusquerie pouvant aller jusqu'à « *l'impolitesse et l'autocratie* » [F. R. Palmer, 2002, p. 232]⁵).

L'héritage

Ainsi, Firth est un scientifique à part, difficile, voire impossible à identifier à une École linguistique pré-existente et dont le caractère volontaire et l'esprit entrepreneurial ne pouvait finalement mener qu'à la naissance d'une École de pensée indépendante. S'il existe déjà une l'École de Londres, orientée vers la phonétique et dirigée par Daniel Jones à l'UCL depuis 1921, Firth fonde en 1938 la London School of General linguistics ou École de Londres de linguistique générale à la School of Oriental and African Studies, enclave des études orientales au sein de la capitale britannique⁶. (Cf. Partie II page 123)

C'est cet héritage que se partagent ses adeptes et ses détracteurs, chacun pensant avoir saisi toute l'ampleur de la théorie firthienne et arrivant néanmoins souvent à de véritables contradictions par rapport à l'interprétation de ses confrères. C'est ce que Palmer met en avant lorsqu'il évoque en introduction des *Selected Papers* [F. R. Palmer, 1968a] les désaccords qui l'opposent à Robins, pourtant également très proche de Firth :

There are several excellent accounts of Firth's theories by R. H. Robins, but I do not always find myself in agreement with what Robins says. I intend therefore to discuss briefly the chief aspects of Firth's beliefs as I myself understood them with a few comments on their relation to linguistic approaches, both at the time they were written and now. [F. R. Palmer, 1968a, p. 4–5]

Il y a plusieurs comptes rendus excellents des théories de Firth par Robins, mais je ne suis pas toujours d'accord avec ce que Robins dit. J'ai donc l'intention de discuter brièvement les principaux aspects des convictions de Firth comme je les ai moi-même compris avec quelques commentaires sur leur relation aux approches linguistiques à la fois à l'époque où elles ont été couchées sur papier et aujourd'hui.

C'est donc cet héritage théorique, avec toutes ses difficultés voire ses ambiguïtés parfois, que se partageront ses adeptes et ses détracteurs, celui d'un linguiste qui se trouve à la croisée des chemins entre la linguistique comparative et l'apparition de la linguistique générale comme discipline autonome.

5. Frank Robert Palmer [2002]. « Frank Palmer ». In : *Linguistics in Britain : Personal Histories*. Sous la dir. de Keith Brown et Vivien Law. Publications of the Philological Society. Wiley-Blackwell, p. 228–238

6. Jacques Durand et David Robinson [1974]. « Introduction ». In : *Langages* 8.34, p. 3–10, 3–10, Introduction

Chapitre 1

Les firthiens et néo-firthiens

L'une des preuves les plus flagrantes de cet héritage réside dans la terminologie qu'elle a générée, notamment « *firthian* » (*firthien*) apparaissant tantôt en sa qualité d'adjectif afin de qualifier un mode de pensée ou des individus, ou encore en tant que nom désignant un ou plusieurs individus dont les propriétés définitoires varient d'un emploi à l'autre. « *Firthianism* » (*firthianisme*) apparaît également dans certains ouvrages afin de désigner une attitude générale en adéquation avec le point de vue de Firth lui-même (avec toute l'ambiguïté que presuppose la définition d'un tel point de vue).

Bien évidemment cette terminologie sort du cadre *stricto sensu* du legs laissé par Firth puisque Firth lui-même n'en a jamais usé. Elle apparaît pendant la décennie qui a suivi son décès (1960) comme le montre le graphe (page suivante) obtenu par le biais de l'application Ngram Viewer¹.

C'est durant les années 1970 que le terme « *firthien* » connaît l'apogée de son utilisation avec une légère chute au début des années 1980 menant à une stabilisation de l'usage. L'expression « néo-firthien » reste, quant à elle, plus marginale. Elle semble apparaître plus tardivement dans les publications et si elle connaît une hausse de l'usage parallèle à celle du terme « *firthien* » dans les années 1970, celui-ci reste bien plus modéré dans la littérature.

Les indices diacritiques liés à la citation ne figurent pas dans ces statistiques. Par exemple,

1. Ce graphique obtenu le 25 mai 2015 sur le site Ngram Viewer (<https://books.google.com/ngrams>) est à relativiser car ces statistiques sont constituées sur la seule base des livres numérisés par le service Google Books. De plus l'analyse ne porte que jusqu'à l'an 2000 alors que nous sommes en 2015. A cela, il faut également ajouter une critique de fond comme la présence d'un cas d'homonymie « *firthian* » faisant référence à Raymond Firth dans « Social Organization : Essays Presented to Raymond Firth » (1967) de Maurice Freedman. Plus encore, il est impossible ici de distinguer si la statistique prend en compte l'adjectif « *firthien* » ou le substantif puisque les deux termes prennent une majuscule en anglais (« *Firthian* »), ce qui aurait permis de mettre en évidence la naissance d'un groupe de personnes se réclamant de l'autorité scientifique de Firth.

Malgré toutes ces limites, ces statistiques constituent un indicateur de la tendance générale.

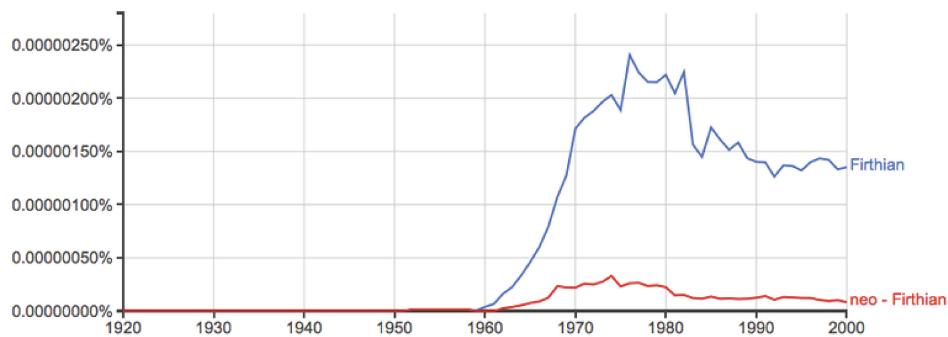


Figure 1.1 – Comparaison Firthian/neo-Firthian

on trouve entre guillemets « 'firthian' linguistics » (p. 1), « M. A. K. Halliday's 'neo-Firthian' » (p. 8) dans l'introduction du recueil d'articles de Firth publié par Frank Palmer sous le titre « Introduction » [F. R. Palmer, 1968a]. Cet usage entre guillemets met en exergue le caractère peu répandu, voire inédit aux yeux de l'auteur.

Cette ponctuation disparaît lorsque l'on retrouve le terme par la suite, dans les années 1970, dans le titre de certains ouvrages publiés par les collègues et/ou élèves de Firth, comme *Principles of Firthian linguistics* [Mitchell, 1975]; *The neo-Firthian tradition and its contribution to general linguistics* [Monaghan, 1979] ainsi que chez ses détracteurs [Langendoen, 1968, p. 4,5,... Langendoen, 1969, p. 392, 393,...²]. Ceci semble corroborer l'hypothèse d'un usage plus répandu.

Enfin, cette terminologie a été réinvestie dans des écrits plus contemporains à partir des années 1980 dans des contextes plus neutres, souvent par des historiens de la linguistique, qui tendent à offrir une vision globale et objective des théories linguistiques, contraints par cette dimension historique à une certaine neutralité scientifique (Cf. Kachru, 1981³; Koerner, 1999, p. 151; Koerner, 1999, p. 115; Koerner, 2004, p. 201; Léon, 2007; Léon, 2008). Ceci explique la stabilité observée par les courbes dans les années 1980 et 1990 et dénote de la place acquise par Firth dans l'histoire des sciences du langage.

Est ainsi apparue une terminologie établie autour de l'étymon Firth allant de "Firthian(s)" (ici traduit par "firthien/ne(s)") en tant qu'adjectif mais également comme substantif dans les expressions "the Firthian(s)" ou "the neo-Firthians" (les firthiens et néofirthiens) jusqu'au substantif "firthianism" (le firthianisme).

Ces termes ont tour à tour désigné certains aspects théoriques, parfois un homme de manière métonymique ou encore un groupe d'hommes (un courant à part entière ?). Force est de constater

2. Donald Terence Langendoen [1969]. « Revue de l'ouvrage In Memory of J.R. Firth de C. E. Bazell; J. C. Catford; M. A. K. Halliday; R. H. Robins ». In : *Foundations of Language* 3, p. 391–408

3. Braj Kachru [1981]. « 'Socially realistic linguistics' : the Firthian tradition ». In : *International Journal of the Sociology of Languages* 31, p. 65–89

qu'elle recouvre des réalités différentes d'un auteur à l'autre, notamment en fonction de la place de ce dernier par rapport à Firth ou à sa théorie (disciple ou détracteur), mais également en fonction du temps qui le sépare de Firth (contemporain, génération de chercheurs suivante ou complètement postérieure, voir ch. 1.2.5 page 338).

1.1 Le point de vue interne

1.1.1 Terence Frederick Mitchell

En 1975 T. F. Mitchell a publié un livre intitulé *Principles of Firthian linguistics*. De facto, Mitchell se place dans la lignée de celui qu'il décrit comme son "maître et mentor" [Mitchell, 1975, p. vii] : John Rupert Firth. Dans la rubrique nécrologique qui lui est consacrée sur le site de l'Université de Leeds⁴, l'affirmation, reprise sur le site dévolu aux Archives de la phonologie firthienne⁵, va plus loin puisque l'on peut lire :

At SOAS, Mitchell found himself under Firth's influence and over time, as Mitchell's international reputation progressed, he was increasingly referred to as the natural heir to Firth, with his contributions to the field rivalling those of the great man himself. [Terence (Terry) F Mitchell, Obituary]

A la SOAS, Mitchell s'est retrouvé sous l'influence de Firth et au fil du temps, à mesure que la réputation internationale de Mitchell a progressé, on a de plus en plus souvent fait référence à lui comme l'héritier naturel de Firth, avec ses contributions au domaine rivalisant avec celle du grand homme lui-même.

Bien que les dérivés construits sur le nom de Firth ("firthian", "firthianism") soient très présents dès la préface, ils renvoient plutôt à "la 'philosophie du langage' de John Rupert Firth" [Mitchell, 1975, p. v], ou encore aux concepts particuliers qui la composent. Néanmoins, certaines occurrences renvoient à des individus ou groupes d'individus. Ces occurrences concernent davantage le terme "néo-firthien" [Mitchell, 1975, p. 4] que "firthien" dont Mitchell semble se réclamer, comme pour marquer une distance intellectuelle entre les deux groupes.

Ainsi Mitchell écrit :

Neo-Firthians have in the past claimed that they 'study language for its own sake'.
[Mitchell, 1975, p. 4]

Les néo-firthiens ont affirmé par le passé qu'ils « étudient le langage en soi et pour soi ».

4. Accessible à l'adresse : http://www.leeds.ac.uk/secretariat/obituaries/2007/mitchell_terence.html. Consulté en décembre 2014.

5. La page des Archives de la phonologie firthienne dévolue à T. F. Mitchell est accessible à l'adresse <https://sites.google.com/site/firthianarchive/mitchell>. Le site a été consulté en décembre 2014.

Une note accompagne cette affirmation et renvoie à l'ouvrage *The linguistic sciences and language teaching* [Halliday, McIntosh et P. Strevens, 1964]. Halliday, McIntosh et Strevens⁶ constituent donc aux yeux de Mitchell les « néo-firthiens ». Or, Mitchell et Halliday (assez proches en âge puisqu' ayant seulement six ans d'écart) ont tous deux côtoyé Firth après la création de la chaire de Linguistique Générale à la SOAS (à partir de 1946 pour Mitchell et 1951 pour Halliday). Par conséquent la dichotomie entre « firthiens » et « néo-firthiens » ne saurait être uniquement un problème d'âge ni de contact direct ou non avec Firth. Une différence notable concerne le fait que Mitchell ait intégré la SOAS comme enseignant alors que Halliday s'engageait pour un doctorat auprès de Firth. Bien que Firth ait dirigé le département d'une main de fer, Mitchell devait avoir une maturité intellectuelle plus avancée que Halliday qui n'était encore qu'étudiant. Difficile dans ces conditions de trancher afin de savoir lequel des deux serait plus « firthien » que l'autre... Outre les enjeux intellectuels, cette prise de position par Mitchell laisse à voir des motifs plus personnels.

1.1.2 David Crystal

La terminologie est envisagée différemment par David Crystal. Comme l'indique le titre de son ouvrage, *A Dictionary of Linguistics and Phonetics* [Crystal, 1980/1991] se présente à la manière d'un dictionnaire compilant des entrées lexicales par ordre alphabétique. Il convient de *recontextualiser* (pour parler avec Firth) ledit ouvrage, ou plutôt son auteur. David Crystal s'inscrit dans la troisième génération (voir l'annexe B page 413) de linguistes britanniques dans la « lignée » de la London School firthienne. Il est né en Grande-Bretagne et y a fait ses études. En effet, alors que Crystal était lecteur d'anglais à l'UCL, il a poursuivi ses travaux sous la direction de Randolph Quirk au sein du centre de recherche « Survey of English Usage » (Étude de l'usage de l'anglais).

Le dictionnaire dont il est question comporte une entrée « Firthian » [Crystal, 1980/1991, p.137] au sein de laquelle deux expressions ressortent dès le premier coup d'œil car signifiées en gras : « J. R. Firth » et « neo-Firthian ». Pour l'auteur, le terme Firthian se définit comme suit :

Firthian Characteristic of, or follower of, the LINGUISTIC principles of **J. R. Firth**⁷ (1890-1960), Professor of General Linguistics in the University of London (1944-56), and the formative influence on the development of linguistics in Great-Britain. (...) Relatively little of Firth's teaching was published, but many of his ideas have been developed by a

6. Peter Strevens est le responsable de l'édition de 1964 réunissant « The Tongues of men » and « Speech » et dont il a écrit la préface.

7. Le renforcement en « gras » est de David Crystal.

neo-firthian groupe of scholars whose main theoretician is M. A. K. Halliday. [Crystal, 1980/1991, p. 137]

Firthian Caractéristique, ou adepte des principes LINGUISTIQUES de **J. R. Firth** (1890-1960), Professeur de Linguistique Générale à l'Université de Londres (1944-56), et l'influence formative sur le développement de la linguistique en Grande-Bretagne. (...) L'enseignement de Firth fut relativement peu publié mais beaucoup de ses idées ont été développées par un groupe de chercheurs **néo-firthiens** dont le théoricien principal est M. A. K. Halliday

Dans la partie qui a été tronquée de la définition, Crystal fait allusion aux éléments majeurs qui définissent selon lui la linguistique firthienne. Ces éléments sont mentionnés en capitales, ce qui indique qu'ils correspondent à des entrées respectives au sein du dictionnaire. L'élément central qu'il identifie est le « polysystematisme » (« polysystematism ») caractérisé par le développement de systèmes au sein de tout niveau de description donné, auquel il ajoute la « théorie contextuelle du langage » (« contextual theory of meaning »), le contexte de situation (« context of situation »), la phonologie prosodique (« prosodic phonology ») par opposition à la phonologie phonémique, et la collocation (« collocation »).

La notion de « firthien » renvoie donc ici non seulement à des concepts mais également à des individus. De plus, elle permet de cerner quelles sont les propriétés définitoires selon Crystal de cet adjectif et, par extension, les éléments majeurs de la pensée firthienne qui en font un cadre théorique spécifique et fondamental dans l'histoire de la linguistique et sa reconnaissance comme discipline académique.

Nous avons eu le plaisir et le privilège d'échanger par oral et par écrit à ce sujet avec David Crystal. Nous lui avons expliqué notre analyse et la manière dont nous l'inscrivons dans cette généalogie firthienne. Sa réponse, encourageante, a confirmé nos recherches. Bien que Crystal n'ait pas été en contact direct avec Firth, il se sait influencé d'une certaine manière par ses idées qui ont « certainement filtré dans les cours de linguistique »⁸ lorsqu'il était à l'université. De plus, F. R. Palmer a été son collègue (avec davantage d'ancienneté) pendant plusieurs années. Néanmoins, Crystal affirme que Daniel Jones l'a également *influencé* (il utilise ce mot). Il revendique enfin sa filiation intellectuelle de « Quirk et al » mais ne reconnaît pas l'étiquette « Néo-firthien » qu'il raccroche à Halliday dont il affirme pourtant avoir suivi quelques cours. Ceci permet clairement d'identifier deux tendances distinctes : les *firthiens* et les *néo-firthiens*, que Crystal décrit comme des courants scientifiques presque indépendants, se reconnaissant du premier mais pas du deuxième.

8. Corespondance privée du 16 juillet 2016.

1.1.3 James Monaghan

Il convient de préciser que l'appellation « firthien » ne fait pas consensus. Elle est notamment remise en question par James Monaghan, auteur de *The neo-Firthian tradition and its contribution to general linguistics* [Monaghan, 1979] :

I have settled on the term ‘Neo-Firthian’ linguistics as a cover term for the theories I propose to discuss. It is so far justified in that all the writers I will be talking about have certain theoretical positions which separate them from other school of linguistics and these ideas can be seen to derive ultimately from the work of J. R. Firth. [Monaghan, 1979, p. 16]

Je me suis décidé pour l'expression linguistique « néo-firthienne » comme terme général pour les théories que je propose de discuter. Cela se justifie dans la mesure où tous les auteurs que je m'apprête à évoquer ont certaines positions théoriques qui les séparent des autres écoles de linguistique et que ces idées peuvent être perçues comme dérivant finalement du travail de J. R. Firth.

Pour Monaghan, le terme de « néo-firthien », qui apparaît plus de 80 fois dans cet ouvrage, paraît assez large. Il ne concerne pas uniquement les linguistes ayant directement travaillé avec Firth ou ceux qui ont repris tout ou partie de ses idées mais ceux dont « *[l]es idées peuvent être perçues comme dérivant finalement du travail de J. R. Firth* ». La modalisation portée par le verbe rend la définition assez floue et l'adverbe « finalement » introduit la possibilité d'un lien qui ne serait pas direct ou flagrant...

Bien qu'il ne cite pas directement d'auteur lorsqu'il livre sa définition, Monaghan fait référence à des accusations de « *raisonnement confus* » et d'*« expression excessivement obscure »* [Monaghan, 1979, p. 3] envers de nombreux travaux néo-firthiens, accusations qui, selon lui, relèvent du « *mythe* » :

in spite of this I hope to show that the myth of Neo-Firthian obscurity is largely a matter of the difficulty of expressing new ideas in a vocabulary loaded with years of old meanings. [Monaghan, 1979, p. 4]

malgré tout, j'espère montrer que le mythe de l'obscurité néo-firthienne est en grande part liée à la difficulté d'exprimer de nouvelles idées dans un vocabulaire chargé par des années d'anciennes significations.

Lorsqu'il développe ce point [Monaghan, 1979, § 3.1.3, p.53–55], force est de constater que les citations visant à justifier son propos proviennent essentiellement de M.A.K. Halliday.

A nouveau lorsque Monaghan évoque le développement de la formalisation dans la tradition néo-firthienne, il écrit :

The next step in the development of the Neo-Firthian tradition was the formalization of the other levels of meaning to match Firth's formalization of the situation. This was most clearly done in Halliday (1961). [Monaghan, 1979, p. 187]

L'étape suivante dans le développement de la tradition néo-firthienne a été la formalisation des autres niveaux de sens pour aller avec la formalisation de la situation de Firth. Cela a été le plus clairement fait dans Halliday (1961).

Tous ces éléments tendent à désigner M.A.K. Halliday comme le représentant de la tradition néo-firthienne.

1.1.4 Synthèse

L'appellation « firthien » a vu jour dans les années 1960, initiée par les disciples de Firth afin de se désigner eux-mêmes. On la retrouve en 1968 dans l'introduction de Palmer aux *Selected Papers*, chez Mitchell, Crystal, Monaghan, autant de noms qui s'inscrivent plus ou moins directement dans la lignée de la London School de Firth. Elle fait donc principalement suite au décès de Firth.

Firth rassemblait étudiants et collègues autour de lui à la SOAS. A son apport scientifique et son habileté politique à faire reconnaître la linguistique comme discipline scientifique, il faut ajouter un rôle fédérateur qu'il a su maintenir, y compris après sa retraite. Plug (2008, p. 366) mentionne des lettres trouvées dans les archives attestant de visites de Robins, Palmer et Henderson au domicile de Firth à Lindfield, Sussex, information également présente dans la nécrologie rédigée par Robins (1961, p. 198).

Son successeur à la chaire de Linguistique Générale de la SOAS, C. Bazell, bien que très différent de Firth et n'ayant eu aucun lien avec ce dernier, semble avoir recherché une certaine continuité puisque Lyons écrit :

Firth's successor in the Chair, Charles E. Bazell, was just about as different from Firth as it was possible to be and, as far as I know, made no attempt to introduce any organisational changes in the Department (...) Apart from me (the most junior), Bazell (officially and by title the most senior) was the only member of the staff who had not been a colleague of Firth's and in most cases appointed and trained by him : we were both, in this sense, outsiders –and conscious of it. Lyons in [Brown et Law, 2002, p. 176]

Le successeur de Firth à la chaire, Charles E. Bazell, était simplement aussi différent de Firth qu'il était possible de l'être et, autant que je le sache, il n'a absolument pas essayé d'introduire quelques changements d'organisation que ce soit dans le Département (...) A part moi, (le plus jeune), Bazell (officiellement et de par ses titres le plus expérimenté) était le seul membre du personnel qui n'avait jamais été un collègue de Firth ou encore,

comme dans la plupart des cas, recruté et formé par lui : nous étions tous deux, dans un sens, des étrangers –et conscients de l'être.

Peter Matthews, qui est arrivé au département de Linguistique Générale de la SOAS à l'automne 1960 sans avoir connu Firth, comme Lyons, ajoute :

Firth, it will be recalled, had died in 1960. I did not meet him; though I had a keen sense, when I was attached to his department, in the following autumn, that his ghost still ruled it. Certainly Bazell, who had succeeded him, and was an inspiration to anyone whose mind was up to it, was not the kind of scholar who aspires to found schools or lead those among us who do not themselves know where they are going. Matthews in [Brown et Law, 2002, p. 205]

Firth, il faut se rappeler, était décédé en 1960. Je ne l'ai pas rencontré, bien que j'avais le sens aigu, lorsque j'ai été rattaché à son département, à l'automne suivant, que son fantôme le dirigeait encore. Bazell, qui lui avait succédé et qui était une inspiration pour tous ceux qui en avaient envie, n'était certainement pas le genre d'universitaire qui aspire à fonder des écoles ou mener ceux d'entre nous qui ne savent pas eux-mêmes où ils vont.

Ainsi Bazell, bien qu'appartenant à la London School, est considéré comme « étranger » à ce groupe de firthiens. Pour cette raison, il ne semble pas avoir été doté du même charisme que Firth ni de la même sensibilité théorique. A ce sujet, Hudson écrit :

My SOAS supervisor; Charles Bazell (who claimed not to understand a word of Halliday's theory). Hudson in [Brown et Law, 2002, p. 129]

Mon directeur de thèse, Charles Bazell (qui affirmait ne pas comprendre un mot de la théorie d'Halliday).

C'est donc quelques années après le décès de Firth qu'apparaît la terminologie de « firthien » comme pour conjurer le manque laissé par Firth et compenser le rôle fédérateur que celui-ci avait assumé pendant 18 ans à la SOAS.

1.2 Avis extérieurs : qui sont les firthiens et néo-firthiens ?

La terminologie utilisée pour faire référence à ceux qui ont marché dans les pas de John Rupert Firth n'est pas clairement définie. Cette appellation est retrouvée chez les commentateurs ayant publié aussi bien dans les années 1960 (juste après le décès de Firth) que dans des articles plus contemporains. Sa pérennité tendrait à être la preuve d'une certaine stabilité notionnelle, référentielle, et pourtant ! Au-delà de la dichotomie entre firthiens et néo-firthiens, l'identification des individus représentant ce courant reste également très fluctuante. Le manque de consensus en la matière est tel que chaque utilisation nécessite une redéfinition du terme, avec cependant certains noms récurrents.

1.2.1 Selon P. H. Matthews

On trouve l'appellation "néo-firthien" chez Peter Hugo Matthews. Bien que il ait intégré le département de Linguistique Générale de la SOAS à l'automne 1960 [Matthews, 2002, p. 205], il semble avoir entretenu une certaine distance et même une certaine défiance vis à vis de Halliday. Cela devient quasiment palpable dans le récit autobiographique qu'il propose dans *Linguistics in Britain : Personal Histories* [Brown et Law, 2002, p. 200-212] :

In that role as putative leader stepped, or tried to step, Michael Halliday. His theories were described as 'Neo-Firthian', and were represented, rightly or wrongly, as developing ideas of which Firth would have approved. As such they were promoted vigorously, not least, early in the 1960s, through the new Linguistics Association of Great Britain. I knew little of the beginnings of the Association; there were rumours that it was at first more like a cell of the Communist Party than a normal learned society. [Matthews, 2002, p. 205]

Michael Halliday endossait, ou essayait d'endosser, ce rôle de meneur supposé. Ses théories étaient décrites comme 'néo-firthiennes', et étaient présentées, à tort ou à raison, comme le développement d'idées que Firth aurait approuvées. En tant que telles, elles étaient défendues vivement, pour le moins, au début des années 1960, par le truchement de la nouvelle Linguistics Association of Great Britain [Association Linguistique de Grande-Bretagne]. Je ne sais que peu de choses des débuts de l'association ; Il y avait des rumeurs affirmant qu'elle ressemblait initialement davantage à une cellule du Parti Communiste qu'à une société savante normale.

Le choix des mots comme « putative » (supposé) n'est pas anodin de par ses sous-entendus et le recours à des incises telles que « or tried to step » (ou essayait de marcher), « rightly or wrongly » (à tort ou à raison) permet d'afficher dans un premier temps une version « officielle », consensuelle puis d'instaurer le doute sur ce qui vient d'être affirmé. Tous ces éléments convergent à définir Matthews à l'extérieur du cercle de ce qu'il nomme lui-même les Néo-firthiens, situation qu'il semble revendiquer sur le fond comme dans la forme.

Dans un article de 1966 intitulé « The concept of rank in 'Neo-Firthian' grammar », il développe une critique acerbe de la théorie présentée par M. A. K. Halliday comme le montrent clairement les premières lignes de l'article :

The present writer is convinced that the so-called Neo-Firthian grammatical theory (the theory of grammar advanced by M. A. K. Halliday and his associates) deserves less attention than it has received in recent years. [Matthews, 1966, p. 101]

L'auteur est convaincu que la théorie grammaticale de ceux que l'on nomme néo-firthien (la théorie grammaticale proposée par M. A. K. Halliday et ses associés) ne mérite pas toute l'attention qu'elle a reçue ces dernières années.

Pour Matthews les néo-firthiens sont donc incarnés par M. A. K. Halliday « et ses associés

». Si M. A. K. Halliday a été l'élève de Firth en personne⁹, ce qui pourrait justifier cette appellation, l'identité des personnes visées par l'expression « et ses associés » est plus problématique. Au moment de la publication de cet article, en 1966, M. A. K. Halliday était professeur de linguistique à l'UCL depuis un an et devait occuper cette fonction pour encore cinq années avant de s'expatrier définitivement¹⁰, notamment pour l'université de Stanford, Californie. Dans un article publié dans le collectif de Brown et Law (2002), Matthews revient sur cette notion de "néo-firthien" qu'il associe de nouveau à Halliday et ceux qu'il désigne cette fois comme ses [adeptes] (« *followers* ») :

When I attended my first meeting, in London in 1961, it seemed riddled with Halliday's followers and sympathizers. [Brown et Law, 2002, p. 205]

Le premier rassemblement auquel j'ai assisté, à Londres en 1961, était truffé d'adeptes et de sympathisants d'Halliday.

Il apparaît dans cette citation, que finalement, les « associés » ou « adeptes » de Halliday renvoient ici davantage aux membres de l'association Linguistics Association of Great Britain (LAGB) qu'à la sphère purement universitaire, bien que Halliday évoque la création d'un département de Linguistique Générale à l'UCL au début des années 1960. Dans le même ouvrage que celui dont la citation est extraite, Neville Collinge (président de la LAGB de 1962 à 1965) cite plusieurs noms de membres actifs, auteurs d'articles pour l'association sous sa présidence :

Lively papers were presented and argumentative sessions begun by such figures as David Crystal, Erik Fudge, Willy Haas, Michael Halliday (...), R. H. Robins, Barbara Strang and Jimmy Thorne. [Collinge, 2002, p. 69]

Des communications étaient présentées et des sessions argumentées ont commencé sous l'impulsion de personnes telles que David Crystal¹¹, Erik Fudge¹², Willy Haas, Michael Halliday (...), R. H. Robins¹³, Barbara Strang¹⁴ et Jimmy Thorne¹⁵.

9. M. A. K. Halliday a commencé son doctorat à l'Université de Cambridge sous la direction du Professeur Gustav Haloun. Au décès brutal de ce dernier en 1951, il a pris contact avec J. R. Firth qui a accepté de superviser son doctorat. [Halliday, 2002, p. 117–118]

10. M. A. K. Halliday évoque cet exil auquel la seule exception est, selon lui, "un an à Essex au milieu des années 1970" [Halliday, 2002, p. 125].

11. Parmi les noms cités ici, plusieurs (Crystal, Haas, Halliday) apparaissent dans l'ouvrage dirigé par C. Bazell et publié sous le titre *In memory of J. R. Firth* [Bazell et al., 1966], témoignant du lien scientifique, intellectuel, voir plus personnel avec J. R. Firth.

12. Fudge est l'auteur de l'article Erik C. Fudge [1972]. « Phonology and Phonetics ». In : Thomas A. Sebeok. *Current Trends in Linguistics*. T. 9.1. The Hague : Mouton, p. 254–312. Il y cite abondamment Firth, tout particulièrement entre les pages 266 et 276, consacrées à « La phonologie prosodique ».

13. Le lien qui unit Robins à Firth a été évoqué à plusieurs reprises dans cette étude, notamment à travers le rôle joué par Firth dans le recrutement de Robins ou encore l'influence reconnue par Robins (1997, Interview par Swiggers) dans l'orientation vers l'histoire des idées linguistiques.

14. Bien qu'une proximité directe n'ait pu jusqu'à présent être établie entre Barbara Strang et J. R. Firth, Neville Collinge (2002 :70) décrit les relations de travail qui l'unissaient à Randolph Quirk et Barbara Strang à cette même époque. Dans sa biographie (2002 :243) Quirk confirme l'existence d'un lien profond avec Barbara Strang qu'il décrit comme « une amie proche ».

15. James (Jimmy) Thorne fait également partie du même cercle intellectuel. John Lyons décrit ses derniers mois passés à Cambridge. Il évoque son remplacement par James Thorne pendant un an dès l'automne 1961, puis son

De nombreux témoignages (Cf. note 15 page 334), principalement rassemblés par Brown & Law (2002), coïncident confirmant l'existence d'un cercle intellectuel fortement influencé par les idées (néo-)firthiennes par l'entremise des anciens collègues et/ou étudiants de Firth. Tous les noms cités peuvent être reliés directement ou indirectement à ce cercle qui correspond à ce que Matthews désigne par les termes « associés », « adeptes » ou « partisans ». Ce terme laisse deviner une certaine prise de distance par Matthews¹⁶ (accompagné de Thorne et Lyons) envers les « néo-firthiens » dont il est question. A noter qu'outre les détracteurs des ces « néo-firthiens », l'appellation semble donc renvoyer aux yeux de Matthews, tout aussi bien à des étudiants directs de Firth (Robins, Halliday) qu'à des linguistes dont les liens sont moins directs (Crystal, Haas, Fudge). Il semble que cette terminologie finalement désigne toute personne adoptant des points de vue linguistiques se rapprochant de la vision firthienne et ayant survécu à Firth, quelle qu'ait été sa relation initiale, directe ou non (certains ne l'ont jamais rencontré) avec Firth lui-même. Ceci pose tout le problème de la source primaire ou secondaire de l'information, ou de la formation, avec les risques de déformation que cela implique.

1.2.2 Selon D. T. Langendoen

Deux ans après Peter Matthews, D. Terence Langendoen, qui partage un cadre théorique chomskien avec ce dernier, évoque également nominativement M. A. K. Halliday comme “néo-firthien”. Il semble cependant que la terminologie ait une définition plus précise :

Since that time [Firth's death], largely under the leadership of Michael A. K. Halliday, of the University of Edinburgh, and his student Robert M. W. Dixon, now of the University of London, a distinct new school of « neo-Firthian » linguistics has developed. [Langendoen, 1968, p. 6]

Depuis lors [le décès de Firth], largement mené par Michael A. K. Halliday, de l'Université d'Edimbourg, et son étudiant Robert M. W. Dixon, à présent de l'Université de Londres, une nouvelle école distincte « néo-firthienne » s'est développée.

Il apparaît ici que pour Langendoen, le concept de « néo-firthien » est plus cadré, chronologiquement du moins, puisqu'il ne prend place qu'après le décès de Firth. Cette terminologie renvoie donc à l'usage qui est fait de la théorie de Firth, une fois que ce dernier n'était plus là pour le contrôler avec les éventuelles spéculations ou dérives que cela peut supposer. Au

recrutement sur les conseils de M. A. K. Halliday [Lyons, 2002, p. 179–180] en 1963, poste qui sera par la suite repris par Peter Matthews dès octobre 1963. Lyons développe le lien intellectuel qui unit les trois hommes, leur expérience outre-atlantique commune, mettant en exergue le « prosélytisme chomskyen » qui les caractérisaient. Matthews confirme l'existence d'un triumvir [Matthews, 2002, p. 205] se targuant d'apporter une alternative au « Néo-firthianisme » régnant en Grande-Bretagne. Robins, quant à lui, désigne Lyons comme le premier jeune collègue à s'être senti capable de remettre en question les doctrines de Firth tout en les soutenant [Robins, 2002, p. 255].

16. Cette prise de distance s'effectue par rapport à l'héritage firthien, et non par rapport à la LAGB puisque Matthews devient éditeur associé aux côtés de Palmer et Crystal, puis co-éditeur avec Palmer dans les années 1970 [F. R. Palmer, 2002, p. 235]

contraire, Langendoen utilise le terme « firthien » afin de désigner les « notions » et « approches » [Langendoen, 1968, p. 4–5] exposées du vivant de Firth.

1.2.3 La réponse de M. A. K. Halliday à Peter Matthews

C'est finalement M. A. K. Halliday qui offre un avis clair sur cette étiquette « firthien » et surtout « néo-firthien », précisément dans sa réponse à l'article de Matthews, publié à la suite de ce dernier, dans le même numéro de la revue *Journal of Linguistics*. Dans une note qui intervient dès les premières lignes de son texte, il affirme :

I find the concept of 'a « neo-Firthian »', especially one 'committed' to certain 'statements', rather extraordinary. Must we all be labelled in this way? There is an important principle at stake here : that a scholar is responsible for what he says and writes, not for what others say and write. If I express agreement with something another linguist has put forward this neither makes that linguist responsible for my views nor commits me to acceptance of the whole of his. I may be wrong, but I feel that there are undesirable limitations on this principle inherent in Matthews' first two paragraphs. [Halliday, 1966b, p. 110]

Je trouve le concept de « néo-firthien », et tout particulièrement si celui-ci est dévoué à certaines « affirmations », plutôt extraordinaire. Devons-nous tous être étiquetés de la sorte ? Il y a un principe important en jeu ici : qu'un scientifique est responsable de ce qu'il dit et écrit, pas de ce que les autres disent et écrivent. Si j'exprime mon accord avec quelque chose qu'un autre linguiste a avancé, ceci ne rend pas ce linguiste pour autant responsable de mes opinions ni ne m'engage à accepter la totalité des siennes. Je peux avoir tort mais je perçois des limitations indésirables à ce principe inhérent aux premiers deux paragraphes de Matthews.

Outre le problème de la responsabilité intellectuelle ici mis en avant par Halliday, il semble que ce dernier cherche à mettre une certaine distance entre la théorie firthienne et son propre travail en affirmant clairement que s'il est en accord avec certains aspects de la perspective firthienne, il ne l'accepte pas pour autant de manière inconditionnelle.

Par conséquent, M. A. K. Halliday ne revendique pas du tout cette étiquette, bien au contraire, il affiche une autonomie de pensée vis à vis de Firth mais également dans l'absolu. Ceci semble confirmé par le témoignage de John L. M. Trim (2002, p. 275–276), ancien étudiant de Firth, qui affirme que l'ouvrage de Halliday finalement publié en 1976 (certainement *System and function in language : selected papers* bien que Trim ne le précise pas explicitement), pouvant être vu comme une formalisation de la pensée Firthienne “semble ne pas avoir reçu beaucoup de soutien ou d’encouragement” de la part de Firth. Ces positions pointent vers les limites d'un étiquetage théorique reposant sur une filiation intellectuelle potentielle.

1.2.4 Tony McEnery et Andrew Hardie

McEnery et Hardie [2011] proposent une autre interprétation sur les représentants majeurs de ce qu'ils définissent comme le « néo-firthianisme ». Chose intéressante, s'ils nomment une figure de proue, d'autres linguistes sont également mentionnés dans cet extrait :

In this chapter, we will explore the approach to corpus linguistics taken by a group of scholars sometimes referred to collectively as neo-Firthian. As this label suggests, these researchers work within the framework of an approach to language suggested by J. R. Firth. The most prominent proponent of the neo-Firthian approach has been John Sinclair. Sinclair was one of the first people to bring Firth's ideas together with a corpus linguistic methodology (as Tognini-Bonelli : 157 points out, Firth himself would probably not have subscribed to corpus methods) ; and Sinclair played a major role in enabling subsequent work along these lines. Many of the other key scholars in this tradition –including Michael Hoey, Susan Hunston, Bill Louw, Michael Stubbs, Wolfgang Teubert and Elena Tognini-Bonelli –are, or have previously been, associated with the University of Birmingham, where Sinclair was Professor of Modern English Language from 1965 to 2000. [McEnery et Hardie, 2011, p. 122]

Dans ce chapitre, nous explorerons l'approche de la linguistique de corpus adoptée par un groupe de scientifiques que l'on désigne parfois collectivement comme néo-firthien. Comme le suggère cette étiquette, ces chercheurs travaillent dans le cadre d'une approche du langage suggérée par J. R. Firth. Le représentant le plus important de l'approche néo-firthienne a été John Sinclair. Sinclair a été l'une des premières personnes à présenter les idées de Firth conjointement avec une méthodologie de linguistique de corpus (comme Tognini-Bonelli : 157 le signale, Firth lui-même n'aurait certainement pas adhéré aux méthodes de corpus) ; et Sinclair a joué un rôle majeur en ouvrant la voie dans cette perspective pour les travaux subséquents. Plusieurs autres scientifiques-clefs de cette tradition - comprenant Michael Hoey, Susan Hunston, Bill Louw, Michael Stubbs, Wolfgang Teubert et Elena Tognini-Bonelli - sont, ou ont déjà été, associés à l'Université de Birmingham où Sinclair était Professeur d'Anglais Moderne de 1965 à 2000.

La tradition néo-firthienne, si elle est bien définie comme un héritage firthien, semble ici davantage rattachée à un lieu géographique (l'Université de Birmingham) comme la plupart des Écoles linguistiques européennes de la première moitié du XX^e siècle (École de Prague, Copenhague...)... C'est assez surprenant à deux égards : tout d'abord, Firth n'a pas exercé au sein de l'université de Birmingham ; ensuite, c'est plutôt avec l'École de Londres (faisant allusion à sa fonction au sein de la SOAS) que Firth est associé comme le signifie clairement Jacqueline Léon dans son article « Aux sources de la 'Corpus Linguistics' : Firth et la London School » [Léon, 2008].

Autre élément inattendu, M. A. K. Halliday n'est pas présent dans la liste proposée par T. McEnery et A. Hardie alors qu'il n'est pas, lui-même, étranger à l'Université de Birmingham

puisqu'il en a reçu un doctorat honorifique de Lettres en 1987 puis le titre de Directeur de Recherche Honoraire en 1991.

1.2.5 Une étiquette délicate

Si la dichotomie est difficile à établir entre les firthiens et néo-firthiens, des études menées principalement dans le cadre de l'histoire des idées linguistiques, semblent préférer s'appuyer sur un découpage en générations. Victoria Rebori classe ainsi les interviews qu'elle a pu mener en trois générations distinctes :

The sample of interviews I have conducted might roughly be classified under three categories, representing three generations of British linguists : i. the generation of Firth's students and, thus, his immediate successors; ii. the subsequent or second generation of linguists and, iii. the younger or third generation of linguists. [Rebori, 2002, p. 167]

L'échantillon d'entretiens que j'ai menés pourraient être grossièrement classé en trois catégories, représentant trois générations de linguistes britanniques : i. la génération des étudiants de Firth et, donc, ses successeurs immédiats ; ii. la deuxième génération ou génération suivante de linguistes et, iii. la troisième génération ou génération la plus jeune de linguistes.

Cette citation permet d'établir l'existence de trois générations de (néo-)firthiens, hors Firth, elle n'est cependant pas accompagnée d'une synthèse récapitulant les caractéristiques de ces trois générations, notamment en terme d'influence intellectuelle plus ou moins directe, voire multiple.

Jacqueline Léon semble apporter des éléments de réponse dans l'article mentionné plus haut¹⁷. Dans cet article, elle retrace une généalogie de la pensée firthienne qu'elle simplifie par rapport à Rebori. En effet, elle envisage trois générations de scientifiques, dont une catégorie est entièrement dévolue à son fondateur, John Rupert Firth. Les protagonistes de la London School, selon Léon, sont liés par des orientations intellectuelles communes mais ont répondu à des impératifs socio-historico-culturels propres à leurs époques et par conséquent leurs approches ne sont pas à strictement parler superposables. J. Léon écrit :

Contrairement à Sinclair qui ne reconnaît comme mentors que les néo-firthiens Halliday et McIntosh, Quirk situe ses travaux dans une filiation multiple. [Léon, 2008, p. 29]

Ici apparaît clairement la démarcation entre Halliday et McIntosh d'un côté, désignés comme les véritables « néo-firthiens », suivis ensuite par Sinclair et Quirk chez qui la divergence de point de vue semble plus marquée. A la fin de cet article, dans une annexe intitulée « Les linguistes de la London School », Léon décrit la succession des trois générations de linguistes qui

17. Jacqueline Léon [2008]. « Aux sources de la 'Corpus Linguistics' : Firth et la London School ». In : *Langages* 171, p. 12–33

explique ces différences de traitement entre les scientifiques sus-mentionnés dans la citation. La première est donc marquée par Firth, dont Léon met en exergue le « *rôle de pionnier et de fondateur de la London School* » [Léon, 2008, p. 30] ainsi que « *sa prise de distance à l'égard des théories linguistiques européennes, voire occidentales en général* » [Léon, 2008, p. 30] expliquée par une « *déseuropéanisation* » liée à son expérience indo-africaine. Les arguments ainsi développés laissent à penser que cette « *déseuropéanisation* » a été une conséquence logique de son expérience. Cependant, les sources de Léon, à savoir l'article de Victoria Rebori (2002) et particulièrement ici les notes reproduites page 171 sont à mettre en perspectives avec d'autres écrits de Firth publiés deux ans après ces notes :

A western scholar must de-europeanize himself, and, in view of the most universal use of English, an Englishman must de-Anglicize himself as well. [Firth, 1956b/1968, p. 96]

Un scientifique occidental doit se déeuropéaniser, et, dans la perspective de l'utilisation la plus universelle de l'anglais, un Anglais doit tout autant se désangliciser.

Firth laisse clairement entendre ici que cette déeuropéanisation est volontaire parce que non seulement souhaitable mais nécessaire afin d'appréhender et acquérir une connaissance indispensable à l'étude scientifique de la langue (Cf. Partie I, 2.1 page 34). Cette position fait pleinement partie de l'héritage direct de Firth. On la retrouve explicitement chez Michael Alexander Kirkwood Halliday (cité par Léon précédemment) qui a appris le chinois mais aussi chez tous les scientifiques (voir ch. 3.4.2.3.1 page 94) qui composent à nos yeux la première génération de linguistes de la London School après Firth (nous développerons notre représentation propre quelques paragraphes plus bas). Cependant, Léon désigne Halliday comme faisant partie de « la deuxième génération » [Léon, 2008, p. 30]. Nous considérons, pour notre part, que sa proximité avec Firth (qui a dirigé son doctorat) et ses nombreux points communs avec les linguistes de la première génération tels que F. R. Palmer (né en 1922), T. F. Mitchell (1919-2007), R. H. Robins (1921-2000)¹⁸ justifient de lui attribuer une place proche de Firth au sein de cette généalogie. Cependant, le cas de Halliday nous semble plus subtile qu'il n'y paraît dans la mesure où même s'il fait partie du noyau dur de la London School, il ne fait pas partie des collègues de Firth, uniquement de ses étudiants. D'où la nécessité d'une dichotomie supplémentaire afin de distinguer sa place de celle de Robins ou encore Palmer, par exemple.

Concernant cette génération, Léon cite également Randolph Quick (né en 1920). Ce dernier, bien que n'ayant pas appris ce qui était alors considéré comme une langue « exotique », est comme Firth caractérisé par un bilinguisme de naissance mêlant l'anglais à un dialecte du Yorkshire. C'est ce bilinguisme, selon Firth¹⁹ qui peut être le garant de cette distanciation nécessaire vis-à-vis de l'anglais. Quirk mentionne des études auprès de Jones et Firth :

18. Ces noms ne sont pas cités par Léon qui concentre son étude sur les acteurs de la « corpus linguistics » comme l'indique le titre de son article mais trouvent ici pleinement leur place dans le contexte de l'héritage firthien de notre étude sans restriction thématique.

19. Cf. Firth, 1954/2002, p. 171

But with demobilisation in 1945 I suddenly felt middle-aged and so I soberly resumed my UCL degree with unexpected dedication, enlivened by new excitements. With the College back in Bloomsbury, I discovered I could tap into phonetics with Daniel Jones and (just down the road at SOAS) into a subject then just daring to speak its name (« linguistics ») with J.R.Firth. By the time I'd got my BA, I was hooked on the idea of research. [Quirk, 2002, p. 241]

Mais avec la démobilisation en 1945, je me suis soudainement senti adulte et j'ai donc sobrement repris ma licence à l'UCL avec un dévouement inattendu, animé d'un nouvel engouement. Avec le retour de l'Université à Bloomsbury, j'ai découvert que je pouvais puiser dans la phonétique avec Daniel Jones et (juste en bas de la rue à la SOAS) dans un sujet dont on osait à peine prononcer le nom ("la linguistique") avec J. R. Firth. Au moment où j'ai obtenu ma licence, j'étais accroché à l'idée de la recherche.

Cependant, il faut nuancer cette information. Si Quirk semble bien s'inscrire dans l'héritage firthien de par sa formation, Léon (2007) affirme qu'il s'en démarque néanmoins dans ses travaux et ses orientations :

Two stances can be observed within British Corpus Linguistics regarding Firth's work, although both have the London School as a common background. John Sinclair and his followers have never stopped referring to Firth's work, while the Randolph Quirk-Geoffrey Leech line of development completely ignored Firth's legacy and chose the American Brown Corpus as a pioneer instead. [Léon, 2007, p. 404]

En ce qui concerne l'œuvre de Firth, on peut observer deux attitudes au sein de la Linguistique de Corpus Britannique, bien que toutes deux aient une histoire commune. John Sinclair et ses partisans n'ont jamais cessé de faire référence au travail de Firth, alors que la tendance Randolph Quirk-Geoffrey Leech a complètement ignoré l'héritage de Firth et a choisi plutôt le Brown Corpus américain comme modèle.

Léon caractérise cette génération comme les chercheurs qui ont profité directement de l'enseignement de Firth, elle est constituée de linguistes nés dans les années 1920. Elle insiste sur le rôle qu'ils ont eu à jouer pendant la Deuxième Guerre Mondiale, notamment à travers leurs compétences linguistiques.

La troisième génération de la « London School » telle que décrite par Léon se compose de linguistes « nés dans les années 1930, [qui] n'ont rencontré Jones et Firth qu'occasionnellement sans être véritablement leurs élèves » [Léon, 2008, p. 30]. Sont concernés : John McHardy Sinclair (1933-2007) et Geoffrey Leech (né en 1936), pour les figures principales citées dans cet article, auxquelles on peut ajouter d'autres noms tels que celui de Richard Hudson.

Ce partage des eaux semble coïncider peu ou prou avec la définition de la London School telle qu'elle est proposée par Honeybone (2005b)²⁰ en annexe de son article dévolu à J. R. Firth :

20. Patrick Honeybone [2005b]. « Firth, J.R. (John Rupert) ». In : *Key thinkers in Linguistics and the Philosophy of Language*.

The ‘London School’ can be thought to include, among others (in alphabetical order) Sydney Allen, Jack Carnochan, Eugenie Henderson, T.F. Mitchell, F.R. Palmer, R.H. Robins, R.K. Sprigg and Eileen Whitley. [Honeybone, 2005b, p. 85]

On peut penser que l’ “Ecole de Londres” inclut entre autres (par ordre alphabétique) Sydney Allen, Jack Carnochan, Eugenie Henderson, T.F. Mitchell, F.R. Palmer, R.H. Robins, R.K. Sprigg et Eileen Whitley.

Notre propre interprétation des différentes générations de chercheurs de la London School s’appuie sur ces travaux. Comme Rebori (2002, p. 167), nous envisageons trois générations, hors Firth et rejoignons Léon (2008) sur certaines définitions. Cependant, nous introduisons une dichotomie supplémentaire au sein de ce que Léon décrit comme les chercheurs de la deuxième génération. Pour nous, il ne s’agit pas simplement d’une affaire d’années de naissance variant à cinq ans près. Il nous semble que ce qui fait la différence dans les écrits de ces firthiens de la première heure réside dans leur statut vis à vis de Firth. Ainsi la première génération de linguistes de la London School se décompose en deux classes d’individus (Annexe B page 413) : les collègues de Firth (génération 1a qui comprend des individus nés entre 1899 (Scott) et 1922 (Palmer, Robins) et ses étudiants (génération 1b dont Halliday fait partie et dont les membres sont nés entre 1917 (Catford) et 1929 (Bendor-Samuel). En effet, il nous est apparu que ceux qui ont été les collègues de Firth ont été plus durablement marqués par son influence. Ce sont eux, par exemple qui sont intervenus dans les ouvrages (Bazell et al., 1966 ; F. R. Palmer, 1970 ; Mitchell, 1975), souvent collectifs, après le décès de Firth. Contrairement à ceux qui n’ont été que les étudiants de Firth et qui reconnaissent souvent d’autres influences, ses collègues se réclament pleinement de sa pensée et utilisent fréquemment l’adjectif « firthien » dans leurs publications. Il semble donc intéressant d’établir une sous-catégorisation afin de rendre compte de cette différence d’attitude scientifique qui transparaît dans les publications.

La deuxième génération regroupe les linguistes qui ont intégré le département de Linguistique Générale de la SOAS sans contact direct et / ou actif avec Firth. Ces personnes ont généralement intégré le département alors que Firth était déjà parti à la retraite (voir frise A page 411). Certains ont pu suivre quelques cours de Firth (comme Bursill-Hall et Leech en 1956, l’année du départ de Firth) mais ne s’inscrivent pas pour autant dans une relation directe et active (supervision de doctorat, par exemple) avec Firth pour autant. Enfin la troisième génération est représentée par des scientifiques (Crystal, Koerner), toujours actifs en 2016, et qui ont été influencés par Firth par l’entremise d’un membre des générations antérieures sans avoir fréquenté la SOAS eux-mêmes.

Cette schématisation générationnelle, bien qu’elle puisse paraître un peu artificielle permet de rendre compte de certaines affirmations à première vue contradictoires et de mettre en exergue

phy of Language. Sous la dir. de S. Chapman et P. Routledge. Edinburgh : Edinburgh University Press, p. 80–86 L’annexe en question est présente dans le document publié sur Internet <http://www.lel.ed.ac.uk/homes/patrick/firth.pdf> consultée en juin 2014 mais n’apparaît pas dans la version “papier dudit ouvrage”.

des caractéristiques récurrentes entre les parcours à la fois personnels et académiques des différents individus. Elle permet également de mettre au clair la terminologie qui sera définitivement adoptée ici. Les scientifiques ayant directement bénéficié de, et adhéré à l'enseignement de Firth sont ici pour plus de simplicité d'expression et de compréhension désignés comme « firthiens » l'adjectif faisant allusion à une influence et non, comme Halliday le souligne à une adhésion totale et aveugle à tous les aspects de la théorie firthienne. Les personnes n'ayant pas directement fréquenté Firth et s'étant construit en relation avec le savoir véhiculé par cette génération de firthiens seront donc ici désignés comme « néo-firthiens », quel que soit l'écart théorique qui les sépare de la théorie contextuelle du langage de Firth. Ainsi, ce que Léon appelle « la tendance Randolph Quirk-Geoffrey Leech » renverra aux deux néo-firthiens Quirk et Leech, bien que leurs travaux soient principalement basés sur le Brown Corpus américain.

1.3 Synthèse

Selon les interprétations et les origines du postulat, il apparaît que l'héritage firthien n'est pas précisément incarné par un ou plusieurs scientifiques clairement identifiés. Il est plutôt fait référence à deux groupes d'individus ayant gravité plus ou moins directement autour de la personne de Firth et dont la liste est providentiellement laissée dans le flou par les personnes qui utilisent des terminologies telles que "firthien" ou "néo-firthien".

Par ailleurs, ce qui semble certainement le plus étonnant en la matière est la disparité affichée par les chefs de file (qu'ils soient désignés ou autoproclamés) de ce courant « néo-firthien ». On citera à titre d'exemple la position de Sinclair au sein de la Linguistique de corpus ainsi que celle de M. A. K. Halliday et de sa linguistique fonctionnelle systémique. Il apparaît comme évident que le terme « néo-firthien » ne saurait s'appliquer à un seul et même groupe d'individus, ni même à un seul courant de pensée.

Ceci est principalement dû en tout premier lieu, à l'éventail très large des domaines abordés par Firth (histoire des idées, phonologie, syntaxe, traduction, didactique...). En ce sens Firth s'inscrit dans l'héritage d'une génération de philologues du XIX^e siècle où les sciences du langage constituaient déjà une spécialisation en soi pour un scientifique. La tendance au fil du XX^e siècle a mené à une hyper-spécialisation des sub-disciplines qui correspond, aux yeux de Firth, à une fragmentation de la linguistique [Firth, 1934b, p. 18]. Néanmoins, ce processus explique pourquoi les firthiens et néo-firthiens offrent dans différentes spécialités.

Dans la littérature, l'ouvrage de Brown & Law (2002) apporte des témoignages précieux pour l'histoire des sciences du langage en Grande Bretagne. Bien que les éditeurs affirment que « ce volume n'est pas une histoire académique de la linguistique en Grande Bretagne » [Brown

et Law, 2002, p. vii], cette rétrospective s'appuie sur les récits de scientifiques ayant joué un rôle-clé pour/dans cette science :

The beginning of the new millennium seems to be an opportune moment to look back over the achievements of the previous half century. The Council of the Philological Society decided to mark the occasion with a volume of personal reminiscences by some of those most centrally involved in linguistics in that period. Brown in [Brown et Law, 2002, p. vii]

Le commencement du nouveau millénaire semble être un moment opportun pour regarder rétrospectivement les accomplissements du demi-siècle précédent. Le Conseil de la Philological Society a décidé de marquer l'occasion avec un volume de réminiscences personnelles de certains parmi ceux qui avaient joué un rôle central en linguistique à cette période.

Certains linguistes n'étaient certes plus là pour apporter leur contribution mais ces témoignages permettent d'en apprendre davantage sur le développement de la linguistique, tant sur le plan scientifique *stricto sensu* que par des anecdotes plus personnelles, offrant parfois des points de vues différents sur des événements semblables qui tendent à rappeler le facteur éminemment humain qui a accompagné ce développement (Cf. le récit de Halliday qui attendait Firth afin de lui soumettre un article qu'il avait écrit lorsqu'il a appris le décès de Firth [Halliday, 2002, p. 120]). Cet ouvrage rassemble bon nombre de ceux qui sont communément désignés par l'étiquette « firthien » avec des contributeurs tels que : J. Aitchison, W. S. Allen, R. E. Asher, J. Bendor-Samuel, N. E. Collinge, D. Crystal, M. A. K. Halliday, R. Hudson, G ; Leech, J. Lyons, F. Palmer, R. Quirk, R. H. Robins... Autant de noms qui seront repris dans un arbre généalogique de la London School, proposé en annexe A page 411.

Chapitre 2

L'histoire des idées linguistiques

La formation universitaire initiale de John Rupert Firth décrite dans le premier chapitre met en évidence l'importance de l'histoire à ses yeux. Bien que Firth semble s'être éloigné de ce domaine (à défaut d'avoir pu trouver un poste d'enseignant dans cette discipline selon Plug (2008, p. 340–341)), il ne s'est jamais totalement départi de cette approche (Cf. ch. 2.2 page 36) comme l'indiquent les notes retrouvées par Rebori dans les archives de l'Université de York et dont le premier paragraphe est sans équivoque :

I am a traditionalist—I do not mind seeking such wisdom as is bequeathed by the Ancient Indians and Greeks. There is a long continuity for me in the study of language, even right back to Genesis. There is no new movement, only an advance of knowledge. [Firth, 1954/2002]

Je suis un traditionaliste. Cela ne me dérange pas de chercher une sagesse telle que celle que les Grecs et Indiens Anciens nous ont légué. Il y a une longue continuité pour moi dans l'étude du langage, remontant même à la Genèse. . Il n'y a pas de nouveau mouvement, seulement une avancée de la connaissance.

Ces notes ont été rédigées en 1954 et sont la trace d'une part de l'importance que revêt l'aspect historique à ses yeux, d'autre part de la pérennité de cette approche qui ne l'a pas quittée depuis la fin de ses études en 1913. Cela transparaît dans l'approche de nombre de ses publications en suivant deux lignes directrices principales : celle de l'histoire de la langue mais aussi celle de l'histoire des sciences du langage. Alors que la linguistique générale n'a été reconnue comme discipline académique autonome que dix ans avant la rédaction de ces notes (la première chaire est ouverte en 1944), Firth dessine déjà les contours d'une métascience qui s'intéresse elle-même aux sciences du langage et qui les décrit d'un point de vue historique. Ce sont là les premiers pas vers ce que nous nommons aujourd'hui l'histoire des idées linguistiques¹.

1. Cette discipline est principalement représentée dans la recherche en France par le Laboratoire d'Histoire des Théories Linguistiques (HTL), créé en 1984 et devenu Unité Mixte de Recherche associée au Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) en 1997.

Les conséquences d'une telle position sont principalement de deux ordres : la modélisation de l'approche firthienne, trame majeure de sa théorie idiosyncratique et l'influence de son entourage immédiat (étudiants, collègues...)

2.1 Les conséquences directes

Les premiers retentissements de cette perspective historique concernent Firth et ses recherches. Ils se caractérisent par l'omniprésence d'une perspective historique *per se* dans un premier temps puis éventuellement appliquée à un autre sujet d'étude. Pour lui cette caractéristique fait partie intégrante de ce que doit être la linguistique au sens large. « Linguistics and the functional point of view » [Firth, 1934b] est l'une de ses premières publications. Cet article est pour Firth l'occasion de définir ce qu'il considère être le fonctionnalisme anglais. Les premières lignes sont dévolues à une critique de la vision parcellaire et orientée des différents spécialistes de la langue :

So far as I am aware, there is no branch of linguistics which merely collects isolated individual facts, no linguistic discipline properly so called which handles linguistic facts "atomistically" or treats them as odd bits of bric-à-brac. [Firth, 1934b, p. 18]

A ma connaissance, il n'existe pas de branche de la linguistique qui se contente de collecter des faits individuels isolés, pas de discipline linguistique à proprement parler qui s'occupe des faits linguistiques "de manière atomistique" ou les traite comme des bouts hétéroclites de bric-à-brac.

Il laisse ici apparaître, et ce dès 1934, un manifeste pour la création d'une discipline plus large. Cette vision globale de la langue se matérialise dans la dimension polysystémique de sa théorie et dans l'interaction qu'il met en avant entre ces différents systèmes, comme notamment dans le cas de la phonesthésie qui établit une passerelle entre le domaine de la phonologie et celui de la sémantique. Cette conception est, au moment de la publication « Linguistics and the functional point of view » (1934b), très personnelle et doit se satisfaire d'une approche plus fragmentaire de la discipline mais dénote ici la persévérance de Firth puisqu'il faudra attendre 25 ans pour que soit créée la première chaire de linguistique générale !

2.1.1 Une nouvelle discipline : la linguistique générale et descriptive

R. H. Robins propose un état des lieux des sciences du langage au cours de son entretien avec Pierre Swiggers [Robins, 1997a, p. 63]. Il expose le caractère bicéphale de l'étude de la langue au niveau universitaire, partagée entre l'approche phonético-phonologique assurée par Daniel Jones à l'UCL dans la tradition de Henry Sweet et face elle, la philologie classique issue

des études classiques, donc se basant essentiellement sur le grec et le latin et portée par les néo-grammairiens allemands [Robins, 1978], perspective abordée au sein des chaires de Cambridge, Oxford...

Robins décrit ensuite la nouveauté que représente cette chaire de Linguistique Générale qui vient transcender ce clivage traditionnel. Son apparition en 1944 s'inscrit selon lui dans un contexte lié à la pénurie de locuteurs de [langues inhabituelles en Grande-Bretagne] (« *unusual languages in the English curriculum* ») [Robins, 1997a, p. 63] - à savoir les langues du Sud-Est asiatique et d'Afrique - durant la deuxième Guerre Mondiale. Selon Lord Scarbrough, cette nécessité qui a été mise en avant par le comité d'études qu'il présidait et auquel Firth participait, doit reposer sur l'étude de la linguistique générale et descriptive telle qu'elle est déjà apparue outre-Atlantique sous l'égide de Leonard Bloomfield et Edward Sapir. Dès lors, il devient donc tout à fait pertinent au vu de ces informations que cette première chaire ait fait son apparition à la SOAS. Firth qui évoque le Comité Scarbrough pointe également l'intérêt accru du comité pour « *les études orientales, africaines, slaves et d'Europe de l'Est* » [Firth, 1956f/1968, p. 60]. De plus le rôle de Firth dans cette reconnaissance ne se borne pas à un apport scientifique, Robins qualifiant Firth de [très bon politicien académique] (« *very good academic politician* ») [Firth, 1956f/1968] lorsqu'il décrit sa contribution au comité de Lord Scarborough.

Si cette impulsion marque la naissance d'une troisième voie dans l'étude de la langue, elle est dans un premier temps très restreinte au département de linguistique générale dirigée par Firth à la SOAS. L'ouverture de départements de linguistique dans le reste de la Grande-Bretagne est, selon Robbins (1997a, p. 64), largement imputable à Firth mais fait face à la pénurie de chercheurs qualifiés que viendront combler les étudiants et anciens collègues de Firth avec les liens étroits, intellectuels notamment, que cela implique. Richard Hudson, auteur d'un article intitulé « *A history of the LAGB : The first fifty years* » (2009) publié dans la revue *Journal of Linguistics* et sur le site Internet de la Linguistic Association of Great Britain, évoque les deux autres chaires qui ont fait suite à celle de la SOAS ouverte en 1944 :

Other chairs followed, including (in 1948²) Angus McIntosh's Chair of English Language and General Linguistics at Edinburgh (Asher 2002), and (in 1951) Alan Strode Campbell Ross's Chair of Linguistics at Birmingham (Marshall 2004). [Hudson, 2009, p. 1]

D'autres chaires ont suivi, dont (en 1948) la chaire d'Angus McIntosh de langue anglaise et linguistique générale à Edinburg (Asher 2002), et (en 1951), la chaire de linguistique d'Alan Strode Campbell Ross à Birmingham (Marshall 2004).

Bien que ni Angus McIntosh ni Alan Ross n'aient été les étudiants ou les collègues directs de Firth, Firth relate des liens professionnels étroits avec leurs universités respectives (Edimbourg

2. L'information est confirmée sur le site de l'École d'Informatique de l'Université d'Edimbourg et apparaît dans la biographie d'Angus McIntosh consultée en janvier 2015 à l'adresse : <http://www.inf.ed.ac.uk/events/amcintosh.html>

et Birmingham). Il mentionne également McIntosh dans le cadre d'une coopération en vue de la constitution d'un Atlas Linguistique de Grande-Bretagne recensant et étudiant les différents dialectes qui y sont parlés [Firth, 1956f/1968, p. 60–62], McIntosh ayant pris en charge la partie dévolue à l'étude de l'écossais³.

Par ailleurs, suite à son départ à la retraite de la Chaire de Linguistique Générale de la SOAS (1956), Firth a passé deux semestres en 1958 à l'Université d'Edimbourg [Plug, 2008, p. 365]. Alors que la Chaire de "Langue anglaise et Linguistique Générale" avait été créée dix ans plus tôt, Plug cite un courrier adressé au Recteur de l'Université d'Edimbourg dans lequel Firth présente ses buts et ses recommandations :

[...] so that this University might be regarded as the second principal centre for training and research in General Linguistics in the United Kingdom. [Firth⁴ in [Plug, 2008]]

[...] afin que l'Université puisse être regardée comme le deuxième centre principal pour la formation et la recherche en Linguistique Générale au Royaume-Uni.

Bien que ce courrier ne soit pas daté, les ambitions de Firth apparaissent ici clairement et l'Université d'Edimbourg occupe une place clef à ses yeux dans le développement de la discipline sur le plan national.

Cette influence est parfois plus indirecte et s'effectue par l'entremise d'autres étudiants et/ou collègues comme le soulignent les textes de Braj B. Kachru (1995) et Michael Stubbs⁵(1992) mettant en avant le rôle de M. A. K. Halliday ou encore de Trevor Hill.

Dans un courrier au recteur de l'Université d'Edimbourg (différent du courrier précédemment cité puisque celui-ci est daté par Plug), Firth a rédigé un état des lieux de la linguistique académique :

At the present time, in addition to Edinburgh, there are teachers of General Linguistics in Manchester, Hull, and I believe in Glasgow, and one of my former lecturers now Professor W.S. Allen of Cambridge has succeeded in getting General Linguistics included as a subject in Part II of the Classical Tripos. There is active interest and some teaching in Durham, and also in Belfast. [Firth au Recteur de l'Université de Edimbourg, 1958 ; in Plug, 2008, p. 367]

A l'heure actuelle, en plus d'Edimbourg, il y a des enseignants en Linguistique Générale à Manchester, Hull et je pense à Glasgow, et un de mes anciens lecteurs maintenant Professeur W. S. Allen de Cambridge a réussi à faire inclure la Linguistique Générale

3. Firth écrit « *Turning now on the Scottish side of the Linguistic Survey, the main principles on which it is operating have been set forth in Professor McIntosh's book An introduction to a survey of Scottish dialects, published early in 1953.* »[En se tournant maintenant du côté écossais de l'Étude Linguistique, les principes fondamentaux sur lesquels elle s'appuie ont été présentés dans le livre du Professeur MacIntosh Une introduction à l'étude des dialectes écossais, publié début 1953.] [Firth, 1956f/1968, p. 62]

4. Ce courrier de Firth au Recteur de l'Université d'Edimbourg n'est pas daté selon Plug et se trouve dans la boîte n°9 de la Collection John Rupert Firth se trouvant à la SOAS sous la référence PP MS 75.

5. La note n°1 p. 208 offre une perspective particulièrement détaillée concernant l'intrication des relations entre Firth et les universités d'Edimbourg et Birmingham.

comme sujet en Partie II des Classical Tripos [Etudes classiques propres à l'Université de Cambridge]. Il y a un intérêt actif et de l'enseignement à Durham, et aussi à Belfast.

Bien que la lettre ci-dessus soit datée de 1958 et que les éléments mentionnés soient présentés comme des informations fraîches, on retrouve peu ou prou les éléments mentionnés dans ce courrier quelques années auparavant dans un article intitulé « Philology in the philological society » qui est en fait l'adresse présidentielle donnée par Firth le 4 mai 1956 :

In addition to the Chair in London, the subject [general linguistics] is recognized in the Chair held by Professor McIntosh in Edinburgh, by the Chair in Birmingham, a newly established Lectureship in General Linguistics in Manchester and also in Glasgow. [Firth, 1956f/1968, p. 64]

En plus de la Chaire de Londres, le sujet [la linguistique générale] est reconnu dans les Chaires tenue par le Professeur McIntosh à Edinburgh, auprès de la Chaire de Birmingham, une charge de cours nouvellement établie en Linguistique Générale à Manchester et aussi à Glasgow.

Firth présente ici la teneur des postes académiques en jeu dans les différentes universités concernées. Ceci permet de relativiser la vitesse apparente avec laquelle les événements prennent place. En effet, la Linguistique générale semble se répandre comme une tâche d'encre selon la description de Firth. Or, le laps de temps qui s'écoule entre l'adresse présidentielle et le courrier au Recteur de l'Université d'Edimbourg, 2 ans, est le témoin d'une mise en place plus progressive, avec les délais et les efforts que cela implique. Cet intervalle voit par exemple la création de l'Ecole de Linguistique Appliquée (School of Applied Linguistics) en 1957 par Ian Catford, également cité par Firth dans ce même article de 1956 [Firth, 1956f/1968, p. 62].

Les centres d'études linguistique font référence à des universités (à Edimbourg et Birmingham dont il a déjà été question) mais également à des hommes-clefs pour la linguistique aux yeux de Firth. A Manchester, William Haas accède en 1955 à la fonction de Maître de Conférences en Linguistique⁶. Or ses travaux ultérieurs confirmeront un intérêt commun avec Firth pour l'analyse du sens à travers les faits de langue⁷. Firth mentionne lui-même William Haas [Firth, 1956f/1968, p. 69] et outre un intérêt scientifique commun pour le contexte de situation Firth évoque « *un commentaire utile* » de son propre article « The technique of semantics » [Firth, 1935b/1969] et d' « *une contribution particulièrement intéressante* », les adjectifs qualificatifs employés par Firth témoignant de son appréciation des travaux de Haas.

La mention de « Hull » [Firth au Recteur de l'Université de Edimbourg, 1958 ; in Plug, 2008, p. 367] renvoie aux travaux du Cercle Linguistique de l'Université de Hull et plus particuliè-

6. Voir la rubrique nécrologique établie par D. A. Cruse et publiée dans le journal The Independent en date du 05 mars 1997.

7. Pour le rapprochement scientifique entre les deux linguistes, voir l'article de D. Alan Cruse « Lexical semantics without stable word meanings » [Cruse, 2008, p. 36]

rement à son instigateur Jeffrey Ellis que Firth rencontrera en personne lors d'une réunion du Cercle (Cf. ch. 2.1.2 page suivante).

Quant à Glasgow, outre Michael Samuels qui viendra grossir les rangs des linguistes en 1959 après avoir été formé à Birmingham puis Edimbourg⁸, le recueil supervisé par Edwin Ardener⁹ atteste d'une charge de cours en Linguistique Générale attribuée à Norman Denison de 1956 à 1964 à l'Université. Firth semble accorder plus d'importance au poste ainsi créé qu'au linguiste lui-même dont le nom n'est pas mentionné. Cependant la biographie de ce dernier n'est pas sans rappeler celle de Firth de par son détachement de 1958 à 1960 comme Professeur de Langue Anglaise et de Linguistique Appliquée à la tête du centre de recherche et d'enseignement « *The Language Unit* » [L'Unité Linguistique] à l'Université du Pendjab au Pakistan Occidental [Ardener, 1971, p. 29] [Dil, 1969, p. 714].

Ces éléments permettent de mettre en avant un réseau de linguistes finalement composé d'un nombre limité d'individus, qui évoluent dans des universités ciblées et restreintes dont Firth semble constituer le centre académique référentiel rayonnant intellectuellement par-delà les frontières de la Grande-Bretagne puisque ce réseau s'étend jusqu'en Inde, mais également après son décès (1960).

Dans son historiographie de la linguistique en Grande-Bretagne, Hudson (2009, p. 2) confirme l'importance croissante de cette discipline qui, de quelques modules spécialisés destinés aux étudiants de deuxième cycle universitaire en 1959 en est venue à acquérir ce qu'il décrit comme "une présence nationale" au fil de la décennie suivante, soit celle qui a immédiatement suivi la disparition de Firth. Plug (2008, p. 367) apporte des informations complémentaires à travers cette liste des ouvertures de chaires de linguistique générale dans les années 1960 :

A Chair of Linguistics at Bangor, North Wales (1960, Palmer), a chair of General Linguistics at Edinburgh (1964, Lyons), a Chair of Linguistics at Reading (1965, Palmer), a Chair of General Linguistics at UCL (1965, Halliday), a Chair of English Language and General Linguistics at Leeds (1966, Mitchell), and a second Chair of General Linguistics at SOAS (1966, Robins). Firth's own Chair was filled by Charles Bazell. [Plug, 2008, p. 367]

Une Chaire de Linguistique à Bangor, dans le Nord du Pays de Galles (1960, Palmer), une Chaire de Linguistique Générale à Edimbourg (1964, Lyons), une Chaire de Linguistique à Reading (1965, Palmer), une Chaire de Linguistique Générale à l'UCL (1965, Halliday), une Chaire de Langue Anglaise et Linguistique Générale à Leeds (1966, Mitchell)

8. Voir la rubrique nécrologique établie par Christian Kay et publiée dans le journal *The Guardian* en date du 5 avril 2010.

9. Edwin Ardener, éd. [1971]. *Social anthropology and language*. édition 2013. Tavistock Publications London, New York. Norman Denison est l'auteur de l'article intitulé « Some observations on language variety and plurilingualism » (pp. 157–184). A ce titre il fait l'objet d'une notice biographique dans l'annexe intitulée "Notes on contributors"(p. 291)

et une deuxième Chaire de Linguistique Générale à la SOAS (1966, Robins). La Chaire de Firth lui-même a été occupée par Charles Bazell.

Cette liste comporte de nombreux collègues ou étudiants de Firth, de la première génération¹⁰ (Palmer, Mitchell, Robins, Bazell) comme de la deuxième (Lyons) démontrant le rôle central qu'a pu jouer le Département dirigé par Firth tant en terme de recherche qu'en ce qui concerne l'enseignement et la formation des futurs enseignants-chercheurs qui ont par la suite diffusé et prolongé la pensée firthienne à travers tout le Royaume-Uni.

2.1.2 Les Sociétés savantes

Parallèlement à cela la Grande-Bretagne voit se constituer des "sociétés savantes" telles que celles qui vient juste d'être mentionnée, la "Linguistic Association of Great Britain" ("Association Linguistique de Grande-Bretagne, toujours active aujourd'hui). Cette dernière est née de l'impulsion donnée par le Cercle Linguistique de l'Université de Hull et plus particulièrement par Jeffrey Ellis. Alors qu'il s'agissait initialement d'un groupement local de différents départements scientifiques, Neville Collinge témoigne du rôle fondamental de Firth dans son développement [Collinge, 2002]. Il explique que le Cercle, créé et dirigé par Ellis, recevait des linguistes d'autres universités. Alors invité à une de ces réunions, Firth a suggéré que le Cercle puisse devenir une institution nationale, ce qui a finalement eu lieu en 1959. La Linguistic Association of Great Britain s'est réunie pour la première fois du 30 octobre au 1er novembre 1959 à la SOAS¹¹, renforçant de facto le statut de centre intellectuel de cette dernière dans le domaine des sciences du langage. Du reste, la liste des présidents successifs¹² de la société comporte un certain nombre d'anciens étudiants de Firth tels que Palmer, Carnochan, Henderson ou encore, de manière plus indirecte, Lyons qui a préparé son doctorat sous la direction de Robins à la SOAS.

D'autres sociétés savantes existaient déjà et se sont développées tant en terme de participants que dans l'élargissement de leur domaine d'activité, Robins cite notamment la Philological Society. Initialement dévolue à la philologie classique, dans une perspective historique et comparative depuis sa création 1842, la Philological Society a ainsi élargi sa perspective pour prendre en compte des « *sujets liés à des problématiques ou des controverses plus contemporaines* »¹³.

10. Pour une représentation schématique de ces générations, voir Annexe B page 413

11. "History of the LAGB"(<http://www.lagb.org.uk/history>) [Linguistic Association of Great Britain 2015]

12. Richard Hudson [2009]. « A history of the LAGB : The first fifty years ». In : *Journal of Linguistics* 45 [01], p. 1–30 Une liste des membres actifs se trouve en Appendice I, p. 28 et mentionne parmi les premiers présidents de l'association 1959-62 : Jeff Ellis ; 1962-65 : Neville Collinge ; 1965-68 : Frank Palmer ; 1968-71 : John Carnochan ; 1971-74 : John Lyons ; 1974-77 : Robert LePage ; 1977-80 : Eugenie Henderson...

13. « contemporary problematic or controversial issues in language theory » [Marshall, 2006 ?]

Cette affirmation est corroborée par Collinge qui souligne la prévalence d'une approche historique :

The Philological Society, with all its merits and long-standing authority, was traditionally geared to presentations of theses on particular languages with a primarily historical slant (although by then a 'London School' approach had introduced some structuralism). [Collinge, 2002, p. 69]

La Philological Society, avec tout son mérite et son autorité de longue date, était traditionnellement orientée vers les présentations de thèses sur des langues particulières avec un point de vue avant tout historique (bien qu'alors une approche «*London School*» [École de Londres] ait introduit du structuralisme).

Collinge affirme ici sans détour que le changement ou plutôt l'élargissement du domaine des préoccupations de la Philological Society est directement imputable à la London School. Or, bien que cela ne soit pas précisé, il s'agit bien de la London School de Firth dont il est ici question puisque Collinge fait référence juste avant cette citation à la publication en 1957 d'un volume spécial intitulé *Studies in linguistic analysis* par la Philological Society. Firth y a publié son article « Synopsis of linguistic theory 1930-55 » qui bien que discutable sur certains points selon Collinge avait le mérite d'ouvrir les yeux sur l'état des lieux des sciences du langage en Grande-Bretagne [Collinge, 2002, p. 68].

Firth est donc lui-même très actif au sein de cette société [Lyons, 2002, p. ii]. Outre ses diverses publications parues dans les *Transactions of the Philological Society* (à commencer par « The technique of semantics »[Firth, 1935b/1969]), Firth est cité dans les *Transactions of the Philological Society 1942* [*Transactions of the Philological Society 1942 1945*], apparaissant dans la liste des membres et ce depuis 1933 (p. iv) et même « secrétaire honoraire » du conseil de 1942-43 (p. :i), dénotant d'une participation active tant sur le plan intellectuel que dans la gestion de la société. Ceci se voit confirmer en 1954 par son élection à la présidence de la société :

Moreover, in 1954 he was elected President of the Philological Society, after twenty years of service on its Council. [Plug, 2008, p. 364]

De plus, en 1954 il fut élu Président de la Philological Society, après 20 années de service dans son Conseil.

L'apparition, le développement et la pérennité de ces sociétés savantes, puisqu'elles sont toujours actives à ce jour, est un signe objectif du développement de la linguistique à long terme et de sa reconnaissance non seulement au niveau académique mais également en dehors du cadre stricto sensu des universités.

Si la linguistique générale était à l'origine l'initiative de Firth, celle-ci s'est répandue aux étudiants et collègues qui ont travaillé directement avec lui. De ces quelques individus, "la bonne parole" été diffusée dans quelques universités (Birmingham, Edimbourg, Manchester, Glasgow...)

mais aussi l’Université du Pendjab) où à nouveau elle s’est répandue jusqu’à devenir l’évidence pour les chercheurs du royaume que nous observons et à laquelle nous participons aujourd’hui.

2.1.3 Des écrits dévolus à l’histoire de la langue et à l’histoire des idées linguistiques

Selon R. F. Palmer¹⁴, la première publication de Firth porte pour titre *Pioneers : being elected prose for language study* (1929). Il s’agit d’un recueil de textes annotés, publiés conjointement avec M. G. Singh. Ces textes ont une fonction didactique et les annotations rassemblées en annexe visent principalement à développer les capacités orales (à travers des indications accentuelles) et de traduction des apprenants. La préface indique que l’ouvrage a été compilé en 1927 à Lahore. Tous ces éléments (lieu de publication, édition conjointe, but plus didactique que véritablement scientifique) en font un ouvrage à part qui ne s’inscrit pas dans la continuité avec les autres publications de Firth. C’est pourquoi lorsqu’il est question de son œuvre, « Speech » (1930) est généralement désignée comme son premier ouvrage dans la littérature scientifique.

Ainsi, les deux premiers ouvrages de Firth — « Speech » (1930) et « The Tongues of men » (1937), publiés conjointement à compter de l’édition de 1964 — ont souvent été décrits comme relevant de la vulgarisation scientifique (Beaugrande (de), 1991, § 8.1 ; Honeybone, 2005b, p. 80). Cependant on y retrouve déjà une dimension historique très présente dans « The Tongues of men », caractéristique de la vision firthienne.

Si l’ouvrage affiche un sommaire résolument tourné vers l’histoire, Firth entremêle ce qui correspond aujourd’hui à deux champs de recherche distincts : l’histoire de la langue, une perspective diachronique, et l’histoire des idées linguistiques qui, pour lui, participent d’une même démarche historique dans les sciences du langage. Il paraît encore difficile à cette époque (à la fois de l’Histoire et de sa carrière) d’envisager la différence entre ces deux aspects alors que la linguistique générale n’est toujours pas reconnue comme une discipline académique à part entière dans les années 1930s. C’est certainement ce flou sur le partage de la linguistique au sens large dans les différentes sciences du langage qui la composent qui semble être à l’origine de cet amalgame historique. Néanmoins cette double approche n’apparaît pas uniquement dans « The Tongues of men » (1937).

Chronologiquement, un certain nombre d’articles viennent s’intercaler entre ces deux ouvrages, dix pour être précis, dont certains présentent déjà des approches historiques. « The word phoneme » (1934c) qui constitue une brève historiographie du concept de « phonème ». « Lin-

14. Tous les articles ne sont pas reproduits dans le recueil supervisé par F. R. Palmer (*Selected Papers of J.R. Firth* (1968)), néanmoins, Palmer fournit une liste très complète des articles écrits par Firth, publiés de son vivant ou non, reproduits dans ce recueil ou non. C’est donc sur la liste proposée au début de ce volume que se basent les informations statistiques livrées ici.

guistics and the functional point of view » (1934b) est pour Firth l'occasion de définir ce qu'il considère être le fonctionnalisme anglais. Les premières lignes sont dévolues à une critique de la vision parcellaire et orientée des différents spécialistes de la langue laissant apparaître dès 1934b un manifeste pour la création d'une discipline plus large. « The technique of semantics » (1935b) constitue une rétrospective de la notion de « sémantique » à compter d'une entrée dans le dictionnaire de la Philological Society en 1665. « The use and distribution of certain English sounds » (1935c) qui s'ouvre sur une épistémologie des sciences du langage ; « Alphabets and Phonology in India and Burma » (1936) reprend les étapes-clef de l'épistémologie des langues indiennes depuis l'arrivée de Vasco de Gama à Calicut.

Cette approche historicisante est donc une marque prévalente et récurrente de l'approche Firthienne. Elle est très présente durant la première décennie de ses publications et reste une orientation de choix à travers toute la carrière de Firth. On citera par exemple les articles « The English School of Phonetics » (1946) qui en 28 pages reprend les grands noms et les événements marquant de l'histoire de ladite Ecole dont Firth affirme être dans la continuité ; ou encore « Philology in the philological society » (1956f), initialement une adresse présidentielle devant la Philological Society, est également une rétrospective, cette fois de la société savante, très dense en termes de noms et d'événements. Aucun doute n'est possible, la bibliographie de Firth est résolument et durablement tournée vers une histoire des sciences du langage.

2.2 Époque contemporaine

Concrètement, cela a eu plusieurs conséquences liées les unes aux autres. Premièrement, Firth a fait des émules parmi ses étudiants et collègues et a incité certains d'entre eux à persévérer dans cette approche. Deuxièmement, son approche a connu une pérennité à travers les travaux de ses étudiants, et grâce à cela, il est possible d'affirmer que l'approche de Firth a ouvert la voie à un nouveau type d'études. C'est ce à quoi Koerner [1999] fait directement allusion dans « J. R. Firth and the Cours de linguistique générale » :

At least three of his students, William Sidney Allen (b.1918), Geoffrey Leslie Bursill-Hall (1920-1998), and Robert Henry Robins (b.1921), distinguished themselves in the History of Linguistics. [Koerner, 1999, Note 8 p. 155]

Au moins trois de ses étudiants, William Sidney Allen (né en 1918), Geoffrey Leslie Bursill-Hall (1920-1998), and Robert Henry Robins (né en 1921), se sont distingués en Histoire de la linguistique.

En ce qui concerne William Sydney Allen, Koerner (2004, p. 199) cite Law (1996, p. 14–15) et Robins ([Robins, 1997a, p. 185]) comme témoins de l'influence que Firth a pu jouer dans son orientation vers l'approche épistémologique. Il précise cependant qu'Allen ne semble pas avoir reconnu cette influence [Koerner, 2004, p. 199, note 6]. Il n'y est effectivement pas fait mention

dans sa petite autobiographie publiée dans *Linguistics in Britain : Personal Histories* [Brown et Law, 2002, p. 14–27].

Néanmoins, Robins semble confirmer cette affirmation, non seulement reconnaît-il l'influence de Firth en ce qui concerne son travail, mais il sous-entend également que la publication d'Allen (*Phonetics in Ancient India* 1953) a part à lier avec Firth :

Firth's direct intervention in the encouragement of studies in the history of linguistics may be seen in a theme paper on the scholastic grammarians of the late Middle Ages and their use of Priscian's Latin grammar (...) He vigorously encouraged his departmental colleagues to lecture and write on the European and the Sanskritic pioneers in Linguistics, leading to Robins (1951) and Allen (1953); they were followed by later publications on the history of linguistics in the 1950s and the 1960s (...) [W]hat can be said is that it is wholly in the course of action that Firth was encouraging, that there should now be a British society for studies in the history of linguistics. [Robins, 1997b, p. 220]

L'intervention directe de Firth pour encourager les études en histoire de la linguistique peut être perçue dans un papier thématique sur les grammarians scholastics de la fin du Moyen-Age et leur utilisation de la grammaire latine de Priscien. Il encourageait vivement ses collègues du département à faire des cours et à écrire sur les pionniers européens et du sanskrit, ce qui a mené à Robins (1951) et Allen (1953); ils ont été suivis par des publications ultérieures en histoire de la linguistique dans les années 1950 et 1960 (...) Ce que l'on peut dire, c'est que le fait qu'il y ait à présent une Société britannique pour les études en histoire de la linguistique est dans la droite lignée des actions que Firth encourageait.

Concernant Bursill-Hall son nom réapparaît dans le recueil *In memory of J. R. Firth* [Bazell et al., 1966, p. 40–51], associé à un article intitulé « Notes on the Semantics of Linguistic Description » que la revue de Langendoen (1969) classe dans la rubrique « historic linguistics » aux côtés des articles de R. Jakobson (« Henry Sweet's paths toward phonemics » (1966)) et V. Salmon (« Language planning in the seventeenth century ; Its context and Aims » (1966)).

Koerner (2004, p. 202, note 13) mentionne une correspondance avec cette dernière qui date-rait de l'an 2000. Il mentionne en particulier une lettre dans laquelle Vivian Salmon affirmerait que Firth serait à l'origine de son intérêt pour l'histoire de la linguistique :

Vivian Salmon (b. 1921), commenting on a earlier version of this paper, wrote to me in a letter of September 2000 that it was Firth who directed her interest to the history of linguistics when she was a lecturer at Birkbeck College in London. My guess was that this was in the later 1950s. [Koerner, 2004, p. 202, note 13]

Vivian Salmon (née en 1921), alors qu'elle commentait une version antérieure de cette publication, m'a écrit dans une lettre de septembre 2000 que c'est Firth qui a dirigé son intérêt vers l'histoire de la linguistique alors qu'elle enseignait à Birkbeck College à Londres. Je pense que cela s'est passé vers la fin des années 1950.

La dédicace de Salmon à Firth dans *The Study of Language in 17th-century England* [Salmon,

1979, p. vii] vient confirmer l'importance capitale que Firth a pu jouer auprès d'elle.

A Allen, Bursill-Hall, Robins et Salmon peut encore être ajouté le nom de David Abercrombie (1909-1992) qui fait figurer en note de son article « What is a letter? » le commentaire suivant :

I am indebted to Professor J. R. Firth for the original suggestion I should write this article, and for criticism and advice. [Abercrombie, 1949, p. 54, note 1]

J'ai une grande dette envers le Professeur J. R. Firth pour m'avoir suggéré originellement d'écrire cet article, ainsi que pour ses critiques et ses conseils.

2.2.1 Synthèse

Deux aspects à première vue paradoxaux semblent caractériser la contribution de J. R. Firth dans cette branche des sciences du langage. Comme l'écrit V. Salmon dans sa préface à la première édition de *The Study of Language in 17th-century England* :

The publication of papers in volumes dedicated to individual scholars, as was the case with two in this collection, made them hard to obtain, particularly when neither of the scholars concerned, nor most of the contributors to the volume, had earned their scholarly reputation as historian in linguistic ideas. [Salmon, 1979, p. vii]

La publication d'articles en volumes dédicacés à des universitaires individuels, comme cela a été le cas pour deux de cette collection, les ont rendu difficilement accessible, particulièrement lorsqu'aucun des universitaires concernés, ni la plupart des contributeurs à ce volume, n'avaient gagné leur réputation universitaire en tant qu'historien des idées linguistiques.

Or l'un des deux universitaires se trouve être J. R. Firth. Dans sa revue de l'ouvrage de Salmon, Barbara M. H. Strang¹⁵ explicite les propos de Salmon très justement, et particulièrement cette allusion à Firth :

*One of these two scholars was J. R. Firth, and of course if you ask any contemporary scholar what were the main foundations of Firth's reputation, the role of historian of linguistic ideas will come far down the list if it comes at all (...) It was self-evident to Firth that you did not profess linguistics without knowing the history of the subject. Every undergraduate he taught was expected to be familiar with work (*Port Royal*, Wilkins, and others treated in this volume) whose relevance later scholars have made an issue of 'discovering' and have distorted because their 'discoveries' lacked context. [Strang, 1982, p. 410]*

L'un de ces deux universitaires était J. R. Firth et bien-sûr si l'on demande à n'importe quel universitaire contemporain quelles étaient les bases principales de la réputation de Firth, le rôle d'historien des idées linguistiques arrivera bien en bas de la liste, s'il arrive tout

15. Barbara M. H. Strang [1982]. « Reviewed work : "The Study of Language in 17th-century England" ». In : *The Modern Language Review* 77.2, p. 408–410

court (...) Il était évident pour Firth que l'on n'enseigne pas la linguistique sans connaître l'histoire du sujet. Tout étudiant de licence à qui il enseignait était supposé connaître des travaux (Port Royal, Wilkins, et d'autres encore dont il est question dans ce volume) dont des universitaires ultérieurs ont mis un point d'orgue à 'découvrir' la pertinence et l'ont déformée parce que leurs 'découvertes' manquaient de contexte.

Ainsi pour Firth le savoir historique entourant la linguistique, ce que l'on appelle aujourd'hui plus volontiers l'épistémologie n'est pas un savoir que l'on vise *per se* mais un pré-requis intellectuel permettant de comprendre l'état de la science qui lui est contemporain et de la faire avancer. Ses encouragements auprès de ses étudiants et collègues ne visent pas à instaurer l'histoire des idées comme une discipline indépendante. Il semble donc délicat d'affirmer avec Robins que la création d'*« une Société britannique pour les études en histoire de la linguistique est dans la droite lignée des actions que Firth encourageait. »*[Robins, 1997b, p. 220]. C'est en ce sens qu'il ne peut être perçu comme le père de l'histoire des idées en Grande-Bretagne.

Cependant, force est de constater que son apport en la matière est immense, au point que plusieurs grands noms de l'histoire des idées linguistiques en Grande-Bretagne se réclament de son influence où soient désignés comme des héritiers intellectuels (Robins, Allen, Bursill-Hall, Abercrombie, Salmon...et la liste n'est pas exhaustive). Cette contribution qui offre le paradoxe d'avoir été voulue dans le fond tout en ayant adopté une forme qui a transcendé les limites que Firth lui donnait pousse finalement Koerner à le désigner comme le grand-père de ce domaine de recherche à défaut d'en être de père et de mettre ainsi en exergue cette filiation indirecte :

If we regard Robins as the 'father of the History of Linguistics in Britain' today, we should perhaps call Firth the grandfather of this field of human curiosity about language and the manner in which it has been treated and used in the past 2,500 years. [Koerner, 2004, p. 202]

Si l'on regarde Robins comme le 'père de l'Histoire de la linguistique en Grande-Bretagne' aujourd'hui, on devrait peut-être appeler Firth le grand-père de ce domaine de la curiosité humaine à propos du langage et de la manière dont il a été traité et utilisé ces derniers 2500 ans.

L'approche prosodique de la phonologie

Si Firth est désigné par Koerner comme le « grand-père » de l'histoire des idées linguistiques, Firth est communément admis comme le père de la phonologie prosodique [F. R. Palmer, 1968a, p. 8]. Or, l'aspect phonologique de la pensée firthienne fait l'objet d'interprétations variées.

Langendoen décrit en introduction l'enchaînement de trois grandes phases dans la carrière académique de Firth :

*Actually, three stages in Firth's thinking on phonology can be distinguished. In the earliest papers in the early 1930's he propounded essentially orthodox Daniel Jones phonemics. By 1935, however, he had come to a position roughly equivalent to that of W. F. Twaddell in the latter's *On Defining the Phoneme*. Finally in 1948 he published an account of his theory of prosodic analysis, which in essence is very much like Z. S. Harris' theory of long components first expressed in 1945.* [Langendoen, 1968, p. 5]

En fait, on peut distinguer trois étapes dans la pensée de Firth concernant la phonologie. Dans les premiers articles au début des années 1930, il défendait essentiellement la phonématique de Daniel Jones. En 1935, cependant, il était arrivé à une position à peu près équivalente à celle de W. F. Twaddell dans son *On Defining the Phoneme* [*De la définition du phonème*]. Finalement en 1948 il a publié un compte-rendu de sa théorie de l'analyse prosodique, qui est, en substance très semblable à la théorie des longs composants de Z. S. Harris exprimée pour la première fois en 1945.

Les deux premières périodes correspondent à un positionnement de la part Firth en regard de la théorie du phonème (Cf. partie III page 228 pour une étude détaillée) et à la création de l'aspect phonesthésique de la théorie Firthienne en réponse à ce dernier. C'est dans le troisième mouvement décrit par Langendoen que l'analyse prosodique firthienne¹ a pris corps et s'est développée.

1. Afin de faciliter la lecture, l'analyse prosodique firthienne sera à partir de ce point désignée par l'acronyme APP (reprenant la forme abrégée proposée sur le site Internet Firhienne Phonology Archive dans une forme traduite).

3.1 L'analyse prosodique firthienne (APF)

Suite à la découverte des archives de la SOAS, les documents précieux ont été exploités par Rebori (2002) et Plug (2008) afin d'établir des biographies. Un site Internet dédié à l'APF a également vu le jour (2012²). Le site, étoffé au fil des ans, offre à l'heure actuelle (2014) des extraits des archives, les biographies des principaux protagonistes, et une présentation sommaire de l'APF accompagnée d'une bibliographie conséquente.

Il convient avant tout de préciser que Firth ne confère pas au concept de « prosodie » une acception classique :

'Prosodie' ne désigne pas chez Firth une notion de rythme ou de métrique. [Durand et Robinson, 1974, note 8, p. 4]

A l'instar de Durand et Robinson, il semble que l'APF ait engendré bien plus de définition par la négative que de caractérisations positives. C'est également ce que souligne Palmer lorsqu'il fait face à la tâche ardue de définir le concept afin d'introduire les différents articles collectés dans son ouvrage :

It is not easy to characterize prosodic analysis, except in a negative way and say that it is phonological analysis not essentially based on segmentation and classification of the segments as phonemic analysis is, but in which explicit recognition is given to features that may in some sense be regarded as non-segmental, or, to use Firth's own terms, that were 'syntagmatic' rather than 'paradigmatic'. [F. R. Palmer, 1970, p. x]

Il n'est pas aisément de caractériser l'analyse prosodique, sauf par la négative en disant que c'est une analyse phonologique qui n'est pas essentiellement basée sur la segmentation et la classification des segments comme l'analyse phonémique peut l'être, mais dans laquelle on donne une reconnaissance explicite à des caractéristiques qui peuvent être en un sens regardées comme non-segmentales, ou, pour utiliser un terme propre à Firth, qui étaient 'syntagmatiques' plutôt que 'paradigmatiques'.

Dans son commentaire Palmer désigne « Sounds and Prosodies » (1948a) de Firth comme l'article fondateur de l'analyse prosodique³ [F. R. Palmer, 1970, p. ix] bien qu'il ne soit « *pas facile à comprendre* ». Pour lui les graines de l'analyse prosodique étaient pourtant déjà présentes dans des articles antérieurs (1934, 1935, 1936, 1937). Il énumère trois caractéristiques fondamentales de l'APF [F. R. Palmer, 1970, p. x–xi] :

- la place dans la structure phonologique
- l'harmonie phonique des 'morceaux plus longs' (comprenant assimilation et dissimilation)
- la morpho-phonologie établissant un lien entre phonétique et grammaire.

2. Le site est consultable à l'adresse : <https://sites.google.com/site/firthianarchive/fpa>.

3. Cette affirmation est reprise par d'autres linguistes tels que Robins [2002, p. 254] et Goldsmith [1992, p. 151].

Le site Internet dédié à cet aspect de la théorie firthienne propose, quant à lui, cette synthèse très schématique de l'AFP :

Some important characteristics of FPA are :

- *it is primarily a theory of representations (Anderson 1985)*
- *it treats language as a complex set of interacting systems, each with its own characteristic properties (i.e. FPA is polysystemic)*
- *it foregrounds grammatical relations in establishing phonological systems*
- *it is rooted in phonetic analysis, yet it makes a strict separation between different types of linguistic information.*

[R. Ogden et al., 2012]

Quelques caractéristiques importantes de l'APF :

- c'est avant tout une théorie des représentations (Anderson 1985)
- elle traite la langue comme un ensemble complexe de systèmes en interaction, chacun avec ses propriétés caractéristiques propres (i.e. l'APF est polysystémique)
- elle introduit des relations grammaticales en établissant des systèmes phonologiques
- elle prend sa source dans l'analyse phonétique, et pourtant établit une séparation stricte entre différents types d'information linguistique

Ces synthèses mettent avant tout en lumière le caractère polysystémique de la théorie firthienne et insistent sur le fait que la phonologie n'est pas isolée mais bien partie intégrante d'une théorie complexe dont elle ne constitue qu'une facette. Firth donne même la priorité à l'analyse prosodique dans l'analyse d'un énoncé puisqu'elle doit servir de préambule à l'étude grammaticale et / ou lexicale :

The phonemic description should serve primarily as a basis for the statement of the grammatical and lexical facts [Firth, 1956b/1968, p. 222]

La description phonémique devrait servir en priorité de base pour l'affirmation de faits grammaticaux et lexicaux.

Cette attitude réitérée dans la synthèse que Firth offre de sa théorie [Firth, 1957b/1968, p. 191], semble cohérente avec l'idée du spectre de sens s'expriment à des niveaux complémentaires par le biais des différents niveaux ou fonctions. D'où la polysystémicité.

3.2 L'Analyse Prosodique Firthienne après Firth

La phonologie firthienne est un domaine doublement complexe : de par ses propriétés propres, mais également à cause de la faible diffusion qui l'a caractérisée :

FPA is not a very accessible linguistic theory however, because the Firthians wrote no clear, definitive statement of their linguistic thought, seeing their work as experimental and ongoing. They experimented freely with notation; their analyses (often of unfamiliar

languages) tended not to be published in major international journals, were deliberately ad hoc and did not make claims to universality. [R. Ogden et al., 2012]

L'APF n'est cependant pas une théorie linguistique très accessible parce que les firthiens n'ont pas écrit de manifeste clair et définitif de leur pensée linguistique, considérant leurs travaux comme expérimentaux et en cours. Ils ont librement fait des essais de notation, leurs analyses (souvent dans des langues non familières) n'étaient généralement pas publiées dans les principales revues internationales, étaient délibérément ad hoc et ne prétendaient pas à l'universalité.

Trask 1996 présente les mêmes critiques que celles qui sont présentes sur le site dédié à l'AFP : le manque de clarté et le manque de diffusion :

Prosodic Analysis never received a clear and comprehensive presentation from Firth or anyone else, and in practice, the principles of the framework have largely had to be reconstructed by examining the various specific analyses that were published. Never influential outside England, the framework all but disappeared with the retirement of Firth's students. Ironically, however, many aspects of the prosodic approach championed by the Firthians have recently been reinvented by proponents of various contemporary frameworks, most particularly Autosegmental Phonology. [Trask, 1996, p. 293, entrée « Prosodic Analysis »]

L'analyse Prosodique n'a jamais reçu de présentation claire et compréhensible de Firth ou de qui que ce soit d'autre, et en pratique, les principes du cadre théorique ont dû très largement être reconstruits par l'examen de diverses analyses spécifiques qui ont été publiées. Le cadre théorique, qui n'a jamais été influent en dehors de l'Angleterre, avait presque totalement disparu avec le départ à la retraite des étudiants de Firth. De manière ironique, cependant, plusieurs aspects de l'approche prosodique défendus par les Firthiens ont récemment été réinventés par les défenseurs de plusieurs cadres théoriques contemporains, tout particulièrement la Phonologie Autosegmentale.

Palmer lui-même, en vient à déplorer le manque de reconnaissance qu'a reçu l'analyse prosodique et bien qu'il reprenne les arguments précédemment évoqués, à savoir la complexité et le manque de diffusion dans des revues à lectorat scientifique international auquel il essaie de parler à travers la publication de *Prosodic Analysis* (1970), il n'en tire pas les mêmes conclusions :

If the full importance of prosodic analysis has not been recognized it may be because some of the solutions proposed seemed unnecessarily complex and even perverse. But it was probably due more to the fact that the linguistics world was not yet ready for a change away from phonemics and that many of the articles appeared in journals not familiar to most linguists, especially in America. This volume will at least set the record straight historically and make the more important works more easily available. [F. R. Palmer, 1970, p. xvi]

Si toute l'importance de l'analyse prosodique n'a pas été reconnue, c'est certainement parce que certaines des solutions proposées paraissaient inutilement complexes et même perverses. Mais c'était probablement dû au fait que le monde de la linguistique n'était pas encore prêt pour un changement qui l'éloignerait de la phonémique et que la plupart

des articles ont été publiés dans des revues dont la plupart des linguistes n'étaient pas familiers, particulièrement en Amérique. Ce volume aura au moins le mérite de rétablir les faits historiquement et de rendre aisément accessibles les travaux les plus importants.

Il apparaît clairement que Palmer ne remet pas en doute le bien fondé de l'analyse prosodique firthienne. Il la voit comme un mouvement précurseur, trop peut-être pour une époque allant de 1948 (date de publication de « Sounds and Prosodies ») à 1970 (publication de *Prosodic Analysis*).

3.3 La phonologie autosegmentale comme résurrection de l'APF

Lorsque Palmer, dans l'introduction de *Prosodic Analysis* (1970, p. xv), précise la relation de la phonétique, la phonologie et la grammaire, il laisse entrevoir néanmoins que l'approche de l'analyse prosodique n'est pas complètement isolée scientifiquement. Selon les deux grands principes de polysystémicité et perspective syntagmatique mis en avant par Firth dans « Sounds and Prosodies », Palmer souligne le rôle fondamental de la phonologie comme « *un pont entre la phonétique et la grammaire* » [F. R. Palmer, 1970, p. xiii–xv] et affirme avoir reçu un retour positif de Chomsky :

The transformational-generative school of linguistics wholly accepts the notion that the phonological statement should be quite explicitly geared to the grammar; my own view (Palmer 1958b) that phonology should be regarded as a 'bridge' between grammar and phonetics, is explicitly referred to with approval by Chomsky⁴. [F. R. Palmer, 1970, p. xv]

L'école de linguistique transformationnelle-générationnelle accepte complètement la notion que l'énoncé phonologique soit explicitement orienté vers la grammaire ; Chomsky fait explicitement référence, en l'approuvant, à ma propre conception (Palmer 1958b) que la phonologie devrait être regardée comme un 'pont' entre la grammaire et la phonétique.

Par conséquent, même si l'on peut imaginer que l'analyse prosodique ait pu échapper à certains linguistes de par les langues peu communes utilisées comme support et les revues attenantes dans lesquelles les articles ont été publiés, il semble abusif au regard de cette information d'affirmer que cela a empêché sa diffusion aux états unis [F. R. Palmer, 1970, p. xvi]. Dans cette citation, Palmer fait allusion à un passage de *Current Issues in Linguistic Theory* dans lequel non seulement Chomsky évoque son article « *Linguistic hierarchy* » (1958) mais en cite également une phrase :

In general, we can say, with Palmer (1958), that the place of the phonological component is « that of an ancillary technique; it provides a bridge between grammatical state-

4. Palmer donne la référence suivante : « N. Chomsky, *Current Issues in Linguistic Theory* (The Hague :Mouton and co.,1964) 70. »

ment and the direct observations that are reported in phonetics ». For linguistic theory, the significant questions concerning the phonological component have to do with the choice of phonetic features (and, more generally, the universal phonetic theory), and with the conditions on the form and ordering of rules. [Noam Chomsky, 1964, p. 70]

En général, nous pouvons dire, avec Palmer (1958), que la place de la composante phonologique est « celle d'une technique ancillaire, elle constitue un pont entre l'énoncé grammatical et les observations directes qui sont exposées en phonétique ». Pour la théorie linguistique, les questions pertinentes concernant la composante phonologique ont à voir avec le choix des caractéristiques phonétiques (et, plus généralement, la théorie phonétique universelle), et avec les conditions encadrant la forme et l'ordre des règles

Outre le fait que Chomsky connaisse les travaux de Palmer, qu'il cite noir sur blanc, il jouit, depuis la publication de *Syntactic structures* [Noam Chomsky, 1957], d'une reconnaissance et d'une influence importantes aux Etats-Unis. Par conséquent, cette citation a également rendu Palmer potentiellement accessible à tous les lecteurs de Chomsky. Ainsi, l'argument de Palmer qui vise à mettre le manque de reconnaissance pour l'APF sur le compte de la difficulté à se procurer les articles trouve donc ici quelques limites, donnant d'autant plus de poids à l'autre partie de son argumentation concernant le caractère « inutilement complexe et même pervers » de l'APF.

De plus, cet extrait démystifie en quelque sorte l'isolement dont les firthiens et néo-firthiens affirment avoir été victimes. Il semble qu'ils soient malgré tout lus outre-atlantique et que leurs idées soient parfois partagées par des grands noms de la scène scientifique internationale comme Chomsky. Néanmoins, cela ne semble pas avoir suffi à leur garantir une visibilité prompte à favoriser une reconnaissance scientifique de l'analyse prosodique firthienne en dehors de la Grande-Bretagne, menant à son abandon à mesure que les étudiants de Firth partaient à la retraite [Trask, 1996, p. 293].

Cependant, avec le recul des années (Trask publie 26 ans après Palmer), Trask revient sur l'analyse prosodique dans *A dictionary of phonetics and phonology*. Si F. R. Palmer [1970, p. xv] cite des points communs avec la grammaire générative-transformationnelle, Trask fait explicitement le lien entre l'APF et la phonologie autosegmentale de Goldsmith. Sous l'entrée « autosegmental phonology », il affirme :

Autosegmental Phonology (...) was in many respects the reincarnation of Prosodic Analysis. [Trask, 1996, p. 44]

La Phonologie Autosegmentale (...) a été en bien des aspects la réincarnation de l'Analyse Prosodique

Ainsi, l'analyse prosodique firthienne n'aurait finalement pas complètement disparu avec les étudiants de Firth. Ce sentiment est partagé par Auer & Schmidt qui vont jusqu'à affirmer que Goldsmith a développé la phonologie autosegmentale sur la base d'idées de Bloch (1948),

de Firth (1948) et de Hockett (1955) [Auer et Schmidt, 2010, p. 130]⁵. De plus il est d'autant plus pertinent au vue des éléments évoqués ici que la « résurrection » de l'APF soit liée à la thèse de doctorat d'un étudiant du MIT, John Goldsmith (1976), encadrée par Morris Halle, qui a lui-même co-écrit plusieurs ouvrages avec Chomsky (*On Accent and Juncture in English* en 1956, *The Sound Pattern of English* in 1968). Goldsmith fait directement allusion au rôle qu'ont pu jouer Chomsky et Halle dans ce qu'il nomme la « *mainstream American phonology theory* »[la théorie phonologique américaine courante] [Goldsmith, 1999, p. 1] :

In certain respects, it has its roots in, and has grown out of, the generative phonology of Chomsky and Halle (1968, known widely as SPE). [Goldsmith, 1999, p. 1]

Par certains aspects, elle prend ses racines dans, et s'est développée depuis, la phonologie générative de Chomsky et Halle (1968, très largement connue sous l'acronyme SPE [*The sound pattern of English*].

On notera que le texte fondateur de l'analyse prosodique écrit par Firth, « Sounds and Prosodies », a été publié en 1948 dans les *Transactions of the Philological Society*, puis repris dans le recueil d'articles édité par Firth lui-même. « Linguistic Hierarchy » (1958) de Palmer est cité par Chomsky en 1964 et précède donc *The sound pattern of English* (1968) de Halle et Chomsky d'une dizaine d'années. L'affirmation de Goldsmith paraît donc toute à fait cohérente au vue des dates de publications mentionnées et des indices laissés dans ces publications par leurs auteurs eux-mêmes.

3.4 Bref aperçu de la phonologie autosegmentale de Goldsmith

On comprend donc aisément que l'analyse prosodique telle que prônée par Firth au fil de ses articles et tout particulièrement dans « Sounds and Prosodies » [Firth, 1948a/1969] ait pu être décrite récemment encore comme l'une des origines - au même titre que Bernard Bloch (1948) puis Charles Hockett (1955) - de la phonologie autosegmentale :

Autosegmental Phonology was developed by Goldsmith (1990[1976]) based on ideas of Bloch (1948), Firth (1948) and Hockett (1955). According to this theory, phonological representations consist of more than one linear sequence of segments. Each linear sequence constitutes a separate tier. The co-registration of elements (or autosegments) on one tier with those on another is represented by association lines. Each phonemic feature in a language appears on exactly one tier. [Barbiers, 2010, p. 130]

La Phonologie Autosegmentale a été développée par Goldsmith (1990[1976]) en s'appuyant sur des idées de Bloch (1948), Firth (1948) and Hockett (1955). Selon cette théorie,

5. Peter Auer et Jürgen Erich Schmidt [2010]. « Language and Space : An International Handbook of Linguistic Variation ». In : Handbooks of Linguistics and Communication Science. De Gruyter Mouton

les représentations phonologiques consistent en plusieurs séquences linéaires de segments. Chaque séquence linéaire constitue un *tier*[palier]⁶ différent. Le co-enregistrement d'éléments (ou autosegments) sur un tier avec ceux sur un autre est représenté par une association de lignes. Chaque caractéristique phonémique dans une langue apparaît exactement sur un tier.

Afin d'illustrer plus clairement la place de la segmentation et le fonctionnement des *tiers*, Goldsmith (1976, p. 29) propose l'exemple du mot «*pin*» [épinglé] au début du premier chapitre de son doctorat (Figure 3.1 page 364).

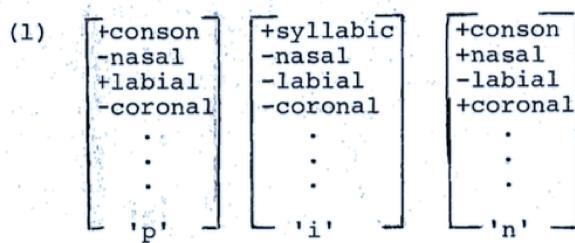


Figure 3.1 – Représentation linguistique des 3 segments composant le mot «*pin*» selon Goldsmith, 1976

Les segments linéaires suivent ici l'orthographe et sont donc au nombre de trois : /p/, /i/ et /n/. A chacun correspondent des caractéristiques évaluées positivement ou négativement. G. N Clements (1985, p. 226, 227⁷) reprend le même mot que Goldsmith : «*pin*». Il en propose les découpages et les représentations suivants (Figure 3.2 et Figure 3.3).

(1)	p	i	n
syllabic	-	+	-
sonorant	-	+	+
continuant	-	+	-
high	-	-	-
back	-	-	-
voiced	-	+	+
:			

Figure 3.2 – Matrice de caractéristiques bidimensionnelles de «*pin*» selon [Clements, 1985, p. 226]

Y apparaissent clairement les différents *tiers* mis en oeuvre dans le mot «*pin*» : le «*skeleton*

6. Durand et Lyche (2001 :§48) proposent la traduction de *tier* par le mot « palier ». Cette traduction rend plutôt bien l'idée de superposition. Cependant, *tier* peut impliquer une organisation particulière en « gradins » qui n'est pas rendue par le terme « palier ». C'est pour cette raison que nous garderons la terminologie anglophone dans cette étude.

DURAND, Jacques et LYCHE, Chantal (2001) « Des règles aux contraintes en phonologie générative », Revue québécoise de linguistique, vol. 30 / 1, p. 91.

7. George Nick Clements [1985]. « The Geometry of Phonological Features ». In : *Phonology yearbook 2*, p. 225–252

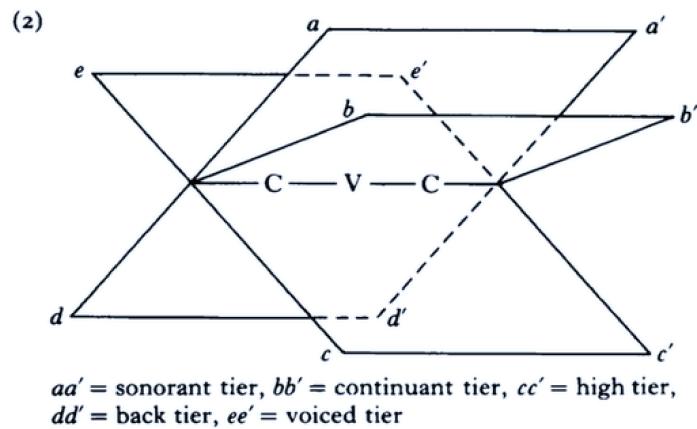


Figure 3.3 – Représentation en « livre ouvert » des caractéristiques des différents *tiers* de « pin » selon Clements, 1985, p. 227

tier » [tier squelettal] C-V-C constitue la colonne vertébrale de l’analyse. Ensuite les *tiers* sont répartis comme suit :

- Le trait « *sonorant* » [sonnant] [+son], applicable à /i/ et /n/, représenté en aa', caractérise les sons tels que les voyelles, les semi-voyelles, les liquides et les nasales.
- Le trait « *continuant* » [continu] [+cont], représenté en bb', permet de caractériser les sons qui peuvent être prolongés, comme par exemple une fricative par rapport à une plosive ; /p/ est donc [-cont].
- ee' permet de caractériser le [voisement] (« *voiced* ») de /n/ et de la voyelle /i/.
- Les deux derniers traits, négatifs pour chacun des segments, correspondent à des points d’articulations. « *High* » [haut], ici [-haut] fait référence à la proximité entre l’arrière de la langue et le palais, et qui serait positive pour les palatales [ɲ, c, ʃ, ç, j, ʒ, ʌ, ʃ, ʃ, ʒ, ʒ, tʃ, dʒ] et les vélaires [ŋ, k, g]. « *Back* » [arrière], ici [-arr], correspond aux sons produits avec la partie antérieure de la langue en arrière, comme le seraient les consonnes [k, g, ŋ, ʁ].

Ceci n’est qu’une des représentations possibles et Clements, dans son article « The geometry of phonological features » en propose davantage. Cependant il n’est pas question ici d’étudier en détails les modalités de représentations en phonologie autosegmentale et de s’exprimer sur le bienfondé d’une représentation plutôt qu’une autre. Il s’agit avant tout d’illustrer l’existence et l’interaction des *tiers* entre eux pour une meilleure compréhension de l’héritage firthien. Cette représentation permet de rendre compte en un coup d’œil des différentes caractéristiques simultanées d’un segment.

3.5 L'héritage de l'Analyse Prosodique Firthienne

« Sounds and Prosodies » (1948a) constitue, selon F. R. Palmer [1970, p. ix] notamment, le manifeste de l'APF. On retrouve dans cet article plusieurs éléments auxquels la présentation ci-dessus semble faire écho, que ce soit dans la segmentation ou l'organisation de propriétés définitoires.

3.5.1 Firth et la segmentation

L'un des problèmes fondamentaux en phonologie pour Firth concerne la segmentation (Cf. Partie III page 228 pour une analyse détaillée). Pour cela il tente, dans plusieurs publications, de déterminer l'unité minimale d'analyse à travers les [unités du discours] (« *speech units* »), et ce dès 1930 :

It is not easy to determine what are the units of speech. Some would say speech sounds, others phonemes [...] The general opinion is, however, that words, not phones or phonemes or phoneme systems, are the units of speech. [Firth, 1930/1966, p. 182–183]

Il n'est pas aisément de déterminer quelles sont les unités de la parole. Certains diraient les composantes sonores du discours, d'autres les phonèmes [...] L'opinion générale est, cependant, que les mots et non les sons, les phonèmes ou encore les systèmes phonémiques constituent les unités de la parole.

Si le mot semble communément admis comme unité d'analyse de base, Firth va plus loin. Le mot ne constitue pas en soi une limite d'analyse et peut être étendu au besoin à une séquence de plusieurs mots, mettant en exergue l'importance du contexte :

For the purpose of distinguishing prosodic systems from phonematic systems, words will be my principal isolates. In examining these isolates, I shall not overlook the contexts from which they are taken and within which the analyses must be tested. Indeed, I propose to apply some of the principles of word structure to what I term « pieces » or combination of words. [Firth, 1948a/1969, p. 122]

Afin de distinguer les systèmes prosodiques des systèmes phonémiques, les mots seront mon principal isolat. En examinant ces isolats, je ne négligerais pas les contextes dont ils sont tirés et au sein desquels les analyses doivent être testées. En effet, je propose d'appliquer certains de ces principes de la structure du mot à ce que j'appelle des « morceaux » ou combinaisons de mots.

Firth introduit l'aspect syntagmatique de son analyse de « morceaux » ou de segments pour parler avec Goldsmith, par opposition à la qualité paradigmatische de l'analyse phonémique :

The principle to be emphasized is the interaction of the syllables, what I have previously referred to as the syntagmatic relations, as opposed to the paradigmatic or differential

relations of sounds in vowel and consonant systems, and to the paradigmatic aspect of the theory of phonemes. [Firth, 1948a/1969, p. 128]

Le principe qui doit être mis en valeur est l’interaction entre les syllabes, ce à quoi j’ai précédemment fait référence en tant que relations syntagmatiques, par opposition aux relations paradigmatisques ou différentielles des sons dans des systèmes vocaliques et consonantiques, et à l’aspect paradigmatique de la théorie des phonèmes.

3.5.2 La caractérisation des segments

Firth propose de découper le mot ou ce qui s’y apparaît (selon les spécificités de chaque langue) en phonèmes mais également sur la base de certains critères ou niveaux d’analyse comme le contexte ou la prosodie, et il mentionne plus précisément certaines notions qui seront reprises plus tard par la phonologie autosegmentale sous forme de *tiers* :

To those undefined terms [pieces or combinations of words] must be added the words sound, syllable, letter, vowel, consonant, length, quantity, stress, tone, intonation, and more of the related vocabulary. [Firth, 1948a/1969, p. 122]

A ces termes non-définis [les parties ou combinaisons de mots] doivent être ajoutés les mots son, syllabe, lettre, voyelle, consonne, durée, quantité, accent, ton, intonation et plus encore du vocabulaire associé.

Firth expose ici l’une des limites du choix du mot comme unité d’analyse phonologique. Selon les langues envisagées⁸ : isolantes, agglutinantes ou flexionnelles, les situations spécifiques et les niveaux d’analyse pratiqués, l’unité constituée par un mot doit être adaptée.

En ce qui concerne les différentes caractéristiques évoquées ici, elles constituent des traits distinctifs qui, organisés en faisceau, définissent le segment étudié. Ces traits distinctifs sont basés chez Goldsmith sur une première liste de douze traits, établie en 1956 par Jakobson et Halle⁹ : vocalique, consonantique, compact / diffus, tendu / relâché, voisé, nasal / oral, continu, strident / mat, bloqué, grave / aigu, bémolisé et diésé. Chomsky et Halle ont revisité cette liste dans *The Sound Pattern of English* (1968), dont Durand (2005) propose une synthèse dans un article intitulé « La phonologie générative jusqu’en 1975 » :

[+/- sonant], [+/- vocalique], [+/- consonantique], [+/- coronal], [+/- antérieur], [+/- haut], [+/- bas], [+/- arrière], [+/- arrondi], [+/- réparti], [+/- couvert], [+/- nasal], [+/- latéral], [+/- continu], [+/- relâchement instantané], [+/- succion], [+/- pression], [+/- tendu], [+/- occlusion glottale], [+/- pression infra-glottale accrue], [+/- voisé], [+/- strident]. [Durand, 2005, p. 2268]

8. voir la classification exposée dans « The Tongues of men » [Firth, 1937/1966, p. 122–123]

9. Roman Jakobson et Morris Halle [1956]. *Fundamentals of Language*. The Hague : Mouton, p. 29–31

Ces caractéristiques permettent à Firth d'analyser les énoncés « (a) *The other offer was much better, I think* » et « (b) *Why has she accepted this one?* » [Firth, 1948a/1969, p. 138] :

Prosodies	
Phonematic structure	
Prosodies	
Phonematic structure	

Figure 3.4 – Prosodies syntagmatiques et structure phonémique

Les quatre niveaux, que Firth désigne sous le terme « *stave* » [portée], présents dans l'analyse de chaque énoncé, mettent en valeur différentes caractéristiques pertinentes à la langue et l'analyse en question. Ici, la plus haute des portées illustre les « *prosodies syntagmatiques* » [Firth, 1948a/1969, p. 137] figurant également l'accentuation. La portée la plus basse présente la structure phonématische. Les portées intermédiaires, quant à elles, constituent « *a combination texte* », une combinaison des deux portées précédemment citées. La deuxième portée met également en lumière la nécessité de transcender le découpage apparent des mots, au sein de segments, au niveau phonologique avec le recours à des liaisons entre les mots *was much better* du premier énoncé et entre les mots *has she* de l'énoncé (b).

Firth ajoute sous ces schémas :

The interpretation of consonants and vowels, the overlap of so-called segments, and of such layers as voice, nasalization, and aspiration, in utterance, are common places of phonetics. [Firth, 1948a/1969, p. 138]

L'interprétation des consonnes et des voyelles, le chevauchement de ce que l'on peut appeler des segments, et des couches telles que le voisement, la nasalisation, et l'aspiration, en discours, sont des lieux communs en phonétique.

Si Firth ne définit pas de terminologie précise passant de « *stave* » [portée] à « *layers* » [couches], il pose néanmoins explicitement les bases de ce que Goldsmith appellera les *tiers* à travers l'application de la citation précédente [Firth, 1948a/1969, p. 138] sur un schéma tel que celui proposé plus haut.

3.6 Quand Goldsmith évoque Firth

Sur le sujet, Goldsmith (1992), dans un article intitulé « A note on the genealogy of research traditions in modern phonology » propose une comparaison entre l’analyse prosodique firthienne et la phonologie autosegmentale sous couvert d’étudier les langues africaines. Il cherche à affirmer l’indépendance de la phonologie autosegmentale en mettant en exergue les différences qui règnent entre les deux théories. Pour Goldsmith la différence majeure concerne l’uniformisation des séquences linéaires des segments en *tiers* [Goldsmith, 1992, p. 154]. Viennent ensuite le fait que les « *tiers sont définis en respectant un ensemble précis de caractéristiques* », un *tier* contenant toujours la même caractéristique ; la phonologie autosegmentale est « *essentiellement liée à la conception générative traditionnelle de règles phonologiques ordonnées* », certains aspects de la phonologie autosegmentale tirant selon Goldsmith leur pertinence de certaines prémisses provenant de la théorie générative [Goldsmith, 1992, p. 160]. Ces différences suffisent aux yeux de Goldsmith à affirmer l’indépendance de la phonologie autosegmentale par rapport à l’AFP :

It might become easy —too easy—to draw the conclusion that Firthian phonology already contained, in its essence, the key ideas in autosegmental theory. (...) and in general it is important, when looking at the history of linguistic theories, not to jump from the first step, in which we find scholarly continuity between two successive stages, to the second, which holds that the two stages are just one. [Goldsmith, 1992, p. 160]

Il peut paraître facile —trop facile—de tirer la conclusion que la phonologie firthienne contenait déjà, par essence, les idées-clefs de la théorie autosegmentale (...) et en général il est important, lorsque l’on regarde à l’histoire des théories linguistiques, de ne pas sauter de la première phase, qui consiste à trouver une continuité académique entre deux étapes successives, à la seconde, qui affirme que les deux étapes n’en sont qu’une.

Goldsmith semble donc prêt à accepter cette continuité académique mais la raison de ses réticences semble apparaître dans le dernier paragraphe de son article. Ce dernier répond ouvertement aux attaques de Geoffrey Sampson en évoquant des expressions ici remises dans leurs contextes respectifs :

The most half-baked idea from MIT is taken seriously, even if it has been anticipated by far more solid work done in the ‘wrong’ places; the latter is not rejected, just ignored.
[Sampson, 1980, p. 235]

La moindre des idées, même si elle ne tient pas debout, du MIT est prise sérieusement, eût-elle été anticipée par un travail bien plus solide fait dans les ‘mauvais’ endroits, ce dernier n’est pas rejeté, juste ignoré.

L’extrait pointe vers une note (17) où l’on peut lire une attaque nominative à l’intention de Goldsmith :

As School of linguistics was being written, prosodic analysis began to be re-invented by MIT linguists under the name 'autosegmental phonology' (see, for instance, Goldsmith 1976) - needless to say, without acknowledgement to Firth. [Sampson, 1980, p. 258]

Alors que School of linguistics [École de linguistique] était en cours de rédaction, des linguistes du MIT ont commencé à réinventer l'analyse prosodique sous le nom de 'phonologie autosegmentale' (voir, par exemple, Goldsmith 1976) - inutile de le dire, sans référence à Firth.

Goldsmith se défend à son tour d'avoir ignoré Firth dans une note de bas de page, alimentant cette *guerre des notes* que se livrent les deux linguistes :

This is not true, I might add. In Goldsmith (1976 :15) I observe that a prime motivation for the study of suprasegmentals within the framework of generative phonology is that generative phonology is not as equipped as Firthian analysis to treat problems of suprasegmentals. [Goldsmith, 1992, p. 162, note 9]

Ce n'est pas vrai, pourrais-je ajouter. Dans Goldsmith (1976 :15) j'observe qu'une motivation majeure pour l'étude des suprasegmentaux au sein du cadre théorique de la phonologie générative est que la phonologie générative n'est pas équipée comme l'analyse firthienne afin de traiter des problèmes suprasegmentaux.

Cependant, force est de constater que Firth n'est absolument pas mentionné en page 15. Dans les quelques pages intitulées « Prélude :la question des suprasegmentaux » [Goldsmith, 1976, p. 11–27] et qui constituent une introduction de la thèse de Goldsmith, il est fait grand cas de Harris, de Bloch ou encore du Cercle de Prague. La seule allusion, pour le moins indirecte, à Firth n'est finalement qu'une allusion, présentant l'analyse prosodique firthienne comme une pâle copie du système développé par Harris :

Generative systems have not to date been able to deal with the kind of prosodic systems Harris' system (or its most similar relative across the Atlantic, Firthian prosodic analysis) could handle. [Goldsmith, 1976, p. 26–27]

Les systèmes génératifs n'ont pas encore à ce jour réussi à gérer les systèmes prosodiques que le système de Harris (ou son parent le plus similaire de l'autre côté de l'Atlantique, l'analyse prosodique firthienne) pouvait gérer.

L'allusion est donc tout à fait mineure, tant sur la forme (puisque elle apparaît comme anecdotique, entre parenthèses) que sur le fond, puisque Firth ne semble rien apporter de plus ou de différent au système de Harris...

En ce qui concerne la bibliographie finale, le traitement de Firth n'est guère meilleur : aucune mention d'aucune de ses publications malgré son apport considérable. Cet *oubli* est d'autant plus curieux qu'il y a bien une allusion donc (pp. 26–27), ce qui prouve que Goldsmith connaissait l'existence de Firth et que les travaux de l'école de Londres étaient connus, référencés et cités au MIT, au moins par Chomsky (1964, p. 70) qui travaillait en étroite collaboration avec Halle, directeur de thèse de Goldsmith.

Au sujet de la publication de Geoffrey Sampson, douze ans la séparent de celle de Goldsmith. Si la réponse de ce dernier a mis un certain temps à arriver, c'est que ne semble pas uniquement destinée à Sampson. Ogden & Local (1994, p. 477) recensent pas moins de quatre publications mettant en avant le lien entre Phonologie Autosegmentale et Analyse Prosodique Firthienne : « *Anderson (1985 :192-193) ; Clark & Yallop (1990 :354) ; Lass (1984 :269) ; Sampson (1980 :258)* »¹⁰. C'est certainement la récurrence de ces affirmations qui a finalement décidé Goldsmith à y faire face. D'où sa tentative de minimiser l'influence que Firth aura pu avoir sur ses travaux de phonologie. La part qu'a jouée Firth dans cette théorie était finalement suffisamment conséquente pour que Goldsmith y dédie un article exclusivement¹¹.

Si les réticences à se positionner dans la lignée de la théorie firthienne sont tangibles dans l'article « *A note on the genealogy of research traditions in modern phonology* » [Goldsmith, 1992], il semble néanmoins que John Goldsmith ait été plus enclin à accepter cette parenté quelques années plus tard (1999), dans l'introduction de *Phonological theory* :

It is also true that this post-generative tradition has incorporated insights and analyses from earlier approaches and from competing approaches. For example Firthian (also known as prosodic) analysis is the best known phonological theory developed in England, and a good case can be made that its insights directly contributed to the birth of autosegmental phonology. [Goldsmith, 1992, p. 2]

Il est également vrai que cette tradition post-générationnelle a incorporé des perspectives et des analyses d'approches antérieures et d'approches concurrentes. Par exemple l'analyse firthienne (que l'on appelle également prosodique) et la théorie phonologique développée en Angleterre la plus connue, et on peut dire que ses perspectives ont contribué directement à la naissance de la phonologie autosegmentale.

Si on constate une évolution dans la reconnaissance qui est accordée à Firth et si sa contribution dans la phonologie autosegmentale contemporaine n'est plus contestée, il semble que l'APF ait néanmoins connu une traversée du désert qui a poussé ses détracteurs à en proclamer la mort sans héritier de manière prématurée. Les travaux de Goldsmith ont pour eux ce qui a cruellement fait défaut à la London School, à savoir une visibilité scientifique mondiale, certainement liée au MIT, mais aussi à Halle et Chomsky. Sans reprendre la totalité des allégations de Sampson (1980, p. 235) et en les nuancant plutôt avec le jugement rétrospectif de Palmer, il apparaît clairement que l'APF est arrivée en un lieu et une époque qui n'étaient pas propices à sa diffusion. Ce qui a bien souvent été perçu comme des expérimentations phonologiques avant-

10. Stephen R. Anderson [1985]. *Phonology in the twentieth century : theories of rules and theories of representations*. Chicago : University of Chicago Press. ix+373

John Ellery Clark et Colin Yallop [1990]. *An introduction to phonetics and phonology*, Oxford, UK ; Cambridge, Mass., USA, B. Blackwell.

Roger Lass [1984]. *Phonology : An Introduction to Basic Concepts*, Cambridge University Press, 388 p.

Geoffrey Sampson [1980]. *Schools of linguistics*. Stanford, California : Stanford University Press

11. John Anton Goldsmith [1979]. « The aims of autosegmental phonology ». In : *current approaches to phonological theory*. Sous la dir. de Daniel A. Dinnsen. Indiana University Press, p. 202–222

gardistes (voire farfelues) de la London School a trouvé dans la phonologie autosegmentale un deuxième souffle trente ans plus tard qui ne s'est toujours pas amenuisé. Cette stabilité, en soi, suffit à prouver la qualité des travaux menés par Firth et sa London School.

3.7 Synthèse

Bien que Firth soit un phonologue du début du XX^e siècle, son apport à la phonologie contemporaine ne fait aucun doute. L'analyse prosodique firthienne, bien qu'un courant minoritaire, est toujours présente à l'heure actuelle, principalement en Grande-Bretagne, on citera notamment l'équipe de York, dont Richard Ogden¹², maître de conférence dont le doctorat soutenu en 1995 portait sur « *An exploration of phonetic exponency in Firthian Prosodic Analysis : Form and substance in Finnish phonology* » [Exploration des exposants en phonétique dans l'Analyse Prosodique Firthienne : forme et substance en phonologie du finnois] ainsi que Leendert Plug, auteur de la biographie [Plug, 2008] la plus récente sur Firth, parti de York pour Leeds ; John Coleman professeur de phonétique à l'Université d'Oxford, est également l'auteur de plusieurs articles sur Firth [Coleman, 2006]. Bien-sûr, il ne s'agit pas d'établir ici une liste des spécialistes mais de montrer que l'APF est encore représentée sur la scène scientifique britannique.

Comme il l'a été démontré, l'influence de Firth ne s'arrête pas aux îles britanniques puisque sa contribution à la phonologie est notable outre atlantique dans des systèmes théoriques contemporains tels que la phonologie autosegmentale.

De par ces contributions directes ou indirectes, l'APF constitue une source stable dans les études phonologiques. Néanmoins, comme le montre la genèse de la phonologie autosegmentale de Goldsmith, la reconnaissance n'est pas pour autant systématiquement au rendez-vous, comme s'il n'était pas flatteur de se réclamer de la phonologie firthienne. On peut s'interroger sur les raisons d'une telle attitude, cependant les spéculations sur des rivalités scientifiques de part et d'autre de l'Atlantique semblent constituer un argument « facile » et insuffisant à expliquer pourquoi à l'âge d'or de l'APF jusque dans les années 1970 a fait suite une vingtaine d'années pendant lesquelles la théorie firthienne semble avoir été assez peu présente sur la scène scientifique internationale avant finalement de regagner un intérêt certain dans les années 1990, notamment au travers des textes cités dans ce chapitre.

12. Les quelques échanges (rencontre lors du « Firth day » en juin 2010 et courriers électroniques) avec Richard Ogden ont été grandement appréciés. Correspondance personnelle échangée par le biais du site « Firthian Phonology Archive » (<https://sites.google.com/site/firthianarchive/home>) aux mois de septembre 2013 et juillet 2015

La linguistique de corpus : Collocation et études de corpus

L'une des difficultés majeures pour cerner l'apport de J. R. Firth réside dans l'approche même de la langue qui caractérise sa théorie contextuelle du langage. La recherche du sens (Partie II page 123) à travers un spectre linguistique constitué de différents niveaux d'analyse s'étendant de la phonétique à la syntaxe en passant par la stylistique, les problèmes de traduction et bien d'autres domaines encore. A l'heure actuelle où la linguistique a été atomisée en de nombreuses spécialités, voire hyper-spécialités, peu d'individus ont intérêt à étudier la contribution de Firth à la fois de manière globale et dans ses différentes facettes. Pourtant, chacune d'entre elles, complémentaire aux autres et participant de la même logique, est caractérisée par une approche ayant encore des résonances au XXI^{ème} siècle. Cela est dû à ses multiples compétences pointues mais également à un caractère assez visionnaire de la part de Firth, comme le montre ces citations :

I believe that the study of grammatical structure of the longer pieces and also of the mutual expectancy of words in clichés and high-frequency collocations is one possible approach to machine translation. [Firth, 1956f/1968, p. 69]

Je crois que l'étude de structure grammaticale des morceaux plus longs ainsi que de l'attente mutuelle des mots dans les clichés et les collocations de haute fréquence est une approche possible de la traduction mécanisée.

Ainsi Firth entrevoit une utilisation de la collocation en accord avec l'évolution de la technique et de la technologie. La même réflexion est apportée aux « *restricted languages* » [langages restreints]. Si, dans la première de ces citations, un doute subsiste quant à l'adjectif *mécanisée* (Cf. Léon, 2007 β , p. 9¹) et à ce que Firth entend par cette expression, elle devient transpa-

1. Léon [2008, p. 9] affirme « *Firth never really addressed the issue of computers for the treatment of collocations (...) Thus the machines mentioned in the first sentence of quotation (18) are phonetic machines* » [Firth ne s'est jamais vraiment exprimé sur la question des ordinateurs pour le traitement des collocations (...) Donc

rente dans cette citation qui intervient la même année puisque les ordinateurs sont explicitement mentionnés :

I suggest micro-grammar and micro-glossaries of restricted languages with suitable texts should be seriously considered. Incidentally, such work has a direct bearing on mechanical translation by electronic computers. [Firth, 1956b/1968, p. 106]

Je suggère que l'on devrait envisager une micro-grammaire et des micro-glossaires de langues restreintes avec des textes appropriés. D'ailleurs, un tel travail a un impact direct sur la traduction mécanique par des calculateurs électroniques.

4.1 La collocation : approches lexicographique et contextuelle

Après l'aperçu extensif qui a été donné de la collocation dans le deuxième chapitre, de son essence, de ses applications et de ses implications, il s'agit ici de déterminer en quoi cet outil a été un apport majeur dans le développement des sciences du langage. Pour rappel et de manière très succincte et schématique, la collocation est en partie définie par cette citation issue de l'article « Modes of meaning » (1951b) :

Meaning by collocation is an abstraction at the syntagmatic level and is not directly concerned with the conceptual or idea approach to the meaning of words. One of the meanings of night is its collocability with dark, and of dark, of course, collocation with night. [Firth, 1951b/1969, p. 196]

Le sens par collocation est une abstraction au niveau syntagmatique et n'est pas directement concerné par l'approche conceptuelle ou de l'idée du sens des mots. Un des sens de night [nuit] est sa collocabilité avec dark [sombre], et de dark, bien-sûr, collocation avec night.

Cosimo De Giovanni, dans son article intitulé « Prévisibilité et prédictibilité des collocations : aspects théoriques et implications pragmatiques » (2014)² affirme que la collocation firthienne a donné lieu à deux approches : l'une lexicographique et l'autre contextualiste :

Les deux tendances, celle lexicographique et celle contextualiste, se placent selon une approche différente de la collocation. La tendance lexicographique a toujours prêté une

les machines mentionnées dans la première phrase de la citation (18) sont des machines phonétiques]. Ainsi Léon considère que les machines dont il est ici question sont plutôt des kymographes ou des palatographes et que le rapprochement par [Stubbs, 1993, p. 1] de cette citation de Firth avec celle de Sinclair [Sinclair, 1991, p. 489] sur l'usage des ordinateurs, constitue une erreur. Cependant, la citation [Firth, 1956b/1968, p. 106] datant de la même année semble réintroduire la possibilité qu'il s'agisse d'ordinateur dans la première citation [Firth, 1956f/1968, p. 69]

2. Cosimo De Giovanni [2014]. « Prévisibilité et prédictibilité des collocations : aspects théoriques et implications pragmatiques ». In : *Actes du XXVIIe Congrès international de linguistique et de philologie romanes*. [Nancy, 15–20 juil. 2013]. Sous la dir. d'Alain Lemaréchal, Peter Koch et Pierre Swiggers. Section 5 : Linguistique/Phraséologie/Lexicographie. ATILF. url : <http://www.atilf.fr/cilpr2013/actes.php>

attention particulière à la « collocation lexicale restreinte » (Tutin 2008, De Giovanni 2010) conçue comme une structure binaire où la base est l'élément transparent (élément autosémantique) et le collocatif l'élément opaque (élément synsémantique). Le but de la tradition lexicographique a été toujours celui de repérer des prototypes, sur la base de leur formation syntagmatique, pour assurer une meilleure modélisation à l'intérieur des dictionnaires (Hausmann 1989, Mel'cuk 1998, Heid 1994, Tutin et Grossmann 2002).

L'approche contextualiste, en revanche, privilégie l'aspect dynamique de la collocation dans l'organisation de la langue et sa fonction cohésive à l'intérieur du texte. À partir de cette perspective, la collocation désigne la co-occurrence des mots et leur sens est déterminé par rapport au contexte dans lequel ils sont insérés (Firth 1957, Sinclair 1991, Halliday 1969, Partington 1998, Williams 1999). [De Giovanni, 2014]

C'est cette dernière tradition, contextualiste qui semble la plus proche de la conception firthienne initiale de la collocation et de la fameuse devise si souvent reprise dans la littérature scientifique : « *You shall know a word by the company it keeps* » [Firth, 1957b/1968]. C'est donc sur celle-ci que se focalisera cette étude.

Cette dichotomie apparaît également chez Léon (2008) dans son article « Aux sources de la ‘Corpus Linguistics’ : Firth et la London School ». Alors que Léon met l’accent sur l’importance de la collocation dans les études de corpus, elle écrit :

Le sens lexical réside dans l’usage des mots en contexte, et non dans une sémantique du mot a priori, conceptualiste, logique ou psychologique. [Léon, 2008, p. 15]

Elle met ainsi en valeur l’approche contextualiste et polysystématique propre à Firth par opposition à une définition « *a priori* » du mot dans une tradition plus lexicographique, pour reprendre les termes de De Giovanni (2014).

4.2 Vers une linguistique de corpus

C'est dans cette tradition contextualiste que s'inscrit la linguistique de corpus, que Léon subdivise dans ce même article en deux courants distincts qu'elle fait remonter à ce qui est pour elle la deuxième génération³ de linguistes de l'Ecole de Londres, qui dans les années 1960s ont fait face à l'informatisation :

Elle [la « Corpus Linguistics »] n'est cependant pas homogène et certains ont voulu y distinguer deux courants distincts, le courant « corpus-based » dirigé par Geoffrey Leech, professeur émérite de l'Université de Lancaster, le second « corpus-driven » autour de John Sinclair, récemment disparu et anciennement professeur émérite à l'Université de Birmingham. Il faut préciser que cette distinction entre deux courants est revendiquée es-

3. Nous proposons une représentation schématique de ces générations dans l'annexe B page 413.

sentiellement par les tenants de la tendance Sinclair qui tiennent particulièrement à se démarquer de la tendance Leech. [Léon, 2008, p. 12]

Léon ajoute en note que l'origine de cette appellation « *corpus-based* », utilisée par le courant Leech provient de l'ouvrage de Garside et al. (1987) : *The computational analysis of English : a corpus-based approach*. Les approches de Geoffrey Leech (dont le doctorat a été encadré par Randolph Quirk) et de John Sinclair (1933-2007, étudiant de M.A.K. Halliday) se distinguent dans l'utilisation du corpus et la priorité ou non qui est donné au corpus en relation avec la théorisation qui résulte de leurs travaux. Les études « *corpus-based* » de Leech partent de la théorisation et utilisent le corpus à des fins de vérification ou d'illustration. En ce qui concerne le courant incarné par Sinclair, les conclusions théoriques sont directement dépendantes des corpus et ne les précèdent en aucun cas.

4.3 Les études de corpus « corpus driven » de Sinclair

En d'autres termes, la linguistique de corpus dite « *corpus driven* » de Sinclair, s'inscrit dans la continuité de l'apport firthien à la linguistique, ce qui, selon Léon (2007), ne semble pas être le cas pour la tendance incarnée par Leech :

John Sinclair (1933-2007) and his followers have never stopped referring to Firth's work, while the Randolph Quirk-Geoffrey Leech line of development completely ignored Firth's legacy and chose the American Brown Corpus as a pioneer instead. [Léon, 2007, p. 404]

John Sinclair (1933-2007) et ses partisans n'ont jamais cessé de se référer au travail de Firth, alors que la branche de développement Randolph Quirk-Geoffrey Leech a complètement ignoré l'héritage de Firth et a choisi le Brown Corpus américain comme base à la place.

C'est donc la position adoptée par Sinclair qui est la plus représentative de l'héritage firthien et la plus pertinente pour cette étude. En effet, c'est dans ces travaux que sont réinvestis non seulement l'approche mais également les concepts et la terminologie firthienne : la collocation (et son alter ego grammatical, la colligation), mais également les « *restricted languages* » [langages restreints], les différents contextes dont celui de situation, etc. (Cf. chapitre II page 123 pour une approche plus détaillée de ces concepts).

Mike Nelson (2000) de l'université de Manchester, propose une analyse assez similaire dans sa thèse de doctorat :

The first factor in the re-emergence of lexis was the influence of British linguist J. R. Firth. His interest in collocation, which he defined in articles in the 1950s, engendered two key articles in 1966, one by John Sinclair, the other by M. A. K. Halliday. These articles

showed remarkable foresight in espousing the use of computer corpora and stressing the importance of collocation in the study of lexis. In this early work by Sinclair the origins of later lexical work including the COBUILD project can be seen. [Nelson, 2000, ch. 4.2.1]

Le premier facteur de la ré-émergence de lexiques a été l'influence du linguiste britannique J. R. Firth. Son intérêt pour la collocation, qu'il a définie dans des articles écrits dans les années 1950, a engendré deux articles-clefs en 1966, un par John Sinclair, l'autre par M. A. K. Halliday. Ces articles ont montré une clairvoyance remarquable en épousant l'utilisation de corpus informatisés et en insistant sur l'importance de la collocation dans les études de lexique. Dans ce travail précoce de Sinclair, on peut voir les origines de son travail lexical ultérieur, notamment le projet COBUILD.

Nelson cite deux articles majeurs, tout deux publiés dans *In memory of J. R. Firth* (1966), qui font preuve à la fois d'une anticipation de l'évolution de la linguistique de corpus liée à l'usage de l'outil informatique tout en restant dans la lignée de l'approche firthienne et en s'appuyant grandement sur la collocation : « Lexis as a Linguistic Level » [Le Lexique en tant que niveau linguistique] de M. A. K. Halliday et « Beginning the Study of Lexis » [Commencer l'étude du lexique] de J. Sinclair.

Il apparaît clairement ici que les travaux des années 1960 entamés par ces linguistes, ainsi que par l'Ecole de Londres de manière générale, ont eu des répercussions plusieurs décennies plus tard.

Concernant l'application directe de la collocation par Sinclair dans les études de corpus, cet extrait issu de son article « Beginning the Study of Lexis » permet d'expliquer son approche de la composition lexicale :

*We may use the term **node** to refer to an item whose collocations we are studying, and we may define a **span** as the number of lexical items on each side of a node that we consider relevant to that node. Items in the environment set by the span we will call collocates.*
 [Sinclair, 1966, p. 415]

Nous pouvons utiliser le terme **noeud** afin de faire référence à un item dont nous étudions les collocations, et nous pouvons définir un **intervalle** en nombre d'items lexicaux de part et d'autre du noeud et que nous considérons comme pertinent à ce noeud. Nous appellerons **collocats** les items dans l'environnement défini par l'intervalle.

Il s'agit là d'une application directe et pratique de la méthodologie proposée par Firth dans « A synopsis of linguistic theory 1930-55 » (1957b, p. 181). Cela dit, pour des raisons pratiques, Sinclair ajoute ici à la terminologie technique firthienne les termes de « node » et « span », traduits respectivement par « noeud » et « intervalle » (les emphases dans la citation sont de Sinclair). Si le noeud correspond au noyau de la collocation ou encore au [mot] (« word ») ou au [morceau] (« piece »), l'intervalle illustre pleinement la prise en compte du [contexte de situation] (« context of situation ») de ce noyau afin de dégager des co-occurrences participant d'une

[attente mutuelle] (« *mutual expectancy* ») pour transposer cette explication en termes plus firthiens.

Le projet COBUILD (Collins Birmingham University International Language Database) [Nelson, 2000, ch. 4.2.1] a été organisé en partenariat avec Collins et l’Université de Birmingham, a donné lieu à la création d’un corpus majeur de 4,5 milliards de mots, le Collins Corpus, composé de textes anglophones, principalement britanniques, écrits ou transcriptions, textes formels (médias) ou non :

Collins and the University of Birmingham, led by Professor John Sinclair, developed an electronic corpus in the 1980s, which is where these examples of English were taken from. The Corpus became the largest collection of English language data in the world and COBUILD uses the Collins Corpus to analyze the way that people really use the language. [The history of COBUILD⁴]

Collins et l’Université de Birmingham, dirigée par le Professeur John Sinclair, ont développé un corpus électronique dans les années 1980, d’où ces exemples d’anglais sont tirés. Le Corpus est devenu la plus grande collection de données de langue anglaise au monde et COBUILD utilise le Corpus Collins afin d’analyser la manière dont les gens utilisent véritablement le langage.

Un des sous-corpus majeurs du COBUILD, la « Bank of English », est composé de 650 millions de mots, restreignant ses sources aux mots d’usage courant en anglais. Pour parler avec Firth, il fait donc figure en quelque sorte de « *restricted language* » ([toute forme de discours ou d’écrit avec un vocabulaire, une grammaire et un style spécialisé] (« *Any form of speech or writing with specialized vocabulary, grammar and style.* ») [Firth, 1956b/1968, p. 112]), s’appuyant sur le langage restreint à l’usage courant, écartant les jargons, archaïsmes, les structures particulièrement complexes... C’est dans ce cadre, selon Firth que la linguistique descriptive est la plus efficace :

*Descriptive linguistics of the structural kind is at its best when dealing with a restricted language. The restricted language, which is also called the language under description (*beschreibene /beschriebene* Sprache) must be exemplified by text constituting an adequate corpus inscriptionum.* [Firth, 1956b/1968, p. 112]

La linguistique descriptive de type structurale donne le meilleur d’elle-même lorsqu’elle a affaire à un langage restreint. Le langage restreint, qui est également appelé langage décrit (*beschreibene /beschriebene* Sprache) doit être illustré par du texte constituant un *corpus inscriptionum* adéquat.

Au sein de ce sous-corpus, chaque entrée lexicale est donc la « langue décrite » qu’il convient

4. L’historique du projet COBUILD est présenté sur le site de Collins, tout particulièrement à la page « The history of COBUILD » consulté en juin 2015 à l’adresse : <http://www.collins.co.uk/page/The+History+of+COBUILD>

d'illustrer avec des extraits authentiques constituant à leur tour un corpus, ou, plus exactement dans ce cas précis, un sous corpus du corpus « Bank of English ».

Firth fait assez peu allusion à l'utilisation de corpus dans ses publications. Seuls trois exemples ont été relevés parmi tous ses articles et chacun affiche la locution latine complète « *corpus inscriptionum* ». Deux occurrences se trouvent dans « Descriptive linguistics and the study of English » (1956b, p. 111–112) dans des emplois similaires tant du point de vue du sens que de la typographie (Cf. citation précédente).

La première occurrence, chronologiquement, apparaît dans un article également publié par Palmer en 1968. Bien qu'il ne présente pas de date propre, Palmer affirme en note que « des éléments internes au texte » tendent à le dater de 1953 [F. R. Palmer, 1968b, p. 27] contrairement à Léon⁵ qui le situerait en 1957. Firth (1953, p. 33) fait allusion à un article sur la langue berbère publié par Mitchell dans la dernière édition du Bulletin of the School of Oriental and African Studies. L'article en question, « Particle-Noun Complexes in a Berber Dialect (Zuara) » est daté du quinzième volume de la revue, publié en juin 1953, ce qui donne crédit aux affirmations de Palmer. La première occurrence de l'expression « *corpus inscriptionum* » semble donc remonter à 1953 :

I feel it is important to show that the texts are referred to the representative person or persons, in typical contexts of situation, with due attention to the form of discourse, to the style, tempo of utterance and other relevant characteristics. In support of any linguistic analysis formally presented, there should always be texts. It is perhaps never possible nor desirable to present the whole of the material collected during the observation period, but some sort of 'corpus inscriptionum' seems to me essential in almost all studies. [Firth, 1953/1968, p. 32]

Je sens qu'il est important de montrer que les textes concernent la ou les personnes représentatives, dans des contextes de situation typiques, avec une attention particulière pour la forme du discours, le style, le tempo de l'énoncé et d'autres caractéristiques pertinentes. Comme support de toute analyse linguistique présentée formellement, il devrait toujours y avoir des textes. Il n'est peut-être jamais possible ni désirable de présenter la totalité du matériau collecté durant une période d'observation, mais un genre de « *corpus inscriptionum* » me semble essentiel dans presque toutes les études.

Cette première utilisation est marquée par des apostrophes encadrant l'expression alors que l'occurrence citée précédemment [Firth, 1956b/1968, p. 112] était en italique. Cela tend à prouver que Firth n'est pas complètement à l'aise avec cette expression, chose confirmée par sa rareté dans la terminologie du linguiste. Léon (2007β, p. 9) regrette l'absence d'indications sur

5. Dans une épreuve de travail de l'article « Meaning by collocation » (2007) (disponible sur le site du Laboratoire d'Histoire des Théories Linguistiques UMR 7597 : <http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/leon/firth2007pdf.pdf>), Léon date ce même article dont est tiré son exemple (17), page 9, de 1957. Cette version publiée en ligne sera identifiée sous le raccourci Léon [2007β] afin de le distinguer de la version publiée dans les actes du colloque ICHoLS X par D. Kibbee, qui sera, elle, codée Léon [2007]. Ces codages rendent explicitement compte du fait qu'il s'agit bien du même article à la base mais dans des versions différentes.

la manière de composer ces fameux corpus, qui semblent pourtant être essentiels pour Firth. Cette citation offre néanmoins une liste de quelques variables (individu, contexte, style, tempo ...) à prendre en compte lors de la constitution des corpus et affirme la nécessité de limiter les références d'une analyse aux textes pertinents.

C'est dans cette optique que le corpus « Bank of English » sert de base au dictionnaire *Collins COBUILD English Language Dictionary* (1987), dictionnaire monolingue anglais langue seconde puisqu'il est basé sur un corpus limité à l'usage courant (aspect sociologique, individuel, contextuel, stylistique inhérent à la notion de « langue courante ») et permet de ranger par ordre de fréquence les usages authentiques attestés pour chaque lexème. L'édition 2015 du *English Language Teaching* est toujours en partie basée sur le projet COBUILD et se targue d'avoir gardé la même éthique (authenticité des occurrences comme point de départ) depuis le lancement du projet par Sinclair qui se positionne lui-même dans la droite lignée de Firth.

4.4 Synthèse

Si Firth est principalement étiqueté « phonologue britannique de la première moitié du XX^e siècle », à l'heure actuelle, force est de constater que son apport à la linguistique contemporaine transcende cette étiquette à plusieurs points de vue.

Tout d'abord, outre le nombre limité de publications de la part de Firth lui-même et l'absence d'une présentation cohérente de sa théorie en un ouvrage unique déjà évoqués à plusieurs reprises dans cette étude, il faut ajouter que les publications de Firth et de la London School ont souvent été décrites comme assez confidentielles, notamment parce que les langues étudiées impliquaient une publication dans des revues spécialisées peu accessibles [F. R. Palmer, 1970, Introduction]. Cependant, ses collègues et étudiants ont pris conscience, au décès de Firth en 1960, de cette difficulté allant de front avec la nécessité de se faire connaitre et reconnaître par leurs pairs, comme l'exprime Palmer (1970) dans son introduction.

Deux hypothèses s'offrent à nous : cela peut être imputable à la nécessité de palier le rayonnement et le charisme de Firth auprès des autres scientifiques mais également relever d'une libération des publications. En effet, nombre de ses collègues témoignent de l'emprise de Firth sur tout ce qui devait être publié dans le Département de Linguistique Générale de la SOAS, et ce de manière autocratique pour reprendre le terme de Palmer :

I admit that he was brusque, often to the point of rudeness, and autocratic - especially in his demand that nothing should be offered for publication without being read and approved by him. Even I suffered from that when he returned a paper on grammar (...) because he did not like its essentially notionally semantics basis, and such semantics was not part of

his 'linguistic meaning'. I did not have it published until I had left the Department and Firth had died (Palmer 1960). [F. R. Palmer, 2002, p. 232]

J'admets qu'il était brusque, souvent au point d'être impoli et autocratique - particulièrement dans sa demande que rien ne soit offert à publication sans avoir été lu et approuvé par lui. Même moi j'ai souffert de cela lorsqu'il a retourné un article de grammaire (...) parce qu'il n'aimait pas sa base sémantique essentiellement notionnelle, et qu'une telle sémantique ne faisait pas partie de son 'sens linguistique'. Je n'ai pas pu le faire publier jusqu'à ce que j'eus quitté le Département et que Firth fut décédé (Palmer 1960).

Les limites du rayonnement intellectuel de la London School seraient donc imputables à Firth mais d'un ordre autre que celui qui est officiellement avancé dans la littérature scientifique (Durand et Robinson, 1974, p. 4 ; F. R. Palmer, 1970, p. xvi ; Bazell et al., 1966, p. vi...). Certes on ne peut ignorer le manque d'un ouvrage fédérateur que Firth affirmait pourtant être en train de rédiger à sa mort [F. R. Palmer, 1968a, p. 2], on peut également regretter la complexité de certains aspects de sa théorie [F. R. Palmer, 1970, p. xvi] mais davantage de publications, notamment par ses collègues et étudiants dans des revues plus accessibles et / ou plus généralistes auraient contribué à diffuser sa pensée. Firth a donc été l'un des principaux frein à la propagation de ses propres idées.

Le décès de Firth a donc été le point de départ de nombreuses publications de la London School. Palmer cite un article, finalement publié après le décès de Firth, « *The derived forms of the Tigrinya verb* » (1960⁶), on citera également les ouvrages en mémoire du maître tel que les rubriques nécrologiques publiées dans des revues scientifiques à large audience telles que *Language* [Robins, 1961] et *Le maître phonétique* [Carnochan, 1961], des livres en son hommage comme *In memory of J. R. Firth* [Bazell et al., 1966]; et les diverses publications de ses anciens collègues se réclamant de son influence comme *Principles of Firthian linguistics* [Mitchell, 1975] ou encore *Prosodic Analysis* [F. R. Palmer, 1970], constitué d'articles de nombreux membres de la London School... Toutes ces publications et bien d'autres encore ont contribué à diffuser efficacement la pensée firthienne dans les décennies qui ont suivi son décès.

Cette dernière s'est d'autant plus propagée que les collègues et étudiants de Firth ont pris poste dans des universités certes britanniques comme Palmer à Bangor dans le Pays de Galles du Nord, mais également sur d'autres continents comme Halliday qui a passé douze années aux États-Unis (1963–75) avant de s'installer en Australie (1976–87), destinations auxquelles il faut ajouter des visites dans les universités du monde entier (Nairobi 1972, Singapour 1990–1, Tokyo 1992, Pékin 1995 [Halliday, 2002]...)

Cette mondialisation de la pensée firthienne qui avait fait défaut durant la première moitié du XX^e siècle a finalement pris place durant sa deuxième moitié, faisant de Firth une référence non

6. Franck Robert Palmer [1960] « *The 'Derived Forms' of the Tigrinya Verb.* » in *African Language Studies* 1, pp. 109–116.

seulement en phonologie à travers la phonologie autosegmentale mais également dans la linguistique de corpus. Cependant, le nom même de Firth n'a pas toujours accompagné ses idées. A plusieurs occasions, principalement au cours de colloques et autres conférences, cette affirmation a pu être vérifiée. C'est ainsi que suite à une communication sur la collostruction⁷ dans laquelle le conférencier faisait un lien entre collostruction et collocation, par exemple, il est apparu que l'orateur n'avait jamais entendu parler de Firth...

Dans ce dernier cas, le développement de l'informatique a entraîné la gestion de corpus de plus en plus importants, permettant aux linguistes les développements mentionnés plus hauts comme l'élaboration de dictionnaires ciblés en fonction du contexte lié à l'utilisateur (natif ou non) et celui lié à l'utilisation (dictionnaire général, de langue courante, liés à des domaines particuliers comme le commerce...).

7. Communication présentée lors du colloque international ConSOLE XXIII organisé à Paris du 7 au 9 janvier 2015.

Conclusion

La contribution de Firth aux sciences du langage ne fait aucun doute, la véritable teneur de celle-ci est pourtant plus délicate à déterminer qu'il n'y paraît. La première raison en est que la paternité de Firth n'est pas toujours mentionnée ni (re)connue [Goldsmith, 1976]. Cependant notre étude établit sans détours qu'il existe un héritage firthien. Tout d'abord, l'exstence de la double terminologie firthien / néo-firthien est la trace terminologique de son existence, que cette étiquette soit revendiquée ou non. Nous avons également montré que si cet héritage concerne en premier lieu la London School, les idées de Firth ont transcendé ce cercle restreint de multiples façons comme en témoigne notre analyse de son empreinte dans la phonologie autosegmentale ou encore la Linguistique de corpus.

Nous avons ainsi fait jour sur l'étendue de sa contribution au-delà de ses publication. Comme il l'a été démontré, l'apport de Firth se situe tout d'abord sur le plan méthodologique ou disciplinaire. Koerner décrit Firth comme le « grand-père » de l'histoire des idées linguistiques. Nous avons ainsi mis en évidence la corrélation entre la théorie firthienne et la dimension historique pointée à plusieurs reprises dans cette étude. Ceci tend à prouver qu'outre lors de sa formation initiale, l'histoire, a véritablement accompagné Firth tout au long de sa carrière, que ce soit dans le cadre de l'histoire de la langue ou l'histoire des idées. La discipline a même dépassé le linguiste puisqu'il en est venu à transmettre cet angle d'approche à ses étudiants au point d'être perçu lui-même comme l'origine d'une nouvelle branche des sciences du langage : l'histoire des théories linguistiques.

L'apport de Firth porte également sur des éléments très pointus au sein de disciplines constituant le gradient de ce que l'on définit aujourd'hui comme les sciences du langage (phonologie, syntaxe...) Nous avons illustré notre propos en citant l'analyse prosodique dont s'est inspirée la phonologie autosegmentale de Goldsmith ainsi que d'autres concepts spécifiques comme la phonesthésie, reprise par Marchand, Magnus et bien d'autres, ou encore la collocation et la colligation utilisées régulièrement dans la linguistique de corpus. En ce qui concerne la terminologie Firthienne, elle est d'autant plus importante que Firth a cette hyper-conscience terminologique, tirailé entre le risque de l'idiosyncrasie et la nécessité de mettre en place une terminologie adaptée à son environnement théorique :

I am aware of the danger of idiosyncrasy on the one hand, and on the other of the danger of employing common words which may be current in linguistics but not conventionally scientific. Nevertheless, the dangers are unavoidable since linguistics is reflexive and introvert. That is to say, in linguistics language is turned back upon itself. [Firth, 1948a/1969, p. 121]

D'un côté j'ai conscience du danger de l'idiosyncrasie, et de l'autre du danger d'employer des mots communs qui peuvent être courants en linguistique mais pas conventionnellement scientifique. Néanmoins, les dangers sont inéluctables puisque la linguistique est réflexive et introvertie. C'est-à-dire, en linguistique la langue est retournée sur elle-même.

Outre la confidentialité des publications de la London School (Cf. ch. 3.2 page 360), la diversité qui caractérise les champs d'application et l'hétérogénéité apparente de la théorie firthienne a pu également brouiller les origines pourtant communes à tous ces éléments. Nous faisons ici référence à la logique centrale du *contexte de situation* commune aux différents aspects de la théorie firthienne que nous avons définie dans les parties précédentes.

Sans vouloir dénigrer les apports sus-mentionnés qui sont absolument primordiaux pour la science, ils ne constituent en réalité que la partie émergée de l'iceberg. L'apport de Firth aux sciences du langage va plus loin et passe par des chemins moins concrets. La fondation de la London School à la SOAS constitue un premier pas qui, bientôt suivi par la création de la chaire de Linguistique Générale en 1944, a amorcé la reconnaissance de la « linguistique générale » comme matière académique indépendante, notamment de la chaire de Phonétique occupée par Jones depuis 1921 à l'UCL.

Cette London School a vu passer nombre de chercheurs qui, formés par Firth, ont à leur tour pris possession de chaires de Linguistique Générale créées à travers toute la Grande-Bretagne [Plug, 2008, p. 367] : Palmer à Bangor (1960) puis à Reading (1965), Lyons à Edimbourg (1964), Halliday à l'UCL (1965), Mitchell à Leeds (1965)... Ceci nous permet d'affirmer que l'héritage firthien est certes scientifique mais également méthodologique et institutionnel.

Le rôle central qu'a joué la SOAS dans ce processus nous permet d'insister sur la deuxième grande influence de la pensée Firthienne mise en avant dans cette étude, l'influence orientale. Firth a encouragé ses collègues et étudiants à l'étude de langues provenant d'autres continents afin d'entamer un processus de déeuropéanisation [Firth, 1949/1969, p. 171 ; Firth, 1954/2002 ; Firth, 1956b/1968, p. 96], détachement nécessaire, selon lui afin de traiter sa propre langue maternelle.

Cette position tournée vers l'Afrique et l'Asie est décelable dans les publications de cette génération de linguistes de par les articles sur le hausa et l'igbo par Carnochan (1952, 1957, 1960, 1961⁸), sur les langues éthiopiennes pour Palmer (1955, 1956, 1957, 1959 puis 1965,

8. Les dates proposées entre parenthèses ne constituent pas une liste exhaustive mais tendent à rendre compte

1966), sur le berbère pour Mitchell (1953), sur les langues tibeto-birmanes pour Sprigg (1955, 1957, 1966, 1974, 1980, 1990, 2007) ou encore sur le chinois pour Halliday (1956, 1959, 1969, 1984, 1992) et sur les langues du Sud-Est asiatique pour Henderson (1948, 1951, 1961)... Ainsi la littérature scientifique atteste de cet aspect de la linguistique Firthienne, de cette nécessité de se consacrer à des langues dont l'origine est éloignée de celle de la langue maternelle, que ce soit du vivant de Firth (donc sous son autorité et son instigation puisqu'il contrôlait étroitement les publications de son département à la SOAS) et même après le décès de Firth.

Preuve qu'il s'agit bien là d'une déculturation permettant un regard sur sa propre langue maternelle, à ces publications sur les langues africaines et asiatiques, il faut ajouter celles sur la langue anglaise, telles que Palmer (1977, 1981, 1986, 1988), Sprigg (1974, 2005), Halliday (1968, 1973, 1980, 1996, 2008), Henderson (1971) apparaissant plusieurs années après le décès de Firth. Si certains de ces articles ont été publiés depuis la SOAS, beaucoup ont également été publiés depuis d'autres universités, principalement de Grande-Bretagne. Concernant les chaires occupées par les membres de la London School, elles concernent principalement la linguistique générale (Palmer à Bangor (1960) puis à Reading (1965), Lyons à Edimbourg (1964), Halliday à l'UCL (1965), Mitchell à Leeds (1965) et non les langues africaines ou orientales, prouvant encore une fois que l'intérêt pour ces langues n'est pas uniquement en soi, mais que celui-ci réside également dans la recherche et l'enseignement en « linguistique générale ». On peut également lire dans ce glissement de thématique la libération d'une contrainte imposée par Firth. Cependant, les témoignages qui nous sont parvenus, principalement dans les diverses autobiographies publiées par Brown et Law (2002) indiquent plutôt qu'il s'agit là d'un conseil plus ou moins appuyé, comme celui qui a été fait à Robins de s'intéresser à la linguistique historique [F. R. Palmer, 2002, p. 234] mais non d'une obligation absolue comme le montre, par exemple, le refus de Palmer de se spécialiser dans la linguistique computationnelle [F. R. Palmer, 2002, p. 233–234].

C'est donc non seulement la reconnaissance de la linguistique générale que nous devons à Firth, mais également la formation des générations futures d'universitaires britanniques qui, à leur tour, ont eu à cœur de faire vivre cette discipline par leurs recherches et par son enseignement à d'autres générations de chercheurs. Sans ce travail scientifique et surtout politique, moins visible au premier abord qu'une publication, tous les apports à la discipline par Firth seraient restés lettre morte. Norman Carson Scott témoigne d'ailleurs de ce sens pratique qui caractérisait Firth, notamment en terme de manipulation politique dans sa rubrique nécrologique :

de l'existence de plusieurs publications (au moins 1 par décennie) sur les sujets considérés avant et après le décès de Firth.

On boards of studies and all the most important committees of the School, he displayed his grasp of business, and he never allowed anything to go by default. [N. C. Scott et Robins, 1961, p. 416]

Au conseil des études et dans tous les comités les plus importants de l'Ecole il montrait son sens des affaires, et il n'autorisait jamais que quoi que ce soit se fasse par défaut.

Dans son autobiographie, Robins va même plus loin puisqu'il décrit ses actions dans les conseils et comités divers sans détours :

He knew just what he wanted and how to get it. In committees and occasionally on seminars he pressed his case to the point of courtesy, and he was not ashamed of political lobbying and even intrigue to get his way. [Robins, 2002, p. 254]

Il savait exactement ce qu'il voulait et comment y arriver. Dans les comités et occasionnellement dans les séminaires il appuyait son cas jusqu'à l'impolitesse, et il n'avait pas honte de recourir à des pressions politiques et même des manigances pour arriver à ses fins.

Ce manque de délicatesse apparent, laissant transparaître un homme de convictions prêt à aller jusqu'au bout afin de faire valoir ses arguments et dont la détermination n'a finalement d'égal que la ruse dont il fait preuve. Ce travail de l'ombre lui a permis de s'imposer politiquement et de récupérer les fonds propres à faire fonctionner son département. C'est cet aspect de sa personnalité qui a assuré la naissance et la longévité de la London School. Cependant, si l'Ecole a perduré du vivant de Firth et malgré son départ à la retraite en 1956, il faut convenir du fait qu'elle ne lui aura pas ou que très peu survécu. Le décès de Firth a été fédérateur en un sens, permettant à ses étudiants de rester unis au sein de la London School notamment à travers la publication de rubriques nécrologiques (Robins, 1961 ; N. C. Scott et Robins, 1961 ; Carnochan, 1961), d'ouvrages à sa mémoire tels que *In memory of J. R. Firth* [Bazell et al., 1966], la collection des articles de Firth sur la période 1952-59 par Palmer (*Selected Papers of J.R. Firth* (1968)) ou encore de synthèses théoriques telles que *Prosodic Analysis* [F. R. Palmer, 1970], ou plus tardivement *Principles of Firthian linguistics* [Mitchell, 1975]. A cette liste, il faut ajouter certains articles qui avaient été censurés par Firth et que leurs auteurs, libérés de la censure qu'il exerçait, ont pris le parti de faire publier après son décès (par exemple « The derived forms of the Tigrinya verb » auquel Palmer fait allusion dans [F. R. Palmer, 2002, p. 234]). Cette tendance générale concerne principalement les années 1960 qui ont donc vu survivre la London School unifiée autour du spectre de Firth encore fortement présent au sein du Département [Matthews, 2002, p. 205].

Le départ du noyau dur de l'équipe originelle de la London School vers d'autres universités a marqué le démantèlement de cette dernière et, bien que ses membres aient apporté avec eux la perspective transmise par leur mentor, ils ont failli à entretenir et à développer la cohésion assurée initialement d'une main de fer par Firth.

A compter de 1983 cependant, les héritiers de l'approche historicisante de Firth ont retrouvé un nouveau motif de cohésion autour de la société *Henry Sweet*. La conférence connue sous le nom « *International Conference on the History of Language Sciences* » [ICHoLS, Conférence Internationale sur l'Histoire des Sciences du Langage] organisée par Konrad Koerner à Ottawa en août 1978, a donné lieu à la création en 1978 de la première société savante dévolue à l'histoire des sciences du langage sous l'impulsion de Sylvain Auroux : la *Société d'Histoire et d'Epistémologie des Sciences du Langage* (SHESL). Cette société, dont R. H. Robins a été président d'honneur, avait pourtant aux yeux de Koerner (1998, p. 14) un défaut majeur, celui d'être francophone :

As we were left, ten years after the launching of Historiographia Linguistica and five years after ICHoLS I, with but one association for the History of the Language Sciences (...), and a French-speaking one at that which definitely could not serve all interested parties adequately. [Koerner, 1998, p. 15]

Nous nous sommes retrouvés, dix ans après le lancement de *Historiographia Linguistica* et cinq ans après ICHoLS I avec seulement une association pour l'Histoire des Sciences du Langage (...) et une francophone qui plus est qui ne pouvait vraiment pas servir toutes les parties intéressées de manière adéquate.

C'est dans ce contexte qu'a donc été créée la *Henry Sweet Society* à Oxford, lors d'une fête tenue chez Paul et Vivian Salmon [Koerner, 1998 ; Salmon, 1998]. Elle reprend le nom du phonéticien qui fait figure de modèle pour Firth [F. R. Palmer, 1968a, p. 1], espérant ainsi rendre justice à son apport considérable dans l'étude pratique et théorique du langage « *qui n'a pas toujours été reconnu à Oxford de son vivant* » [Salmon, 1998, p. 19]. Outre le domaine de l'Histoire des Sciences du Langage qu'elle se donnait le but de servir, elle présentait la qualité indubitable selon Koerner d'être anglophone, déniant de facto à la SHESL la dimension fédératrice à l'échelle internationale qui aurait pu être la sienne :

At least one further society [was] launched - and in Britain, in order to serve a number of colleagues in Europe and in America who are not conversant with French. [Koerner, 1998, p. 15]

Enfin une société supplémentaire a été lancée - et en Grande-Bretagne, dans le but d'être utile à un certain nombre de collègues en Europe et en Amérique qui ne parlent pas couramment français.

Parmi les premiers membres officiels, en février 1984, nous retrouvons les noms de personnes qui étaient très proches de Firth tels Paul et Vivian Salmon (qui a explicitement affiché sa reconnaissance à Firth dans une décicace, cf. ch. 2.2 page 354), bien-sûr, mais également R. H. Robins, premier président de l'association [Salmon, 1998, p. 19].

Robins, occupe donc une place centrale dans ces sociétés savantes servant les études liées à l'histoire des sciences du langage, quelle qu'en soit la langue. Ceci montre son importance dans le développement de cette discipline qui lui a été insufflée par Firth [Robins, 2002, p. 256–257].

Koerner, dans son article de 1998, désigne Robins (génération 1a, voir l'annexe B page 413) comme son « grand-père intellectuel » dans cette perspective puisque Robins a encadré le doctorat de Geoffrey Bursill-Hall (deuxième génération) qui a lui-même supervisé le travail de Koerner. Cependant, cette généalogie ne s'arrête pas là puisque quelques années plus tard, en 2004, Koerner désigne R. H. Robins comme le « père de l'histoire de la linguistique » [Koerner, 2004, p. 198] et J. R. Firth comme son « grand-père » [Koerner, 2004, p. 201]. Par l'entremise de ces deux références, Koerner se place dans la continuité de Firth, dans une troisième génération d'historiens de la linguistique. L'absence du nom de Firth dans cet article de 1998 est donc assez déconcertante mais reste néanmoins cohérente avec la tendance générale liée à la quasi-disparition du nom de Firth de la scène scientifique internationale dans les années 1980-1990.

Bien que certains de ses membres fondateurs soient décédés depuis (Paul Salmon décédé en 1997, Robert Henry Robins en 2000, Vivian Salmon en 2010), en 2015, la *Henry Sweet Society* est toujours très active puisque le colloque du 16 au 19 septembre 2015 se tenant à Gargnano del Garda (Italie) s'inscrivait pleinement dans les thématiques de la London School insufflées par Firth. Elle proposait de s'intéresser à *La lexicologie et la lexicographie : approches historiques* alliant la dimension lexicologique à l'histoire des sciences du langage. Bien que le nom de John Rupert Firth n'apparaisse guère dans le programme, les sujets annoncés laissent transparaître son influence et son importance, même 55 ans après sa mort.

Conclusion générale

Les recherches qui viennent d'être présentées dans le cadre de ce doctorat sont le produit de plusieurs réflexions. Il s'est tout d'abord agi, non seulement d'ancrer résolument John Rupert Firth et la London School dans le domaine de la Linguistique Générale et d'en définir l'apport primordial, dans tous les sens du terme, au sein l'histoire des idées linguistiques. Nous avons également mis en évidence deux axes thématiques fondamentaux dans cette thématique qui n'avaient que peu ou pas été explorés jusqu'alors. L'histoire et l'historicité chez Firth ont modelé le linguiste tant sur le plan méthodologique (dans son approche des sciences du langage) que sur le fond puisque les connaissances qu'il affiche s'étendent de l'invention de l'écriture à la période contemporaine [Firth, 1937/1966] et lui permettent d'étayer ses arguments linguistiques par des phénomènes précis étudiés à la fois en un point fixe du temps et dans leur évolution (nous évitons à dessein les termes saussuriens de synchronie et diachronie) mais toujours en contexte.

La perspective orientale est également intervenue à un moment décisif de son existence. Tout d'abord, elle a joué un rôle contrastif qui a amené Firth à prendre pleinement conscience de sa culture et de ses langues maternelles (l'anglais et le wharfedale) ainsi que de certains enjeux inhérents à l'anglais à travers son enseignement. Ensuite, les connaissances elles-mêmes ont joué un rôle majeur dans ses recherches linguistiques en tant que telles (Cf les nombreux articles dévolus aux langues indiennes et les références au chinois, au japonais...), mais aussi dans sa prise de position contre le phonème en pointant du doigt son incompatibilité avec les langues syllabiques orientales et est-orientales. Or comme nous l'avons mis en évidence, c'est ce rejet du phonème qui est à l'origine du schisme avec l'École phonétique de Jones et de l'avènement de l'École de Linguistique générale de Firth. Dans la séquence des événements, nous avons montré que cette étape a été décisive en ce sens qu'elle a amené Firth, d'une part à s'interroger sur les alternatives possibles du phonème mais plus encore à proposer une théorie globale dont nous avons montré la cohérence. Ces deux axes que nous qualifions d'historique et oriental pour simplifier, constituent également la colonne vertébrale de l'héritage que Firth laisse à son décès, que ce soit directement (apprentissage de langues africaines ou orientales systématique pour les membres de la London School et prédominance de la perspective historique dans les recherches chez des auteurs tels que William Sidney Allen, Geoffrey Leslie Bursill-Hall et Robert Henry Robins [Koerner, 1999, Note 8 p. 155]...) ou indirectement puisque tous deux ont très largement

contribué à la théorie firthienne du langage dans son ensemble telle qu'elle a pu être reprise, voire prolongée par d'autres scientifiques.

Cette étude jette de ce fait un nouveau jour sur l'histoire de la linguistique britannique principalement connue pour ses travaux de phonologie à travers des noms tels que ceux de Henry Sweet ou encore de Daniel Jones. La linguistique générale, bien qu'apparue plus tardivement puisque la première chaire de Linguistique Générale apparaît 33 ans après la création de celle de Jones, est non seulement présente sur le sol britannique mais nous avons également montré qu'elle a eu une influence sur la discipline à l'échelle européenne si ce n'est mondiale.

Le sujet paraissait initialement très borné sur le plan spatio-temporel, limité par la référence à Firth et à la London School. Ainsi cette étude prend sa source dans la première moitié du XX^e siècle au sein de la capitale britannique, mais force est de constater que ces limites ont été très largement repoussées. Un premier mouvement incombe à Firth et aux membres de la London school qui ont participé à la diffusion de cette approche en dehors de la SOAS puis de Londres. Ce mouvement s'est ensuite propagé tout au long du XX^e siècle en dehors du pays, que ce soit sous une impulsion directe et consciente à travers des conférences à l'étranger (de Firth, Palmer, Robins et d'autres encore) et même les expatriations de certains membres (Halliday) ; ou moins directe de par les emprunts, encore une fois conscients ou non, que l'on retrouve dans d'autres systèmes théoriques (Cf. la phonologie autosegmentale de Goldsmith). Enfin, la découverte des archives de la SOAS et d'un nouvel article de Firth a permis à ce linguiste et à la London School de manière plus générale de devenir un sujet plus actuel que jamais en ce début de XXI^e siècle. Les chercheurs qui ont publié au sujet de John Rupert Firth proviennent d'horizons très variés. On citera, à titre d'exemple de publications de ces quinze dernières années, les compatriotes de Firth (Plug de l'université de Leeds, Honeybone de l'université d'Edimburg), les chercheurs issus du vieux continent dont nous faisons partie (Léon qui appartient également au Laboratoire parisien d'Histoire des Théories Linguistiques, Battaner-Moro de l'université Juan Carlos de Madrid) et même du reste du monde (John E Joseph, Love et Taylor)... Ceci tend à prouver que Firth, bien qu'effacé des publications de la deuxième moitié du XX^e siècle, suscite de nouvelles interrogations et un intérêt auprès de la communauté scientifique. Ce regain est concomitant avec la découvertes des archives de la SOAS, et confirme le caractère éminemment actuel de nos recherches, auquel nous faisions allusion dès l'introduction.

Concernant les concepts sur lesquels la théorie firthienne repose, nous nous sommes efforcée de les définir et de les replacer les uns par rapport aux autres tant nous considérons que la compréhension globale de l'approche firthienne passe par une stabilisation des concepts qui la caractérisent et par une vision globale de cette dernière. Nous avons fait face à des difficultés terminologiques non négligeables, du fait que certaines constituaient des emprunts directs (comme le *contexte de situation* de Malinowski), d'autres des emprunts remaniés ou réinterprétés par Firth (la collocation) et d'autres encore des néologismes (la phonesthésie). Certaines

complications étaient également imputables à la transposition de l'anglais au français (du mot « meaning » par exemple que nous avons choisi de traduire par sens (ch. 1 page 126) eu égard à son lien avec le contexte mais dont l'usage se rapproche parfois de la *signification*). Nous avons rétabli le terme « phonesthésie » sur des bases sémantico-étymologiques en lieu et place du terme « phonesthétique » majoritaire dans la littérature scientifique francophone. Cette terminologie a l'avantage de rendre compte de la corrélation entre son et sensation, bien plus que d'un éventuel critère esthétique. Enfin, l'évolution de certains concepts chez Firth a également pu constituer un obstacle à notre entreprise compromettant cette recherche de stabilité de la terminologie, comme par exemple dans le cas de la collocation et son rapport à la grammaticalité avec en ligne de mire le concept de *colligation*.

L'approche historicisante qui a caractérisé notre étude s'est également heurtée à certains obstacles. Tout d'abord, chez Firth elle correspond à deux réalités entremêlées : l'histoire de la langue et celle de son épistémologie. Afin de d'évaluer l'implication de Firth dans l'histoire des idées linguistiques, il a donc fallu marquer la distinction. De plus, nous avons fait face à ce paradoxe qui consistait à utiliser une approche d'historien des sciences afin de déterminer le rôle d'un linguiste dans ce domaine, et comment il intégrait lui-même cette approche historique dans ses recherches sur fond de formation académique en histoire... La déconstruction de la mise en abyme qui caractérise cette thématique et de ses différents niveaux parallèles et/ou imbriqués a parfois constitué un défi dans le but que nous nous étions fixé de faire jour sur l'importance de cette thématique chez Firth afin de rendre compte de son caractère omniprésent et moteur (tant sur le plan personnel qu'académique).

Parmi les sources nous avons dû hiérarchiser les éléments autobiographiques, les source biographiques et nous positionner dans ce que nous avons appelé notre approche métabiographique. L'enjeu méthodologique est apparu très rapidement et nous avons dû également nous confronter sur le plan pragmatique à la thématique de la véridicité bien plus que de la vérité et à l'analyse du décrochage qu'il peut y avoir entre les intentions affichées ou non de l'auteur et la réalité corroborée par les faits. Les sources académiques, écrites, ont été appuyées par des sources moins officielles mais tout autant précieuses, des échanges de courriers électroniques ou les discussions au détour d'une manifestations scientifique avec des chercheurs envers qui nous exprimons notre profonde gratitude (Frank R. Palmer rencontré à la SOAS en juin 2010 à l'occasion du Firth Day, Richard Ogden de l'Université de York, John E. Joseph de l'université d'Edimbourg, Jürgen Trabant de l'université de Berlin).

Outre le regard nouveau sur John Rupert Firth et son œuvre qui caractérise ces recherches, elles se sont donné pour but de rétablir la place qui est celle de ce linguiste et de l'École qu'il a fondée dans le continuum linguistique historique. C'est également le but de notre quatrième et dernier chapitre : rendre compte de ce que la linguistique doit à John Rupert Firth dans des domaines aussi variés que la phonologie, l'histoire des idées et la linguistique de corpus. Une

première étape a été franchie à travers les recherches que nous présentons ici, dès le titre de notre étude. D'autres occasions d'oeuvrer en ce sens se sont présentées. Nous avons présenté le fruit de nos recherches lors de communications présentées dans des colloques scientifiques (*Déliez vos Langues*, Bordeaux 2014; Colloque International *ConSole XXIII*, Paris 2015; *XIII^e Rencontre de Phonologie Française*, Bordeaux 2015; Colloque international *Entre vie et théorie : la biographie des linguistes dans l'histoire des sciences du langage*, Amiens 2015...) Chacune de ces rencontres a été l'occasion de présenter notre travail, d'évoquer Firth, souvent inconnu, de rétablir la paternité intellectuelle des concepts qu'il a engendrés ou encore d'affirmer le caractère éminemment actuel des travaux de la London School au regard de la linguistique contemporaine. Nous avons eu plaisir à évoquer Firth à l'occasion de nos enseignements en licence de Sciences du Langage au sein de l'université Bordeaux Montaigne.

De manière plus accessible, peut-être, trois articles on vu le jour en 2015 et 2016 (« The contribution of John Rupert Firth to the history of linguistics and the rejection of the phoneme theory » [Senis, 2016b], « La phonesthésie de John Rupert Firth : quand le son fait sens » [Senis, 2016a] et un article intitulé *Autobiographie, biographies et métabiographie : Le cas de John Rupert Firth* [Senis, 2016c] en cours de publication). De plus, nous avons également muri au fil de ce travail de doctorat un projet d'édition plus global. Les œuvres de Firth qui n'ont pas été ré-éditées depuis une cinquantaine d'années n'ont jamais été traduites en français. Or, le travail de traduction qui a été fourni ici à de très nombreuses reprises, nous a amené à nous interroger sur bien des points et à accéder de manière assez intime à sa vision de la langue et de la linguistique. Nous souhaiterions pouvoir partager ce travail en traduisant les œuvres complètes de John Rupert Firth et contribuer ainsi à le rendre accessible au-delà de la langue anglaise.

Lorsque nous avons commencé nos recherches, nous avons rassemblé des documents, sources primaires et secondaires (biographies, témoignages, critiques...) et nous nous sommes lancé dans une étude méticuleuse et approfondie de ces documents qui s'est heurtée à la place dévolue à l'orient, tant *per se* que comme prisme d'analyse pour d'autres langues et d'autres phénomènes que ceux d'ordre purement linguistiques. L'apprentissage d'une langue orientale, la familiarisation avec la culture qui s'y rapporte sont rapidement devenues inéluctables et nous avons ainsi entrepris l'apprentissage du japonais. Après une licence, nous avons commencé à entrevoir certaines réalités linguistico-culturelles tout en conservant le sentiment que ces connaissances ne nous permettaient pas encore d'accéder à certaines réflexions de Firth. C'est avec les encouragements de notre directrice de recherche que nous avons donc entrepris un Master de japonais.

La rédaction d'un mémoire intitulé « Négation et négatif : analyse contrastive français-japonais » a été une révélation. Plus que les connaissances elles-mêmes, leur ordonnancement, les parallèles et oppositions et la « gymnastique » intellectuelle que cela présuppose pour une langue si différente de sa langue maternelle a opéré un changement indélébile dans notre appré-

hension d'une langue, de son épistémologie y compris dans une perspective historique. Bien que ce double cursus ait significativement ralenti la progression de ce travail initial de doctorat, nous n'avons aucun regret bien au contraire. Nous nous sommes finalement retrouvée dans la position des étudiants de Firth à qui il préconisait une déculturation afin d'accéder à une langue et une culture nouvelle et, surtout, d'apporter un nouveau regard sur sa propre langue maternelle. Les écrits de Firth ont alors pris une autre saveur, notre lecture en étant altérée tant dans leur contenu que dans leur forme et l'importance de cette thématique que nous avions pressentie s'est faite évidence. Elle est d'autant plus importante chez Firth et pour son lecteur que comme l'histoire, elle apparaît très tôt chronologiquement dans ses écrits [Firth, 1930/1966].

Cette double thématique a davantage été un moyen, un prisme d'observation, une grille de lecture qu'une fin en soi. Elle a permis d'apporter un nouvel éclairage sur des concepts-clés (*contexte de situation, collocation, colligation, langue restreinte, phonesthésie*) dont l'usage contemporain ignorait trop souvent l'origine, et de rétablir, leur paternité intellectuelle. De plus, une logique centrale a émergé de notre approche unifiant différentes facettes de cette théorie du langage qui pouvait paraître assez hétéroclite à première vue. Nous avons ainsi pu établir que ce que la collocation est à la syntaxe, la phonesthésie l'est à la phonologie tant la logique est transposable et unique, reposant sur le contexte de situation et la nécessité de faire sens. Ces deux facettes tendent finalement toutes deux vers le but du linguiste revendiqué par J. R. Firth : l'expression du sens à quelque niveau du spectre linguistique que ce soit et toujours en fonction du contexte. Nous avons ainsi élargi la désignation de la théorie Firthienne d'une *théorie contextuelle du langage* comme on peut le trouver dans la littérature à une formule certes plus lourde mais bien plus adaptée : *la théorie contextuelle du sens du langage*.

L'histoire et l'influence orientale qui ont caractérisé la tradition linguistique instaurée par Firth et sa London School n'ont pas été des phénomènes nouveaux en soi : il y a eu d'autres historiens et d'autres orientalistes (Firth cite lui-même Sir William Jones à de nombreuses reprises). Ce qui fait l'originalité de Firth c'est la manière dont il conjugue ces deux approches en un prisme idiosyncratique afin de l'appliquer au langage. Cette approche qui est l'apanage de la London School a souvent été éclipsée. Cependant elle constitue un apport majeur des sciences du langage auquel il convient d'accorder une place à la hauteur de l'influence qui est encore la sienne à ce jour.

Les recherches que nous avons menées en parallèle au sein du Département des Etudes Extreme-Orientales nous ont permis de nous familiariser avec l'œuvre d'un penseur et critique japonais, Karatani Kōjin (né en 1941). Après une maîtrise de littérature anglaise, Karatani s'est appuyé sur les travaux de linguistes tels que Mikami Akira (1903-1971) dans son étude de la langue japonaise. Il a enseigné à Yale (1975) puis à l'Université de Columbia (depuis 1990) opérant ainsi un processus de « dé-japonification ». Lorsqu'il développe son analyse de la langue japonaise, notamment celle de l'histoire de l'Écriture dans « Nationalism and Écriture » [Karatani,

1995], il adopte une approche historique et n'hésite pas à se servir du contexte social et géopolitique afin d'illustrer les grands tournants linguistico-culturels liés à sa langue maternelle. Ces caractéristiques font pleinement écho à l'approche firthienne. De plus, nous retrouvons dans ses analyses une culture très vaste et une lucidité parfois acide qui n'est pas sans rappeler celle de Firth. Son regard critique porte aussi bien sur sa langue que sur son épistémologie, comme par exemple à l'égard des théories « japonocentrees » appelées « Nihonjinron » (日本人論, ou « art d'être japonais »), ce qui lui vaut de ne pas toujours être apprécié, ni consensuel. Ces éléments n'ont finalement fait qu'ajouter au parallèle avec Firth qui a pris corps à mesure que nous découvrions les deux scientifiques.

Ceci soulève beaucoup de questions, tout d'abord sur les similitudes d'approches. Sont-elles liées à un parcours comparable ? Une réponse positive permettrait éventuellement d'affirmer que l'environnement (familial, études, travail) occupe une place de premier ordre dans notre conception ontologique et légitimerait la lecture biographique d'une oeuvre telle que Firth la préconise. La double approche liée à l'histoire de la langue et de son épistémologie constitue-t-elle une méthodologie centrale propre à des profils scientifiques *a priori* différents, même s'ils montrent des similitudes, et ce à l'échelle mondiale ? D'autres scientifiques se réclament-ils d'une démarche similaire ? Quels sont les points communs et les dissemblances d'un scientifique à l'autre ? Ces points de divergence ont-ils à voir avec la langue d'origine ? existe-t-il un schéma récurrent chez ces linguistes du XX^e siècle que l'on pourrait peut-être regrouper sous une étiquette commune rendant compte d'un mouvement général ? Si un tel mouvement existe, est-il pérenne ? Dans ce cas, l'historien des sciences se doit de découvrir ce qui peut être à l'origine d'un tel modèle de pensée et la nature des éléments déclencheurs chez ces linguistes ? Ainsi Firth pourrait finalement s'inscrire dans une conception de la langue bien plus vaste. Elle caractériserait des scientifiques qui considèrent cette déculturation volontaire comme fondamentale et pour qui l'histoire occupe une place prépondérante et non plus marginale dans les sciences du langage.

Bibliographie

- Abercrombie, David (1949). « What is a letter? » In : *Lingua* 2, p. 54–63.
- Anderson, Stephen R. (1985). *Phonology in the twentieth century : theories of rules and theories of representations*. Chicago : University of Chicago Press.
- Archaimbault, Sylvie (2011). « Tradition versus grammatical traditions : considerations on the representation of the Russian language ». In : *History of Linguistics 2008 : Selected papers from the eleventh International Conference on the History of the Language Sciences (ICHOLS XI), 28 August - 2 September 2008, Potsdam*. Sous la dir. de Gerda Hassler. John Benjamins, p. 359–367.
- Ardener, Edwin, éd. (1971). *Social anthropology and language*. édition 2013. Tavistock Publications London, New York.
- Aristote (1977). *Organon. I Catégories, II De l'interprétation*. Trad. par Jules Tricot. Bibliothèque des textes philosophiques. Paris : J. Vrin.
- (1980). *Poétique*. Trad. par Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot. Collection Poétique 27. Paris : Éd. du Seuil.
- Auer, Peter et Jürgen Erich Schmidt (2010). « Language and Space : An International Handbook of Linguistic Variation ». In : *Handbooks of Linguistics and Communication Science*. De Gruyter Mouton.
- Auroux, Sylvain (1987). « The First Uses of the French Word ‘Linguistique’ (1812-1880) ». In : *Papers in the History of Linguistics : Proceedings of the Third International Conference on the History of the Language Sciences (ICHOLS III), Princeton, 19–23 August 1984*. Sous la dir. d'Hans Aarsleff, H. G. Kelly et Hans-Joseph Niederehe. T. 38. *Studies in the History of the Language Sciences*. Amsterdam : John Benjamins, p. 448–460.
- (1989). « Emergence et domination de la grammaire comparée ». In : *Histoire des idées linguistiques : L'hégémonie du comparatisme*. Sous la dir. de Sylvain Auroux. T. 3. Philosophie et langage. Sprimont, Belgique : Mardaga, p. 9–22.
- Bailey, Thomas Grahame, John Rupert Firth et A. H. Harley (1956). *Teach Yourself Urdu*. London : Teach Yourself Books, English Universities Press.
- Ballier, Nicolas (2004). « Quelques problèmes métalinguistiques en phonologie de l'anglais ». In : *Corela [en ligne]* 2.1. Sous la dir. de Gilles Col.
- Bally, Charles (1913). *Le langage et la vie*. Genève : Atar.
- Bally, Charles et Albert Séchehaye (1928). « Réponse à la question : Quelles sont les méthodes les mieux appropriées à un exposé complet et pratique de la grammaire d'une langue quelconque ? » In : *Actes du Premier Congrès International de Linguistes à La Haye*. Premier Congrès International de Linguistes. Leiden : A. W. Sijhoff, p. 36–53.
- Barber, Charles, Joan Beal et Philip Shaw (2012). *The English Language*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Barbiers, Sjef (2010). « Language and space : Structuralist and generative approaches ». In : *Language and Space. An International Handbook of Linguistic Variation. Volume 1 : Theo-*

- ries and Methods*. Sous la dir. de Peter Auer et Jürgen Erich Schmidt. Berlin : De Gruyter Mouton, p. 125–142.
- Battaner-Moro, Elena (2003). « The department of phonetics and linguistics at SOAS. the institutional life of Firthian prosodic analysis versus its official history ». In : *ICPhS-15*. Actes du XVe Congrès International des Sciences Phonétiques. (Barcelone, Espagne, 3–9 août 2003). Sous la dir. de Romero J. Solé M. J. Recasens D. Causal Productions Pty Ltd, p. 2681–2684.
- (2014). *Las ideas lingüísticas de John R. Firth*. Münster : Nodus.
- Baudouin de Courtenay, Jan Niecisaw (1895). *Versuch einer theorie phonetischer alternationen. Ein capital aus der psychophonetik*. Strasbourg : Karl J. Trübner.
- (1927/1963). « Raznica meždu fonetikoj i psixofonetikoj [La différence entre la phonétique et la psychophonétique] ». In : *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju* 2, p. 325–330.
- Bazell, C.E. et al. (1966). *In memory of J. R. Firth*. London : Longmans, Green et Co. Ltd.
- Beaugrande (de), Robert (1991). *Linguistic Theory : the Discourse of Fundamental Works*. Longman linguistics Library. London : Longman.
- Beauzée, Nicolas (1765–1772). *Sens*. In : *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une Société de Gens de lettres*. Sous la dir. de Denis Diderot et Jean le Rond D'Alembert. X t. Neufchatel : Samuel Faulche & co, p. 15.
- Bell, Alexander Melville (1867). *Visible Speech : The Science of Universal Alphabetics*. London : Simpkin, Marshall & co.
- Bendor-Samuel, John Theodore (2002). « John Bendor-Samuel ». In : *Linguistics in Britain : Personal Histories*. Sous la dir. de Keith Brown et Vivien Law. Publications of the Philological Society. Wiley-Blackwell, p. 43–52.
- Bloch, Bernard (1948). « A Set of Postulates for Phonemic Analysis ». In : *Language* 24.1, p. 3–46.
- Bloomfield, Leonard (1933). *Language*. New York : Holt.
- Boas, Franz (1917). « El dialecto mexicano de Pochutla, Oaxaca ». In : *International Journal of American Linguistics* 1.1, p. 9–44.
- Bolinger, Dwight Le Merton (1949). « The sign is not arbitrary ». In : *Boletin des Instituto Caro y Cuervo* V, p. 56–62.
- Bottineau, Didier (2008). « The submorphemic conjecture in English : Towards a distributed model of the cognitive dynamics of submorphemes ». In : *Lexis 2 : Lexical submorphemics. La submorphémique lexicale*. Sous la dir. de Dennis Philips, p. 17–40.
- Brown, Keith et Vivien Law, éds. (2002). *Linguistics in Britain : Personal Histories*. Publications of the Philological Society. Wiley-Blackwell.
- Bullough, Geoffrey (1961). « Foreword ». In : *English Teaching Abroad and the British Universities. Extracts from Proceeding of the Conference Held at Natford House, London Under the Auspices of the British Council on December, 15, 16, and 17, 1960*. Sous la dir. de H. G. Wayment. London : Methuen & Co., Ltd, p. 5–6.
- Bursill-Hall, G. L. (1966). « Notes on the Semantics of Linguistic Description ». In : Bazell, C.E. et al. *In memory of J. R. Firth*. London : Longmans, Green et Co. Ltd.
- Bynon, Theodora (2001). « The synthesis of comparative and historical Indo-European studies : August Schleicher ». In : *Geschichte Der Sprachwissenschaften / Histoire des Sciences du Langage*. Sous la dir. de Sylvain Auroux et al. T. 2. Berlin : Walter de Gruyter, p. 1223–1239.
- Carnochan, Jack (1961). « John Rupert Firth ». In : *Maître Phonétique* 115, p. 2–3.
- Carroll, Lewis (1871). *Through the Looking-Glass, and What Alice Found There*. London : Macmillan.

- Chiss, Jean-Louis et Christian Puech (1987). *Fondations de la linguistique : études d'histoire et d'épistémologie*. Bruxelles : De Boeck-Wesmael.
- Chomsky, N. et M. Halle (1968). *The Sound Pattern of English*. New York, NY : Harper & Row.
- Chomsky, Noam (1957). *Syntactic structures*. Janua Linguarum. Series Minor. The Hague : Mouton.
- (1964). *Current Issues in Linguistic Theory*. Janua Linguarum. Series Minor 38. The Hague : Mouton.
- (1968). *Language and mind*. traduit en français sous le titre *Le Langage et la pensée*, Payot, coll. "Essais". New York : Harcourt, Brace & World.
- Clements, George Nick (1985). « The Geometry of Phonological Features ». In : *Phonology yearbook* 2, p. 225–252.
- Cœurdoux, Gaston-Laurent (1808). « Question proposée à M. L'abbé Barthélémy et aux autres membres de l'Académie des Belles-Lettres et des Inscriptions ». In : *Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres avec les Mémoires de littérature tirés des registres de cette Académie*. reproduction de sa correspondance avec l'Abbé Barthélémy puis Anquétil Duperron. Paris : Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.
- Coleman, John (2006). « 'The Phonetic Structure of a Cypriot Dialect' : A Rediscovered Paper by J. R. Firth ». In : *Transactions of the Philological Society* 104.3, p. 297–317.
- Collinge, Neville Edgar (2002). « N. E. Collinge ». In : *Linguistics in Britain : Personal Histories*. Sous la dir. de Keith Brown et Vivien Law. Publications of the Philological Society. Wiley-Blackwell, p. 67–77.
- Collins, Beverly et Inger M. Mees (1999). *The Real Professor Higgins. The Life and Career of Daniel Jones*. Berlin, Boston : De Gruyter Mouton.
- Colombat, Bernard, Jean-Marie Fournier et Christian Puech (2010). *Histoire des idées sur le langage et les langues*. Paris : Klincksieck.
- Covington, Michael A. (1984). *Syntactic Theory in the High Middle Ages. Modistic Models of Sentence Structure*. T. 39. Cambridge Studies in Linguistics. Cambridge University Press.
- Cruse, D. Alan (2008). « Lexical semantics without stable word meanings. a dynamic construal approach ». In : *X Jornadas de Lingüística*. Sous la dir. de Miguel Casas Gómez et Ana Isabel Rodríguez-Piñero Alcalá. Actes du colloque tenu à l'Université de Cadix en 2005, p. 35–38.
- Crystal, David (1980/1991). *A Dictionary of Linguistics and Phonetics*. Oxford : Basil Blackwell.
- Daley, Robert, Susan Jones et John McHardy Sinclair (1970). *English Collocation Studies. The OSTI Report*. Sous la dir. de Ramesh Krishnamurthy. Bloomsbury Academic.
- Damourette, Jacques et Edouard Pichon (1927). *Des mots à la pensée. Essai de Grammaire de la Langue Française 1911-1927*. T. 1. Collection des linguistes contemporains. Paris : J. L. L. D'Artrey.
- Davies, Myles (1716). *Athenæ Britannicæ ; or, a critical history of the Oxford and Cambridge writers and writings*. 1st edition. 6 t. London.
- De Giovanni, Cosimo (2014). « Prévisibilité et prédictibilité des collocations : aspects théoriques et implications pragmatiques ». In : *Actes du XXVIIe Congrès international de linguistique et de philologie romanes*. (Nancy, 15–20 juil. 2013). Sous la dir. d'Alain Lemaréchal, Peter Koch et Pierre Swiggers. .Section 5 : Linguistique/Phraséologie/Lexicographie. ATILF. url : <http://www.atilf.fr/cilpr2013/actes.php>.
- Décimo, Marc (2012). « A propos de l'aventure de la tribune des linguistes (1854-1860) : utopie et dépassement. » In : *Dossiers d'HEL 5 : La disciplinarisation des savoirs linguistiques. Histoire et épistémologie*. Sous la dir. de Jean-Louis Chiss et al., p. 4–.

- Derville, Bettina et Henri Portine (1998). « Un "language acquisition support" LASS ? Modalités et implications pour la didactique des langues ». In : *Pratiques discursives et acquisition des langues étrangères*. Actes du Xème Colloque international Acquisition d'une langue étrangère : perspectives et recherches. (Besançon, 19–21 sept. 1996). Presses Universitaires de Franche-Comté, p. 38.
- Diderot, Denis et Jean le Rond D'Alembert, éds. (1751–1772). *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une Société de Gens de lettres*. 11 t. Neufchâtel : Samuel Faulche & co.
- Dil, Anwar S. (1969). « Linguistic studies in Pakistan ». In : *Current Trends in Linguistics. Linguistics in South Asia*. Sous la dir. de Thomas Albert Sebeok. T. 5. The Hague : Mouton, p. 679–735.
- Durand, Jacques (2005). « La phonologie générative jusqu'en 1975 ». In : *History of Language Sciences*. Sous la dir. de Sylvain Auroux et al. T. 3. Berlin, New York : Walter de Gruyter, p. 2265–2270.
- Durand, Jacques et David Robinson (1974). « Introduction ». In : *Langages* 8.34, p. 3–10.
- Ellis, Alexander (1869). *On Early English Pronunciation*. London : N. Trübner.
- Embleton, Sheila M., John Earl Joseph et Hans-Josef Niederehe (1999). « Historiographical perspectives ». In : *The Emergence of the Modern Language Sciences. Studies on the Transition from Historical-comparative to Structural Linguistics in Honour of E.F.K. Koerner*. T. 1. Amsterdam : John Benjamins Publishing.
- Engler, Rudolf (1962). « Théorie et critique d'un principe saussurien : l'arbitraire du signe. » In : *Cahiers de Ferdinand de Saussure. Revue de linguistique générale* 19, p. 5–66.
- Entrée "Signification" (2014). *Trésor de la Langue Française informatisé*. accès direct via le site du cnrtl. url : <http://www.cnrtl.fr/definition/signification> (visité le 02/05/2014).
- Entrée "Synesthésique" (2013). *Trésor de la Langue Française informatisé*. accès direct via le site du cnrtl. url : <http://www.cnrtl.fr/definition/synesthesia> (visité le 17/09/2013).
- Entrée "Synesthétique" (2013). *Dictionnaire de la langue française, par É. Littré*. url : <http://www.littre.org/definition/synesth%C3%A9tique> (visité le 17/09/2013).
- Erfurt, Thomas (d') (1350). *De modis significandi sive grammatica speculativa*.
- Firth, John Rupert (1930/1966). « Speech ». In : *The Tongues of Men & Speech*. Sous la dir. de Peter Strevens. Language and language learning. London, p. 138–211.
- (1933). « Notes on the transcription of Burmese ». In : *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* 7, p. 137–140.
- (1934a). « A short outline of Tamil pronunciation ». In : Arden, Albert Henry, A. C. Clayton et John Rupert Firth. *A Progressive Grammar of Common Tamil. 4th ed. rev. throughout by A.C. Clayton, with a skeleton grammar; also an appendix on Tamil phonetics, by J.R. Firth*. Madras : the Christian Literature Soc. for India for the Church Missionary Soc.
- (1934b). « Linguistics and the functional point of view ». In : *English Studies* 16.1-6.
- (1934c). « The word phoneme ». In : p. 1–2.
- (1937/1966). « The Tongues of men ». In : *The Tongues of Men & Speech*. Sous la dir. de Peter Strevens. Language and language learning. London : Oxford University Press, p. 1–138.
- (1938). « A practical script for India ». In : *Indian listener* 3, p. 356–357.
- (1939). « Specimen : 'Kashmiri' ». In : *Maitre phonétique* 68, p. 67–68.
- (1942a). « Alphabets for Indian Languages ». In : *The problem of a national script for India*. Sous la dir. de Daniel Jones. Hertford : Stephen Austin & sons, p. 12–17.

- Firth, John Rupert (1942b). « Alphabets for Indian Languages ». In : Jones, Daniel. *The problem of a national script for India*. Hertford : Stephen Austin et Sons, p. 12–17.
- (1944). « Introduction [on pronunciation of the alphabet] ». In : *Colloquial Hindustani*. Sous la dir. d'A. H. Harley. London : Routledge & Kegan Paul, p. ix–xxx.
- (1952/1968). « Linguistic Analysis as a Study of Meaning ». In : *Selected Papers of J.R. Firth*. Sous la dir. de Frank Robert Palmer. London : Longman.
- (1953/1968). « The languages of linguistics ». In : *Selected Papers of J.R. Firth*. Sous la dir. de Frank Robert Palmer. London : Longman, p. 27–34.
- (1954/2002). « [notes personnelles] ». notes de cours, extraits cités dans Victoria Rebori [2002]. « The legacy of J. R. Firth : A report on recent research ». In : *Historiographia linguistica* 29.1-2, p. 165–190.
- Firth, John Rupert (1955/1968). « Structural linguistics ». In : *Selected Papers of J.R. Firth*. Sous la dir. de Frank Robert Palmer. London : Longman, p. 35–52.
- (1956a/1968). « A new approach to grammar ». In : sous la dir. de Frank Robert Palmer.
- (1956b/1968). « Descriptive linguistics and the study of English ». In : *Selected Papers of J.R. Firth*. Sous la dir. de Frank Robert Palmer. London : Longman, p. 96–113.
- (1956c). *Indian languages*. In : *Encyclopaedia Britannica*. s.v.
- (1956d/1968). « Linguistic analysis and translation ». In : *Selected Papers of J.R. Firth*. Sous la dir. de Frank Robert Palmer. London : Longman.
- (1956e/1968). « Linguistics and translation ». In : *Selected Papers of J.R. Firth*. Sous la dir. de Frank Robert Palmer. London : Longman.
- (1956f/1968). « Philology in the philological society. Presidential address delivered to the society on Friday, 4th May, 1956 ». In : *Selected Papers of J.R. Firth*. Sous la dir. de Frank Robert Palmer. London : Longman.
- (1936/1969). « Alphabets and Phonology in India and Burma ». In : *Papers in linguistics : 1934–1951*. London : Oxford University Press, p. 54–75.
- (1949/1969). « Atlantic linguistics ». In : *Papers in linguistics : 1934–1951*. London : Oxford University Press, p. 156–172.
- (1951a/1969). « General linguistics and descriptive grammar ». In : *Papers in linguistics : 1934–1951*. London : Oxford University Press, p. 216–228.
- (1951b/1969). « Modes of meaning ». In : *Papers in linguistics : 1934–1951*. London : Oxford University Press, p. 190–215.
- (1957a/1969). *Papers in linguistics : 1934–1951*. London : Oxford University Press.
- (1950/1969). « Personality and language in society ». In : *Papers in linguistics : 1934–1951*. London : Oxford University Press, p. 177–189.
- (1935a/1969). « Phonological Features of some Indian Languages ». In : *Papers in linguistics : 1934–1951*. London : Oxford University Press.
- (1948a/1969). « Sounds and Prosodies ». In : *Papers in linguistics : 1934–1951*. London : Oxford University Press, p. 121–138.
- (1946/1969). « The English School of Phonetics ». In : *Papers in linguistics : 1934–1951*. London : Oxford University Press, p. 92–120.
- (1934d/1969). « The Principles of Phonetic Notation in Descriptive Grammar ». In : *Papers in linguistics : 1934–1951*. London : Oxford University Press.
- (1948b/1969). « The semantics of linguistic science ». In : *Papers in linguistics : 1934–1951*. London : Oxford University Press, p. 139–147.
- (1935b/1969). « The technique of semantics ». In : *Papers in linguistics : 1934–1951*. London : Oxford University Press, p. 34–46.

- Firth, John Rupert (1935c/1969). « The use and distribution of certain English sounds ». In : *Papers in linguistics : 1934–1951*. London : Oxford University Press, p. 34–46.
- (1957b/1968). « A synopsis of linguistic theory 1930–55 ». In : *Selected Papers of J.R. Firth*. Sous la dir. de Frank Robert Palmer. London : Longman, p. 168–205.
- (1957c/1968). « Applications of General Linguistics ». In : sous la dir. de Frank Robert Palmer, p. 126–136.
- (1957d/1968). « Ethnographic Analysis and Language. with Reference to Malinowski' s Views ». In : *Selected Papers of J.R. Firth*. Sous la dir. de Frank Robert Palmer. London : Longman, p. 137–167.
- (1957e). *Hindustani language*. In : *Encyclopaedia Britannica*. s.v.
- (1959/1968). « The treatment of language in general linguistics ». In : *Selected Papers of J.R. Firth*. Sous la dir. de Frank Robert Palmer. London : Longman, p. 206–209.
- (1961). « The Study and Teaching of English at Home and Abroad ». In : *English Teaching Abroad and the British universities. Extracts from Proceeding of the Conference Held at Natford House, London Under the Auspices of the British Council on December, 15, 16, and 17, 1960*. Sous la dir. de H. G. Wayment. London : Methuen & Co., Ltd, p. 11–21.
- (1968). *Selected Papers of J.R. Firth*. Sous la dir. de Frank Robert Palmer. London : Longman.
- Firth, John Rupert et B. B. Rogers (1937/1969). « The structure of the Chinese monosyllable in a Hunanese dialect (Changsha) ». In : Firth, John Rupert. *Papers in linguistics : 1934–1951*. London : Oxford University Press, p. 76–91.
- Fónagy, Iván (1983). « La Vive voix. Essais de psycho-phonétique ». In : t. 20. *Langages et sociétés*. Paris : Payot.
- Fudge, Erik C. (1972). « Phonology and Phonetics ». In : Sebeok, Thomas A. *Current Trends in Linguistics*. T. 9.1. The Hague : Mouton, p. 254–312.
- Galisson, Robert et Daniel Coste (1976). *Dictionnaire de didactique des langues*. Paris : Hachette.
- Gardiner, Alan Henderson (1932). *The theory of speech and language*. traduit en français sous le titre *Langage et acte de langage* par Catherine Douay Presses universitaires de Lille, Psychomécanique du langage. Clarendon Press Oxford.
- (1944). « De Saussure's analysis of the « signe linguistique» ». In : *Acta linguistica* 4, p. 107–110.
- Godart-Wendling, Béatrice (2014). « L'hypothèse de Firth : Wittgenstein, héritier de Malinowski ? » In : *Historiographia linguistica* 41.1, p. 79–108.
- Godfrey, John J. (1967). « Sir William Jones and Père Coeurdoux : A Philological Footnote ». In : *Journal of the American Oriental Society* 87.1, p. 57–59.
- Goethe, Johann Wolfgang von (1908). *Sprüche in Prosa : Maximen und Reflexionen*. Sous la dir. d'Herman Krüger-Westend. Leipzig : Insel-Verl.
- Goldsmith, John Anton (1976). « Autosegmental Phonology ». Thèse de doct. Massachusetts Institute of Technology.
- (1979). « The aims of autosegmental phonology ». In : *current approaches to phonological theory*. Sous la dir. de Daniel A. Dinnsen. Indiana University Press, p. 202–222.
- (1992). « A note on the genealogy of research traditions in modern phonology ». In : *Journal of Linguistics* 28 (01), p. 149–163.
- éd. (1999). *Phonological theory. the essential readings*. Oxford : Blackwell.
- Grabmann, Martin (1922). « De Thoma Erfordiensи auctore Grammaticae quae Ioanni Duns Scoto adscribitur speculativae ». In : *Archivum Franciscanum Historicum* 15, p. 273–277.
- Graff, W. L. (1935). « Remarks on the Phoneme ». In : *American Speech* 10.2, p. 83–87.

- Granger, S. et M. Paquot (2008). « Disentangling the phraseological web ». In : *Phraseology : An interdisciplinary perspective*. Sous la dir. de S. Granger et F. Meunier. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.
- Grimm, Jacob (1819). *Deutsche Grammatik*. 2nde édition. T. 1. Göttingen : Dieterich.
- Hāi, Muhammada Ābadula (1960). *A Phonetic and Phonological Study of Nasals and Nasalization In Bengali. Based On the Observer's Own Pronunciation*. Dacca : University of Dacca.
- Halliday, Michael Alexander Kirkwood (1961). « Categories of the theory of grammar ». In : *Word* 17.3, p. 241–292.
- (1966a). « Lexis as a Linguistic Level ». In : Bazell, C.E. et al. *In memory of J. R. Firth*. London : Longmans, Green et Co. Ltd.
- (1966b). « The concept of rank : A reply ». In : *Journal of Linguistics* 2 (01), p. 110–118.
- (2002). « M. A. K. Halliday ». In : *Linguistics in Britain : Personal Histories*. Sous la dir. de Keith Brown et Vivien Law. Publications of the Philological Society. Wiley-Blackwell, p. 116–126.
- Halliday, Michael Alexander Kirkwood, Angus McIntosh et Peter Strevens (1964). *The linguistic sciences and language teaching*. Longmans London, xix, 322 p.
- Harley, A. H. (1944/1970). *Colloquial Hindustani*. London : Kegan Paul, Trench, Trubner & Co., Ltd.
- Harris, James (1751). *Hermes or A philosophical inquiry concerning universal grammar*. London : H. Woodfall, for J. Nourse.
- Heidegger, Martin (1916). « Die Kategorien- und Bedeutungslehre des Duns Scotus ». Tübingen.
- Henderson, Eugenie J. A. (1971). *The Indispensable Foundation, A selection of the writings of Henry Sweet*. London : Oxford University Press.
- (1987). « J. R. Firth in retrospect, a view from the 80s ». In : *Language Topics : Essays in Honour of Michael Halliday*. Sous la dir. de Ross Steele et Terry Goldthread. Amsterdam : John Benjamins Publishing, p. 57–69.
- Hill, Trevor (1966). « The technique of prosodic analysis ». In : Bazell, C.E. et al. *In memory of J. R. Firth*. London : Longmans, Green et Co. Ltd, p. 198–226.
- Hjelmslev, Louis (1947). « Structural analysis of language ». In : *Studia Linguistica* 1.1–3, p. 69–78.
- Hockett, Charles F. (1955). *A manual of phonology*. Indiana University publications in anthropology and linguistics. Baltimore : Waverly Press.
- Honeybone, Patrick (2005a). *Firth, J.R. (John Rupert)*. url : <http://www.lel.ed.ac.uk/homes/patrick/firth.pdf> (visité le 2014).
- (2005b). « Firth, J.R. (John Rupert) ». In : *Key thinkers in Linguistics and the Philosophy of Language*. Sous la dir. de S. Chapman et P. Routledge. Edinburgh : Edinburgh University Press, p. 80–86.
- Howatt, Anthony Philip Reid et Henry George Widdowson (1984/2004). « The work of Henry Sweet : an applied linguistic approach ». In : *A history of English language teaching*. 2nd impression (with corrections). Oxford applied linguistics. London : Oxford University Press, p. 198–207.
- Hudson, Richard (2009). « A history of the LAGB : The first fifty years ». In : *Journal of Linguistics* 45 (01), p. 1–30.
- Humboldt (von), Wilhelm (1806a/1904). « Latium und Hellas. oder Betrachtungen über das classische Alterthum ». In : *Wilhelm von Humboldts Gesammelete Schriften. 1799-1818*. Sous la dir. d'Albert Leitzmann. T. III. La Haye : Walter de Gruyter. Chap. 5. P. 162–170.

- Humboldt (von), Wilhelm (1806b/1904). « Über die Natur der Sprache im allgemeinen. oder Betrachtungen über das classische Alterthum ». In : *Wilhelm von Humboldts Gesammelete Schriften. 1799-1818.* Sous la dir. d'Albert Leitzmann. T. III. La Haye : Walter de Gruyter. Chap. 5. P. 162–170.
- (1936). *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues : und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts.* Berlin : Druckerei der Königlichen Akademie der Wissenschaften.
- Innis, Robert E. (2002). *Pragmatism and the Forms of Sense : Language, Perception, Technics. Language, Perception, Technics.* American and European Philosophy Series. University Park : Pennsylvania State University Press.
- Jakobson, Roman (1961). « Why papa and mama ? » In : t. 1 Phonological Studies. Selected writings. De Gruyter Mouton, p. 538–545.
- (1965). « A la recherche de l'essence du langage ». In : *Diogène* 51. traduction française, p. 22–38.
- (1966). « Henry Sweet's paths toward phonemics ». In : Bazell, C.E. et al. *In memory of J. R. Firth.* London : Longmans, Green et Co. Ltd, p. 242–254.
- (1971). « The Kazan' school of polish linguistics ». In : *Selected Writings : Word and language.* T. II. La Haye : Mouton, p. 394–428.
- Jakobson, Roman et Morris Halle (1956). *Fundamentals of Language.* The Hague : Mouton.
- Jankowsky, Kurt R. (1999). « Sound physiology in the making. On the role of Henry Sweet (1845-1912) and Eduard Sievers (1850-1932) in the development of linguistic science ». In : *The Emergence of the Modern Language Sciences. Studies on the Transition from Historical-comparative to Structural Linguistics in Honour of E.F.K. Koerner.* T. 1. Amsterdam : John Benjamins Publishing, p. 77–91.
- Jespersen, Otto (1916). « Compte rendu du CLG ». In : *Nordisk Tidsskrift for Filologi.* IV 6, p. 37–41.
- (1917). *Negation in English and other languages.* Copenhague : Kgl. Danske videnskabernes selskab.
- (1922). *Language. its nature, development and origin.* London : G. Allen & Unwin, ltd.
- (1933). *Linguistica : selected papers in English, French and German.* Copenhagen : Levin & Munksgaard.
- Johnson, Samuel (1755). « Language ». In : *A Dictionary of the English Language. in which the words are deduced from their originals, and illustrated in their different significations by examples from the best writers.* VI. T. 2. London : J. F. et C. Rivington etc.
- Jones, Daniel (1909). *The Pronunciation of English.* Cambridge : Cambridge University Press.
- (1912). *Phonetic readings in English.* New York : G. E. Stechert & Co.
- (1917). *An English pronoucing dictionary. On strictly phonetic principles.* Dictionnaire de prononciation de l'anglais. New York : E. P. Dutton & Co.
- (1918/1922). *An outline of English Phonetics.* New York : G. E. Stechert & Co.
- (1919). « The phonetic structure of the sechuana language. » In : *Transactions of the Philological Society* 28.1. lu le 4 Mai 1917 lors de l'assemblée annuelle de la *Philological Society*, p. 99–106.
- (1929). « Definition of a phoneme ». In : *Le maître phonétique* 3.7, p. 43–44.
- (1931). « The 'word' as a phonetic entity ». In : *Le Maître Phonétique* 36.
- (1935). « [Notre assemble générale :] Rapport du secrétaire. Report to the 50th anniversary meeting of the International Phonetic Association, University College, London, 27 july 1935 ». In : 3.13, p. 41–53.
- (1942). *The problem of a national script for India.* Hertford : Stephen Austin et Sons.

- (1944). « Chronemes and Tonemes ». In : *Acta Linguistica IV*, p. 1–10.
- Jones, Daniel (1950). *The phoneme : its nature and use*. Cambridge : Heffer et sons.
- (1957). « The History and Meaning of the Term 'Phoneme' ». In : *Le maître phonétique (suppl.)* P. 1–20.
- Jones, Daniel et Hermann Michaelis (1913). *A phonetic dictionary of the English language*. Hanover-Berlin : Carl Meyer et Gustav Prior.
- Jones, Daniel et Solomon Tshekisho Plaatje (1916). *A Sochana reader*. London : The University of London Press.
- Jones, William (1788). « The orthography of Asiatic Words in Roman Letter ». In : *Asiatic Researches* i. L'essai a été reproduit en 1799 dans un ouvrage intitulé *Works*, p. 1–56.
- Joseph, John E, Nigel Love et Talbot J Taylor (2001). *Landmarks in linguistic thought II : the Western tradition in the twentieth century*. London et New York : Routledge.
- Kachru, Braj (1981). « 'Socially realistic linguistics' : the Firthian tradition ». In : *International Journal of the Sociology of Languages* 31, p. 65–89.
- (1995). In : *Cultures, Ideologies, and the Dictionary. Studies in Honor of Ladislav Zgusta*. De Gruyter, p. xiii–xix.
- Karatani, Kōjin (1995). « Nationalism and Écriture ». In : *Surfaces* V.201. url : <http://www.pum.umontreal.ca/revues/surfaces/vol15/karatani.pdf>.
- Kennedy Graeme, D. (1998). *An introduction to corpus linguistics. Studies in language and linguistics*. Université de Californie : Longman.
- Klinger, Dominique et Georges Daniel Véronique (2014). « Psychologie et linguistique : l'exemple de la seconde génération de l'École genevoise (Séchehaye, Bally, Frei) et de la linguistique cognitive américaine (Lakoff et Talmy) ». In : *Modèles et modélisations en sciences du langage, de l'homme et de la société. Perspectives historiques et épistémologiques*. (Paris, 24 jan. 2014). SHESL et Laboratoire d'Histoire des Théories Linguistiques. Paris.
- Koerner, E. F. K. (1998). « Wie es eigentlich gewesen. or, notes concerning the pre-history of the Henry Sweet Society ». In : *Henry Sweet Society Bulletin* 30, p. 14–18.
- (1999). « J. R. Firth and the Cours de linguistique générale ». In : *Linguistic historiography : Projects & prospects. Studies in the History of the Language Sciences*. Amsterdam : John Benjamins, p. 155–166.
- (2001). « R. H. Robins, J. R. Firth and linguistic historiography ». In : *Henry Sweet Society Bulletin* 36, p. 5–11.
- (2004). *Essays in the History of Linguistics*. 104. Amsterdam : John Benjamins.
- Kruszewski, Mikołaj Habdank (1881). *Über die Lautabwechslung*. Kazan : Universitätsbuchdruckerei.
- (1995). *Writings in General Linguistics : On Sound Alternation (1881) and Outline of Linguistic Science (1883)*. Sous la dir. d'E.F.K. Koerner. Amsterdam Classics in Linguistics, 1800–1925 11. John Benjamins Publishing Company.
- Lambert, Frédéric (2009). « Les noms des langues chez les Grecs ». In : *Histoire Épistémologie Langage* 31.2 : *La nomination des langues dans l'histoire*. Sous la dir. de Émilie Aussant, p. 15–27.
- Langendoen, Donald Terence (1968). *The London School of Linguistics ; a Study of the Linguistic Theories of B. Malinowski and J.R. Firth*. 46. Cambridge, Mass. : M.I.T.
- (1969). « Revue de l'ouvrage In Memory of J.R. Firth de C. E. Bazell ; J. C. Catford ; M. A. K. Halliday ; R. H. Robins ». In : *Foundations of Language* 3, p. 391–408.
- Law, Vivien (1996). « The writings of RH Robins : a bibliography 1951–1996 ». In : *Linguists and Their Diversions : A Festschrift for R. H. Robins on his 75th Birthday*. Sous la dir. de Vivien Law et Hüllen Werner. Münster : Nodus, p. 27–42.

- Le Prieult, Henri (2005). *Grammaticalité. Traditions et modernités*. Interlangues. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- Leech, Geoffrey Neil (2002). « Geoffrey Leech ». In : *Linguistics in Britain : Personal Histories*. Sous la dir. de Keith Brown et Vivien Law. Publications of the Philological Society. Wiley-Blackwell, p. 155–169.
- Legallois, Dominique (2012). « La colligation : autre nom de la collocation grammaticale ou autre logique de la relation mutuelle entre syntaxe et sémantique ? » In : *Corpus* 11, p. 5.
- Léon, Jacqueline (2007). « Meaning by collocation. The Firthian filiation of Corpus Linguistics ». In : *Proceedings of ICHoLS X, 10th International Conference on the History of Language Sciences*. Sous la dir. de D. Kibbee. Amsterdam : John Benjamins Publishing Company, p. 404–415.
- (2007β). *Meaning by collocation. The Firthian filiation of Corpus Linguistics*. Epreuve de travail. url : <http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/leon/firth2007pdf.pdf>.
- (2008). « Aux sources de la ‘Corpus Linguistics’ : Firth et la London School ». In : *Langages* 171, p. 12–33.
- Léon, Jacqueline, Bernard Colombat et Élisabeth Lazcano (2015). « Histoire de la Société d’histoire et d’épistémologie des sciences du langage (SHESL) ». In : *Histoire de la recherche contemporaine* IV.2, p. 297–317.
- Lilly, Richard et Michel Viel (2001). « Représentation et réalité en phonologie anglaise ». In : *Études anglaises* 54.2001/4, p. 387–400.
- Linguistic Association of Great Britain* (2015). Linguistic Association of Great Britain [Association linguistique de Grande-Bretagne]. url : <http://www.lagb.org.uk/> (visité le 06/2015).
- Lloyd Richard, John (1896). « Review of J. Baudouin de Courtenay, Versuch einer Thoerie phonetischer Alternationen (1895) ». In : *Die Neueren Sprachen* III. Sous la dir. de Wilhelm Wiëtor, p. 615–617.
- Lyons, John (2002). « John Lyons ». In : *Linguistics in Britain : Personal Histories*. Sous la dir. de Keith Brown et Vivien Law. Publications of the Philological Society. Wiley-Blackwell, p. 170–199.
- Mackin, Ronald (1978). « On collocations : ”Words shall be known by the company they keep” ». In : *In Honour of A. S. Hornby*. Sous la dir. de Peter Strevens. Oxford : Oxford University Press, p. 149–165.
- MacMahon, Michael K. C. (1989). « Les chercheurs britanniques ». In : *Histoire des idées linguistiques : L’hégémonie du comparatisme*. Sous la dir. de Sylvain Auroux. T. 3. Philosophie et langage. Mardaga. Chap. 3.
- Magnus, Margaret (1999). *Gods of the Word : Archetypes in the Consonants*. Thomas Jefferson University Press.
- Malinowski, Bronisław (1923/1972). « The problem of meaning in primitive languages ». In : Ogden, Charles Key et Ivor Armstrong Richards. *The Meaning of Meaning. A Study of the Influence of Language Upon Thought and of the Science of Symbolism*. International Library of Psychology, Philosophy and Scientific Method. London : Routledge & Kegan Paul, supplement 1.
- (1935). *Coral Gardens and Their Magic. A Study of the Methods of Tilling the Soil and of Agricultural Rites in the Trobriand Islands*. London : George Allen & Unwin Ltd.
- Marchand, Hans (1960/1969). *The categories and types of present-day English word formation*. München : Beck. Chap. VII, Phonetic symbolism, p. 397–428.

- Marsais (du), César Chesneau (1799). « article iii "Sens actif, Sens passif, Sens neutre" ». In : *Oeuvres de Du Marsais*. T. VI "Des Tropes, ou des Différents Sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans un même langue". Paris : Imprimerie de Langlois. Chap. III : Des autres sens dans lesquels un même mot peut être employé dans le discours, p. 89–95.
- Marshall, Fiona (2006?). *History of the Philological Society : early years*. Philological Society. url : <http://www.philsoc.org.uk/includes/Download.asp?FileID=39> (visité le 12/2014).
- Matthews, Peter Hugoe (1966). « The concept of rank in 'Neo-Firthian' grammar ». In : *Journal of Linguistics* 2 (01), p. 101–110.
- (2002). « Peter Matthews ». In : *Linguistics in Britain : Personal Histories*. Sous la dir. de Keith Brown et Vivien Law. Publications of the Philological Society. Wiley-Blackwell, p. 200–212.
- McEnery, Tony et Andrew Hardie (2011). « Neo-Firthian corpus linguistics ». In : *Corpus linguistics : Cambridge textbooks in linguistics*. Cambridge ; Cambridge University Press. Chap. 6, p. 122–166.
- Meillet, Antoine (1903). « Avant-propos ». In : *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*. Paris : Hachette.
- (1937). *Absence de rapport entre sens et son*. In : *Encyclopédie française*. T. 1. Repris dans les Cahiers de Ferdinand de Saussure n°19, chapitre II : La critique, § 22, pp.21-22 (1962). Paris. Chap. Structure générale des faits linguistiques.
- Mitchell, Terence Frederick (1952). « The Active Participle in an Arabic Dialect of Cyrenaica ». In : *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*. 14.1, p. 11–33.
- (1975). *Principles of Firthian linguistics*. London : Longman.
- Monaghan, James (1979). *The neo-Firthian tradition and its contribution to general linguistics*. Niemeyer Tubingen, x, 223 p.
- Müller, Yvonne (2008). *Collocation - A Linguistic View and Didactic Aspects*. Grin, Verlag.
- Murdock, George Peter (1959). « Cross-Language Parallels in Parental Kin Terms ». In : *Anthropological Linguistics* 1.9, p. 1–5.
- Nelson, Michael Bernard (2000). « Corpus-based study of the lexis of business English and business English teaching materials. » Chapter 4 : Lexis : From Collocation to Colligation ; 4.2 Vocabulary and pedagogy : a brief history ; 4.2.1 The 1950s to the present day. Thèse de doct. University of Manchester.
- Ogden, Charles Key et Ivor Armstrong Richards (1923/1972). *The Meaning of Meaning. A Study of the Influence of Language Upon Thought and of the Science of Symbolism*. International Library of Psychology, Philosophy and Scientific Method. London : Routledge & Kegan Paul.
- Ogden, Richard et al., éds. (2012). *Firthian Phonology Archive*. url : <https://sites.google.com/site/firthianarchive/fpa> (visité le 2014).
- Ogden, Richard et John K. Local (1994). « Disentangling autosegments from prosodies : a note on the misrepresentation of a research tradition in phonology ». In : *Journal of Linguistics* 30 (02), p. 477–498.
- Oxford Advanced Learner's Dictionary*. url : <http://www.oxforddictionaries.com/definition/english/>.
- Palmer, Frank Robert (1958). « Linguistic Hierarchy ». In : *Lingua* 7, p. 225–241.
- (1968a). « Introduction ». In : *Selected Papers of J.R. Firth*. Sous la dir. de Frank Robert Palmer. London : Longman.
- éd. (1968b). *Selected Papers of J.R. Firth*. London : Longman.
- éd. (1970). *Prosodic Analysis*. London : Oxford University Press.

- Palmer, Frank Robert (1976/1981). *Semantics*. Cambridge : Cambridge University Press.
- (2002). « Frank Palmer ». In : *Linguistics in Britain : Personal Histories*. Sous la dir. de Keith Brown et Vivien Law. Publications of the Philological Society. Wiley-Blackwell, p. 228–238.
- Palmer, Harold Edward (1924). *A Grammar of Spoken English. On a Strictly Phonetic Basis*. Cambridge : Heffer et Sons.
- (1932/1969). *This Language-Learning Business*. London : Oxford University Press.
- (1933). « Second Interim Report on English Collocations ». In : Tenth Annual Conference of English Teachers. (Tokyo). Institute for Research in English Teaching.
- Pasachoff, Naomi (1996). *Alexander Graham Bell : Making Connections*. Oxford, New York : Oxford University Press.
- Platon (1961[1931]). *Cratyle*. Trad. par Louis Méradier. 3ème édition. Paris : Les Belles Lettres.
- Plug, Leendert (2004). « The early career of J. R. Firth ». In : *Historiographia Linguistica 2/3.XXXI*, p. 469–477.
- (2008). « J. R. Firth : a new biography ». In : *Transactions of the Philological Society* 106.3, p. 337–374.
- Ponceau (du), Pierre-Etienne (1818). « English Phonology ; or, an Essay towards an Analysis and Description of the component sounds of the English Language ». In : *Transactions of the American Philosophical Society*. New Series 1, p. 228–264.
- Quirk, Randolph (2002). « Randolph Quirk ». In : *Linguistics in Britain : Personal Histories*. Sous la dir. de Keith Brown et Vivien Law. Publications of the Philological Society. Wiley-Blackwell, p. 239–248.
- Rastier, François (2001). « L'Être naquit dans le langage Un aspect de la mimésis philosophique ». In : *Methodos* I.1, p. 103–132.
- Rebori, Victoria (2002). « The legacy of J. R. Firth : A report on recent research ». In : *Historiographia linguistica* 29.1-2, p. 165–190.
- Riemer, Nicholas (2016). « Internalist semantics : meaning, conceptualization and expression ». In : *The Routledge Handbook of Semantics*. Sous la dir. de Nicholas Riemer. Routledge Handbooks in Linguistics. London : Routledge. Chap. I.2, p. 30–47.
- Robins, Robert Henry (1961). « John Rupert Firth ». In : *Language* 37.2, p. 191–200.
- (1967). *A Short History of Linguistics*. T. 6. Longman linguistics library. traduit en français par Maurice Borel sous le titre *Brève histoire de la linguistique, de Platon à Chomsky* (1976). London : Longman.
- (1971). « Malinowski, Firth, and the “context of situation” ». In : *Social Anthropology and Language*. Sous la dir. d’Edwin Ardener. London : Tavistock.
- (1976). « Some continuities and discontinuities in the history of linguistics ». In : *History of Linguistic Thought and Contemporary Linguistics*. Sous la dir. d’Herman Parret. Berlin, Boston : de Gruyter.
- (1978). « The Neogrammarians and their nineteenth-century predecessors ». In : *Transactions of the Philological Society* 76.1, p. 1–16.
- (1997a). « ‘Ask not for whom the bell tolls, it tolls for thee’ : General Linguistics, the history of linguistics, and the responsibilities of language students ». In : *Languages and Linguists : Aims, Perspectives, and Duties of Linguistics / Les Langues Et Les Linguistes : Buts, Perspectives Et Devoirs De La Linguistique*. Sous la dir. de Pierre Swiggers et al. Orbis Supplementa 9. Leuven : Peeters, p. 61–88.
- (1997b). « The contribution of John Rupert Firth to linguistics in the first fifty years of Lingua ». In : *Lingua* 100.1, p. 205–222.

- Robins, Robert Henry (2002). « R. H. Robins ». In : *Linguistics in Britain : Personal Histories*. Sous la dir. de Keith Brown et Vivien Law. Publications of the Philological Society. Wiley-Blackwell, p. 249–261.
- Römer, Ute (2005). *Progressives, Patterns, Pedagogy. A corpus-driven approach to English progressive forms, functions, contexts and didactics*. Studies in Corpus Linguistics 18.
- Rosier-Catach, Irène (1982). « La théorie médiévale des Modes de signifier ». In : *Signification et référence dans l'antiquité et au moyen âge*. Sous la dir. de Marc Baratin et Françoise Desbordes. T. 16. Langages 65, p. 117–127.
- (1983). *La grammaire spéculative des Modistes*. Presses Universitaires de Lille.
- (2000). *De modis significandi sive grammatica speculativa*. Thomas d'Erfurt. Corpus de textes linguistiques fondamentaux. url : http://ctlf.ens-lyon.fr/n_fiche.asp?num=1237 (visité le 10/04/2014). en ligne.
- Ryle, Gilbert (1956). « Introduction ». In : *The Revolution in Philosophy*. London : Macmillan, p. 1–11.
- Salmon, Vivian (1958). « Thomas Hayward, Grammarian ». In : *Neophilologus* 43, p. 64–74.
- (1966). « Language planning in the seventeenth century ; Its context and Aims ». In : Bazell, C.E. et al. *In memory of J. R. Firth*. London : Longmans, Green et Co. Ltd, p. 370–397.
- (1979). *The Study of Language in 17th-century England*. Amsterdam studies in the theory and history of linguistic science. Series 3, Studies in the history of linguistics. Amsterdam : John Benjamins.
- (1998). « A note on the origins of the Henry Sweet Society ». In : *Henry Sweet Society Bulletin* 30, p. 19–20.
- Samain, Didier (2012). « Gardiner, lecteur de Wegener ? » In : Les sources britanniques de la pragmatique. Journée d'étude du 17 mars 2012. Centre National de Recherches Scientifiques, Laboratoire d'Histoire des Théories Linguistiques. Paris.
- Sampson, Geoffrey (1980). *Schools of linguistics*. Stanford, California : Stanford University Press.
- Sapir, Edward (1925). « Sound patterns in language ». In : *Language* 1. Réimprimé dans Joos (1957), 19–25. Aussi dans Makkai (1972), 13–21 (1925), p. 37–51.
- (1933). « La réalité psychologique des phonèmes ». In : *Journal de Psychologie Normale et Pathologique* 30, p. 247–265.
- Saussure (de), Ferdinand (1879). *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*. Leipsick : B. G. Teubner.
- (1916/2005). *Cours de linguistique générale*. Payothèque. Paris : Editions Payot.
- Ščerba, Lev Vladimirovič (1911). « Court exposé de la prononciation russe ». In : *Maître phonétique. Supplément*, p. 1–8.
- Schütte, Guðmund (1933). *Our Forefathers, the Gothicic Nations. A Manual of the Ethnography of the Gothic, German, Dutch, Anglo-Saxon, Frisian and Scandinavian Peoples*. T. 2. Cambridge : Cambridge University Press.
- Scott, Norman Carson et Robert Henry Robins (1961). « Obituary : John Rupert Firth ». In : *Bulletin of the School of Oriental and African Studies, University of London* 24.2, p. 413–418.
- Scott, Robert (1872). « The Jabberwock Traced to Its True Source ». In : *Macmillan's Magazine* 25, p. 337–338.
- Séchehaye, Albert (1930). « Les mirages linguistiques ». In : *Journal de psychologie normale et pathologique* XXVII, p. 337–366.

- Senis, Angela (2001). « La négation et le "négatif" dans le syntagme nominal : prospections, synchroniques et diachroniques et essai d'étude contrastive Anglais/Allemand ». Mémoire de maîtrise. Bordeaux : Université Michel de Montaigne, Bordeaux III.
- (2012). « Négation et négatif : analyse contrastive français-japonais ». Mémoire de master II. Bordeaux : Département des Etudes Extreme-Orientales (Spécialité Japonais), Université Bordeaux-Montaigne.
- (2016a). « La phonesthésie de John Rupert Firth : quand le son fait sens ». In : *Les Cahiers de Ferdinand de Saussure* 69.XXIII.
- (2016b). « The contribution of John Rupert Firth to the history of linguistics and the rejection of the phoneme theory ». In : 23e Conférence de l'Organisation Estudiantine de Linguistique en Europe. (7–9 jan. 2015). Sous la dir. de Kate Bellamy et al. Leiden : Leiden University Centre for Linguistics, p. 273–293. url : <http://media.leidenuniv.nl/legacy/14-senis.pdf> (visité le 29/03/2016).
- (2016c). *Autobiographie, biographies et métabiographie : Le cas de John Rupert Firth*. À paraître.
- Shaw, Bernard (1916/1931). *Androcles and the Lion Overruled. Pygmalion*. London : Constable et Company.
- Sinclair, John McHardy (1966). « Beginning the Study of Lexis ». In : Bazell, C.E. et al. *In memory of J. R. Firth*. London : Longmans, Green et Co. Ltd.
- (1991). *Corpus, concordance, collocation : Describing English language*. London : Oxford University Press.
- (2003). *Reading Concordances. An Introduction*. London : Pearson Longman.
- Spielrein, Sabina Naftulowna (1922). « Les origines des mots de l'enfant Papa et Maman ». In : Kaës, René. *La parole et le lien. Associativité et travail psychique dans les groupes*. 3^e éd. Paris : Dunod.
- Strang, Barbara M. H. (1982). « Reviewed work : "The Study of Language in 17th-century England" ». In : *The Modern Language Review* 77.2, p. 408–410.
- « Editor's preface » (1964). In : *Tongues of men and Speech*. Sous la dir. de Peter D. Strevens. Oxford University Press.
- Stubbs, Michael (1992). « Thirty years of linguistic evolution : studies in honour of Rene Dirven on the occasion of his sixtieth birthday / edited by Martin Putz ». In : sous la dir. de R. Dirven et Martin Putz. J. Benjamins Pub. Co Philadelphia, p. 189–211.
- (1993). « British Traditions in Text Analysis —From Firth to Sinclair ». In : *Text and Technology. In honour of John Sinclair*. Sous la dir. de Mona Baker, Gill Francis et Elena Tognini-Bonelli. John Benjamins Publishing Company.
- Sweet, Henry (1877). *A Handbook of Phonetics. Including a Popular Exposition of the Principles of Spelling Reform*. Oxford : Clarendon Press.
- (1878). « English and Germanic Philology ». In : *Collected Papers of Henry Sweet*. London : Clarendon Press.
- (1879). « Sixth annual address ot the president to the philological society, delivered at the anniversary meeting, friday, the 18th of may, 1877 ». In : *Transactions of the Philological Society* 17.1, p. 1–122.
- (1884/1913). « The Practical Study of Languages ». In : *Collected Papers of Henry Sweet*. Sous la dir. de H. C. Wyld. London : Clarendon Press, p. 34–55.
- (1890/1892). *A Primer of Phonetics*. Oxford : Clarendon Press.
- (1892). *A New English Grammar, Logical and Historical : Syntax*. T. 1. A New English Grammar, Logical and Historical. Clarendon Press.
- (1900). *The History of Language*. London : Dent & sons Ltd.

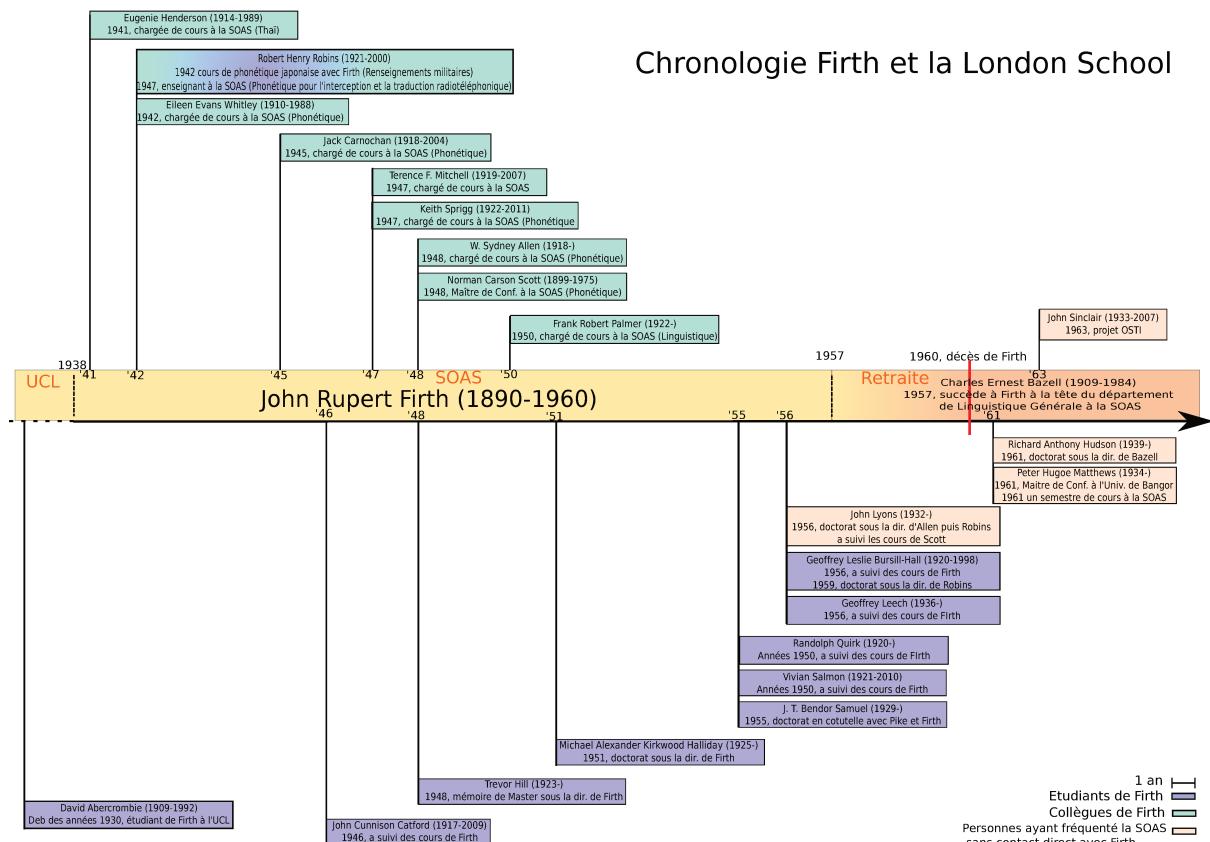
- Sweet, Henry (1913). *Collected Papers of Henry Sweet*. London : Clarendon Press.
- Swinburn, Algernon Charles (1909). *Chants d'avant l'aube*. Trad. par Gabriel Mourey. Paris : P.-V. Stock.
- Trabant, Jürgen (1999). *Traditions de Humboldt*. Trad. par Marianne Rocher-Jacquin. Paris : Les Editions de la MSH.
- Transactions of the Philological Society* 1942 (1945). London : David Nutt.
- Trask, Robert Lawrence (1996). *A dictionary of phonetics and phonology*. London : Routledge.
- Trim, John Leslie Melville (2002). « J. L. M. Trim ». In : *Linguistics in Britain : Personal Histories*. Sous la dir. de Keith Brown et Vivien Law. Publications of the Philological Society. Wiley-Blackwell, p. 274–285.
- Troubetskoï, Nikolai Sergeevich (1939). *Grundzüge der Phonologie*. Travaux du Cercle Linguistique de Prague.
- (1949). *Principes de phonologie*. Traduction par J. Cantineau. Paris : C. Klincksieck.
- (2006). *Correspondance avec Roman Jakobson et autres écrits*. Sous la dir. de Patrick Sériot. Trad. par Patrick Sériot et Margarita Schönberger. Lausanne : Editions Payot.
- Turner, Ralph Lilley (1956). « Professor J. R. Firth ». In : *Bulletin of the School of Oriental and African Studies. In honor of J. R. Firth* 18.3, p. 411–414.
- Twaddell, W. F. (1935). « On defining the phoneme ». In : *Linguistic Society of America, Language monographs*. XVI. Waverly press, inc., p. 32.
- Vanneufville, Monique (2008). « La théorie linguistique de Hermann Paul. une conception «pragmatico-sémantique» de la syntaxe à la fin du 19e siècle ». In : *Cahiers de l'ILSL* 25. Sous la dir. de Didier Samain et Patrick Sériot.
- Wayment, H. G., éd. (1961). *English Teaching Abroad and the British Universities. Extracts from Proceeding of the Conference Held at Natford House, London Under the Auspices of the British Council on December, 15, 16, and 17, 1960*. London : Methuen & Co., Ltd.
- Wegener, Philipp (1885). *Untersuchungen über die Grundfragen des Sprachlebens*. Halle, Max Niemeyer.
- Wittgenstein, Ludwig (1953). *Philosophical Investigations*. Translated by G.E.M. Anscombe. Oxford : Blackwell.
- Wrenn, C. L. (1938). « Philology : general works ». In : *The Year's Work in English Studies* XVII.1, p. 27–56.
- (1946). « Henry Sweet presidential address delivered to the Philological Society on Friday, 10th May 1946 ». In : *Transactions of the Philological Society* 45.1, p. 177–201.

Annexes

Annexe A

Généalogie

Nous proposons ici une chronologie très schématique qui reprend les différents noms cités dans cette étude en fonction de leur proximité directe ou moins directe avec Firth, isolant notamment les individus qui ont travaillé à la SOAS sans pour autant avoir côtoyé Firth. Elle permet de montrer très clairement à quel moment de la carrière de Firth la rencontre s'est faite, une rencontre plus tardive impliquant souvent une connexion par le biais d'intermédiaires. La date de mise en contact avec Firth permet également de rendre compte de relations qui sont apparues entre ces personnes. Cette frise pourvoit des éléments concernant la nature de la relation entretenue avec le fondateur de la London School que les personnes citées aient été les étudiants de Firth, ses collègues, voire les deux.

Figure A.1 – Chronologie : Firth et la *London School*

Annexe **B**

Organigramme de la London School

Nous avons reconstitué dans cette annexe un organigramme de la London School. Ce schéma vient compléter la chronologie de l'annexe précédente puisqu'elle met en valeur les relations qui unissent non seulement Firth aux différentes protagonistes de la London School mais également ses différents acteurs entre eux.

Firth, à la tête du département, figure en position supérieure. Puis un jeu sur les couleurs des bulles et la qualité des traits qui les relient entre elles permet de saisir en un coup d'oeil les différentes générations dont il était questions dans la quatrième partie (ch. 1.2.5 page 338). Firth se situe à la tête de l'organigramme comme il est à la tête du département linguistique générale de la SOAS. La première génération de linguistes, collègues de Firth, qui a composé le noyau dur de la London School, la génération 1a, est figurée par des étiquettes sur fond jaune comme Firth lui-même, mais sur un deuxième niveau. Le troisième niveau rassemble la première génération d'étudiants, soit la génération 1b (étiquettes bleues). Le quatrième niveau regroupe les bulles roses associées à la deuxième génération de la London School, à savoir les étudiants et collègues ayant eu assez peu de rapports directs avec Firth mais ayant bénéficié de son influence au sein du département de Linguistique générale de la SOAS. Enfin la troisième et dernière génération, apparaît sous la forme de bulles grises (sur le dernier niveau). Elle recense les linguistes qui ont été formés par des membres des première et deuxième générations de la London School, donc influencés par Firth à travers les prismes de leurs enseignants et parfois par d'autres courants scientifiques.

Concernant les liens les reliant : un trait plein renvoie à une relation entre collègues, les tirets à une relation d'enseignant à étudiant dont le sens est explicité par une flèche pointant vers l'étudiant. Enfin un nom est relié à Firth de manière absolument unique, il s'agit de Charles Bazell qui a succédé à Firth à la tête du département sans jamais avoir été son étudiant ou son collègue au préalable.

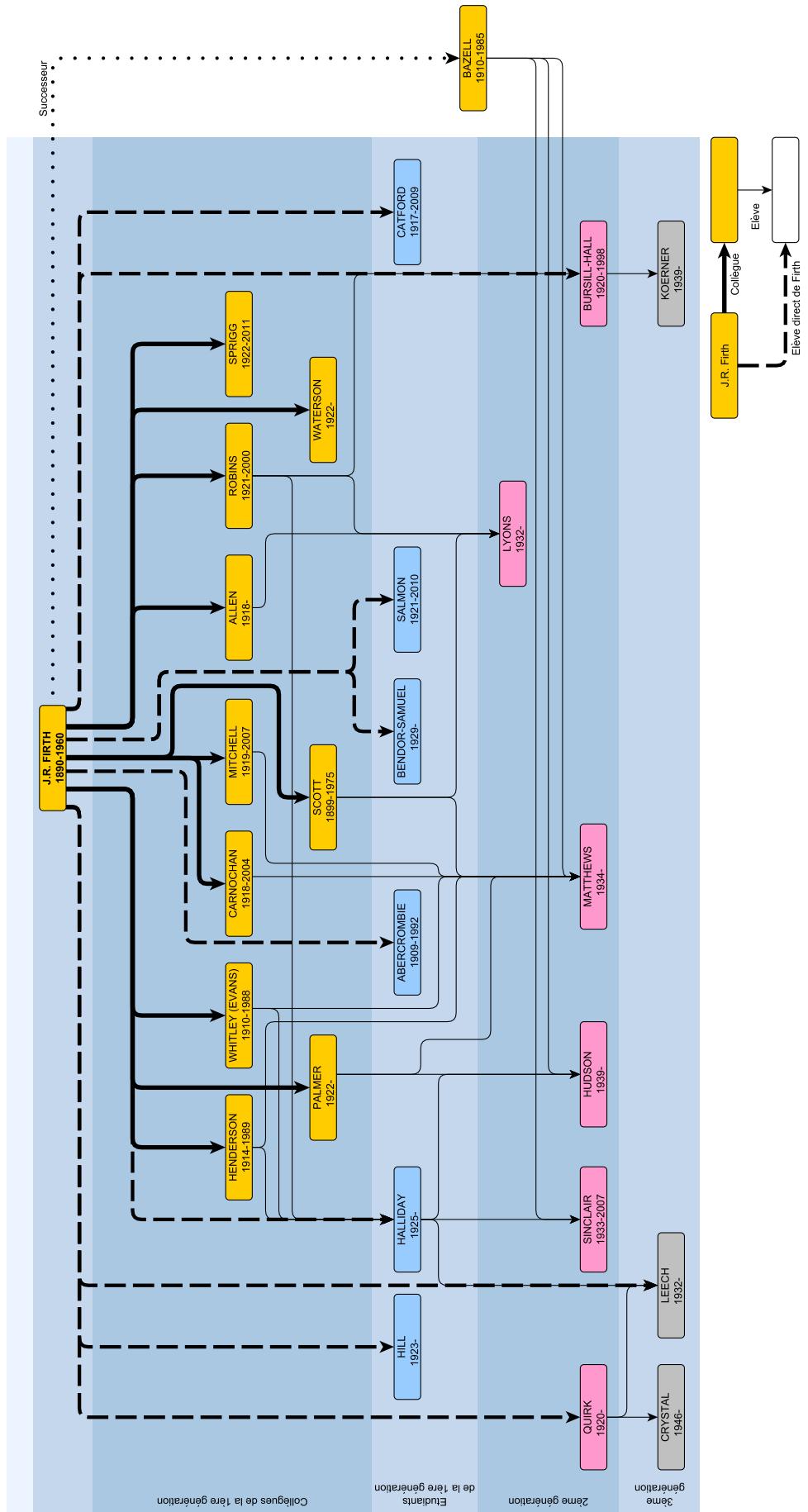


Figure B.1 – Organigramme de la London School

Éléments de terminologie firthienne

Dès lors que l'on aborde la théorie firthienne, certains termes paraissent incontournables. On citera le contexte de situation bien-sûr, mais également la « collocation », la « colligation », la « phonesthésie »... Certains de ces termes ont survécu tels quels à Firth, d'autres ont disparu avec lui. D'autres encore lui ont survécu mais ont été légèrement altérés au fil des décennies et de l'évolution des sciences du langage.

L'étude de cette terminologie est d'autant plus importante que Firth lui-même accorde une très grande importance au problème du choix des mots qui compose le jargons scientifique. Il est à la fois tout particulièrement conscient de ce qu'il décrit comme des dérives terminologiques chez ses homologues américains (« Structural linguistics » [Firth, 1955/1968, p. 38]) et de ses propres néologismes (« The use and distribution of certain English sounds » [Firth, 1935c/1969, p. 39]).

Bien que Firth aborde souvent le problème de la terminologie [Firth, 1955/1968, p. 38–40], et qu'il exhorte à la précision, il évoque également le caractère relatif de cette dernière. Comme toute chose chez Firth, la terminologie ne prend sens qu'en contexte :

Our schematic constructs must be judged with reference to their combined tool power in our dealing with linguistic events in the social process. Such constructs have no ontological status and we do not project them as having being or existence. They are neither immanent nor transcendent but just language turned back on itself. [Firth, 1950/1969, p. 181]

Nos concepts schématiques doivent être jugés par rapport à leur puissance utilitaire globale dans le cadre de notre traitement de faits linguistiques au sein d'un processus social. De tels concepts n'ont aucun statut ontologique et nous ne les envisageons pas comme ayant une vie ou une existence. Ils ne sont ni immanents ni transcendants, mais juste le langage tourné vers lui-même.

Cette idée de la réflexivité du langage est évoquée à plusieurs reprises¹ et Firth se dit conscient des deux écueils qui peuvent caractériser une terminologie, à savoir les dangers de l'idiosyncrasie et le recours à des mots d'usage courant en linguistique. Ces derniers, bien qu'ils ne soient pas conventionnellement admis comme scientifiques [Firth, 1948a/1969, p. 121] sont,

1. On retrouve cette expression mot pour mot « *language turned back on itself* » [le langage tourné sur lui-même] dès 1948 dans « Sounds and Prosodies », p. 121 et « The semantics of linguistic science », p. 147, puis dans « Personality and language in society », p. 181, dans « Modes of meaning », p. 190

selon Firth toujours, inexorables de par le caractère « *réflexif et introverti du métalangage* » (Cf. « language turned back on itself » (Firth, 1948a/1969, p. 121 ; Firth, 1948b/1969, p. 147 ; Firth, 1950/1969, p. 181 ; Firth, 1951b/1969, p. 190 et Halliday, 1984, p. 32²).

Le processus de contextualisation, véritable outil linguistique chez Firth, s'applique également à la terminologie qu'il choisit de privilégier dans ce même schéma réflexif. Ceci rend la délimitation du concept et sa définition d'autant plus flous.

Néanmoins, il faut souligner chez Firth une conscience terminologique particulière. Il élabore une terminologie, parfois emprunte de néologismes, reprenant également des termes issus de langages scientifiques ou plus généraux et en altérant parfois la signification au sein de sa propre théorie. Certains termes présentés ici ont également une histoire qui dépasse Firth, un vécu et ont parfois à leur tour subi des modifications avec le temps, pour diverses raisons. Il s'agit donc ici de présenter la terminologie firthienne en un ensemble cohérent, tel qu'il a pu être utilisé par Firth lui-même mais également par d'autres linguistes « firthiens » ou « néo-firthiens » et d'entrevoir leur apport à la linguistique.

Index de terminologie firthienne

L'article intitulé « *A synopsis of linguistic theory 1930-55* » [Firth, 1957b/1968] constitue une synthèse écrite par Firth de sa théorie mais également de sa terminologie :

In the following exposition, such technical words in linguistic theory include the expressions level or levels of analysis, context of situation, collocation and extended collocation, colligation, structure, system, element, unit, prosody, and prosodies, to name a few of the pivotal terms. Moreover, these and other technical words are given their 'meaning' by the restricted language of the theory, and by applications of the theory in quoted works. [« *A synopsis of linguistic theory 1930-55* » (1957b, p. 169)]

Dans la présentation suivante, de tels termes techniques dans la théorie linguistique comprennent l'expression niveau ou niveaux d'analyse, contexte de situation, collocation et collocation étendue, colligation, structure, système, élément, unité, prosodie et prosodies, pour ne nommer que quelques uns des termes pivots. De plus, ces mots techniques, ainsi que d'autres, reçoivent leur 'sens' à travers le langage restreint de la théorie, et dans les applications de la théorie dans les œuvres citées.

Cette citation tend à illustrer la place que la terminologie occupe dans sa théorie que dans la lecture et l'acceptation qui pourra en être faite par le lecteur, en adoptant un style quasi-didactique. C'est du reste de ce même article que seront repris bien des extraits qui illustrent l'index terminologiques présenté plus bas. La vocation de synthèse théorique qui le caractérise en est la raison principale, faisant jour sur une nécessité de synthèse mais aussi de clarification à la fois de la théorie et de la terminologie inférante, dans une nécessité de fixer trente années de théorisation avec toutes les évolutions et les développements que cela implique.

Les principaux termes sont repris ici à travers une triple perspective « emprunts directs » (ED), « altérations » de concepts déjà existants que ce soit dans les sciences du langage, une autre science, ou le langage courant (AI) et « néologismes » (Néo) renvoyant respectivement à un

2. Michael Alexander Kirkwood Halliday [1984 (1988)], « On the ineffability of grammatical categories ». In : *Linguistics in a Systemic Perspective*. Sous la dir. de James D. Benson et al. John Benjamins, pp. 27–51.

vocabulaire faisant déjà pleinement partie des sciences du langage, à des lexèmes dont la dénotation a été altérée afin d'être intégré à la théorie firthienne et les inventions pures et simples de Firth.

Les définitions sont ici entièrement basées sur une ou plusieurs citations de Firth afin de rester fidèle autant que faire ce peut à la pensée firthienne. Les extraits étant signés de Firth, le nom de l'article a été mentionné systématiquement afin de renseigner la thématique de l'article dont il est issu. Ils sont classés par ordre chronologique. Bien-sûr, ces définitions ne sauraient remplacer les études plus approfondies développées au fil de ce travail mais constituent un mémorandum de quelques lignes permettant de (re)situer rapidement les concepts firthiens.

Attitude / set (AI)

Schémas généraux du comportement d'un individu permettant une singularisation prototypique ou une classification dans un groupe social partageant des caractéristiques similaires.

For linguistic purposes, therefore, we do not separate nature from nurture, but refer to a man's set of instincts, urges, sentiments, interests, abilities, and the general patterns of his behaviour, and particularly to those which mark him out as a type, or as belonging to a social group whose members behave rather alike. We may call these 'conditioned' forces of flesh and blood which manifest themselves in the details of specific behaviour the 'set' of the personality, or quite simply the 'set'. [« The Tongues of men » (1937, p. 89–90)]

A des fins linguistiques, donc, nous ne séparons pas l'inné de l'acquis, mais faisons référence à l'ensemble des instincts d'un homme, à ses désirs, ses sentiments, ses intérêts, ses capacités, et les schémas généraux de son comportement, et particulièrement à ceux qui le singularisent comme typic, ou comme appartenant à un groupe social dont les membres se comportent de façon plutôt semblable. Nous pouvons nommer ces forces 'conditionnées' de chair et de sang qui se manifestent dans les détails d'un comportement spécifique les « attitudes » de la personnalité, ou assez simplement les « attitudes ».

Colligation / Colligation (Néo)

Interrelation récurrente et mutuellement attendue de catégories grammaticales dans la structure syntaxique. (Voir **collocation**)

Words, phrases or other 'pieces' (...) are in syntagmatic relation with one another and if grammatical, are said to constitute a colligation. In English the pronoun third person singular masculine may be in a colligation with a simple singular third person verb and a pronoun objective third person singular feminine. [« Descriptive linguistics and the study of English » (1956b, p. 111)]

Les mots, propositions ou autres 'morceaux' (...) entrent en relation syntagmatique l'un avec l'autre et si d'ordre grammatical sont réputés constituer une colligation. En anglais, le pronom masculin de la troisième personne du singulier peut entrer en colligation avec un verbe simple à la troisième personne du singulier et un pronom objet féminin à la troisième personne du singulier.

The statement of the colligation of a grammatical category deals with a mutually expectant order of categories, attention being focused on one category at a time. [« A synopsis of linguistic theory 1930-55 » (1957b, p. 186)]

L'établissement de la colligation d'une catégorie grammaticale participe d'un ordre de

catégories en attente mutuelle l'une de l'autre, l'attention étant portée sur une catégorie à la fois.

Collocation / Collocation (ED/AI)

Attente réciproque entre deux éléments lexicaux, que ce soient des mots ou que la collocation soit étendue à des segments plus larges (« extended collocation »), notamment au sein d'un **langage restreint** donné. Le concept est inspiré de H. Palmer. (Voir **colligation**)

Collocations of a given word are statements of the habitual or customary places of that word in collocational order but not in any other contextual order and emphatically not in any grammatical order. The collocation of a word or a 'piece' is not to be regarded as mere juxtaposition, it is an order of mutual expectancy » [« A synopsis of linguistic theory 1930-55 » (1957b, p. 181)]

Les collocations d'un mot donné sont les expressions des places habituelles ou usuelles de ce mot au niveau collocationnel mais pas à un niveau contextuel quel qu'il soit et, en particulier, pas à un niveau grammatical quel qu'il soit. La collocation d'un mot ou d'un 'segment' ne doit pas être regardée comme une simple juxtaposition, c'est un ordre d'attente mutuelle.

In the study of selected words, compounds and phrases in a restricted language for which there are restricted texts, an exhaustive collection of collocations must be made. It will then be found that meaning by collocation will suggest a small number of groups of collocations for each word studied. The next step is the choice of definitions for meanings suggested by the groups. [« A synopsis of linguistic theory 1930-55 » (1957b, p. 181)]

Dans l'étude de mots sélectionnés, composés et propositions dans un langage restreint pour lequel il existe un nombre restreint de textes, une collection exhaustive de collocations doit être effectuée. Il sera alors trouvé que le sens par collocation suggèrera un petit nombre de groupes de collocations pour chaque mot étudié. L'étape suivante est le choix des définitions pour les sens suggérés par le groupe.

Contexte de situation (ED)

Abstraction faisant référence à un arrière-plan extra-linguistique plus ou moins proche, allant de la situation d'énonciation à un savoir plus large comme une conscience collective. Il sert de base aux **niveaux d'analyse linguistique** dans le but de déterminer le(s) **sens** d'un énoncé (Le concept fait suite aux interprétations de Wegener, Gardiner et Malinowski).

The context of situation is a convenient abstraction at the social level of analysis and forms the basis of the hierarchy of techniques for the statement of meanings. [« Personality and language in society » (1950, p. 183)]

Le contexte de situation est une abstractions pratique au niveau d'analyse social et forme la base de la hiérarchie de techniques pour la détermination des sens.

The abstraction here called context of situation does not deal with mere 'sense' or with thoughts. It is not a description of the environment. It is a set of categories in ordered

relations abstracted from the life of man in the flux of events, from personality in society.
 [« A synopsis of linguistic theory 1930-55 » (1957b, p. 200)]

L'abstraction ici appelée contexte de situation ne relève pas du simple 'sens' ou de la pensée. Ce n'est pas une description de l'environnement. C'est un ensemble de catégories en relations ordonnées abstraites de la vie de l'homme dans le flux des événements, de la personnalité dans la société.

Exposants / exponents (AI)

Terme d'origine mathématiques faisant référence à la forme graphique, phonétique ou phonologique de mots ou parties de mots qui sont généralisées dans les catégories grammaticales (telles que la **colligation**) ou **prosodiques**. Ils peuvent être continus, discrets ou cumulatifs.

The term exponent has been introduced to refer to the phonetic and phonological 'shape' of words or part of words which are generalized in the categories of the colligation.
 [« A synopsis of linguistic theory 1930-55 » (1957b, p. 183)]

Le terme exposant a été introduit pour faire référence à la 'forme' de mots ou de parties de mots qui sont généralisées dans les catégories de la colligation.

A graphic, phonetic or phonological 'shape' or 'form' may be regarded as an exponent of a category at a level other than its own. The exponents of prosodic and of grammatical categories may be continuous, discrete or cumulative. The general idea underlying such analyses is the mutual expectancy of the parts and the whole. [« A synopsis of linguistic theory 1930-55 » (1957b, p. 201)]

Un 'modèle' ou une 'forme' graphique, phonétique ou phonologique peut être considéré comme un exposant d'une catégorie à un niveau autre que celui qui lui est propre. Les exposants des catégories prosodiques et grammaticales peuvent être continus, discrets ou cumulatifs. L'idée générale sous-jacente à cette analyse est l'attente réciproque des parties et du tout.

Fonction / function (AI)

Utilisation d'une forme ou d'un élément linguistique en relation avec un **contexte de situation** spécifique. Combinées, ces fonctions, ou **sens**, permettent de déterminer le sens linguistique d'un énoncé. Ces fonctions sont hiérarchisées des fonctions mineures (phonétique) aux fonctions majeures (lexicologie, morphologie, syntaxe...)

Meaning, then, we use for the whole complex of functions which a linguistic form may have. The principal components of this whole meaning are phonetic function, which I call a 'minor' function, the major functions –lexical, morphological, and syntactical (...), and the function of a complete locution in the context of situation or typical context of situation, the province of semantics. [« The technique of semantics » (1935b, p. 33)]

Nous utilisons, donc, le terme 'sens' pour l'ensemble des fonctions qu'une forme linguistique peut endosser. Les principaux composants de ce sens sont la fonction phonétique, que j'appelle une fonction 'mineure', les fonctions majeures - lexicales, morphologiques, et syntaxiques (...), et la fonction d'une locution complète dans le contexte de situation ou le contexte de situation typique, le domaine de la sémantique.

I propose to split up meaning or function into a series of component functions. Each function will be defined as the use of some language form or element in relation to some context. Meaning, that is to say, is to be regarded as a complex of contextual relations, and phonetics, grammar, lexicography, and semantics each handles its own components of the complex in its appropriate context. [« The technique of semantics » (1935b, p. 19); « Linguistic Analysis as a Study of Meaning » (1952, p. 24)]

Je propose de diviser le sens ou la fonction en une série de fonctionnalités. Chaque fonction sera définie comme l'utilisation d'une forme ou d'un élément linguistique en relation avec un contexte. Le sens, en fait, doit être considéré comme un complexe de relations contextuelles, et la phonétique, la grammaire, la lexicographie, et la sémantique, apportent chacune leur propre composants du complexe dans son contexte approprié.

Langage restreint / restricted language (Néo)

Système linguistique propre à une situation spécifique affichant un lexique, une grammaire et / ou un style idiosyncratique.

Restricted languages function in situations or sets or series of situations proper to them, e.g. technical languages such as those operative in industry, aviation, military services, politics, commerce or, indeed, any form of speech or writing with specialized vocabulary, grammar and style. [« Descriptive linguistics and the study of English » (1956b, p. 112)]

Les langages restreints fonctionnent en situations, ensemble ou séries de situations qui leur sont propres, come par exemple les langages techniques comme ceux qui opèrent dans l'industrie, l'aviation, les services militaires, a politique, le commerce, ou même, toute forme de discours ou d'écriture utilisant un vocabulaire, une grammaire et un style spécifiques.

Mode de sens / Modes of meaning (Néo)

Les modes de sens sont exprimés à une série de **niveaux d'analyse linguistique** pour un **contexte de situation** spécifique. Ainsi on trouve les modes de sens phonologique, phonesthétique, grammatical, stylistique...

Language must be attributed to participants in some context of situation in order that its modes of meaning may be stated at a series of levels, which taken together form a sort of linguistic spectrum. In this 'spectrum' the meaning of the whole event is dispersed and dealt with by a hierarchy of linguistic techniques descending from social contextualization to phonology. [« General linguistics and descriptive grammar » (1951a, p. 220)]

Le langage doit être attribué à des participants dans un certain contexte de situation afin que ses modes de sens puissent être affirmés à une série de niveaux, qui, pris ensemble forment une sorte de spectre linguistique. Dans ce 'spectre' le sens de l'événement tout entier est dispersé et il est traité par une hiérarchie de techniques linguistiques descendant de la contextualisation sociale à la phonologie.

If we recognize phonological, phonaesthetic, grammatical, stylistic and other modes of meaning (...) it becomes possible to consider modes of translation not perhaps in parallel

with the modes of meaning in each language, but in close relation with them, even if the relations cross. [« Philology in the philological society » (1956f, p. 66)]

Si on reconnaît les modes de sens phonologique, phonesthésique, grammatical, stylistique et autres (...) il devient possible de considérer les modes de traduction peut-être pas en parallèle avec les modes de sens de chaque langue, mais en relation étroite avec eux, même si les relations s'entrecroisent.

Niveau d'analyse / level of analysis (AI)

Perspective permettant l'analyse d'un aspect d'un objet. La totalité de ces niveaux congruents, classés en plans hiérarchisés allant du **contexte de situation** à la phonologie et dont le nombre et la spécialisation est en augmentation constante, compose le **spectre d'analyse linguistique** seul propre à rendre compte du sens de l'objet d'analyse.

The 'meaning' in this sense is dealt with at a mutually congruent series of levels, sometimes in a descending order beginning with the context of situation and proceeding through collocation, syntax, including colligation, to phonology and phonetics, even experimental phonetics, and sometimes in the opposite order. [« A synopsis of linguistic theory 1930-55 » (1957b, p. 176)]

Le 'sens' dans cette perspective est traité à des séries de niveaux mutuellement congruentes, par fois dans un ordre descendant en allant du contexte de situation à la phonologie et la phonétique (et même à la phonétique expérimentale) en passant par la collocation, la syntaxe, tout en incluant la colligation.

Descriptive linguistics (...) proceeds by the dispersal of the total complex at a series of levels of analysis, probably constantly increasing in number and specialization. [« Linguistic analysis and translation » (1956d, p. 82)]

La linguistique descriptive (...) opère par dispersion du complexe total à une série de niveaux d'analyse, qui augmente probablement constamment en nombre et en spécialisation.

Paradigme / paradigm (AI)

Relations verticales différentes entre les éléments d'un **système** qu'il soit phonologique ou grammatical afin de mettre en évidence la ou les valeurs d'éléments de la structure. (Voir **système**)

Structure, whether it be phonological or grammatical, is a syntagmatic relationship. It is an interrelationship of elements within the text or part of the text, whereas a system such as a system of vowels or a system of grammatical forms is in the nature of a paradigm. [« Descriptive linguistics and the study of English » (1956b, p. 103)]

La structure, qu'elle soit phonologique ou grammaticale, est une relation syntagmatique. C'est une interrelation d'éléments au sein du texte ou d'une partie du texte, alors qu'un système tel qu'un système de voyelles ou un système de formes grammaticales est dans la nature du paradigme.

We have already mentioned the interior phonological relations connected with the text itself: firstly the syntagmatic relations between elements of the structure prosodic and phonetic, secondly the paradigmatic relations of the terms or units which commute within

systems set up to give values to the elements of structure. [« A synopsis of linguistic theory 1930-55 » (1957b, p. 186)]

Nous avons déjà mentionné les relations phonologiques internes connectées avec le texte lui-même : premièrement les relations syntagmatiques entre des éléments de la structure prosodique et phonématique, deuxièmement les relations paradigmatisques des termes ou unités qui alternent au sein de systèmes établis afin d'attribuer des valeurs aux éléments de la structure.

Phonesthème / phonaesthème (Néo)

Unité minimale de **phonesthésie** permettant de mettre en exergue des habitudes phonétiques liées à la valeur sémantique récurrente entre certaines réalisations phonologiques identiques prononcées dans des **contextes de situation** spécifiques.

To describe the slackers as an English habit we must refer it to the slack etymeme and to the three associated morphemes characterized by the, -er and s. But the whole of the slack etymeme belongs to a much bigger group of habits we may call the sl phonaesthème. We are now in a position to understand slacker as a phonetic habit. [« Speech » (1930, p. 184)]

Afin de décrire *the slackers* comme une habitude de l'anglais nous devons le rapprocher de l'étymème *slack* et des trois morphèmes associés caractérisés par *the*, *-er* et *s*. Mais la totalité de l'étymème *slack* appartient à groupe d'habitudes bien plus grand que l'on peut appeler le phonesthème *sl*. Nous sommes à présent en position de comprendre *slacker* comme une habitude phonétique.

Phonesthésie / phonaesthesia (Néo)

Niveau d'analyse linguistique créé par Firth dès 1930. Classée parmi les **fonctions** 'majeures', elle met en exergue le lien sémantique récurrent entre certaines réalisations phonologiques identiques prononcées dans des **contextes de situation** spécifiques mais se distingue du symbolisme phonique.

Many of them have also the major function which I have called phonaesthetic, and which I first described in my little book on Speech published in 1930. This phonaesthetic function can be shown by pointing to obvious correlations which exist between alliterative words beginning with these groups, and characteristic common features of the context of experience and the situation in which they are used. [« The use and distribution of certain English sounds » (1935c, p. 44)]

Beaucoup d'entre eux ont également la fonction majeure que j'ai appelée phonesthésie et que j'ai décrite pour la première fois dans mon petit livre sur le Langage publié en 1930. La fonction phonesthésique peut être démontrée par la mise en évidence de corrélations évidentes qui existent entre des mots allitératifs commençant par ces groupes, et des caractéristiques particulières communes au contexte d'expérience et à la situation dans laquelle ils sont utilisés.

There is, therefore, an association of social and personal attitude in recurrent contexts of situation with certain phonological features. This association is, of course, within the given speech community. In previous discussion of this mode of meaning, I invented a word, phonaesthetic, to describe the association of sounds and personal and social attitudes, to

avoid the misleading implications of onomatopoeia and the facillacy of sound symbolism.
 [« Speech » (1930, p. 194)]

Il y a, donc, une association d'attitude sociale et personnelle dans certains contextes de situation récurrents avec certaines caractéristiques phonologiques. Cette association prend bien-sûr place au sein de la communauté linguistique donnée. Dans des discussions antérieures de ce mode de sens, j'ai inventé un mot, phonesthésie, afin de décrire l'association de sons et d'attitudes personnelles et sociales, dans le but d'éviter les implications trompeuses de l'onomatopée et la duperie du symbolisme des sons.

Polysystémicité / polysystemicity (Néo)

Recours à plusieurs **systèmes** mis en réseaux afin d'établir le sens d'un énoncé en termes purement linguistiques à travers des niveaux d'analyse linguistique.

My main concern is to make statements of meaning in purely linguistic terms, that is to say, such statements are made in terms of structures and systems at a number of levels of analysis : for example in phonology, grammar, stylistics, situation, attested and established texts. [« Descriptive linguistics and the study of English » (1956b, p. 97)]

Ma principale préoccupation est d'exprimer le sens en des termes purement linguistique, c'est-à-dire, de telles expressions sont faites en termes de structures et de systèmes à un certain nombre de niveaux d'analyse : par exemple en phonologie, grammaire, stylistique, situation, des textes constatés et établis.

*Since in my own point of view, languages are to be described from a polysystemic point of view, I am naturally pleased to quote Trubetzkoy's view that a language may be considered as 'un ensemble de plusieurs systèmes partiels'*³. [« Structural linguistics » (1955, p. 43)]

Puisque de mon propre point de vue, les langues devraient être décrites d'un point de vue polysystémique, j'ai naturellement plaisir à citer le point de vue de Troubetskoï qu'une langue peut être considérée comme "un ensemble de plusieurs systèmes partiels".

Analyse prosodique / prosodic analysis (Al)

Un des **modes de sens** lié à la synthèse de la **structure** d'un énoncé et s'attachant à l'étude de l'intonation, de la distribution accentuelle et des caractéristiques distinctives de mots, segments, proposition et phrases en contexte.

For the purpose of distinguishing prosodic systems from phonematic systems, words will be my principal isolates. In examining these isolates, I shall not overlook the contexts from which they are taken and within which the analysis must be tested. Indeed, I propose

3. Nikolai Sergeevich Troubetskoï [1949]. Principes de phonologie. Traduction par J. Cantineau. Paris : C. Klincksieck : « La langue consistant en règles ou normes, elle est, par opposition à l'acte de parole, un système, ou, pour mieux dire, un ensemble de plusieurs systèmes partiels. Les catégories grammaticales forment un système grammatical ; les catégories sémantiques constituent divers systèmes sémantiques. Tous ces systèmes s'équilibrent si bien que toutes leurs parties se tiennent entre elles, se complètent les unes les autres, et sont en rapports réciproques. »

to apply some of the principles of word structure to what I term “pieces” or combinations of words. [« Sounds and Prosodies » (1948a, p. 122)]

Dans le but de distinguer les systèmes prosodiques des systèmes phonématiques, les mots seront mon isolat principal. En examinant ces isolats, je ne négligerais pas les contextes dont ils sont tirés et au sein desquels l’analyse doit être menée. En effet, je propose d’appliquer quelques uns des principes de la structure du mot à ce que j’appelle « segments » ou combinaison de mots.

It is precisely the study of the intonation of the piece, phrase, clause and sentence, the study of the distribution of stress and of the distinctive features of words, pieces and sentences as wholes that Sweet foresaw as a study of synthesis and which is referred to nowadays in English as the prosodic approach. [« Descriptive linguistics and the study of English » (1956b, p. 100)]

C’est précisément l’étude de l’intonation du segment, de l’expression, de la proposition, de la phrase, l’étude de la distribution accentuelle et des caractéristiques distinctives des mots, des segments et des phrases dans leur totalité que Sweet a entraperçu comme une étude de synthèse et que l’on désigne de nos jours en anglais comme l’approche prosodique.

Sens / Meaning (Al)

Complexe de relations entre les termes élémentaires d’un **contexte de situation**.

Meaning is best regarded in this way as a complex of relations of various kinds between the component terms of a context of situation. [« The Tongues of men » (1937, p. 110)]

Le sens doit être considéré de cette manière comme un complexe de relations de différents ordres entre les termes élémentaires d’un contexte de situation.

Spectre d’analyse linguistique / linguistic analysis spectrum (Néo)

Ensemble des fragments de sens d’un événement linguistique qui sont disséminés à différents **niveaux d’analyse linguistique** hiérarchisés. Le spectre d’analyse linguistique permet d’accéder au sens complet d’un événement linguistique.

The spectrum is the multiple statements of meaning at various levels of analysis. [« Descriptive linguistics and the study of English » (1956b, p. 108)]

Le spectre est l’ensemble des expressions du sens à divers niveaux d’analyse.

Language must be attributed to participants in some context of situation in order that its modes of meaning may be stated at a series of levels, which taken together form a sort of linguistic spectrum. In this ‘spectrum’ the meaning of the whole event is dispersed and dealt with by a hierarchy of linguistic techniques descending from social contextualization to phonology. [« General linguistics and descriptive grammar » (1951a, p. 220)]

Le langage doit être attribué à des participants dans un certain contexte de situation afin que ses modes de sens puissent être affirmés à une série de niveaux, qui, pris ensemble forment une sorte de spectre linguistique. Dans ce ‘spectre’ le sens de l’événement tout entier est dispersé et il est traité par une hiérarchie de techniques linguistiques descendant de la contextualisation sociale à la phonologie.

Structure / structure (Al)

Eléments en relation syntagmatique interne (horizontale) et caractérisés par une attente mutuelle. Tout langage est multi-structurel. (voir **système**)

Structure consists of elements in interior syntagmatic relation and these elements have their places in an order of mutual expectancy. The place and order of the categories set up are recognized in structure and find application in renewal of connection with the sources of the abstractions. (...) Any given or selected restricted language, i.e. the language under description is, from the present point of view, multi-structural and polysystemic. [« A synopsis of linguistic theory 1930-55 » (1957b, p. 200)]

La structure est composée d'éléments en relation syntagmatique interne et ces éléments ont leurs places dans un enchainement d'attente mutuelle. La place et l'ordre des catégories appliquées sont reconnus en structure et trouvent leur application dans le renouvellement de la connexion avec les sources des abstractions. (...) Tout langage restreint sélectionné, c'est-à-dire le langage décrit, est, selon le point de vue présent, multi)structurel et polysystémique.

Système / system (Al)

Eléments en relation paradigmatische (verticale) permettant d'établir la ou les valeurs d'un terme. (voir **structure, paradigme**)

Systems of commutable terms or units are set up to state the paradigmatic values of the elements. (...) Any given or selected restricted language, i.e. the language under description is, from the present point of view, multi-structural and polysystemic. [« A synopsis of linguistic theory 1930-55 » (1957b, p. 200)]

Des systèmes de termes commutables ou d'unités sont mis en place afin d'établir les valeurs paradigmatisques des éléments. (...) Tout langage restreint sélectionné, c'est-à-dire le langage décrit, est, selon le point de vue présent, multi)structurel et polysystémique.

Tact/ tact (Al)

Ensemble de manières qui détermine l'usage de formes linguistiques adaptées comme éléments fonctionnels d'une situation sociale.

By tact we mean that complex of manners which determines the use of fitting forms of language as functional elements of a social situation. Like language, tact can be observed in the normal optimum working of speech in relation to the other factors in the situation. [« The Tongues of men » (1937, p. 17)]

Par tact, nous entendons cet ensemble de manières qui détermine l'usage de formes linguistiques adaptées comme éléments fonctionnels d'une situation sociale. Comme le langage, le tact peut être observé dans le fonctionnement normal optimal d'une discussion en relation avec les autres facteurs de la situation.

Table des matières

Table des matières	vi
Avant-Propos	xvi
Introduction générale	1
Cadre théorique	2
Actualité du sujet	4
État de l'art et traitement des sources	5
Problématique et enjeux	7
Méthodologie rédactionnelle	9
Justifications thématiques et chronologiques	10
I John Rupert Firth : contexte biographique, historique et scientifique	14
Introduction	15
1 Des questions méthodologiques	18
1.1 Autobiographie	19
1.1.1 Le matériau autobiographique	19
1.1.2 Le problème de l'authenticité des matériaux	22
1.1.2.1 Altérations autobiographiques (la main de Firth)	22
1.1.2.2 Les altérations (extra-)autobiographiques	23

1.1.3	Synthèse	25
1.2	Biographies directe et indirecte	26
1.2.1	Biographies directes	26
1.2.1.1	Des documents qui ne constituent pas des biographies en soi	26
1.2.1.2	Synthèse	28
1.2.2	Biographies indirectes : autobiographies croisées et correspondance . .	28
1.2.2.1	Autobiographies croisées	28
1.2.2.2	La correspondance	29
1.2.3	Synthèse	30
1.3	Métabiographie	31
1.4	Conclusion	32
2	Au commencement : la langue, l'histoire et la déculturation	34
2.1	Bilinguisme et expériences linguistico-culturelles	34
2.2	L'influence de sa formation académique : la place de l'histoire	36
2.3	Expérience indienne et influence orientale : la déeuropéanisation de Firth . .	38
2.3.1	Une première période marquante (1913-1920)	39
2.3.2	Deuxième période marquante (1923-1927)	41
2.4	Une carrière académique fondamentale pour la discipline linguistique	47
2.4.1	Un consensus sur l'existence de deux périodes distinctes mais plusieurs interprétations quant au découpage chronologique	47
2.4.2	Des débuts jusqu'à 1951, année charnière : une théorie en voie de développement	48
2.4.3	1952-1959 : la maturité intellectuelle	50
2.4.3.1	Le problème de l'interprétation <i>a posteriori</i> chez Firth	51
2.4.3.2	1952-1955 : une période à part	53
2.4.3.3	1956, année de la retraite « officielle »	55
2.4.4	Une difficulté à formaliser ses pensées aggravée par la maladie	56

2.4.4.1	Une santé vacillante	56
2.4.4.2	Quelques écrits de « nature quasi-delphique »	58
2.4.4.2.1	Un problème quantitatif	59
2.4.4.2.2	Un problème qualitatif	62
2.4.5	L'influence sur son entourage	66
3	Horizon de rétrospection	68
3.1	Rétrospective terminologique	69
3.1.1	Le terme le plus récent : la linguistique	69
3.1.2	Avant la linguistique : la philologie	71
3.1.3	De la grammaire	72
3.2	Antiquité	73
3.3	Moyen-Âge et Renaissance	75
3.3.1	Ælfric d'Eynsham (c. 955 –c. 1010)	76
3.3.2	Thomas d'Erfurt (XIVe siècle)	77
3.4	The English School of Phonetics	80
3.4.1	Sir William Jones (1746-1794), “The greatest orientalist”	81
3.4.1.1	L'homme de tous les superlatifs	81
3.4.1.2	Des origines communes du Sanskrit, et de langues européennes	82
3.4.1.3	Plus qu'une référence, un modèle	83
3.4.2	Henry Sweet (1845-1912)	86
3.4.2.1	Le rôle de Sweet dans l'École Phonétique de Londres	86
3.4.2.2	Apport de Sweet selon Firth	88
3.4.2.3	Sweet : un modèle pour Firth, mais également pour Jones, Wrenn et bien d'autres	94
3.4.2.3.1	Relation Firth / Sweet	94
3.4.2.3.2	Daniel Jones	95
3.4.2.3.3	Charles Leslie Wrenn	96

3.4.2.3.4	Eugénie J. A. Henderson	98
3.4.2.4	Henry Sweet : un modèle...mais qui a ses limites.	98
3.4.2.5	Henry Sweet et Sir William Jones	99
3.4.2.5.1	La formation ès sciences du langage en Grande-Bretagne	100
3.4.2.5.2	Un problème fondamental : définir le langage . . .	101
3.4.2.5.3	La dimension sociale du langage	103
3.4.2.6	Synthèse	105
3.5	Bronislaw Malinowski (1884-1942)	107
3.5.1	La démarche de Malinowski	108
3.5.2	L'approche linguistique	109
3.5.3	Malinowski : sens et contexte de situation	109
3.5.4	Synthèse	117
Conclusion		119

II De la recherche du sens à la morphosyntaxe 122

Introduction		123
1 A la recherche du sens du sens		126
1.1	Sens vs. signification	126
1.2	Définir le sens	129
1.3	Le sens comme but ultime de la linguistique	130
1.4	Une notion subjective	133
1.5	Le sens, une question de réseaux et non de dualismes	134
1.5.1	« Modes of meaning » (1951b) un article clef dans la définition du sens chez Firth	136
1.5.2	Sens et fonctionnalisme	139
1.6	Rapport langue/sens	144

1.7 Traduction	145
1.8 Le sens indéfectible du contexte de situation	146
1.9 Synthèse	148
2 Le contexte	150
2.1 Le contexte de situation	152
2.1.1 Aux origines du concept	152
2.1.1.1 La Situationstheorie de Wegener (1848-1916)	153
2.1.1.2 Bronislaw Kasper Malinowski (1884-1942)	156
2.1.1.3 Sir Alan Henderson Gardiner (1879-1963)	158
2.1.1.4 Charles Bally (1865-1947)	160
2.2 Les premiers pas du contexte de situation	162
2.3 Contexts of experience vs. Contexts of situation	163
2.3.1 Context of experience	163
2.3.1.1 « Speech » (1930)	163
2.3.1.2 Ecrits publiés entre 1930-1935	164
2.3.2 Context(s) of situation, à compter de 1935	168
2.3.2.1 Malinowski	170
2.3.2.2 C. K. Ogden (1889-1957) & I. A. Richards (1893-1979) . .	173
2.4 Les contextes, définition	175
2.5 Utilisations particulières	176
2.5.1 Le contexte dans les « Restricted languages »	176
2.5.2 La récurrence de sons en contexte particulier	178
2.6 Synthèse	179
3 Collocation et colligation : « You shall know a word by the company it keeps »	181
3.1 Etymologie et origines des concepts	181
3.1.1 collocation : des origines floues	181

3.1.2	La colligation : un concept firthien	185
3.2	La collocation	186
3.2.1	La place du concept au sein de la pensée firthienne	187
3.2.1.1	Définition : fréquentation, statistique et réciprocité	188
3.2.1.2	Une définition par la négative	189
3.2.1.3	Une définition par l'illustration	191
3.2.2	La collocation en phonétique : la phonesthésie	194
3.2.3	Dans la langue courante	197
3.2.4	Collocation et « restricted languages »	198
3.2.5	Langue décrite, langue de description et langue de traduction.	204
3.2.5.1	Langue décrite vs. langue de description	204
3.2.5.2	Traduction et langue de traduction	206
3.2.6	Les collocations étendues	209
3.2.7	Evolution et contradiction	211
3.2.7.1	Un problème de normalité	211
3.2.7.2	Une évolution dans la segmentation de l'objet en collocation et de son champ d'application	212
3.2.7.3	Collocation et grammaire	214
3.3	Au niveau grammatical : la colligation	215
3.3.1	Collocation et colligation	217
3.3.1.1	Les points communs	217
3.3.1.2	Les spécificités de la colligation	217
3.3.2	Bref historique du concept de colligation	219
3.3.3	La colligation, une collocation grammaticale ?	221
Conclusion		224

III Phonétique et Phonesthésie	227
1 Phonétique et phonologie	228
1.1 Le problème de la traduction	228
1.2 Speech : le discours / la parole	230
1.3 Unité de segmentation	232
1.3.1 Le choix du mot comme unité de parole	232
1.3.2 Le mot : davantage une unité de langue qu'une unité de parole	237
1.4 Le phonème	239
1.5 Un concept adopté par la communauté scientifique	243
1.5.1 L'École de Kazan : Jan Baudouin de Courtenay et Nikolaj Kruszewski .	243
1.5.2 L'École de Prague	244
1.5.3 L'approche américaine	246
1.5.4 L'École de Londres	247
1.6 Définition firthienne du phonème	249
1.6.1 Définition par contraste	250
1.6.2 Définition par l'illustration : unités fonctionnelles	251
1.7 Utilisations du concept de phonème	253
1.8 Limites et rejet du phonème	254
1.8.1 Un manque d'universalité ou l'incompatibilité de la notion de « phonème » au sein des langues syllabiques	255
1.8.2 Un rapport à la lettre qui biaise la représentativité du phonème	258
1.8.3 Le manque de prise en charge du contexte	260
1.8.4 Phonème et sens	262
1.8.5 Le phonème : un manque de consensus scientifique	264
1.9 Conclusion	268
2 Phonesthésie	269

2.1	Introduction	269
2.2	Le phonesthème : un signe qui fait sens ?	281
2.2.1	Le phonesthème et l’arbitraire du signe	281
2.2.2	Wilhelm von Humboldt et Otto Jespersen, les références de Firth	283
2.2.3	La synesthésie de Roman Jakobson	286
2.3	Formalisation	287
2.3.1	Les phonesthèmes de type anaphorique (« sonnante », « chiming ») . . .	288
2.3.2	Les phonesthèmes de type « final » ou « en rime » (« rhyming ») . . .	289
2.4	Phonétique : les phonesthèmes articulatoires	290
2.5	Sémantique : la phonesthésie, un « niveau de sens »	291
2.5.1	De la valeur métalinguistique, inhérente au verbe	291
2.5.2	Une valeur sémantique tantôt objective, tantôt subjective	293
2.5.3	Une valeur plus subjective, plus diffuse	294
2.5.4	Synthèse	295
2.6	Les phonesthèmes : des séries d’analogies et d’oppositions	298
2.6.1	Les correspondances phonesthésiques	299
2.6.1.1	Les phonèmes proches d’un point de vue articulatoire	299
2.6.1.2	Les phonesthèmes hétérogènes phonétiquement mais proches sémantiquement	301
2.6.1.3	Équivalences avec des langues autres que l’anglais : une com- paraison linguistique mais également culturelle	302
2.6.2	Les contrastes phonesthésiques	303
2.6.2.1	KL-/ KR- vs STR	303
2.6.2.2	ICK/-IP vs. -UMP (superficialité, légèreté/ pesanteur)	304
2.6.2.3	IRL/-URL vs -RAWL/ -OOP (mouvement plutôt ascendant vs. Descendant)	305
2.6.3	Les combinaisons de phonesthèmes	306
2.6.4	Le problème de l’unité minimale de sens	307

2.7 La relation phonesthème/locuteur d'une langue à l'autre	309
2.7.1 Principalement dans les langues gothoniques.	309
2.7.2 Diverses utilisations	311
2.7.2.1 Application à la recherche : origine et parentés des langues .	311
2.7.2.2 Application à la recherche : dynamique lexicale de la langue	312
2.7.3 Application à l'enseignement	313
2.7.4 Application à la traduction	313
Conclusion	315
IV L'héritage firthien	320
Introduction	321
1 Les firthiens et néo-firthiens	325
1.1 Le point de vue interne	327
1.1.1 Terence Frederick Mitchell	327
1.1.2 David Crystal	328
1.1.3 James Monaghan	330
1.1.4 Synthèse	331
1.2 Avis extérieurs : qui sont les firthiens et néo-firthiens ?	332
1.2.1 Selon P. H. Matthews	333
1.2.2 Selon D. T. Langendoen	335
1.2.3 La réponse de M. A. K. Halliday à Peter Matthews	336
1.2.4 Tony McEnery et Andrew Hardie	337
1.2.5 Une étiquette délicate	338
1.3 Synthèse	342
2 L'histoire des idées linguistiques	344

2.1	Les conséquences directes	345
2.1.1	Une nouvelle discipline : la linguistique générale et descriptive	345
2.1.2	Les Sociétés savantes	350
2.1.3	Des écrits dévolus à l'histoire de la langue et à l'histoire des idées linguistiques	352
2.2	Époque contemporaine	353
2.2.1	Synthèse	355
3	L'approche prosodique de la phonologie	357
3.1	L'analyse prosodique firthienne (APF)	358
3.2	L'Analyse Prosodique Firthienne après Firth	359
3.3	La phonologie autosegmentale comme résurrection de l'APF	361
3.4	Bref aperçu de la phonologie autosegmentale de Goldsmith	363
3.5	L'héritage de l'Analyse Prosodique Firthienne	366
3.5.1	Firth et la segmentation	366
3.5.2	La caractérisation des segments	367
3.6	Quand Goldsmith évoque Firth	369
3.7	Synthèse	372
4	La linguistique de corpus : Collocation et études de corpus	373
4.1	La collocation : approches lexicographique et contextualiste	374
4.2	Vers une linguistique de corpus	375
4.3	Les études de corpus « corpus driven » de Sinclair	376
4.4	Synthèse	380
Conclusion		383
Conclusion générale		389
Bibliographie		395

A Généalogie	411
B Organigramme de la London School	413
C Éléments de terminologie firthienne	415
Table des matières	426
Table des figures	437
Liste des tableaux	439
Résumé	440

Table des figures

I John Rupert Firth : contexte biographique, historique et scientifique

- | | | |
|-----|--|----|
| 3.1 | Ontologie des modes de signification de Thomas d'Erfurt (Traduction du schéma proposé par Covington [1984, p. 32]) | 79 |
|-----|--|----|

II De la recherche du sens à la morphosyntaxe

- | | | |
|-----|---|-----|
| 1.1 | Niveaux d'analyse selon Firth | 142 |
| 2.1 | Contextes | 151 |

III Phonétique et Phonesthésie

- | | | |
|-----|--|-----|
| 2.1 | Construction des phonesthèmes initiaux commençant par le phonème /s/ | 288 |
| 2.2 | Construction des phonesthèmes initiaux ne commençant pas par le phonème /s/ . | 289 |
| 2.3 | Construction des phonesthèmes finaux | 290 |
| 2.4 | Réseaux sémantiques de phonesthèmes | 305 |

IV L'héritage firthien

- | | | |
|-----|---|-----|
| 1.1 | Comparaison Firthian/neo-Firthian | 326 |
| 3.1 | Représentation linguistique des 3 segments composant le mot « pin » selon Goldsmith, 1976 | 364 |
| 3.2 | Matrice de caractéristiques bidimensionnelles de « pin » selon [Clements, 1985, p. 226] | 364 |

3.3 Représentation en « livre ouvert » des caractéristiques des différents <i>tiers</i> de « pin » selon Clements, 1985, p. 227	365
3.4 Prosodies syntagmatiques et structure phonémique	368
A.1 Chronologie : Firth et la <i>London School</i>	412
B.1 Organigramme de la London School	414

Liste des tableaux

II De la recherche du sens à la morphosyntaxe

3.1 Classification des schémas collocationnels du verbe <i>get</i>	192
2.1 Tableau des phonesthèmes	278

John Rupert Firth

**Historien de la linguistique
et fondateur de la “London School”**

Résumé

Etudié principalement pour ses travaux en phonologie, John Rupert Firth (1890-1960) occupe une place clé en linguistique anglo-saxonne. Il est un représentant éminent des études philologiques qui ont prévalu jusqu'au début du XX^e siècle, par sa culture du passé et son attachement à l'histoire des langues et des sciences, qui font écho à sa formation d'historien. Paradoxalement, il a orienté ces savoirs et expériences vers l'avenir, en donnant une nouvelle impulsion aux sciences du langage en Grande-Bretagne, avec l'avènement de la linguistique en tant que discipline académique. Ses écrits dénotent un horizon de rétrospection très riche dans le temps et dans l'espace. Il s'y inscrit dans la continuité des expérimentations phonétiques du XIX^e siècle (Sweet, Bell). Ces références participent à la constitution de ce que l'on nomme la « linguistique firthienne », dont l'objet de la présente thèse est précisément d'étudier les contours. Ses concepts linguistiques (*contexte de situation, sens par collocation, colligation ou langue restreinte*) et phonologiques (*phonesthésie, analyse prosodique*) sont étudiés et mis en perspective au fil de cette thèse. Ils s'appuient sur le fonctionnalisme et la transdisciplinarité dans une approche plurilingue où les langues asiatiques jouent un rôle majeur pour la prise de conscience d'un eurocentrisme que l'auteur a cherché à dépasser. Firth est le fondateur de la London School, l'initiateur d'un héritage porté par plusieurs générations de linguistes anglo-saxons (Robins, Halliday, Crystal). Notre étude se donne pour but d'évaluer quelles ont été sa place et sa contribution réelles dans l'histoire des idées linguistiques.

Mots clés : john rupert firth, london school, histoire des idées linguistiques, contexte, sens, phonème, phonesthème, collocation, colligation

Abstract

Mainly studied for his work in phonology, John Rupert Firth (1890-1960) played an outstanding role in English linguistics. He stands in line with the philological studies that prevailed up until the beginning of the 20th century through his culture of the past and his commitment to the history of languages and of sciences, both echoing his academic education in history. However, he turned these knowledge and experiences towards the future, giving a new impetus to language sciences in Great Britain and eventually leading to the recognition of general linguistics as an independent academic discipline. His writings show a wide retrospective horizon both in time and space. He defined himself as in continuity with 19th century phonological experiments (Sweet, Bell). These references contribute to the formation of what is known as “Firthian linguistics”, whose contours this dissertation aims at defining. His linguistic and phonological concepts (*context of situation, meaning by collocation, colligation, restricted languages* as well as *phonaesthesia* and *prosodic analysis*) are studied here and put into perspective. They rely on functionalism and transdisciplinarity in a multilingual approach where Asiatic languages foster the awareness of a eurocentrism the author tried to overcome. Firth was the founder of the London School, initiating a legacy embodied by many generations of English linguists (Robins, Halliday, Crystal). Our study aims thus at assessing his real place and contribution to the history of linguistic thought.

Keywords: john rupert firth, london school, history of linguistic thought, context, meaning, phoneme, phonaestheme, collocation, colligation

John Rupert Firth

Historien de la linguistique

et fondateur de la “London School”

Résumé

Etudié principalement pour ses travaux en phonologie, John Rupert Firth (1890-1960) occupe une place clé en linguistique anglo-saxonne. Il est un représentant éminent des études philologiques qui ont prévalu jusqu'au début du XX^e siècle, par sa culture du passé et son attachement à l'histoire des langues et des sciences, qui font écho à sa formation d'historien. Paradoxalement, il a orienté ces savoirs et expériences vers l'avenir, en donnant une nouvelle impulsion aux sciences du langage en Grande-Bretagne, avec l'avènement de la linguistique en tant que discipline académique. Ses écrits dénotent un horizon de rétrospection très riche dans le temps et dans l'espace. Il s'y inscrit dans la continuité des expérimentations phonétiques du XIX^e siècle (Sweet, Bell). Ces références participent à la constitution de ce que l'on nomme la « linguistique firthienne », dont l'objet de la présente thèse est précisément d'étudier les contours. Ses concepts linguistiques (*contexte de situation, sens par collocation, colligation ou langue restreinte*) et phonologiques (*phonesthésie, analyse prosodique*) sont étudiés et mis en perspective au fil de cette thèse. Ils s'appuient sur le fonctionnalisme et la transdisciplinarité dans une approche plurilingue où les langues asiatiques jouent un rôle majeur pour la prise de conscience d'un eurocentrisme que l'auteur a cherché à dépasser. Firth est le fondateur de la London School, l'initiateur d'un héritage porté par plusieurs générations de linguistes anglo-saxons (Robins, Halliday, Crystal). Notre étude se donne pour but d'évaluer quelles ont été sa place et sa contribution réelles dans l'histoire des idées linguistiques.

Mots clés : john rupert firth, london school, histoire des idées linguistiques, contexte, sens, phonème, phonesthème, collocation, colligation

Abstract

Mainly studied for his work in phonology, John Rupert Firth (1890-1960) played an outstanding role in English linguistics. He stands in line with the philological studies that prevailed up until the beginning of the 20th century through his culture of the past and his commitment to the history of languages and of sciences, both echoing his academic education in history. However, he turned these knowledge and experiences towards the future, giving a new impetus to language sciences in Great Britain and eventually leading to the recognition of general linguistics as an independent academic discipline. His writings show a wide retrospective horizon both in time and space. He defined himself as in continuity with 19th century phonological experiments (Sweet, Bell). These references contribute to the formation of what is known as “Firthian linguistics”, whose contours this dissertation aims at defining. His linguistic and phonological concepts (*context of situation, meaning by collocation, colligation, restricted languages* as well as *phonaesthesia* and *prosodic analysis*) are studied here and put into perspective. They rely on functionalism and transdisciplinarity in a multilingual approach where Asiatic languages foster the awareness of a eurocentrism the author tried to overcome. Firth was the founder of the London School, initiating a legacy embodied by many generations of English linguists (Robins, Halliday, Crystal). Our study aims thus at assessing his real place and contribution to the history of linguistic thought.

Keywords: john rupert firth, london school, history of linguistic thought, context, meaning, phoneme, phonaestheme, collocation, colligation
